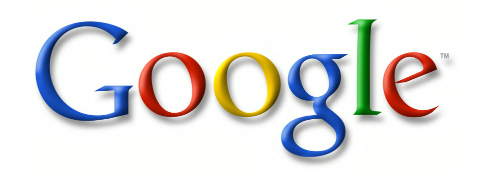


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

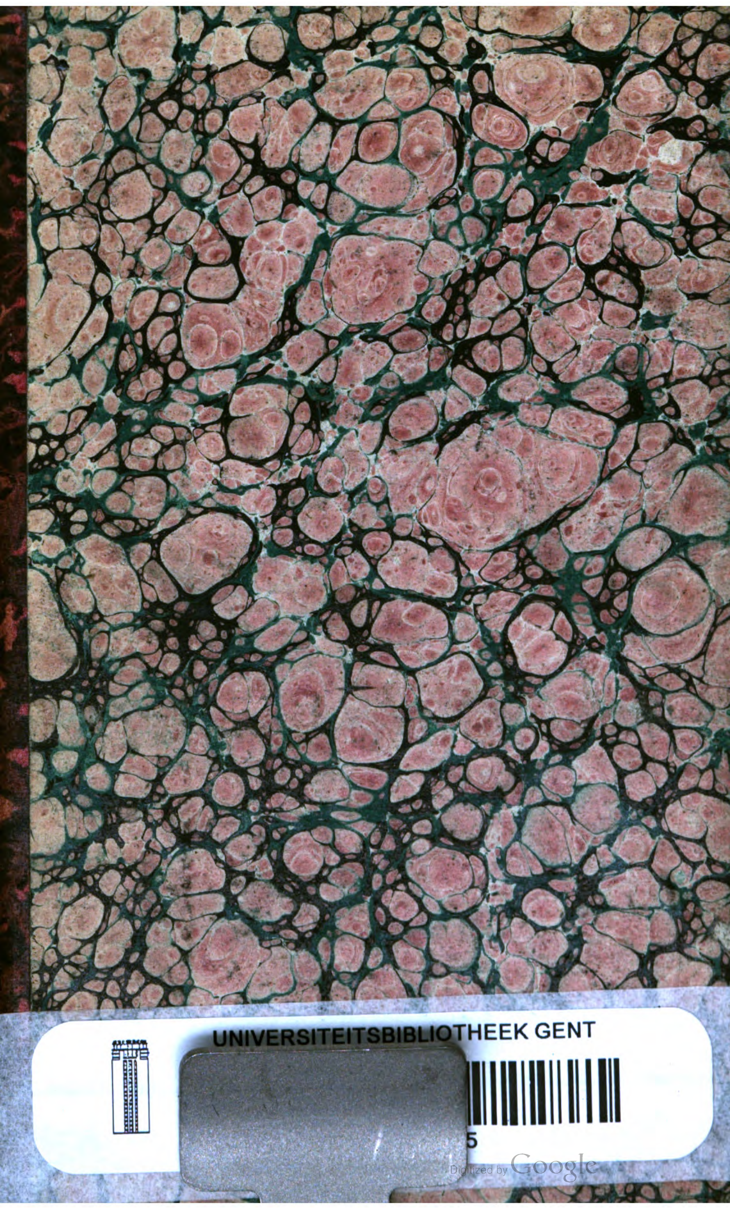
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

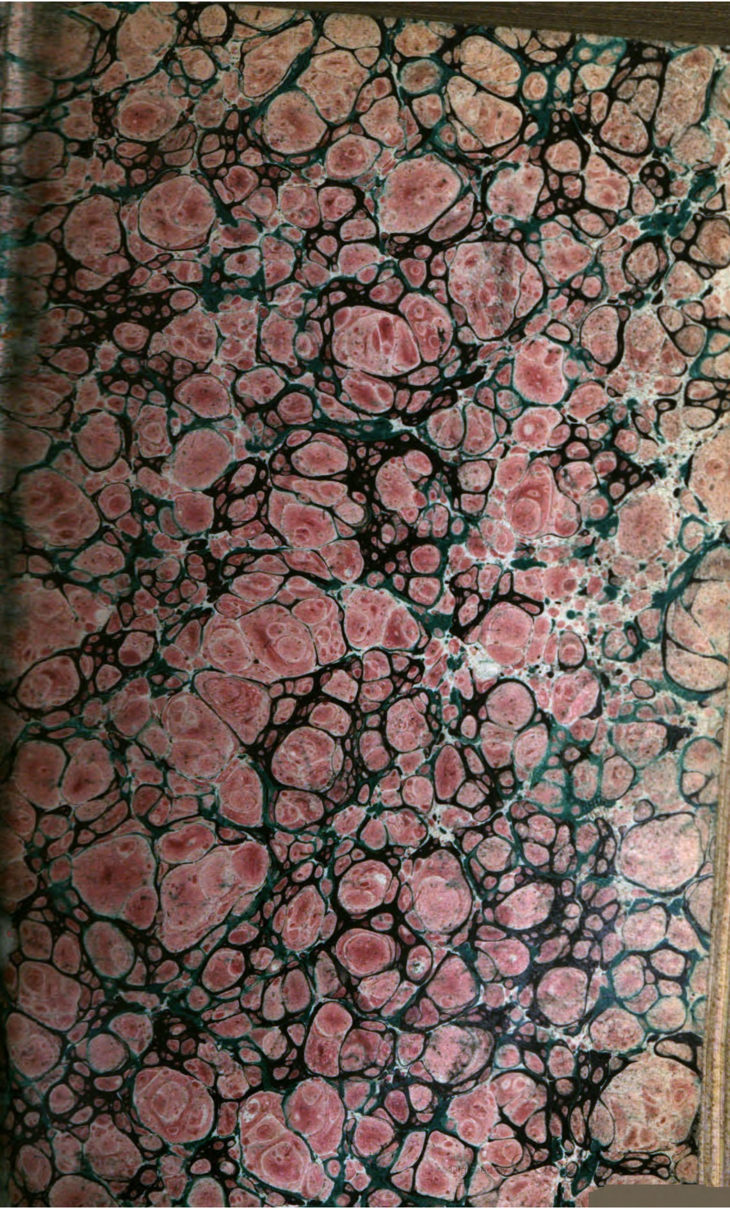
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

B.-L. 2534³

Digitized by Google

OEUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME NEUVIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

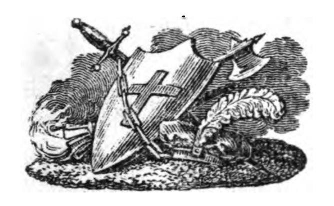
OEUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME IX.

BIOGRAPHIE LITTÉRAIRE DES ROMANCIERS CÉLÈBRES.



LIÉGE,

IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE,

PRÈS L'HÔTEL-DE-VILLE, N°. 81.

M DCCC XXVIII.



Digitized by Google

BIOGRAPHIE LITTÉRAIRE

DES

ROMANCIERS CÉLÈBRES.

TOME PREMIER.

(Biographical and critical Notices of eminent Novelists.)

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

L'Essai sur le Roman et la Biographie des Romanciers nous ont paru former un ouvrage à peu près complet, qui vient naturellement prendre place en tête des romans de Walter Scott ; c'est la théorie de ses propres compositions, c'est le secret des études qui ont influé sur la direction de son talent : chaque Notice offre d'ailleurs l'intérêt des anecdotes sur la vie de chaque auteur, et l'on aime à deviner dans cette revue de tant d'existences diverses les goûts de Walter Scott lui-même et ses sympathies pour telle ou telle position sociale, indépendamment de ses opinions littéraires. Nous espérons donc avoir fait une chose agréable pour nos souscripteurs, en admettant dans cette collection l'*Essai sur le Roman* et la *Biographie des Romanciers*.

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAI LITTÉRAIRE

SUR

LE ROMAN.

DÉFINITION ET ORIGINE DU MOT *ROMAN*.

Le docteur Johnson a donné la définition suivante du mot *romance*, pris dans son acception première : *Une fiction guerrière du moyen âge ; — un récit d'étranges aventures de chevalerie et d'amour*. Quoique cette définition exprime d'une manière correcte le sens ordinaire du mot, elle n'est pas assez générale pour le sujet que nous voulons traiter ici. Une composition peut être un *roman*, sans avoir rien qui appartienne soit à l'amour ou à la chevalerie, soit à la guerre ou au moyen âge. La définition de Johnson ne présente réellement qu'une seule partie essentielle, *les aventures étranges*. Nous serions plutôt disposés à dire d'un *romance*, que c'est *un récit fictif soit en vers, soit en prose, qui intéresse*

Digitized by Google

par des aventures étranges et merveilleuses. Ce mot de *romance* contrasterait alors avec le mot analogue de *novel*, (*roman*), lequel, suivant Johnson, est un *récit agréable, généralement d'amour*, et que nous aimerions mieux définir *une narration fictive, qui diffère du* romance *en ce qu'elle ne s'éloigne pas du train ordinaire des choses humaines et de l'état moderne de la société*. Si l'on adopte ces définitions, il est clair, d'après leur nature même, qu'il sera souvent difficile de déterminer si certaines compositions appartiennent exclusivement à l'une ou à l'autre des deux classes. Il y en aura qui participeront évidemment de la nature des deux; mais la distinction que nous admettons est assez générale pour convenir dans la grande majorité des cas.

Le mot *romance*, dans son acception primitive, fut très-loin d'être entendu comme nous l'entendons aujourd'hui. Il signifiait, au contraire, un des dialectes populaires de l'Europe, qui prit naissance, comme la plupart des autres dialectes, de la langue romaine, c'est-à-dire du latin. Le nom de langue romance a été donné indistinctement à l'italien, à l'espagnol, et même (au moins dans une occasion remarquable) (1), à l'anglais. Mais on le donnait plus spécialement à la langue d'origine très-complexe de la France, dont le dialecte gothique des Francs, le celte des anciens Gau-

(1) La découverte de ce passage curieux est due aux soins de Ritson, qui l'a trouvé dans *Giraldus Cambriensis* : « Ab illâ aquâ optimâ, quæ scottice vocata est, *Troth* ; britannice, *Weirld*; romane vere, *Scotte-Waltre*. » On voit ici que les divers noms du Frith of Forth sont rapportés en langue gothique ou erse, en breton ou gallois, et que la désignation *romane* s'applique au langage usuel anglais. C'est peut-être le seul exemple qu'on puisse citer où la langue anglaise est appelée *langue romane*, ou *romance*.

Digitized by Google

lois, et le latin classique, formaient les élémens. Ainsi, suivant Robert de Brunne :

All is caled geste Inglis,
That en this language spoken is —
Frankis speek is caled *romance*,
So sagis clerkis and men of France (1).

« On appelle *anglais* tout ce qui, dans ce langage, est parlé ; mais la langue française s'appelle *romance* : ainsi le disent les clercs et les hommes de la France. »

A une époque aussi reculée que l'an 1150, il paraît certain que déjà la langue romance se distinguait de la langue latine, puisqu'on faisait des traductions de l'une dans l'autre ; la preuve, c'est qu'un vieux roman sur le sujet d'*Alexandre*, cité par Fauchet, nous apprend que l'auteur était un savant clerc.

Qui de *latin la trest* et en *roman la mit*.

Cependant les plus célèbres romans du moyen âge furent ordinairement composés dans la langue *romance* ou *française*, qui étant celle qu'on parlait à la cour de Paris et à celle de Londres, sous les rois normands, devint la langue de l'amour et de la chevalerie. Aussi dans les romans composés en vers anglais le poète affecte toujours d'avoir pris son sujet dans quelque roman français, qui, dans la plupart des cas, sinon dans tous, doit avoir réellement existé. De là vient la répétition fréquente de cette phrase,

As in romance we read

ou

Right as the romaunt us tells.

(1) Nous donnons le texte même de ces citations en langue romance, qui s'éloigne quelquefois beaucoup de l'anglais moderne. TR.

Digitized by Google

Comme on lit dans le roman,

ou

Juste comme le roman le dit.

et de beaucoup d'expressions équivalentes, qui sont bien familières à tous ceux qui connaissent ce genre de composition. C'est ainsi que naturellement, et sans doute peu à peu, le nom même de roman ou de *romance*, passa insensiblement, du langage même qu'il désignait, à cette espèce particulière d'ouvrages, pour lesquels on l'employait si souvent et qui en paraissait inséparable. Nous ne saurions fixer maintenant, avec quelque exactitude, l'époque reculée où s'opéra cette transmission de nom. Mais on peut croire, d'après les meilleures autorités, que le mot de roman se prenait déjà au sens moderne du temps du roi Édouard III d'Angleterre; car Chaucer rapporte que, privé de sommeil pendant la nuit, pour s'aider à passer le temps, il

« Se tint levé droit sur son lit, et envoya chercher un *roman* pour le lire et chasser la longueur de la nuit.

Upon my bed I sate upright,
And bade one rechin a boke
A ROMAUNCE, *and it me took*
To read, and drive the night away.

Ce livre que Chaucer appelle *un roman*, contenait, suivant ce qu'il nous apprend lui-même,

« Des fables que des clercs, dans le vieux temps, et encore d'autres poètes, avaient mises en rimes. »

Fab'es,
That clerkis had in old time
And other poets put in to rhyme.

Et ce même auteur nous dit un peu plus bas,

Digitized by Google

« Que ce livre ne parlait guère d'autre chose que des histoires des reines, ainsi que des rois. »

This book ne spoke but of such things,
Of queen's lives and of kings.

Ce livre, sur lequel Chaucer s'exprime ainsi, n'est autre que les Métamorphoses d'Ovide; et en lui appliquant le terme de *roman*, ce vieux poète démontre assez que le mot était employé, lorsqu'il écrivait, dans le sens moderne.

Après avoir ainsi examiné et expliqué l'origine du mot *roman*, notre tâche se divise naturellement en trois branches d'inégale étendue. Dans la première, nous nous proposons d'examiner en général l'histoire de l'origine de ce genre particulier de composition, et spécialement les romans qui se rapportent aux mœurs de la chevalerie en Europe, et c'est là évidemment la partie la plus intéressante de notre sujet; dans la seconde division, nous donnerons quelques courts détails sur l'histoire des romans de chevalerie dans les différens pays de l'Europe, et enfin nous nous proposons d'indiquer rapidement les diverses espèces de compositions romanesques qui ont suivi et remplacé les romans de chevalerie.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES ROMANS.

I. Dans les systèmes proposés par Hurd, Percy et d'autres auteurs plus anciens, sur l'origine et l'histoire des fictions romanesques, leur attention paraît s'être fixée d'une manière si exclusive sur les seuls romans de chevalerie, qu'ils semblèrent oublier que ces ouvrages, quelque intérêt qu'ils offrent, et quel que soit leur caractère parti-

Digitized by Google

culier, ne forment cependant qu'une espèce d'un genre vaste et riche. En effet les progrès des romans suivent les progrès de la société, qui ne peut long-temps exister, même dans son état le plus rude et le plus sauvage, sans produire quelques tentatives d'une composition qui présente tant de charme. Nous ne prétendons pas dire par cette assertion que, dans l'enfance des sociétés, ces récits furent inventés comme dans les temps modernes sous forme de pures fictions, imaginées pour servir d'amusement à tous ceux qui avaient le loisir de les écouter ou de les lire. Au contraire, le roman et l'histoire ont une origine commune. Le roman porte le masque de la véracité aussi long-temps que possible; en effet les monumens traditionnels de tous les âges anciens partagent, à un degré si varié et si douteux, les qualités essentielles aux deux genres opposés, qu'ils forment une sorte de genre intermédiaire, et l'on a droit de les nommer *histoires romanesques* ou *romans historiques*, d'après la proportion suivant laquelle la vérité y est mêlée de fiction, ou la fiction mêlée de vérité.

Pour concevoir comment les choses n'ont guère pu se passer autrement, il suffit au lecteur de se reporter un instant à l'origine des sociétés. Le chef d'une famille isolée, destinée à s'accroître et à former une tribu, et plus tard une nation, racontera sans doute à ses descendans quelles furent les causes qui le détachèrent de la société du reste des hommes, ses frères, et qui lui firent prendre la résolution de fonder un établissement à part dans les déserts. Peut-être, dans ce récit, il ne se glissera d'autres inexactitudes de la part de celui qui raconte que celles des exagérations

Digitized by Google

de sa vanité ou des infidélités de sa mémoire. Mais quand l'histoire du patriarche sera racontée par ses enfans à leur tour, et encore par ses descendans aux troisième et quatrième générations, les faits qu'elle renferme pourront prendre un tout autre aspect. La tribu grossira ses annales par une première cause, sa vanité; ensuite par une seconde, l'amour du merveilleux, ce sentiment si naturel au cœur humain; enfin quelquefois le roi et le prêtre pourront trouver leur intérêt à répandre un mystère vague et solennel sur ce temps reculé, d'où date leur pouvoir: troisième cause d'altération. C'est ainsi que dénaturées par tant de motifs divers, les aventures véritables du fondateur de la tribu sont à la merveilleuse légende qui a cours parmi ses enfans ce qu'est la célèbre cabane de Notre-Dame-de-Lorette à ce temple magnifique dont la superstition l'a entourée, et pour ainsi dire, enchâssée. Ainsi, la définition de *récit fictif fondé sur le merveilleux ou le surnaturel*, que nous avons donnée du *romance*, embrasse

— Quiquid Græcia mendax
Audet in historiâ,

c'est-à-dire l'histoire mythologique et fabuleuse de l'enfance de toutes les nations.

Il est essentiel d'observer que constamment une forme de poésie, ou de versification, ou du moins un rhythme quelconque, a paru le style le plus convenable pour ces récits de tradition. Le principal mérite du rhythme, c'est sans doute que des récits en vers cadencés se gravent beaucoup plus facilement dans la mémoire; et c'est là un point très-essentiel dans tout état de société où l'imprimerie est inconnue, puisque la construction du

Digitized by Google

vers forme une association artificielle avec le sens, de telle sorte que l'un suffit ordinairement pour rappeler l'autre. Bientôt cependant la versification adoptée d'abord pour aider la mémoire, devient précieuse à d'autres titres encore. La marche, ou la mesure de la mélodie, plaît à l'oreille, et, comme toute mélodie naturelle peut être ralentie ou précipitée pour correspondre aux passions que les mots expriment; tandis que le rhythme nécessaire, ou rime, entretient un autre sentiment de plaisir, par le sentiment de la difficulté vaincue. Dès que le vers est ainsi adopté pour style de l'histoire traditionnelle, il ne faut plus qu'un homme de génie pour élever le genre à un degré littéraire supérieur à celui du genre qui nous occupe. A mesure qu'il fait des progrès dans son art, l'esprit et l'imagination de l'artiste sont excités, bientôt il développe le simple récit que lui ont transmis des poètes plus grossiers; il l'embellit des grâces du langage; il l'augmente d'une foule de traits de détail, et le rend plus intéressant par les descriptions: enfin l'original, informe et aride, ne conserve presque plus de ressemblance avec l'ouvrage fini: ainsi, l'Iliade d'Homère n'est qu'un tableau sans doute fort différent de ces récits de tradition où le poète aveugle a puisé l'épopée divine de la guerre de Troie. C'est de là qu'est née l'opinion émise par l'ingénieux Percy, et à laquelle Ritson aussi s'est rangé. Avant de donner à ses lecteurs une excellente analyse du vieux *romance* de *Lybius Disconius*, et de faire des remarques sur la conduite singulière de cette fiction, cet auteur ajoute: « Si l'on définit le poème épique, un récit raconté par un poète pour exciter l'admiration et inspirer la vertu, en représentant

Digitized by Google

un héros favorisé des Dieux, et terminant une grande entreprise malgré tous les obstacles qui viennent s'y opposer, je ne vois aucune raison pour refuser ce nom de poème épique au poème dont je vais m'occuper (1). »

Cependant, quoique cette opinion trop générale ait été émise par Percy et adoptée par Ritson (écrivains qui sont rarement d'accord), et quoiqu'il soit évident que, suivant ce système beaucoup trop étendu, l'Iliade ou même l'Odyssée d'Homère pourraient être rabaissées à la classe des romans, comme il se pourrait faire aussi que le *Beau Deconnu* s'élevât au rang de poème épique, cependant il est clair que dans le langage reçu, et suivant les lois du bon sens, il y a autant de différence entre ces deux genres de compositions qu'il en existe entre les *moralités* ou les mystères du moyen âge, et les productions dramatiques régulières dont elles furent suivies. Dans un ouvrage où l'art et les grâces du poète nous charment, où chaque partie de la composition est en rapport exact avec les autres parties, de sorte que l'ensemble s'avance avec ordre vers un dénoûment raisonnable, et où les caractères sont tracés avec force et développés avec vérité; si le récit est embelli d'assez de poésie pour rendre sa marche gracieuse sans l'entraver, si l'art et le goût n'excluent pas le génie, alors l'ouvrage a droit au titre de poème épique, et l'auteur peut réclamer une place sur ce trône où se sont assis Homère, Virgile et Milton. D'un autre côté, quand des détails puérils font languir le récit, quand l'intérêt du livre réside plutôt dans les écarts fougueux

(1) *Reliques of ancient Poetry, III*, c. 27. Le prélat cite un discours sur la poésie épique, qui accompagne le *Télémaque*.
Ed.

d'une imagination sans frein, que dans le talent de l'écrivain; en un mot, quand le merveilleux et le surnaturel sont les principales sources d'où l'intérêt découle; alors vainement on admirera dans un poème de rares éclairs de génie; vainement il pourra obtenir quelque mérite aux yeux de l'historien, parce qu'il renferme quelques débris d'événemens réels, et encore plus aux yeux de l'antiquaire, parce qu'il contribue à jeter du jour sur les usages des temps passés; ce ne sera jamais que l'ouvrage d'un humble romancier, digne de figurer parmi les ornemens grossiers de ces siècles barbares dont l'étude nous occupe maintenant. Un grand nombre d'ouvrages placés entre ces deux extrêmes sans doute participeront du caractère des deux genres, et si l'on se donne le soin de les distribuer chacun dans la division qui lui convient, suivant que leur couleur dominante sera une certaine régularité de composition, un certain talent poétique, ou bien, au contraire, une grande extravagance d'imagination et beaucoup d'irrégularités dans les détails, il est possible qu'il s'en présente où ces deux caractères se trouveront presque en proportion égale. On sera même embarrassé pour les classer avec quelque méthode; mais répétons encore qu'à quelques exceptions près notre goût et nos habitudes littéraires nous forcent de reconnaître entre le roman et l'épopée une différence aussi complète et absolue qu'il en peut exister entre deux espèces distinctes dans un même genre.

Nous venons de dire des romans qu'ils se sont présentés dans l'origine sous la forme d'un récit rhythmé, prétendue histoire exacte des faits; en effet un récit semblable se rapproche beaucoup de

Digitized by Google

la seule histoire que permette une civilisation encore naissante, histoire qui sera toujours remplie d'exagérations, fruit des préjugés et de la prédilection spéciale de la tribu qu'elle dépeint, et toujours empreinte d'un mélange de superstition et d'idolâtrie. Tous ces élémens divers seront encore plus confondus ensemble par le génie poétique du romancier jusqu'à ce que le fil de la vérité et des événemens réels finisse par se perdre dans cette trame de fictions romanesques. Aussi est-il plus sage aujourd'hui de renoncer tout-à-fait à l'espoir d'extraire quelques connaissances utiles de ces matériaux, sur lesquels les romanciers ont travaillé si souvent qu'ils en ont effacé jusqu'à la dernière trace de probabilité.

L'opinion que nous venons d'émettre sur l'origine des romans est tout-à-fait d'accord avec les faits qu'ont présentés la plupart des écrivains qui se sont occupés de cette théorie curieuse. Ainsi, par exemple, il est prouvé, et nous aurons occasion de le faire voir en examinant le progrès de ce genre chez les divers peuples de l'Europe, que les plus anciennes productions de cette sorte de littérature, qui existent encore aujourd'hui, sont de courts récits ou des fragmens de romances qu'on chantait dans les solennités ou les fêtes publiques. Ils étaient destinés à célébrer les hauts faits et le renom d'un héros, illustre dans la contrée ou dans la tribu, et peut-être formaient-ils la légende historique d'une victoire, d'une défaite, ou de tout autre sujet qui pût exciter puissamment l'intérêt de l'auditoire par les souvenirs qu'on y attachait. Ces poèmes, dont il ne reste aujourd'hui qu'un fort petit nombre, ne sont pas sans quelques éclairs de génie, mais d'un

Digitized by Google

génie rude, sauvage, le plus souvent même obscur, soit par l'antiquité réelle du langage, soit par le sublime affecté de la diction. Le chant de la bataille de Brunauburgh, qui se trouve dans la *Chronique saxonne*, offre un exemple curieux de cette poésie nationale.

Même à l'époque reculée dont nous parlons (1), on découvre la distinction entre ce qu'on pourrait nommer les deux genres des romans temporels et spirituels; les premiers, destinés à célébrer les exploits d'une gloire mondaine; les seconds, consacrés aux récits des souffrances des martyrs ou des miracles des saints, sujets qui devaient plaire également aux hommes de ces siècles religieux. Quoique toutes les nations, à l'époque de leur première enfance, puissent nous offrir des exemples de ces deux genres de composition, leur nombre relatif dépend, comme il est facile de le croire, des mœurs nationales, et varie selon que le goût d'un peuple le dispose davantage à la méditation religieuse ou à la gloire militaire. Ainsi, de ces fragmens qui nous restent de la poésie saxonne, la plupart sont consacrés à la religion. Aussi on y trouve plusieurs spécimens du *roman spirituel*, et rarement des poèmes relatifs à la guerre ou à la chevalerie. D'un autre côté, la langue des Normands, qui présente il est vrai des exemples assez nombreux des deux genres, abonde surtout en compositions remplies d'aventures belliqueuses et d'exploits de guerre. Les Saxons chrétiens étaient devenus comparativement pacifiques, pendant que les Normands

(1) Les romans religieux de *Barlaam* et de *Josaphat* furent composés dans le huitième siècle par Jean de Damas.

étaient certainement reconnus pour le peuple le plus belliqueux de l'Europe.

A la première vue, il semble que le but et la tendance des deux genres de romans spirituels et temporels devaient être essentiellement distincts, mais on découvre avec surprise que ces compositions étaient de nature fort semblable; la structure des vers et la disposition de l'ensemble étaient les mêmes; et les argumens ou sommaires, même dans le cas où ils servent d'introduction aux sujets les plus graves, ressemblaient exactement à ceux par lesquels les ménestrels commencent leurs merveilleux récits, et ils contenaient même des allusions à ces fictions profanes. Warton cite un poème sur les passions, dont voici le commencement:

I hereth one lettle tale, that Ich will telle,
As þi vyndeth hit in write in the godspelle,
Hux hit nouht of Carlemeyne ne of the dux pere,
Ac of Criste's *thruuryngе*, etc.

« J'ai entendu une petite histoire que je vais vous dire, ainsi que nous la trouvons mise en écrit dans l'Évangile; et elle n'a rien de Charlemagne ni des *douze pairs*, mais de *la venue* de Christ, etc. »

Le roman temporel, de son côté, commençait souvent par des invocations à la Divinité, qui n'eussent été à leur place que si le poème eût traité des sujets infiniment plus graves et solennels. L'exorde du roman de *Ferumbras* peut servir d'exemple de cet usage presque universel.

God in glorye of migtis moost
That all things made in sapience,
By virtue of word and holy gooste,
Givingt to men great excellence, etc.

Digitized by Google

« Dieu dans la gloire de sa toute-puissance, qui fit toutes choses dans sa sagesse, par la vertu de sa parole et de l'Esprit-Saint, qui donne à l'homme une grande excellence, etc. »

Ces mêmes dangers, ces mêmes souffrances que le chevalier bravait si souvent pour acquérir une gloire terrestre ou l'amour de sa dame, le saint et le martyr les cherchaient également pour s'assurer une place dans le ciel ou les faveurs d'un saint patron. Si le champion temporel se jette dans des périls où l'attendent des monstres, des dragons, des enchantemens, le champion spirituel nous est sans cesse représenté luttant contre toutes les puissances du monde infernal, que le grand dragon, le diable dirige contre sa vertu. Si le chevalier est délivré juste à temps par une fée secourable ou son génie protecteur, le saint réclame le secours, non pas seulement de toute l'armée céleste, mais spécialement du patron divin ou de la sainte dont il embrasse les autels; enfin, la conclusion du roman, qui assure au chevalier victorieux un superbe royaume, une race nombreuse et de longues années de bonheur, assure également au saint personnage un autel et un temple sur la terre, lui donne une place dans le ciel parmi les bienheureux et les anges, et lui promet une félicité qui ne devra jamais finir. Il suffira de dire encore que la manière et le style de ces deux compositions ne diffèrent pas essentiellement; que leurs auteurs se servent indistinctement du même genre de mètre et de rhythme, et vont puiser leurs images et leurs incidens dans des sources pareilles, de sorte qu'après avoir indiqué brièvement la nature des romans spirituels, il devient inutile d'en dire davantage.

Digitized by Google

ROMANS COMIQUES.

Une autre division de cette espèce d'ouvrages, division fort ancienne et assez naturelle, les a répartis en genre *sérieux* et genre *comique*. Les romans du genre sérieux furent à beaucoup près les plus nombreux, et des exemples de l'autre genre sont devenus assez rares. Il faut admettre cependant l'existence des *romans comiques*, même si nous les distinguons des *contes* et *fabliaux* des Français, et de ces contes anglais fort plaisans, tels *The Wife rapt in Moril's skin*, ou *The Friar and the Boy*, et autres histoires bouffonnes. Le lecteur en trouvera de nombreux exemples dans l'*Ancient English poetry*, de Ritson, et autres ouvrages de la même espèce. La scène de ces *gestes* étant placée dans la vie ordinaire, ils se rapprochent plus des romans modernes *(novels)*, et on peut les regarder comme les premiers exemples que nous ayons de ce genre d'ouvrages ; mais le véritable roman comique est celui dans lequel les phrases sonores et les aventures de la chevalerie sont tournées en dérision par l'artifice de l'auteur qui les attribue à des vilains et à des hommes de bas étage ou de vulgaire extraction ; ils constituent pour ainsi dire une véritable parodie des romans sérieux, auxquels ils ressemblent comme une pièce bouffonne, remplie à dessein de personnages grotesques, extravagans, absurdes, et accompagnée d'une musique singulière, ressemble à une conception dramatique qui réunit à la fois la dignité, la noblesse, la grandeur et l'harmonie.

Un excellent échantillon du roman comique est

Digitized by Google

le *Tournament of Tottenham* (le Tournoi de Tottenham), qu'on trouve dans les *Reliques d'ancienne poésie*, de Percy, et où des paysans se permettent une de ces joutes guerrières, exclusivement le partage et le privilége des guerriers et des nobles. Ils font des vœux au cygne, au paon et aux belles; on les voit jouter à cheval sur leurs lourds coursiers de charrue, et se heurter avec des fléaux au lieu de lances; leurs cuirasses et leurs écus sont remplacés par des auges de bois grossier, et une écuelle leur sert de casque. Le savant éditeur paraît disposé à croire que cette composition singulière était comme *Don Quichotte*, auquel il la compare, la satire du genre fantastique et extravagant des romans de chevalerie; mais nous pensons que c'est là une intention trop éloignée, et qu'en l'admettant on s'expose à prêter à l'auteur du *Tournoi de Tottenham* des vues beaucoup plus profondes qu'il n'était capable d'en concevoir. Il est bien plus naturel de supposer simplement qu'il n'eut d'autre intention que celle de faire rire, en attribuant aux classes inférieures les manières et le ton de la noblesse et des chevaliers; c'est ainsi que dans la pièce bouffonne de *High life below stairs* (le grand monde dans la cuisine), le ridicule ne tombe pas sur les valets eux-mêmes, mais sur leur folie de vouloir singer les maîtres. La *Chasse au lièvre* (*the Hunting of the Hare*), qu'on trouve dans la collection formée par le savant et industrieux M. Weber, est un roman comique du même ordre. Un soldat de pied vient apprendre aux habitans d'un village qu'il vient d'apercevoir un lièvre au gîte, et demande s'il n'y a pas un gentilhomme pour le chasser : le

Digitized by Google

vilain auquel il s'adresse lui répond qu'il n'est pas besoin d'un gentilhomme, et se met à faire l'énumération des chiens qu'il possède, lui et les autres habitans du village. La chasse commence : le lièvre part, échappe sans peine aux mâtins, et franchit un grand cercle formé autour de lui par les vilains, armés de leurs bâtons : grande est la terreur de celui qu'il renverse dans sa fuite, et qui croit que le pauvre fugitif va l'étrangler. Les chiens, au lieu de poursuivre le gibier, se battent entre eux; les maîtres s'en mêlent et se frappent sans pitié. En un mot, cette chasse, non moins triste que la chasse de Chevy (1), se termine, comme celle-ci, par l'arrivée des femmes, qui viennent chercher les morts et les blessés.

On ne peut croire que la satire soit dirigée contre la chasse elle-même, puisque le ridicule retombe sur tous ces paysans maladroits qui veulent se livrer à des jeux uniquement faits pour leurs seigneurs.

Les anciennes poésies de l'Écosse nous fournissent plus d'un exemple de ce mode de composition comme le *Tournoi au tambour, the Tournament at the Drum*, et la *joute de Watson et Barbour, the Justing of Watson and Barbour*, par sire David Lindsay. Il est probable cependant que ces combats pour rire devenaient quelquefois assez sérieux; au moins le roi Jacques Ier est-il accusé d'avoir été quelquefois le témoin de ces plaisanteries en action, « *mettant en présence David Droman et Archie Armstrong, le fou du roi, sur les épaules*

(1) *Chevy Chasse*, combat entre Percy et Douglas; ballade populaire, etc. — Ed.

d'autres fous jouteurs, pour les faire se railler jusqu'à ce qu'ils tombent l'un sur l'autre pour tout de bon. » (*Court of king James*, par Antony Weldon.)

ROMANS CLASSIQUES.

En caractérisant ainsi rapidement les divers genres de romans, nous avons différé de parler de leur origine et de leurs progrès, question que nous avons intention de restreindre au roman du moyen âge. Il est vrai toutefois que de pareils récits sont communs à presque toutes les nations. Si l'Iliade et l'Odyssée sont des écrits trop élevés par le ton de leur poésie pour qu'on puisse les nommer des romans en vers, nous possédons, d'un autre côté, les romans pastoraux de Daphnis et de Chloé, et le roman historique de Théagène et Chariclée, qui nous offrent un exemple suffisant de ce genre de composition. Telles seraient encore les *Fables milésiennes*, et tels seraient les romans d'Antonius-Diogène, que Photius a décrits, si nous pouvions les retrouver. Il est impossible de ne pas faire remarquer à ce sujet que les Sybarites, qui paraissent avoir eu des habitudes de volupté intellectuelle, autant que de volupté sensuelle, étaient surtout grands admirateurs des Fables de Milet, d'où nous pouvons conclure avec quelque vraisemblance que ce genre n'était pas assez grave pour inspirer de nobles idées et des vertus martiales ; mais ce serait perdre inutilement notre temps, que de nous arrêter à remonter les siècles de l'antiquité classique pour étudier en détail un genre qui sans doute existait alors comme il doit exister en tout état de société, mais qui ne fut jamais, dans ces temps anciens, ni assez

Digitized by Google

riche, ni assez célèbre pour occuper un rang distingué dans la littérature.

L'espace nous manque encore pour parler avec quelque étendue des *romans orientaux*, excepté cependant sous le rapport de l'influence qu'ils ont pu avoir en fournissant des sujets et des matériaux qui ont accru et varié les élémens du roman de la chevalerie errante. On ne saurait révoquer en doute qu'ils n'aient existé à une époque fort ancienne, et qu'ils n'aient été fameux chez les Arabes et les Persans. Le roman d'*Antar*, une des plus anciennes et des plus raisonnables, si on peut leur donner ce nom, de toutes les fictions orientales, a jeté un nouveau jour sur cette question intéressante. Le roman persan de Sha-Nameh est bien connu de toute l'Europe, du moins de nom et par de nombreux extraits; l'histoire amoureuse de *Mejnoux et de Leilah* nous est également familière. Plusieurs des histoires de la collection extraordinaire des *Contes arabes* ressemblent beaucoup à de véritables romans de chevalerie, quoiqu'il faille reconnaître cependant qu'ils surpassent en général les graves romans du Nord, par l'extrême vivacité de la conception, et une tendance plus marquée vers le merveilleux. A côté de ceux qui ont un caractère plus sérieux, on trouve des exemples du roman comique, et, d'après des témoignages qu'il est impossible de récuser, il paraît que même aujourd'hui la lecture de ces séduisantes fictions est encore un amusement aussi général dans l'Orient, que les romans modernes chez le public de l'Europe. Mais un examen détaillé de cette sorte d'ouvrages nous entraînerait nécessairement bien au-delà du cercle où nous nous renfermons.

Digitized by Google

Quant aux romans de l'Europe, quelque part qu'ils aient pris naissance, et dans quelque pays que ce goût ait commencé à se répandre, il est évident que leur origine peut toujours être indiquée dans quelque partie de l'histoire réelle ou fabuleuse de ce même pays : ce dont nous fournirons par la suite d'abondantes preuves. Mais à peine un simple récit est-il répété par plusieurs bouches, qu'à l'instant il se rencontre quelqu'un qui, pour satisfaire son penchant vers le merveilleux ou pour fixer l'attention du peuple par la nouveauté de ses conceptions, s'empresse d'ajouter ses inventions apocryphes à la première chronique. Alors, de simples escarmouches sont converties en batailles générales : un vaillant champion du temps jadis devient un demi-dieu, et, par les soins du poète, les ennemis dont il fut vainqueur se trouvent augmentés à la fois et en nombre, et en force, et en courage, pour donner un plus grand éclat à sa victoire. Soutenus par l'accompagnement d'une harmonie sauvage, les chants qui célèbrent la valeur des chefs de la tribu deviennent pour leurs enfans des chants de guerre qu'ils entonnent en marchant au combat, et les guerriers s'avancent à la mêlée en répétant les louanges et les exploits imaginaires d'un prédécesseur réel ou supposé, qui conduisit leurs aïeux dans la carrière de la gloire. Personne n'ignore qu'avant la bataille de Hastings, un ménestrel normand, Taillefer, s'avança à cheval, en tête de l'armée de l'invasion, et donna le signal de la charge en répétant la *chanson de Roland*, illustre neveu de Charlemagne, dont le roman parle si souvent et l'histoire si peu, ce chevalier dont la déroute avec la *chevalerie* de Charlemagne, dans le défilé de

Roncevaux, a donné naissance à une foule de fictions chevaleresques si variées, que ce tragique récit semble en être inséparable. Ce passage remarquable se trouve dans le livre de *Brut de Wace*, chronique anglo-normande :

Taillefer, qui moult bien chantant,
Sur un cheval ki tost alant,
Devant le duc aloit chantant,
De Karlemaigne et de Roland,
Et d'Olivier et des Vassals
Qui moururent en Roncevalles.

Ce champion joignait l'adresse d'un habile jongleur au talent du ménestrel. On le vit jeter son épée en l'air en galopant à la charge, la reprendre au vol, et faire encore beaucoup d'autres exploits. Taillefer tua de sa main deux guerriers saxons dans la bataille, mais périt lui-même de la main du troisième. Ritson, et ici on ne reconnaît pas la sagacité habituelle de sa critique, suppose que Taillefer chanta quelque fragment d'un long poème sur Roland et ses aventures : mais les mots *chanson*, *cantilena* et *song*, par lesquels son chant est désigné, paraissent plutôt se rapporter à une courte ballade ou romance nationale, ce qui s'accorde mieux avec le lieu et la circonstance où était placé ce barde guerrier.

Mais bientôt on se dégoûta de ces chroniques rimées. D'abord on demanda plus de détails, et ceux qui écrivaient dans ce temps-là, pour complaire au goût du public, s'empressèrent de les fournir. Toujours les mêmes noms des rois et des chevaliers, familiers à la nation, furent répétés, afin de raviver l'attention et de sauver une certaine apparence de vérité, au début et à la conclusion des récits. Chaque nation, comme nous

Digitized by Google

le verrons bientôt, ne tarda pas à se créer un assemblage de héros nationaux, comme ceux de l'Iliade, qui devinrent avec le temps une espèce de propriété mise à la disposition de tous les ménestrels, sous la condition cependant de respecter le caractère connu de chacun de ces héros populaires. Ainsi dans tous les *romances* de la *Table ronde*, *Gawain* est toujours courtois, *Kay* est toujours brusque et vaniteux, *Mordred* est toujours dissimulé, et *Lancelot*, amant véritable mais trop entreprenant, sous tous les autres rapports offre le parfait modèle d'un chevalier. Parmi les paladins de Charlemagne, dont la famille peut être considérée comme la propriété spéciale de la France, par opposition aux héros de la famille anglo-normande, *Gau* ou *Ganelan de Mayence* est toujours dépeint comme un homme perfide, qui trempe dans de viles intrigues contre la foi chrétienne; *Roland* est un homme brave, ne soupçonnant pas le mal, loyal, dévoué, mais d'un esprit un peu simple; *Renaud* ou *Rinaldo* a toutes les qualités d'un chevalier entreprenant, d'un chevalier de nos frontières d'Écosse, vaillant, alerte, rusé, avide, sans scrupule. Ces mêmes distinctions conventionnelles se retrouvent dans les histoires du Nibelung, qui a fourni tant de sujets aux romanciers teutoniques. Maître Hildebrant, Etzel, Théodoric, et le champion Hogan, ainsi que Chrimhelda et les autres caractères de femmes, ont la même physionomie individuelle que le vieil Homère attribue constamment, dans ses chants immortels, au sage Ulysse, au vaillant mais implacable Achille et à son ami Patrocle, plus doux et plus humain, à Sarpedon, le favori des dieux, à Hector, le protecteur des hommes.

Digitized by Google

Il était interdit au génie inventif d'un poète grec de faire d'Ajax un nain, de Teucer un géant, de Thersite un héros, et de Diomède un lâche. Il paraît que soumis aux mêmes lois et aux mêmes conventions; les vieux romanciers purent exercer leur talent poétique sur les matériaux qu'avaient laissés leurs prédécesseurs. Sous d'autres rapports, l'héritage de l'histoire et de la fiction romanesque était pour ainsi dire comme un fonds de commerce sur lequel chaque associé a le droit de prélever suivant ses besoins et son goût. Chacun pouvait alors, non-seulement choisir un héros parmi ces noms consacrés et établis, que tous ses prédécesseurs avaient chantés, mais il lui était permis de lui adjoindre dans le poème un personnage tout nouveau de la création du poète, et de combiner ces aventures avec celles des héros de la table d'Arthur et de la cour de Charlemagne, dans l'ordre qu'il jugerait à propos d'établir. Il pouvait, libre dans ses fictions, susciter de nouvelles guerres contre ces boulevards de la chrétienté, leur envoyer d'innombrables légions de barbares sarrasins, les réduire aux plus dures extrémités, même les renverser de leurs trônes et les conduire en captivité, ou plus tard délivrer leurs personnes et leur rendre leurs États, par une série d'événemens et d'acteurs entièrement inconnus aux poètes qui déjà les avaient chantés.

Lorsqu'on est ainsi libre d'assigner des caractères quelconques à des fictions romanesques, il est possible cependant que le poète se laisse influencer encore par des souvenirs de tradition, et que les personnages qu'il suppose conservent encore quelque chose de réel. Mais ces réalités

Digitized by Google

ressemblent aux grains de blé qui restent fixés dans le tamis du vanneur; elles ne pourront jamais être séparées de cette masse de fictions que chaque romancier contribue à grossir à son tour. C'est ainsi que le *roman*, qui tire incontestablement son origine première de l'histoire, reçoit, pendant le cours même d'un petit nombre de générations, tant de tributs de l'imagination, que bientôt le nom même de *roman* est pris dans le sens d'un ouvrage purement imaginaire. Après avoir vu comment cette branche si attrayante et si populaire de la poésie peut prendre ce caractère, il s'agit de savoir quels furent les auteurs primitifs des anciens romans en vers ou récits en prose mesurée, source de nos romans modernes. Ces sujets de distinction ont suscité d'interminables débats parmi les savans antiquaires; classe d'écrivains, soit dit sans offenser personne, qui ont l'habitude d'émettre une opinion arrêtée, et de nourrir la plus grande ardeur polémique, précisément sur les questions où il est le plus difficile de prouver quelque chose, et qui perdraient peut-être leur valeur à leurs yeux une fois éclaircies. Nous aurions mieux aimé que ces points de critique eussent été traités avec un peu plus de défiance, et avec cet esprit calme et patient qui convient à des questions aussi douteuses.

Ce fut le respectable docteur Percy, évêque de Dronmore, qui suscita fort innocemment cette controverse animée, en attribuant exclusivement, et en termes trop absolus, tous ces anciens romans, toutes ces longues ballades, aux ménestrels, classe d'hommes par qui ils étaient généralement récités. Ce savant, à qui les admirateurs de notre ancienne lyre nationale ont tant d'obli-

Digitized by Google

gations, ne vit pas, il y a cinquante ans, lorsqu'il composa son ouvrage, combien il était nécessaire d'apporter une exactitude rigoureuse aux définitions et aux extraits dont il appuyait sa théorie. L'étude qu'il entreprit était de son temps entièrement neuve; il chercha surtout à la présenter sous une forme intéressante; et, comme il y réussit pleinement, nous devons peut-être l'excuser, soit de quelques légères inexactitudes, soit de quelques conclusions un peu trop hâtives, ou de quelques exagérations qu'on peut relever dans un ouvrage qu'il composait avec une espèce d'amour. Voici comme il définit les ménestrels, à qui il attribue la principale part dans les compositions rimées dont il rassembla les fragmens : « C'était, dit-il, une classe d'hommes dans le moyen âge, qui tiraient leur subsistance de leur talent pour la musique et la poésie, et qui chantaient sur leur harpe des vers qu'eux-mêmes ou d'autres avaient composés (1). »

Dans le cours d'un essai sur cette question rempli de savoir et d'éloquence, l'évêque Percy s'attache à défendre la définition qu'il vient de donner; quoiqu'il fût évidemment entraîné, au moins dans les premières éditions de son livre, à considérer les ménestrels sous leur côté poétique et brillant, en général il leur assigne un rang dans la société supérieur à celui qu'ils y ont occupé réellement : du moins c'est ce que prouvent jusqu'à l'évidence tous les passages où il est question d'eux, et qui nous les montrent toujours comme une classe de poètes vagabonds qui n'obtenaient qu'avec peine

(1) *Essay on ancient minstrels in England.* Essai sur les anciens ménestrels en Angleterre, précédant le volume des *Reliques*, ou *restes de la vieille poésie*, de *Percy*. — Ed.

Digitized by Google

du public inconstant une existence précaire, et qui, favorisés par la fortune, recevaient tout au plus un asile fixe dans la suite de quelque baron orgueilleux, pour y vivre confondus avec les autres musiciens.

M. Joseph Ritson, remarquable par son industrie laborieuse, son esprit, et l'originalité de ses recherches, mais malheureusement chez qui une consciencieuse exactitude se trouvait jointe à un esprit fort irritable et impatient, profita des exagérations que nous venons d'indiquer et qui existent certainement dans les ouvrages du savant évêque, pour relever ses assertions en termes qui ne sont rien moins que mesurés. Sans reconnaître que l'on doit accorder quelque indulgence d'abord à la grande nouveauté des recherches de Percy, sans faire attention à cette grande vivacité d'imagination que l'esprit austère de Ritson ne pouvait même concevoir, il lui reprocha en termes très-amers chacune de ses inexactitudes, comme si elle eût été une fraude réelle; il appela tous les passages où les conclusions lui parurent exagérées, des mensonges d'intention et dignes de la plus odieuse dénomination : cependant cette colère est si mal placée ici, qu'en examinant récemment avec beaucoup de soin les écrits du vénérable évêque et du savant antiquaire, j'ai été tout-à-fait étonné de voir que ces deux écrivains eussent émis chacun des opinions au fond si peu différentes; ils se combattent, il est vrai, par de fréquentes citations; des mots peu choisis répondent à la vivacité du combat, et bientôt, comme on dit que cela arrive dans les discussions théologiques, ils se fâchent et s'échauffent d'autant plus que le champ de la querelle se rétrécit et

Digitized by Google

que le sujet devient plus insignifiant ; mais au fond, leurs systèmes ne diffèrent pas essentiellement.

Ritson s'offense surtout des conclusions très-générales de Percy, quand ce dernier cherche à établir que les ménestrels faisaient un état du noble art de la musique et de la poésie et que leur métier était d'aller récitant, ou leurs propres compositions, ou celles des autres. Il démontre, d'une manière satisfaisante, que cette définition est trop étendue, et que le mot *ménestrel* signifiait alors non-seulement ceux qui s'accompagnaient sur la harpe ou d'autres instrumens en chantant des romances ou des ballades nationales, mais aussi toute espèce de jongleurs, d'escamoteurs, de faiseurs de tours d'adresse ; il fait voir que des danseurs et autres artistes du même genre, dont on appelait les talens pour chasser l'ennui des tristes murs d'un donjon gothique, portaient aussi le nom général de *ménestrels*. Cependant, quoiqu'il démontre que la définition de Percy s'applique seulement à une classe de ces personnes diverses, dites *ménestrels*, ceux qui chantaient et récitaient des vers et souvent des vers de leur composition ; toutefois la proposition principale du savant évêque reste bien établie en tant qu'elle se réduit à soutenir que le mot de *ménestrel* convient aussi à la classe générale des ménestrels chantans, la plus nombreuse de toutes celles qui portaient ce nom dans le moyen âge ; tous les ménestrels ne se servaient pas de la harpe ; tous ne composaient pas, ne récitaient pas des chants romanesques ; mais ce fut là cependant l'occupation des plus éminens : c'est même ce que Ritson a plutôt reconnu que nié, car le grand nombre d'autorités qu'il cite le forçaient à cette concession.

Digitized by Google

En effet, pour peu qu'on connaisse les anciens romans en vers, on comprend qu'ils étaient composés pour être récités ou plutôt chantés, en y adaptant un air ou une cadence simple et régulière pour l'amusement d'un nombreux auditoire. Nos ancêtres, plus bornés dans leurs connaissances, l'étaient aussi bien plus sous le rapport de la conversation que leurs descendans plus éclairés. Il est probable que dans leurs fêtes publiques, ils trouvaient plus avantageux d'avoir un ménestrel pour réciter quelque composition favorite sur la guerre et sur l'amour, afin de prévenir ces lacunes de la conversation, qui sont si pénibles, même dans notre siècle accompli, et de fournir une agréable suite d'idées à des convives qui n'en avaient pas beaucoup à eux. On pense donc généralement que le *Romance* se chantait souvent devant une grande réunion à l'occasion d'une fête, et c'est pourquoi on remarque dans la composition, mais presque toujours au commencement, une invocation pour engager l'auditoire à prêter l'oreille au poète; d'où est venu ce perpétuel :

> Lythe and listen, lordings free,
>
> Écoutez et prenez plaisir, nobles seigneurs.

Ainsi, par exemple, dans le vieux poème de Guy et Colbran, le ménestrel, en parlant de ses propres occupations, s'exprime ainsi :

> Quand de viandes et de boire il y a grande abondance,
> Et que des seigneurs et des dames sont réunis,
> Et s'asseient et plaisantent ensemble :
> Alors, c'est à moi à me faire entendre,
> A parler des fiers chevaliers et des *grands rois*,
> Pour ajouter à leur amusement.

Digitized by Google

When meat and drink is great plentye
Then lords and ladies still will be,
And sit and solace lythe,
Then it is time for me to speake,
Of stern knights and kempes greate,
Such carping for te kythe.

Chaucer, dans sa ballade de Saint-Thopas, donne au ménestrel de la maison de son héros la même attribution de chanter des *romances* devant des chevaliers spirituels ou temporels, pendant qu'ils s'arment pour le combat:

Allons, venez, dit-il, mes ménestrels,
Et mes diseurs de bons mots,
Pour me raconter quelque chose
Pendant le temps que je m'arme,
De romances qui sont royales,
De papes ou bien de cardinaux,
Et aussi de soupirs d'amour.

Do cum, he sayed, my minestrales
And jestours for to tellen tales
Anon in mine arming,
Of romances that beu reales
Of popes and cardinales,
And eke of love longing.

Pour ne pas multiplier les citations, nous nous bornerons à en rapporter encore une, qui doit avoir échappé à l'attention de Ritson, car sa conscience d'éditeur était trop sévère pour que rien pût l'engager à rejeter un témoignage même en faveur de l'opinion contraire à la sienne. Dans le vieux *romance*, ou légende du *Vrai Thomas et la reine d'Elfland*, Thomas le rimeur est lui-même ménestrel, et il est doué par la reine des fées du don de musique et de chant. La réponse de Thomas ne fait pas voir seulement quelle était l'habitude des ménestrels en fait de récitation, mais encore elle démontre que c'était là le côté

Digitized by Google

le plus distingué de leur profession que l'on considérait beaucoup plus que le talent de la musique instrumentale :

> Quelque part que tu ailles, pour jouer et plaire,
> Thomas, prends ces choses-là avec toi.
> Mais de la harpe, dit-il, je ne sais rien,
> Car la parole est le *moyen* du ménestrel (1).
>
> To harp, and carp, Thomas, wheresoever ye go,
> Thomas, take the these with thee. —
> Harping, he said, ken I none
> For tong is chiefe of minstrelsy.

Voici donc la conclusion légitime à laquelle nous arrivons ; par le terme générique de *ménestrels* on comprenait certainement beaucoup de gens qui n'amusaient le public que par des morceaux de musique, par des tours d'adresse ou par des bouffonneries représentées ; mais il est évident aussi que, parmi eux, une classe tout entière, et une classe nombreuse, fit de la récitation de la poésie son occupation principale, sinon exclusive. En général, les morceaux que ces hommes récitaient ne se conservaient que dans leur mémoire, et c'est à cet usage qu'il faut attribuer la perte que nous avons faite d'une foule de leurs romans, quoiqu'il en existe encore un grand nombre.

Nous venons de prouver que les ménestrels récitaient cette espèce de romans ; il est impossible de douter que dans bien des cas ils n'en aient été les auteurs ; fort souvent aussi ils modifiaient et changeaient ceux de ces poëmes qu'ils n'avaient pas composés. Il était aussi naturel alors qu'un ménestrel devînt poète, ou auteur de romans, qu'il est naturel aujourd'hui qu'un acteur devienne auteur dramatique, ou qu'un musicien exécutant

(1) *Jamieson's popular ballads*. Vol. II, p. 27.

Digitized by Google

s'élève au rang de compositeur. Dans cette classe si nombreuse dont l'état était de réciter de la poésie, quiconque se sentait fortement excité par un enthousiasme poétique, dans le cours d'une profession bien propre à en inspirer, ne tardait pas à devenir par cela même auteur original, ou au moins traducteur. C'était un sûr moyen pour lui de donner quelque nouveauté à son récit, et d'acquérir plus de profit et de renom. L'évêque Percy nous paraît avoir très-bien exposé ce fait dans le passage suivant : « On ne doit pas s'attendre que nous puissions retrouver aujourd'hui des annales suivies et régulières de l'art du ménestrel; il nous sera souvent aussi fort difficile de déterminer d'une manière sûre, si tel de ces bardes composa lui-même, ou s'il récita seulement les chants composés par d'autres. Il est probable qu'il y en eut qui firent, chacun de leur côté, l'une de ces deux choses. En effet, il eût été surprenant que des hommes qui consacraient tout leur temps à réciter des compositions poétiques devant le public assemblé, eussent été eux-mêmes privés de tout feu poétique, et fussent restés pour ainsi dire dans l'impuissance physique de produire ces récits populaires qui formaient si souvent le sujet de leurs chants (1). » Cependant, tout en accordant cette proposition générale, que les ménestrels furent dans beaucoup de cas les auteurs mêmes du roman

(1) Essai sur les anciens ménestrels. Un autre fort ancien livre, la Chronique de Bertrand du Guesclin, attribue positivement la composition des plus vieux romans aux ménestrels qui les chantaient : comme nous citerons plus bas ce passage plus au long, nous nous bornons ici à dire qu'après avoir parlé d'Arthur, de Lancelot, de Godefroi, de Roland, et autres fameux champions, l'auteur termine en ajoutant que c'étaient les héros

De quoi cels menestriers font les nobles romans.

Digitized by Google

poétique qu'ils récitaient, il est évident qu'ils furent souvent aidés dans ce métier de récitateur, par des hommes qui n'étaient pas ménestrels par état, mais qui embrassaient cette profession littéraire et poétique en amateurs. Bien souvent on trouve que ces nouveaux venus appartenaient à la profession cléricale, chez laquelle ordinairement une discipline relâchée, les loisirs du cloître, et puis une espèce de dégoût de la routine des devoirs du culte, portaient des individus d'une aussi sainte profession à des passe-temps beaucoup moins innocens que de réciter ou de composer des *romances* en vers. En vain avait-on eu le soin d'interdire, par de sévères lois, l'entrée des monastères rigides, et aux poèmes et au ménestrel qui les récitait; souvent le barde pénétrait avec ses chants jusqu'au saint réfectoire, où il était reçu par la communauté avec plus de tendresse que s'il eût porté le saint habit. C'est ce que nous apprenons dans un mémorable *gest* (*histoire*), où l'auteur a dépeint deux pauvres prêtres voyageurs, introduits avec enthousiasme dans un monastère parce qu'on les soupçonnait d'être des ménestrels : aussitôt reconnus pour exercer une sainte fonction, ils furent éconduits; on avait découvert qu'en échange de la bonne réception ils pouvaient offrir des exhortations spirituelles, mais aucun de ces talens agréables qui étaient la monnaie dont les bardes errans payaient l'hospitalité du cloître.

Il faut observer que plusieurs de ces graves et saints personnages, auteurs ou *récitateurs* de romans, lorsqu'ils allèguent que de leur temps on n'avait pas encore tracé la limite entre l'histoire et le roman, déguisent assez mal leur goût pour

Digitized by Google

une profession qui leur était défendue. Plusieurs hommes fort graves et élevés cumulèrent les deux fonctions. Ainsi, maître Wace, religieux de Caen en Normandie, outre la chronique en vers du *Brut d'Angleterre*, qui renferme la plus ancienne histoire que l'on connaisse de notre pays, et d'autres légendes du même genre, composa, l'an 1155, le *Roman du chevalier de Lyon*, probablement le même qu'on a traduit sous le titre de *Ywain et Gawain*. Lambert Licors et Benoît de Saint-Maur paraissent tous deux avoir été revêtus des ordres, et il est encore possible que Chrétien de Troyes, intarissable auteur de romans, ait été de semblable profession. De plus, la plupart de ces romans en vers étaient beaucoup trop longs pour qu'il soit permis de croire qu'un ménestrel les eût composés pour être récités ou chantés en une fois; il devient assez naturel de supposer que ces ouvrages étendus ont dû être écrits par des hommes plus sédentaires que ces poètes errans. Il est donc probable que les *romans spirituels* furent composés par des hommes d'église, qui voulurent introduire une occupation agréable dans leur vie ecclésiastique; toutes ces considérations nous empêchent d'admettre la proposition absolue de Percy, que les romans en vers étaient l'ouvrage même des ménestrels, quoique nous pensions toujours que son avis reste vrai dans de certaines limites.

ÉTAT DES MÉNESTRELS.

Pour expliquer la nature du roman, il devient indispensable de connaître la condition des ménestrels, par qui ces poèmes furent souvent composés, et généralement conservés par le récit. Il faut l'avouer, ici le savant évêque Percy a été

Digitized by Google

entraîné trop loin par son goût pour l'antiquité, et son envie de relever et d'ennoblir le moyen âge; il a manifestement exagéré le rang et la qualité du *ménestrel.* Dans un sens opposé, son adversaire Ritson a rassemblé et mis en évidence tout ce qui pouvait rabaisser et dégrader cet état, sans faire attention à l'influence particulière des circonstances. A dire vrai, il nous semble que ni Percy ni Ritson n'ont jeté un coup d'œil vraiment général et philosophique sur la condition nécessaire où devaient être réduits ces hommes qui, par profession, servaient aux plaisirs et aux amusemens de toutes les classes, à une époque telle que le moyen âge.

Dans les commencemens d'une période sociale, avant que la division des rangs soit tracée, lorsque chaque tribu peut être regardée encore comme une vaste famille, et une nation comme un composé d'une foule de tribus distinctes, l'art du poète, allié de si près aux arts de la persuasion et de l'éloquence, assure à ses adeptes le rang le plus élevé. Les poètes sont souvent les historiens et les prêtres de la société qui commence. Le pouvoir par lequel ils semblent commander au langage, excite encore plus que du plaisir; il fait naître de l'admiration et de l'enthousiasme. Lorsqu'ils sont séparés, et forment une classe spéciale, comme les bardes chez les Celtes, et peut-être aussi élevée que celle des Scaldes chez les Scandinaves, non-seulement les guerriers et les rois les entendent avec plaisir, mais ils sont jaloux d'être admis dans leur ordre. Aussi plusieurs des rois et des hommes de guerre les plus célèbres chez les nations du Nord étaient aussi fiers de leur talent pour la poésie que glo-

Digitized by Google

rieux de leurs exploits chevaleresques. Nous voyons une foule des anciens rois de Galles, des rois irlandais et des Chefs montagnards de l'Écosse, pratiquer avec honneur les arts de la poésie et de la musique. Lewarch Ben était un prince du Cymraic — Brian Boromhe était un joueur de harpe, et sans avoir recours à l'authenticité douteuse d'Ossian, on peut rapporter beaucoup d'exemples semblables pris dans les montagnes de l'Écosse.

Avec le cours du temps, quand les classes de de la société commencent à prendre les diverses positions qu'elles occupent l'une par rapport à l'autre, on voit le rang du poète s'abaisser aussi et partager le sort de tous ceux dont l'état est d'amuser les autres. Le poète de profession, comme le chanteur et le joueur d'instrumens, n'est plus appelé que pour venir à la fête, et donner de l'intérêt à une heure qui s'écoule avec peine; il serait déplacé dans toute occasion solennelle et grave : son art devient un luxe coûteux et inutile; sans doute le plaisir tout intellectuel qui naît de la poésie ou des représentations dramatiques est d'un ordre beaucoup plus relevé que celui que procurent l'accord des sons et la vue de tours d'adresse; cependant on observe souvent que les mœurs et les opinions du monde, même quand elles permettent de témoigner la plus grande considération à certains individus de ces classes, envisagent cependant leurs professions comme des inutilités sociales, quelquefois immorales et dangereuses. Rien n'est plus ingrat que cette opinion par laquelle nous récompensons si mal ceux qui nous amusent si souvent; mais il faut avouer que ces arrêts ri-

Digitized by Google

goureux sont un peu fondés, quand on considère sous un point de vue général la vie et la conduite de ceux que l'opinion cherche ainsi à dégrader. Au temps où nous parlons, il faut songer aussi que les professeurs de la *gaie science*, comme on l'appelait, les ménestrels enfin, étaient condamnés par la classe des rigides catholiques, et en particulier par toute la classe des moines qui étaient tenus, par leurs vœux, à des vertus d'un genre ascétique, et qui traitaient de profane tout ce qui n'était que mondain. Bientôt les ménestrels s'exposèrent par leurs mœurs à la censure de l'Église. Par état, ils assistaient souvent à des spectacles non pas seulement gais, mais licencieux. Compagnons et témoins de toutes sortes d'excès, encourageant toute licence, bientôt ils furent regardés avec mépris, non pas seulement par les vieillards et les gens graves, mais par les libertins eux-mêmes, quand dans un moment de calme leurs excès venaient les troubler par de fâcheux souvenirs. Sans doute les ménestrels, comme leurs confrères les acteurs sur la scène, cherchaient à s'excuser en rappelant le goût corrompu et pervers du public qui les jugeait, et auquel ils étaient tenus de plaire, obligés de suivre cette maxime, bien vraie et bien triste :

Que ceux qui vivent pour plaire doivent plaire pour vivre.

Ce fut cette rigoureuse nécessité, qui, devenue tous les jours plus dégradante et plus dure par l'accroissement de leur nombre et la décadence de leur réputation, accéléra leur chute, et qui explique le mépris et la déconsidération totale où ils étaient tombés. Un statut de la trente-

Digitized by Google

neuvième année du règne d'Élisabeth, rendu vers la fin du seizième siècle, assimile ces fils déshonorés de la Muse aux filous et aux vagabonds, et ordonne qu'ils seront passibles des mêmes peines; c'est depuis que cet état, dont il est resté longtemps un faible vestige dans les mœurs et l'occupation des musiciens ambulans, a fini par tomber dans le mépris. Nous reparlerons plus bas de cette triste fin, et nous nous occuperons plus spécialement ici des romans en vers, à l'époque où leur réputation était la plus grande, lorsqu'ils attiraient à leurs auteurs la protection des nobles seigneurs devant lesquels ils les récitaient.

On peut présumer que dans l'occupation des premiers ménestrels, comme dans toutes les professions dont l'unique but est d'amuser le public, il eût été facile de découvrir le germe de ces mauvaises qualités qui se déclarèrent plus tard et finirent par détruire entièrement leur réputation première; cependant, il paraît que dans l'origine leur état était honorable; on fit même quelques efforts pour introduire une apparence d'ordre, de règle et de discipline, dans cette bizarre congrégation. Plusieurs individus, en France et en Angleterre, portèrent le titre de *Roi des Ménestrels*, et sans doute le corps leur avait concédé quelque autorité sur ses membres. Il est fait mention aussi du *Sergent des Ménestrels*, et Édouard IV paraît avoir eu l'idée de former un *guild*, ou corporation privilégiée des ménestrels. Jean de Gand, à une époque antérieure, avait établi, moitié par plaisanterie, moitié d'une manière sérieuse, une *Cour baron de Ménestrels*, qui devait se tenir à Tilbury. Il faut se garder

Digitized by Google

de penser cependant que ces tentatives d'organisation eurent quelque influence sur les mœurs licencieuses d'un corps d'artistes aussi nombreux et aussi indépendans.

Il ne faut pas s'étonner, en effet, que des hommes qui possédaient toujours des talens assez remarquables pour le chant ou la déclamation, aient souvent réussi à se concilier la protection des grands, et aient pu acquérir des richesses. On sait que, dans les professions de ce genre, les grands talens obtiennent de très-grandes récompenses, tandis que les talens inférieurs, dans la même partie, peuvent être comparés à ceux qui mettent aussi à la loterie, mais sans que jamais leur mise leur rapporte rien. Le fameux Garrick, dans son brillant équipage, lui dont tout le monde recherchait le commerce et la conversation spirituelle, n'était cependant, au travers de tout cet éclat, qu'un *acteur vagabond*, que les lois anglaises punissent, et auquel on peut refuser les plus simples rites funèbres. C'est ainsi qu'on peut très-bien concevoir que, parmi cette classe d'hommes, ceux qui avaient un talent supérieur, suivant le goût des temps, étaient amplement récompensés par les rois, recevaient le titre de ménestrels domestiques (1), et obtenaient la faveur d'être admis familièrement en la présence du prince; on conçoit qu'ils aient pu avoir pour appartement quelquefois la chambre même de leur

(1) Berdic (*regis joculator*) le jongleur, ou ménestrel de Guillaume-le-Conquérant, possédait, suivant le registre de Doomsday, trois *vills* et cinq *carucates* de terres dans le Gloucestershire, sans redevances. Henri Ier eut un ménestrel nommé Galfrie, qui recevait une annuité de l'abbaye de Hède.

Digitized by Google

maître (1), amasser d'énormes richesses, fonder des hôpitaux (2), recevoir des honoraires tout-à-fait hors de proportion avec ceux qu'on accordait à des professions infiniment plus graves (3), et même passer leur temps, dans l'intimité de leur souverain, à cultiver la poésie et la musique (4). On conçoit aussi comment les ménestrels inférieurs ne se procuraient qu'avec peine une misérable existence, exposés à tous les désagrémens qui suivent une vie errante et un caractère méprisé. Surtout dans les beaux arts, on exige un talent supérieur, on méprise la médiocrité, et tandis que les richesses dont on comble les artistes du premier ordre paraissent hors de toute proportion, rien n'est au-dessous de l'abaissement où tombent des artistes qui exercent un art pour lequel ils ne sont point nés. Cependant, une haute opinion d'eux-mêmes, le goût d'une vie paresseuse, et beaucoup d'autres motifs encore, suffisent pleinement pour grossir les rangs des artistes inférieurs, d'une foule de gens dont les efforts malheureux ne pourront aboutir qu'à faire beaucoup de tort à la profession, sans leur faire à eux-mêmes le moindre bien. Il ne faut donc pas trouver étrange, tout en avouant qu'il est possible de citer des exemples où cette profession

(1) Un ménestrel d'Édouard Ier, pendant son expédition en Terre-Sainte, partageait la tente du roi, et eut le bonheur de le sauver des coups d'un assassin.

(2) Le prieuré et l'hôpital de Saint-Barthelemi fut fondé, sous Henri Ier, par *Royer* ou *Roher*, ménestrel de ce prince.

(3) En 1441, les moines de Maxtock, près Coventry, donnèrent quatre shillings aux ménestrels de lord Clinton, pour des chants, pour avoir joué de la harpe, et autres exercices, et ils offrirent six pence (60 centimes) à un prédicateur pour avoir édifié la communauté, à peu près à la même époque.

(4) Blondel et Richard-Cœur-de-Lion.

Digitized by Google

s'est maintenue fort respectable chez un grand nombre d'individus, que le corps entier des ménestrels se soit attiré des reproches aussi sévères que ceux que nous trouvons dans les graves auteurs des chroniques monacales de l'époque.

CARACTÈRE GÉNÉRAL ET STYLE DES ROMANS DE CHEVALERIE.

Quant au style dans lequel les romans furent composés, Du Cange nous apprend que les ménestrels consacraient leurs vers le plus souvent à flatter les grands, et à célébrer les louanges des princes qui les protégeaient. Il ajoute que souvent, à côté de cette adulation, ils recommandaient à tous leurs auditeurs de suivre les voies de la vertu et de l'honneur, et leur montraient en exemple ces belles entreprises par lesquelles les héros des romans s'étaient rendus immortels (1). Il donne un extrait du roman de *Bertrand du Guesclin*, où son auteur ordonne à tous ceux qui veulent s'élever à la renommée dans les armes, de suivre l'exemple des vaillans gestes des paladins de Charlemagne, et des chevaliers de la Table ronde, tels qu'on les a chantés dans

(1) Ministrelli dicti præsertim scurræ, mimi, joculatores, quos etiamnum vulgo *menestreux*, vel *menestriers*, appellamus. Porro ejusmodi scurrarum munus erat principes non suis duntaxat ludicris oblectare, sed et eorum aures variis avorum, adeoque ipsorum principum laudibus, non sine assentatione, cum cantilenis et musicis instrumentis demulcere. Interdum etiam virorum insignium et heroum gesta, aut explicata et jucunda narratione, commemorabant, aut suavi vocis inflexione, fidibusque decertabant, quo sic dominorum cæterorumque qui his intererant ludicris, nobilium animos ad virtutem capessendam et summorum virorum imitationem accenderent; quod fuit olim apud Gallos bardorum ministerium, ut auctor est Tacitus. Neque enim alios a ministrellis, veterum Gallorum *bardos* fuisse pluribus probat Henricus Valesius ad 15 Ammiani. *Glossarium*, verbo *Ministrelli*.

Digitized by Google

les romans. On ne peut contester que ces récits poétiques où la vertu, la générosité, le courage, le dévouement à sa dame, le zèle pour la religion catholique se trouvaient réunis au plus haut degré de perfection romanesque chez le chevalier courtois, n'aient exercé une grande influence sur les mœurs générales du temps. Les chevaliers imaginaires des romans étaient tellement identifiés avec ceux de l'histoire véritable, que l'on voit de graves historiens citer les exploits des premiers, comme les corollaires des actions réelles qu'ils racontent (1). Cependant les vertus que les romans offraient comme de parfaits modèles, étaient toutes de ce genre exagéré et emphatique, qui constitue le génie même de la chevalerie. Il fallait d'abord que chaque héros fût doué d'une grande force physique, qu'il possédât une adresse parfaite pour tous les exercices militaires; ces deux qualités formaient les attributs indispensables de tout héros de roman, et chaque romancier avait droit de les lui accorder. Le romancier pouvait encore à son gré imaginer toute sorte de dangers, et en délivrer son héros par des exploits

Qui veut avoir renom des bons et des vaillans,
Il doit aller souvent à la pluie et au champs,
Et estre en la bataille ainsi que fu Rolland,
Les quatre fils Haimon, et Charlou li plus grand,
Li DusLions de Bourges, et Guion de Connans,
Perceval li Gallois, Lancelot et Tristans,
Alexandres, Artus, Godefroy ly sachans
De quoi cils ménestriers font les nobles romans.
(*Chronicon Bertrandi Guesclini*, citée par du Cange, *ibid.*)

(1) Barbour, l'historien écossais, fait de graves reproches à un Chef des Highlands qui, en célébrant les exploits de Bruce, le compare au héros celte *Fin Mac Coul*, trouvant qu'il aurait bien mieux fait de le comparer à Grandifer, célèbre chevalier des romans d'Alexandre.

Digitized by Google

d'une valeur ridicule. Mais ce que cet art avait surtout de plus difficile, c'est qu'il fallait que le romancier trouvât des situations propres à donner une idée des mœurs aussi-bien que des exploits de la chevalerie. Il fallait qu'il montrât aux lecteurs dans le caractère de son héros ce dévouement absolu à son devoir, ce désir désintéressé et pur de tout sacrifier aux sentimens de l'honneur et de la fidélité; ce noble courage qui l'entraînait vers mille périls, non pas pour lui-même, mais pour les autres; toutes ces qualités, enfin, qui, réunies, composent les plus beaux traits du système d'éducation pour lequel on formait la jeunesse au moyen âge. Les institutions de la chevalerie étaient fondées sur les motifs les plus nobles et les plus purs; mais malheureusement on les exagérait jusqu'à la folie, au point que bientôt la religion des chevaliers devint du fanatisme, leur valeur dégénéra en frénésie, leurs belles idées d'honneur finirent par aller jusqu'à l'absurde, leur esprit entreprenant jusqu'à l'extravagance, et enfin leur respect pour les dames devint une véritable idolâtrie. Toutes ces idées bizarres, qui existaient réellement dans les mœurs du moyen âge, furent encore outrées par ceux qui faisaient les romans et ceux qui les récitaient. Leurs chants emphatiques, qui semblaient l'expression des véritables mœurs du temps, devinrent ensuite le modèle sur lequel se réglait la jeunesse. C'est ainsi que la chevalerie et le roman s'éclairaient, et pour ainsi dire se soutenaient réciproquement.

En général, les romans nous peignent les mœurs qui existaient parmi les nobles du temps. Le caractère du vrai et parfait chevalier s'élevait à une perfection idéale et si difficile à atteindre,

Digitized by Google

que ceux qui y prétendaient se contentaient même de se tenir à une distance respectueuse des modèles. Tout homme qui aspirait au titre de chevalier devait déployer une valeur à toute épreuve, avoir une âme susceptible de la plus grande générosité, et se proposer surtout de plaire à quelque beauté dont ses exploits devaient illustrer le nom, et dont l'amour devait le récompenser de ses dangers : telles étaient les vertus difficiles que commandaient les ménestrels. Mais comme le naturel d'un lion apprivoisé, le caractère féroce et dissolu de cette époque se montre encore, et pour ainsi dire perce à travers ce vernis de belles manières artificielles. Souvent le guerrier souilla son courage par des actes barbares, ou déploya la plus folle témérité; sa munificence et sa courtoisie se changèrent en prodigalité et en vaniteuse fanfaronnade; l'amour qu'il vouait à sa dame en exigeait toujours, et en obtenait souvent un prix peu compatible avec l'honneur d'une vraie passion; ceux qui affichaient des attachemens d'une nature délicate et immatérielle s'abandonnaient les premiers à une irrégularité de mœurs peu d'accord avec leurs sublimes prétentions : voilà quelles étaient les mœurs véritables du moyen âge; et c'est avec de telles couleurs que les anciennes légendes les ont peintes.

L'état d'exaltation où les esprits étaient arrivés, à force de respirer pour ainsi dire dans une atmosphère romanesque, était tel, que plus tard les chevaliers et les écuyers des quatorzième et quinzième siècles imitaient encore les plus folles et les plus téméraires entreprises des héros de roman. A leur exemple, ils se proposaient de mettre à fin les plus extravagantes aventures

Digitized by Google

pour faire voir leur bravoure, et plaire à la dame de leurs pensées. Les dames de qualité, devenues des espèces de déesses aux yeux du peuple, mais souvent, dans leurs mœurs privées, autant au-dessous de ce qu'elles auraient dû être qu'elles étaient au-dessus, dans l'opinion du vulgaire, ne laissaient rien à envier, en fait d'aventures, à la jeunesse de l'autre sexe. On trouve dans Knyghton un tableau singulier des usages des damoiselles de chevalerie errante, qui suivaient fidèlement les fêtes et tournois, avec l'espérance d'y rencontrer ce genre d'aventures que trouvent toutes les femmes qui se donnent la peine de les chercher : « Ces tournois rassemblent une foule de dames du premier rang et de la plus éclatante beauté, mais pas toujours de la plus irréprochable réputation. Ces dames sont vêtues de tuniques bigarrées, moitié d'une couleur, moitié d'une autre; l'étoffe qui protége leur sein n'est pas large; leurs bonnets sont petits et attachés avec des cordonnets; leurs ceintures et leurs poches sont brodées d'or et d'argent; elles portent de petites épées ou poignards à la ceinture; elles montent les meilleurs chevaux, superbement caparaçonnés. Ainsi équipées, elles vont de lieu en lieu à la suite des tournois, et, ce faisant, elles dissipent leur fortune, et avec elle souvent leur réputation. » (Knyghton, cité dans l'*Histoire de Henry*, vol. VIII, page 402).

Les ménestrels, ou plutôt ceux qui les aidaient à composer ces romans dont la récitation était pour eux une profession habituelle, voyant s'élever une foule de rivaux excités par le goût toujours croissant pour ces compositions, devaient naturellement s'attacher à leur donner plus d'intérêt,

Digitized by Google

en y faisant figurer des incidens nouveaux, dont leurs prédécesseurs ne s'étaient pas avisés. On a consacré beaucoup de temps, et peut-être assez inutilement, pour connaître à quelles sources les ménestrels ont pu puiser ces embellissemens de leurs vers, quand un siècle un peu moins barbare se fut fatigué du récit éternel d'un combat ou d'un tournoi. Percy veut attribuer aux *Sagas* des nations du Nord l'origine évidente des romans du moyen âge. Warton a soutenu que les *fictions orientales*, empruntées aux Maures par ces ménestrels qui visitèrent l'Espagne, ou par ceux qui, en plus grand nombre encore, suivirent les croisades, ont donné un caractère tout particulier à ce genre de composition. Enfin, dans un système plus récent, adopté par plusieurs auteurs modernes, on prétend que les débris de la superstition classique, conservés même après la chute de l'empire, donnèrent naissance aux romans. Toutes ces théories sont inexactes, si l'on choisit l'une d'elles en rejetant toutes les autres, et si l'on conteste cette proposition générale, que des fictions d'une nature analogue aux romans de chevalerie, modifiées suivant l'état et les mœurs de chaque société, ont dû nécessairement être inventées sur toute la terre, par la même raison qu'il croît de l'herbe à la surface du sol dans tous les climats et dans tous les pays. « Sans aucun doute, dit M. Southey qui a traité cette question avec son talent ordinaire, des histoires mythologiques et romanesques ont été trouvées chez tous les peuples sauvages qu'on a visités avec soin ; car l'homme a des goûts intellectuels, comme il a des goûts matériels, et ces fictions sont partout la nourriture de son imagination et de sa foi. On en ren-

Digitized by Google

contre partout où il y a un langage, partout où il y a quelque intelligence, en d'autres termes, partout où l'homme existe; et à des périodes de civilisation analogues, ou dans des états de société semblables, les fictions des divers peuples offriront une certaine ressemblance, malgré les changemens de la scène et du temps (1). »

Il faut dire encore que les apparences et les phénomènes que le spectacle de la nature offre à l'imagination dans tous les pays du monde lui fournissent les moyens de mettre de la diversité dans les fictions, en y faisant figurer des prodiges fort divers. Ainsi, que dans un roman nous trouvions la description d'un éléphant, nous pouvons raisonnablement en induire que le tableau de cet animal, inconnu en Europe, a été importé de l'Asie; mais tout homme qui a vu un serpent et un oiseau, par exemple, peut très-bien augmenter l'horreur que doit inspirer le reptile en lui ajoutant des ailes, et tout homme qui a vu ou entendu décrire un loup, un lion ou un aigle, peut très-bien, par un effort semblable d'imagination, se figurer l'image d'un griffon ou d'un hippogriffe. C'est nous imposer une stérilité bien étrange, que de supposer que les *speciosa miracula* (2), qu'on trouve dans des parties de la terre si éloignées, doivent tous être dérivés d'une source commune. Et ce ne serait pas s'exposer à commettre une erreur plus grave que de soutenir que tous les navires, chaloupes et radeaux à l'aide desquels l'homme s'est risqué sur l'Océan, sont tous dérivés du vaisseau des Argonautes.

(1) *Southey*, préface de la Morte d'Arthur, vol II. Londres, 1817.
(2) Les objets merveilleux.

Digitized by Google

D'un autre côté, il peut y avoir des fictions romanesques d'une nature tellement spéciale, que l'on soit obligé de leur assigner une origine spéciale. Ainsi l'histoire de *Flore et Blanche-Fleur*, par exemple, n'a pu être inventée que dans l'Orient, où la scène de l'action est placée, et où l'on trouve jusqu'à un certain point les mœurs de l'Asie. La fiction de *Orfeo et Herodis* n'est autre chose que l'allégorie classique d'Orphée et d'Eurydice, où l'on a substitué aux divinités infernales des anciens les *Elves*, ou les Fées des croyances gothiques. Cependant, quoique les sujets et les aventures de ces fictions nous obligent de rapporter leur origine aux traditions de la Bretagne ou de l'Armorique, aux récits et à l'histoire de l'antiquité classique, aux fictions plus hardies et plus riches d'images des poètes arabes, ou enfin à ces conceptions plus graves et plus sombres que choisirent les Scaldes du Nord, on ne doit pas se hâter de conclure d'après des autorités douteuses, qu'on peut faire dériver tous les romans de ces diverses sources. Le fait est que le fondement véritable de ces fictions existe dans le cœur humain. Les diverses productions de l'esprit ont été mille fois imitées par tous ceux qui, se faisant un revenu du plaisir que produisaient leurs chants de chevalerie, s'assuraient ainsi l'avantage de paraître neufs. Sans doute, ces bardes errans profitaient avec avidité de l'arrivée d'un voyageur, d'un pèlerin, ou peut-être de leurs rapports avec les ménestrels des autres nations, pour orner leurs récits d'images inconnues encore et dans le boudoir et dans la grande salle. Les romans ressemblent donc à une combinaison de métaux tirés de mines diverses, et où l'un de

ces métaux se trouve dans une proportion dominante. Envisagés sous ce point de vue, les travaux ingénieux de tant de savans antiquaires, qui se sont attachés à chercher leur origine dans une seule de ces diverses sources, en excluant toutes les autres, sont aussi téméraires que l'entreprise de ces voyageurs qui s'empressent de vouloir fixer les principales branches qui donnent naissance au Nil, tandis que l'on reconnaît que toutes sont nécessaires à la majesté de son cours.

ROMANS EN PROSE.

Comme la mode en tout est changeante, il vint un temps où les romans en vers ne furent plus estimés, sans doute à cause de la dégradation de ceux qui les chantaient. La tradition, a dit Ritson, ressemble à l'alchimie, qui change l'or en plomb; on ne peut douter en effet que, avec le cours des années, les plus célèbres romans en vers finirent par s'altérer considérablement, soit par le défaut de mémoire de ceux qui essayèrent de les retenir, soit par les interpolations. Il n'est pas permis de croire que la plupart des ménestrels purent avoir communication du petit nombre de manuscrits qui existent encore, et même il était assez rare, dans les temps les plus reculés comme dans les temps modernes, que les bardes récitassent des poèmes tout-à-fait nouveaux. La composition des romans en vers fut enfin abandonnée à des ménestrels d'une classe inférieure, et l'art très-facile de rassembler dans un cadre de ce genre quelques aventures sans suite ni liaison entre elles devint bientôt assez répandu pour faire voir qu'il suffisait d'un talent médiocre

Digitized by Google

pour y réussir. Les habitudes licencieuses de ceux qui, sous les noms de *ménestrels*, *hommes joyeux* et autres dénominations, parcouraient en si grand nombre les campagnes et vivaient de leur métier, ne tardèrent pas à jeter beaucoup de défaveur et de mépris sur l'art du ménestrel; et progressivement ces longs récits, exclusivement affectés jusqu'alors aux fêtes des seigneurs, furent peu à peu abandonnés aux divertissemens des vilains.

Mais, quoique leur forme ait changé suivant le caprice du jour, le goût de ces mêmes fictions restait toujours aussi vif, et les romans en prose qui vinrent ensuite, et qui firent même presque oublier le premier de ces deux genres de composition, finirent par atteindre un très-grand degré de popularité. Ce fut sans doute l'art de l'imprimerie, cette invention qui a eu tant d'influence sur les destinées du monde, qui produisit ce changement. Les romans en vers, quoiqu'ils aient souvent été imprimés, n'avaient pas une forme très-favorable à la publication. Ces longues amplifications qui pouvaient passer encore dans le cours d'un récit déclamé d'une manière supportable ne purent être tolérées à la lecture. Le goût du public devint plus difficile à mesure que le langage se perfectionna, à mesure que les mœurs devinrent plus délicates; on commença à demander de la grâce dans le style et de la variété dans les pensées, au lieu d'un récit nu et sans ornemens. Alors on vit les auteurs de romans en prose chercher tous les moyens de satisfaire ce goût nouveau et exigeant. Ils puisaient, il est vrai, aux mêmes sources où leurs devanciers avaient puisé; la chevalerie, Charlemagne, et Arthur,

reparaissent aussi souvent dans les romans en prose que dans les anciens romans en vers. Mais les nouveaux ménestrels prétendirent avoir profité des nouveaux trésors de connaissances authentiques où leurs prédécesseurs n'avaient pu fouiller. Ils s'appuient toujours sur des originaux grecs et latins, qui certainement n'existèrent jamais; et on a lieu de penser que les noms des prétendus auteurs furent inventés, ainsi que les ouvrages originaux. Le fait suivant, de la découverte de *la très-élégante, délicieuse, melliflue, et très-plaisante Histoire du très-noble roi Perceforest* (imprimée à Paris, en 1528, par Galliot du Pré), peut servir à faire voir que les auteurs modernes n'ont pas été les premiers qui aient eu l'idée d'offrir leur ouvrage au public comme un manuscrit ancien récemment découvert. Dans le court espace qui nous est accordé, nous ne pouvons que donner une très-légère esquisse du récit dans lequel l'auteur de ce livre raconte sa merveilleuse découverte, et qui forme le parfait modèle d'un mensonge bien circonstancié. Dans l'année 1286, le comte Guillaume de Hainaut avait passé la mer, à ce que l'auteur assure, pour assister aux noces d'Édouard; dans le cours d'une tournée dans la Grande-Bretagne, on lui donna gracieusement l'hospitalité dans une abbaye, sur les bords de l'Humber, et appelée, à ce qu'il prétend, *Burtimer*, parce qu'elle avait été fondée par un certain *Burtimeris*, monarque dont l'histoire ne fait aucune mention, mais qui remporta sur cet emplacement même une bataille contre les païens d'Allemagne. C'est là qu'une cassette, qui avait été cachée dans un lieu sûr, fut découverte dans le massif du mur d'une ancienne tourelle, et l'on

vit qu'elle renfermait un manuscrit grec avec une couronne royale. L'abbé envoya la couronne au roi Édouard, et le comte de Hainaut obtint à grand'peine le manuscrit : il le fit traduire du grec en latin, par un moine de l'abbaye de Saint-Landelin, et c'est de cette dernière langue que le manuscrit est traduit en français, par l'auteur, qui le consacre à la gloire de la vierge Marie, et à l'édification de la chevalerie et de la noblesse.

C'est par des fictions de ce genre, que les auteurs des romans en prose essayaient de garantir à leurs récits un degré d'authenticité que les romans en vers n'avaient pu atteindre; mais par-là, ils ruinèrent leurs prédécesseurs, que pour ainsi dire ils tuèrent pour les voler ensuite impunément. Toutefois, ces ombres d'histoires véritables qu'on peut deviner à travers les fictions répétées pendant des siècles peuvent se distinguer encore dans des légendes en vers. Suivant les principes que nous avons posés, plus le poème, par la date de sa composition, se rapproche du temps où l'histoire qu'il raconte arriva, plus nous pouvons espérer d'y retrouver quelques traditions encore récentes et qui offrent quelque certitude historique. Mais ces poètes qui écrivaient sous les noms supposés de Rusticien de Pise, de Robert de Borron, et autres, se contentaient, la plupart du temps, d'exploiter l'ouvrage de quelque vieux ménestrel; ils refaisaient son récit suivant leur propre goût; ils y introduisaient de nouveaux personnages et de nouveaux incidens; et enfin ils faisaient disparaître jusqu'aux dernières traces de la tradition véritable. On voit donc que les romanciers en prose n'étaient que

Digitized by Google

des amplificateurs. Une fois qu'ils s'étaient établis dans un sujet, ils ne l'abandonnaient qu'après y avoir épuisé leur génie inventif. Les romans en vers, quelquefois très-longs, ne le furent jamais autant que ces folles compositions en prose. Peut-être les auteurs de ces derniers faisaient-ils cette réflexion assez juste, que le lecteur peut toujours quitter le livre quand il commence à s'ennuyer, tandis que sans doute il ne devait être rien moins que facile d'arrêter le ménestrel dans le cours de sa déclamation poétique.

Mais on est naturellement porté à se demander quels furent les auteurs véritables de ces compositions prolixes, qui, se cachant sous des noms pseudonymes, ne recueillaient presque aucune renommée dans leurs travaux, même quand ils avaient un grand succès. Certainement, dans l'enfance où était alors l'imprimerie, ils ne retiraient aucun profit de leurs laborieuses compositions. On ne peut répondre d'une manière tout-à-fait satisfaisante à cette question : mais il est permis de penser que souvent les habitans des monastères consacraient les loisirs des cloîtres à de pareilles entreprises. Ce qui donne quelque poids à cette conjecture, c'est que souvent on trouve dans ces ouvrages des événemens et des détails qui se rapportent spécialement à l'histoire sainte et aux traditions de l'Église. Ainsi, dans le roman curieux de *Huon de Bordeaux*, on a ajouté à cette charmante histoire une seconde partie, dans laquelle le héros visite le Paradis terrestre, rencontre Caïn, le premier homicide, au milieu de sa pénitence; et beaucoup d'autres détails du même genre, qui probablement ne se fussent pas présentés à l'imagination d'un laïque;

Digitized by Google

d'ailleurs les laïques de ce temps étaient beaucoup trop grossiers et trop ignorans pour se mêler d'écrire. Il est probable que la partie mystique du roman de la *Table ronde* provient d'une source semblable. D'un autre côté, il faut ajouter que les assertions audacieuses, et quelquefois même blasphématoires, par lesquelles les auteurs de ces fictions osaient les assimiler pour l'autorité même à celle des livres saints, devaient s'offrir assez naturellement à l'esprit de ces moines, qui en disaient autant pour rendre authentiques les contes absurdes de leur légende. Un exemple presque incroyable de cette sorte de mensonge sacrilége se trouve dans l'histoire du *saint Greal*, mélange singulier de mysticisme et de chevalerie, que son auteur ne craint pas d'attribuer à la seconde personne de la Trinité chrétienne.

Cependant les hommes d'église ne furent pas les seuls auteurs de ces légendes, quoique les *clercs*, comme on les appelait alors, qui rédigeaient habituellement les chroniques du temps où ils vivaient, fussent ordinairement revêtus des ordres sacrés; ce furent ces derniers surtout qui recevaient de la part des souverains, leurs maîtres, l'ordre de composer de nouveaux romans avec les vieilles chroniques traduites de la langue classique, ou rassemblées de toute autre manière du milieu des débris de l'antiquité. A mesure que l'éducation se perfectionna, et que la science s'accrut et se répandit, plusieurs laïques, souvent d'un rang distingué, sentirent le besoin, si on peut s'exprimer ainsi, de donner une forme durable à ces riches et abondantes fictions qui s'offrent à l'imagination des hommes de génie. Sir Thomas Malony, qui compila la *Morte*

Digitized by Google

d'Arthur dans des originaux français, fut un homme de distinction et de mérite. Lord Berners, le judicieux traducteur de Froissard, auteur d'un roman appelé *le Chevalier du Cygne*, nous offre l'exemple d'un seigneur qui ne croyait pas perdre son temps en l'employant à de tels travaux. Il est évident dès lors que ces recherches procuraient quelque gloire littéraire, et il est possible même que dans des temps postérieurs, des auteurs moins distingués s'en soient fait une occupation lucrative. Le traducteur de *Perceforest*, dont nous avons déjà parlé, qui paraît avoir été un Anglais ou un Flamand, loue la noblesse valeureuse et invincible de la France, en lui parlant le langage d'un auteur qui se propose bien d'autres avantages encore, outre ceux de plaire et d'exprimer sa gratitude pour le favorable accueil qu'on voulut bien faire à ses autres productions. Il est possible alors que les libraires, *ces lions de la littérature*, eussent déjà commencé à admettre les auteurs à une part des bénéfices. D'autres imprimeurs, comme le vénérable Caxton, compilaient eux-mêmes leurs matériaux pour la presse, ou traduisaient les romans des autres langues, réunissant ainsi en une seule personne les trois qualités distinctes de l'imprimeur, de l'auteur et du libraire.

Le roman en prose, dans son plan général, ne s'éloignait pas beaucoup du roman en vers; on y rencontrait aussi digression sur digression, sans le moindre respect pour le fil du récit; le premier était, en un mot, également insipide ou affecté, et même il l'était davantage, car il était plus long. Dans la traduction des vers en prose, et dans l'amplification qu'on leur faisait subir, un

grand nombre de traits énergiques de l'auteur original se trouvaient perdus ou affaiblis : et le lecteur y cherche en vain ces éclairs de poésie qui, dans les romans précédens, rachètent quelquefois plusieurs centaines de mauvais vers sans force et sans couleur. Mais d'un autre côté, les romans en prose furent composés pour un état de société plus avancé, et par des auteurs dont le langage était plus riche, et dont l'éducation était en général supérieure à celle des anciens ménestrels. On était las d'entendre sans cesse parler de terribles combats et d'effroyables blessures. On commençait à exiger un certain talent pour peindre la nature ou du moins les mœurs : on voulait quelques descriptions, et on demandait au romancier qu'il eût plus d'égards pour la vraisemblance, soit dans les personnages, soit dans les aventures. Dès lors les poètes s'efforcèrent, autant qu'il était en eux, de complaire au public; ils commencèrent à varier leur récit en introduisant de nouveaux personnages, et en les peignant par des dialogues caractéristiques. Les amans conversent entre eux, et se disent des galanteries dans ce style métaphysique qui était alors d'usage. Enfin le roman, au lieu d'être une véritable rapsodie toute militaire, commença de revêtir la forme plus noble d'un tableau de mœurs. C'est dans les romans in-folios de Lancelot du Lac, de Perceforest, et autres, que les antiquaires ont pu trouver les récits les plus exacts et les plus détaillés de combats, de tournois, de fêtes et autres tableaux de la pompe chevaleresque. Comme ils descendirent souvent à des détails que les historiens du temps eussent jugés indignes de leur mention, celui qui veut connaître les mœurs de ce temps peut les

Digitized by Google

consulter avec avantage. Ce n'est cependant pas là tout leur mérite. Ces anciennes compositions, parmi tant de pages remplies de répétitions et écrites du style le moins attachant, malgré l'ennui d'une histoire confuse, longue et triviale, nous offrent cependant de temps à autre des passages d'un grand intérêt, des situations neuves et belles, et parfois un style énergique et plein de vie. Le lecteur qui redoute le travail de séparer ces passages remarquables du milieu du fatras où ils se trouvent çà et là disséminés, peut acquérir une excellente idée des beautés et des défauts de ces romans, en consultant le *Corps d'extraits de romans de Chevalerie*, par Tressan, les *Specimens of early English poetry*, par Ellis, et l'*Histoire de la Fiction*, de M. Dunlop.

Les ouvrages dont nous venons de parler continuèrent de faire les délices des cours les plus polies de l'Europe, tant que les mœurs et les habitudes de la chevalerie les animèrent. La judicieuse Marie de Médicis pensait que le roman de *Perceforest* était le meilleur livre qu'on pût choisir pour former les manières d'un jeune roi et pour amuser ses loisirs, puisqu'elle recommandait à Charles IX de le lire avec soin : mais progressivement, la naissance des nouvelles idées religieuses, l'influence d'un code de morale plus sévère, et surtout les discussions importantes que l'invention de la presse commençait à répandre de tous côtés, réussirent à distraire l'attention publique de ces légendes surannées. Les protestans anglais se réunirent aux huguenots de France pour proscrire les livres de chevalerie, avec d'autant plus de zèle que ces ouvrages avaient été protégés par les catholiques, dans le but peut-être de

Digitized by Google

détourner les esprits de sujets plus graves. Le savant Ascham s'exprime ainsi dans son vieux langage, en parlant du roman de *la Morte d'Arthur*, et ses paroles nous prouvent que la mode en était passée : « Autrefois, quand le papisme, comme une eau stagnante, recouvrait et inondait toute l'Angleterre, bien peu de livres étaient lus en notre langage, sauf certains livres de chevalerie composés, pour divertir et amuser, par des moines fainéans, ou des chanoines libertins : *la Morte d'Arthur*, par exemple, dont tout l'intérêt consiste en deux choses principales, homicide et libertinage. Dans ce livre, sont estimés les plus nobles chevaliers ceux qui tuent le plus grand nombre d'hommes sans provocation aucune, et qui commettent les plus abominables adultères par les artifices les plus adroits, comme sire *Lancelot* avec la femme du roi Arthur, son maître; sire *Tristram*, avec la femme du roi *Marc*, son oncle; sire *Limerock*, avec la femme du roi *Lot*, qui était sa propre tante. Sont-ce là des choses dont les hommes sages puissent rire, ou dont les honnêtes gens puissent prendre du contentement ? et cependant, je sais un temps où quand la *Bible* de Dieu était bannie de la cour, *la Morte d'Arthur* était reçue dans la chambre du prince (1). »

Le vaillant et pieux La Noue n'est pas mieux disposé pour ces livres que le savant Ascham; car il attribue, sans hésiter, à l'influence des romans et au goût pour ces compositions, la décadence des mœurs chez la noblesse française. « Les anciennes fables qui nous restent encore, telles que *Lancelot du Lac*, *Perceforest*, *Tristan*

(1) OEuvres de Roger Ascham, pag. 254, tom. IV.

Digitized by Google

et *Giron le Courtois*, et tant d'autres, nourrirent pendant cinq cents ans l'esprit de nos pères, jusqu'à ce que notre langage plus poli, et notre goût plus délicat, obligeassent les auteurs à inventer quelque nouveauté pour nous plaire. Ce fut alors que parut le livre d'*Amadis*; mais, à dire vrai, c'est l'Espagne qui l'a produit, et la France l'a revêtu d'une forme plus gaie. Ce fut sous Henri II que ces fables eurent le plus d'empire; et je crois que si un homme eût essayé de les blâmer, il aurait été honni, parce qu'elles faisaient le passe-temps et la vie d'un grand nombre de personnes, et après les avoir lues, beaucoup voulurent les réaliser (1). »

Le vaillant maréchal se donne ensuite beaucoup de peine pour réfuter les argumens de ceux qui prétendent que ces livres ont été écrits pour servir d'aiguillon à la pratique des armes et des exercices honorables parmi les jeunes chevaliers, s'efforçant de démontrer au contraire que leur influence est dangereuse et à la guerre et en amour. On ne peut s'empêcher de sourire en voyant un auteur comme la Noue dénoncer les enchantemens, les sortiléges et les prestiges de ces livres, non parce que de pareilles histoires sont absurdes et sans vérité, mais parce que des enchanteurs humains et bienfaisans tels qu'Alquife et la fée Urgande peuvent servir d'excuse à ceux qui trafiquent avec les pouvoirs des ténèbres, et de plus, parce que ceux qui lisent des histoires de sorciers et d'enchantemens deviennent, pour ainsi dire, familiers avec ces mystères du diable et peuvent être tentés de faire sa connaissance

(1) *Discours politiques et militaires du seigneur de La Noue*, tom IV, pag. 87. Londres, 1587.

Digitized by Google

plus intime. Cependant les romans de chevalerie ne périrent pas sous les coups des pieux puritains ou des moralistes sévères, mais ils furent abandonnés dès que la chevalerie elle-même commença à perdre faveur. Dès lors les livres écrits sous sa dictée, et inspirés par elle, ne firent plus aucune impression sur l'esprit du public, et bientôt, totalement négligés pour des ouvrages d'un genre supérieur, et enfin accablés par les railleries de Cervantès, ils tombèrent dans un mépris complet.

D'autres ouvrages du même genre vinrent tenir la place des romans de chevalerie proprement dits. Nous en parlerons plus tard. Nous terminons ici ce que nous avions à dire sur les romans en général, et nous allons examiner rapidement ceux qui ont servi à caractériser ce genre chez les diverses nations de l'Europe.

ROMANS DE DIVERS PAYS DE L'EUROPE.

II. Nous ne pouvons ici qu'indiquer fort rapidement un sujet fort curieux et plein d'intérêt, l'examen du caractère particulier que les romans de chevalerie ont reçu des mœurs des nations au milieu desquelles ils furent écrits: nous examinerons aussi la question de savoir jusqu'à quel point chaque nation a emprunté aux autres les sujets des chants de ses ménestrels, ou s'est servie des matériaux répandus chez les divers peuples.

ROMANS DU NORD.

La Scandinavie, comme on pense bien, peut être regardée comme la nation la plus riche de

Digitized by Google

l'Europe en histoires du genre des romans, composées pour la plupart en vers, ou en récit rhythmé, ou en prose, et, plus fréquemment encore, offrant un mélange de prose et de vers. Les scaldes ou bardes formaient une classe très-considérée dans les assemblées et dans les cours du Nord. Un poète le cédait à peine en dignité à un vaillant chevalier, et plus d'un fameux champion tenta de réunir les deux caractères. Les *sagas*, ou récits primitifs des Scandinaves, se rapprochent beaucoup de la véritable histoire, et, sans aucun doute, ils furent écrits dans ce but; seulement l'amour du merveilleux y fit entrer de bonne heure ces *speciosa miracula* qui caractérisent les annales d'un peuple au berceau. Cependant, la majeure partie des *sagas*, de ceux du moins que nous connaissons aujourd'hui, doivent être regardés moins comme des morceaux d'histoire que comme de véritables fictions; et, sous ce rapport, ils rentrent dans notre sujet. Le *Omeyinger saga*, le *Heicaskringla*, le *saga* de Olof Triggwason, le *Eirbyggia saga*, et plusieurs autres, sont évidemment historiques, tandis que les nombreux récits de l'histoire de *Nibelung* et du *Volsungia* sont des romans aussi imaginaires que ceux du roi Arthur ou de Charlemagne. Ces compositions bizarres, d'un style étrange et concis, remplies de comparaisons extraordinaires, et même extravagantes, contiennent beaucoup de passages descriptifs, écrits avec chaleur et vivacité, et avec une physionomie qui leur est propre. Ils semblent faits pour nous rappeler combien le courage indomptable et l'héroïque constance des Scandinaves, l'effroi et l'honneur de l'Europe, s'éloignaient de cette manière doucereuse et de ce

Digitized by Google

style fastidieux des ménestrels qui leur succédèrent en Angleterre ou en France. Au milieu des pins du Nord et des montagnes glacées de ces régions, on conservait encore avec les débris du paganisme expirant une foule de traditions d'un caractère infiniment plus terrible et plus sauvage que les créations de la superstition classique. L'imagination sombre des Scaldes fit renaître ces idées dans leurs récits. L'esprit d'investigation qui, dans ces derniers temps, a fait tant de progrès en Allemagne, a déjà jeté un grand jour sur cette partie long-temps négligée de l'étude des traditions romanesques, qui est digne de beaucoup plus d'attention qu'on ne semble lui en avoir accordé en Angleterre. Remarquons toutefois que, bien que les nations du Nord aient eu leurs chevaliers et leurs romans nationaux, inconnus aux contrées du Sud, les habitans de ces pays reculés empruntèrent cependant aux ménestrels français plusieurs de leurs sujets favoris. Voilà pourquoi nous y rencontrons des *sagas* sur le sujet de sire *Tristrem*, sire *Percival*, sire *Iwain*, et autres héros célèbres dans les romans français. Ils n'inspirent pas le même intérêt et ne sont pas d'une date aussi ancienne que les productions originales du génie septentrional. Ritson s'est appuyé, il est vrai, de leur existence pour contester aux nations du nord des poèmes antiques de leur propre composition; mais il en est de ces *poèmes* comme du *Norman Kiempe-Detun*, grand in-folio imprimé à Stockholm en 1737. Cet auteur aurait pu se convaincre que de cette énorme collection de légendes sur les exploits des champions goths, la majeure partie est d'orgine *norse*. Quoiqu'elles aient plus d'un trait de ressemblance avec les romans méridionaux,

elles diffèrent sous plusieurs rapports de ce dernier genre de fictions.

ROMANS ALLEMANDS.

L'Allemagne, qui touche à la France, avec laquelle elle fut si long-temps en rapport, soit par un commerce pacifique, soit par des entreprises militaires, dut nécessairement participer de bonne heure aux fictions qui naquirent dans ce séjour favori des traditions romanesques. Les *minnesingers* du saint Empire ne furent pas moins chéris et respectés que les troubadours de la Provence, ou les ménestrels de la Normandie. Ils ne furent pas moins industrieux dans l'art de réunir les traditions du pays, ou d'y mêler des traditions étrangères, pour ajouter à la variété de leurs fictions. Godefroi de Strasbourg composa plusieurs milliers de vers sur le thème populaire de sire Tristan. D'autres ne furent pas moins actifs, soit comme traducteurs, soit comme inventeurs, pour composer des romans empruntés à ceux de la France. Mais l'Allemagne possédait elle-même des matériaux en partie empruntés à la Scandinavie, en partie à son histoire traditionnelle et à celle de l'empire romain, dont elle fit sortir une famille de héros, aussi célèbres dans les chants teutoniques que les champions d'Arthur et de la cour de Charlemagne le devinrent en France.

Comme cela est toujours arrivé dans l'histoire, un conquérant dont l'existence était certaine et dont les exploits survivaient encore par la renommée et la tradition, devenait le point central autour duquel se groupaient une foule de champions dont les exploits se mêlaient à son histoire

Digitized by Google

et aux aventures où il avait figuré. Théodoric, roi des Goths, appelé dans ces légendes romanesques Diderick de Bern (c'est-à-dire, de Vérone), fut le conquérant qu'adoptèrent ainsi les *minnesingers* allemands. Parmi les principaux personnages figurent *Ezzel*, roi des Huns, qui n'est autre que le fameux Attila ; et Gunter, roi de Bourgogne, est confondu avec un certain Gutacher, personnage historique qui en effet occupa ce trône. Le loyal chevalier Wolfranc d'Eschenback paraît avoir été le premier qui rassembla les traditions éparses, et les fictions des ménestrels concernant ces souverains, en un gros volume de vers allemands, intitulé *Helden-Buch*, Livre des Héros. En l'écrivant, il est clair que l'auteur s'est donné toutes les libertés d'un romancier, et qu'il a mêlé à l'histoire de Diderick et de ses chevaliers un certain nombre de légendes détachées, qui certainement furent écrites à part. Par exemple, tel est l'effet que produit *Sigurd the Horny*, *Sigurde le Cornu*, qui semble avoir été dans l'origine un *saga* du Nord. M. Weber a donné l'analyse de cette étrange composition dans son ouvrage des *Illustrations des Antiquités septentrionales, tirées des anciens romans scandinaves et teutons* ; et cette question a été tout-à-fait éclaircie par les recherches du savant Von der Hagen, en Allemagne, et celles de l'honorable William Heber en Angleterre.

Il suffit d'observer ici que ce Théodoric, qui possède cependant une force et un courage dignes de Charlemagne et d'Arthur, est représenté dans ce roman comme trouvant sa principale gloire moins dans ses exploits personnels que dans ceux de ses frères chevaliers, qui forment sa cour. Ses

Digitized by Google

principaux compagnons ont tous un caractère distinctif. Maître Hildebrand, le *Nestor* de la troupe, comme le Maugis (*Merlin*) des paladins de Charlemagne, est en même temps magicien et chevalier. Hogan ou Hagan, né des amours d'un mortel et d'un démon de l'Océan, est le bouillant Achille de la confédération. C'est l'usage général des romanciers de finir par une catastrophe terrible, qui engloutit toute la bande des chevaliers dont ils ont raconté les exploits. La destinée qui vint fondre à Roncevaux sur les paladins de Charlemagne, et la bataille de Canelan, si funeste aux chevaliers de la table ronde, se reproduisent pour les compagnons de Diderick, par la fureur perfide de Crimhelda, épouse d'Ezzel, qui, pour venger le trépas de son premier mari, et pour assouvir son envie de devenir maîtresse des richesses de Niflunga ou des Bourguignons, attira par ses artifices la destruction sur la tête de tous ces héros. Weber remarque à ce sujet que ces fictions allemandes diffèrent de celles de la France, en ce que les héros germains sont plus féroces et ont des manières bien moins polies, et surtout en ce que ces premiers romans emploient souvent la féerie des *duergarf* ou *nains*, sorte de peuple souterrain auquel le *Helden-Buch* attribue beaucoup de science, d'adresse, et de connaissances en magie : ce peuple pourrait bien avoir été le prédécesseur de nos fées écossaises.

ROMANS ITALIENS.

L'Italie, si long-temps le siége des connaissances classiques, cette contrée célèbre par la renaissance des lettres, paraît ne jamais avoir eu beaucoup de goût pour les romans gothiques. Les

Italiens connurent, il est vrai, les formes et les institutions de la chevalerie, mais restèrent jusqu'à un certain point étrangers à son esprit, et ne furent pas grands admirateurs de sa littérature. Il existe, il est vrai, un ancien roman en Italie, appelé *Guérin le Malheureux*, mais nous doutons que celui-ci même soit d'origine nationale. Quand le peuple italien reçut des Français quelques notions sur les histoires si répandues alors de Charlemagne et de ses paladins, elles ne fixèrent l'attention des savans qu'après que Boiardo, Berni, Pulci, et surtout le divin Arioste, les eurent prises pour base de leurs célèbres poëmes romanesques : ainsi on vit ces mêmes fictions, qui d'abord avaient été écrites en vers, qui ensuite avaient été mises en prose, rétablies enfin dans tous les honneurs de la versification. Les poëtes de l'Italie ne dédaignèrent pas d'imiter quelquefois le style diffus, long et épisodique des vieux romanciers. Ainsi l'Arioste tourmente le lecteur par ses innombrables digressions, et nous étonne ensuite par le talent inconcevable qu'il met à renouer les fils interrompus de son histoire, pour en former un seul et riche tissu. Mais les qualités et les fautes de la poésie romanesque formeraient à elles seules le sujet d'un long travail, et si nous en avons fait mention dans cet essai, c'est uniquement comme d'une branche sortie des romans, qu'elle surpassa bientôt par la pureté du goût et du style.

ROMANS ESPAGNOLS.

L'idée de roman paraît être essentiellement liée au nom de l'Espagne. Quand on songe à l'im-

Digitized by Google

mortel ouvrage de Cervantès, on ne peut s'empêcher de penser que la patrie de Don Quichotte a dû être le véritable berceau de toutes les fictions. Cependant, si nous nous arrêtons à l'ordre des temps, l'Espagne fut un des pays de l'Europe où les romans furent reproduits le plus tard. Il était impossible que chez un peuple dont la langue était aussi poétique et aussi riche, chez un peuple aussi belliqueux et occupé de guerres qui réclamaient tout son génie et toute sa valeur, il n'existât pas de nombreux romans traditionnels sur les combats contre les Maures. Mais les écrivains nationaux paraissent s'être trop occupés ou de l'histoire de leur temps ou de l'histoire qui le précéda, et ils n'eurent pas le loisir de se placer sur le terrain des fictions proprement dites. Cela est tellement vrai, que nous n'avons pu trouver un seul roman espagnol, excepté les poèmes sur les aventures du Cid, qui appartienne au genre des compositions romanesques. La Péninsule donna cependant naissance à un genre de romans qui finit par atteindre un degré de popularité égal à tout ce qui avait précédé. *Amadis de Gaule*, composé, à ce qu'il paraît, par un chevalier portugais du quatorzième siècle, donna une impulsion toute nouvelle aux histoires chevaleresques, et fit même oublier les romans français en prose qui avaient eu le plus de succès en Europe. L'auteur d'*Amadis*, peut-être dans le but d'exécuter plus facilement les autres innovations qu'il méditait, et pour ne pas paraître contrarier trop ouvertement les idées reçues, renonça aux traditions usées d'Arthur et de Charlemagne, et se créa une autre dynastie de héros et de rois, auxquels il attribua des mœurs plus raf-

Digitized by Google

finées et des sentimens plus artificiels que n'étaient les mœurs et les sentimens célébrés par les auteurs de *Perceval*, ou *Perceforest*. Lobeira eut assez de tact pour voir que le vieux roman gagnerait beaucoup, si l'on pouvait y introduire une sorte d'unité. Il abandonna le cadre des anciens romans, où les aventures se suivent sans liaison d'un bout à l'autre du livre, et se terminent enfin, non pas suivant la volonté de l'auteur, mais parce que sa facilité d'invention ou la patience de l'imprimeur se trouvaient épuisées. Le romancier portugais, au contraire, se propose un certain but, et tous les incidens tendent à en presser ou à en ralentir l'accomplissement. C'est ainsi qu'il imagine le mariage d'*Amadis* et d'*Oriana*, contre lequel toutes les puissances infernales, ennemies de la chevalerie, conspirent tour à tour; des géans, des enchanteurs sont éternellement suscités contre cette union; mais tous ces obstacles cèdent à la valeur du héros et à la constance de sa dame, protégés, il est vrai, par ces magiciens philanthropes, ces sorciers bienfaisans qui déplaisent si fort au scrupuleux La Noue. Lobeira ne négligea pas non plus l'art des contrastes, et pour faire ressortir le caractère d'Amadis, il met en scène celui de don Galaor, son frère, prince libertin dont les aventures sont en opposition directe avec celles de son frère plus sérieux. L'*Amadis* prouve que son auteur attachait une grande importance à des convenances de langage, qui nous paraîtraient maintenant l'excès même du ridicule, mais qui étaient regardées alors comme le dernier degré de l'élégance. C'est ici que nous voyons pour la première fois ces complimens hyperboliques,

Digitized by Google

cette construction compliquée et difficile des phrases, qui donne au sens l'air d'être caché sous un masque.

L'*Amadis*, dans l'origine, formait quatre livres, et, réduit à cette dimension limitée, on peut dire que c'est un roman assez bien conduit; bientôt on y fit des additions qui en portèrent le nombre à vingt-quatre, renfermant l'histoire d'Amadis après que sa dame se fut montrée sensible, ce qui advint après sa mort, et enfin la chronique de ses mémorables descendans. Le sujet n'était pas épuisé encore. De même que les anciens ménestrels choisissaient pour héros de chaque nouvel ouvrage un nouveau chevalier d'Arthur ou de Charlemagne, de même leurs successeurs adoptèrent un nouveau descendant de la famille des Amadis, dont la généalogie grossissait ainsi à volonté. Si le lecteur veut apprendre les aventures d'*Esplandian*, de *Florimond de la Grèce*, et de *Palmérin d'Angleterre*, il peut avoir recours aux écrits de M. Southey, qui a abrégé *Amadis* et *Palmérin* en mettant le plus grand soin à respecter la manière et le style des originaux. Les livres d'Amadis devinrent bientôt si populaires, qu'ils firent oublier presque entièrement les anciens romans, quand ils parurent à la cour d'Angleterre, où ils furent introduits sous Henri VII. Ce fut surtout contre l'extravagance de la fiction et l'étrange afféterie du style d'*Amadis* que Cervantès dirigea ses mordantes railleries. La bibliothèque presque entière de Don Quichotte est composée d'ouvrages de cette école, et sans doute les aventures du héros de la Manche contribuèrent puissamment à les faire passer de mode.

Digitized by Google

ROMANS FRANÇAIS.

La France fut le pays où fleurirent par excellence les romans et la chevalerie. Les originaux de presque tous les anciens romans, soit qu'ils se rapportent à l'histoire d'Arthur ou à celle de Charlemagne, existent en langue française, tandis que les autres nations ne possèdent que des traductions. On cessera de s'étonner de ce fait, si l'on se rappelle que ces anciens romans s'adressaient non-seulement aux Français, mais aussi aux Anglais, chez lesquels la langue française devint usuelle pendant les règnes des monarques anglo-normands. Il y a plus, on a prétendu, non sans quelque apparence de raison, que les ménestrels anglais adoptèrent pour sujet général de leurs poèmes, le roi Arthur, pour flatter les rois qui occupaient le trône de ce personnage imaginaire; tandis que de leur côté les ménestrels français choisirent Charlemagne et ses douze pairs, afin de faire leur cour aux souverains français qui avaient hérité de sa couronne. Cependant on cite comme une objection assez forte contre cette opinion, qu'avant la bataille d'Hastings, ce fut le chant de guerre de Roland, neveu de Charlemagne, que fit entendre le ménestrel guerrier. Il paraîtrait ainsi que le duc de Normandie avait introduit en Angleterre, dès son invasion, ces mêmes romances, et on ne peut supposer alors que des ménestrels français les firent renaître beaucoup plus tard pour flatter l'orgueil national.

Il sera peut-être toujours impossible de savoir comment les ménestrels français reçurent les traditions d'Arthur et de Merlin, dont ils firent un si fréquent usage. Il n'est pas probable qu'ils les

Digitized by Google

tinrent des Saxons; car c'était précisément contre les Saxons que le roi Arthur dégaîna sa bonne épée *Excalibar*, en supposant qu'il ait existé jamais un tel roi et une telle épée. Nous savons, il est vrai, que les Bretons, comme toutes les autres races celtiques, aimaient passionnément la musique et la poésie, ce que démontrent les restes de l'ancienne poésie du pays de Galles, de l'Irlande, et des montagnes d'Écosse. Les aventures d'Arthur, nom célèbre parmi eux, ainsi que la tradition obscure de Merlin, peuvent avoir été répétées vaguement dans l'Armorique, chez les demi-Bretons de la frontière de l'Écosse, ou dans le Cumberland : et, ainsi conservées, ces notions auraient été recueillies par les ménestrels normands, dans le territoire que leur nation venait de conquérir, ou dans leur patrie même. Des légendes de ce genre, une fois découvertes et rendues populaires par le goût du public, donnèrent naissance à une foule d'imitations. Ces imitations furent bientôt mêlées à une foule de fictions, qui, embellies par l'imagination des ménestrels, prirent, avec le temps, les formes et les proportions d'un système complet d'histoire fabuleuse, comme l'on voit les vapeurs du matin, sous l'influence du soleil, revêtir l'aspect de villes et de forteresses. Nous savons que l'histoire de sir Tristan, mise en vers, dans l'origine, par Thomas le Rimeur d'Erceildoune, était fondée sur des traditions galloises, quoique écrite par un poète saxon : on peut supposer que les ménestrels de ce temps s'occupaient plutôt d'acquérir de la gloire en donnant un caractère de nouveauté à leurs ouvrages, que de rechercher scrupuleusement s'ils avaient le droit d'emprunter leurs récits à leurs

Digitized by Google

voisins. Quand une fois la première pierre fut posée, chaque ménestrel y apporta la sienne pour achever l'édifice. L'idée d'une association de chevaliers se réunissant autour d'un seul roi avait quelque chose de si flatteur pour l'orgueil royal, que tous les princes de l'Europe voulurent se mettre à la tête d'une institution de ce genre : mais souvent l'origine historique de ces institutions s'est totalement perdue. M. Sharon Turner a prouvé que l'examen de la question ferait plutôt admettre que rejeter l'existence du roi Arthur ; car les noms de Gawain, son neveu, de Génevra, sa chaste épouse, de Mordred et de Merlin, ont été conservés dans la tradition galloise. Les amours de Tristan et d'Isolde dérivent peut-être d'une source semblable, et cette histoire, quoique formant un récit séparé, aura été confondue, par la suite, avec les aventures du roi Arthur. Mais il n'est pas douteux que, à l'exception des noms, tout le reste de l'histoire n'ait pris naissance dans l'imagination des romanciers.

On pourrait croire que les romans qui célèbrent les hauts faits de Charlemagne devaient présenter plus de réalité que ceux du roi Arthur, puisque ces derniers se rapportent à un monarque dont l'existence même n'est pas prouvée, tandis que les premiers ont trait à l'histoire certaine d'un conquérant fameux. Mais ces deux sortes de romans sont également fabuleux. Il est très-vrai que Charles eut un officier de ses armées qui se nommait Roland, qui fut tué avec d'autres seigneurs dans le défilé de Roncevaux, en combattant, non pas les Sarrasins ou les Espagnols, mais bien les Gascons. Voilà peut-être le seul point où l'histoire réelle de Charlemagne s'ac-

Digitized by Google

corde avec celle de ses romanciérs. Roland était préfet de la Bretagne, et sa mémoire fut longtemps conservée dans le chant de guerre qui porte son nom. Un chroniqueur, appelé Turpin, composa, dans le douzième siècle, une histoire romanesque de Charlemagne. On ne sait pas si Turpin a su profiter des fictions que les anciens romanciers avaient inventées avant lui; mais Turpin, de son côté, a fourni, par sa chronique, aux poètes qui vinrent après son époque, la matière de nouvelles amplifications. Le caractère personnel de Charlemagne a été beaucoup altéré dans les écrits des auteurs romanciers, bien qu'ils aient quelquefois exagéré sa puissance et ses victoires. Ils lui ont donné un caractère irritable, avide de flatterie, ingrat envers ses plus fameux paladins, et continuellement dupé par les artifices du comte Gan, ou Ganelon de Mayence, ce renégat à qui les romans attribuent la journée funeste de Roncevaux et tous les malheurs de Charlemagne. Ce tableau défavorable du caractère de ce prince conserve sans doute encore quelques-uns de ses traits; mais on ne peut admettre qu'il nous offre l'image fidèle du vainqueur des Lombards et des Saxons, encore moins qu'il ait été imaginé pour flatter les princes de la maison de Valois, en leur montrant le portrait infidèle de leur illustre prédécesseur.

Cependant le fait que Roland était gouverneur de la Bretagne, et la certitude où nous sommes que Marie de France a trouvé dans ce pays les sujets où elle a puisé ses poésies, paraît fortifier l'opinion de ceux qui pensent que les ménestrels français tirèrent aussi leurs plus précieuses conceptions de la Bretagne, et que, malgré tout ce qui a été

Digitized by Google

dit et répété sur cette question, l'histoire d'Arthur leur parvint peut-être par cette même voie.

Ce sont les auteurs latins du moyen âge qui ont fourni aux romanciers les thèmes de leurs chants sur des sujets empruntés à l'antiquité classique.

ROMANS ANGLAIS.

L'Angleterre, tant de fois soumise, et destinée, pour ainsi dire, à puiser de nouvelles forces dans chaque invasion nouvelle, ne peut se vanter d'une bien ancienne littérature. Sous ce rapport, elle est tout-à-fait inférieure à la France. Sans doute, les Saxons avaient aussi leurs romans (en prenant ce mot dans toute son extension), et Turner, aux recherches duquel nous sommes si redevables, a donné l'abrégé d'un de ces romans appelé *Caedmon*, dans lequel le héros, après beaucoup d'aventures, qui sont racontées assez généralement dans le style des *norse sagas*, rencontre, attaque et enfin tue un monstre malfaisant appelé Grendel, qui, s'il n'avait été soumis à la puissance de la mort, paraîtrait avoir été un être surnaturel. La littérature saxonne fut bouleversée par les victoires de Guillaume-le-Conquérant, et les barons et chevaliers normands se faisaient réciter pour leur plaisir, non les complaintes des vaincus, mais les chants de leur patrie. Sous ce point de vue, l'Angleterre a droit de réclamer une foule de romans français qui furent composés en français, non pour la France, mais pour le roi et les barons de l'Angleterre, qui tous venaient de la France et en parlaient le langage. Quand les deux langues furent confondues et formèrent ce dialecte qu'on appela

Digitized by Google

anglo-normand, il est clair que ce dialecte lui-même fut consacré aussi à des fictions romanesques qu'on récitait devant les barons vainqueurs.

Robert de Brunne composa son Histoire d'Angleterre à peu près dans ce temps.

Si l'éditeur du roman de *Sir Tristan* a raison, il en résulte que, du temps de Robert de Brunne, les ménestrels ou poètes, auteurs de la vieille poésie anglaise, celle qu'on destinait à être chantée devant les grands, se servaient d'une sorte de mesure ou de *stance*, d'une composition difficile et sujette à être tronquée dans le débit. Le style de *Sir Tristan*, comme nous le connaissons aujourd'hui, suffit pour faire voir qu'il y avait beaucoup d'art dans l'arrangement de la strophe, que l'expression en est souvent travaillée et prétentieuse, et qu'elle se rapproche plus de la méthode saxonne que de la manière plus concise et plus hardie des ménestrels de France. Outre *Sir Tristan*, nous avons encore deux exemples de *gestes* composés en *estrange et singulier anglais*, d'un style fort soigné, écrites d'après des règles de versification compliquées et difficiles, et dont l'effet général n'est pas agréable. Toutes deux sont d'origine écossaise, ce qui s'explique en effet très-bien par le fait que dans les provinces saxonnes de l'Écosse, comme à la cour de ce royaume, jamais on ne parla français. Il est donc probable alors qu'en Écosse on se servait plus souvent de la langue anglaise, et qu'on la cultivait plus que dans le pays voisin, où, pendant long-temps, elle fut étouffée par le dialecte de la conquête. Ces romans, dont les titres sont *Sir Gawain*, *Sir Gologras*, et *Sir Galeran de Galloway*, ont une physionomie

tout-à-fait originale, et montrent un véritable talent poétique. Mais l'usage barbare de faire entrer forcément dans le texte des mots étranges, pris dans des sens divers et détournés, rend la construction du style très-dure et très-difficile à saisir.

Le règne des ménestrels et de leurs compositions paraît avoir fini du temps de Henri VIII. Il nous reste un tableau de leur situation misérable, qui se rapporte à Richard Sheale, et qu'on ne peut lire sans pitié, surtout si on se rappelle que ce fut à lui que nous devons d'avoir sauvé de l'oubli, peut-être même d'avoir composé la célèbre ballade héroïque de *Chevy Chace*, qui faisait battre le cœur de sire Philippe Sidney comme le son d'une trompette. Ce pauvre ménestrel fut attaqué et dévalisé sur la bruyère de Dunmore, et, chose honteuse, il ne put jamais faire entendre au public qu'un nourrisson des muses ait pu posséder en poche la somme de vingt louis, qu'il se plaignait qu'on lui eût enlevée. La description qu'il donne de l'influence de cette aventure malheureuse sur son caractère est assez triste, mais en même temps elle a quelque chose de plaisant.

Enfin, l'ordre des ménestrels fut complètement aboli par le statut de la trente-neuvième année d'Élisabeth, qui les mit sur la ligne des mendians et des vagabonds, et, dans cette honteuse fraternité, les ménestrels ne figuraient qu'en qualité de joueurs d'instrumens, pour accompagner la voix. On voit un personnage de ce genre dans la pièce de *M. Thomas*, sous la figure « du vieux joueur de violon et chansonnier. » Les romances qu'ils chantaient perdirent aussi leur réputation, quoique

Digitized by Google

cependant il s'en soit conservé plusieurs des plus célèbres et des plus populaires dans les livres qu'on appelait *chaps books*, cruellement raccourcies et altérées. Il y a environ soixante ans, on donna le sobriquet de *Rosewal and Lilian* à un individu qui se l'était attiré en chantant cette romance dans les rues d'Édimbourg, et ce fut le dernier des ménestrels.

Si les romans en vers de l'Angleterre tout-à-fait originaux sont en fort petit nombre, les romans en prose sont moins nombreux encore. Sir Thomas Malory a fabriqué, avec divers matériaux français, son roman de *la Morte d'Arthur*, incontestablement le meilleur roman de ce genre que possède notre langue. Il existe aussi un Arthur de la Petite Bretagne, et lord Berners est l'auteur de la compilation des *Chevaliers du Cygne*. Les livres d'Amadis furent aussi traduits en anglais. Mais on peut révoquer en doute que notre nation ait jamais mis à la lecture de ces souvenirs d'amour et d'honneurs chevaleresques ce degré d'intérêt qu'on lui accordait en France. Ils étaient en petit nombre, et les grandes questions politiques qui agitèrent cette contrée ont détourné l'attention publique de ces ouvrages, source de tant de plaisir sous le système féodal, auquel ils n'ont pas survécu.

Ce serait maintenant le lieu de dire quelque chose de ces genres si variés de romans, qui ont succédé aux romans de chevalerie ; mais nous ne pouvons ici que faire une mention de quelques-uns de ces ouvrages qui, depuis long-temps, sont oubliés, et dont il faut bien se garder de troubler le repos.

Digitized by Google

ROMAN PASTORAL.

Même du temps de Cervantès, le roman pastoral, qui date de la Diane de Georges de Monte Mayor, était assez répandu pour qu'il le jugeât digne de ses traits sarcastiques. Ce genre choquait encore plus le bon sens et la vérité que les romans de chevalerie. Les idées des chevaliers, tout exagérées et fausses qu'elles aient été, n'en ont pas moins exercé une influence réelle sur les hommes, et quelquefois elles décidèrent du sort des empires. Sans doute *Amadis de Gaule* est un personnage d'imagination : mais le *chevalier Bayard* a bien réellement existé. Dès lors, rien dans ce monde de plus absurde, de plus complètement intolérable, que d'inventer une *Arcadie*, région toute pastorale, peuplée d'une espèce de gens amoureux en permanence, ne songeant jamais à autre chose qu'à la reine de leur cœur; et, ce qu'il y a de plus singulier, habitée par des bergers qui, tout en prenant soin de leurs troupeaux, jouent de la flûte et font des sonnets du matin au soir.

ROMANS HÉROIQUES.

Il existe une autre classe de romans, une des plus populaires autrefois, celle qui portait le nom de romans héroïques du dix-septième siècle. Si l'ancien roman de chevalerie doit être regardé comme le père de toutes ces fictions séduisantes et délicieuses que le génie des poètes de l'Italie a si bien retracées, un autre de ses descendans, le roman héroïque, constitue, à peu d'exceptions près, le genre le plus plat et le plus ennuyeux qui ait jamais été de mode. Le vieux roman de

Digitized by Google

Théagène et Chariclée a servi de modèle. Mais ce genre a emprunté ses formes les plus caractéristiques aux romans de chevalerie. Un homme d'une imagination fantasque, Honoré d'Urfé, ouvrit la carrière. Comme il avait le projet de faire l'histoire de quelques intrigues amoureuses fort compliquées qui s'étaient passées dans sa famille, et dont ses amis avaient été les acteurs, il se créa à lui-même une sorte d'Arcadie, sur les rivages du Lignon, où, suivant lui, on vivait d'amour et pour l'amour seul. Il existe ainsi deux histoires principales, qu'on dit être la description de la famille d'Urfé et de celle de son frère, avec la bagatelle de trente épisodes, qui ne sont autre chose que le récit des intrigues galantes de la cour de Henri IV, sous des noms supposés. Mais tout ceci n'est encore qu'un seul exemple du roman pastoral. Bientôt il devint si populaire, que trois autres auteurs français, Gomberville, La Calprenède, et mademoiselle de Scudéri, se mirent à en composer, et bientôt ces écrivains publièrent une foule de formidables in-folios sur le modèle de ce roman pastoral. Dans ces insipides ouvrages, des caractères entièrement conventionnels, et un certain air de famille dans les mœurs et les manières, sont appliqués à une galerie de personnages de siècles et de pays tout différens. Les héroïnes, sans aucune exception, sont toutes des modèles de beauté. Elles sont armées d'une telle vertu, que le téméraire qui les aborde avec la plus timide déclaration est à l'instant banni sans rémission de leur chaste présence. Heureusement, dans la majorité des cas, on a le soin de prévenir l'audacieux qu'on lui permet de vivre, ou plutôt qu'on le lui commande, car, pour ces

fades soupirans, l'absence et la mort sont choses synonymes. De l'autre côté, les héros de ces romans, quelques royaumes qu'ils puissent avoir à gouverner, ou quelques autres devoirs de ce monde qu'ils aient à remplir, vivent pendant la durée de plusieurs in-folios, uniquement pour aimer, et les plus étranges révolutions qui agitent le monde ne proviennent jamais que de l'effet incroyable des charmes de Statira ou de Mandane sur le cœur de leurs fades adorateurs. Rien de plus glacial que le style de leurs extravagantes déclarations, ou, pour parler leur langage, rien de plus rampant que le vol de leur passion, rien de plus froid que leur feu. Et cependant toute cette galanterie métaphysique eut son règne, et un règne fort long en Angleterre comme en France. Dans notre pays, ce style amusait encore nos grand'mères pendant l'âge d'or de notre littérature, lorsque brillaient l'esprit critique d'Adisson et l'imagination de Pope. Il ne disparut complètement que vers le règne de Georges Ier, et plus tard encore mistress Lennox, la protégée de Johnson, composa une excellente imitation de Cervantès, sous le titre de Don Quichotte femelle. Ces fictions sentimentales sont complètement oubliées aujourd'hui.

Le roman moderne, ennobli par les productions de tant de grands maîtres, exige à lui seul un examen plus étendu.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Ces esquisses biographiques et critiques (car elles ne méritent pas un nom plus important) furent composées pour servir de préface à une collection appelée la *Bibliothèque des romanciers de Ballantyne* ; ouvrage entrepris par M. John Ballantyne, libraire d'Édimbourg, qu'il était difficile de connaître sans désirer lui être agréable. Elle fut continuée après sa mort, par MM. Hurst et Robinson de Londres, en quelque sorte au profit de mistress Ballantyne : on a cru pouvoir depuis faire une chose utile en publiant ces notices préliminaires en un corps d'ouvrage : il est nécessaire de faire observer que l'auteur n'a pas la prétention d'avoir fait beaucoup de recherches, ayant eu recours aux matériaux les plus accessibles. Sous le rapport de la critique, les réflexions qui suivent la partie biographique sont telles qu'elles se sont présentées sans étude profonde à un écrivain qui n'a peut-être passé qu'une trop grande partie de son temps dans ces délicieux pays de féerie.

Abbotsford, 1er septembre 1825.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIE LITTÉRAIRE

DES

ROMANCIERS CÉLÈBRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

ALAIN-RENÉ LESAGE.

En commençant l'esquisse biographique de Lesage, nous sommes forcés, ainsi que nous l'avons fait dans plus d'une occasion, d'exprimer le vain regret de n'avoir que peu de détails sur un auteur aussi remarquable. Les hommes d'un génie supérieur, que notre admiration voudrait pour ainsi dire canoniser après leur mort, ont le sort de ces saints personnages qui, ayant passé leurs jours dans l'obscurité, la pauvreté et les macérations; méprisés et souvent persécutés, obtiennent, dès qu'ils ne sont plus, des châsses précieuses pour la conservation de leurs moindres reliques. La vie de Lesage, comme celle de tant d'autres auteurs qui ont libéralement contribué aux récréations innocentes de leurs semblables, fut laborieuse, ignorée, et à peine si ses travaux littéraires suffirent pour la soutenir.

Alain-René LESAGE naquit dans un village

Digitized by Google

voisin de la ville de Vannes en Bretagne (1), le 8 mai 1668. On ne sait pas au juste quelle était la profession de son père; mais, comme il laissa quelque fortune à son fils, on peut conjecturer qu'il n'était pas dans les derniers rangs de la société (2). Malheureusement, orphelin de bonne heure, Lesage tomba sous la tutelle d'un oncle si indifférent pour un des devoirs les plus sacrés de la société, qu'il négligea en même temps la fortune et l'éducation de son pupille. Ce dernier désavantage fut réparé en grande partie par l'affection du père Bochard, jésuite et principal du collége de Vannes. Les talens que montrait le jeune Lesage l'intéressèrent en sa faveur, et il prit plaisir à cultiver son goût pour la littérature. Il paraît cependant que Lesage n'eut que fort tard l'occasion de mériter la bienveillante attention du père Bochard, puisque lorsqu'il vint à Paris, en 1693, dans sa vingt-cinquième année, le grand objet de son voyage était de continuer ses études en philosophie, sans qu'on sache quelles étaient d'ailleurs ses vues pour l'avenir.

Doué d'une humeur douce et gaie, jeune, et favorisé, dit-on, de tous les avantages extérieurs, Lesage ne tarda pas à ressentir l'influence de l'atmosphère de Paris. Il fut bientôt répandu dans le monde, et se distingua par une intrigue avec une femme d'un rang élevé, qui, nous disent ses biographes, partagea avec lui son cœur et sa fortune. On ne nous dit pas comment se termina cette aventure, à laquelle succéda un engagement

(1) A Sarzeau, dans la presqu'île de Rhuys, fameuse surtout par l'abbaye de Saint-Gildas, dont Abailard fut prieur. — Ed.

(2) Claude Lesage était avocat, notaire, et de plus greffier à la cour royale de Rhuys. Sa femme s'appelait Jeanne Brenugat de son nom de fille. — Ed.

plus noble et plus sérieux. Lesage devint amoureux d'une jeune personne fort agréable, fille d'un menuisier de la rue de la Mortellerie (1), l'épousa, et depuis cette époque chercha le bonheur, et le trouva dans les affections domestiques. Il eut de cette union trois fils dont nous aurons à nous occuper par la suite, et une fille dont la piété filiale fut constamment et uniquement occupée à contribuer au bonheur que son père goûtait dans le sein de sa famille.

Lesage, après son mariage, continua à fréquenter les cercles de Paris où les littérateurs étaient admis comme des hôtes bienvenus; il paraît qu'il sut s'attacher des amis sincères et zélés. L'abbé de Lyonne (2), entre autres, s'est acquis des titres non-seulement à la reconnaissance personnelle de l'auteur, mais encore à celle de la postérité. Il fit don à Lesage d'une pension de six cents livres, et lui fit en outre plusieurs présens d'une valeur considérable. Mais il lui rendit un service bien plus essentiel, en appelant son attention vers la littérature espagnole, que Lesage devait dans la suite allier si heureusement à celle de la France.

Les événemens politiques de l'Espagne avaient imprimé à sa littérature un cachet d'originalité. La proximité de tant de petits royaumes si fréquemment agités par des guerres intestines donnait

(1) Quelques biographes de nos jours ont découvert que le beau-père de Lesage n'était pas un menuisier, mais un bourgeois nommé Huyard. Ce bourgeois, peu riche, avait pu exercer un métier auparavant et s'être *retiré*. — Ed.

(2) L'abbé Jules-Paul de Lyonne, fils aîné de Hugues de Lyonne, ministre des affaires étrangères et secrétaire d'état. Il avait été abbé de Marmoutiers, et mourut à Paris le 5 juin 1721, prieur de Saint-Martin-des-Champs. — Ed.

Digitized by Google

lieu à beaucoup d'aventures individuelles, qui n'auraient pu arriver sous la loi d'un seul gouvernement régulièrement établi. L'héroïsme romanesque de la chevalerie, si chère aux Espagnols, le voisinage des Maures, qui avaient apporté avec eux les fables brillantes et la bizarre mais riche imagination de l'Arabie-Heureuse, la violence toute particulière de l'amour et de la vengeance dans les cœurs espagnols, leur passion de l'honneur, leur implacable cruauté, mettaient tous les matériaux du roman sous la main de celui qui voulait y avoir recours. Si ses personnages paraissaient quelquefois gigantesques ou forcés, l'écrivain trouvait son apologie dans le caractère de la nation chez laquelle il choisissait le lieu de la scène. Si les incidens étaient extravagans ou improbables, un pays dans lequel Castillans et Aragonnais, Espagnols et Maures, musulmans et chrétiens, avaient été en guerre pendant tant de siècles, pouvait fournir à l'histoire elle-même des événemens réels, qui autorisaient dans le roman les inventions les plus hardies. Et il est impossible de ne pas faire observer ici que les Français, le peuple le plus gai de l'Europe, ont fondé leur théâtre d'après les formes d'une éloquence déclamatoire, dénoncée comme intolérable par toutes les autres nations, tandis que les Espagnols, graves, sérieux et compassés, ont été les premiers à introduire sur la scène tout le mouvement des intrigues les plus compliquées, les enlèvemens, le masque et l'échelle de soie, les cabinets secrets, la lanterne sourde, les trappes, et enfin tous les élémens d'une action précipitée. Leur inépuisable imagination les a si bien servis en cela, que leur théâtre est à lui seul une mine

Digitized by Google

que les auteurs dramatiques de tous les pays ont exploitée sans cesse depuis des siècles, et qu'ils exploitent encore sans beaucoup courir le risque d'être découverts.

Lesage ne tarda pas à essayer de mettre à profit sa connaissance des pièces espagnoles. Il traduisit de l'original de don Francisco de Rojas *le Traître puni* (1), ouvrage qui ne fut point représenté, mais imprimé en 1700. Il emprunta aussi à Lope de Véga (2) un autre drame intitulé *Don Félix de Mendoce*, qui ne fut pas joué non plus, ni imprimé, jusqu'à ce que Lesage publiât lui-même son *Théâtre* en 1739.

Le Point d'Honneur (3), traduit aussi de l'espagnol, fut représenté au Théâtre-Français en 1702, et sans succès. C'était une satire contre les règles pédantesques et vétilleuses auxquelles était soumise anciennement la discussion de ce qu'on appelle des *dépendances* personnelles; alors qu'on se querellait selon les principes, et qu'on arrangeait un duel d'après les lois de la logique. Déjà dans le siècle des Shakspeare et des Beaumont

(1) *La Traicion busca el castigo* (La trahison cherche le châtiment). Don Francisco de Rojas, poète dramatique, rival de Calderon dans les pièces d'intrigue, écrivait vers le milieu du dix-septième siècle. — Ed.

(2) Lope de Vega Carpio, le Shakspeare de l'Espagne, et l'auteur le plus fécond, sans contredit, de tous les auteurs connus. On compte seulement dix-huit cents pièces de lui, sans parler des poèmes, etc. — Ed.

(3) *No hay amigo para amigo* (il n'y a pas d'ami pour ami) de Francisco de Rojas, sujet déjà traité par Scarron dans *Jodelet duelliste*, et qui a fourni aussi une scène plaisante à Shakspeare, dans le dernier acte de sa comédie *As you like it* (Comme il vous plaira), où il fait allusion au livre très-connu publié en 1594 par un certain Vincentio Saviolo, et intitulé *de l'Honneur et des querelles honorables*, in-4o. — Ed.

Digitized by Google

et Fletcher (1), le théâtre anglais avait fait justice de cette fantasque manie; mais c'était alors un ridicule presque oublié sans doute à Paris, et dont la satire ne pouvait produire son effet sur la scène au commencement du dix-huitième siècle. *Le Point d'honneur* n'eut que deux représentations.

En 1707, *Don César Ursin* (2), comédie tirée de l'espagnol de Calderon, et traduite par Lesage, fut jouée et sifflée sur le Théâtre-Français. Pour dédommager l'auteur, l'amusante farce (3) de *Crispin rival de son maître*, que Garrick a introduite sur la scène anglaise sous le titre de *Neck or nothing* (4), fut accueillie par le même auditoire avec les applaudissemens les plus bruyans. Il est assez extraordinaire pour un auteur dramatique d'être applaudi et sifflé le même jour pour deux pièces différentes; mais la destinée de Lesage fut encore plus singulière. *Don César*, comme nous l'avons dit, tomba à la ville, et *Crispin* fut applaudi. A la cour le jugement fut renversé, on applaudit la comédie, et l'on siffla la farce sans miséricorde. Le temps a confirmé la décision des Parisiens et annulé celle de Versailles.

(1) Auteurs qu'on pourrait appeler l'Oreste et le Pilade des poëtes dramatiques. — Ed.

(2) *Peor esta que estava* (de mal en pis). Don Pedro Calderon de la Barca, presque aussi fécond que Lope de Vega, a les mêmes défauts et le même genre de beauté. Corneille lui doit *Héraclius*. — Ed.

(3) La cour l'appela ainsi. Sir Walter Scott aurait employé un terme plus noble pour parler de cette comédie; mais le terme de *farce* en anglais est moins trivial que chez nous, et s'applique souvent aux petites pièces qu'on joue à la fin d'une représentation. — Ed.

(4) *Neck or Nothing* ne fut jouée que six ou sept fois; puis oubliée. — Ed.

Digitized by Google

Lesage fit encore une autre tentative dans la comédie régulière. Il traça dans son *Turcaret* le portrait comique, quoique odieux, d'un financier qui s'est élevé du rang le plus bas de la société à force d'usure et de fourberies, prodigue de ses richesses toutes récentes pour une maîtresse de qualité qui le dupe, et refusant d'accorder le moindre secours à l'extrême indigence de sa femme et de ses plus proches parens. Les financiers, comme hommes d'affaires, et à cause de leur richesse même, ont toujours eu beaucoup d'influence à la cour. Il paraît qu'ils firent usage de ce crédit pour empêcher, pendant quelque temps, qu'on ne mît sous les yeux du public une personnification aussi odieuse de leur corps. La défense fut levée par un ordre de Monseigneur (1), en date du 13 octobre 1708. Pendant que la pièce était encore dans son portefeuille, Lesage eut l'occasion de montrer combien il était peu courtisan. On l'avait pressé de lire sa comédie manuscrite à l'hôtel de Bouillon. La lecture devait commencer à midi; mais au jour convenu le jugement d'un procès qui était d'une grande importance pour lui l'empêcha de s'y rendre avant deux heures. Lorsqu'il parut à la fin il voulut s'excuser; mais la duchesse de Bouillon le reçut froidement, et lui fit observer avec hauteur que la société avait perdu deux heures à l'attendre : — « Madame, vous avez perdu deux heures, dit Lesage : il est bien facile de vous les faire regagner, et pour cela je ne lirai point ma comédie. »

Il sortit de l'hôtel, et depuis on ne put jamais le persuader d'y remettre les pieds. *Turcaret* fut joué et réussit, en dépit de la cabale formée

(1) Le grand dauphin, fils de Louis XIV.

Digitized by Google

contre la pièce par tous ceux qui tenaient à la finance. L'auteur, à l'imitation de Molière, y ajouta une sorte de critique dramatique, dans laquelle il défend son ouvrage contre les censures dont il avait été l'objet. Les interlocuteurs de cet intermède étaient don Cléofas et le Diable boiteux. Il les fit paraître sur le théâtre comme témoins invisibles de la représentation de *Turcaret*, pour parler dans les entr'actes, comme le font les spectateurs supposés dans la comédie de Ben-Jonson, *Every man out of his humour* (1). Le but de ce dialogue était de célébrer le triomphe de l'auteur, et de tourner en ridicule la cabale vaincue. Nous voyons dans le cours de cette conversation qu'outre les amis de l'auteur et les amis de ses amis, on fut obligé d'établir un piquet de la police pour contenir la colère des commis et des autres subalternes du département de la finance (2). Asmodée soutient parfaitement son caractère satirique, et fait observer à don Cléofas, à propos d'une dispute violente entre les amis de la pièce et ses adversaires, qu'à mesure que la querelle s'échauffe, un parti dit de la comédie beaucoup plus de mal qu'il n'en pense, et que l'autre en pense beaucoup moins de bien qu'il n'en dit.

Il paraît que *Turcaret* fut la seule pièce originale que Lesage composa d'après les règles de la comédie française ; et, quoiqu'elle offre une satire très-piquante, le principal personnage sur lequel tout repose est rendu trop vil et trop méchant pour être ridicule ou vraiment comique. *Turcaret* est effectivement rendu si odieux, qu'on a dit que la

(1) *Chacun hors de son caractère.*

(2) Nous avons vu de nos jours les Calicots s'insurger contre la pièce intitulée : *le Combat des montagnes.* — ED.

Digitized by Google

vengeance avait broyé les couleurs du portrait. Il courut même dans le temps le bruit, sans preuves, que Lesage, privé par un traitant d'une place dans les fermes, avait composé cette satire dramatique pour se venger de tout le corps des *maltôtiers*. Il est probable que Lesage reçut en effet des offres d'avancement, car il répétait souvent à ses fils qu'il avait refusé des emplois où beaucoup de gens faisaient leur fortune, mais dans lesquels sa conscience ne lui aurait pas permis de s'enrichir. Ces expressions sont trop vagues pour qu'un biographe puisse en rien conclure. Cependant elles semblent devoir rendre très-peu vraisemblable que Lesage ait jamais été le secrétaire d'un fermier général.

Ses rapports avec le Théâtre-Français, le seul où il fût possible de faire jouer des pièces régulières du genre de *Turcaret*, furent rompus peu de temps après. Lesage avait présenté en 1708 une petite pièce en un acte intitulée *la Tontine* (1); elle ne fut jouée qu'en 1732; quoique la cause de ce retard ne soit pas bien connue, il est certain que l'auteur en fut très-piqué. Lesage était de plus indigné des airs de supériorité que les acteurs prenaient envers les hommes de lettres; et il s'en est amplement vengé dans ses romans, en peignant la profession théâtrale sous des couleurs peu flatteuses.

Il est plus probable que ses premiers essais dramatiques furent malheureux, parce que, par les incidens et les situations, ils étaient fondés sur les plans d'intrigue du théâtre espagnol, que les

(1) Lesage, dit-on, fit jouer *la Tontine* à la foire de Saint-Laurent, sous le titre d'*Arlequin colonel*. Elle a été reproduite depuis au théâtre des Variétés sous un troisième titre. — Ed.

Digitized by Google

Parisiens ne pouvaient goûter, accoutumés comme ils l'étaient, grâce au divin Molière, à des comédies de caractères et de sentimens naturels. *Turcaret*, mieux adapté au goût du jour, fut aussi mieux accueilli; mais les scènes sont si faiblement liées entre elles, et l'intrigue est d'un si mince intérêt, qu'on peut le regarder comme une satire dramatique plutôt que comme une comédie proprement dite. Après tout, ceux qui auront la patience de lire les pièces de Lesage ne seront pas surpris qu'il ait échoué comme poète dramatique. Pour plus d'ordre et de clarté, nous allons suivre jusqu'au bout la carrière dramatique de Lesage; et nous pouvons d'autant mieux nous borner à un aperçu rapide, qu'il n'y a plus guère de ses pièces qui méritent de nous arrêter long-temps.

En abandonnant le théâtre national, Lesage offrit sa plume aux théâtres secondaires, appelés théâtres de la foire. N'ayant ni la prétention ni le droit de donner au public des drames réguliers, ils se contentaient de jouer des vaudevilles et des intermèdes chantés, dont la musique devait être le principal attrait.

Ces théâtres secondaires étaient une espèce de perfectionnement des théâtres de marionnettes, et autres spectacles des deux grandes foires de Saint-Laurent et de Saint-Germain. C'était même sous ce prétexte que le directeur et les acteurs de la foire essayaient d'éluder le monopole dont jouissait le Théâtre-Français, étant tour à tour libres ou restreints dans leurs priviléges, selon les protections qu'ils pouvaient se procurer à la cour. On finit par donner le nom d'opéra-comique à ces pièces représentées sur le théâtre de la foire; Lesage en était l'âme; il composa seul, ou avec

Digitized by Google

le secours de ses amis Dominique et Fuselier, plus de cent de ces intermèdes, farces, et petites pièces qui coûtaient si peu d'efforts à un génie aussi inventif que le sien. Le caprice populaire décidait de leur chute ou de leur succès, mais les auteurs ne perdaient jamais une occasion de parodier et de tourner en ridicule les *Romains*, car c'est ainsi qu'on appelait en style de la foire les acteurs des théâtres réguliers. Ces pièces devinrent si lucratives, que Lesage, alors père de famille, en joignant à ce qu'elles lui rapportaient le produit de ses autres publications, put désormais vivre dans une honnête aisance, et indépendant.

En 1721, l'opéra-comique de la foire fut supprimé pendant un temps. On fit plusieurs tentatives pour continuer cette entreprise et éluder la défense sous divers prétextes. D'abord, Francisque le directeur, pour qui Lesage avait long-temps travaillé, fit représenter sur son théâtre des pièces en monologues, où un seul acteur paraissait à la fois. Lesage et Fuselier, naguère ses associés, eurent recours à une autre invention; ils jouèrent comme par le passé leurs pièces dialoguées et en musique, mais en se servant de marionnettes au lieu d'acteurs, idée qui depuis vint aussi à Fielding. Ces théâtres rivaux poursuivirent leurs entreprises séparées, en dépit des comédiens français et de leurs attaques mutuelles, car il y eut entre eux quelques escarmouches.

Dans *Arquelin Deucalion*, pièce en monologue écrite par le célèbre Piron, Lesage et son camarade Fuselier sont tournés en ridicule par le jeu de mots qui suit : on demande à Polichinelle « pourquoi *le fou* ne dirait-il pas de temps en temps de bonnes choses, puisque *Lesage* de

temps en temps en dit de si mauvaises? » — Dans la même pièce Arlequin jette une paire de pistolets dans la mer, souhaitant qu'on n'entende plus parler de pistolets, de fusil, ni de Fuselier (*fusilier*). De pareilles plaisanteries ne tuent certes personne, et il est probable qu'elles ne furent pas plus en état de troubler la bonne humeur de notre auteur, que de faire tort à sa réputation. Dans l'espace de deux années la prohibition de l'opéra-comique fut rapportée, et Lesage reprit le cours de ses travaux littéraires en faveur de ce théâtre, auquel il resta attaché jusqu'en 1738. Ce fut dans cette année qu'il produisit trois pièces, qui furent probablement ses dernières compositions dramatiques, car il avait alors atteint l'âge de soixante-dix ans.

On a dit de Lesage qu'il n'est point d'auteur dont les écrits soient plus généralement connus et admirés que ceux qu'on cite de lui, comme il n'y en a point d'aussi complètement inconnus ou oubliés que ceux qui ont été reçus avec indifférence. Dans cette dernière classe il faut ranger toutes ces pièces légères dont nous avons parlé, et qui forment cependant une partie si essentielle des travaux de toute sa vie. La plupart n'ont jamais été imprimées, et de celles qui le furent il en est très-peu qu'on lise maintenant. Rien de plus léger que le fond de ces ouvrages. Le caprice du jour, un accident remarquable, un ouvrage qui faisait sensation, fournissaient son canevas. Les airs, de même que ceux de l'*opéra du Gueux* (1), sont empruntés aux ponts-neufs et aux vaudevilles les plus populaires. En même temps on y rencontre des traits

(1) *Beggar's opera* de (Gay), qui s'est maintenu aux théâtres de Londres. — Ed.

d'esprit, de naturel et de comique, car pouvait-il en être autrement, même dans les ouvrages les plus médiocres de Lesage? Les critiques français, qui sont incontestablement les meilleurs juges en cette matière, ont pensé qu'à en juger par *Turcaret*, Lesage serait arrivé à la perfection de l'art, s'il eût continué à cultiver la comédie régulière, au lieu de s'abaisser à d'éphémères frivolités qu'il méprisait, et que probablement il jugeait indignes du moindre travail. Don Cléofas, dans la critique de *Turcaret*, dit à Asmodée, en parcourant des yeux l'auditoire du Théâtre-Français : — « La belle assemblée! que de dames! — Asmodée. Il y en aurait encore davantage sans le spectacle de la foire. La plupart des femmes y courent avec fureur. Je suis ravi de les voir dans le goût de leurs cochers et de leurs laquais. »

Telle est l'opinion que Lesage manifestait dans le principe sur la dignité des travaux qui devaient occuper sa vie entière; et l'indifférence avec laquelle il se contenta de suivre sa vocation prouve qu'elle ne changea point avec le temps. Dans des circonstances presque semblables, Goldoni créa un théâtre national, en Italie, et sut en faire apprécier la beauté; mais Lesage devait acquérir une réputation immortelle par des ouvrages d'un genre différent.

Nous cessons volontiers de nous occuper de ces productions éphémères, destinées au théâtre de la foire, qui n'ont pu survivre à l'intérêt du moment, pour parler des ouvrages qui conserveront leur intérêt et leur charme tant que la nature humaine ne changera pas. Le premier, par ordre

Digitized by Google

de date, est le *Diable boiteux*, publié par Lesage en 1707. Le titre et le plan de ce roman sont tirés de la nouvelle espagnole de don Luiz Velez de Guevara (1), *el Diablo cojuelo*, et des satires du même genre qui avaient été publiées depuis long-temps en Espagne par Cervantès et autres. Mais l'imagination, la grâce, le sel, l'esprit et la vivacité, appartinrent exclusivement à la plume magique de l'ingénieux Français. Le plan est par lui-même intéressant au plus haut degré; et la couleur, à la fois romanesque et mystérieuse de la fable originale, suffit pour plaire et attacher par son propre mérite, autant que par les anecdotes amusantes, et les observations fines sur la vie humaine dont elle est pour ainsi dire le canevas et le cadre. Les mystères des cabalistes fournissaient aussi des bases plausibles à une nouvelle qui, toute singulière qu'elle est en effet, ne devait pas, dans le temps où elle fut publiée, dépasser trop les bornes de la fiction vraisemblable. Les interlocuteurs sont si heureusement adaptés au sujet de leurs conversations, que tout ce qu'ils font ou disent est d'un naturel parfait.

On ne saurait imaginer un être plus propre par sa nature à gloser sur les vices, et à tourner en ridicule les travers de l'humanité, qu'un esprit follet tel qu'Asmodée, qui est une création de génie aussi remarquable dans son genre que celle d'Ariel et de Caliban (2). Sans avoir

(1) Auteur dramatique, né en 1574 et mort en 1646. Son *Diablo cojuelo* est écrit d'un style prétentieux; mais Lesage reconnaît lui-même, dans la dédicace, tout ce qu'il lui doit. On a retraduit le *Diable boiteux* en espagnol d'après le français. — Ed.

(2) Voir la *Tempête* de Shakspeare. Pour sentir tout le prix d'un tel éloge, il faut se rappeler l'adoration aveugle des Anglais pour toutes les créations de Shakspeare. — Ed.

Digitized by Google

la terrible puissance ni les noirs penchans d'un ange déchu, il préside aux vices et aux folies de l'espèce humaine; il est malin plutôt que méchant; son plaisir est de railler, de rire et de contrarier plutôt que de tourmenter. C'est un soldat de l'infanterie légère de Satan; et ses attributions sont de jeter un moment le trouble et le désordre dans le cours ordinaire de la société, mais non de la bouleverser entièrement et de la détruire. Ce caractère est soutenu d'un bout à l'autre dans tout ce que fait et dit Asmodée, avec tant de verve, d'esprit et de malicieuse gaieté, que nous ne perdons jamais de vue le démon lui-même dans les momens où en nous occupant des autres il devient presque aussi aimable qu'amusant.

Don Cléofas, auquel il fait toutes ses divertissantes communications, est un jeune Espagnol ardent, fier, altier, vindicatif, et tout juste assez libertin pour être digne de la société d'Asmodée. Il nous intéresse à lui personnellement par sa bravoure et sa générosité; nous éprouvons un sentiment de plaisir en voyant son bonheur futur assuré par le démon reconnaissant. Ni l'un ni l'autre de ces deux personnages n'est original dans le sens rigoureux de ce mot. Mais le *Diable* de Guevara n'est autre chose, comme l'indique d'ailleurs le titre de l'ouvrage, qu'une espèce de sorcier. Il amuse l'étudiant par des tours d'escamotage, qu'il assaisonne de traits satiriques, dont quelques-uns sont assez piquans, quoiqu'ils soient encore très-loin, sous ce rapport, de ceux de Lesage. Quant à don Cléofas, c'est une copie presque littérale du don Cléofas de l'auteur espagnol.

Digitized by Google

Il n'existe aucun livre au monde qui contienne tant de vues profondes sur le caractère de l'homme, et tracées dans un style aussi précis, que celui du *Diable boiteux*. Chaque page, chaque ligne porte la marque de ce tact si infaillible, de cette analyse si exacte des faiblesses humaines, que nous nous imaginerions volontiers entendre une intelligence supérieure lisant dans nos cœurs, pénétrant nos secrets motifs, et trouvant un malin plaisir à déchirer le voile que nous nous efforçons d'étendre sur nos actions. La critique de Lesage est aussi vive que piquante. Ses bons mots ne sont jamais émoussés par une découverte anticipée; le trait frappe le but avant que nous ayons pu nous apercevoir que l'arc a été tendu; pour le prouver on pourrait citer tout l'ouvrage. Aussi jamais auteur n'a fourni un si grand nombre de passages généralement cités comme apophthegmes, ou comme observations vraies sur la nature de l'homme et sur ses actions; pourrait-on en être surpris, puisque souvent la matière de plusieurs pages est resserrée dans moins de mots qu'il n'aurait fallu de phrases à un autre écrivain pour l'exprimer? Nous nous contenterons de rapporter le premier exemple qui se présentera. Les démons de la chicane et du libertinage se disputent la possession et la direction d'un jeune Parisien; Pillardoc voudrait en faire un commis, et Asmodée un débauché. Pour remplir à la fois cette double destination, le conclave infernal fait du jeune homme un *moine*, et amène une réconciliation entre les deux contendans : « Nous nous embrassâmes, ajoute Asmodée, et depuis cette époque nous sommes ennemis mortels. »

Le dernier éditeur des œuvres de Lesage re-

Digitized by Google

marque avec raison à ce sujet que les traits de ce genre dont le *Diable boiteux* abonde lui donnaient bien plus de droit au titre de *Grenier à sel*, que n'en avaient les scènes italiennes de Gherardi, auxquelles la sanction de Boileau prêta aussi ce surnom. On dit cependant que ce grand poète était loin de partager cette opinion. Trouvant un jour son valet occupé à lire le *Diable boiteux*, il le menaça de lui donner son congé. Peut-être ne faut-il voir dans ce jugement que la mauvaise humeur, résultat d'une indisposition dont Boileau souffrait en 1707? Peut-être aussi regardait-il comme une science dangereuse pour un domestique cette connaissance parfaite du cœur humain et de ses contradictions que peut donner l'ouvrage de Lesage. Qui sait enfin s'il n'avait pas des motifs personnels et particuliers pour condamner le livre et l'auteur? Mais cette anecdote est un nouvel exemple de la disposition injuste qui porte trop souvent les hommes de génie à rabaisser leurs contemporains (1).

Outre tout ce qu'il y a d'esprit et de malice dans le *Diable boiteux*, on y remarque aussi des passages où l'auteur prend un ton plus sérieux et plus moral; il est quelquefois pathétique, et s'élève même jusqu'au sublime. Tel est le passage de la personnification de la Mort; mais l'humeur satirique de l'écrivain éclate de nouveau lorsque, après nous avoir peint sur une des ailes de cet effroyable fantôme la guerre, la peste, la famine et les naufrages, il décore l'autre d'une assemblée de jeunes médecins prenant leurs grades.

(1) Sir Walter Scott mérite bien que nous rappelions ici ce que lord Byron disait de lui : « Jamais auteur ne fut moins jaloux de ses rivaux : il a la conscience de sa supériorité. » Ed.

Digitized by Google

Pour éviter le reproche d'uniformité que le lecteur aurait pu faire aux descriptions rapides et courtes de ce qui n'est qu'immédiatement visible, Lesage a introduit plusieurs épisodes dans le goût espagnol, tels que l'histoire du *comte Belflor*, et la nouvelle intitulée *la Force de l'amitié*. Cervantès avait donné l'exemple de varier un long récit par de semblables nouvelles ou historiettes. Scarron et d'autres suivirent cet usage, mais avec moins de bonheur et de discernement que Lesage; puisqu'il faut convenir que, dans un ouvrage comme le *Diable boiteux*, dont les différentes parties sont si légèrement liées entre elles, ces digressions sont bien mieux à leur place que lorsqu'elles ne servent qu'à interrompre maladroitement le cours de l'histoire principale (1).

La popularité que le *Diable boiteux* obtint dès son apparition s'accrut encore quand l'opinion générale prétendit que Lesage, lancé dans le monde et réputé pour être un observateur clairvoyant de tout ce qui se passait autour de lui, avait, sous des noms espagnols et des circonstances de son invention, raconté beaucoup d'anecdotes parisiennes, et tracé les portraits de maints personnages de la cour et de la ville. On alla même jusqu'à donner les noms à plusieurs d'entre eux. Le dissipateur Dufresny (qu'on supposait descendu de Henri IV par sa grand'mère, connue sous le nom de la Belle jardinière d'Anet) fut reconnu pour le vieux garçon d'une haute naissance qui épouse sa blanchisseuse afin d'acquitter sa dette envers elle. L'histoire de la baronne allemande, qui enveloppait les boucles de ses cheveux dans

(1) On sait combien dans ses romans historiques sir Walter Scott s'est montré sobre de ces digressions épisodiques. — ED.

Digitized by Google

les morceaux d'une promesse de mariage que lui avait souscrite un amant généreux mais imprudent, fait allusion à un trait pareil de la célèbre Ninon de Lenclos. Baron, le fameux acteur, est le héros théâtral qui rêve que les dieux lui décernent une apothéose en le transformant en décoration scénique. On supposa que le savant Helvétius avait été le modèle du sage Sangrado (1). Et sans doute on retrouva aussi les portraits d'autres membres de la faculté que Lesage, comme Molière, harcelait de ses railleries. Ces deux auteurs probablement donnaient ainsi carrière à leur satire d'autant plus volontiers, qu'ils jouissaient tous deux d'une bonne santé qui leur permettait de braver la robe doctorale. Il ne faut pas oublier non plus que le salaire des médecins sur le continent était assez mesquin pour avilir leur caractère dans la société, et les exposer au ridicule qui depuis les vers de Juvénal s'est attaché à la science en haillons (2).

Outre les allusions personnelles que nous avons fait remarquer, il y en avait sans doute un grand nombre d'autres dans ce roman qui devaient être alors aisément trouvées. Vraisemblablement aussi le plaisir de médire s'en mêla, et divers passages furent appliqués à des personnes vivantes et à des événemens auxquels l'auteur n'avait jamais pensé.

Si le succès du *Diable boiteux* fut immense dès sa première apparition, il n'a rien perdu depuis de sa popularité. Pour prouver toute l'ardeur avec laquelle il fut recherché on cite l'anecdote suivante. Deux jeunes gens, entrés en

(1) On peut réclamer pour le médecin Hecquet l'idée de ce personnage. — Ed.

(2) Sir Walter Scott compte dans sa famille maternelle un médecin, le docteur Rutherford, cité dans *Redgauntlet*. — Ed.

même temps dans la boutique d'un libraire auquel il n'en restait plus qu'un exemplaire, s'en disputèrent la possession, se battirent sur la place même, et le vainqueur ayant blessé son adversaire, emporta le volume comme gage de sa victoire. Certainement cette anecdote authentique, qui prouve toute la passion qu'excitait Asmodée, méritait d'être rapportée par le démon lui-même. Un certain Dancourt, auteur dramatique qui suppléait à ce qui lui manquait en génie et en invention par sa promptitude à s'emparer de tout ce qui pouvait exciter l'intérêt du moment, arrangea pour le théâtre le sujet du *Diable boiteux* en deux parties. La première eut trente-cinq représentations de suite, et la seconde soixante-douze.

Pour terminer ce qui nous reste à dire sur cette célèbre satire morale, ajoutons que, dix-neuf ans après avoir été publiée en un seul volume, elle reparut avec des augmentations formant un volume de plus; cette addition eut le sort ordinaire des continuations, et ne fut pas alors considérée comme égale en mérite à la publication première; mais il serait maintenant très-difficile pour nous d'apercevoir cette différence. Les dialogues des cheminées de Madrid, qui furent joints pour la première fois au *Diable boiteux* dans la nouvelle édition que nous venons de citer, furent plus justement critiqués comme inférieurs à cet excellent ouvrage. Cette personnification n'est pas heureuse, et offre un singulier contraste avec le moyen inimitable à l'aide duquel don Cléofas pénètre non-seulement dans l'intérieur des maisons, mais encore dans le cœur des hommes.

Les trois premiers volumes de *Gil Blas de*

Digitized by Google

Santillane, qui comprennent la vie de ce héros amusant jusques à sa première retraite à Lirias, portèrent le nom de Lesage au plus haut degré de célébrité.

De tous ceux qui connaissent ce charmant ouvrage, qui aiment à se rappeler, comme une des occupations les plus agréables de leur vie, le temps où ils l'ont dévoré pour la première fois, il est peu de lecteurs qui ne reviennent de temps en temps à ce livre immortel avec toute l'ardeur et la vive émotion qu'éveille le souvenir d'un premier amour. Peu importe l'époque où nous nous sommes trouvés pour la première fois sous le charme, que ce soit dans l'enfance, où nous étions surtout amusés par la caverne des voleurs et les autres aventures romanesques de Gil Blas, que ce soit plus tard dans l'adolescence, alors que notre ignorance du monde nous empêchait encore de sentir la satire fine et amère cachée dans tant de passages, ou enfin que ce soit lorsque nous étions déjà assez instruits pour comprendre toutes les diverses allusions à l'histoire et aux affaires publiques, ou assez ignorans pour ne point chercher à voir dans le récit autre chose que ce qu'il découvre directement, l'enchanteur n'en exerça pas moins sur nous un pouvoir absolu dans toute ces circonstances. Si Gray a deviné juste en prétendant que rester nonchalamment étendu sur un sopha et lire des romans nouveaux lui donnait une assez bonne idée des joies du paradis, combien cette béatitude ne serait-elle pas encore augmentée, si le génie de l'homme pouvait enfanter un second Gil Blas!

Le titre d'auteur original de ce délicieux ouvrage a été sottement, je dirais presque avec in-

Digitized by Google

gratitude, contesté à Lesage par ces demi-critiques qui s'imaginent découvrir un plagiat dès qu'ils peuvent apercevoir une espèce de ressemblance entre le plan général d'un bon ouvrage et celui d'un autre de même nature, qui a été traité plus anciennement par un écrivain inférieur. Un des passe-temps favoris de la sottise laborieuse consiste à découvrir de pareilles coïncidences, car elles semblent rabaisser un génie supérieur à l'échelle ordinaire de l'humanité, et par conséquent mettre l'auteur de niveau avec ses critiques. Ce n'est point le simple cadre d'une histoire, ni même l'adoption de certains détails mis en œuvre par un auteur antérieur, qui constituent le crime littéraire de plagiat (1). Le propriétaire du terrain d'où Chantrey tire son argile pourrait aussi prétendre à la propriété des figures qu'il pétrit sous ses doigts créateurs; et c'est la même question dans les deux cas; peu importe d'où vient la matière première et sans forme; mais à qui doit-elle ce qui fait son mérite et son excellence (2)?

Ainsi, quoique depuis long-temps le genre de fiction auquel on peut dire que Gil Blas appartient sous quelques rapports fût connu dans d'autres pays et particulièrement en Espagne, cette circonstance ne peut diminuer en rien la gloire de Lesage. On a vu naître chez tous les peuples cette espèce de roman bourgeois ou comique qui est au roman sérieux ou héroïque, ce que la farce est à la tragédie. Les lecteurs de tous les pays ne sont pas plus vivement émus,

(1) Voyez sur le délit du plagiat l'ingénieux et souvent éloquent ouvrage de M. Charles Nodier, intitulé *Questions de littérature légale*, véritable code pénal de la littérature. — Ed.

(2) Voyez une longue note à la suite de cette notice. — Ed.

Digitized by Google

si même ils le sont autant, par l'histoire des hauts faits d'armes de la chevalerie, que par les exploits de quelque brigand déterminé qui poursuit à l'aide de la violence sa carrière illicite, ou par les aventures de quelque fameux fripon, qui vit aux dépens de la société par son adresse et ses stratagèmes. Le caractère bas de tels hommes et les vils objets de leurs passions n'empêchent pas que leurs dangers, leurs succès, leurs méprises et leur destinée ultérieure, ne deviennent extrêmement intéressans, non-seulement pour le vulgaire, mais encore pour tous ceux qui aiment à étudier le grand livre de la nature. Et c'est ici que nous pouvons appliquer le vers si souvent cité de Térence, et avouer que le récit nous attache profondément, parce que nous sommes *hommes*, et que les événemens sont ceux de *l'humanité* (1).

Chez les Espagnols, plusieurs hommes de génie ont pris plaisir à étudier la nature dans les derniers rangs de la société; c'est ainsi que leur Murillo a choisi pour les sujets favoris de ses pinceaux le bohémien brûlé par le soleil, les bergers et les muletiers. Le caractère du *Picaro* (2) ou aventurier était déjà depuis longtemps un objet de prédilection pour la muse espagnole. *Lazarille de Tormes* avait été composé par don Juan de Luna (3); l'histoire de *Paul le fripon* avait été écrite par le célèbre Que-

(1) Homo sum, et humani nihil a me alienum puto.

(2) *Picaro* en espagnol signifie fripon, chevalier d'industrie. Il y a plusieurs degrés de *picaros*, depuis le filou fieffé jusqu'à celui qui est *tout juste assez honnête homme pour n'être pas pendu*. — Ed.

(3) Don Henri de Luna, et non don Juan, n'a été que le continuateur de don Diégo Hurtado de Mendoça, à qui on attribue généralement la première partie des *Aventures de Lazarille de Tormes*. — Ed.

Digitized by Google

vedo (1). Cervantès lui-même avait effleuré ce caractère dans la nouvelle de *Riconete et Cartadillo*, (2) où plusieurs scènes de la vie commune sont tracées avec toute la vigueur de son talent; mais *Guzman d'Alfarache* (3) était l'ouvrage de ce genre le plus universellement connu, et il avait été traduit depuis long-temps dans presque toutes les langues de l'Europe. Si l'histoire de *Gil Blas* a eu un premier modèle dans ces romans espagnols, c'est probablement dans *Guzman* qu'il a été choisi. On peut découvrir quelque ressemblance entre certains incidens; par exemple, Guzman est à la veille d'épouser la fille d'un riche Génois, comme don Raphael celle de Pedro de Moyadas. De même ce digne personnage s'affuble de la robe d'un ermite mort, et c'est ce qu'avait fait avant lui Lazarille de Tormes dans la seconde partie de son histoire. Il est probable qu'on pourrait trouver beaucoup d'autres analogies, ou, si le lecteur aime mieux, de plagiats de même nature; car Lesage, qui souvent composait ses pièces dramatiques aux dépens des auteurs espagnols, ne devait pas se faire un scrupule d'emprunter à leurs romans ce qui lui paraissait à sa convenance.

Il est vrai que, selon une autre histoire sans aucune authenticité, Lesage aurait acquis quelques manuscrits de Cervantès, dont il se serait servi, largement et sans en rien dire, dans la composition de son *Gil Blas*. Une traduction espagnole des romans de Lesage a été imprimée avec

(1) Poète et romancier moraliste. — Ed.

(2) Nouvelle satirique dirigée contre les habitans de la ville où l'auteur de *Don Quichotte* avait habité quelque temps. — Ed

(3) Ce roman, qui précéda *Don Quichotte*, est de Mathieu Aleman, financier, qui finit par se retirer dans la solitude. — Ed.

Digitized by Google

une forfanterie ridicule dans le titre, qui dit que cette traduction a « restitué ces ouvrages à la « langue dans laquelle ils furent originairement écrits. » Mais le style de Cervantès et celui de Lesage ont entre eux des différences si essentielles, quoique chacun soit également supérieur dans son genre, qu'à défaut de preuves positives, on croirait tout aussi aisément que *don Quichotte* fut l'ouvrage de l'auteur français que *Gil Blas* celui de l'auteur espagnol. Si Lesage a emprunté à l'Espagne quelque chose de plus que des données générales, comme celles que nous avons signalées, ce ne peut être que quelques nouvelles liées avec le fond du sujet, comme dans le *Diable boiteux*, quoique avec moins de bonheur que dans ce premier ouvrage, où elles n'interrompent le fil d'aucun récit principal. D'un autre côté, il est sans doute très-extraordinaire que, par le secours unique de sa profonde connaissance de la littérature espagnole, Lesage se soit suffisamment familiarisé avec les coutumes, les mœurs et les usages de la Péninsule (ce qui est admis et reconnu par tout le monde), pour pouvoir conduire heureusement ses lecteurs à travers quatre volumes, sans trahir une seule fois le secret de la patrie de l'auteur. En effet, c'est principalement sur cette merveilleuse observation du costume et des mœurs nationales que le traducteur espagnol appuie ses prétentions, et revendique *Gil Blas* comme appartenant originairement à l'Espagne. Du reste, si la facilité que Lesage possédait de s'identifier avec l'enfant de son imagination, dans des circonstances étrangères à toute sa vie, est un avantage extrêmement rare; elle n'est pas cependant sans exemple. De Foe, l'auteur de *Robinson*

Digitized by Google

Crusoe, jouissait de cette faculté au degré le plus éminent : on peut encore ajouter que cette exactitude et cette fidélité minutieuse se bornent à tout ce qui n'est que les simples dehors du personnage principal. Gil Blas, quoique portant le *golillo* (1), la cape et l'épée des Espagnols, avec toute la grâce castillane, pense et agit avec toute la vivacité française, et trahit en beaucoup d'occasions les sentimens caractéristiques d'un Français.

Le dernier éditeur français des œuvres de Lesage pense que Gil Blas peut avoir trouvé son modèle dans l'histoire spirituelle, mais graveleuse de Francion, écrite par le sieur Moulinet-du-Parc (2). J'avoue que je ne puis découvrir entre l'histoire de *Gil Blas* et cet ouvrage aucune ressemblance essentielle, si ce n'est que la scène des deux romans se passe principalement dans la sphère de la vie commune, ce qui peut se dire aussi du *Roman comique* de Scarron. Toute la composition de Gil Blas, d'un bout à l'autre, me paraît, dans ce qui constitue l'essence d'une œuvre littéraire, tout aussi originale que la lecture en est délicieuse.

Le héros qui raconte lui-même son histoire avec ses propres réflexions est une conception qui n'a pas encore été égalée dans aucune fable romanesque ; et cependant Gil Blas se montre un personnage si réel que nous ne pouvons nous dépouiller de l'idée que nous lisons le récit de quelqu'un qui a véritablement joué un rôle dans les scènes dont il nous entretient. Gil Blas a toutes les faiblesses

(1) *Golillo* ou plutôt *golilla*, espèce de collet à l'espagnole. Ed.

(2) On a prétendu que ce n'était qu'un nom supposé, et qu'il fallait attribuer *Francion* à Sorel de Souvigny. C'est un roman d'une gaieté folle, mais quelquefois trop libre. — Ed.

Digitized by Google

et les inconséquences inhérentes à notre nature, et que nous reconnaissons chaque jour en nous ou dans nos amis. Il n'est point un hardi fripon, tel que ceux que les Espagnols ont peints sous les traits de Paolo ou de Guzman, et tel que celui que Lesage a créé dans Scipion. Gil Blas au contraire est naturellement porté à la vertu; mais son esprit est par malheur trop facilement séduit par les tentations du mauvais exemple ou de l'occasion. Il est timide par tempérament, et cependant capable d'une action courageuse; rusé et intelligent, mais souvent dupe de sa vanité. Il a assez d'esprit pour nous faire rire avec lui des sotises d'autrui, et assez de faiblesses pour que la plaisanterie retombe souvent sur lui-même. Généreux, bon et humain, il a assez de vertus pour nous forcer à l'aimer; et, quant au respect, c'est la dernière chose qu'il demande à son lecteur. Gil Blas enfin est le principal acteur d'un théâtre, où, quoique remplissant souvent un rôle secondaire, tout ce qu'il nous met sous les yeux reçoit l'empreinte de ses opinions, de ses remarques et de ses sentimens. Nous reconnaissons *l'individualité* de Gil Blas dans la caverne des voleurs aussi-bien que dans le palais de l'archevêque de Grenade, dans les bureaux du ministre, et dans toutes les autres scènes à travers lesquelles il sait nous conduire d'une manière si agréable; généralement parlant, ses différentes aventures n'ont entre elles qu'une liaison très-légère, ou plutôt elles n'ont qu'un seul rapport, celui d'être arrivées à la même personne. Sous ce point de vue, on peut dire que c'est plutôt un roman de caractère que de situation; mais, quoiqu'il n'y ait point à proprement parler d'action

Digitized by Google

principale, il y a tant d'intérêt et de vie dans les récits épisodiques, que l'ouvrage ne languit pas un seul instant.

Le fils de l'écuyer des Asturies possède aussi la baguette magique du *Diable boiteux*, et avec toute la causticité d'Asmodée lui-même, il sait dépouiller les actions humaines du vernis doré qui les recouvre. Cependant, malgré toute sa verve de satire, le moraliste a tant de bonhomie et de gaieté, qu'on peut dire de lui comme d'Horace, *circum præcordia ludit*. Tout dans *Gil Blas* respire la bonne humeur et la plus ingénieuse philosophie. Même dans la caverne des voleurs on voit briller les éclairs de cet esprit dont Lesage sait animer toute son histoire. Cet ouvrage laisse le lecteur content de lui-même et du genre humain; les fautes de l'homme y paraissent plutôt des faiblesses que des vices, et ses malheurs ont toujours un côté si plaisant, que nous ne pouvons nous empêcher de rire au moment où ils excitent notre sympathie. Tout est rendu divertissant, même les actions coupables et la juste rétribution qui les suit. Ainsi, par exemple, Gil Blas, au temps de sa prospérité, néglige sa famille et manque indignement à la reconnaissance sacrée qu'un fils doit à ses parens. Cependant nous sentons que l'intervention de maître Moncade l'épicier, qui vient irriter l'orgueil du *parvenu*, devait si naturellement donner lieu aux conséquences qu'elle produit, que nous continuons à rire avec Gil Blas de lui-même dans la seule circonstance où il donne des marques d'une vraie dépravation de cœur. Ensuite la lapidation qu'il essuie à Oviedo et le désappointement de son ambitieuse espérance d'exciter l'admiration des ha-

Digitized by Google

bitans de sa ville natale, deviennent comme une expiation proportionnée à l'offense. Enfin l'histoire de Gil Blas est conçue et racontée de façon à amuser sans cesse; mais l'ouvrage eût gagné peut-être si l'auteur y avait parfois introduit une morale plus mâle et plus sévère.

Nous ne devons pas non plus oublier que Lesage, tout en considérant, ainsi que Cervantès, l'homme lui-même comme l'objet principal de son travail, ne manque pas de doubler l'effet du tableau, quand l'occasion s'en présente, en y mêlant des paysages délicieux, légèrement esquissés à la vérité, mais admirablement assortis à l'action elle-même. La description de la grotte du vieil ermite peut être citée comme un exemple de ce dont nous voulons parler.

Dans l'*Histoire de Gil Blas* on trouve encore l'art de fixer l'attention du lecteur, et de créer pour ainsi dire une réalité au sein de la fiction, non-seulement par l'exacte observation du costume et des localités, mais encore par une fidélité et en même temps par une couleur animée de détails qui rappellent un grand nombre de circonstances insignifiantes en elles-mêmes, et dont personne autre qu'un témoin oculaire ne pourrait garder le souvenir. C'est par ces petites circonstances que Lesage nous fait connaître les quatre pavillons et le corps de logis de Lirias, aussi parfaitement que si nous y avions dîné nous-mêmes avec Gil Blas ou son serviteur Scipion. La tapisserie, si bien conservée, quoique aussi ancienne que le royaume maure de Valence, les fauteuils de damas à l'antique; ces meubles d'une si mince valeur, et qui dans leur place convenable

Digitized by Google

avaient cependant isolément un air si respectable, le dîner, la sieste; tout concourt à donner à cette scène finale du troisième volume un tel air de réalité, et à nous laisser si persuadés du repos et du bonheur de notre amusant compagnon, que les derniers chapitres, où le héros va jouir, après ses travaux et ses dangers, du repos et du bonheur, ces chapitres, dis-je, qui dans les autres romans sont passés par les lecteurs comme jetés dans le moule commun, sont peut-être ceux qui intéressent le plus vivement dans les aventures de Gil Blas. Il ne reste pas dans l'esprit des lecteurs le plus léger doute sur la continuation de la félicité champêtre de notre héros, à moins qu'ils n'aient, comme nous, quelque peine à croire que le nouveau cuisinier de Valence puisse soutenir la comparaison avec son fameux prédécesseur maître Joachim, surtout pour ce qui regarde l'olla podrida ou les oreilles de porc en marinade. — En effet, disons-le à sa gloire, Lesage, qui excelle dans les descriptions de tous les genres, donne un tel relief à celles qui intéressent plus spécialement les gastronomes, qu'un épicurien de notre connaissance avait coutume de lire quelques-uns de ces chapitres dans l'intention de se procurer un appétit semblable à celui du licencié Sedillo; autant que ses amis en pouvaient juger, cette recette avait toujours un plein succès.

C'est à cette heureuse conclusion que se terminaient dans le principe les aventures de Gil Blas. Mais la popularité toujours croissante de l'ouvrage engagea Lesage à y ajouter un quatrième volume dans lequel on voit Gil Blas sortir de sa retraite pour affronter de nouveau les écueils de la vie des cours. Dans cette suite l'auteur se répète jus-

Digitized by Google

qu'à un certain point, car l'emploi de Gil Blas sous le comte d'Olivarez est exactement la contre-partie de sa position chez le duc de Lerme; et d'ailleurs cette continuation a le défaut ordinaire de toutes les suites, elle est maladroitement liée à la première partie et écrite évidemment avec moins de vigueur et d'originalité. L'accueil qu'elle reçut du public, au dire d'un critique français, ressemble à l'admiration qu'excite une beauté déjà sur le retour, et dont les traits sont encore les mêmes quoique le temps en ait fané la fraîcheur et l'éclat.

Même après la mort de Lesage, il sembla que son chef-d'œuvre dût faire naître autant de continuations qu'en a produit l'*Histoire d'Amadis*. Une *Histoire* apocryphe *de don Alphonse Blas de Lirias, fils de Gil Blas de Santillane*, (1), qu'on prétendit faire passer pour un ouvrage posthume de l'auteur original, fut publiée à Amsterdam et a été réimprimée depuis.

En 1717, Lesage fit paraître une traduction ou plutôt une faible imitation du *Roland amoureux* de Boyardo (2), poème d'une riche imagination que l'auteur de *Gil Blas* réduisit à n'être plus qu'un simple conte de fées, en le dépouillant de tout le coloris magique dont l'avait revêtu l'auteur original. Lesage avait l'intention de ne pas respecter davantage l'Arioste; heureusement cette tentative téméraire n'eut pas lieu. Non-seulement l'ingénieux Français n'avait pas le génie poétique du Toscan, mais encore la langue dans laquelle

(1) Par un anonyme. — Ed.

(2) L'auteur de l'*Orlando innamorato* vivait à la cour de Ferrare, et mourut gouverneur de Reggio en 1494. Le *Roland furieux* de l'Arioste n'est que la continuation du poème de Boyardo. — Ed.

Digitized by Google

il a écrit ne serait guère propice à rendre les beautés de l'original italien (1).

Lesage trouva à employer ses loisirs d'une manière plus d'accord avec son vrai talent, dans la compilation des *Aventures du chevalier de Beauchêne*, brave officier de marine, ou plutôt corsaire, le Paul Jones (2) de cette époque dans les mers des Antilles. Il disait avoir obtenu les matériaux de cet ouvrage, qui ne fut jamais terminé, de la veuve même du chevalier, qui résidait à Tours. Lesage a très-bien soutenu le caractère franc et à demi civilisé du marin aventurier; mais il trouva probablement sa tâche pénible, si nous en jugeons par le grand nombre d'épisodes qu'il a entés sur le récit principal. Il est à présumer que *l'Histoire du chevalier de Beauchêne* ne fut pas accueillie avec beaucoup d'empressement, car la continuation que l'auteur promettait n'a jamais paru. *Le Chevalier de Beauchêne* fut mis au jour en 1732, et la même année Lesage publia une traduction ou plutôt un abrégé des *Aventures de Gusman d'Alfarache*, le plus célèbre des romans espagnols *à la picaresque* (3).

En 1734, Lesage traduisit l'histoire de *Vanillo Gonzales, appelé le Garçon de bonne humeur*, de l'espagnol de Vincentio Espinel (4).

Apparemment ces travaux secondaires renouvelèrent le goût de l'auteur pour les compositions

(1) Nous ne pouvons malheureusement réfuter cette assertion de sir Walter Scott qu'en citant deux épopées comiques qui sont un outrage aux bonnes mœurs et à la religion, celle de Voltaire et celle de Parny. — Ed.

(2) Héros transfuge de la guerre de l'indépendance américaine, qui a fourni le sujet du *Pilote*, par M. Cooper. — Ed.

(3) *Picaresco*, *picaresca*, adjectif de *picaro*. — Ed.

(4) C'est plutôt une imitation de l'*Estivanillero* d'Espinel. — Ed.

Digitized by Google

originales. *Le Bachelier de Salamanque* fut son dernier roman ; et quoique l'on puisse aisément découvrir les faibles efforts qui révèlent les ravages de la vieillesse, et le déclin d'une verve appauvrie dans les scènes d'observation et dans le style, cependant de temps en temps nous y retrouvons des passages qui nous rappellent le génie dont la maturité produisit *Gil Blas* et *le Diable boiteux*. *Le Bachelier de Salamanque*, comparé à ces deux ouvrages, est une véritable chute ; mais Lesage seul pouvait en faire une semblable, et plusieurs morceaux, avons-nous dit, sont dignes de ses plus heureuses productions. La scène, par exemple, où il nous montre Carambola employé à endormir par sa lecture un membre du conseil des Indes qui s'éveille impitoyablement toutes les fois que le lecteur s'arrête un instant pour se rafraîchir, ne déparerait point les récits d'Asmodée lui-même. Il faut avouer que les scènes qui se passent au Mexique n'ont aucune sorte de mérite. Lesage n'avait pas des mœurs de la Nouvelle-Espagne la connaissance approfondie qu'il avait acquise de celles de la métropole. Aussi son Bachelier est comparativement un insignifiant personnage. S'il est vrai que Lesage, jaloux comme d'autres écrivains des premières productions de son génie, ait préféré cet ouvrage, l'enfant de ses vieux jours, à son *Diable boiteux* et à *Gil Blas*, nous ne pourrons nous empêcher de dire que la décadence visible de son talent avait sans doute affecté son goût dans la même proportion, et que certainement il n'avait pas invoqué Asmodée lorsqu'il conçut cette opinion.

Après *le Bachelier de Salamanque*, Lesage fit paraître en 1740 son dernier ouvrage original,

Digitized by Google

la Valise trouvée, qui fut imprimé dans le courant de cette année sans nom d'auteur. Ses derniers travaux se rapprochèrent ainsi du genre de ceux par lesquels il avait débuté, car *la Valise trouvée* consiste en une collection mélangée de lettres sur divers sujets, semblables à celles d'Aristénète, traduites par notre auteur en 1695.

Une compilation intéressante d'anecdotes et de bons mots, publiée en 1743, termina les longs travaux de l'auteur de *Gil Blas*. Ces anecdotes sont racontées avec toute la vivacité qui caractérise son genre d'esprit, et on peut supposer qu'elles avaient été recueillies dans son portefeuille pour être destinées à former quelque ouvrage régulier. Mais elles furent livrées au public dans l'état où elles se trouvaient lorsque la vieillesse engagea Lesage, alors dans sa soixante-quinzième année, à abandonner sa plume.

En parcourant ainsi rapidement les différens travaux de Lesage, nous avons par le fait terminé à peu près l'histoire de sa vie. Il paraît qu'elle se passa tout entière au sein de sa famille, sans avoir été diversifiée par aucun événement qui n'eût pas rapport à ses engagemens dramatiques ou littéraires. Son goût pour la solitude fut peut-être augmenté par la surdité à laquelle il devint sujet depuis 1709, car il y fait allusion dans le prologue critique de *Turcaret*. Sur le déclin de sa vie, il en souffrait au point d'être obligé de se servir constamment d'un cornet. Néanmoins sa conversation était si agréable, que lorsqu'il se rendait à son café favori dans la rue Saint-Jacques, les assistans formaient cercle autour de lui; quelques-uns même montaient sur les tables et sur les siéges, afin de recueillir les re-

Digitized by Google

marques et les anecdotes que ce grand observateur de la nature humaine savait raconter avec la même force qu'il le faisait dans ses ouvrages.

La fortune de Lesage, quoique médiocre, semble avoir été toujours suffisante pour ses besoins, et sa vie privée fut tranquille et heureuse. Le cours de ce bonheur fut cependant un peu troublé par le penchant qui entraîna sur le théâtre l'aîné et le plus jeune de ses fils. Les fils d'un auteur dramatique devaient naturellement se sentir portés de prédilection pour l'art théâtral; mais Lesage, qui avait manifesté le plus grand mépris et la plus invincible aversion contre une profession qu'il avait toujours peinte sous un jour odieux ou ridicule, ressentit un vif chagrin de voir ses enfans embrasser une semblable carrière. Ce chagrin ne fut probablement pas diminué lorsque l'aîné obtint une place honorable parmi ces mêmes Romains du Théâtre-Français contre lesquels son père avait soutenu pendant si long-temps une guerre satirique. Ce fils aîné de Lesage était un jeune homme de grandes espérances, et du caractère le plus aimable. Il avait été destiné au barreau. Lorsqu'il embrassa la profession de comédien, il prit le nom de Montmenil, sous lequel il devint fameux dans les rôles de valets, de paysans, et autres personnages du bas comique. Il ne fut pas moins remarquable par l'excellence de son caractère privé et ses qualités sociales; et ayant obtenu un rang honorable au Théâtre-Français, il fut accueilli dans la meilleure société. Cependant de long-temps son père ne put entendre parler des talens de Montmenil dans sa profession, ou même de ses vertus privées et de la considération générale dont il jouissait, sans

Digitized by Google

montrer des signes évidens d'une violente et pénible émotion. A la fin on effectua entre Montmenil et son père une réconciliation. Lesage, passant tout d'un coup de son vif ressentiment à toute la chaleur de la tendresse paternelle, ne pouvait supporter de se séparer pour quelques jours d'un fils dont peu de temps auparavant il permettait à peine de prononcer le nom devant lui. La mort de Montmenil, qui arriva le 8 septembre 1743, à la suite d'un rhume qu'il avait gagné dans une partie de chasse, fut un coup si funeste pour son père déjà avancé en âge, qu'il se détermina sur-le-champ à renoncer à Paris et au monde. Le troisième fils de Lesage devint aussi comédien sous le nom de Pittenec; on dit même qu'il composa quelques pièces dramatiques, mais il ne paraît pas qu'il se soit distingué ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux carrières.

D'un autre côté, le second fils de Lesage montra un caractère plus docile que ses deux frères; il étudia la théologie et prit les ordres. Par la protection de la reine (femme de Louis XV), il fut nommé chanoine de la cathédrale de Boulogne, et reçut le brevet d'une pension. La modeste indépendance qu'il s'était procurée lui donna les moyens de recueillir dans sa maison son père, sa mère et sa sœur, lorsque la mort de Montmenil eut entièrement abattu le courage de son père, et il pourvut à leurs besoins pendant le reste de leurs vieux jours. Sa sœur (dont nous n'avons point encore fait mention) se distingua par sa tendresse filiale, et consacra sa vie au bien-être de ses parens.

Ce fut après sa retraite à Boulogne, et pendant la résidence de Lesage chez son fils le chanoine,

Digitized by Google

qu'il fut visité par le comte de Tressan, auquel les anciens romans français doivent une popularité semblable à celle que l'ingénieux Georges Ellis (1) a rendue à nos ouvrages de ce genre. Nous trouvons dans la correspondance du comte de Tressan des particularités remarquables sur l'auteur de *Gil Blas*, alors extrêmement avancé en âge, et que le lecteur nous saura gré, sans doute, de lui communiquer dans les propres termes du comte lui-même.

Paris, 20 janvier 1780.

A MONSIEUR ***

Monsieur,

« Vous m'avez prié de vous donner quelques notions sur les derniers jours du célèbre auteur de *Gil Blas* et de plusieurs ouvrages estimés : voici, monsieur, les seules que je puisse vous donner :

« Après la bataille de Fontenoy, à la fin de 1745, le feu roi n'ayant nommé personne pour servir sous les ordres de M. le maréchal de Richelieu, les événemens et de nouveaux ordres m'arrêtèrent à Boulogne-sur-Mer, où je restai commandant en Boulonnais, Ponthieu et Picardie.

« Ayant su que M. Lesage, âgé d'environ quatre-vingts ans, et son épouse à peu près du même âge, habitaient à Boulogne, un de mes premiers soins fut de les aller voir, et de m'assurer par moi-même de leur état présent. Je les

(1) M. Ellis a publié un choix de romans anciens : *Specimens of early english romances*.—Ed.

Digitized by Google

trouvai logés chez leur fils, chanoine de la cathédrale de Boulogne, et jamais la piété filiale ne s'est occupée avec plus d'amour à soigner et embellir les derniers jours d'un père et d'une mère qui n'avaient presque aucune autre ressource que les médiocres revenus de ce fils.

« M. l'abbé Lesage jouissait à Boulogne d'une haute considération. Son esprit, ses vertus, son dévouement à servir ses proches, le rendirent cher à monseigneur de Pressy son digne évêque, à ses confrères et à la société.

« J'ai vu peu de ressemblances aussi frappantes que celle de l'abbé Lesage avec le sieur Montmenil son frère, il avait même une partie de ses talens et de ses dons les plus aimables; personne ne lisait des vers avec plus d'agrément; il possédait l'art si rare de ces tons variés, de ces courts repos qui, sans être une déclamation, impriment aux auditeurs le sentiment et les beautés qui caractérisent un ouvrage.

« Je regrettais et j'avais connu le sieur Montmenil; je me pris d'estime et d'amitié pour son frère; et la feue reine, sur le compte que j'eus l'honneur de lui rendre de sa position et de son peu de fortune, lui fit accorder une pension sur un bénéfice.

« On m'avait averti de n'aller voir M. Lesage que vers le milieu du jour; et ce vieillard me donna l'occasion d'observer, pour la seconde fois, l'effet que l'état actuel de l'atmosphère peut faire sur nos organes dans les tristes jours de la caducité.

« M. Lesage s'éveillant le matin, dès que le soleil paraissait élevé de quelques degrés sur l'horizon, s'animait et prenait du sentiment et

Digitized by Google

de la force à mesure que cet astre approchait du méridien; mais lorsqu'il commençait à pencher vers son déclin, la sensibilité du vieillard, la lumière de son esprit, et l'activité de ses sens, diminuaient en proportion; et dès que le soleil paraissait plongé de quelques degrés sous l'horizon, M. Lesage tombait dans une sorte de léthargie dont on n'essayait pas même de le tirer.

« J'eus l'attention de ne l'aller voir que dans les temps de la journée où son intelligence était la plus lucide, et c'était à l'heure qui succédait à son dîner; je ne pouvais voir sans attendrissement ce vieillard estimable qui conservait la gaieté, l'urbanité de ses beaux ans, quelquefois même l'imagination de l'auteur du *Diable boiteux* et de *Turcaret*, mais un jour, étant arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je vis avec douleur que la conversation commençait à ressembler à la dernière homélie de l'archevêque de Grenade, et je me retirai.

« M. Lesage était devenu très-sourd; je le trouvais toujours assis près d'une table où reposait un grand cornet; saisi quelquefois par la main avec vivacité, il demeurait immobile sur sa table lorsque l'espèce de visite qu'il recevait ne lui donnait pas l'espérance d'une conversation agréable : comme commandant dans la province, j'eus le plaisir de le voir s'en servir toujours avec moi; et cette leçon me préparait à soutenir bientôt la pétulante activité du cornet de mon cher et illustre confrère et ami M. de la Condamine.

« M. Lesage mourut dans l'hiver de 1746 à 1747. Je me fis un honneur et un devoir d'as-

Digitized by Google

sister à ses obsèques avec les principaux officiers sous mes ordres. Sa veuve lui survécut peu de temps. L'abbé Lesage fut regretté quelques années après par son chapitre et la société éclairée dont il avait fait l'admiration par ses vertus.

« J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime possible,

« Monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Le comte de TRESSAN,

« Lieutenant-général des armées du roi, de l'Académie française, et de celle des Sciences.

L'intéressante lettre du comte de Tressan nous ayant conduit au cercueil de Lesage, il ne nous reste rien à ajouter, sinon qu'une épitaphe placée sur son tombeau rappelle en vers assez plats une honorable vérité, qu'il fut plutôt l'ami de la vertu (1) que celui de la fortune. En effet, après les orages de sa jeunesse, sa conduite paraît avoir été irréprochable; et si dans ses ouvrages il a attaqué les vices plutôt avec les armes du ridicule qu'avec celles de l'indignation, s'il a décrit quelques scènes de plaisir et même de licence, sa muse a su éviter toute souillure, même quand elle suivait un sentier fangeux. Enfin, une louange bien précieuse à donner à Lesage, c'est de remarquer que, s'écartant sur ce point de beaucoup de ses compatriotes qui ont parcouru

(1) Sous ce tombeau gît Lesage abattu
Par le ciseau de la Parque importune;
S'il ne fut pas ami de la Fortune,
Il fut toujours ami de la Vertu.

Digitized by Google

la même carrière, il ne s'est jamais abaissé à faire sa cour au vice par des peintures indécentes. Si Voltaire, comme on le dit, estimait peu les talens de Lesage, ce jugement tranchant était surtout injuste à l'égard d'un auteur qui, sans éveiller une mauvaise pensée, savait par le charme de ses fictions créer un intérêt plus vif et plus honorable que n'a pu faire le spirituel seigneur de Ferney lui-même avec le secours d'Asmodée, quand ce malicieux esprit lui a prêté toute son inspiration dans les contes de *Candide* et de *Zadig* (1).

Abbotsford, 20 septembre 1822.

---

(1) PRÉCIS *de la querelle littéraire sur la propriété nationale* de Gil Blas.

Qu'oserions-nous ajouter à l'appréciation précédente de *Gil Blas* et de Lesage par le premier romancier de nos jours? La notice de sir Walter Scott satisfait plus l'amour-propre national que ne pourrait le faire l'éloge le plus pompeux composé par un de nos compatriotes. Espérons qu'elle dissipera quelques préventions plus ou moins fondées qui s'étaient élevées parmi nous sur la *partialité anglaise* du barde d'Écosse. Nous tâcherons de prouver ailleurs que ces préventions ont souvent été trop exigeantes contre un auteur qui, après tout, ne saurait renoncer pour notre plaisir à tous les préjugés de sa nation envers la nôtre. Mais dans une question aussi délicate que celle de la *propriété* de *Gil Blas*, nous devons savoir gré à sir Walter Scott de s'être prononcé franchement en faveur de la France, quand il aurait eu pour lui non-seulement toute l'Espagne, mais encore quelques Français parmi lesquels le grand nom de Voltaire se trouve compromis. Heureusement les argumens de Voltaire lui-même sont les plus faciles à renverser. Ce grand écrivain, qui avait toutes les petites faiblesses des petits auteurs, ennemi de Lesage et dépité sans doute de n'avoir pu arrêter le succès de *Gil Blas* en glissant légèrement sur le mérite de cet ouvrage

dans sa première édition du *Siècle de Louis XIV*, imagina dans les éditions subséquentes d'accuser Lesage de plagiat ; il se contenta dans ce but d'énoncer que *Gil Blas* était pris *entièrement* d'un livre espagnol intitulé : *la Vidad de lo escudero don Marco Obregon*. Heureusement la vie de l'écuyer Obregon existait et ce qui rend presque inexplicable la légèreté avec laquelle, Voltaire osa risquer une telle assertion, c'est qu'il avait paru une nouvelle traduction française du roman de Vincent Espinel depuis le règne de Louis XIV. Quelques adeptes, accoutumés à croire Voltaire sur parole, répandirent la découverte du prétendu plagiat jusqu'en Espagne, où l'on ne savait pas que Cervantes avait un rival de sa propre nation sous un nom français. Mais on ne découvrit dans *Marco Obregon* que quelques idées premières et deux ou trois scènes comiques dont Lesage avait évidemment fait son profit. Les plagiats de Voltaire ont été de temps à autre plus considérables.

N'importe, l'éveil avait été donné aux critiques de la Péninsule ; et un père Isla, jésuite, se chargea en 1787 de revendiquer *Gil Blas* sur de nouveaux titres. Il en composa une traduction très-inégale, souvent même inexacte, et avec une audace toute jésuitique il osa la publier et l'intituler : — *Gil Blas de Santillana vuelto à su patria*, etc., etc. — *Gil Blas de Santillane, restitué à sa patrie par un Espagnol zélé, qui ne souffre pas qu'on se moque d'elle.*

Cette conquête valait bien la peine que l'*Espagnol zélé* y attachât son nom ; mais le disciple de Loyola, par un reste de conscience, ne se crut pas tellement sûr de son fait qu'il ne jugeât nécessaire de publier d'abord sa méchante *retraduction* sous les noms supposés de *Don Joaquin Frederico Issalpo*. Qu'on n'objecte pas sa robe comme le prétexte respectable de cet incognito ; le jésuite, qui était homme d'esprit et même de goût, avait déjà publié entre autres ouvrages le roman satirique de *Frère Gérondif* contre les mauvais prédicateurs de son pays. Les motifs de *la restitution* sont exposés dans un long prologue où il n'oublie pas de dire, pour son propre compte, que les romans sont d'excellens livres, parce que le Saint-Esprit en a composé lui-même dans l'Écriture ; car, ajoute le disciple d'Escobar, les paraboles de la Bible sont de petits romans, les romans sont donc de longues paraboles. A ce compte, le paradis rêvé par Gray, dont parle sir Walter Scott dans la notice sur Lesage, ne serait pas une conception si profane. Quant au roman de *Gil Blas*, le jésuite, après avoir prouvé son excellence, ce qui était la partie la plus facile de sa tâche, prétend que Lesage passa plusieurs années en Espagne (fait dont la fausseté est avérée), et qu'un ami lui confia le manuscrit de *Gil Blas*, pour le traduire et l'imprimer à Paris ; parce que cette satire politique *eût coûté la vie* à tout imprimeur, prote et compositeur espagnols qui se seraient avisés de la publier. Ravi

Digitized by Google

de cette petite invention, et triomphant comme son héros Gérondif après un de ses plus beaux sermons, le père Isla s'écrie : *Che si non sia vero, al meno è ben trovato !* Cette revendication bouffonne a fait quelque temps fortune, et un académicien commentateur de Lesage a pris la peine de la traduire et de la réfuter longuement. Par malheur ce savant académicien n'entend qu'imparfaitement la langue du père Isla. Quelques-uns de ses contre-sens inévitables ont donné beau jeu à un troisième *Espagnol zélé* qui n'aime pas non plus qu'on se moque impunément de sa nation ; celui-ci est l'auteur un peu lourd de l'*Histoire de l'inquisition*, J. Llorente, qui adresse à la *générosité française* trois cent six pages de *démentis* contre M. le comte de Neufchâteau. Ce factum nous offre la même histoire du manuscrit de *Gil Blas*, apporté cette fois en France par le père de l'abbé Jules de Lyonne, qui le légua à Lesage, avec d'autres dépouilles opimes de la littérature espagnole. Il paraît prouvé au seigneur don Llorente que ce roman avait été composé originairement, pendant le règne de Philippe IV, sous le titre du *Bachelier de Salamanque*, et que Gil Blas n'est autre chose que le bachelier *démembré* à plusieurs reprises, et grossi de *nouvelles* pillées à d'autres romanciers ou auteurs dramatiques espagnols. Les *Aventures de Gil Blas* une *olla podrida* de plagiats partiels! Et nous qui en admirons le plan autant que les détails, l'enchaînement autant que la variété des anecdotes, et cette invention si féconde de Lesage de conduire son héros par toutes les épreuves et les conditions de la vie! Et ce malheureux *Bachelier de Salamanque*, qui ainsi torturé, mutilé, démembré, fournit encore un roman tout entier en trois volumes publié par le spoliateur avec son titre primitif! Nous apprenons enfin le nom de l'auteur véritable ; c'est Antonio de Solis y Ribadeneira. Et comment a-t-il été désigné à M. Llorente? il l'a reconnu parmi trente-huit écrivains *remarquables*, ses contemporains, *comme le plus propre à composer Gil Blas par la tournure particulière de son esprit.* Si le patriotisme inspire de pareilles illusions, elles ont encore un côté respectable ; mais, pour cette histoire du moins vous ne pourrez pas dire, M. Llorente, comme votre compatriote le jésuite : *Si non sia vero, è ben trovato.* Nous n'abuserons pas de la bonhomie de M. Llorente pour analyser les divers chapitres de son factum, où il soutient sa thèse contre Lesage en démontrant comment il sait tantôt trop bien l'espagnol pour un Français, et tantôt pas assez bien pour un traducteur Selon lui, gêné par les difficultés de son texte, Lesage *n'a pas dans Gil Blas toute la grâce et l'aisance de son style ;* de plus, il avait quelque peine à déchiffrer son manuscrit espagnol ; car il a écorché plusieurs noms propres! A la bonne heure, M. Llorente, attaquez Lesage sur l'orthographe espagnole ; mais quant à son style, permettez-nous de croire que nous sommes

seuls juges compétens. Or, si l'Espagne parvenait à prouver que *Gil Blas* n'est qu'une traduction, cette traduction n'en resterait pas moins un modèle du style naturel, et le plus riche trésor de toutes les locutions nobles et familières de la langue française. M. Llorente veut enfin démontrer mathématiquement que Lesage pourrait réclamer tout au plus comme siennes, sinon *pillées* dans des manuscrits inconnus, six cents pages de son *Gil Blas*. La partie historique lui est surtout disputée comme volée aux *Mémoires contemporains* et aux *Dictionnaires biographiques*; quelque jour nous verrons également attribuer la moitié du roman épique d'*Ivanhoe* à l'excellente histoire des Anglo-Saxons par M. Sharon-Turner, les trois quarts des *Puritains d'Écosse* aux *Mémoires sur les guerres civiles d'Angleterre*, etc., etc.

Le dernier champion des prétentions de l'Espagne au sujet de *Gil Blas* est un rédacteur de la *Biographie universelle*, M. Bocous, qui, oubliant à dessein Vincent Espinel et Antonio de Solis, nous déclare qu'il *paraît certain qu'on voit encore à l'Escurial le manuscrit original de Gil Blas qui par la date, le style, et même l'écriture de 1640, ne peut être une traduction du roman de Lesage, publié plus d'un siècle après cette époque.* (*a*)

Certes, fiers de nos richesses littéraires, nous avons eu le tort d'adopter trop long-temps la fausse assertion de Montesquieu, quand il a dit que l'Espagne n'avait qu'un bon livre, celui qui se moquait de tous les autres. Nous avons même des obligations très-précieuses à la littérature espagnole; le grand Corneille et Molière lui-même démentiraient Montesquieu au besoin. Comme Corneille et Molière, Lesage s'est inspiré de l'esprit du théâtre des Espagnols, de l'esprit de leurs romanciers, et leur a ravi des scènes et des nouvelles entières; mais l'ensemble de *Gil Blas* lui appartient légitimement; ou si l'Espagne avait entre les mains le moyen de revendiquer la propriété d'un tel livre, sa littérature serait-elle plus riche que la nôtre, elle ne dédaignerait pas de faire valoir clairement tous ses droits sur ce chef-d'œuvre des romans de mœurs. Jusqu'à ce jour, le procès est jugé en notre faveur; que l'Espagne en appelle quand elle pourra. — Ed.

(*a*) V. l'article du père Isla, tome XXI, p. 294. Mais M. H. Audiffret, rédacteur dans la même Biographie, tome XXIV, de la notice sur Lesage, adopte sans réserve les argumens de M. François de Neufchâteau, et conclut en disant qu'ils sont sans réplique, et qu'ils donnent gain de cause à la nation française dans ce singulier procès. (Ed. de Liége.)

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

SAMUEL RICHARDSON.

Une dame dont le nom sera cher long-temps aux amis de la littérature, mistress Barbauld, a déjà écrit avec esprit et avec une élégante simplicité la vie (*a*) de Richardson, qui fut excellent homme autant qu'écrivain ingénieux. Les principales circonstances de notre notice sont, comme on doit le présumer, extraites de cet ouvrage, auquel nous ne pourrions rien ajouter d'important, et qu'on trouve en tête de la correspondance de Richardson, publiée en 1804, par Philips, en six volumes.

Samuel RICHARDSON naquit dans le comté de Derby, en 1689. Son grand-père avait eu plusieurs fils : sa famille appartenait à la classe moyenne de la société; et sa fortune avait été tellement réduite que ses enfans furent élevés pour être artisans. La mère de Richardson descendait aussi de parens honnêtes; mais la mort de son père et de sa mère, qui ne survécurent

(*a*) Elle a été traduite en français par J. J. Leuliette, Paris, 1808, in-8°. (Ed. de Liége.)

Digitized by Google

l'un à l'autre qu'une demi-heure dans la peste qui désola l'Angleterre en 1663, l'avait laissée orpheline dans un très-bas âge : on ne dit point quel était son nom. Le père de Samuel était menuisier, et avait été employé en cette qualité par le malheureux duc de Monmouth. (1) Craignant peut-être le même sort que College, son compagnon, et bien connu dans ce temps-là sous le nom du menuisier protestant (2), il se retira à Shrewsbury.

Ayant essuyé des pertes considérables dans son état, Richardson le père ne put donner à son fils Samuel qu'une éducation très-ordinaire; et Samuel, qui devait parvenir à un rang si éminent dans la littérature anglaise, ne connaissait d'autre langue que la sienne. Malgré ces désavantages, et peut-être à cause de ces désavantages même, le jeune Richardson se livra de très-bonne heure, par une sorte d'instinct, au genre de talent qui devait rendre son nom immortel. Nous allons transcrire ses propres expressions, car l'on ne peut rien y changer.

« Je me souviens que l'on me remarquait dès « mon jeune âge comme doué d'invention. Je « n'aimais point à jouer comme les autres éco- « liers; mes camarades m'appelaient *le Sérieux* « et *M. Gravité* : il y en avait cinq qui se « plaisaient particulièrement à sortir seuls avec « moi, soit pour faire une promenade, soit pour

(1) Le duc de Monmouth avait conspiré contre Jacques II. Il était le fils naturel de Charles II. C'est le même qui joue un rôle dans le roman d'*Old mortality* (les Puritains). Voyez aussi l'*Histoire de la Révolution de 1688 en Angleterre*, par M. Mazure. Paris, 1825. — Ed.

(2) Voyez le procès de College dans le 3e vol. des *Causes célèbres étrangères*. — Ed.

Digitized by Google

« me mener chez leurs pères ou pour venir chez « le mien, et se faire conter mes histoires, « comme ils disaient. Je leur en contais quelques-« unes que j'avais lues; je leur en disais d'autres « que j'inventais, qu'ils aimaient beaucoup, et « qui souvent les touchaient. L'un d'eux entre « autres, je me rappelle, voulait que j'écrivisse « une histoire, c'est ainsi qu'il l'appelait, sur le « modèle de *Tommy Pots* (1) : j'ai oublié main-« tenant ce que c'était; je me souviens seule-« ment que le héros était un domestique à qui « une jeune et belle demoiselle donnait la pré-« férence (à cause de son bon naturel) sur un « jeune lord qui était un libertin. Toutes mes « histoires, je suis fier de le dire, avaient une « excellente morale (2). »

Mais Richardson trouva dans l'autre sexe un auditoire dont l'âme avait encore plus d'affinité avec son jeune talent. Une vieille dame, il est vrai, paraît avoir reçu assez mal une lettre dans laquelle le futur moraliste, dans un avis amical, faisait contraster les prétentions de ladite dame à la piété, avec le plaisir qu'elle trouvait à médire des gens en leur absence; mais il était bien accueilli des jeunes personnes sentimentales.

« Timide et réservé, dit-il, j'étais recherché « par toutes les jeunes personnes de goût dans « le voisinage et qui avaient quelque instruction. « Cinq à six de ces jeunes demoiselles, quand « elles se réunissaient pour coudre, qu'elles avaient « un livre qui leur plaisait et qu'elles croyaient « de nature à me plaire aussi, *m'empruntaient*

(1) Conte d'enfant. — Ed.
(2) *Vie de Richardson*, vol. I, p. 36, 37

« pour leur en faire la lecture : leurs mères y
« assistaient quelquefois; et les mères et les filles
« goûtaient fort les remarques qu'elles m'excitaient
« à faire. Je n'avais que treize ans, lorsque
« trois de ces jeunes personnes, ayant une haute
» opinion de ma taciturnité, me révélèrent, à
« l'insu les unes des autres, leurs secrets amou-
« reux, pour m'engager à leur donner des copies
« de lettres, ou à corriger les réponses aux lettres
« de leurs amans; aucune d'elles n'a jamais su
« que j'étais le secrétaire des autres. On me
« chargeait de gronder, de rebuter même quand
« on se fâchait; mais quand on avait été of-
« fensée, ou qu'on se plaignait, le cœur de
« celle qui voulait gronder ou rebuter le cou-
« pable se montrait à moi plein d'estime et d'af-
« fection, et craignant d'être prise au mot, on
« me disait d'adoucir ce terme-ci, de changer
« ce mot-là. Une de ces jeunes personnes, en-
« chantée de l'ardeur de son amant, de ses ser-
« mens d'un amour éternel, et à qui je demandai
« ce qu'il fallait écrire, me dit : — Je ne saurais
« trop vous le dire; mais (le cœur sur les lèvres)
« vous ne pouvez lui écrire avec trop de douceur.
« Toute sa crainte était de s'exposer à encourir
« le dédain par sa bonté (1). »

Le père de Richardson avait eu l'ambition de faire de son fils un ecclésiastique; mais sa fortune ne lui permettant pas de lui donner l'éducation qu'exige ce ministère, Samuel fut destiné à une profession liée de près à la littérature, et il fut mis en apprentissage en 1706 chez M. Wilde, imprimeur. Industrieux, intelligent, réglé dans ses habitudes, et attentif à ses devoirs, dont

(1) *Vie de Richardson*, vol. I, p. 39, 40.

Digitized by Google

aucune passion ne le détournait, Richardson fit des progrès rapides dans la profession d'imprimeur.

« Je fis mes sept années d'apprentissage, dit-il, « sous un maître qui m'enviait toutes les heures « qui ne tournaient pas à son profit, même les « momens de loisir et de récréation que mes « camarades, moins dociles, le *forçaient* de leur « accorder, et dont les apprentis jouissaient chez « les autres maîtres. Je prenais sur mes heures « de repos le temps que j'employais à lire pour « cultiver mon esprit; et j'entretenais une corres- « pondance avec un *gentleman* très-riche, d'un « état bien au-dessus du mien; et qui, s'il eût « vécu, avait l'intention de faire beaucoup pour « moi : voilà les seules occasions que j'eusse de « profiter de mes dispositions naturelles. Un petit « incident que je puis faire connaître, c'est que « j'avais soin d'acheter ma chandelle, afin que « mon maître, qui m'appelait la colonne de sa « maison, ne pût se plaindre de la moindre « négligence; je ne me fatiguais pas en veillant « trop tard, afin que mes occupations de la « journée n'en souffrissent pas (1). »

La correspondance entre Richardson et le *gentleman* qui avait si judicieusement choisi l'objet de son patronage était volumineuse; mais, à la mort prématurée de cet ami, elle fut, d'après ses intentions, livrée aux flammes.

Richardson passa encore plusieurs années dans les obscures occupations de l'imprimerie, avant de prendre ses lettres de citoyen de Londres et de s'établir maître imprimeur. On découvrit bientôt ses talens pour la littérature, et il écrivit, pour

(1) *Vie de Richardson*, vol. I, p. 41, 42.

Digitized by Google

rendre service aux libraires, des préfaces, des épîtres dédicatoires, et autres articles du même genre. Il imprima plusieurs des journaux périodiques recherchés à cette époque, et M. Onslow, orateur de la chambre des communes, obtint pour lui l'impression lucrative des journaux de la chambre; quoique Richardson ait eu à se plaindre de quelques retards dans les paiemens, il dut retirer de grands avantages de cette entreprise.

Ponctuel à remplir ses engagemens, surveillant soigneusement à ses affaires, Richardson se trouva sur la chemin de la fortune, et jouit de la considération qui l'accompagne. En 1754, il fut élu maître de la corporation des *Stationers* (1); en 1760, il acheta une moitié de la patente d'imprimeur du roi, et par-là augmenta considérablément son revenu. Il était fort à son aise, et, indépendamment de sa maison dans *Salisbury-Court*, il prit une maison de campagne, d'abord à North-End, près de Hammersmith, et ensuite à Parsons-Green (2).

Richardon a été marié deux fois : d'abord à Allington Wilde, fille de l'imprimeur chez lequel il avait fait son apprentissage, et ensuite, en 1731, à la sœur de James Leake, libraire : cette seconde femme survécut à son mari. Voici le tableau touchant de ses malheurs de famille tel qu'il est tracé dans une lettre à lady Bradshaigh.

« Je vous ai dit, madame, que j'ai été marié » deux fois; et j'ai été heureux dans ces deux » mariages; vous le croirez quant au premier, » lorsque je vous dirai que je chéris encore la

(1) *Stationers*, marchands papetiers, qui font aussi en petit le commerce de la librairie. — Ed.

(2) Village de la banlieue de Londres. — Ed.

Digitized by Google

» mémoire de la femme que j'ai perdue; quant
» au second, lorsque je vous assurerai que je
» puis la chérir sans rien diminuer du mérite de
» ma femme actuelle, et sans qu'elle s'en plaigne,
» car elle en parle en toute occasion avec autant
» d'affection et d'estime que moi-même.

« J'ai eu de ma première femme cinq fils et
» une fille; quelques-uns eussent été d'aimables
» petits babillards; ils avaient l'air de jouir
» d'une bonne santé, avaient une figure spiri-
» tuelle, et annonçaient des dispositions heureuses.
» La mort de l'un d'eux a, je crois, accéléré celle
» de sa mère, qui n'a jamais pu se consoler de
» l'avoir perdu. J'ai eu de ma femme actuelle
» cinq filles et un fils; ce fils, qui donnait de
» grandes espérances, est mort; j'ai perdu une
» fille; il m'en reste quatre qui sont d'excellentes
» filles, et leur mère est tendre et d'un très-bon
» exemple pour elles.

« Ainsi, pour répondre à votre question, j'ai
» perdu six fils (tous mes fils) et deux filles,
» dont je ne me suis séparé qu'avec le plus grand
» regret. J'ai été aussi privé de parens très-
» proches et qui m'étaient bien chers; ces pertes
» m'ont profondément affligé. Je suis, je puis
» dire, très-susceptible d'impressions de cette na-
» ture. J'ai perdu un père, un père honnête, un
» bon père, par accident: il se cassa la cuisse
» en voulant faire un effort pour ne pas tomber
» après avoir glissé en traversant sa cour. J'ai
» long-temps pleuré mon père, que je n'ai point
» quitté dans sa dernière maladie. J'ai perdu
» hors d'Angleterre deux frères que j'aimais ten-
» drement. Un ami, plus précieux que beaucoup
» de frères, m'a été enlevé. Enfin onze morts

Digitized by Google

» m'ont affligé dans le cours de deux années!
» Mes nerfs furent si affectés par ces coups re-
» doublés, que j'ai été obligé, après avoir con-
» sulté bien des médecins et essayé de tous les
» remèdes, de me mettre à un régime, non
» comme moyen de guérison, mais comme pal-
» liatif. Depuis sept ans, je m'abstiens de vin,
» de viande et de poisson : en ce moment je
» suis en deuil d'une sœur, dont je n'aurais
» jamais voulu me séparer si cela eût dépendu
» de moi. Après tant de malheurs, ne me per-
» mettrez-vous pas, madame, de rappeler à un
» monde frivole, plongé dans les plaisirs, ce que
» c'est que cette vie à laquelle on attache tant
» de prix, et d'engager mes semblables à s'armer
» contre ses vicissitudes (1)? »

Mais cet aimable et excellent homme, malgré tant de pertes dans sa famille, n'était pas privé de tous les objets sur lesquels ses affections pouvaient s'exercer. Quatre filles lui restaient pour remplir les devoirs que l'âme sensible de leur père lui rendait si chers. Mary épousa, du vivant de son père, M. Ditcher, chirurgien estimé à Bath. Martha, qui avait été le principal secrétaire de son père, épousa après sa mort Edward Bridgen; et Sarah épousa M. Crowther, chirurgien dans Boswell-Court. Anne, d'un caractère aimable, mais dont la santé délicate avait souvent alarmé ses parens, survécut à toutes ses sœurs et à sa mère. Un neveu de Richardson lui rendit dans ses dernières années les soins d'un fils tendre, et l'aida à conduire ses affaires. Ici se termine tout ce qu'il est nécessaire de dire sur la famille et la postérité de cet auteur célèbre.

(1) *Vie de Richardson*, vol. I, p 48, 49, 50.

Digitized by Google

La vie privée de Richardson n'offre rien qui puisse exiger de longs détails. Nous avons parlé des occasions successives qui, prudemment et habilement saisies, l'élevèrent au premier rang dans une profession très-estimable. Toujours très-laborieux, il ne se livra à aucune spéculation, et ne se hâta point de vouloir jouir de la fortune qui lui souriait. Son industrie lui procura l'indépendance et enfin la richesse. Cette fortune, acquise légitimement, fut administrée avec prudence, et dépensée libéralement. Maître bon et généreux, il savait encourager ses ouvriers à persévérer dans cette assiduité au travail à laquelle il devait d'avoir fait sa fortune : on dit qu'il avait coutume de cacher un petit écu parmi les caractères pour récompenser le compositeur qui arrivait le premier le matin à l'imprimerie. Sa judicieuse hospitalité ne connaissait point de bornes. Un de ses correspondans le peint assis à sa porte comme un vieux patriarche, invitant tous ceux qui passaient à entrer pour se rafraîchir, « et « cela, dit mistress Barbauld, soit qu'ils appor- « tassent avec eux de quoi amuser leur hôte, « soit qu'ils vinssent seulement réclamer son at- « tention et celle de sa famille. »

Il était généreux, bienveillant envers les auteurs sans fortune, classe d'hommes avec laquelle sa profession le mettait en rapport : il vint plus d'une fois au secours du docteur Johnson, lorsque celui-ci était pauvre, et l'aida à se faire connaître. Les révolutions de sa vie domestique, quand on a déjà parlé des pertes qu'il éprouva dans sa famille, se bornent à deux grands événemens. Il changea sa maison de campagne à

Digitized by Google

North-End, où, comme tous les gens riches de la Cité, il allait souvent, pour en prendre une à Parsons-Green (1), et il transporta son imprimerie d'un côté de Salisbury-Court à l'autre : il se plaint quelque part que mistress Richardson n'approuvait pas ce dernier changement. Si on examine de plus près la vie privée de Richardson (et qui n'aime pas à connaître les plus petits détails relatifs à un homme d'un si beau génie?) on trouve tant à louer et si peu à censurer, que l'on croit lire l'analyse d'un de ces aimables caractères qu'il a tracés dans ses ouvrages. L'amour de l'espèce humaine, le désir de faire des heureux, ou d'être le témoin de leur bonheur, un calme que ne troublèrent jamais les passions ; des plaisirs bornés à une conversation élégante, à une hospitalité sans bornes, et à un échange continuel de tout ce qu'il y a de douceur dans le commerce de la vie, voilà ce qui caractérise sa bonté et sa simplicité naturelles. Il aimait les enfans, et avait l'art de s'en faire aimer ; car à cet égard les enfans ont la sagacité de la race canine ; on ne les trompe point par des attentions qui ne sont pas sincères.

Une dame qui avait été reçue chez Richardson, et qui fait une description intéressante des habitudes et de l'intérieur de sa vertueuse famille, se souvient d'être restée assise des heures entières à ses genoux, attentive à ses moindres paroles. « Lorsque l'heure d'aller me coucher arrivait, dit-elle, je demandais la grâce de rester encore un peu, et je me rappelle avec quelle bonté il appuyait ma pétition, et se rendait garant que je me passerais de la servante pour me mettre au lit et éteindre la lumière. » Quelque insignifians

(1) Parsons-Green est à un mille de North-End. — ED.

Digitized by Google

que puissent paraître ces souvenirs, ils prouvent que l'auteur de *Clarisse* était dans son intérieur cet homme doux et bon que nous aimons à nous figurer en pensant à lui.

Le défaut dominant de Richardson paraît avoir été la vanité. Cette vanité devait naturellement être excitée par la réputation dont il jouissait en Angleterre et chez l'étranger, et par l'admiration continuelle du cercle dans lequel il vivait. La vanité est une faiblesse qui s'enracine facilement dans l'esprit de tout homme qui a été loué aussi généralement que Richardson, mais il nourrit et laissa fortifier ce penchant qu'un homme d'un caractère plus ferme aurait combattu et surmonté. La coupe de Circé changeait les hommes en bêtes; la coupe de la louange, vidée à longs traits et avidement, manque rarement de rendre les sages fous jusqu'à un certain point. Il semble que le défaut de fermeté dans le caractère de Richardson, joint à la sensibilité naturelle de son cœur, lui fit préférer la société des femmes, qui, par la vivacité de leurs sentimens et leur désir naturel de plaire, admirent toujours, ou plutôt idolâtrent le génie, et le flattent volontiers. Richardson voyait tous les jours des personnes de ce sexe, conversait tous les jours avec elles, ou leur écrivait; or ses ouvrages étaient, à ce qu'il paraît, le sujet inépuisable de ses conversations et de sa correspondance. Le docteur Johnson, d'un orgueil plus élevé, ne pouvait lui pardonner une vanité si puérile; voilà sans doute le motif du jugement de ce redoutable critique, rapporté par Boswell. Après avoir payé à Richardson le tribut d'éloges qu'il ne pouvait refuser à son talent, Johnson ajoute : « L'étude continuelle de Richardson était

Digitized by Google

« d'éviter de petits inconvéniens, et de se pro-
« curer de petits plaisirs; tel était son désir de
« primer, qu'il avait soin d'être toujours entouré
« de femmes qui l'écoutaient sans oser contre-
« dire ses opinions, et il portait si loin la manie
« de paraître distingué partout et toujours, qu'il
« était dans l'usage de donner des étrennes con-
« sidérables aux gens de l'orateur (1) Onslow, afin
« qu'ils le traitassent avec respect (2). »

Boswell raconte une anecdote qui tend à confirmer le jugement de Johnson, et qu'il tenait d'une dame présente à la conversation citée par lui.

Une personne, revenant de Paris, se trouva chez Richardson à sa maison de campagne à North-End, où il y avait une société nombreuse, et crut faire plaisir au maître de la maison en lui disant qu'elle avait vu sa *Clarisse* sur la table du frère du roi. Richardson, remarquant qu'une partie de la compagnie causait à part, affecta de n'avoir pas entendu, et profita du premier moment de silence général pour dire au voyageur : « Je crois, Monsieur, que vous disiez quelque chose sur... » Il s'arrêta dans l'espérance que le conteur allait recommencer; mais celui-ci déçut son attente, et répondit : « Oh! rien qui vaille la peine d'être répété (3)! »

Le fait est que Richardson, naturellement ré-

(1) Le président de la chambre (*Speaker*). — Ed.

(2) *Vie de Richardson*, vol. 1 p. 171, 172. Johnson parla en ces termes de Richardson chez un vénérable juge écossais, qui admirait tellement *Sir Charles Grandison*, que l'on assure qu'il le relisait tous les ans en entier. — Ed.

(3) L'orgueil de Johnson lui-même fut très-flatté de trouver son dictionnaire dans le cabinet de toilette de lord Scarsdale, et il le montra de la main à son ami en citant la phrase classique, *quæ terra nostri non plena laboris?* Mais, n'en déplaise à ces deux grandes autorités, la preuve la plus certaine de renommée est de

Digitized by Google

servé et d'une constitution nerveuse, ayant reçu une éducation fort ordinaire, ne se souciait point de rencontrer les esprits plus âpres de son temps, dont la critique pouvait être trop sévère. Il paraît qu'il était réservé même en présence de Johnson, qui lui avait des obligations; et quoique ce tout-puissant Aristarque assurât dans son langage d'une franchise parfois triviale qu'il avait le talent *de le faire regimber* et de l'animer, de tous les auteurs célèbres de cette époque, le docteur Young est le seul avec lequel Richardson ait été lié, et qui ait entretenu avec lui une correspondance suivie jusqu'à ses derniers jours. Aaron Hill, qui entreprit patriotiquement de lui faire boire des vins de manufacture anglaise (1), et M. Edwards, auteur des *Canons of criticism* (*Code de critique*), quoique tous deux hommes de mérite, ne peuvent être cités comme faisant exception.

La société de Richardson se bornait à un petit cercle de personnes aimables et de talent, qu'on pourrait comparer à des astres qui se contentaient de faire leurs révolutions dans des sphères inférieures autour de l'auteur de *Clarisse*, auquel ils ne disputaient point la position centrale. Les familles de Highmore et de Duncombe ont produit plus d'un individu de cette classe; et, indépendamment de mistress Donellan, et de miss

trouver un ouvrage qui a quelque célébrité, non dans les cabinets des grands, qui achètent tous les livres paraissant avec un nom, mais dans la chaumière du pauvre, qui a dû nécessairement se condamner à des privations pour l'acheter (*).

(*) Telle est la gloire de sir Walter Scott lui-même dont les poésies nationales et les romans font en quelque sorte partie du mobilier d'un Écossais. — Ed.

(1) On appelle en Angleterre *vins de manufacture anglaise* les vins de groseilles, de fleurs de sureau, etc., etc., qui se font en Angleterre. — Ed.

Digitized by Google

Fielding, que Richardson aimait malgré les torts de son frère envers lui, il y avait une miss Mulso, une miss Westcombe et d'autres dames, remplies de vénération pour leur bon instituteur, qui leur avait permis de l'appeler leur père adoptif. Lorque Richardson composa *Clarisse* et *sir Charles Grandisson*, il lisait une partie de son travail tous les matins à quelques-unes de ses favorites, et recevait, comme on le supposera facilement, un ample tribut de louanges dans ce cercle choisi, qui se permettait peu de critiques. Miss Highmore, qui avait hérité de son père son goût de la peinture, a fait un dessin d'une de ces matinées, dans lequel Richardson, en robe de chambre et en bonnet de nuit, lit à un petit groupe d'auditeurs le manuscrit de *sir Charles Grandisson*.

Tout cela était fort aimable, mais tenait peut-être à un *goût féminin* de flatteries et d'applaudissemens; et nous sommes forcés de reconnaître que Richardson ne dédaignait pas l'encens offert par des mains moins pures que celles de sa société habituelle. Nous ne nous arrêterons point à Lætitia Pilkington (1), qui, sans doute, dut à ses besoins plutôt qu'à ses louanges exagérées les bontés de Richardson, malgré l'infamie attachée à son nom. Mais nous sommes scandalisés de

(1) Lætitia Pilkington était la fille du docteur Van Lewen, médecin de Dublin. Elle épousa le révérend Mathieu Pilkington; mais son inconduite amena une séparation entre les deux époux, et elle se rendit à Londres, où elle vécut de sa plume et des dons de quelques hommes généreux ou faciles comme Richardson. Lætitia Pilkington mourut à Dublin en 1750, âgée de trente-huit ans. Elle a écrit des pièces de théâtre et des mémoires sur sa vie. Son fils, John Carteret Pilkington, était un aventurier qui a écrit aussi ses mémoires. — ED.

Digitized by Google

voir le vieux Cibber (1), ce vétéran d'iniquités, admis dans la société du vertueux Richardson, et ce barbon libertin se rendre agréable à l'auteur de *sir Charles Grandisson* par des plaisanteries vulgaires, comme celles que nous ne pouvons nous dispenser de transcrire :

« Je viens d'achever la lecture des feuilles que « vous m'avez confiées : je n'ai jamais eu de plus « forte preuve de votre malice ; pouvez-vous bien « me tenir ainsi le bec dans l'eau jusqu'à ce que « je vous revoie ? par Dieu (2) ! je suis bien im- « patient de savoir ce qu'*elle* est devenue. Quoi, « vous ! je ne sais comment vous appeler ! Ah ! « ah ! vous pouvez rire tant qu'il vous plaira : « comment oserez-vous me regarder en face, si « votre héroïne n'ose plus se montrer ? Dans quel « infâme et infernal état vous l'avez plongée ! « Pour l'amour de Dieu, envoyez-moi la suite, « ou je ne sais que dire ! »

Un autre passage de la lettre de ce *vieux vaurien* est un échantillon de la plaisanterie de bon ton d'un libertin du théâtre, s'adressant à l'auteur le plus sentimental du temps, et lui parlant du caractère le plus parfait qu'il ait tracé, et pour lequel il avait une prédilection marquée. « Le délicieux repas que j'ai fait de miss Byron, « dimanche dernier, m'a donné de l'appétit, et « j'en voudrais une autre tranche avant que le « public ait la pièce entière. Si vous le trouvez

(1) Si Walter Scott parle ici tout-à-fait sérieusement, il nous semble qu'il traite avec un peu de sévérité l'auteur-comédien que Pope a fait figurer assez injustement dans la *Dunciade*. Cibber avait vécu avec les courtisans licencieux de Charles II, et conservait la tradition de leurs mœurs, comme le prouvent ses comédies. ÉD.

(2) *Zounds !*

Digitized by Google

« bon, nous irons, mistress Brown et moi, de-
« main à cinq heures, pignocher un morceau de
« miss Byron; mais nous vous prions d'engager
« mistress Richardson et toute votre famille à
« en prendre leur part (1). »

L'amour de la louange, quand on s'y livre sans réflexion, habitue un auteur à savourer les applaudissemens d'hommes méprisables, et à les préférer à la censure des hommes sages; mais ce qui est moins pardonnable, ils deviennent facilement enclins à envier aux autres la faveur dont ils jouissent dans l'opinion du public. Richardson avait un trop grand fonds de bonté et d'honnêteté pour laisser l'envie s'enraciner dans son cœur; cependant le sentiment présomptueux de son importance l'a rendu injuste envers les autres. Il était trop disposé à mal penser des auteurs auxquels on peut reprocher avec justice de n'avoir pas toujours observé, dans leurs ouvrages, les règles des convenances et de la délicatesse. Il fait dans sa correspondance un tableau de la jeunesse du docteur Swift très-injurieux à la réputation morale de ce grand écrivain, et ce tableau était d'ailleurs une calomnie comme le docteur Barrett est parvenu à le démontrer. Richardson a aussi dénoncé avec une sévérité presque sans exemple le manque de décence que l'on peut reprocher à *Tristam Shandy*, sans payer au génie de l'auteur le tribut d'éloges qui, dans tous les cas, lui était dû. Richardson s'est réuni à Aaron Hill pour répéter l'éternel refrain, que Pope avait trop écrit.

Enfin, si une insulte gratuite de Fielding justifie en quelque sorte l'éloignement que Richardson

(1) *Correspondance de Richardson*, vol. II, p. 176.

avait pour l'auteur de *Tom Jones*, il le manifeste trop souvent, quoiqu'il prenne la précaution de l'attribuer à un sentiment de charité et de candeur; et l'on est tenté de soupçonner que le succès de *Tom Jones* entrait pour le moins autant que l'immoralité prétendue de ce roman dans l'opinion défavorable que Richardson exprime si souvent de Fielding. Il eût été plus généreux de réfléchir que, tandis qu'il était en sûreté dans le port, ou poussé par le vent favorable des applaudissemens publics, son rival avait à lutter contre le courant et l'orage (1). Mais nous avons fait dans la vie de Fielding des remarques qui nous dispensent de nous étendre davantage sur ce sujet. De tous les tableaux de la vie des hommes de lettres, celui qui nous montre deux écrivains d'un talent supérieur occupés à se déprécier l'un l'autre est le plus humiliant pour la nature humaine, et le plus pénible à contempler pour tout lecteur honnête et éclairé. Il paraît du reste que Fielding est le seul écrivain contre lequel Richardson ait nourri de l'inimitié. Mais on regrette que dans sa correspondance on ne trouve rien qui annonce de l'attachement ou de l'admiration pour le génie de ses contemporains.

On serait tenté de penser que l'envie seule peut s'arrêter si long-temps sur cette tache pardonnable d'un caractère aussi aimable et aussi pur. Mais il n'est pas inutile de faire apercevoir que la soif de la louange et un sentiment d'émulation litté-

(1) Telle n'a pas été la conduite de sir Walter Scott envers son rival de gloire, lord Byron. Sans partager ses opinions en morale et en politique, il a su rendre hommage loyalement, même à l'Odyssée satirique de Don Juan, au lieu de se joindre aux détracteurs hypocrites du grand poète. — Ed.

Digitized by Google

raire, faiblesses bien excusables en elles-mêmes, et si naturelles aux tempéramens poétiques, ont des conséquences préjudiciables à la réputation méritée de l'auteur le plus ingénieux, et de l'homme le plus estimable, comme un insecte corrompt le baume le plus précieux. Les auteurs, surtout ceux qui cultivent la littérature légère, doivent bien se pénétrer de cette grande vérité : que leur art est exposé au *non est tanti* des critiques, et que, par cette raison, ils doivent éviter, comme ils éviteraient la cour d'Alcine, cette espèce de société qui forme autour d'un écrivain de quelque réputation une atmosphère de complaisance, de condescendance et de flatterie.

En terminant ces observations, nous ne pouvons omettre de dire que la correspondance de Richardson avec une de ses admiratrices les plus enthousiastes, et celle qui était la plus distinguée par ses talens, commença et continua pendant quelque temps d'une manière qui aurait pu former un incident agréable dans un de ses romans ; cette dame était lady Bradshaigh, épouse de sir Roger Bradshaigh, de Haigh, dans le comté de Lancastre. Les grands talens de cette dame et son goût passionné pour la littérature eurent à combattre les préjugés qui, dans ce temps-là, flétrissaient d'une sorte de ridicule la femme qui, épouse d'un homme du grand monde, riche et considéré dans sa province, aurait eu un commerce épistolaire avec un auteur de profession. Pour satisfaire le désir très-vif qu'elle avait d'entrer en correspondance avec un écrivain aussi distingué que Richardson, lady Bradshaigh eut recours à l'expédient romanesque de lui écrire sous un nom supposé, et avec toutes les précautions que l'on

Digitized by Google

prend dans des intentions moins honorables.

Richardson et son inconnue s'écrivirent très-souvent, et finirent par désirer de part et d'autre de se connaître personnellement. L'auteur fut prié de se promener dans le parc de Saint-James, à une heure fixée, et d'envoyer le signalement exact de sa personne, afin que sa belle correspondante, gardant toujours l'incognito, pût le distinguer de la foule des passans vulgaires. Le portrait suivant a toute l'exactitude avec laquelle Richardson décrivait les dehors de ses personnages imaginaires : il est en même temps précieux en ce qu'il nous fait reconnaître un homme de génie, dont le talent d'observer la vie du monde et les mœurs se trouve joint à des habitudes d'une vie timide et retirée.

« Je traverse le parc une ou deux fois la se-
« maine pour aller à ma petite solitude; mais
« j'y serai pendant une semaine tous les jours
« trois ou quatre heures, à vos ordres, jusqu'à
« ce que vous me disiez que vous avez vu une
« personne qui ressemble au signalement suivant :
« — Petit, plutôt gras que maigre, malgré ses
« infirmités ; taille de cinq pieds cinq pouces
« environ (1); perruque blonde; habit de drap
« de couleur claire, tout le reste noir; le plus
« souvent une main dans son sein; l'autre tenant
« une canne sur laquelle il s'appuie sous les
« basques de son habit, afin qu'elle lui serve
« de soutien presque invisible quand il a des
« tremblemens et des étourdissemens auxquels il
« est sujet, mais, Dieu merci, moins qu'autre-
« fois ; regardant droit devant lui, à ce qu'ima-
« ginent les passans, mais observant tout ce qui

(1) Le pied anglais a environ onze pouces. — Ed.

Digitized by Google

« s'agite à droite ou à gauche sans remuer la tête,
« et se tournant rarement ; — teint brun-clair ;
« il a encore toutes ses dents, visage assez doux,
« les joues un peu rouges ; paraissant quelquefois
« avoir à peu près soixante-cinq ans, quelquefois
« beaucoup moins ; un pas régulier et gagnant
« du terrain sans se presser ; yeux gris, trop
« souvent obscurcis par des vertiges, rarement
« vifs ; mais très-vifs, si l'espérance de voir une
« dame qu'il aime et qu'il honore se réalise : le
« regard toujours fixé sur les dames ; si elles
« ont de grands paniers sous leur jupon (1), il
« se donne un air fier et dédaigneux, afin qu'on
« le prenne pour un sage, et peut-être n'en
« paraît-il que plus *simple* ; quand il se trouve
« près d'une dame, jamais son œil ne se fixe
« d'abord sur son visage, mais c'est sur ses
« pieds, et de là il le relève, assez vite pour
« un œil qui n'est pas vif ; on croirait (si l'on
« croyait qu'il valût la peine qu'on le remar-
« quât) que, d'après l'air de la dame et son
« visage (qu'il regarde le dernier), on croirait,
« dis-je, qu'il juge intérieurement qu'elle est
« comme ceci, ou comme cela ; puis il passe
« au premier objet qu'il rencontre, se retournant
« alors seulement, s'il a été frappé en bien ou
« en mal, comme pour voir si la dame paraît
« être complètement sous un jour ou sous l'autre.
« Le signalement est-il assez distinct, si vous
« êtes déterminée à conserver tous les avantages
« que vous avez ? Et pensez-vous, madame, que
« vous puissiez faire quelque chose de cette figure
« bizarre, grotesque ? quelque chose qui excite
« votre gaieté plutôt que de l'arrêter ? J'ai la

(1) Costume du temps. — Ed.

Digitized by Google

« présomption de dire (et permettez-le-moi) que « vous aimeriez mieux voir cette figure qu'aucune de celles que vous ayez jamais vues, « quand vous vous apercevriez que vous êtes plus « grave que vous ne voudriez l'être (1). »

Lady Bradshaigh, comme toutes les femmes en semblables occasions, ne put résister à l'envie d'exercer une petite tyrannie capricieuse. On ne fit point attention d'abord aux promenades de Richardson dans le parc. Les deux correspondans semblèrent se plaire à y mettre de la coquetterie, mais ils étaient prêts à prendre de l'humeur, et des plaintes assez vives commencèrent de la part du monsieur. La dame laissa enfin tomber le masque, et continua sous son vrai nom la correspondance. On lui doit la justice de dire que la raison et l'esprit avec lesquels elle défend ses opinions, alors même qu'elles sont contraires à celles de Richardson, font que ses lettres sont les plus agréables du recueil, et contrastent avec celles de quelques autres dames qui se contentaient d'être les échos des opinions et des sentimens du romancier.

Lady Bradshaigh avait une sœur, lady Echlin, qui correspondait aussi avec Richardson : il paraît que c'était une excellente femme ; mais il n'y a dans ses lettres ni l'esprit ni le talent que l'on remarque dans celles de lady Bradshaigh. Lady Echlin avait néanmoins ses momens d'ambition critique.—Elle essaya même de réformer Lovelace, à ce que nous apprend mistress Barbauld, et se fit aider par un certain docteur Christian, dans ce pieux dessein, qui était, sans qu'il soit besoin

(1) *Correspondance de Richardson*, vol. IV, p. 290, 291, 292. Ed.

de le dire au lecteur, une entreprise très-morale mais trop difficile à exécuter.

L'admiration de son siècle, les louanges de sa société, l'affection si bien méritée de ses amis et de sa famille, ne mirent point Richardson à l'abri des misères attachées à l'humanité. Cet aimable écrivain éprouva des malheurs domestiques; ainsi que nous l'avons vu, il avait une santé précaire, et le système nerveux souvent affecté. Une vie sédentaire, une grande application, avaient rendu extrêment délicate sa constitution qui n'était pas forte naturellement; et l'on croira sans peine que le travail d'une imagination constamment dans les régions de la fiction était plus propre à augmenter qu'à soulager les attaques de nerfs qu'il éprouva dès sa jeunesse. Si, comme il l'a dit quelque part, il s'identifiait avec les caractères que son imagination créait, au point de pleurer sur les malheurs de Clarisse et de Clémentine, cette sensibilité excessive, ces émotions continuelles ont dû aggraver sa maladie. Dans ses dernières années, ses nerfs étaient tellement agités, qu'il ne pouvait porter un verre de vin à sa bouche, et qu'il ne pouvait boire que dans un grand gobelet. Le principal commis de sa maison ayant l'oreille très-dure, et Richardson ne pouvant plus supporter la fatigue de parler haut, il était obligé de communiquer avec lui par écrit. Il ne dépassa pas de beaucoup le temps marqué par le psalmiste pour la durée ordinaire de la vie. Le 4 de juillet 1761, Samuel Richardson mourut à l'âge de soixante-douze ans, et fut enterré, d'après ses ordres, à côté de sa première femme, dans la nef de l'église de Sainte-Brigite. Sa mort laissa dans le deuil toutes les personnes admises dans

Digitized by Google

sa société, et excita les regrets de tous ceux qui admiraient ses talens, consacrés à faire chérir la vertu. Mistress Carter, son amie, composa l'épitaphe qu'on va lire, et qui, à ce que nous croyons, n'est pas sur sa tombe.

« Si jamais la bienveillance vous fut chère, si jamais la sagesse mérita votre sincère estime, si jamais une imagination aimable séduisit votre attention, approchez-vous avec respect de cette poussière : c'est celle de Richardson.

« Quoique sa muse connue dans les régions les plus lointaines pût se passer de l'honneur de cette humble pierre, cependant son ombre aimante sera charmée du plus simple gage de l'amitié et de l'amour. Car souvent l'amour et l'amitié exilés d'un monde vénal, et souvent l'innocence au doux visage, la charité vêtue de blanc et les larmes aux yeux, visiteront le cloître où repose celui qui les célébra.

« Apprends cela, lecteur, apprends-le de celle dont une vraie douleur inspire les accens et les vers sans art. Ah! si elle pouvait moduler sur un rhythme harmonieux l'éloge d'un époux, d'un père, d'un citoyen, d'un ami, comme sa muse vanterait aussi son jugement exquis et sa verve féconde. Mais non, n'espère pas de cette pierre sculptée les louanges qui ne sont gravées que dans nos cœurs. C'est là que sa gloire trouve un sanctuaire durable; et toujours ses pages touchantes consoleront la vérité, l'honneur et l'aimable vertu, tant que le goût et la science couronneront ces îles favorisées. »

On ne saurait trop louer le caractère de Richardson comme homme, en faisant la part des circonstances et de la fragilité humaine. Nous

Digitized by Google

allons le considérer comme auteur, et, pour cela, examiner sa carrière littéraire et les ouvrages qu'il a laissés.

Ce ne fut que par hasard que Richardson trouva le genre de composition auquel son génie était surtout propre. De tout temps il eut de la facilité pour le style épistolaire; et, dès son enfance, il avait été accoutumé, comme nous l'avons vu, à prêter sa plume et par conséquent à écrire pour des personnes dont les caractères étaient différens du sien. Employé par les jeunes personnes dont il était le secrétaire et le confident, ce talent naturel dut nécessairement se perfectionner : il n'est pas moins certain que l'exercice de ce talent devait être très-agréable à l'écrivain. Le hasard le décida à écrire pour le public. Le récit de cette circonstance sera bien plus intéressant, venant de la plume de Richardson lui-même : nous allons donc copier ce qu'il dit à ce sujet dans sa lettre à Aaron Hill, qui était, ainsi que le public, très-curieux de savoir si l'histoire de Paméla était fondée sur des réalités.

« Je vais maintenant répondre à votre question, « si l'histoire de Paméla est fondée sur un fait.

« Il y a environ vingt-cinq ans que j'étais in« timement lié avec un noble ami, qui, hélas! « n'existe plus! » (C'est probablement le correspondant d'un rang élevé et riche dont nous avons parlé, page 141). « Il entendit raconter une his« toire semblable à celle de Paméla, dans une « des excursions qu'il était dans l'habitude de « faire pendant l'été, accompagné d'un seul do« mestique. Dans toutes les auberges où il s'ar-

« rêtait, il s'enquérait de ce qu'il y avait à voir « dans le voisinage; et il s'informa particulière- « ment du nom du propriétaire d'une belle maison « près de laquelle il avait passé à deux milles « environ de l'auberge, et dont la situation lui « avait plu.

« C'est une belle maison, lui dit l'aubergiste. « Le propriétaire, M. B..., a de belles terres « dans plus d'un comté. Son histoire et celle de « sa femme attirent l'attention de tous les voya- « geurs bien plus que la maison et les jardins, « qui valent pourtant bien la peine d'être vus. « La dame est une des plus belles femmes de l'An- « gleterre; mais les qualités de son cœur et de « son esprit la rendent sans égale: bienfaisante « et sage, elle est aimée et estimée des grands et « des petits. A l'âge de douze ans, la mère de « M. B..., dame vraiment respectable, la prit « en qualité de femme de chambre, à cause de « sa douceur, de sa modestie, et de son esprit « au-dessus de son âge. Ses parens, ruinés pour « avoir cautionné des amis, étaient honnêtes et « pieux; ils avaient élevé leur fille dans les meil- « leurs principes. Quand ils éprouvèrent leurs « premiers malheurs, ils ouvrirent une petite école « dans leur village, où ils étaient fort aimés : « le mari enseignait aux garçons l'écriture et les « premières règles de l'arithmétique; la femme « enseignait aux filles à coudre, à tricoter et à « filer : mais cela ne leur réussit pas; et quand « mistress B... prit leur fille à son service, le « mari gagnait sa vie à travailler à la journée, « et aux travaux les plus pénibles de l'agriculture.

« La jeune fille, croissant tous les jours en « beauté comme en modestie, et se faisant re-

Digitized by Google

« marquer par ses bonnes manières et sa bonne « conduite, fixa, à l'âge de quinze ans, l'atten- « tion du fils de la dame. C'était un jeune homme « dont les principes n'étaient pas trop sévères; « et, à la mort de sa mère, il mit en œuvre « tous les moyens de tentation pour séduire la « jeune fille. Elle eut recours à plusieurs stra- « tagèmes innocens pour éviter les piéges tendus « à sa vertu : une fois cependant elle était, dans « son désespoir, sur le point de se noyer. Sa « noble résistance, sa prudence et ses excellentes « qualités, désarmèrent celui qui avait espéré la « séduire, et il résolut d'en faire sa femme. Elle « se conduisit avec tant de douceur, de dignité et « de modestie, qu'elle se fit aimer de tout le « monde, même des parens de son mari, qui la « méprisèrent d'abord; elle jouit maintenant des « bénédictions du pauvre, du respect des riches, « et de l'amour de son époux.

« Celui qui me raconta cette histoire ajouta « qu'il avait eu la curiosité de séjourner, du « vendredi au dimanche, dans le voisinage, afin « de voir ces heureux époux à l'église, où ils « allaient régulièrement : il les vit; il y avait « dans leurs personnes un mélange de douceur, « d'aisance et de dignité; il n'avait jamais vu « une femme plus faite pour être aimée; le mari « était aussi un très-bel homme, et paraissait fier « de l'objet de son choix; la femme attirait le « respect des personnes de rang, et les bénédic- « tions des pauvres. Mon ami me raconta leur « histoire avec un véritable enthousiasme.

« Voilà, monsieur, le fondement de l'histoire « de Paméla; mais je ne pensais pas à en faire

Digitized by Google

« un roman. Ce fut ce que je vais vous dire qui « me détermina à la publier.

« M. Rivington et M. Osborne (1), dont vous « voyez les noms sur la page du titre, me pres- « saient depuis long-temps de leur donner un « petit livre (qu'on leur demandait souvent, me « disaient-ils), en forme de lettres sur les choses « utiles de la vie ordinaire. Cédant enfin à leur « importunité, je me mis à penser aux sujets qui « me paraissaient les plus propres à remplir ce « cadre, et je jetai sur le papier plusieurs lettres. « Dans le nombre, je pensai à en écrire une ou « deux pour mettre sur leurs gardes les jeunes « personnes placées dans la situation où Paméla « se trouve. Je ne songeais guère à faire un vo- « lume, et encore moins deux. Mais, en me rap- « pelant ce que mon ami m'avait raconté plusieurs « années auparavant, je m'imaginai que son récit, « écrit d'une manière facile, naturelle, et con- « forme à sa simplicité, pourrait donner l'idée « d'un nouveau genre d'ouvrage, propre à in- « spirer aux jeunes gens du goût pour des lectures « différentes de celle des romans composés avec « emphase et prétention, et qui, dégagé des in- « vraisemblances et du merveilleux dont presque « tous les romans abondent, servirait la cause « de la religion et de la vertu. Je laissai donc « aller ma plume, et *Paméla* devint ce qu'elle « est aujourd'hui. Mais je comptais si peu sur le « succès de cette production, que je n'eus pas le « courage d'envoyer les deux volumes à vos « dames, avant que le public en eût jugé favo- « rablement.

« Lorsque je composais *Paméla*, ma digne et

(1) Libraires-éditeurs de l'époque. — Ed.

Digitized by Google

« respectable femme et la jeune dame qui est « avec nous, à qui j'avais lu quelques parties du « roman commencé, mais sans les mettre dans « mon secret, avaient coutume de venir tous les « soirs dans mon petit cabinet. — Avez-vous « quelque chose à nous dire de *Paméla*, M. Ri- « chardson ? — C'était la question ordinaire. « — Nous venons pour apprendre s'il lui est ar- « rivé quelque chose de nouveau, etc. Cela m'en- « couragea, et je travaillai avec tant d'ardeur, « malgré les occupations de mon état, que, « d'après un mémorandum que je fis sur mon « manuscrit, l'ouvrage, commencé le 10 de no- « vembre 1739, était achevé le 10 janvier 1740. « Dût-on m'accuser de vanité, et quelque opinion « que l'on prenne du goût des deux personnes « que je consultais, ces circonstances me rap- « pellent souvent l'histoire de la servante de « Molière.

« Vous serez étonné, d'après l'opinion peu fa- « vorable que j'avais de ce roman, de la préface « que j'y ai mise. Voici le fait : l'approbation « de mes deux juges du sexe féminin, et de deux « autres amies qui voulurent bien faire des préfaces « pour mon livre, mais que je trouvai trop longues « et trop minutieuses, me décida à faire moi-même « la préface. Encouragé par le jugement favorable « de ces quatre personnes, et sachant que les « neufs dixièmes des lecteurs jugent sur parole, « je fis la préface que vous connaissez, et je me « mis à couvert sous le masque d'éditeur (1). Voilà, « monsieur, toute l'histoire. »

(1) Sous le titre emprunté d'éditeur, il louait beaucoup l'ouvrage; quelques-uns de ses amis l'en blâmèrent.

(*Note de sir Walter Scott.*)

Paméla, dont nous connaissons maintenant l'origine, fut publiée en 1740, et fit une grande sensation. Jusqu'alors les romans étaient tous dans l'ancien goût français; ce n'était que l'histoire des amours sans fin de princes et de princesses, racontée en style exagéré à froid, et d'une métaphysique absurde. Ces productions fastidieuses n'offraient pas la moindre expression d'un sentiment vrai. On ne cherchait pas à y peindre l'espèce humaine telle qu'elle est dans le cours ordinaire de la vie; tout était phébus et galimatias; l'auteur était toujours monté sur des échasses, ou avait chaussé le cothurne. Si Richardson n'avait pas d'autres titres à la gloire, il aurait du moins celle d'avoir arraché ces masques qui déguisaient tous les traits naturels de la physionomie humaine, pour nous la présenter enfin dans sa nudité, avec toutes ses nuances mobiles, et agitée par les mouvemens des passions. Les lecteurs qui ont été obligés de lire les énormes *in-folios* vides de sens dont nos ancêtres se servaient comme de potions soporifiques peuvent seuls apprécier le plaisir que fit éprouver ce retour inespéré à la nature et à la vérité.

La simplicité du roman de Richardson ajouta à la surprise. Une jeune fille dont l'innocence est exposée aux séductions d'un maître dissolu qui a recours même à la violence, et qui est obligé enfin de céder à l'empire de cette vertu qu'il n'a pu ni séduire ni vaincre; cette jeune fille récompensée de sa persévérance par le titre d'épouse de ce maître qui, rentré dans les sentiers de l'honneur, l'élève à son rang, et met sa fortune à ses pieds : tel fut le roman simple qui vint étonner et émouvoir le lecteur.

Mistress Barbauld remarque très-judicieusement que le caractère de Paméla est loin d'offrir le modèle d'une vertu parfaite. Elle montre à la fin de l'histoire une prudence réfléchie à laquelle on est forcé de refuser le nom de vertu. On voit qu'elle n'avait d'abord point d'amour pour M. B... ; ainsi point de passion dans le cœur à combattre; point de trahison à étouffer dans la garnison quand l'ennemi était aux portes de la place. Richardson ne voulut pas donner à son roman cette couleur, parce que son but n'était pas de faire de l'effet, mais d'instruire et d'édifier; et parce que l'exemple d'une servante devenant éperdument amoureuse de son maître beau et jeune pouvait être imité par beaucoup d'autres qui n'auraient pas su se défendre comme Paméla contre l'objet d'une passion si dangereuse. D'ailleurs, Richardson avait pour principe de ne donner aux personnages qu'il voulait présenter comme modèle aucune passion exaltée; il était très-disposé à détrôner le dieu dont les romanciers avaient fait le maître des dieux et des hommes. Il faut cependant avouer que le caractère de Paméla doit nécessairement perdre dans l'esprit du lecteur par son empressement à accepter la main d'un maître cruel et tyrannique, qui ne l'offre que parce qu'il n'a pu réussir par d'autres moyens à posséder l'objet de sa passion. Il y a de la part de ce maître une ostentation de générosité; et de la part de Paméla, sa soumission reconnaissante a quelque chose de rampant qui n'était pas nécessaire. A moins que, comme la Paméla de la satire de Pope, elle ne se console avec

Digitized by Google

La voiture dorée et les jumens flamandes (1),

on est disposé à croire qu'elle eût été plus heureuse en devenant la femme du pauvre M. Williams, de l'amour honnête duquel elle se fait un moyen peut-être trop politique dans le cours des persécutions qu'elle éprouve, et qu'elle congédie froidement lorsqu'un avenir plus riant s'ouvre devant elle.

On trouvera peut-être que nous jugeons trop minutieusement la tendance générale d'un livre d'agrément. Mais nous ne pouvons admettre l'opinion des admirateurs exagérés de *Paméla*, qui disent que cet ouvrage fait plus de bien que vingt sermons. Il doit, on ne peut le contester, produire des effets salutaires sur les jeunes filles placées dans des circonstances à peu près semblables à celles de l'héroïne; mais n'est-il pas à craindre que, dans cette classe, l'exemple ne soit tout aussi propre à encourager une malheureuse témérité qu'une vertueuse résistance? Si Paméla devient la femme de M. B..., elle doit ce rang à la sagesse qu'elle oppose aux intentions criminelles de son maître; mais plus d'une humble soubrette peut se dire (et l'hypothèse est très-vraisemblable) que, pour mériter la récompense qu'obtient Paméla, elle doit passer par les mêmes épreuves, et qu'il n'y a pas grand mal à ne pas rebuter tout-à-fait un riche amoureux. Il est inutile d'ajouter combien cette expérience aurait de dangers pour les deux parties.

Mais nous avons déjà eu occasion de dire ail-

(1) *The gilt chariot and Flanders mares.*
(POPE, Satires des femmes.)
ED.

Digitized by Google

leurs que la leçon morale d'une histoire imaginaire est d'une moindre importance aux yeux du public que la manière dont l'histoire est racontée dans ses détails. Si l'auteur présente des scènes faites pour exciter des passions condamnables, s'il familiarise l'esprit des lecteurs avec des pensées impures, ou s'il égare le jugement par de fausses idées de vertu, il ne sera pas justifié parce qu'à la fin de son livre il fera triompher la morale. De même, quoique l'on puisse douter que l'histoire de Paméla dût nécessairement produire l'effet qu'en attendait son auteur, le caractère modeste et pur de la jeune Anglaise est si bien soutenu dans tout l'ouvrage, elle supporte avec tant de douceur ses malheurs et ses afflictions, ses intervalles d'espérance ou de tranquillité se mêlent si naturellement à ses peines comme les points azurés qu'on admire dans un ciel nuageux, que l'ensemble de cette composition est édifiant. On pense peu à M. B..., à son caractère, à ses motifs; on ne s'occupe que de la destinée de l'héroïne. Nous sommes charmés de son mariage, parce qu'elle paraît elle-même heureuse de ce sort brillant. Le passage pathétique dans lequel elle décrit sa tentative pour s'échapper peut être cité, entre beaucoup d'autres, comme un exemple de la manière admirable dont l'auteur s'identifiait avec son héroïne, en pensant et s'exprimant comme elle aurait fait, si cet incident imaginaire était réellement arrivé à une personne du caractère de Paméla.

Les personnages secondaires sont tous peints avec une grande vérité, et peuvent être considérés comme un groupe de portraits historiques de cette époque. Les caractères du père et de la

Digitized by Google

mère, le vieux Andrews et sa femme, sont, comme celui de Paméla, tracés parfaitement et d'une couleur vraie : l'entrevue d'Andrews avec son seigneur, quand il s'informe de ce qu'est devenue Paméla, aurait immortalisé Richardson, n'eût-il écrit que ce passage.

On peut remarquer avec raison que si l'auteur écrivait de nos jours, il aurait donné au paysan offensé l'indignation énergique que demandait son outrage (1). Mais du temps de Richardson, les bornes de la subordination sociale étaient plus respectées qu'actuellement, et lui-même paraît avoir eu des idées exagérées de l'importance des richesses et d'un haut rang dans le monde, ainsi que de toute espèce d'autorité domestique. M. B.... n'est point blâmé par ses voisins pour les moyens qu'il met en usage pour séduire Paméla; notre héroïne elle-même les croit suffisamment expiés par sa condescendance à l'épouser, et consent à faire sa femme de chambre de l'infâme mistress Jewkes, parce que cette vieille entremetteuse avait joué un rôle qui l'aurait conduite à la potence, pour obéir, il est vrai, aux ordres d'un maître généreux. Il y a dans cette humiliation un manque de goût; et un peu de ressentiment n'aurait pas été de trop, même de la part de l'indulgente Paméla.

Malgré ces défauts, qu'on ne saurait dissimuler dans l'examen de l'ouvrage, un roman d'une simplicité si belle et si naturelle fut reçu avec un enthousiasme général. En vain l'esprit sati-

(1) On trouve dans la fameuse scène du *John Bull* de Colman cette différence de mœurs. Dans le *John Bull*, le père offensé ne craint pas de s'emparer du fauteuil du magistrat qui tarde à lui rendre justice. — Ed.

rique de Fielding découvrit dans cette simplicité de morale et d'événemens une source de ridicules, et donna le jour à *Joseph Andrews*, qu'il ne dissimula pas être une parodie de la *Paméla* de Richardson. Il en fut de cet ouvrage piquant comme de *la semaine du Berger* de Gay (*Shepherd's Week*) (1); les lecteurs ne songèrent point à l'intention satirique de l'auteur, et ne jugèrent que le mérite intrinsèque de l'ouvrage. On peut regretter que Fielding ait composé son *Joseph Andrews* pour jeter du ridicule sur un homme de génie tel que Richardson; mais comment pourrait-on regretter qu'un ouvrage sans lequel le curé Adams n'eût pas existé ait été publié?

Le succès de *Paméla* engagea quelque pauvre imitateur à continuer son histoire, et l'on publia *Paméla dans le grand monde* (2). Cette misérable production provoqua, de la part de Richardson, un ouvrage semblable, dans lequel il représente le mari de Paméla renonçant à une intrigue criminelle, et ramené par la patience avec laquelle sa vertueuse épouse supporte ses chagrins. Cette continuation eut le sort de toutes les continuations, et n'a jamais été considérée que comme un accessoire inutile à un roman aussi complet que la première partie de *Paméla*.

Huit ans après la publication de *Paméla*, Richardson fit paraître *Clarisse*, ouvrage sur lequel repose à jamais sa réputation d'auteur classique anglais (3). Cette histoire, comme celle

(1) Les églogues de Gay sont de véritables parodies. Les lecteurs n'y virent qu'une *nature de convention* comme dans les églogues de Virgile, avec la poésie de Virgile de moins. — ED.

(2) *Pamela in high life.*

(3) Les mots ont tellement changé d'acception depuis quarante

de Paméla, est très-simple; mais la scène se passe dans une plus haute sphère de la société, les caractères sont tracés d'un pinceau plus vigoureux, et tous les accessoires ont quelque chose de plus élevé.

Clarisse, dont le caractère est aussi près de la perfection que l'auteur a pu le faire, est persécutée par un père et un frère tyranniques, par une sœur envieuse, et par tous les membres d'une famille qui sacrifierait tout à son agrandissement, et qui veut la forcer à épouser un homme très-peu digne de plaire. Dans une série de lettres, elle fait part de ces intrigues et de ses malheurs à son amie miss Howe, jeune femme d'un caractère ardent, impétueux, et enthousiaste en amitié. Après toutes ses souffrances, et des souffrances telles qu'il faut toute sa vertu pour les avoir endurées, Clarisse est tentée de se mettre sous la protection de Lovelace, qui l'aime, et dans le caractère duquel Richardson a développé tout son talent, car il a eu l'art de rendre agréables au lecteur l'esprit et les ressources d'un homme dont il fait détester l'infâme conduite. Lovelace est un libertin qui a consacré sa vie et ses talens à séduire les femmes : les charmes même de Clarisse, l'abandon dans lequel elle se trouve, ne peuvent le décider à l'épouser. Cette espèce de *don quichotisme* de perversité n'est guère compris de nos jours : nos modernes voluptueux cherchent à assouvir leurs passions

ans, malgré la surveillance de la vénérable académie française, qu'il est peut-être urgent de remarquer que le mot *classique* en Anglais n'exclut pas encore celui de romantique. Tout talent consacré est un talent classique ; à ce titre, les romantiques Shakspeare, Milton, Richardson, etc., sont toujours classiques en Angleterre. — Ed.

Digitized by Google

où ils le peuvent sans se soucier de rencontrer des difficultés à surmonter, ils ont bientôt renoncé à livrer l'assaut, quand ils s'aperçoivent que la place est résolue à se défendre. Mais autrefois, lorsque des hommes, comme lord Baltimore, se déterminaient, au péril même de la vie, à employer les moyens les plus violens pour triompher de l'innocence, un caractère à peu près semblable à celui de Lovelace n'était peut-être pas hors de la nature. Il n'est pas très-probable qu'il eût été jusque-là aussi heureux dans ses amours, car, comme l'observe judicieusement mistress Barbauld, il aurait vraisemblablement rencontré depuis long-temps un colonel Morden, qui eût fait justice de sa scélératesse. Mais on doit pardonner un peu d'exagération dans un roman; et si l'on considère le rôle que Lovelace avait à jouer, on reconnaîtra que son caractère devait être tel. Cet amant perfide, excité, à ce qu'il paraît, autant par son goût pour l'intrigue et les entreprises difficiles, que par le désir d'humilier la famille des Harlowe, et d'abaisser l'orgueil de leur fille chérie, dont l'attachement pour lui ne lui semblait pas assez vif pour un homme de son mérite, forme le projet infâme de la séduire. Sans égard pour le caractère de celle dont il veut faire sa femme quelque jour, il la loge dans un mauvais lieu, et lui donne pour compagnes les êtres avilis qui habitent les asiles de la débauche. Tous ses efforts pour accomplir son dessein criminel ayant échoué, il a recours à l'opium, et viole sa victime. Mais l'infamie et les remords sont les seuls fruits qu'il recueille de son forfait. Clarisse meurt de douleur, et il

Digitized by Google

périt de la main vengeresse d'un parent de cette femme vertueuse.

On ne peut disconvenir que ce roman n'offre beaucoup d'invraisemblances. Admettons le caractère tout particulier de Lovelace; reconnaissons que son égoïsme, son orgueil, son goût pour l'intrigue, ont endurci son cœur au point de lui faire braver toutes les conséquences, et l'ont, pour nous servir de ses propres expressions, — cuirassé de cailloux....; — qu'il préfère une marche tortueuse et criminelle à une conduite noble et généreuse : mais Belford a-t-il une excuse, comme homme, comme gentilhomme, pour garder l'infâme secret de son ami? Il y a plus, ne peut-on pas blâmer Clarisse elle-même, qui, en se réfugiant à Hampstead, ne se place pas sous la protection d'un magistrat? Nous nous hasarderons à dire que le juge de paix Fielding lui aurait accordé une protection efficace; et que si Tomlinson, la fausse miss Montague, ou tout autre des agens de Lovelace, avait osé se montrer à l'audience de ce magistrat, il les eût fait détenir comme anciennes connaissances (1). De notre temps (mais les choses n'en étaient pas alors où elles sont aujourd'hui), l'histoire de la fuite de Clarisse eût volé sur les ailes des journaux, non pas seulement à Hampstead et à Highgate, mais à Truro et à Newcastle sur la Tyne (2); et il ne se trouverait pas une mistress Moore ou une miss Rawlins assez peu au fait de la mystérieuse affaire de Harlowe-Place, pour être les dupes des récits de Lovelace. Mais il y aurait de l'injustice à relever trop sévèrement les

(1) Fielding était juge de paix, et ne fréquentait pas toujours la bonne compagnie. — Ed.

(2) Aux frontières d'Écosse. — Ed.

Digitized by Google

invraisemblances d'un roman, ce serait souvent détruire toute la base de l'ouvrage. Nous aurions d'autant plus mauvaise grâce à être aussi sévère, que dans l'histoire réelle du monde, ce qui est vrai ressemble souvent bien peu à ce qui est probable. Si tous les coups étaient parés avec adresse, si tous les hommes étaient également habiles, la vie serait un assaut d'armes au fleuret, ou une partie d'échecs ; la force et l'adresse ne seraient plus vaincues par le temps et le hasard, ce qui, nous dit Salomon, arrive à tous les hommes.

La conduite de Clarisse, après l'outrage qu'elle a reçu, offre les scènes les plus touchantes et les plus sublimes de tous les romans anglais : dans son adversité, elle s'élève tellement au-dessus de tout ce qui l'environne, que son caractère brille d'une beauté plus qu'humaine. Nos larmes coulent, notre cœur est déchiré ; mais nous partageons la victoire de la vertu, qui triomphe de tous les maux dont les plus grands malheurs et la dégradation même l'ont accablée. Il se mêle un noble orgueil à la douleur que nous ressentons de la détresse d'un être tel que Clarisse, s'élevant au-dessus de l'outrage cruel fait à sa personne, outrage qui porte avec lui l'idée du déshonneur, quelques circonstances qui l'aient accompagné. Il était réservé à Richardson de montrer qu'il y a une chasteté de l'âme qui demeure pure et sans tache lors même que celle de la personne a été violée ; la dignité de Clarisse, après sa disgrâce et ses malheurs, nous rappelle ce que dit un poète de l'antiquité, qu'un homme vertueux, sortant vainqueur de sa lutte contre l'infortune, est un spectacle agréable aux Dieux immortels.

Digitized by Google

Mistress Barbauld a traité ce sujet avec le sentiment de dignité convenable à son sexe. Elle regarde comme une injure faite aux femmes le mérite que l'on attacherait à la vertu de Clarisse, si elle n'avait à résister qu'aux efforts d'un séducteur versé dans cet art fatal, quoique ce soit incontestablement le but que s'était proposé Richardson. Élevée dans un rang supérieur, exempte de passion, recherchée par un homme qui pouvait l'épouser quand il le voulait, Clarisse eût été un personnage très-ordinaire, si elle n'avait pas su repousser ses projets déshonorans. Je ne puis résister au plaisir de transcrire les réflexions qui suivent ce raisonnement. « La vé-« ritable morale du roman de *Clarisse* est que « la vertu sort triomphante de toutes les situa-« tions de la vie; dans les circonstances les « plus fâcheuses et les plus avilissantes, dans la « prison, dans un mauvais lieu, dans la dou-« leur, dans le délire et le désespoir, elle est « encore aimable, imposante, commandant le « respect, et toujours l'objet de nos plus chères « affections; renversée par terre, elle peut dire « encore avec Constance:

« Voici mon trône, que les rois viennent s'incliner devant moi (1). »

« Le romancier qui produit cet effet a rempli « sa tâche, et il importe peu à quelle maxime « on donne le nom de morale, quand le lecteur « éprouve ce sentiment. S'il nous fait aimer la « vertu, son roman est vertueux; s'il est favo-« rable au vice, il est vicieux. La grandeur du « caractère de Clarisse se montre quand elle se

(1) *Here is my throne, bid the kings come bow to it!*
SHAKSPEARE

Digitized by Google

« sépare de son amant dès qu'elle s'aperçoit de
« ses desseins criminels; dans sa résolution de
« mourir plutôt que de s'exposer à un second
« outrage; dans son refus de consentir à un
« mariage, dont une âme ordinaire eût été sa-
« tisfaite, comme d'une réparation suffisante aux
« yeux du monde; dans sa conduite ferme, dans
« sa juste indignation tempérée par la patience
« et le calme que donne une résignation chré-
« tienne; enfin dans cette grandeur d'âme avec
« laquelle elle voit approcher une mort qui
« mettra fin aux persécutions qu'elle éprouve sur
« la terre, qu'elle ne veut point quitter sans
« avoir pardonné à ses parens leur cruelle in-
« sensibilité (1). »

Les admirateurs de Richardson ne furent point d'abord de cette opinion. Il n'avait publié que les quatre premiers volumes de *Clarisse*, quand, le bruit s'étant répandu que la catastrophe serait malheureuse, on fit des représentations à l'auteur. Les lecteurs qui avaient déjà éprouvé des sensations profondes au récit de la partie tragique des événemens, sans égard pour le but moral du roman, se plaignirent de ce que, dans un ouvrage destiné à amuser, l'auteur avait cherché à déchirer le cœur si cruellement. Le vieux Cibber s'exprima à ce sujet avec une profane extravagance, et ce qui dut faire plus d'impression sur Richardson, le bruit qui se répandit du triomphe de Lovelace et de la mort de Clarisse décida lady Bradshaigh à entamer avec notre auteur sa correspondance romanesque sous le nom fictif de Belfour. En réponse à ses demandes, Richardson avoua franchement son

(1) *Vie de Richardson* par mistress Barbauld. — Ed.

Digitized by Google

plan, dont il avait une trop juste idée pour l'altérer en cédant aux représentations de sa correspondante.

« Vous n'êtes pas la seule à désirer *une fin* « *heureuse*, comme on dit. Je ne puis écrire « quelques-unes des scènes sans être moi-même « profondément affecté. N'ai-je pas dit que j'étais « un autre Pygmalion ? Mais je voulais offrir « l'exemple d'une jeune personne luttant noble- « ment contre les plus grandes difficultés, et « triomphant par les motifs les plus purs dans « une suite d'infortunes, dont la dixième partie « aurait accablé le cœur plus mâle d'un homme. « Quoique élevée avec tendresse, née dans l'opu- « lence, naturellement douce, Clarisse montre « un véritable héroïsme quand le courage devient « nécessaire (1). »

Battus sur ce point, les amis de Richardson n'en devinrent que plus importuns pour obtenir la conversion de Lovelace, et pour que le roman se terminât par son mariage avec Clarisse. Cibber tempêta, les dames implorèrent sa pitié avec une candeur qui semble indiquer à la fois leur persuasion qu'elles sollicitaient pour des personnes qui existaient réellement, et que cependant il ne dépendait que de l'éditeur de leurs mémoires de leur assigner la destinée qu'il lui plairait. Une demoiselle, qui désirait vivement la conversion de Lovelace, supplia Richardson de « sauver son âme, » comme s'il s'agissait d'un pécheur vivant, et dont l'état futur dépendît de l'auteur.

Richardson s'endurcit contre toutes ces solli-

(1) Correspondance de Richardson. — Ed.

Digitized by Google

citations. Il savait que donner Clarisse à Lovelace repentant ce serait miner l'édifice qu'il avait élevé. C'eût été devenir complice du criminel que de lui accorder le prix qu'il s'était proposé de l'accomplissement de son crime atroce; il eût été récompensé et non puni. La morale sublime du roman était détruite, si le vice n'eût pas été rendu odieux et misérable dans son succès, et si la vertu n'eût pas été honorée et triomphante même dans sa dégradation. La mort de Clarisse pouvait seule attirer sur la tête de celui qui l'avait trahie le châtiment indispensable que méritait son crime; ce crime était trop noir pour pouvoir être expié autrement. L'auteur le sentit, et il rendit sensible l'avilissement dans lequel tomberait l'être angélique que son imagination avait créé, si Clarisse, oubliant tous les outrages qu'elle avait éprouvés, remplissant les devoirs que lui imposait le mariage, avait pu aimer, honorer celui qui l'avait si indignement trahie, lui obéir et n'être plus que la compagne docile d'un libertin corrigé. Les lecteurs attentifs s'apercevront que, dès le commencement de la partie historique, l'auteur a eu grand soin de rendre cette union à peu près impossible. Malgré les légèretés et la bonne humeur qui font partie du tempérament de Lovelace, son esprit est trop perverti, son imagination trop enflammée par son *don quichotisme* de perversité, et surtout son cœur est trop endurci, pour que personne crût sa conversion sincère, ou que son union avec Clarisse pût être heureuse. Il s'était rendu coupable d'un crime que la loi punit de mort; et, malgré les bonnes qualités dont l'auteur l'a doué, afin de ne pas présenter un démon incarné, il n'y a pas un lecteur qui n'éprouve le

Digitized by Google

plaisir de la vengeance, quand l'épée de Morden fait justice du persécuteur de Clarisse.

D'un autre côté Clarisse, réconciliée avec l'homme qui l'avait violée, perdait, aux yeux du lecteur, cette dignité dont elle s'environne en refusant la main de Lovelace, faible et unique réparation qu'il pût offrir ; il fallait qu'une créature si pure réalisât la fable de l'hermine (1), et mourût de douleur après la souillure qu'elle avait reçue. Il est impossible de concevoir qu'elle survive à l'outrage dont sa pureté a été ternie. Comme le disait Richardson à ceux qui le pressaient de leur épargner la catastrophe de son roman, Clarisse obtient, même dans ce monde terrestre, dans l'outrage et après l'outrage, et à cause de l'outrage même, le plus beau des triomphes qu'une femme ait jamais obtenus.

On a souvent remarqué que l'excessive sévérité du père, de la mère et des parens de Clarisse, n'est pas dans nos mœurs actuelles, ni même peut-être dans celles du temps de Richardson; et que les scrupules qui l'empêchent de prendre la terre qui lui appartenait, ou d'échapper aux persécutions qu'elle éprouve, par les moyens que lui offre miss Howe, sont portés à l'extrême. Il n'est pas douteux qu'il faut se prêter un peu aux licences d'un auteur qui ne peut fixer l'attention et intéresser qu'en dépassant quelquefois la limite qui sépare le vraisemblable de l'invraisemblable : on sait d'ailleurs qu'il n'y a pas encore un siècle, les lois de la puissance paternelle étaient plus sévères qu'elles ne le sont maintenant ; et que des mariages forcés ont eu lieu plus d'une fois, même

(1) On raconte que cet animal est si jaloux de sa fourrure blanche, que la moindre tache le réduit au désespoir. — Ed.

Digitized by Google

parmi les hautes classes; l'opinion n'avait pas alors l'influence qu'elle a aujourd'hui sur les familles considérables et opulentes qui, habitant leurs terres, vivaient au milieu de personnes dans leur dépendance; il se commettait quelquefois d'étranges violences sous le spécieux prétexte de maintenir la discipline domestique. Chaque famille était une tribu; les proches parens, comme les anciens chez les Juifs, avaient leur sanhédrin, dont les décisions étaient des lois que chaque individu était tenu de reconnaître. C'est sur ce conseil de famille que les Harlowe fondent les droits qu'ils défendent avec une si grande tyrannie, et nous croyons que ces événemens n'étaient pas rares avant les changemens qui ont relâché les liens de la parenté. Mais, soit que Richardson ait peint des mœurs qui survivaient de son temps dans quelques provinces éloignées de la capitale, soit qu'il les ait modifiées sur les idées qu'il avait « du droit et des règles imposantes *de la suprématie d'un père de famille* (1), » il ne peut exister un doute sur le but dans lequel le tableau est exécuté. Suivez l'auteur dans le développement des caractères de tous les membres de la famille Harlowe, étudiez la vanité insolente du frère de Clarisse, la basse jalousie de sa sœur, la rigueur impitoyable de son père, la dureté moins inexorable du frère aîné James, l'obstination grossière du vieux marin Anthony; et vous retrouverez dans chacun de ces personnages, avec une physionomie un peu différente, les mêmes traits de famille, avarice, orgueil et ambition.

Miss Howe est un caractère admirablement tracé; elle contraste entièrement avec Clarisse,

(1) Citation.

Digitized by Google

mais elle n'en est pas moins digne de son amitié; elle a plus de perspicacité, plus de connaissance du monde, avec moins de principes abstraits. Quand elles discutent quelques points douteux et délicats, miss Howe, en allant droit au but, est comme le chasseur hardi qui fait d'abord lever le gibier, tandis que Clarisse est comme celui qui ne fait que battre les buissons. L'énergie de miss Howe, son dévouement désintéressé à son amie, l'aveu de son infériorité dans toutes les occasions, la présentent sous un point de vue très-noble; et quoique l'on puisse craindre que, malgré toutes ses résolutions contraires, elle n'ait un peu tracassé après le mariage l'honnête Hickman, il est impossible de ne pas penser qu'elle méritait bien qu'on souffrît un peu pour devenir son époux.

Le roman de *Clarisse* assura la gloire de son auteur. Jamais il n'avait paru, et peut-être n'a-t-il point paru depuis, un ouvrage qui s'adresse plus directement aux passions. Quelque grande que fût la renommée de l'auteur en Angleterre, elle le fut encore davantage en France et en Allemagne, où l'imagination s'exalte plus facilement, et où les passions sont plus aisément émues par le tableau des malheurs fictifs, que chez les flegmatiques Anglais. On a vu des étrangers de distinction aller visiter Hampstead, et s'informer où était *Flaskwalk*, lieu devenu célèbre par une des scènes de l'histoire de Clarisse, comme les voyageurs vont visiter les rochers de la Meilleraïe pour connaître les localités du roman passionné de Rousseau (1).

(1) Tels sont les pèlerinages poétiques que les voyageurs de toutes les nations font au château de Craignethan, (le

Digitized by Google

Quel auteur, encouragé comme Richardson par les applaudissemens du public, ne cherche pas à les mériter de nouveau? Richardson, assuré d'un grand nombre d'amis et d'admirateurs prévenus, ne fut pas une exception à la règle générale.

L'idée du troisième et dernier roman de ce romancier justement célèbre semble lui avoir été inspirée par les critiques auxquelles *Clarisse* avait donné lieu. A son grand étonnement, dit-il à ses correspondans, il apprit que la gaieté, la bravoure, et la générosité passagère de Lovelace, jointes à son courage et à son esprit, lui avaient fait trouver grâce en dépit de ses crimes, aux yeux de la plus belle moitié du genre humain. Il avait pris tant de soin pour ne pas produire cet effet, que, lorsqu'il s'aperçut que son débauché ne déplaisait nullement à quelques jeunes femmes de sa propre école, il donna à son caractère une teinte plus noire. Il y réussit parfaitement, remarque Johnson; cependant, Lovelace paraissait encore trop séduisant aux yeux de ses amis, et même de lady Bradshaigh, en sorte qu'il ne restait à l'auteur d'autre ressource, sous le rapport de la morale, que de préparer un antidote au poison qu'il avait imprudemment administré.

Dans ce dessein, Richardson voulut créer le beau idéal d'un homme vertueux, qui obtiendrait l'admiration par son esprit, son rang, sa figure, ses talens, son élégance, et les qualités plus estimables qui forment le bon citoyen et l'homme religieux. Il composa l'ouvrage auquel il avait

Tillietudlem des *Puritains*), à la caverne de Rob-Roy, à l'île du lac Katrine, au château de Kenilworth, au Loch-Leven, etc., etc., ED.

donné d'abord pour titre : *The good Man*, *l'Homme bon*, titre qu'il changea très-judicieusement en celui de *Sir Charles Grandison*, sous lequel le roman fut publié.

On est forcé d'en convenir, quoique l'auteur ait mis en œuvre tout son talent pour remplir la tâche qu'il s'était imposée, et quoique dans quelques parties de l'ouvrage on retrouve le même génie qu'il avait montré dans ses premiers romans, cette dernière production n'a ni la simplicité des deux premiers volumes de *Paméla*, ni l'intérêt profond et déchirant de l'inimitable *Clarisse*, et elle doit être placée bien au-dessous de ces deux ouvrages.

La principale cause à laquelle on peut attribuer cette disparate est le souvenir importun que l'auteur avait conservé de l'espèce d'aversion que ses amis et ses correspondans avaient montrée pour les scènes de douleur dans lesquelles Clarisse se trouve engagée, et dont la sombre tristesse augmente à chaque épisode du roman, jusqu'à la mort de l'héroïne. Il voulut (peut-être) indemniser ses lecteurs auxquels il avait offert le tableau affligeant de la vertu persécutée et malheureuse sur terre, et à cet effet la représenter, comme dit John Bunyan; « dans ses pantoufles d'or, et se promenant à la clarté du soleil » (1). Mais l'auteur n'a pas songé que le phare, placé sur la partie la plus haute d'un promontoire et jetant, au milieu de l'orage et de la tempête, sa lumière protectrice qui ne cesse de luire quand tout conspire autour d'elle à l'éteindre, est un objet bien

(1) Dans le *Voyage du Pèlerin*, ouvrage allégorique dont nous avons donné une idée par plusieurs notes de *la Prison d'Édimbourg*. — Ed.

Digitized by Google

plus grand et plus intéressant pour l'imagination que le lustre suspendu aux lambris dorés d'un salon, où des murailles et des châssis l'abritent contre la plus légère brise qui pourrait agiter ses paisibles rayons.

Sir Charles Grandison possède une grande fortune; il est d'une famille distinguée, il a le rang de baronnet, il est estimé de tous ceux qui le connaissent, il remplit avec une scrupuleuse délicatesse tous ses devoirs. Mais, pour qu'il puisse les remplir sans difficulté, il possède tous les avantages extérieurs qui imposent et attirent le respect, quoique le hasard seul les ait unis à d'excellens principes.

Sir Charles Grandison a de la munificence, mais sa fortune excède sa générosité; il aime ses parens, mais le dévouement de sa famille lui ôterait jusqu'à la tentation de ne pas leur accorder de l'attachement. Par tempérament, il ne se livre à aucun excès; sa raison domine ses passions; son courage a été si souvent éprouvé, qu'il peut en toute sûreté, et sans craindre les reproches du monde, préférer les commandemens de la religion chrétienne aux règles de l'honneur moderne; et, en s'exposant au danger, il a toute la force et toute l'adresse de Lovelace lui-même pour affronter le péril. Sir Charles n'éprouve point de malheurs, et l'on ne peut pas dire qu'il subisse précisément des épreuves qui puissent donner quelque inquiétude au lecteur. En un mot, l'auteur le représente

Digitized by Google

.... Victorieux,
Heureux et glorieux (1).

Le seul embarras dans lequel il se trouve, dans les sept volumes qui contiennent son histoire, est d'avoir à fixer son choix entre deux femmes, belles et accomplies, d'un rang élevé, d'un caractère adorable, sœurs, pour ainsi dire par leurs perfections égales, et qui lui sont tendrement attachées. Il penche si peu pour l'une ou pour l'autre, que, quel que soit son choix, l'on ne conçoit pour son bonheur d'autre danger que la compassion qu'il éprouvera pour celle qu'il faut nécessairement qu'il abandonne. Son courage et son adresse surmontent toutes les autres difficultés; il est presque assuré de se faire des amis, et même de faire des convertis, de ceux dont les machinations peuvent un moment l'importuner. En un mot, sir Charles Grandison parcourt le terrain sans compétiteurs et sans rivaux (2).

Tout cela peut produire assez d'effet dans une oraison funèbre ou dans une inscription de monument, où le privilége de taire les mauvaises qualités et d'exagérer les bonnes permet de présenter de semblables modèles de perfection. Mais

(1) .... *Victorious,*
Happy and glorious.

Ces vers sont tirés d'une stance de l'hymne : *God save the king!* Ed.

(2) Parcourt le terrain, *walks the course;* aux courses de chevaux, en Angleterre, quand il ne se présente aucun cheval pour disputer le prix à un cheval que l'on juge devoir le gagner, celui-ci fait le tour du terrain de la course au pas, *walks the course.* Ces comparaisons empruntées aux courses de chevaux, à la chasse, etc., sont dans le goût et les mœurs littéraires de l'Angleterre. — Ed.

Digitized by Google

dans ce monde, dans cette vallée de larmes, et sur cette terre d'épreuves, une vertu sans tache, une perfection invariable peut-elle exister? et, chose encore plus importante à remarquer, en supposant que cette perfection existe, elle ne serait pas accompagnée de toutes les faveurs de la fortune accumulées sur le héros de Richardson; de là naît la fatale objection que sir Charles Grandison est

Ce monstre sans défaut que jamais on n'a vu (1).

Ce n'est pas tant le caractère moral et religieux de sir Charles que l'on est disposé à critiquer, que l'idée conçue par Richardson de présenter une grande leçon de morale dans le triomphe de son héros. Il a manqué son but en fondant ce triomphe sur des circonstances tout-à-fait étrangères à la morale et à la religion, qui auraient fort bien pu convenir au caractère de Lovelace; — peut-être même l'analogie est-elle assez marquée pour ne pas échapper au lecteur. Quelle profonde leçon de morale pouvons-nous puiser dans la peinture d'une perfection à laquelle nous ne pouvons atteindre, et donnée à un homme placé dans une sphère de fortune et de prospérité qui le met au-dessus de toute espèce de tentation. Proposez Grandison pour modèle à un avare: — Je serai généreux, vous dira-t-il, quand j'aurai sa fortune. Proposez-le pour exemple au frère indifférent, à l'ami froid, ils vous répondront sur-le-champ: — Je serai bon frère, bon ami, quand je rencontrerai une réciprocité d'attachement dans ma famille, dans mes amis. Demandez à un homme qui tient à ce que le monde appelle les règles

(1) *Faultless monster that the world ne'er saw.* — Ed.

Digitized by Google

de l'honneur pourquoi il envoie ou accepte un cartel : — Je m'en dispenserais, vous répliquera-t-il, si ma réputation de courage était établie comme celle de sir Charles Grandison. L'homme timide s'excusera de ne pas embrasser hardiment la défense de l'innocence, en disant qu'il n'a pas la résolution de caractère de sir Charles Grandison, ni cette supériorité dans l'escrime qui donne à ce héros la certitude d'écarter et, au besoin, de désarmer tous ceux qui voudraient s'opposer à son intervention dans une affaire. Le libertin même, vous fera observer que la différence de tempérament donne à sir Charles le grand avantage de pouvoir dompter ses passions, qu'il ne court pas plus de risque d'être emporté par elles, que de voir ses six chevaux à tous crins prendre le mors aux dents et emporter son carrosse. Le baronnet, dans ses confidences (1) au docteur Bartlett et à quelques autres personnes, parle, il est vrai, de son tempérament naturellement ardent comme s'il existait encore; mais on en voit si peu d'effets, ou plutôt il dit lui-même qu'il l'a si bien dompté, que cet aveu ne semble être fait que pour ajouter un trait de modestie et d'humilité aux autres vertus plus brillantes du héros.

Après tout, il se peut qu'il y ait dans cette critique une forte dose de cette perversité humaine qui, à l'exemple du tentateur de Job, est toujours disposée à douter de la vertu qui n'a pas connu l'adversité. Mais l'auteur voulait instruire les hommes, et c'était à la nature de l'homme et à ses sentimens qu'il devait adresser l'exemple

(1) Allusion à un passage du roman.

Digitized by Google

de piété et de morale qu'il se proposait de donner.

Quittons ce ton grave, et considérons sir *Charles Grandison* comme un ouvrage d'amusement. On ne peut disconvenir que l'intérêt est en grande partie détruit par l'ascendant continuel que Richardson a donné à la fortune et au caractère du héros. On voit qu'il est trop particulièrement protégé par l'auteur pour avoir besoin de notre intérêt, et qu'il n'a rien à craindre des Pollexfen, des O'Hara (1), de personne enfin, aussi long-temps que Richardson sera décidément pour lui. On ne s'intéresse guère plus à sir Charles, quand son sort est incertain. Il ne montre pas assez de passion, et certainement aucune préférence, soit pour Clémentine soit pour Henriette Byron : on sait qu'il est toujours prêt à épouser l'une ou l'autre, selon les circonstances, puis à faire une révérence gracieuse à celle qu'il refusera, à lui baiser la main, et à prendre congé d'elle.

Lady Bradshaigh, qui, à ce sujet, donnait toujours avec franchise son opinion à Richardson, lui écrivait sans ménagement :

« Vous m'avez fait sauter sur ma chaise, quand « j'ai vu deux jeunes personnes amoureuses de « votre héros, qui les aime toutes deux. J'ai un « tel mépris pour un amour partagé, que je ne « conçois pas qu'un être estimable puisse nourrir « une telle pensée. »

Le fait est que Richardson voulait toujours que le devoir et la raison l'emportassent sur le sentiment; peut-être assez inconsidérément, si l'on examine les choses sous un rapport abstrait, il s'imposait volontairement la tâche de combattre

(1) *Les envieux* de sir Charles, etc. — Tr.

Digitized by Google

même le sentiment d'un amour vertueux ; l'amour était toujours à ses yeux une passion placée dans le cœur de l'homme par la bonté et la sagesse de la nature, et qui, en détournant nos vues et nos désirs hors de nous-mêmes, produit, quand elle est tempérée par la raison, plus d'heureux effets qu'elle ne produit de mal quand elle ne veut pas se laisser guider. Richardson portait si loin son mépris de l'amour, qui avait été jusqu'alors la divinité toute-puissante du roman, que lady Bradshaigh elle-même conçut des alarmes de quelques raisonnemens hypothétiques en faveur de la polygamie, système qui exclut toute préférence individuelle comme dangereuse.

On doit pardonner au bon et honnête Richardson tout ce qu'il a écrit sur cette matière, soit en hypothèse, soit en partie, parce qu'il avait réellement une haute idée des droits de mari et de ceux de maître. Les femmes se consoleront en observant dans sa correspondance que son despotisme, comme celui de Jacques Ier (1), était plutôt en théorie qu'en pratique, et que mistress Richardson paraît avoir eu sa bonne part d'autorité dans tout ce qui avait rapport à leur paisible famille.

En ne considérant *Sir Charles* que comme le *gros lot* (2) qui devait échoir à la dame favorisée par le sort, et le penchant de ce héros ne l'entraînait pas plus vers l'une que vers l'autre, il est clair que l'intérêt se fixe sur la dame an-

(1) Allusion au fameux traité de ce prince intitulé : *La Science de régner*. — Ed.

(2) *The twenty thousand price*. Les lots multipliés de loterie sont un sujet de conversation fréquent en Angleterre ; des affiches gigantesques, d'innombrables bulletins, etc., vous forcent bon gré mal gré de vous en occuper. — Ed.

Digitized by Google

glaise ou sur l'italienne, d'après la prédilection que le lecteur a pour l'une ou pour l'autre, ce qui n'est pas très-flatteur pour le beau sexe. A l'égard de miss Byron, quelque aimable que l'auteur la représente, ornée comme elle est de qualités qui approchent de celles de Clarisse dans les temps heureux de sa vie, il y a dans sa conduite une sorte d'*indélicatesse* dont Clarisse, placée dans des circonstances semblables, eût été incapable. Elle forme littéralement une ligue dans la famille de sir Charles et parmi ses amis, pour se faire aimer de lui; elle se soumet à confier le secret d'un amour qu'elle sait qu'il ne partage pas, secret que toute âme délicate regarde comme sacré, et que miss Byron confie non-seulement au vieux docteur Barttlet, mais à tous ses parens, et Dieu sait à qui encore; il est vrai que tous sont édifiés à la lecture des lettres de sir Charles. Il n'est point de lecteur sur qui cette conduite de miss Byron, dont le but est de rehausser le caractère du héros, ne produise l'effet d'avilir celui de l'héroïne.

Mais la véritable héroïne du roman, celle au sort de laquelle on prend un intérêt profond, est la malheureuse Clémentine, dont la folie, dont toute l'histoire est digne du grand peintre qui avait déjà tracé les malheurs de Clarisse. Il y a dans ces passages, sur lesquels nous ne nous arrêterons point, parce qu'ils sont familiers à tous nos lecteurs, des scènes égales à tout ce que Richardson a jamais écrit de plus admirable, et qui suffiraient pour le placer au nombre des écrivains les plus distingués dans son genre de composition. Ces passages et d'autres répandus dans l'ouvrage servent à montrer que ce n'est pas

Digitized by Google

le déclin du génie du romancier, mais le choix d'un sujet moins heureusement conçu, qui rend ses deux premiers ouvrages préférables à *Sir Charles Grandison*.

L'idée première du roman de *Grandison* étant tout-à-fait différente de celle de *Paméla* et de celle de *Clarisse*, l'auteur pouvait facilement éviter dans son dernier ouvrage quelques descriptions un peu libres, qui étaient inévitables dans la détail des entreprises de M. B... ou de Lovelace; mais, quoique affranchi de toute tentation de tomber dans ces sortes de descriptions, défaut que les mœurs moins polies de nos pères pouvaient tolérer, Richardson ne fut pas heureux dans le nouvel essai qu'il fit en voulant copier le ton élégant et à la mode de son époque.

M. B... est un gentilhomme de province; les Harlowe sont une famille de riches *vulgaires;* Lovelace lui-même est un roué en fait de mœurs; lord M... a les manières et les sentimens d'une vieille commère de province; et la vivacité de miss Howe approche souvent du ton bourgeois. Maints modèles ont dû passer devant l'œil observateur de Richardson dans le cercle nombreux de ses connaissances, dont il a pu emprunter les airs et les manières pour tracer les caractères de ses premiers ouvrages; mais il n'avait pu observer les hautes classes de la société. En voulant peindre leurs mœurs, il s'est attiré la censure d'un juge irrécusable, et qui semble disposé à le critiquer sévèrement.

On trouve dans les lettres inimitables de lady Mary Wortley Montague les observations suivantes :

« On cite son Anna Howe et sa Charlotte

« Grandison comme offrant des modèles d'une « plaisanterie charmante ; elles faisaient les dé- « lices de ses dévotes, qui prenaient l'extra- « vagance pour de l'esprit et de *l'humeur*, « l'impudence et la méchanceté pour de la verve « et de la vivacité. Charlotte se conduit comme « un enfant capricieux, et on aurait dû lui donner « le fouet en présence de sa complice Henriette. « Il (Richardson) n'a pas la moindre idée des « manières de la haute société ; son vieux lord « M... parle comme un juge de paix de province, « et ses vertueuses jeunes demoiselles batifolent « comme des grisettes autour d'un mai. Les libertés « que Lovelace se permet avec sa cousine ne « s'excusent pas même par la parenté. J'aurais « été fort étonné si lord Denbigh avait voulu « m'embrasser ; et je suis bien assurée que jamais « lord Trentham ne s'est permis une telle imper- « tinence avec vous (1). »

Sans manquer aux égards dus à Richardson, on peut dire qu'il n'avait pas eu beaucoup d'occasions d'observer les mœurs de la haute société : la haute société ne se recrute point par un choix d'hommes sages et honnêtes ; et la condition de notre auteur, loin d'être basse, pauvre ou méprisable, l'avait placé dans un rang modeste où l'on trouve plus souvent le bonheur. Mais il y a une sorte de *bonne éducation* qui est naturelle et qui ne change point, et une autre, consistant dans la connaissance des manières et des modes fugitives du jour, qui est toujours de convention, et qui change perpétuellement, comme la mode des habits dans les mêmes cercles. Les principes de la première sont gravés dans tous les cœurs droits et délicats.

(1) OEuvres de lady Mary-Wortley Montague, vol. IV. p. 182.

Digitized by Google

Mais un auteur qui ne connaît pas la dernière, laisse apercevoir qu'il est étranger à la société où ces règles passagères s'observent exactement, ou, ce qui peut tout aussi-bien être vrai, qu'il n'a pas le talent d'en tracer les nuances et de peindre leurs mobiles couleurs. Violer les règles de la bonne éducation naturelle, ou représenter des caractères qui les violent quand ils devraient les observer, est un manque de goût, une tache qui ne s'effacera point, et que les lecteurs de tous les temps ont droit de reprocher à un auteur. Mais il y a prescription pour les crimes contre la *bonne éducation* conventionnelle; ils sont oubliés quand les règles enfreintes n'existent plus, quand le changement si fréquent de la mode en établit de nouvelles : ces erreurs deviennent, comme la *patavinité de Tite-Live* (1), imperceptibles à une certaine époque. Il était naturel qu'une femme du goût et du rang de lady Mary Wortley Montague fût choquée du défaut de bienséance dont elle se plaint; mais, à l'époque où nous vivons, nous ne connaissons pas assez les modes du temps de Georges II pour partager le déplaisir de lady Montague. Nous savons en général que la mode de s'embrasser entre cousins a continué d'être permise pendant long-temps, autant que la salutation plus récente de se serrer la main et d'offrir le bras (2). Avec cette connaissance générale, il nous importe peu de savoir exactement en quelle année du Seigneur les gens de qualité n'ont plus eu la permission d'embrasser leurs cousines, ou

(1) Mot consacré, en français comme en anglais, pour dire l'idiome de Padoue, patrie de Tite-Live. — Ed.

(2) *To salute* veut encore dire *embrasser* en Anglais. — Ed.

Digitized by Google

si Richardson s'est rendu coupable d'anachronisme sur ce point important de notre histoire. Le mérite de Lovelace, comme portrait, n'en reste pas moins le même, soit que sa perruque tienne bien poudrée sur sa tête pendant la corvée sentimentale qu'il fait dans le petit bois de lierre, soit qu'elle soit jetée au feu quand il reçoit la fatale nouvelle de la mort de Clarisse. Nous ne songeons pas plus au costume de Lovelace ou à la mode de son temps, que lorsque nous regardons avec attention les portraits de Vandyck, sans demander si les manchettes ou la fraise sont précisément comme on les portait dans ce temps-là. Lovelace, soit qu'il suivît exactement les modes de son temps ou non, est toujours le Lovelace que Johnson avec son style énergique nous peint dans la vie de Rowe :

« Le caractère de Lothario (1) semble avoir « fourni à Richardson celui de Lovelace ; mais « il a surpassé son original dans l'effet moral « de la fiction. Lothario, avec cette gaieté qu'on « ne peut haïr, et cette bravoure qu'on ne saurait « mépriser, conserve trop l'intérêt du spectateur. « Richardson seul pouvait apprendre à estimer « et à détester à la fois ; seul il pouvait faire « triompher un ressentiment vertueux sur la bien- « veillance qu'inspirent naturellement l'esprit, « l'élégance, le courage ; et faire disparaître enfin « le héros pour ne montrer qu'un scélérat (2). »

Il est impossible cependant de justifier entièrement Richardson du reproche que lui fait lady Montague, ou de dire qu'il s'est toujours conformé à l'essence du bon ton, à ses règles pas-

(1) Dans *La belle Repentante*. — ED.

(2) *Vies des poètes anglais*.

Digitized by Google

sagères et à ses continuelles modifications. Il y a dans les railleries de lady G... tout autant de rudesse que dans celles de miss Howe, et lord G... n'est que la doublure de M. Hickman. Il devait cependant y avoir quelque différence dans la vivacité d'une jeune personne élevée à la campagne par une mère assez commune, et la vivacité de miss Grandison, qui avait toujours vécu dans le grand monde. Lady Montague a bien certainement le droit de se plaindre à cet égard (1).

On peut aussi trouver quelque chose à redire aux manières de sir Charles Grandison, dont l'auteur a voulu faire un modèle d'élégance et de courtoisie. Le soin extrême que Richardson a pris de parer les manières et la conversation de sir Charles des grâces de l'action et de l'élocution, prête à toute sa personne et à sa conduite une certaine formalité fatigante, et une espèce de politesse recherchée. Son ton, en un mot, est trop étudié, son langage trop complimenteur, il est trop semblable à un *livre*, comme nous disons en Écosse (2), pour nous laisser voir dans l'un ou dans l'autre l'aisance et l'affabilité d'un homme comme il faut et de bon ton. Cette opinion est généralement celle des femmes, et comme les lois de la politesse ont été inventées pour leur protection, elles sont les meilleurs juges de la manière dont on les observe.

Malgré ces imperfections, et le désavantage auquel tout nouvel ouvrage est exposé, quand on le compare d'abord à ceux qui l'ont précédé, la réputation de Richardson ne perdit rien par

(1) *Vie de Richardson*, vol. I, p. 108.

(2) *Too like a printed book.* Nous disons en français : *il parle comme un livre.* — Ed.

Digitized by Google

la publication de son *Sir Charles Grandison*; et sa fortune ne pouvait qu'y gagner sans une fraude mercantile, d'une audace toute particulière; par des moyens qu'il ne put découvrir, à mesure qu'elles sortaient des presses de son imprimerie, toutes les feuilles de l'ouvrage furent envoyées, l'une après l'autre, en Irlande, où, profitant de la nature des relations qui existaient à cette époque entre les deux royaumes, des libraires fripons préparèrent une édition qu'ils mirent en vente aussitôt que celle de l'auteur; or en la donnant à un prix plus bas, ils diminuèrent de beaucoup ses bénéfices. Il paraît que Richardson chercha en vain à se faire rendre justice de cette fraude par le moyen de ses correspondans en Irlande. L'union des deux royaumes a produit entre autres avantages celui de rendre impossibles de pareilles fraudes à l'avenir.

Telle est l'histoire succincte des productions de Richardson, et telle en fut la fin. Il suffit de mentionner ici un ouvrage peu connu. Outre ses trois célèbres romans, il acheva la collection des *Lettres familières*, dont le commencement lui donna l'idée de *Paméla*. « Cet ouvrage, dit mis-« tress Barbauld, ne se rencontre guère que dans « les tiroirs des servantes; mais, quand la maî-« tresse l'y trouve, elle le lit, et s'étonne du « charme secret qui lui fait achever une lecture « qu'elle croyait ne devoir être bonne que pour « des servantes; — ce charme, c'est le talent de « Richardson(1). »

Mistress Barbauld assure que cet ouvrage, que nous ne connaissons pas, prouve avec quelle

(1) *Vie de Richardson*, p. 158.

Digitized by Google

exactitude Richardson avait rempli tous les devoirs de la vie privée.

Richardson a aussi écrit, pour le docteur Johnson, le quatre-vingt-dix-septième numéro du Rôdeur *(the Rambler)*, dont l'éditeur fit l'éloge dans les termes suivans : « Le lecteur sera re-
« devable du plaisir que lui causera le numéro
« d'aujourd'hui à un auteur dont le siècle a déjà
« reçu de plus grands services; c'est lui qui
« a agrandi la science du cœur humain, et appris
« aux passions à se mouvoir dans le cercle tracé
« par la vertu. »

Dans les remarques particulières que l'on vient de lire sur les différens ouvrages de Richardson, nous avons déjà examiné une grande partie de ce que nous avions à dire de son mérite comme écrivain. A son immortel honneur, il a été peut-être, dans le genre de composition qu'il a choisi, le premier romancier qui ait banni les ornemens étrangers à la nature, pour peindre les passions vraies du cœur humain. Les circonstances qui lui firent préférer à l'exagération une simplicité naturelle sont décrites dans le compte qu'il a rendu lui-même de l'origine de son premier roman. Il s'aperçut bientôt que ce n'est pas seulement dans les derniers rangs de la société que se trouvent les sentimens qui touchent le cœur de tous les lecteurs; car, si les malheurs et la magnanimité de Clarisse n'excitent pas une sympathie universelle, nous avouerons que nous ne pouvons envier le calme de ceux pour qui ce charme est perdu.

Richardson avait les qualités nécessaires pour créer un nouveau genre d'écrire : il observait le

Digitized by Google

cœur humain avec réflexion, sans se hâter de conclure, et minutieusement: il nous semble voir Cook ou Parry, sondant toutes les baies, tous les passages des mers qu'ils parcourent, et marquant sur leurs cartes tous les récifs, les détroits et les bas-fonds. Voilà sans doute ce qui a fait accorder par Johnson une grande supériorité, peut-être difficile à prouver, à Richardson sur Fielding, contre lequel Johnson paraît avoir eu des préventions. « Il y a plus de connaissance du cœur « humain, dit-il, dans une lettre de Richardson, « que dans tout *Tom Jones* (1). »

Johnson explique dans un autre endroit cette assertion. « Il y a une différence tranchée entre « les caractères de la nature et ceux de la so- « ciété; or c'est cette différence qui existe entre « les caractères tracés par Richardson et ceux de « Fielding. Les caractères de la société peuvent « amuser; mais un observateur superficiel peut « les saisir, tandis que ceux de la nature ont « besoin d'être approfondis, et ne sauraient être « tracés que par un homme qui puisse pénétrer « jusque dans les replis les plus cachés du cœur « humain (2). »

Johnson dit encore en comparant ces deux célèbres écrivains : » Il y a entre eux autant « de différence qu'entre un homme qui sait com- « ment se fait une montre, et celui qui peut « dire l'heure qu'il est en regardant le cadran. »

Nous sommes loin d'admettre la conclusion naturelle de cette comparaison du docteur Johnson, et nous la modifierons en disant que les deux auteurs sont deux excellens mécaniciens ; si les pen-

(1) Boswell, *Vie de Johnson*, édit. de 1793, vol II, p. 30.
(2) *Ibid.* vol. I, p. 508.

Digitized by Google

dules de Richardson montrent une grande partie de l'ouvrage intérieur qui fait aller l'aiguille, celles de Fielding indiquent l'heure exactement, et c'est là tout ce que la plupart des hommes veulent savoir. Ou, pour nous servir d'une comparaison plus simple, l'analogie entre les écrits de Fielding et ceux de Richardson ressemble à celle qu'il y a entre des esquisses hardies, faciles et vraies, et des peintures finies avec soin, mais qui laissent apercevoir le travail qu'il en a coûté pour arriver à ce degré de fini. Aussi Johnson a été forcé de convenir, dans sa réponse à l'observation de l'honorable Thomas Erskine, que Richardson était parfois fatigant. « Si vous lisez « Richardson pour l'histoire du roman, votre im- « patience peut aller jusqu'à l'envie de vous « pendre : il ne faut chercher dans Richardson « que le sentiment, et considérer l'histoire sim- « plement comme une occasion de faire naître « le sentiment.

Cela ne signifie-t-il pas en langue vulgaire que les ouvrages de Richardson sont plus instructifs, et ceux de Fielding plus amusans, et que le lecteur peut faire son choix pour ses études, selon qu'il se trouve, pour me servir de la phrase de Tony Lumpkin, « en affinité avec l'un ou avec « l'autre (1)? »

Il est impossible de décider si la manière de raconter de Richardson est une suite de la forme épistolaire qu'il a choisie, ou si son goût précoce pour les correspondances épistolaires n'était pas

(1) Ce personnage de la comédie de Goldsmith, *the Stoops to conquer*, parle un jargon quelquefois difficile à traduire, mais fort plaisant, surtout dans la bouche de Liston. On sait qu'un acteur favori consacre par son accent les choses les plus absurdes comme des traits heureux. — ED.

fondé sur un penchant inné pour les détails. Ce talent et ce penchant se sont fortifiés l'un par l'autre. Pour un auteur qui écrit une lettre tout événement est récent, et il le peint quand il l'a sous les yeux, en le comparant à son importance relative avec ce qui s'est passé et avec ce qui doit survenir. Tout est placé, pour ainsi dire, sur le même plan du tableau, et rien dans le fond. Une partie de whist est-elle le sujet de la lettre? elle doit être détaillée au long comme les débats de la chambre des communes sur un sujet qui embrasse les intérêts les plus chers de la nation. C'est peut-être à cela qu'il faut attribuer cette prolixité dont les lecteurs de Richardson se plaignent souvent.

Un autre désavantage qui produit la même impression, c'est que les mêmes incidens, dans plusieurs occasions, sont répétés par les divers acteurs à leurs correspondans différens. Si cette forme a l'avantage de placer chaque caractère dans le jour qui lui est propre, et de faire contraster les pensées, les plans et les sentimens des uns et des autres, cet avantage est au moins balancé par l'inconvénient d'arrêter la marche de l'action, qui reste suspendue tandis que les personnages s'occupent à faire remarquer leur pas, comme un cheval de manége qui piaffe sans avancer. Mais, comme le remarque judicieusement mistress Barbauld, le lecteur connaît parfaitement les personnages au sort desquels il s'intéresse. « En conséquence, ajoute-t-elle avec la même sagacité, « ce ne sont point des sentimens passagers, excités momentanément par une scène pathétique, « que nous éprouvons; ce sont des personnages « réels que nous connaissons, avec lesquels nous

Digitized by Google

« conversons, et dont le sort sera décidé dans le « cours des événemens (1). » Le style minutieux de Richardson a donc cet avantage spécial, que chaque personnage qu'il présente sur la scène y paraît dans un jour qui ne permet pas de le méconnaître. Aussi a-t-on une idée aussi exacte du caractère particulier de toutes les femmes de la famille de mistress Sinclair qu'il est nécessaire de nommer, de l'avide et hypocrite J. Leman, du spécieux capitaine Singleton, et de tous les autres agens de Lovelace, que de Lovelace lui-même.

Le caractère du colonel Morden, par exemple, quoiqu'il ne paraisse qu'un moment, est tout-à-fait *individuel*. Il a de nobles sentimens, il est brave, il sait se servir de son épée : c'est un homme du monde et un homme d'honneur, qui n'est pas assez emporté pour précipiter le moment de la vengeance, ni assez endurant pour différer l'occasion de la satisfaire. La crainte qu'il inspire aux Harlowe avant même qu'il paraisse, l'estime que Clarisse a pour celui qu'elle regarde comme son protecteur naturel, nous préparent à voir en lui le Vengeur du Sang, quand il paraît pour la première fois sur la scène, trop tard, à la vérité, pour sauver Clarisse, mais digne vengeur des outrages qu'elle a éprouvés, digne vainqueur de Lovelace. Quelque piété, quelque résignation qu'il y ait dans la dernière recommandation de Clarisse à un homme tel que le colonel Morden, on n'est ni surpris ni fâché qu'il lui ait désobéi.

On ne doit pas perdre de vue que par le détail de circonstances triviales et peu intéressantes, l'auteur donne à ses caractères un air

(1) *Vie de Richardson*, vol. I, 82.

Digitized by Google

de réalité qu'il ne pouvait leur donner sans cela. Celui qui raconte un fait s'arrête sur des circonstances peu importantes, qui n'ont dans son esprit d'autre intérêt que celui d'appartenir aux événemens plus importans qu'il veut communiquer. De Foe, qui comprenait bien l'avantage d'orner une histoire de pure imagination de tous les accessoires qui distinguent les histoires véritables, et qui ne négligeait aucune occasion d'en faire usage, n'est guère supérieur à Richardson dans cet art.

Cependant, malgré tous les avantages de la forme épistolaire, qui s'adaptait merveilleusement au génie particulier de Richardson, cette forme a aussi ses défauts. Afin que tout ce qui tient à la partie narrative du roman soit connu, les personnages sont souvent obligés d'écrire, quand il serait plus naturel de les faire agir : ce n'est pas tout, ils sont souvent obligés d'écrire ce qu'il n'est pas naturel qu'ils écrivent; et il faut toujours qu'ils écrivent beaucoup plus souvent, et beaucoup plus, qu'on ne peut supposer qu'on a le temps d'écrire dans la vie. Ces objections n'eurent pas probablement un grand poids dans l'esprit de Richardson, accoutumé comme il l'était dès son enfance à écrire des lettres, lui pour qui c'était un goût d'habitude, et qui était certainement un correspondant aussi infatigable (nous avons presque dit formidable) qu'aucun des personnages de ses romans.

Richardson lui-même connaissait l'excessive abondance de son imagination : il savait qu'il excédait quelquefois la patience de ses lecteurs. Il se livrait à sa facilité, écrivait sans plan arrêté, et longuement, puis il retranchait, res-

Digitized by Google

serrait ; en sorte que, tout étrange que cela puisse paraître, ses productions étaient réduites de moitié avant d'être livrées à la presse. Dans ses deux premiers romans, il fit plus d'attention au plan ; et, quoique diffus et prolixe, dans le récit, on ne peut dire qu'il s'égare en digressions. Les personnages qu'il met sur la scène ne paraissent que pour faire marcher l'action, et l'on trouve dans *Paméla* et *Clarisse* peu de ces hors-d'œuvre en dialogue, ou de ces dissertations dont *Sir Charles Grandison* abonde. L'histoire ne quitte pas la ligne droite, quoiqu'elle marche lentement. Mais, dans son dernier ouvrage, l'auteur se permet trop d'excursions. Il y a, à la vérité, dans le plan bien peu de choses qui puissent fixer l'attention du lecteur, les divers événemens qui sont successivement racontés n'étant liés entre eux que parce qu'ils présentent le caractère du héros sous quelque nouveau point de vue particulier. On peut dire la même chose de ces nombreuses et longues conversations sur des sujets de morale et de religion qui forment une si grande partie de l'ouvrage, qu'une vieille dame de notre connaissance, étant devenue sujette à des assoupissemens, se faisait lire *Sir Charles Grandison* quand elle était dans son fauteuil, de préférence à tout autre roman, « parce que, disait-elle, si je m'endors pendant « la lecture, je suis sûre, à mon réveil, que je « n'aurai rien perdu de l'histoire, et que je re- « trouverai toute la société où je l'ai laissée, « conversant *dans le parloir de cèdre* (1). »

Probablement, cette prolixité que, dans notre

(1) Expression de Richardson. — Ed.

manière de vivre moins grave, nous reprochons à Richardson comme un grand défaut, ne déplut pas autant à ses contemporains. Ceux qui étaient obligés d'étudier le phébus et le galimatias des in-folio de Scudéri ne pouvaient pas être fatigués de l'esprit, du naturel et du génie des in-octavo de Richardson. Mais un lecteur de notre temps peut bien désirer quelques retranchemens dans les premiers volumes de *Clarisse* et dans les derniers de *Sir Charles*. Il lui est permis de dire que les deux derniers volumes de *Paméla* n'auraient jamais dû être publiés, et que le second pourrait être abrégé. On pourrait souhaiter que beaucoup de détails d'habillement et de parures qui, à dire la vérité, se ressentent un peu des boutiques de couturières, où Richardson fit ses premiers essais de composition, fussent supprimés, surtout ceux qui se trouvent dans des lettres écrites par des personnes d'esprit, ou quand on nous les communique au moment d'une scène intéressante. Il faut se ressouvenir du grand talent de Richardson pour lui pardonner de faire faire par Lovelace, au milieu de son triomphe et de la fuite de Clarisse, une description de son habillement de la tête aux pieds, avec toute l'exactitude d'une marchande de modes. Mais il y aurait de la mauvaise grâce à s'arrêter sur des défauts rachetés par tant de beautés.

Le style de Richardson était facile et flexible, et celui qui, avec peu de variété, était le plus convenable à ses divers caractères. Lorsqu'il fait parler des personnages élevés, le style est abondant, expressif, et approprié à leur

Digitized by Google

rang, mais quelquefois il manque d'élégance et d'exactitude, défauts qui tiennent à l'éducation imparfaite que l'auteur avait reçue. De son vivant, on a dit de lui, selon l'usage, qu'il se faisait aider, chose à laquelle nous ne croyons pas qu'un homme d'un talent distingué voulût consentir; car ce serait faire l'aveu qu'il a entrepris une tâche au-dessus de ses forces (1). Il est bien connu qu'il a composé seul tous ses ouvrages sans aucun secours étranger, excepté l'*ode à la sagesse*, qui est de mistress Carter, et quelques citations latines que lui fournit un ami pour orner l'épître à Elias Brand.

Le talent de Richardson dans ses scènes les plus tragiques n'a jamais été et probablement ne sera jamais surpassé. Celles où il nous montre l'innocence malheureuse, comme dans l'histoire de Clarisse et de Clémentine, sont déchirantes : les hommes jaloux de paraître capables de surmonter tout attendrissement ne doivent pas s'exposer à les lire pour la première fois en présence de témoins. Dans les scènes où ces deux héroïnes, et Clarisse surtout, déploient une noble grandeur d'âme, où elles s'élèvent au-dessus des considérations terrestres et de l'oppression des hommes, le lecteur est entraîné à un amour pur de la vertu et de la religion, comme par une voix inspirée. Les scènes faites pour exciter l'horreur, comme la mort de Belton et celle de l'infâme Sainclair sont aussi effrayantes que les autres sont propres à exalter l'âme; celles-là sont tracées dans le noble dessein d'entretenir

(1) Il est curieux de rapprocher cette remarque de la préface signée des *Chroniques de la Canongate*, Ire série. — Ed.

Digitized by Google

notre crainte et notre haine du vice, comme celles-ci dans le but d'accroître notre amour de la vertu et de la religion.

Richardson ne possédait pas au même degré les autres qualités du romancier : il était moins propre au style comique qu'au tragique. Cependant il ne manquait pas d'une certaine légèreté, et dans ce genre ses écrits décèlent la même étude du cœur humain que l'on remarque dans un genre plus relevé. La partie comique de ses ouvrages n'est jamais forcée, et ne va jamais au-delà des bornes de la nature ; il ne sacrifie jamais le vrai et le vraisemblable à l'effet. Sans avoir précisément ce que l'on peut appeler de l'esprit, l'auteur de *Paméla* avait assez de gaieté pour animer ses scènes ; sans être jamais, comme son rival Fielding, extrêmement comique, il sème dans ses esquisses de ce genre une foule de plaisanteries fines qui les rendent très-agréables.

Il est possible que les vicissitudes de la mode et du goût aient, d'après les causes que nous avons franchement exposées, obscurci pour un temps la réputation de Richardson. Peut-être aussi la génération présente lui fait-elle, par cette espèce d'oubli, payer la haute réputation dont il a joui autrefois. Car, si l'on accorde aux auteurs l'immortalité, ou quelque chose qui en approche, il semble que ce n'est, comme dans le beau conte oriental de Nourjahad, qu'à la condition qu'ils seront exposés à des intervalles de sommeil et d'oubli. Malgré tous ces désavantages, il faudra dans tous les temps reconnaître que le génie de Richardson a fait honneur à la langue dans laquelle il a écrit ; il faudra encore convenir qu'il a constamment con-

Digitized by Google

sacré ses grands talens à la morale, et au perfectionnement de la nature humaine en général(1).

(1) Dans une de ses leçons de littérature française, M. Villemain a fait récemment une excursion en Angleterre, et a parlé de Richardson avec son éloquence accoutumée. Il devait nécessairement se rencontrer sur ce terrain avec sir Walter Scott; mais il est fâcheux qu'il n'ait guère cité que Clarisse, et qu'il ait oublié l'admirable éloquence de Clémentine. — Ed. (a)

(a) V. La seconde leçon du cours d'été 1828. — M. de Sevelinges, auteur de l'article de Richardson dans la *Biographie universelle*, est beaucoup plus sévère que M. Villemain. Il conclut en ces termes : « Richardson, très-admiré, sur parole, « en France comme en Angleterre, n'a presque plus de lec« teurs dans l'un et l'autre pays ». (Ed. de Liége).

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

HENRI FIELDING.

De tous les ouvrages d'imagination produits par le génie anglais, il n'en est point, peut-être, qui lui appartiennent d'une manière aussi spéciale et exclusive que les romans de Henri Fielding. Non-seulement ces romans ne sont point susceptibles d'être traduits dans le sens propre du mot, mais encore nous doutons qu'un Irlandais ou un Écossais, qu'une longue habitude n'a point familiarisé avec les mœurs et les traits caractéristiques de la *vieille Angleterre* (1), puisse parfaitement les comprendre et en sentir tout le charme. Le curé (2) Adams, Towwouse, Partridge, et surtout le Squire (3) Western, sont

(1) *Old England*. — Ed.

(2) *Parson*, le prêtre de la paroisse (*of the parish*). Ce mot est souvent employé comme terme générique pour dire les curés, les prêtres. Les fonctions qui dans l'Église anglicane répondent à celles de nos curés sont celles du *rector*. Le *curate* anglais est un desservant qui officie pour le *recteur*. — Ed.

(3) C'est le gentilhomme campagnard, le seigneur du village, mais souvent sans autre titre que celui de principal propriétaire. Ed.

Digitized by Google

des caractères si particuliers à l'Angleterre, qu'ils sont inconnus aux autres pays. Bien plus, les personnages dont le caractère offre des traits plus généraux, tels que M. Allworthy, mistress Miller, Tom Jones lui-même, et tous les personnages secondaires, ont encore une physionomie toute nationale; ce qui n'ajoute pas peu à la vraisemblance de l'histoire. Tous ceux qui y jouent un rôle vivent en Angleterre, voyagent, se querellent, se battent en Angleterre, et il n'est pas un incident qui ne se présente avec quelque circonstance particulière, grâce à laquelle il semble qu'il ne pourrait avoir lieu aussi naturellement en tout autre pays. On peut expliquer cette *nationalité* par les habitudes de Fielding lui-même, qui, dans les vicissitudes de sa vie, se trouva obligé à différentes époques de fréquenter toutes les classes de la société anglaise, où il sut choisir et peindre ses originaux avec un talent inimitable, pour l'amusement de ses lecteurs. Comme tant d'autres hommes de génie, Fielding ne fut pas favorisé de la fortune, et sa vie fut une vie d'imprudence et d'incertitude. Mais c'est en passant de la plus haute société dans laquelle sa naissance lui donnait le droit d'être admis, à celle des gens du plus bas étage, et même on peut dire du genre le plus équivoque, qu'il put étudier et connaître le caractère anglais dans toutes ses nuances et sous toutes ses formes, et qu'il immortalisa son nom comme peintre des mœurs nationales.

Henri Fielding, né le 22 avril 1707, d'une famille noble, était le troisième fils du général Edmond Fielding, troisième fils lui-même de l'honorable John Fielding, cinquième fils de

Digitized by Google

Guillaume comte de Denbigh, mort en 1655. Notre auteur était allié d'assez près à la famille ducale de Kingston, qui devait alors à la beauté et à l'esprit de la célèbre lady Mary Wortley Montague un éclat plus brillant que celui de son rang et de ses titres. La mère de Henri Fielding était fille du juge Gold. Il fut le seul enfant mâle de ce mariage; mais il eut trois sœurs du côté paternel, l'une desquelles, Sara Fielding, s'est fait connaître comme auteur de l'*Histoire de David simple*, et de quelques autres ouvrages littéraires. Le général Fielding se remaria, et eut de sa seconde femme une famille nombreuse : on se rappelle encore un de ses fils qui, étant juge de police, était distingué par le titre de sir John Fielding.

Il est très-probable que la dépense causée par une aussi nombreuse famille, jointe à l'insouciance naturelle du père de Henri Fielding, le jetèrent de bonne heure dans cet état précaire et contre lequel il eut à lutter pendant toute sa vie, sauf quelques intervalles très-courts.

Henri Fielding commença son éducation chez le révérend M. Oliver, qu'on suppose lui avoir fourni l'esquisse du curé Trulliber. Il fut ensuite placé au collége d'Eton, où il acquit de bonne heure cet amour profond pour la littérature classique de l'antiquité, dont on retrouve à chaque pas les traces dans tous ses ouvrages. Son père le destinant au barreau, l'envoya finir ses cours à Leyde, où l'on assure qu'il s'appliqua avec un véritable zèle à l'étude du droit. S'il eût pu suivre jusqu'à la fin ses cours avec régularité, les tribunaux y auraient probablement gagné un avocat de plus, et le monde eût perdu un homme de gé-

Digitized by Google

nie; mais la position embarrassée du général Fielding fit tourner les talens du jeune homme à l'avantage de la postérité, quoique peut-être à son propre détriment. Les remises nécessaires n'arrivèrent pas, et notre étudiant fut obligé, à l'âge de vingt ans, de revenir se plonger dans toute la dissipation de la capitale, sans y avoir un mentor pour le diriger, ou un ami pour le secourir. Le général Fielding avait, il est vrai, promis à son fils une pension annuelle de 200 livres sterling; mais, comme le dit Fielding lui-même, « la payait qui voulait. » Il suffit d'ajouter que Fielding était d'une grande taille, beau, bien fait, et d'une figure très-expressive. Il joignait à une constitution très-robuste une grande avidité pour tous les plaisirs, et savait mieux que personne jouir du moment présent, laissant au hasard le soin de l'avenir. Le lecteur est maintenant assez au courant de son caractère pour pouvoir juger de l'étendue de son imprévoyance et de ses malheurs. Lady Mary Wortley Montague sa parente, qui le connaissait dès son enfance, a tracé de la manière suivante le tableau de son humeur et de ses résultats; et un biographe qui peut emprunter les paroles de cette femme célèbre ne se hasarderait pas volontiers à lutter avec elle sur le même sujet.

« J'ai bien du chagrin de la mort de Henri Fiel-« ding, dit-elle dans une des lettres qu'elle écri-« vit après cet événement, non-seulement parce « que je ne lirai plus de ses ouvrages, mais en-« core parce que je suis sûre qu'il perd en mourant « plus que tout autre, car nul homme n'a mieux « su jouir de la vie. Cependant personne n'était « moins en position de le faire, puisque le *nec*

Digitized by Google

« *plus ultrà* de sa gloire et de son bonheur « était de se traîner dans les repaires les plus « obscurs du vice et de la misère. J'aimerais « mieux être un de ces officiers de police qui pré- « sident aux mariages nocturnes, et je trouverais « cet emploi moins dégoûtant et plus relevé. « L'heureux tempérament de Fielding (même après « qu'il fut à grand peine parvenu à le gâter à « moitié) lui faisait oublier tous ses maux de- « vant un pâté de venaison ou une bouteille de « champagne; et je suis persuadée qu'il a eu plus « de momens de bonheur qu'aucun prince de la « terre. Il devait à la nature de trouver des trans- « ports dans les bras de sa cuisinière, et de « conserver sa gaieté lorsqu'il mourait de faim « dans un grenier. Il existe beaucoup de rap- « ports entre lui et sir Richard Steele. Fielding « était supérieur à ce dernier en instruction, et, « d'après mon opinion, en génie. Tous deux s'ar- « rangèrent toujours pour manquer constamment « d'argent, malgré les efforts de leurs amis, et « ils n'eussent pas été plus riches quand leur pa- « trimoine se serait trouvé aussi inépuisable que « leur imagination. Cependant ils étaient l'un et « l'autre si heureusement organisés pour le bon- « heur, qu'on ne peut s'empêcher de regretter « qu'ils n'aient pas été immortels. »

Dans la dissipation où vivait Fielding, il fallait se créer des ressources; sa plume lui en fournit. N'ayant, comme il avait coutume de le dire, d'autre alternative que d'être écrivain à gages ou cocher de fiacre (1), il travailla d'abord pour la scène, occupation littéraire fort en vogue à cette époque, où le théâtre avait exercé le talent des Wicherley,

(1) *A hackney writer or hackney coachman.*

Digitized by Google

des Congrève, des Vanburgh et des Farquhar. Les pièces de Fielding, comédies ou farces, au nombre de dix-huit, furent représentées dans un court intervalle, et vinrent l'une après l'autre faire naufrage sur les écueils de la scène ou s'y maintenir sans succès depuis l'année 1727 jusqu'en 1736. De toutes ces pièces, les seules qui nous soient connues, et qu'on lise encore, sont la tragédie burlesque de *Tom Thumb*, la comédie de *l'Avare*, traduite du français, et les farces du *Médecin supposé* et de *la Femme de chambre intrigante*; cependant elles devaient toutes le jour à un auteur incomparable pour la peinture des mœurs et des caractères, dans un genre de composition qui a beaucoup d'analogie avec les ouvrages dramatiques.

Fielding, le premier romancier de l'Angleterre, car on peut sûrement lui donner ce titre, est encore un exemple à ajouter à celui de Lesage et d'autres auteurs, qui, comme lui distingués par leurs succès dans le roman, ont échoué dans leurs essais dramatiques, ou du moins n'y ont nullement montré cette supériorité qu'on était fondé à attendre de leur génie. Nous avons trop d'exemples de cette inaptitude pour pouvoir dire qu'elle soit simplement l'effet du hasard, et il est difficile d'en assigner un motif satisfaisant, puisque tous les raisonnemens semblent prouver qu'il faut réunir les mêmes talens pour parcourir avec succès l'une et l'autre carrière. Des caractères bien tracés, un style énergique, des situations heureusement contrastées, une intrigue bien conduite dont le développement soit à la fois naturel et imprévu, où l'intérêt se soutienne uniformément jusqu'au dénoûment qui complète l'ouvrage, etc., toutes

Digitized by Google

ces qualités sont aussi essentielles au succès du romancier qu'à celui de l'auteur dramatique, et leur réunion semble devoir également assurer le triomphe de l'un et de l'autre. Les biographes de Fielding ont prétendu expliquer ses échecs dans la carrière dramatique par la précipitation et l'insouciance avec laquelle il composait ses pièces de théâtre : il lui arrivait quelquefois de finir un acte ou deux dans une matinée, écrivant des scènes entières sur le papier qui avait enveloppé son tabac favori. Une telle négligence produira sans doute de grandes inégalités dans les ouvrages d'un auteur si peu soigneux de sa réputation. Mais elle ne saurait seule rendre raison de cette insipidité dont les pièces de Fielding ne sont pas exemptes, et qu'on trouve rarement dans les ouvrages qu'un homme de génie a créés *d'un seul jet* (1) (pour me servir de l'expression de Dryden), dans l'excessive confiance de son talent. Nous ne pouvons pas non plus nous résoudre à penser qu'un auteur aussi insouciant que Fielding apportât beaucoup plus de soin à travailler ses romans qu'à finir ses comédies, et nous sommes forcés de chercher quelque motif plus général de l'infériorité de ses pièces de théâtre. On le trouverait peut-être dans la nature de ces deux genres de composition qui, étroitement liés, comme ils semblent l'être, ont cependant entre eux des différences assez frappantes pour justifier l'opinion qui veut que l'auteur parvenu à un degré éminent de perfection dans l'une de ces deux branches de la littérature, devienne incapable de briller dans l'autre, de même qu'un artisan qui se fait remar-

(1) *At a heat.*

Digitized by Google

quer par son habileté particulière dans quelque partie d'un art mécanique y perd l'habitude de s'acquitter avec un égal bonheur de quelque autre ouvrage analogue; ou comme l'artiste distingué par la beauté de ses aquarelles est ordinairement moins célèbre par ses peintures à l'huile.

Le but que le romancier se propose est de présenter à ses lecteurs le tableau de certains événemens, aussi complet et aussi naturel qu'il peut le faire à l'aide d'une imagination ardente, et sans le secours d'aucun objet matériel. Il puise toutes ses ressources dans le monde idéal, domaine de l'imagination, et en cela seul consistent sa force et sa faiblesse, ses richesses et sa pauvreté. Il ne peut pas, comme le peintre, nous faire toucher au doigt et à l'œil, pour ainsi dire, ses villes et ses bois, ses palais et ses châteaux; mais il sait, en réveillant l'imagination et l'intérêt du lecteur présenter à sa vue intellectuelle des paysages plus beaux que ceux de Claude Lorrain, plus pittoresques que ceux de Salvator Rosa. Il ne peut pas non plus, comme l'auteur dramatique, faire revivre à nos yeux étonnés les héros des temps passés; il ne saurait donner un corps aux créations les plus heureuses de son génie, et les personnifier par la majesté des Kemble et les nobles grâces de Siddons. Mais il peut faire évoquer par le lecteur lui-même des formes encore plus belles et plus majestueuses. Les mêmes différences se retrouvent à chaque pas dans son art, et le suivent partout. Enfin, l'auteur d'un roman n'a point de théâtre ni de décorations, point de compagnie de comédiens ni d'assortiment de costumes. Des mots habilement disposés doivent seuls remplacer

toutes les ressources que l'auteur dramatique tire de ces accessoires étrangers. Le maintien, le débit, les gestes, le sourire de l'amant, le regard sombre du tyran, les lazzis du bouffon, il faut qu'il dise tout, car il ne peut rien montrer aux yeux. Ainsi le dialogue lui-même se trouve mêlé avec le récit; il ne s'agit pas seulement de rapporter ce que ses personnages doivent véritablement avoir dit, son travail serait alors le même que celui du poète dramatique, il faut qu'il rende le geste, le regard qui a accompagné leurs discours, écrivant ainsi tout ce qui dans une pièce de théâtre doit être retracé par l'acteur. Voilà pourquoi le plus souvent l'homme qui réussit le mieux dans une carrière où tout dépend de savoir communiquer au lecteur ses idées et ses sentimens, sans aucun intermédiaire, manquerait de l'art indispensable d'adapter ses compositions au théâtre, où les qualités les plus désirables dans un romancier se trouvent hors de place, et sont même un obstacle au succès. Les descriptions et les narrations, qui sont l'essence du roman, ne doivent être introduites qu'avec beaucoup de réserve dans les ouvrages dramatiques, et ne font presque jamais un bon effet sur la scène. M. Puff, dans la pièce du *Critique*, a le bon sens de supprimer tout ce qu'il y a sur *le soleil dorant de ses rayons l'hémisphère oriental*, etc., et la première chose que les acteurs retranchent de sa fameuse tragédie est la description de la reine Élisabeth, de son palefroi et de sa selle (1). Le

(1) Dans la comédie de Shéridan, qui est une imitation de *la Répétition du duc de Buckingham*, l'auteur ridicule compose et fait juger une tragédie extravagante qui devient un texte de critique. — Ed.

drame parle aux yeux et aux oreilles ; lorsqu'il cesse de s'adresser à ces organes, il manque entièrement son but en exigeant d'un auditoire l'effort d'imagination nécessaire pour suivre et donner la vie à des objets invisibles, et cette erreur peut être celle d'un homme de génie.

Il résulte de ce que nous venons de dire que, bien que l'on puisse composer une pièce fort agréable à la représentation, en choisissant dans un roman l'intrigue et les caractères (1), les plus grands efforts de génie suffiront à peine pour faire un roman d'une composition dramatique. Dans le premier cas, un auteur n'a plus qu'à resserrer les événemens dans le cadre convenable pour la représentation, choisir les caractères les plus saillans, écarter toutes les redites comme toutes les longueurs, et donner ainsi à l'ensemble de son ouvrage une contexture dramatique. Mais nous ne saurions concevoir comment on pourrait introduire heureusement dans une bonne pièce ces accessoires de description qui furent nécessaires au romancier pour donner à son récit les dimensions convenables. C'est ainsi que celui dont le plus grand mérite consiste à s'adresser seulement à l'imagination, et dont le style, par ce motif, doit admettre une foule de détails circonstanciés, peut aisément se tromper dans un genre de composition où il faut encore laisser tant à faire

(1) Un critique dont les observations sont aussi ingénieuses que profondes, M. C... (Duviquet) prétend même qu'on ne pourrait créer avec un roman une pièce satisfaisante. Cette difficulté est moindre, il faut en convenir, sur la scène anglaise, où l'absence des unités rapproche davantage la comédie du roman. Colman a emprunté au roman de *Tom Jones* sa *Femme Jalouse ;* et chez nous Desforges a trouvé un heureux sujet dans le même ouvrage. Nous avons enfin vu, en 1822, *Gil Blas* entier joué à Londres en cinq actes ! ! — Ed.

Digitized by Google

à l'acteur, sans compter ses alliés naturels, le machiniste, le peintre et le costumier, et où toute excursion dans le département spécial de ces auxiliaires est une faute fatale. D'ailleurs dans les récits d'invention l'auteur fait son ouvrage à lui tout seul et pour son propre compte, au lieu qu'en écrivant pour le théâtre il s'associe avec les acteurs; et c'est par les efforts réciproques des uns et des autres qu'une pièce doit réussir. Toute association, disent les légistes, est mère de discorde; et l'on peut se convaincre, en lisant l'admirable dialogue entre le comédien et le poète, dans *Joseph Andrews*, chap. x, liv. III, combien il est difficile à la concorde de s'établir. Le poète doit s'attendre à voir tomber sa pièce, s'il ne veut pas faire les concessions les plus larges à l'expérience et aux talens de chaque acteur qui y joue un rôle. Celui qui, en écrivant un roman, prêtait un langage et des sentimens à des caractères d'invention, se voit forcé de prendre le soin bien autrement grave de les adapter à des personnages réels; et ceux-ci, à moins que leurs rôles ne se trouvent exactement en harmonie avec leur goût et leurs talens particuliers, ont individuellement le pouvoir de faire tomber la pièce, et assez souvent c'est leur caprice. Voilà entre autres difficultés de l'art dramatique celles qui lui appartiennent plus essentiellement; et c'est justement par ces obstacles qu'est arrêté le romancier qui aspire à étendre ses triomphes dans les domaines du théâtre.

Nous avons déjà remarqué que jusqu'en 1737, Fielding mena à Londres la vie d'un homme d'esprit et de plaisir, cherchant toutes ses jouissances dans une succession d'amusemens et de

Digitized by Google

dissipations, et trouvant dans les ressources précaires du théâtre l'argent nécessaire pour continuer une pareille conduite. Il devint même, *pendant une saison* (1), directeur d'une compagnie de comédiens. Ayant rassemblé à cet effet un certain nombre d'acteurs sans emploi, il se proposait de leur faire jouer ses propres pièces dans le petit théâtre d'Haymarket. Ce projet ne réussit point; et sa troupe, qui était tombée du ciel, comme il le disait, fut obligée de se séparer.

Pendant sa carrière dramatique, Fielding, comme la plupart des auteurs de son temps, reconnut l'impossibilité de capter la faveur du public sans condescendre à flatter ses animosités politiques. Deux de ces comédies, *Pasquin* et le *Registre historique*, contiennent de violentes attaques contre sir Robert Walpole, dont il avait vainement recherché la protection en 1730. La liberté de ces satires contribua beaucoup, dit-on, à l'établissement d'une mesure jugée nécessaire pour réprimer la licence du théâtre, et qui mit fin à ce goût de satire personnelle et politique qui avait été excité et entretenu par le succès de *l'opéra du Gueux*, de Gay. Cette mesure ne fut autre chose que le pouvoir discrétionnaire, confié au lord trésorier, de refuser le droit de représentation à tout écrit dramatique qu'il désapprouverait. Cette ordonnance donna lieu à beaucoup de clameurs dans le temps; mais la satire dans toute sa licence a depuis trouvé, pour se répandre en public, tant de voies plus faciles et plus

(1) La *saison* du grand théâtre, comme celle des bals à Londres, se termine généralement avec la session du parlement, au mois de juillet, pour recommencer en novembre. — Ed.

Digitized by Google

directes, que son exclusion de la scène n'excite plus ni intérêt ni regret. On ne regarde même plus comme une attaque violente contre la liberté, d'empêcher que les partis politiques se trouvent en présence dans les théâtres, destinés aux plaisirs du public, et non aux luttes des factions (1).

En 1736, Fielding paraît avoir voulu faire un établissement. Il épousa une jeune personne de Salisbury, nommée miss Craddock, belle, aimable, et possédant une fortune de 1500 livres sterling. A peu près dans le même temps, il hérita, par la mort de sa mère, d'une terre de 200 livres sterling de revenu, située à Stower, dans le comté de Derby; il se trouvait ainsi possesseur d'une fortune qui lui donnait les moyens, à cette époque, de vivre d'une manière honorable. Il quitta Londres pour s'établir dans son nouvel héritage; mais malheureusement il ne s'était pas corrigé de son penchant à jouir sans prévoyance du présent aux dépens de l'avenir. Il se donna un équipage avec des livrées brillantes; et ses biographes ne négligent pas de nous faire remarquer que la couleur, étant d'un jaune vif, nécessitait de fréquens renouvellemens. A l'exemple de nos prédécesseurs, que nous copions ici humblement, nous aurions cru impardonnable de supprimer une circonstance aussi importante. Les chevaux, les meutes, et une hospitalité sans bornes, aidèrent puissamment les gens de la livrée jaune à dévorer la fortune d'un maître aussi prodigue; et au bout de trois ans, Fielding se trouva sans terre, sans rentes et sans demeure.

(1) Le caprice tyrannique du censeur actuel, G. Colman, vient de donner lieu cependant à de vives réclamations. — Ed.

Digitized by Google

Redevenu étudiant en droit au Temple, il s'appliqua à la jurisprudence; et après le terme d'épreuve ordinaire, il fut admis au barreau. Il est probable qu'il ne rapporta rien de son séjour dans le comté de Derby, si ce n'est cette expérience d'une vie campagnarde et de ses plaisirs, qui lui a permis dans la suite de tracer le portrait inimitable du Squire Western.

Fielding eut donc alors une profession, et comme il avait employé à l'étude toutes les facultés d'un esprit supérieur, on pourrait s'attendre à lui voir obtenir dans cette nouvelle carrière des succès dignes de ses talens; mais les personnes qui par leur état peuvent avancer ou retarder la fortune d'un jeune avocat ne voulurent pas croire qu'un homme d'esprit et de plaisir comme Fielding consentît jamais à consacrer l'application convenable aux affaires qu'elles lui auraient confiées. Des maladies, résultat d'une conduite irrégulière, vinrent excuser cette négligence. De violentes attaques de goutte forcèrent Fielding à interrompre l'exercice de sa profession, et minèrent graduellement sa santé. Il fut donc obligé d'avoir de nouveau recours au théâtre. Nous voyons en effet qu'il essaya de faire représenter la suite de sa comédie intitulée *la Vierge démasquée* (1); mais un des rôles paraissant avoir été écrit dans l'intention de ridiculiser un homme de qualité, le lord trésorier refusa son autorisation. Fielding chercha alors des moyens d'existence dans des écrits d'un autre genre, tels que des pamphlets politiques, des traités éphémères, des essais, etc. Sa plume, toujours prête, les lui fournissait à chaque nouveau besoin, et il parvint ainsi à sou-

(1) *The virgin unmasked.*

Digitized by Google

tenir sa famille, à laquelle il était tendrement attaché.

Au milieu de cette vie précaire, de ces expédiens et de ce travail continuel, Fielding eut le malheur de perdre sa femme. Le chagrin que lui causa cette perte domestique fut poussé si loin que ses amis craignirent pour sa raison. La violence de son chagrin se calma cependant, quoique ses regrets aient été durables; et la nécessité de lutter contre le besoin le força à reprendre le cours de ses travaux littéraires. Enfin, en 1741 ou 1742, des circonstances particulières l'engagèrent à se livrer à un genre de composition tombé alors dans le mépris, et qui est devenu, grâce à lui, une des richesses classiques de la littérature anglaise.

Le roman de *Paméla*, publié en 1740, avait fait la réputation de Richardson; Fielding, soit qu'il fût fatigué de l'entendre louer sans mesure (car cet ouvrage, dans lequel on trouve des passages qui de nos jours seraient jugés très-inconvenans, était alors prôné même dans la chaire), — soit que, écrivant pour ses besoins quotidiens, il recherchât ce qui intéressait momentanément le public, soit enfin qu'il fût entraîné par ce penchant naturel de malice qui nous porte à rire aux dépens de l'idole du jour, il résolut de parodier le style, les principes et les personnages de cet ouvrage si heureux. De même que Gay, pour se moquer de Philips, fit paraître *la Semaine du Berger*; de même chez Fielding le désir de tourner *Paméla* en ridicule donna naissance à *Joseph Andrews*; dans l'un et l'autre cas, mais surtout dans le dernier, l'ouvrage fut infiniment meilleur qu'on ne pouvait l'attendre du motif qui avait présidé à son exécution; et le lecteur y

Digitized by Google

trouva un intérêt bien au-dessus de celui que l'auteur avait eu dessein de lui procurer. Il y a en effet une ironie extrêmement fine et piquante dans le roman de Fielding, et l'on peut s'en convaincre en le comparant avec *Paméla ;* mais l'ouvrage contre lequel est dirigée toute cette plaisanterie est pour ainsi dire oublié, tandis que *Joseph Andrews* est toujours lu avec le même plaisir à cause des excellentes peintures de mœurs qu'il renferme ; c'est surtout l'inimitable caractère de M. Abraham-Adams qui suffirait seul pour établir la supériorité de Fielding sur tous ses rivaux ; son savoir, sa simplicité, sa pureté évangélique, sa bonté constante sont si heureusement alliés à son pédantisme, à sa distraction habituelle et à cette science gymnastique et athlétique que les étudians de toutes les classes de la société rapportaient des universités, qu'on peut le nommer sans crainte une des meilleures productions de la Muse du roman. Comme Don Quichotte, le curé Adams est battu un peu trop et trop souvent ; mais le bâton descend sur ses épaules comme sur celles de l'honorable chevalier de la Manche, sans que sa réputation en souffre le moins du monde, et il est bâtonné sans être avili. Le style de cet ouvrage, est-il dit dans la préface, est une imitation de celui de Cervantès ; mais dans *Joseph Andrews* et dans *Tom Jones*, l'auteur paraît avoir aussi étudié le *Roman comique* de Scarron, jadis si fameux. C'est à cette production originale qu'il a emprunté ce style tragi-comique qui décrit des événemens risibles dans le langage de l'épopée classique. Mais ce genre de plaisanterie est bientôt épuisé, et Fielding l'a employé assez souvent pour s'exposer à être taxé de pédantisme.

Digitized by Google

Joseph Andrews eut un véritable succès; si bien que Richardson, qui aimait la louange jusqu'à l'adulation, fut extrêmement offensé d'un aussi brillant triomphe; le cortége de ses admirateurs des deux sexes eut soin de répéter ses sentimens, et d'accabler Fielding de reproches. Cette animosité continua après la mort de ce dernier, et nous trouvons dans la correspondance de Richardson les réflexions les plus injustes et les moins généreuses sur la mémoire de Fielding. Richardson, qui connaissait beaucoup les sœurs de Fielding, se plaignit à elles, non de la manière dont notre auteur l'avait traité, il était trop glorieux pour en faire mention, mais de sa malheureuse prédilection pour tout ce qui était bas et trivial.

Les expressions suivantes sont remarquables quand on considère l'extrême modestie de l'écrivain qui se constituait le juge en dernier ressort du mérite de Fielding, et la délicatesse de l'homme qui ne craignait pas d'adresser à la sœur de son rival les observations suivantes :

« Pauvre Fielding, je ne pus m'empêcher de « dire à sa sœur à quel point j'étais étonné et « affligé de voir combien il aimait et recherchait « tout ce qui est bas et vil. Si votre frère, lui « dis-je, était né dans une écurie, ou eût été un « coureur de mauvais lieux, on l'aurait pris pour « un génie, et l'on eût désiré qu'il eût reçu le « bienfait d'une éducation soignée et l'entrée de « la bonne compagnie. »

Après de telles plaintes, nous ne sommes plus surpris que Richardson avançât que Fielding était dépourvu d'invention et de talens ; que

Digitized by Google

le succès de ses meilleurs ouvrages ne durerait pas, et que, comme auteur, il serait bientôt oublié.

Il ne paraît pas que Fielding ait cherché à se venger de ces dispositions peu bienveillantes; de sorte que s'il avait commis le premier acte d'hostilité sans provocation, au moins fut-il le premier à abandonner le combat, et à accorder à Richardson les éloges que son génie avait droit d'attendre de la justice de ses contemporains.

Dans le cinquième numéro du *Journal Jacobite*, Fielding fait hautement l'éloge de *Clarisse*, roman qui est sans contredit le meilleur de Richardson, et qui, avec l'histoire de Clémentine dans *Charles Grandison*, renferme des scènes pathétiques sur lesquelles se fondent les droits de l'auteur à l'immortalité : c'est donc ici une de ces occasions, où l'on prendrait plutôt parti pour celui qui a offensé par légèreté, que pour le rival dont l'esprit peu généreux conserve un si long ressentiment.

Après la publication de *Joseph Andrews*, Fielding eut de nouveau recours au théâtre, et fit paraître *le Jour de Noces*, qui, malgré son peu de succès, lui donna cependant quelques avantages pécuniaires. Cet ouvrage fut la dernière tentative qu'il fit pour le théâtre. Le manuscrit de sa comédie des *Pères* fut perdu par sir Charles Hanbury Williams, et ce ne fut qu'après la mort de l'auteur que la pièce fut retrouvée, et jouée au bénéfice de sa famille.

Une anecdote qui montre le peu de soin que Fielding avait de sa réputation dramatique est ainsi racontée par ses premiers biographes :

« Un des jours de répétition de son *Jour de*

Digitized by Google

Noces, Garrick, qui remplissait un rôle principal, et qui déjà était en faveur auprès du public, dit à Fielding qu'il craignait que l'auditoire ne l'accueillît mal dans un certain passage; il lui fit observer qu'un semblable accident pouvant le troubler pour le reste de la soirée, il convenait de le supprimer. « Non, parbleu, répliqua « Fielding, s'il y a une mauvaise scène, laissez-« la-leur trouver. »

D'après cette réponse, la pièce fut jouée sans aucune correction; et, comme la chose avait été prévue, des marques de désapprobation ne tardèrent pas à se faire entendre; Garrick, effrayé des huées qui l'avaient accueilli, se retira dans *la chambre verte* (1), où l'auteur était occupé à vider une bouteille de champagne; il était à ses dernières libations, et jetant ses regards sur l'acteur au travers des nuages de fumée de tabac qui sortaient de sa bouche : « Hé bien! Garrick, s'écria-t-il, qu'est-ce qu'il y a? que siffle-t-on dans ce moment ? — Ce que l'on siffle ? répliqua l'acteur, la scène que je vous ai dit de supprimer. Je vous l'avais bien dit que cela n'irait pas ; et ils m'ont tellement bouleversé, que je ne serai pas capable de me remettre de toute la soirée. — Ah diable! répliqua Fielding avec un grand sang-froid, *il l'ont donc trouvée ?* »

Outre diverses pièces fugitives, Fielding publia, vers l'année 1733, un volume de *Mélanges*, renfermant *le Voyage de ce monde dans l'autre*, ouvrage où l'on trouve abondamment la gaieté particulière de Fielding, mais dont il est difficile de deviner le plan et le but. L'*Histoire de*

(1) Le foyer des acteurs.

Digitized by Google

Jonathan Wild-le-Grand vint ensuite. Il n'est pas facile de savoir ce que Fielding se proposait dans une peinture où l'histoire du vice n'est relevée par aucun sentiment qui puisse tourner au profit de la vertu ; d'ailleurs, dans cette suite d'aventures imaginaires attribuées à un caractère réel, il y a quelque chose de grossier et un manque d'art qui fait en même temps soupçonner l'auteur d'avoir employé le titre de *Jonathan Wild* dans l'intention seule de faire participer son livre à la renommée populaire qu'avait ce fameux brigand. Toutefois il est peu de passages dans les ouvrages les plus estimés de Fielding qui soient plus marqués de l'empreinte de son génie particulier, que la scène entre son héros et l'aumônier, le révérend docteur de la prison de Newgate (1).

Outre ces preuves de son industrie littéraire, la plume de Fielding était activement employée aux controverses politiques de son temps. Il fut le directeur d'un journal intitulé le *Journal Jacobite*, dont le but était d'achever de détruire ces opinions et ces sentimens qui avaient déjà été réfutés d'une manière si efficace aux champs de Culloden (2). *Le vrai patriote* et *le Champion* furent des ouvrages du même genre, qu'il composa entièrement, ou auxquels du moins il eut la plus grande part. Dans ces divers écrits il soutint avec chaleur ce qu'on appelait la cause des whigs, étant attaché aux principes de la révolution et à la famille de Brunswick, ou, en d'autres termes, étant un homme *affectionné aux intérêts de l'Église et de l'État*. Son zèle resta long-temps ignoré,

(1) Livre IV, chapitre XIII.

(2) Culloden fut le tombeau des opinions jacobites. Voyez dans le 3e volume de l'*Histoire d'Écosse* par sir Walter Scott, le supplément consacré à l'expédition de Charles-Edouard. — ED.

Digitized by Google

tandis que des écrivains d'un rang bien inférieur étaient enrichis par les fonds des dépenses secrètes avec une prodigalité sans exemple. A la fin, en 1749, il reçut une petite pension avec la place, peu honorable alors, de juge de paix pour Westminster et Middlesex, et la liberté d'en tirer le plus de profit possible, par les moyens les plus odieux. Il dut cette place *telle quelle* aux bons offices de M. Lyttelton, qui depuis reçut le titre de lord.

A cette époque, les juges de paix de Westminster, nommés juges-commerçans, ne recevaient d'autre salaire des services qu'ils rendaient au public que leurs épices : système vil et misérable, qui engageait ces fonctionnaires publics à envenimer toutes les petites disputes qu'on venait leur soumettre, à trafiquer avec le crime et le malheur, et à tirer des voleurs et des filous leur subsistance précaire. Les mœurs de Fielding, qui ne fut jamais difficile dans le choix de sa société, ne durent point s'améliorer par celle à laquelle sa place le condamnait. Horace Walpole, avec son insensibilité et sa bonne humeur, nous a laissé la description qu'on va lire d'une visite rendue à Fielding en sa *capacité* de juge de paix, et dans laquelle on voit qu'il avait complètement abaissé son esprit au niveau de sa place.

« Rigby m'a fait un tableau frappant de naturel. Fielding à toutes ses autres occupations a joint, grâce à M. Lyttelton, celles de juge de paix de Middlesex; Peter Bathurst et Rigby conduisirent l'autre soir chez lui un domestique qui avait voulu tuer ce dernier. Fielding leur fit dire qu'il était à souper, et qu'il fallait revenir le lendemain matin. Ils ne se rendirent pas à cette excuse assez

libre, et montèrent chez lui. Ils le trouvèrent à table avec un aveugle, une fille publique et trois Irlandais. Devant eux était un morceau de mouton froid avec un os de jambon dans le même plat, et sur une nappe des moins propres. Il ne se dérangea nullement, et ne les invita même pas à s'asseoir. Rigby, qui l'avait vu venir si souvent chez sir C. Williams emprunter une guinée, et Bathurst, chez le père duquel il avait été trop heureux d'avoir son couvert, ne respectèrent pas davantage cette fière indifférence, et prirent eux-mêmes des siéges. Alors il s'occupa des fonctions de sa charge (1). »

Il y a quelque chose d'humiliant dans cette anecdote, même en faisant la part de l'exagération aristocratique d'Horace Walpole, qui, tout en rendant justice ailleurs aux talens de Fielding, n'a pas manqué de blâmer sévèrement ses mœurs, et la mauvaise société qu'il hantait (2). Il est cependant consolant d'avoir à remarquer que les principes de Fielding restèrent inébranlables, quoique les occasions que lui offrait sa charge ne pussent qu'augmenter la négligence peu honorable de sa conduite privée. Le compte qu'il rend lui-même de sa manière d'agir relativement aux honoraires de sa magistrature, dont dépendait son existence, n'a jamais été contredit ni même soupçonné de fausseté.

« Je dois avouer, dit-il, que mes affaires pri-

(1) *Lettres d'Horace Walpole à Georges Montague*. Londres, 1818, p. 58

(2) Dans sa description poétique de Twickenham, Walpole n'oublie pas de mentionner le voisinage de Fielding.

C'était là que Fielding à sa muse en goguette
Donnait quelquefois rendez-vous

(*La paroisse de Twickenham*.)

Digitized by Google

vées au commencement de l'hiver ne m'offraient pas une perspective bien gaie. Je n'avais pas arraché du public ni des pauvres les sommes que des gens toujours prêts à piller les uns et les autres ont eu la bonté de me soupçonner d'avoir exigées. Au contraire, en tâchant d'apaiser au lieu d'exciter les querelles des commissionnaires et des mendians (ce qui, je rougis en le disant, n'a pas été fait par tout le monde), et en refusant de recevoir un shilling de l'homme qui à coup sûr n'en avait pas un second dans l'univers, j'ai réduit un revenu d'environ cinq cents livres sterling de l'argent le plus sale de la terre à un peu moins de trois cents livres ; encore le plus clair de cette somme reste à mon clerc. »

Outre le désintéressement, si rare alors, dont Fielding donna l'exemple, il chercha, par diverses voies, à arrêter les progrès de la dépravation, et à réduire le nombre des crimes que sa charge lui mettait sans cesse sous les yeux. Ses recherches sur l'accroissement des filous et des voleurs renferment plusieurs idées qui ont été depuis adoptées par des hommes d'état, et des instructions dignes de plus d'attention qu'elles n'en ont encore reçu. Comme magistrat, il désirait remettre sa charge en honneur en lui rendant son indépendance; et le zèle qui l'enflammait à cet égard l'entraîna plus loin que ne voudront le suivre les amis d'une liberté réfléchie. Mais nous ne pouvons pas passer sous silence qu'il fut le premier à faire remarquer que la multiplication des condamnations capitales nécessitait un nombre proportionné de *grâces*. — Fielding mit le doigt sur cette plaie publique chaque jour plus affli-

Digitized by Google

geante, la *taxe des pauvres*, qui a déjà causé tant de maux, et qui en prépare vraisemblablement de plus grands encore. Il publia aussi une recommandation au grand jury de Middlesex, quelques essais importans sur les procès criminels, et il laissa après sa mort un manuscrit sur les lois de la couronne. Dans un ouvrage relatif à la *taxe des pauvres*, Fielding expose le projet de retenir les indigens dans leurs paroisses respectives, et de les secourir à domicile. Ce plan, comme une infinité d'autres qui ont depuis été publiés, nous apprend seulement que Fielding sentait toute la gravité du mal sans pouvoir indiquer un remède efficace ou susceptible d'application. Sir Fréderic Morton Eden, qui a écrit après lui sur ce sujet épineux, observe que le traité de Fielding montre à la fois la science du magistrat et l'énergie du romancier. Cependant, avant de mettre au jour son plan sur les secours des pauvres, il avait déjà acquis ses droits à l'immortalité en composant *Tom Jones*. *Tom Jones*, ou *l'Histoire d'un enfant trouvé*, fut écrit avec tout le désavantage inséparable de la position embarrassée de son auteur. Pressé continuellement par les devoirs désagréables de sa charge, il fallait en outre produire sur-le-champ des essais éphémères, des pamphlets politiques, pour subvenir aux besoins de chaque jour. L'ouvrage est dédié à l'honorable M. Lyttelton, depuis lord Lyttelton. La dédicace donne à entendre que, sans son assistance et celle du duc de Bedford, l'ouvrage n'eût point été terminé, puisque l'auteur, pendant qu'il était occupé à ce travail, leur avait dû ses moyens d'existence. Ralph Allen, l'ami de Pope, fut aussi un de ses bienfaiteurs;

Digitized by Google

mais il désira n'être pas nommé, confirmant ainsi ces beaux vers du poète :

« Que l'humble Allen, avec une modestie timide, fasse le bien à la dérobée, et rougisse de se voir découvert. »

On dit que ce protecteur généreux et modeste envoya à Fielding deux cents livres sterling en un seul don, et cela avant de le connaître personnellement.

Ce fut dans des circonstances aussi fâcheuses que le premier roman de l'Angleterre fut livré au public, qui n'avait point encore vu d'ouvrage d'imagination fondé sur l'imitation fidèle de la nature. Les fictions de Richardson lui-même tiennent encore à l'ancienne école du roman. Elles se rapprochent plus il est vrai, du cours ordinaire de la vie, mais elles offrent cependant une foule d'incidens invraisemblables, et des caractères dont l'exagération passe les bornes ordinaires de l'humanité. *Tom Jones* est la vérité même, et la nature prise sur le fait; c'est en cela que consiste la supériorité immense qui le distingue de tous les ouvrages de ce genre qui l'ont précédé. Ce roman obtint du public des suffrages unanimes, et procura à Millar, l'éditeur, des bénéfices si grands, qu'il ajouta généreusement cent livres sterling aux six cents qu'il avait payées à l'auteur pour l'acquisition de son ouvrage. Le mérite de cette composition délicieuse et populaire a été si souvent célébré, ses imperfections ont été relevées si souvent, qu'il ne nous reste plus qu'à effleurer un sujet si rebattu. L'ingénieuse idée du plan, l'heureux développement de l'intrigue, à laquelle chaque incident se lie jusqu'à la catastrophe en même temps qu'il

Digitized by Google

jette un nouveau jour sur le caractère de tous les personnages, voilà ce qui ne pourra jamais être assez souvent et assez dignement loué. L'attention du lecteur n'est jamais détournée ni fatiguée par des digressions inutiles ou des transitions forcées. Il avance dans sa lecture comme un voyageur voguant sur la surface d'une rivière large et profonde, qui ne se détourne dans son cours qu'autant qu'il le faut pour lui montrer les beautés variées de ses rivages. L'histoire du vieillard de la colline (1) fait cependant exception à cet éloge si bien mérité d'ailleurs. Fielding, pour se conformer à un usage introduit par Cervantès et imité par Lesage, a jeté cet épisode au milieu de son récit, comme il avait déjà intercalé celui de Leonora dans *Joseph Andrews*, avec aussi peu d'art que d'utilité. On s'est étonné aussi que Fielding ait laissé peser sur son héros la tache d'une naissance illégitime, et l'on a présumé qu'il l'avait fait à dessein, en mémoire de sa première femme, qui était un enfant naturel. Le roman lui-même nous en fournit un motif beaucoup meilleur; car, si miss Bridget eût été secrètement mariée au père de Tom, il n'y aurait plus eu de raison suffisante pour cacher sa naissance à un homme aussi raisonnable et aussi tendre que M. Allworthy.

Mais, quelque grand que soit le tribut d'éloges dû au plan et aux détails de l'ouvrage, il faut louer plus encore la vérité, la force et l'originalité des caractères, depuis Tom Jones lui-même jusqu'au garde-chasse Black Georges et sa famille. Au milieu d'eux se présente le Squire Western, original sans modèle lui-même; caractère inimi-

(1) *The old Man of the hill*, livre VIII, ch. XI.

Digitized by Google

table avec ses préjugés, sa susceptibilité, son ignorance et sa rusticité, qui s'allient si bien à sa finesse naturelle, à sa bonne humeur campagnarde et à son amour d'instinct pour sa fille. Toutes ces qualités, bonnes et mauvaises, sont fondées sur cet égoïsme si naturel à celui qui, dès son enfance, n'a jamais trouvé personne qui osât contredire ses sentimens ou censurer sa conduite. Il n'y a qu'un seul incident où Fielding nous paraisse s'être écarté de cette admirable peinture. En sa qualité d'Anglais, Western ne devrait point se laisser battre si patiemment par l'ami de lord Fellamar. Nous soupçonnerions presque ce passage d'être une interpolation étrangère. Il ne s'accorde nullement avec la disposition naturelle de Western à prendre part à toutes les querelles rustiques. Nous accorderons que l'épée ou le pistolet eussent pu l'effrayer, mais le Squire Western n'aurait dû céder à personne au monde dans le maniement de la cravache anglaise; et comme, malgré toutes ses brutalités, nous ne pouvons nous défendre d'un certain intérêt pour le joyeux gentilhomme campagnard, nous aimons à nous flatter qu'il y a quelque méprise là-dessous.

Le caractère de Tom Jones, qui, dans tout le reste de l'ouvrage, offre un mélange de générosité, de franchise, de courage, d'imprévoyance et d'étourderie, est de même inutilement dégradé par la nature de ses liaisons avec lady Bellaston, et c'est une des circonstances qui nous portent à croire que les idées de Fielding sur ce qui convient à un homme bien né et honorable avaient reçu quelque atteinte des circonstances malheu-

Digitized by Google

reuses où il s'était trouvé, et de la société à laquelle elles le condamnaient.

Les admirateurs de Richardson élevèrent contre l'*Histoire d'un enfant trouvé* une objection de critique plus générale et plus juste, qu'on a souvent répétée depuis. Ils alléguèrent que le but moral de *Tom Jones*, qui est de conduire au bonheur et d'entourer de notre estime et de notre sympathie un jeune homme qui se livre à des habitudes licencieuses, est pernicieux pour la société. Un tel ouvrage tend à encourager les jeunes gens à céder à ces faiblesses, que leurs propres passions et le cours ordinaire de la vie leur donnent déjà trop de penchant à satisfaire. La délicatesse française, qui dans ce genre a si *souvent rejeté un moucheron et avalé un chameau* (1), vit dans cet ouvrage cette tendance funeste ; un arrêt défendit la circulation d'un abrégé ridicule de *Tom Jones*, par de la Place, et qui n'avait d'une traduction que le titre. Fielding aurait probablement répondu à cette accusation que les vices et les faiblesses auxquels Tom Jones s'abandonne deviennent les causes directes de la malheureuse situation où il se trouve à Londres ; et que sa générosité, sa bonté et ses autres qualités estimables sont les moyens qui le sauvent des résultats fâcheux de son inconduite ; mais nous croyons, avec le docteur Jonhson, qu'il peut y avoir de l'affectation et dans le reproche et dans la justification.

« Personne, dit ce moraliste, ne se fera voleur

(1) La délicatesse anglaise a bien aussi ses ridicules qui se multiplient tous les jours, depuis la tartufferie de ses mœurs modernes. *The primum mobile of England is cant, etc.* (Lord Byron.) Ed.

Digitized by Google

de grand chemin parce que sur le théâtre il aura vu Macheath (1) acquitté » ; ajoutons que nul ne deviendra escroc ou chevalier d'industrie, pour avoir pris intérêt aux aventures d'un fripon (2) spirituel comme Gil Blas, ou libertin pour avoir lu *Tom Jones*. La morale obligée d'un roman est d'ordinaire ce qui intéresse le moins un lecteur : elle est semblable au mendiant qui se traîne à quelque procession ou à quelque fête, et qui sollicite en vain l'attention des spectateurs. En écartant ces ouvrages infâmes, qui s'adressent directement aux sens pour éveiller en nous les sentimens les plus grossiers de notre nature, nous penchons à croire que la seule chose véritablement à craindre de la lecture des romans, est qu'elle n'amène le dégoût pour les autres genres plus sévères, comme l'histoire et les branches les plus utiles de la littérature; de même que tout l'avantage qu'on en peut tirer consiste à instruire quelquefois la jeunesse par les tableaux de la vie réelle, et quelquefois à faire naître en elle l'amour du bien et une douce sympathie, par de nobles sentimens et l'histoire d'une infortune imaginaire. Le roman n'est plus après cela qu'une élégante inutilité, un luxe inventé pour l'amusement d'une société polie, et pour satisfaire ce demi-amour de littérature, qui devient général à une époque avancée de la civilisation. On le lit alors beaucoup plus pour y chercher un agréable passe-temps, que dans l'espoir d'en tirer la moindre instruction.

Les vices et les faiblesses de Tom Jones sont

(1) Le héros de l'opéra du *Gueux*. — Ed.

(2) *Picaroon*. Ce mot, à moitié espagnol, rend mieux l'idée de l'auteur que le terme de fripon. — Ed.

Digitized by Google

de ces vices et de ces faiblesses que le monde apprend bien vite à tous ceux qui commencent leur carrière dans la vie, et pour lesquels la société est malheureusement trop indulgente. Nous ne croyons pas que la lecture du roman de Fielding ait pu jeter dans le libertinage et la dissipation un seul individu qui ne s'y fût pas livré si cet ouvrage n'eût jamais été connu; et c'est avec regret que nous ajouterons qu'il nous a semblé toujours que le touchant exemple de franchise et de générosité que nous offre ce caractère d'invention a formé aussi peu de prosélytes que l'exemple de ses fautes a trouvé d'imitateurs. Qu'on ne nous suppose point indifférens pour la morale, parce que nous traitons avec mépris l'affectation outrée de ces gens qui, dans la vie réelle, favorisant le libertinage à découvert, prétendent avoir en horreur la mémoire d'un auteur qui peignant le monde tel qu'il est en trace le tableau avec toutes ses ombres, en y mêlant, pour les faire ressortir, plus de traits de lumière qu'on n'en rencontre ordinairement. Il y a dans *Tom Jones* certains passages dont nous ne pouvons justifier l'auteur que par les mœurs de l'époque, qui lui permettaient sûrement un langage beaucoup plus franc que le nôtre. Il a dit lui-même que rien dans la lecture de ses œuvres ne saurait offenser l'œil le plus chaste; et il parlait probablement ainsi d'après les idées de son temps. Mais, selon les mœurs actuelles, on trouve plusieurs passages faits pour effaroucher justement la délicatesse moderne. Nous dirons seulement que les pages de ce genre sont d'une gaieté leste, plutôt grossière qu'attrayante, et qu'elles sont bien expiées

Digitized by Google

par l'admirable mélange de raillerie et de raisonnement à l'aide desquels Fielding soutient et fait triompher les droits de la vertu et la cause de la vraie religion.

Fielding considérait ses ouvrages comme un essai nouveau dans la littérature nationale. C'est pourquoi il plaça en tête de chaque livre un chapitre préliminaire contenant une explication de son but et des règles établies pour ce genre de composition. Ces introductions critiques paraissent au premier coup d'œil interrompre le fil de l'histoire et l'intérêt qu'on y prend, mais à une seconde ou troisième lecture on s'aperçoit que ce sont les chapitres les plus intéressans de l'ouvrage.

La publication de *Tom Jones* porta la réputation de Fielding à son apogée ; mais il ne paraît pas qu'elle ait eu pour sa fortune d'autre résultat que le soulagement passager que lui procura la vente de son manuscrit. C'est après cette époque qu'il publia le projet dont nous avons parlé de pourvoir d'une manière efficace aux besoins des pauvres. Il écrivit aussi un Pamphlet dans la mystérieuse affaire de la célèbre Élisabeth Canning. Il y défendait la cause du bon sens contre les préjugés populaires, et par conséquent il manqua le but qu'il se proposait.

Amélia fut le dernier ouvrage important de Fielding. On peut l'appeler la suite de *Tom Jones;* mais nous n'avons pas pour la conduite dissolue et l'ingratitude de Booth l'indulgence que nous accordons volontiers à la jeunesse orageuse de Tom Jones. Le caractère d'Amélia est tracé, dit-on, d'après celui de la seconde femme de Fielding. S'il avait, comme on le rapporte, mis sa patience à des épreuves du genre de celles qu'il

Digitized by Google

décrit, il l'en a dédommagée en quelque sorte par la peinture qu'il fait de sa douceur angélique et de sa tendresse si pure. Les romans de Fielding offrent peu de scènes pathétiques, et la sensibilité qui les dicte ne pouvait peut-être guère s'allier avec le genre de vie qu'il menait ; car ceux qui ont toujours devant les yeux les misères de l'humanité finissent par s'endurcir jusqu'à un certain point contre les émotions qu'elles produisent. Cependant nous connaissons peu de scènes plus touchantes que celle où il nous représente Amélie ayant fait ses petits préparatifs pour la soirée, et attendant seule avec ses inquiétudes le retour de son indigne époux, dont la faiblesse lui prépare, dans le même moment où elle veille pour lui, de nouvelles angoisses et de nouveaux malheurs. Mais notre sympathie pour Amélia est distraite par la haine que son époux ingrat est bien près de nous inspirer : aussi l'intérêt du roman est moins vif que celui de Tom Jones malgré les portraits du redoutable colonel Bath et du savant docteur Harrison, peints avec cette vigueur et cette précision qui n'appartiennent qu'à Fielding.

Millar publia *Amélie* en 1751 ; il paya le manuscrit 1000 guinées; mais croyant qu'on trouverait ce roman inférieur à celui qui l'avait précédé, il employa le stratagème suivant pour en accélérer le débit. Dans une vente de livres qui eut lieu avant l'apparition de l'ouvrage, Millar offrit à ses confrères ses autres entreprises de librairie aux termes d'escompte ordinaires; mais quand on parla d'*Amélia*, il mit l'ouvrage à part, comme étant si avidement recherché, qu'il ne pouvait pas le vendre dans le commerce aux conditions d'usage; la ruse réussit, la nouvelle pu-

Digitized by Google

blication fut achetée avec empressement, et le libraire délivré de toute crainte sur le sort de son livre.

Malgré le peu de succès de ses premières entreprises en ce genre, Fielding fit de nouveau l'essai, en 1752, d'un journal critique et littéraire; il fut intitulé : *Journal de Covent Garden*, qui devait paraître deux fois par semaine sous la direction de sir Alexandre Drawcansir (1), nom supposé qu'avait pris Fielding en cette circonstance. Un des défauts de Fielding était de ne pouvoir poursuivre aucune entreprise de cette nature (à laquelle sa facilité, la vivacité de son esprit et ses connaissances classiques le rendaient d'ailleurs si propre), sans se compromettre dans les disputes de parti ou les querelles littéraires. A l'époque dont nous parlons, il ne resta pas long-temps sans se trouver en guerre avec le docteur Hill, et d'autres auteurs d'écrits périodiques, au nombre desquels nous regrettons de compter Smollett, quoique jusqu'à présent, de tous les auteurs anglais, aucun n'ait eu autant de rapport et de conformité que lui avec le génie de Fielding. La guerre ne fut pas de longue durée, et aucun des deux partis ne gagnerait à une investigation exacte de la cause des hostilités, et de la manière dont elles furent conduites.

Pendant ce temps, la santé de Fielding s'affaiblissait chaque jour; une complication de maladies lui causa une hydropisie habituelle qui eut bientôt ruiné sa robuste constitution. Le duc de New-Castle, alors premier ministre, désirait

(1) C'est le nom d'un des personnages grotesques de *la Répétition*, par le duc de Buckingham. — Ed.

avoir ses conseils et son assistance pour l'exécution d'un projet qui remédiât ou mît fin aux vols secrets, et qui donnât à la police de Londres une action plus puissante. Pour la faible somme de 600 liv. que lui paya le gouvernement, Fielding s'engagea à détruire plusieurs bandes de fripons audacieux qui infestaient alors la capitale et ses environs : quoique sa santé fût dans le dernier délabrement, il continua à surveiller lui-même la conduite de ses agens, à recevoir les dépositions et à signer les mandats d'arrêts jusqu'à l'entier accomplissement de ce grand projet.

Ces derniers efforts furent funestes à son corps épuisé, qui souffrait alors de l'hydropisie, de la jaunisse et d'un asthme; il essaya en vain les eaux de Bath, et on eut recours à différens moyens pour le soulager et non pour le guérir; mais les ventouses seules réussirent jusqu'à un certain point; ses médecins lui donnèrent le dernier et triste conseil de chercher un climat plus doux. En se conformant à leur avis, il a laissé sur son départ pour Lisbonne les pénibles détails qu'on va lire, et qui peignent l'homme et sa situation mille fois mieux qu'une autre plume ne pourrait le faire :

« Aujourd'hui, mercredi 24 juin 1754, dit-il, le soleil le plus triste que j'aie jamais vu s'est levé et m'a trouvé éveillé dans ma maison à Fordhook; à la clarté de ce soleil j'allais voir, pensais-je, pour la dernière fois, en leur disant un dernier adieu, ces objets chéris pour lesquels je me sentais une tendresse toute maternelle; car la doctrine de l'école philosophique, qui m'avait appris à supporter la douleur et à mépriser la mort, n'avait pu m'endurcir contre ces sentimens de la nature : dans cette situation, ne

Digitized by Google

pouvant la vaincre, je m'abandonnai entièrement à elle, et elle me rendit aussi complètement sa dupe, qu'a jamais pu l'être la femme la plus faible; sous le prétexte de me permettre de jouir encore une fois, elle m'amena à chercher pendant huit heures la société de mes petits-enfans; et, sans aucun doute, j'ai plus souffert dans ce court intervalle que dans toute ma maladie. A midi précis je fus averti que la voiture m'attendait; aussitôt j'embrassai mes enfans l'un après l'autre, et je montai dans le carrosse avec un peu de résolution; ma femme, qui se conduisit véritablement comme une héroïne et comme un philosophe, quoiqu'elle soit en même temps la mère la plus tendre, me suivit ainsi que sa fille aînée; quelques amis m'accompagnèrent, d'autres prirent congé de moi, et j'entendis faire sur ma fermeté un concert d'éloges auxquels je savais bien n'avoir aucun droit. »

Ce morceau touchant fait partie de son voyage à Lisbonne, ouvrage qu'il commença avec une main tremblante, pour ainsi dire, du froid de la mort; exemple singulier de la vigueur naturelle de Fielding. Aux prises avec le triste regret de quitter tout ce qu'il aimait, luttant contre les tourmens d'un mal sans remède, il lui échappait encore de temps à autre des éclairs du brillant génie qui avait naguère charmé le monde. Son habileté à saisir les caractères et à les retracer ne l'avait pas abandonné dans ces tristes momens; le capitaine du navire sur lequel il était passager, l'hôtesse toujours grondeuse de l'île de Wight, l'officier petit-maître qui visite le vaisseau, sont des portraits tracés de cette main de maître qui a peint le curé Adams et le Squire Western.

Digitized by Google

Le ciel abrégea le *Voyage à Lisbonne*. Fielding arriva dans cette ville, et y resta trois mois; mais il ne put, comme il se le proposait, y continuer ses travaux littéraires. La faux de la mort planait sur lui, et frappa sa victime au commencement d'octobre 1754. Il expira dans sa quarante-huitième année, laissant une veuve et quatre enfans, dont l'un mourut peu de temps après. Avec l'assistance de M. Allen, sir John Fielding, son frère, bien connu comme magistrat, pourvut d'une manière convenable au bien-être de sa famille; mais nous ne savons rien de certain sur son sort ultérieur.

Ainsi vécut, ainsi fut enlevé à un âge où le monde aurait pu attendre de la maturité de ses talens une nouvelle série d'agréables chefs-d'œuvre le célèbre Henri Fielding, créateur du *roman anglais*.

Aucun de ses plus heureux imitateurs n'a encore égalé la force comique de son *humour* toute nationale, ni ses portraits si vigoureux et si naturels.

Abbotsford, 25 octobre 1820.

LISTE

DES DIVERS OUVRAGES DE FIELDING.

MÉLANGES.

Histoire des aventures de Joseph Andrews et de son ami Abraham Adams.

Histoire d'un enfant trouvé (*Tom Jones.*)

Digitized by Google

Amélia.

Histoire de la vie de Jonathan Wild-le-Grand.

Voyage de ce monde dans l'autre.

Mélanges publiés en un volume, contenant deux Essais sur la conversation et sur la connaissance et le caractère des hommes, avec plusieurs poèmes, etc.

Adresse au grand jury du comté de Middlesex.

Exemples de l'intervention de la providence dans la découverte et la punition du meurtre, avec une introduction et une conclusion.

Proposition tendant à pourvoir efficacement aux besoins des pauvres, à amender leurs mœurs et à en faire des membres utiles de la société.

Recherches sur les causes qui ont récemment augmenté le nombre des voleurs, etc., suivies de quelques propositions pour remédier aux progrès de ce mal, dans lesquelles les lois concernant les voleurs sont librement examinées.

Remède au chagrin d'avoir perdu nos amis.

Traduction de la première Olynthiaque de Démosthène.

Réponse à un pamphlet intitulé : Histoire d'un célèbre ministre du second rang quand il commença à être courtisan.

Exposé clair de l'affaire d'Elisabeth Canning.

Affaire de Bosaverus Penlez.

Préface de David Simple, et correspondance familière entre Davide Simple et autres.

Imitation ironique de l'histoire naturelle dans la description d'une guinée, comme un insecte ou un animal nouvellement découvert, sous le nom de Chrysippe terrestre, ou le Pied-d'or.

OUVRAGES DRAMATIQUES.

L'Amour sous divers masques, comédie en trois actes.

Le fat Avocat.

La farce d'auteur, avec les marionnettes appelées les plaisirs de la ville en trois actes.

Le Politique de café, ou le Juge pris dans ses propres filets, comédie en cinq actes.

La tragédie des tragédies ou la Vie et la Mort de Tom Thumb-le-Grand, avec des notes, en trois actes.

La Correspondance épistolaire, ou Nouveau moyen de retenir une femme à la maison, farce.

La Loterie, farce.

L'opéra de Grub-Street, farce.

Le Mari du jour, comédie en cinq actes.

Le Médecin malgré lui, (*Imité de Molière*).

La Tragédie de Covent-Garden (*farce burlesque*).

L'Avare (*Imité de Molière*).

Digitized by Google

La Femme de chambre intrigante, farce en deux actes.
Les Débauchés, ou le Jésuite attrapé, farce.
Don Quichote en Angleterre.
L'École des Vieillards, ou la Vierge démasquée, farce.
Le Galant universel, ou les Maris, comédie en cinq actes.
Pasquin, satire dramatique, répétition de deux comédies, etc.
Le registre historique pour 1736.
Eurydice, farce.
Eurydice sifflée, ou un Mot aux sages.
Dick tombé, ou Phaéton dans les eaux de savon.
Miss Lucy à Londres, suite de la Vierge démasquée, farce.
Plutus, dieu des richesses, traduit du grec d'Aristophane.
Le Jour de noces, comédie en cinq actes.
Intermède entre Jupiter, Junon, Apollon et Mercure.
Les Pères, ou l'Homme d'un bon naturel, comédie en cinq actes.
Dialogue entre Alexandre-le Grand et Diogène-le-Cynique.

JOURNAUX DANS LESQUELS FIELDING A ÉCRIT.

Le Champion.
Le vrai Patriote.
Le Journal jacobite.
Le Journal de Covent-Garden.

OUVRAGES POSTHUMES.

Journal d'un Voyage à Lisbonne.
Quelques Traités concernant les pauvres, etc., publiés par sir John Fielding.
Commentaire sur les Essais de lord Bolingbroke, dont un fragment seulement était achevé.
Outre ces ouvrages, sir John Fielding a encore des manuscrits qui n'ont jamais été publiés.

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

TOBIE SMOLLETT.

La vie de Smollett, qui, par son génie, a élevé à sa réputation un monument impérissable, a été écrite avec élégance par le célèbre docteur Moore, son contemporain et son ami. Plus récemment encore, le docteur Robert Anderson, d'Édimbourg, a publié sur l'auteur de *Roderick Random* une notice biographique si riche de faits et de détails, que notre tâche se bornera presque ici à choisir et à abréger.

Smollett descendait d'une famille ancienne et honorable. Il paraît, d'après divers passages de ses écrits, qu'il attachait à cet avantage une grande importance, et cette vanité semble avoir contribué à quelques-unes des singularités de son caractère.

Sir James Smollett de Bonhill, son grand-père, avait été destiné au barreau. Nommé l'un des *commissaires* d'Édimbourg, c'est-à-dire l'un des

Digitized by Google

juges consistoriaux (1), il représenta le bourg de Dumbarton dans le parlement écossais, et contribua à détruire pour toujours ce corps représentatif, ayant été un des commissaires par qui fut stipulée l'union de l'Écosse à l'Angleterre. De son mariage avec une fille de sir Aulay Mac Aulay d'Ardincaple, il eut quatre enfans dont le plus jeune, nommé Archibald, fut le père du poète.

Il paraît qu'Archibald Smollett n'embrassa aucune profession, et épousa, sans le consentement de son père, une femme fort aimable, miss Barbara, fille de M. Cuningham de Gilbestfield. La désunion que cet acte d'imprudence fit naître entre le père et le fils n'empêcha pas sir James Smollett d'assigner à Archibald la maison et la ferme de Dalquhurn, voisines de sa propre demeure à Bonhill. Archibald mourut dans un âge peu avancé, laissant deux fils et une fille, dont le sort dépendit entièrement de la bienveillance de leur grand-père. Le fils aîné suivit la carrière des armes, et périt dans le naufrage d'un bâtiment de transport. Jane, sa sœur, épousa M. Telfer de Leadhills, et son descendant, John Smollett, capitaine de vaisseau dans la marine royale, devenu le chef de la famille, possède la terre de Bonhill. Le second fils d'Archibald fut Tobias Smollett, dont nous allons nous occuper.

Tobias Smollett, baptisé sous les noms de Tobias Georges, naquit en 1721 dans la maison de Dalquhurn dans la vallée de Leven, la plus délicieuse peut-être des vallées de la Grande-Bretagne.

(1) La cour consistoriale, qui avait été dans l'origine un tribunal ecclésiastique, est devenue cour séculière : elle juge les cas de divorce, de séparation, d'absence, etc. Ses jugemens sont soumis à l'approbation de la cour des sessions. — Ed.

Digitized by Google

Smollett a célébré les lieux où il a vu le jour, non-seulement dans la belle ode adressée à l'onde qui les arrose, mais aussi dans l'expédition d'Humphry Clinker, où il décrit la demeure de ses ancêtres avec enthousiasme, mais sans exagération.

« A une très-petite distance de la source du Leven, et sur le lac, est la maison de Cameron, appartenant à M. Smollett, et si agréablement située au milieu d'un bois de chênes, que nous ne l'aperçûmes que lorsque nous étions à la distance de cinquante toises de la porte. Le lac s'en approche d'un côté à trois ou quatre toises des fenêtres. Elle eût été mieux placée sur un terrain un peu plus élevé; on y eût joui d'une perspective plus étendue, et d'un air moins humide. Mais on ne peut nullement reprocher cette espèce de désavantage au propriétaire actuel, qui l'a achetée toute bâtie, plutôt que d'avoir la peine de réparer sa demeure patrimoniale de Bonhill, située à deux milles de là, sur le Leven, et tellement entourée de bois, qu'on la connaissait sous le nom du *Nid de grives*. Près de cette maison est un vallon pittoresque couvert d'arbres verts, et au fond un ruisseau de l'eau la plus pure, qui forme plusieurs cascades dans son cours en pente jusqu'au Leven : tout enfin fait de ce lieu un paysage enchanteur.

« J'ai vu les lacs di Guarda, d'Albano di Vico, di Bolsena, de Genève, et je leur préfère à tous le lac Lomond. Cette préférence, il la doit sans doute aux îles couvertes de verdure qui semblent flotter sur sa surface, et qui charment l'œil par la grâce de leurs aspects. Ses rives ont aussi

Digitized by Google

leurs beautés dont quelques-unes participent même du sublime. De ce côté-ci, elles offrent une variété agréable de bois, de prairies et de champs de blé, avec plusieurs charmantes maisons de campagne qui paraissent s'élever du milieu des eaux; puis à quelque distance l'horizon est borné par de hautes montagnes couvertes de bruyères, dont la fleur leur prête dans cette saison une riche nuance de pourpre. Ici tout est pittoresque au delà de l'imagination, et ce pays est appelé à juste titre l'Arcadie de l'Écosse. Je suis persuadé qu'il ne le cède en rien à cette Arcadie tant vantée, si ce n'est sous le rapport du climat; mais il lui est certainement supérieur par ses eaux, ses forêts et sa verdure (1). »

Un poète élevé dans un pays si favorisé ne peut qu'en aimer doublement la poésie; et il paraît en effet que Smollett sentait vivement les beautés de la nature, quoique sa réputation soit fondée en grande partie sur son talent comme peintre des divers caractères de la société moderne.

Smollett puisa les élémens des connaissances classiques à l'école grammaticale (2) de Dumbarton, dirigée à cette époque par M. John Love, antagoniste du fameux Ruddiman (3), et presque son égal en science. Il passa ensuite à Glasgow, où, après avoir suivi ses études avec une application couronnée par le succès, il fut mis en apprentissage chez M. John Gordon, chirurgien

(1) Le lecteur ne négligera pas de comparer à cette description la peinture des mêmes sites dans la *Dame du Lac* et dans *Rob-Roy*. Ed.

(2) *Grammar school*, École élémentaire.

(3) Auteur anglais d'une syntaxe en usage dans les écoles, et d'autres livres élémentaires. — Ed.

Digitized by Google

distingué. Cette carrière ne s'accordait nullement avec les goûts du jeune Smollett, qui avait un penchant très-décidé pour l'état militaire. On dit qu'il chercha à se venger de son grand-père, qui avait contrarié ses inclinations, et de son maître, en les peignant, l'un, sous les traits peu aimables du vieux Juge, et le second sous ceux de M. Potion, le premier maître de Roderick Random. Plus tard il rendit justice à M. Gordon, et dans un de ses ouvrages (1) il en parle en ces termes : « On m'a présenté, dit Matthew Bramble, à M. Gordon, patriote d'une âme vraiment noble ; c'est lui qui a fondé la manufacture de toile de cette ville ; il a eu la plus grande part à l'établissement des ateliers pour les pauvres de l'hôpital, et de plusieurs autres fondations d'utilité publique. S'il eût vécu dans l'ancienne Rome, on lui aurait dressé des statues aux frais de l'État. »

Pendant son apprentissage, Smollett trahit de bonne heure dans sa conduite ce caractère jovial, plaisant et malicieux, dont ses ouvrages offrent tant d'exemples. Le jeune romancier donna en même temps des preuves de ses talens naturels pour la satire. On ajoute que son maître prédit en termes familiers, mais expressifs, la supériorité future de Smollett, devant des voisins qui vantaient la raison et la conduite rangée de leurs jeunes élèves : « Tout ceci peut être vrai, leur dit le clairvoyant M. Gordon ; mais mettez avant tout mon espiègle au teint animé avec ses pierres dans sa poche. »

Smollett était dans sa dix-huitième année lorsque son grand-père mourut, sans faire mention dans son testament des enfans de son plus jeune fils.

(1) Dans *Humphrey Clinker*. — Ed.

Cette omission, jointe aux autres circonstances déjà rapportées, lui valut, de la part de son irritable petit-fils, le rôle peu honorable qu'il joue dans le roman de Roderick Random sous les traits du vieux Juge.

Dépourvu de toute espèce de protection réelle, Smollett se rendit à Londres à l'âge de dix-neuf ans, pour y chercher fortune de quelque manière. Il emporta avec lui le manuscrit du *Régicide*, tragédie qu'il avait composée dans le cours de ses études. Quoique certains passages de cette production décèlent le génie de l'auteur, cependant on ne saurait dire avec justice qu'elle fût propre à la scène. Lord Lyttelton, en qualité de protecteur du jeune poète, Garrick et Lacy, comme directeurs du théâtre, lui donnèrent des encouragemens dont le caractère ardent de Smollett s'exagéra peut-être la valeur. En effet dans l'histoire de M. Melopoyn, où il raconte toutes ses tentatives pour faire représenter *le Régicide*, les directeurs et le protecteur ne sont point ménagés. Dans Peregrine Pickle le personnage de sir Gosling Scrag, qui ne se trouve plus que dans la première édition, était une caricature de lord Lyttelton. Cette histoire est racontée plus brièvement dans la préface de la première édition du *Régicide*, où l'auteur nous informe « que sa tragédie fut mise sous la protection d'un de ces petits hommes qu'on appelle quelquefois de grands hommes, et que, semblable à tant d'autres orphelins, elle fut cruellement négligée. Animé d'un ressentiment que je m'imaginais faussement être du mépris, je résolus de punir cette cruelle indifférence, et je dis adieu à mon patron. Je trouvai une consolation dans les éloges stériles de quelques

Digitized by Google

camarades, qui, avec une infatigable persévérance, employaient leur temps et leur influence à recueillir de toutes parts les observations des uns et des autres sur ma pièce. Le résultat de tous leurs avis fut que ma tragédie prenait chaque jour une nouvelle forme, lorsque enfin les circonstances m'appelèrent hors du royaume. »

Désappointé dans les espérances qu'il avait fondées sur son essai dramatique, Smollett accepta la place d'aide-chirurgien à bord d'un vaisseau de ligne dans l'expédition de Carthagène, en 1741. Il en publia une courte relation dans Roderick Random, et une autre plus détaillée dans un *Abrégé de voyages*, qui parut en 1751. Mais le résultat le plus remarquable de cette campagne fut pour Smollett d'avoir acquis dans un si court espace de temps une connaissance profonde de nos mœurs nautiques, car on peut dire que les marins sont peints dans ses ouvrages avec tant de vérité, que tous les écrivains qui ont retracé depuis les mêmes tableaux ont semblé plutôt copier d'après Smollett que d'après nature. Notre auteur quitta la marine, aussi dégoûté de ses pénibles fonctions que de la discipline despotique alors en vigueur. Les officiers supérieurs n'apportant de leur côté aucune urbanité pour tempérer cette rigueur, les subordonnés se trouvaient exposés, dans leur service, à des mortifications qu'un esprit altier comme celui de Smollett pouvait difficilement endurer. Il donna sa démission dans les Antilles; et après avoir séjourné quelque temps à la Jamaïque, il retourna en Angleterre dans le courant de l'année 1746.

Ce fut à cette époque que Smollett, indigné par les rigueurs brutales que les troupes du gou-

Digitized by Google

vernement avaient exercées dans les Highlands d'Écosse, composa les stances pathétiques dictées par un ardent patriotisme, et intitulées *Les Larmes de la Calédonie* (1). M. Robert Graham de Gartmore, ami intime et exécuteur testamentaire de Smollett, nous a transmis les détails suivans sur l'origine de cette protestation éloquente en faveur de ces montagnes si voisines de la vallée où le poète avait reçu le jour.

« Quelques personnes réunies dans une taverne jouaient aux cartes avant souper, pendant que Smollett, ne se souciant pas de jouer, se mit à écrire; un ami, qui fut depuis nommé par Smollett un de ses exécuteurs testamentaires (Gartmore lui-même), remarqua son application; il devina qu'il composait des vers, et lui demanda si sa conjecture était juste; Smollett consentit à lire l'ébauche de ses *Larmes de la Calédonie*, qui ne formaient alors que six strophes. Ses amis lui ayant fait l'observation que la fin du poème contenait des expressions trop fortes et susceptibles d'offenser les personnes qui différeraient avec lui d'opinions politiques, il s'assit de nouveau sans répondre, et d'un air indigné, il ajouta la stance finale :

« Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes « veines, tant que ma mémoire ne sera point « affaiblie, le ressentiment des malheurs de ma « patrie fera palpiter mon cœur filial : oui, « malgré tes ennemis et leurs outrages, mes « vers seront l'expression de tes douleurs. Pleure, « malheureuse Calédonie, pleure la paix exilée « loin de toi, pleure tes lauriers arrachés par « des mains barbares. »

(1) *Tears of Caledonia*. Voyez le tome III de l'*Histoire d'Écosse*, chapitre de la bataille de Culloden. — ED.

Digitized by Google

Smollett était alors fixé à Londres, et commença à exercer la médecine ; il ne réussit pas dans son état, probablement parce que son esprit fier et indépendant négligea les voies détournées qui, dans cette carrière, conduisent à la réputation. Un biographe nous dit qu'il ne sut pas se rendre aimable auprès de ses malades du beau sexe ; ce n'était certainement pas chez lui faute d'un extérieur séduisant ou de bonnes manières, car il possédait ces deux avantages à un degré éminent ; il est plus vraisemblable qu'il devait s'en prendre à l'impatience un peu brusque avec laquelle il écoutait parler des petites indispositions, et au peu de sympathie qu'il montrait pour les maux imaginaires. Il est à remarquer que, quoiqu'un grand nombre, je dirai presque la plupart des médecins qui ont réussi, usurpent sur leurs malades une autorité despotique dès que leur réputation est bien établie, il n'en est guère qui pour y parvenir n'aient débuté en affectant la plus grande condescendance. On peut penser aussi que Smollett se laissa décourager trop promptement, et abandonna trop vite une profession dans laquelle le succès arrive avec une lenteur qui a passé en proverbe.

Smollett, qui devait avoir alors la conscience de son talent, eut naturellement recours à sa plume ; et après ses tentatives multipliées pour faire jouer sa tragédie, il fit paraître en 1746 un poème satirique intitulé *Avis* (1), et un autre du même genre en 1747 sous le titre de *Reproches* (2) ; l'un et l'autre de ces ouvrages prouvent le mérite de leur auteur ; mais ils n'in-

(1) *Advice*.
(2) *Reproof*.

Digitized by Google

fluèrent sur sa destinée que par le nombre de nouveaux ennemis personnels qu'ils lui suscitèrent. Rich, directeur du théâtre de Covent-Garden, est un des personnages le plus maltraités dans les *Reproches*. Smollett avait composé pour ce théâtre un opéra intitulé *Alceste*, qui ne fut pas joué à cause d'une querelle survenue entre le directeur et l'auteur, et celui-ci n'oublia pas de s'en venger dans ses vers.

A peu près en 1747, Smollett épousa miss Lascelles, femme d'une grande beauté et d'un rare mérite, à laquelle il s'était attaché dans son séjour aux Antilles. Au lieu d'une fortune de 3000 liv. sterl. qu'il espérait, cette alliance ne lui procura autre chose qu'un procès et un surcroît de dépense auquel il lui était plus difficile de faire face, à cause de cela même, et qui l'obligea à recourir de nouveau à ses talens littéraires.

Nécessité est mère d'invention en littérature comme dans les arts, et ce fut la nécessité qui mit en évidence le talent de Smollett comme romancier.

Roderick Random peut être considéré comme une imitation de Lesage; le héros passe successivement dans les divers rangs de la vie publique et privée, et tout en racontant ses propres aventures, nous décrit les mœurs de l'époque avec tous leurs détails et leurs diverses particularités; mais ni l'intrigue ni la narration ne forment un ensemble régulier dont les parties soient liées entre elles.

Roderick Random fut le second exemple de ce roman bourgeois que les Anglais appellent aussi

Digitized by Google

English Novel (1); Fielding avait commencé par *Tom Jones*, et Smollett se montra son émule et presque son égal par les *Aventures de Roderick Random* (2). Cet ouvrage fut accueilli par le public avec empressement, et fut pour son auteur une source de profit et de gloire.

On imagina généralement que Smollett décrivait sous le voile de la fiction les aventures de sa jeunesse; mais le public étendit les applications des caractères de ce roman plus loin que l'auteur ne l'avait voulu. On retrouva dans la partie occidentale de l'Écosse les originaux de Gawkey, Crabbe et Potion; mistress Smollett fut reconnue sous les traits de Narcissa, et l'auteur sous ceux de Roderick Random (identité qui n'admet pas de doute). Un relieur et un barbier, amis de Smollett pendant son enfance, se disputèrent l'honneur d'avoir fourni le modèle de ce Strap si dévoué, si bon et si généreux dans sa simplicité; et les deux capitaines de vaisseau sous lesquels Smollett avait servi furent désignés sous les noms déshonorans de Oakum et de Whifle. Quoi qu'il en soit, il est certain que le refus que Smollett avait essuyé pour sa malheureuse tragédie forme la base de l'histoire de M. Melopoyn dans laquelle Garrick et Lyttelton sont si maltraités, l'un sous le nom de Marmozet, et l'autre sous celui de Sheerwit. Le public ne sentit pas moins vivement le mérite réel de cet ouvrage vraiment original, parce qu'il y trouvait aussi le piquant des allusions personnelles; et la vente du livre surpassa de beaucoup l'attente de toutes les parties intéressées.

(1) Roman anglais. — Ed.
(2) Publié en 1748.— Ed.

Digitized by Google

Smollett, ayant alors pour lui la faveur du public, fit paraître par souscription sa tragédie du *Régicide* dans le dessein de faire honte à ceux qui lui avaient refusé les honneurs de la représentation. La préface est remplie de reproches qui ne sont ni justes ni nobles; on y trouve aussi sur Garrick et Lyttelton des remarques satiriques qui vont presque jusqu'aux injures. Le mérite de l'ouvrage est loin de justifier cet extrême ressentiment de la part de l'auteur, et Smollett le reconnut enfin; il était vif dans sa colère, mais nullement rancunier; et dans son Histoire d'Angleterre, il rendit généreusement pleine et entière justice à ceux envers lesquels il avait eu des torts dans les premiers mouvemens de son dépit (1).

(1) Désirant, comme il le dit lui-même, réparer dans un *ouvrage de vérité* les torts qu'il avait eus dans un *ouvrage de fiction*, et tracer dans son Histoire d'Angleterre les progrès des arts libéraux, il écrit : « Les représentations dramatiques furent portées au dernier degré de la perfection par les talens et sous la direction de Garrick, qui a surpassé tous ses devanciers, soit en Angleterre, soit en tout autre pays, tant par son génie comme acteur que par l'accent séduisant et la souplesse de son organe, la magie irrésistible de ses regards, la chaleur et la vivacité de son jeu, l'élégance de ses poses et l'accent pathétique de son débit.

« Des candidats à la renommée littéraire parurent même dans les rangs les plus élevés de la société, parés des ornemens sévères d'un sens droit et d'une immense érudition comme les Corke, ou des attraits plus doux d'un goût délicat, d'une poésie élégante ou d'une sensibilité exquise comme les Lyttelton, etc. »

Smollett ne se contenta pas de cette déclaration publique de ses sentimens, il écrivit en termes encore plus énergiques à M. Garrick.

Chelsea, 27 Janvier 1762.

« MONSIEUR,

« J'ai reçu ce matin votre *Conte d'hiver*, et je suis bien agréablement flatté de cette marque de votre bonté. Ce que j'ai dit de M. Garrick dans l'Histoire d'Angleterre est, je le proteste,

Digitized by Google

En 1750 Smollett fit un voyage à Paris, où il recueillit des matériaux précieux pour de nouveaux ouvrages, et où il agrandit beaucoup le cercle de ses connaissances en fait de mœurs et de coutumes locales. Un peintre petit-maître, avec qui il fit connaissance, lui fournit le modèle de l'inimitable Palette; pendant que le docteur Akenside, homme d'un caractère entièrement opposé, venait s'offrir aux traits du romancier satirique qui lui réservait dans *Peregrine Pickle* le rôle du pédant docteur en médecine.

On dit que le docteur *Akenside* avait irrité l'esprit national de Smollett en se permettant des remarques offensantes sur l'Écosse. Son zèle extravagant pour la liberté, qui ne courait alors aucun danger, son admiration pédantesque et exclusive pour l'antiquité classique, offraient un riche sujet de ridicule dont notre auteur s'empara habilement.

l'expression sincère des sentimens de mon cœur; je serais ravi qu'il le pensât ainsi, et je suis certain que le public ne trouvera pas que j'aie fait autre chose que lui rendre justice. En donnant un court précis des arts libéraux, je ne pouvais m'empêcher de citer un homme aussi éminemment distingué, et dont le génie est sans rival, j'ai cru en outre que c'était pour moi personnellement un devoir indispensable d'expier ainsi publiquement dans un ouvrage de vérité les torts que j'avais eus à son égard dans un écrit d'invention.

« Parmi les nombreux inconvéniens qui résultent du mauvais état de ma santé, je regrette vivement l'impuissance où je me trouve de cultiver moi-même votre bienveillance, et de goûter quelquefois les charmes de votre conversation. Je ne regrette pas moins d'être privé de jouir avec le public de vos rares talens; mais, séquestré du monde comme je le suis, le plaisir d'occuper une place honorable dans votre opinion sera toujours une consolation très-douce,

« Mon cher monsieur,

« Pour votre très-humble serviteur,

« T. SMOLLETT. »

Digitized by Google

On a lieu de croire que *Peregrine Pickle* fut écrit pendant le séjour de l'auteur à Paris ; il parut en 1751 ; il fut reçu par le public avec une avidité extraordinaire. Un nombre prodigieux d'exemplaires fut enlevé, malgré les efforts de plusieurs libraires et d'autres personnes que Smollett accuse d'avoir cherché à en arrêter la vente ; le livre ayant été publié pour son propre compte, l'irritabilité de son caractère l'engagea à exposer dans la préface ces plaintes (bien ou mal fondées) que le public a coutume d'entendre avec une profonde indifférence. Plusieurs auteurs, des philosophes et d'autres personnages d'un caractère connu, furent censurés par occasion avec amertume.

Le mérite de l'ouvrage était pour Smollett un triomphe bien plus réel sur ses ennemis, si véritablement il en avait, que toutes les victoires qu'il eût pu remporter dans des querelles personnelles avec des adversaires indignes de lui. Toutefois ce fut l'opinion générale que ce second roman n'était pas égal au premier. En effet, il existe entre *Roderick Random* et *Peregrine Pickle* une différence qu'on peut souvent observer entre la première et la seconde production d'un romancier qui a débuté par un succès. *Peregrine Pickle* est plus fini, perfectionné avec plus de soin ; il offre des scènes d'un intérêt plus vif et plus compliquées. On y admire une plus riche variété d'aventures et de caractères que dans *Roderick Random ;* mais il y a dans *Roderick Random* une aisance et un naturel qu'on ne retrouve pas au même degré dans *Peregrine Pickle*, où Smollett a recherché l'éclat des couleurs plus que la simplicité du dessin. Ainsi, dans ses inimitables caractères de marins, Trunnion, Pipes et

Digitized by Google

Hatchway lui-même tombent presque dans la caricature; tandis que Bowling et Jack Ratlin, dans *Roderick*, sont la nature et la vérité mêmes. Voici, selon nous, la cause de cette infériorité : quand un auteur cherche pour la première fois à décrire des caractères, quels que soient leur rang et leur position sociale, il s'attache à saisir leurs traits les plus saillans et les plus caractéristiques, et c'est pourquoi dans une seconde entreprise du même genre il se voit forcé d'établir quelque distinction, et de donner à ses personnages des traits moins frappans et moins ordinaires, ou de les placer sous un nouveau jour qui est moins naturel; de là vient probablement la différence d'opinion qui existe quelquefois entre un auteur et ses lecteurs, sur le mérite comparatif de ses premiers ouvrages et de ceux qui les ont suivis. L'auteur aime mieux celui qu'il sait lui avoir coûté plus de peine; le public demeure fidèle à ses premiers goûts, et préfère la grâce et la vérité d'une première production à l'exécution plus travaillée des autres. Mais si la simplicité du premier roman de Smollett ne se retrouve pas dans le second, et elle ne devait pas s'y retrouver, loin de donner aucun signe de décadence, *Peregrine Pickle* offre une galerie de portraits et d'incidens plus riche que celle du précédent ouvrage. L'auteur y a déployé d'une manière plus brillante et plus variée encore les ressources de son talent et de sa gaieté.

Peregrine Pickle ne dut cependant pas entièrement son succès à son mérite intrinsèque. Les *Mémoires d'une Dame de qualité* contribuèrent à sa popularité. Cette histoire isolée est intercalée dans le corps de l'ouvrage, avec lequel elle n'a

Digitized by Google

aucun rapport. Cervantes a donné les premiers exemples de ces digressions épisodiques, imitées depuis par Lesage et Fielding. Ces mémoires, qui sont aujourd'hui regardés comme un hors-d'œuvre ennuyeux et inutile, contiennent l'histoire de lady Vane, fameuse alors par sa beauté et ses intrigues (1). Cette dame, non contente de fournir à Smollett les matériaux nécessaires pour publier son propre déshonneur, le récompensa très-généreusement, dit-on, pour avoir bien voulu insérer cette relation. Smollett mit aussi en scène M. Mac-Kercher, personnage d'un genre tout différent, et dont la générosité chevaleresque soutint les prétentions du malheureux M. Amesley, qui réclamait le titre et les possessions d'Anglesea. Les galanteries de lady Vane et le don quichotisme de Mac-Kercher excitèrent dans le public le vif intérêt qui accompagne toujours tout ce qui a rapport aux personnages contemporains; et les anecdotes sur la femme galante et le chevalier charitable contribuèrent beaucoup à l'accueil que *Peregrine Pickle* reçut à son apparition.

L'extrême licence de quelques passages de ce roman scandalisa, non sans raison, les lecteurs raisonnables; et à sa seconde édition, *Peregrine*, d'après leurs justes plaintes, subit des corrections importantes. L'avertissement préliminaire nous apprend que l'auteur avait senti qu'il était à la fois de son devoir et de son intérêt, pour rendre cette

(1) Lady Vane était fille de Francis Hawes, écuyer de Purley Hall, près Reading, dans le comté de Berk, l'un des directeurs de la compagnie de la mer du Sud en 1720. Au commencement de 1732 elle épousa lord William Hamilton, qui mourut le 11 juillet 1734. Elle se remaria le 19 mai 1735 au lord vicomte Vane, du royaume d'Irlande, contre lequel elle soutint plusieurs procès scandaleux. Elle mourut à Londres le 14 mars 1788, dans sa soixante-dousième année.

Digitized by Google

nouvelle édition plus digne de la faveur du public, de retrancher les détails superflus qui se trouvaient dans la première, d'épurer les passages équivoques, et de corriger le style. Supprimant divers incidens sans intérêt, il a essayé de donner plus de force à quelques scènes plaisantes, et il se flatte d'avoir fait disparaître toutes les aventures, phrases ou insinuations que le lecteur pouvait considérer comme contraires à la bienséance.

Smollett avoue avec un vif regret « que, dans un ou deux passages, cédant trop aisément à un premier sentiment d'animosité personnelle, il avait peint des caractères connus comme il les voyait alors; mais il a cherché dans cette nouvelle édition à expier ces extravagances, en adoucissant ce que ses premières couleurs avaient d'outré. Quelles que puissent avoir été les erreurs de son jugement, il défie le monde entier de prouver qu'il se soit jamais rendu coupable d'un trait de méchanceté et d'ingratitude, ou d'une action honteuse. Il doit croire qu'on lui permettra cette déclaration sans le taxer de vanité ou de présomption, quand on fera attention aux attaques sans nombre que l'envie, la vengeance et la haine ont tentées ouvertement et en secret contre sa réputation. »

Nous nous contenterons d'observer, à l'égard de cette palinodie, que les passages supprimés dans cette édition de *Peregrine Pickle* sont, généralement parlant, les récits de ces folies où l'auteur s'était laissé emporter au-delà des bornes de la décence et des convenances, par son goût pour la plaisanterie bouffonne; et malgré ce qu'il en dit dans le passage que nous venons de citer, il eût été à désirer, dans l'intérêt de l'ouvrage lui-même, que les ciseaux eussent été employés avec

moins de ménagement. Des personnalités injurieuses furent aussi retranchées, surtout celles que Smollett s'était permises contre Lyttelton et contre Fielding, auquel il avait reproché de dépendre volontairement de la protection de cet homme d'état (1).

Le docteur Anderson nous apprend qu'à cette époque Smollett paraît avoir obtenu le titre de docteur en médecine, probablement de quelque université étrangère, car il s'annonça comme candidat de la fortune et de la renommée médicale, dans une publication intitulée : *Essai sur l'usage extérieur des eaux minérales*, en forme de lettres, avec des remarques particulières sur l'administration des eaux de Bath dans le comté de Somerset, et la méthode pour les rendre plus saines, plus agréables et plus efficaces, in-4°, 1752. Cet ouvrage de Smollett augmenta sa réputation de savant et d'homme de goût, mais ne servit pas à le conduire à la carrière de la médecine. C'est le seul écrit relatif à son état que l'on connaisse de lui. Si en publiant cet essai l'auteur eut le dessein de le faire servir d'introduction à l'exercice de son art, il échoua complètement. Peut-être la réputation de sati-

(1) Smollett avait parodié le célèbre monologue de Lyttelton sur la mort de sa femme, dans une ode burlesque *sur la Mort de ma grand'mère*. Il caractérise avec mépris, de la manière suivante, le genre de protection que Fielding en recevait, dans la recommandation faite à un jeune auteur de flatter la vanité de Gosling Scrag, écuyer. « Je conseille à M. Spondy de lui offrir cette même pastorale tant dédaignée. Qui sait s'il n'aura pas le bonheur d'être mis au nombre des *mangeurs de bœuf* (de ses gardes-du-corps) et si par la suite il ne peut attraper une place soit dans l'Église, soit dans les douanes : lorsqu'il se sentira disposé à épouser sa cuisinière, son gracieux protecteur pourra condescendre à servir de père à sa fiancée, et l'établir enfin dans sa vieillesse juge de paix traficant de Westminster. (*Peregrine Pickle*, édit. de 1751, vol. IV, p. 123.)

Digitized by Google

rique et le penchant que Smollett avait montré à insérer dans des ouvrages d'invention l'histoire et les mœurs de personnages réels furent-ils pour lui des obstacles sérieux dans une profession qui exige toute la confiance d'une famille pour son médecin ; mais il est plus probable que le but principal du docteur en publiant cet essai était de soutenir la cause d'un de ses intimes amis, M. Cleland, chirurgien à Bath, et engagé alors dans une controverse sur l'usage de ces eaux célèbres.

En 1753, Smollett publia les *Aventures de Ferdinand, comte Fathom*. C'est un de ces ouvrages qui semblent avoir été composés dans le but de montrer tout ce que peuvent faire le génie et la verve comique dans la peinture de la dépravation humaine. Smollett justifie ainsi la tâche qu'il avait entreprise.

« Qu'on ne vienne point me condamner, dit-il dans sa préface dédicatoire au docteur... (nous n'avons pu découvrir son nom) si j'ai choisi mon héros dans les réceptacles de la fourberie et du crime, lorsque je déclare que mon intention a été de le présenter comme un phare secourable pour les gens trop confians et pour ceux qui manquent d'expérience. La lecture de ces mémoires pourra servir à leur faire éviter les piéges innombrables dont ils sont entourés continuellement dans la carrière de la vie, tandis que ceux qui hésitent encore sur le bord du précipice de l'iniquité pourront se retirer avec horreur de l'abîme sans fond où ils allaient se plonger, en contemplant avec effroi les déplorables destinées de Ferdinand, comte Fathom. » Mais, tout en ren-

dant justice aux motifs louables de l'auteur, nous sommes obligé de nier la justesse et la solidité de ses raisonnemens. Le tableau de dépravation morale que présente le comte Fathom est une espèce de souillure pour l'imagination chaste des lecteurs d'un caractère calme et vertueux; pour ceux au contraire qui chancellent sur le bord de l'abîme, en méditant le crime, il est peut-être dangereux de leur détailler les moyens ingénieux par lesquels l'adresse du méchant a su triompher dans plusieurs occasions. Il n'est que trop vrai que la publicité donnée aux relations véritables de crimes extraordinaires, quoique suivis du châtiment exemplaire et infamant des coupables, a souvent eu l'effet d'encourager d'autres scélérats à de semblables méfaits, et tel homme peut être assez malheureux pour chercher une excuse du crime qu'il médite, dans la réflexion que, même en exécutant ses projets, il sera encore mille fois moins criminel que tel héros de roman. Il y a des imaginations si déréglées, que les récits de méchantes actions sont pour elles une espèce de contagion, et qu'un délire frénétique les pousse à réaliser les scènes de scélératesse que nous trouvons dans *Zeluco* (1) ou dans *le comte Fathom*.

Cependant, tout en condamnant le fond de l'ouvrage et sa tendance dangereuse, nous ne pourrions sans injustice refuser nos éloges à la profonde connaissance des hommes et du monde que Smollett déploie dans l'histoire du comte Fathom. Le récit de l'horrible aventure de la caverne des voleurs cause une sorte d'effroi sublime; et, quoique souvent imité depuis, il n'a

(1) Du docteur Moore. — Ed.

Digitized by Google

pas encore été surpassé ni peut-être même égalé. C'est aussi dans *le Comte Fathom* que se trouve la première tentative faite pour rendre justice à une race calomniée. *Le Juif généreux* (1) de Cumberland a eu pour modèle le digne Israélite que Smollett a introduit dans l'histoire de Fathom.

Peu de temps après cette publication, l'imprudente générosité du romancier lui attira une aventure désagréable. Un individu, nommé Pierre Gordon, que l'humanité de Smollett avait sauvé des horreurs de la prison et d'une ruine totale, l'avait persuadé de lui prêter son crédit. Il s'agissait d'une somme assez considérable pour mettre Smollett dans l'embarras. Un beau jour cet homme brava ouvertement ses créanciers, et traita son bienfaiteur avec une insolence si marquée, que Smollett le châtia avec le bâton. Gordon l'attaqua en justice, et son défenseur, M. Home Campbell, soit qu'il cédât à sa fougue naturelle, soit qu'il eût contre Smollett une inimitié particulière, entama la cause par une foule d'invectives et de faussetés. Le bon sens et l'impartialité du jury acquittèrent Smollett du délit qu'on lui imputait; et il ne fut pas plus tôt hors de cour, qu'il adressa à M. Home Campbell une remontrance pressante pour lui demander une rétractation de tout ce qu'il s'était permis de calomnieux sur son compte. Nous ne savons pas comment se termina cette affaire, mais on peut lire le manifeste de Smollett, dans sa biographie par le docteur Moore, ainsi que dans celle du docteur Anderson. Outre que cette remontrance est beaucoup trop longue et trop violente pour

(1) *Le juif*, drame de Richard Cumberland. — Ed.

Digitized by Google

être dans les bornes des convenances, Smollett accuse Campbell d'avoir cherché à se venger sur l'auteur de *Ferdinand, comte Fathom*, des sarcasmes qu'il avait lancés contre la profession des gens de loi. Les avocats sont ordinairement très-patiens sur ce chapitre, et, s'ils ne l'étaient pas, leur susceptibilité aurait trop à faire. De tous les auteurs satiriques, dans quelque genre que ce soit, il n'en est peut-être pas un seul qui ait terminé un ouvrage sans donner aux gens de robe quelque sujet de plainte semblable à celui que Smollett veut attribuer à Home Campbell.

Smollett s'occupa ensuite de la traduction de *Don Quichote*, travail auquel il fut encouragé par une souscription libérale. Cet ouvrage fut dédié à Don Ricardo Wall, principal secrétaire d'état de Sa Majesté catholique, sous les auspices et la protection duquel il avait été entrepris. Voici le parallèle judicieux que le dernier lord Woodhouselee, écrivain élégant et spirituel, a établi entre la version de l'admirable romancier classique de l'Espagne, faite par Smollett, et celles de Motteux (ou Ozell) et de Jarvis (1).

« Smollett tenait de la nature un sens exquis propre à saisir les ridicules, un grand fonds de gaieté originale, et une heureuse souplesse de talent qui lui permettait d'adapter son style à presque tous les genres. Il pouvait à son choix paraître grave, vif, sardonique, burlesque ou trivial. Il joignait à tous ces avantages ceux d'un génie inventif et d'une imagination vigoureuse, et, comme il avait assez de ressources dans l'esprit pour tirer de son propre fonds des ouvrages du

(1) *Essay on the principles of translation, by the right honorable lord Woodhouselee.*

Digitized by Google

même genre que le roman de Cervantès, il ne serait guère possible de trouver un écrivain qui ait réuni au même degré que Smollett toutes les qualités nécessaires pour donner une traduction parfaite de *Don Quichote*.

« Motteux, sans grands talens comme auteur original, me semble avoir été doué, comme Smollett, d'un sens exquis pour saisir le côté ridicule des caractères, et d'un discernement très-sûr pour observer les faiblesses et les folies de l'esprit. Je crois aussi qu'il possédait à fond les styles divers qui servent à exprimer la gravité burlesque et la grosse gaieté des gens du peuple. Inférieur à Smollett pour le génie d'invention, il est peut-être son égal dans toutes les qualités essentielles à un traducteur de *Don Quichote*. C'est pourquoi on pourrait supposer que la lutte entre eux sera égale, et la question de supériorité très-difficile à décider. Tel eût été en effet le résultat de cette concurrence, si Smollett, plus confiant dans ses propres forces, eût mis le temps et le soin qu'exigeaient la longueur et la difficulté de l'entreprise. Mais trop souvent Smollett a écrit dans des circonstances où la célérité était pour lui le point le plus important. Il avait sous la main diverses traductions anglaises qu'il jugea pouvoir lui épargner la peine d'une composition nouvelle. Celle de Jarvis lui rendait fidèlement le sens de l'auteur; il ne lui restait plus qu'à polir ses aspérités et à donner plus de mouvement à sa phraséologie lourde et sans grâce. Pour lutter avec Motteux, Smollett crut nécessaire de se revêtir de l'armure de Jarvis. Celui-ci avait évité à dessein, dans tout le cours de son ouvrage, les moindres ressemblances d'expression avec Motteux, qu'il ac-

cusait dans sa préface, avec autant de présomption que d'injustice, « d'avoir tiré entièrement sa version du français. » Aussi, dans la traduction de Jarvis et dans celle de Smollett, qui n'en est, pour ainsi dire, qu'une édition revue et corrigée, nous reconnaissons que la diction de Motteux est évitée avec affectation. Et cependant Motteux, quoique fréquemment coupable de licences inexcusables (car il se permettait de retoucher le texte, et d'y ajouter ou d'en retrancher des idées), est, malgré ses défauts, un traducteur d'un mérite éminent. Dans le choix des équivalens pour les idiotismes nationaux, il a réussi avec un rare bonheur; et, comme dans la manière de rendre ces expressions il y a peu de variantes, il s'est emparé le premier des tournures convenables; de sorte qu'un traducteur venant après lui, qui se fait une loi de corriger son style, doit nécessairement avoir changé en mal. Telle était, comme je l'ai dit, la règle suivie par Jarvis et par Smollett son imitateur, qui, en rejetant ainsi par une opiniâtreté absurde ce que son jugement et son goût approuvaient malgré lui, a produit un ouvrage décidément inférieur dans l'ensemble à celui de Motteux.

« Smollett était un poète distingué; et la plus grande partie des traductions en vers parsemées dans cet ouvrage sont heureuses. C'est à cet égard que Motteux a pris les libertés les plus grandes. Il a osé mutiler la poésie de Cervantès, retranchant des strophes entières dans les compositions d'une certaine étendue, et supprimant complètement quelques-unes des plus courtes. Cependant la traduction des vers qu'il a conservés a beaucoup de mérite comme poésie, et les passages du style sérieux me paraissent surtout supérieurs à ceux de

Digitized by Google

son rival. Après tout, je penche à croire que la version de Motteux l'emporte de beaucoup sur toutes celles que nous connaissons jusqu'à ce jour du roman de Cervantès; et, si l'on modifiait les licences qu'il a prises, soit dans ses notes, soit dans ses additions, et autres défauts que j'ai désignés dans le cours de cette comparaison, nous ne pourrions rien désirer de mieux en ce genre. »

Après la publication de *Don Quichote*, Smollett retourna dans son pays natal, pour y voir sa mère, qui habitait alors à Scotston dans la comté de Peebles, avec sa fille et son gendre, M. et mistress Telfer. L'anecdote touchante de l'entrevue de la mère et de son fils justement célèbre nous a été transmise par le docteur Moore.

« A l'arrivée de Smollett, mistress Telfer, qui était dans le secret, le présenta à sa mère, comme un créole des Antilles qui avait été étroitement lié avec son fils. Afin de mieux jouer ce rôle, Smollett avait pris un air sérieux et presque de mauvaise humeur. Mais il ne put s'empêcher de sourire de l'extrême attention avec laquelle sa mère tenait les yeux fixés sur ses traits. Aussitôt elle s'élança de sa chaise, et le serrant dans ses bras elle s'écria : « Ah mon fils, mon fils, je vous ai donc enfin retrouvé ! »

Elle lui dit ensuite que, s'il avait gardé son sérieux, il aurait pu éluder un peu plus long-temps sa perspicacité maternelle. « Mais, ajouta-t-elle, votre sourire malicieux que je n'ai pu oublier vous a trahi. »

Après avoir visité les domaines de sa famille, que possédait alors un de ses cousins, et passé un jour ou deux à Glasgow, le théâtre de ses pre-

Digitized by Google

mières études et des étourderies de sa jeunesse, Smollett retourna à Londres, pour prendre la direction de la *Revue critique*, ouvrage qui fut entrepris sous les auspices des Torys et du parti de la haute église. Cet écrit périodique devait soutenir leurs principes, en opposition *à la Revue mensuelle*, qui professait les opinions des Whigs et de la basse église (1). Le goût de Smollett, ses talens divers, et l'à-propos, ainsi que la vivacité de son esprit, la facilité qu'il avait à mettre en œuvre les ressources de son érudition dans tous les genres, le rendaient éminemment propre à cette critique périodique. Mais, d'un autre côté, il prononçait ses arrêts avec précipitation; et, comme juge, il n'était pas exempt de préjugés. Pendant qu'il usait sans miséricorde du fouet de la satire, il ne pouvait supporter que ceux sur qui tombaient ses coups eussent l'audace de se défendre ou de se plaindre. Murmurer contre ses décrets était un moyen sûr pour s'attirer de nouvelles marques de son ressentiment. C'est ainsi que ses articles s'éloignaient davantage du ton d'une discussion froide et impartiale, à mesure que les passions du critique et de l'auteur se trouvèrent mises en jeu par ces débats bruyans suivis de violences, de récriminations et d'injures. De nombreuses querelles insignifiantes troublèrent la vie de Smollett, la remplirent d'amertume, et diminuèrent le respect pour ses talens : la plupart provinrent de ses articles de la *Revue critique*.

(1) *High-church* et *low church*. Après la révolution, l'Église anglicane se divisa en deux partis ; celui de la haute Église, allié aux torys, était accusé de pencher vers le papisme; celui de la basse église, allié aux whigs, était bien près, dit-on, de se réunir aux dissidens. — Ed.

Digitized by Google

Il eut une contestation très-vive avec le fameux Shebbeare; une autre avec le docteur Grainger (élégant auteur d'une belle ode à la solitude), sans parler de plusieurs disputes avec des personnages moins connus. Mais le plus fâcheux de tous les différends auxquels les critiques de notre auteur l'exposèrent, fut celui qu'il eut avec l'amiral Knowles, qui venait de publier un pamphlet en justification de sa conduite dans l'expédition secrète contre Rochefort, qui échoua honteusement en 1757. Cette défense fut analysée dans la *Revue critique;* et Smollett, auteur de l'article où il en était question, employa à l'égard de l'amiral Knowles ces expressions inconsidérées : « C'est un amiral sans capacité, un ingénieur sans connaissances, un officier sans résolution, et un homme sans véracité. » L'amiral commença contre l'éditeur de la *Revue* des poursuites judiciaires, déclarant en même temps que son seul désir était de découvrir l'auteur du paragraphe, et de lui demander une satisfaction d'un autre genre s'il se trouvait avoir affaire à un *gentleman*. Ce piége, comme l'événement le fit voir dans la suite, était le moyen le plus sûr qu'on eût pu imaginer pour que l'impétueux Smollett vînt s'offrir de lui-même aux tribunaux. Au moment où le jugement allait être rendu, Smollett se présenta, et prit sur lui toute la responsabilité de l'affaire. L'amiral Knowles racheta son gage en obtenant une amende de cent livres sterling, et en faisant condamner Smollett à trois mois d'emprisonnement. Nous ne savons pas comment l'amiral put accorder sa conduite avec les lois de l'honneur, mais son procédé semble jus-

Digitized by Google

tifier l'énergie des expressions de Smollett quand il le désigne comme un officier sans résolution et un homme sans véracité. Cet emprisonnement eut lieu en 1759; et, comme nous l'avons remarqué déjà, ce fut le résultat le plus triste des diverses querelles où Smollett se trouva engagé par ses obligations comme critique. Nous reprenons le récit de ses travaux littéraires, que le détail de ces disputes a un peu interrompu.

Vers 1757, Smollett mit en ordre et publia une collection utile et amusante sous le titre suivant : *Abrégé de voyages authentiques et intéressans classés dans l'ordre chronologique ; offrant dans leur ensemble un aperçu clair et distinct des mœurs, des coutumes, de la religion, du gouvernement, du commerce, et de l'histoire naturelle de presque toutes les nations du monde connu, avec un nombre considérable de cartes marines, de plans et de portraits, etc.*, 7 volumes in-12. Cette collection fit passer sous les yeux du public anglais des voyages jusqu'alors peu connus; et elle contenait entre autres pièces inédites la relation, écrite par Smollett, de l'*Expédition de Carthagène*, dont il avait donné une courte analyse dans les aventures de Roderick Random.

C'est dans la même année que la comédie ou plutôt la farce des *Représailles* ou *les Marins de la vieille Angleterre* (1), fut composée et représentée pour animer le peuple contre les Français, avec lesquels nous étions alors en guerre. Afin d'atteindre ce but, Smollett a cherché à réveiller tous les préjugés nationaux de quelque genre qu'ils fussent; et le Français est représenté

(1) *The reprisals or the tars of old England.* — Ed.

Digitized by Google

comme le type vivant de toutes les caricatures et chansons satiriques dirigées contre les mangeurs de *soupe maigre*, et les porteurs de sabots (1). — Les matelots de cette pièce de circonstance *sont la nature même*, comme tous ceux qu'a peints Smollett. Les rôles de l'Écossais et de l'Irlandais sont tracés avec l'habileté et la vigueur d'un bon peintre de caricatures. Mais l'intrigue de la pièce est on ne peut pas plus triviale, et ne forme pas une véritable exception à la remarque fondée, qu'un romancier distingué réussit rarement dans les compositions dramatiques (2).

La générosité que Garrick montra envers Smollett à cette occasion effaça entièrement tout souvenir de leurs anciens différends. Le directeur accorda à l'auteur pour son bénéfice la sixième représentation de sa pièce, au lieu de la neuvième, il réduisit de beaucoup les frais dont l'auteur devait se charger selon l'usage, et lui-même parut le même soir dans le rôle de Lusignan pour attirer un auditoire complet (3) ; malgré cette bienveillance si marquée, on faisait courir le bruit que Smollett avait parlé de Garrick en termes peu honorables pour ce dernier. Smollett l'ayant appris donna à ces faussetés le démenti suivant dans une lettre adressée au Roscius anglais.

« Monsieur,

« C'est pour me rendre moi-même une justice

(1) Les soupes de grenouilles sont aussi une grande objection en Angleterre contre la capacité morale des Français, leur courage, etc. Le jus de beefsteak est l'ambroisie du peuple anglais. — Ed.

(2) Smollett avait tous les préjugés de sa nation contre les Français. Le bon Goldsmith lui-même n'a-t-il pas écrit qu'ils n'étaient propres qu'à faire des pirouettes et des perruques ? — Ed.

(3) Dans Zara, imitation de la Zaïre de Voltaire. — Ed.

Digitized by Google

qu'on me refuse, que je prends la liberté de vous assurer que si quelqu'un m'accuse de m'être servi d'expressions peu respectueuses en parlant de M. Garrick, d'avoir insinué qu'il m'avait sollicité pour obtenir ma *farce*, ou qu'en la faisant représenter sur son théâtre je le soupçonnais de vues intéressées, il me fait injure; je l'affirme sur l'honneur, une pareille imputation est entièrement fausse et calomnieuse. Abstraction faite de tout autre motif, je ne pouvais être assez idiot pour parler ainsi quand mon propre intérêt exigeait impérieusement une conduite tout-à-fait différente. Peut-être a-t-on employé les mêmes moyens insidieux, pour enflammer d'anciennes animosités que j'ai depuis long-temps oubliées. Je dois avouer que dans cette dernière circonstance vous avez agi à mon égard avec une bienveillance, une franchise et une cordialité qui font peut-être souffrir mon orgueil, tout en m'imposant la plus sincère reconnaissance; je ne pourrai jamais être satisfait avant d'avoir trouvé une occasion de convaincre M. Garrick que ma gratitude n'est pas moins vive qu'aucune autre de mes passions.

« En attendant, je me déclare,
« Monsieur,

« Votre très-humble serviteur,

« T. Smollett. »

Au commencement de l'année 1758, Smollett publia son *Histoire complète d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules César jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle*, en 1748, 4 vol. in-4o. On

dit que cet ouvrage volumineux, qui contient l'histoire de treize siècles, écrit avec une grande énergie et d'un style extrêmement pur, fut terminé en quatorze mois. C'est un des exemples les plus remarquables de facilité dont les annales de la littérature fassent mention. Un ouvrage écrit dans un si court espace de temps ne pouvait guère fournir des traits nouveaux, et toute la nouveauté de l'histoire de Smollett ne dut consister que dans la manière de raconter les faits, et dans les réflexions qu'ils lui fournirent. Smollett y montre ses principes politiques dans tout leur jour. Quoique élevé dans les doctrines des Whigs, ses sentimens étaient ceux d'un Tory modéré, qui penche pour la partie monarchique de notre constitution. Quelques lecteurs trouveront que de semblables opinions politiques n'ont pas besoin de justification, et ceux au contraire à qui elles déplaisent n'écouteraient pas les apologies que nous pourrions présenter. Smollett s'est chargé lui-même de sa défense dans une lettre adressée au docteur Moore, sous la date du 2 janvier 1758.

« J'ai différé de répondre à votre obligeante lettre, jusqu'à ce que j'eusse fini mon histoire; j'ai été agréablement surpris en apprenant que mon ouvrage avait reçu quelques éloges à Glasgow, car il n'est point fait pour plaire sous cette latitude; je ne doute pas que le dernier volume ne soit sévèrement censuré par les Whigs de l'Écosse occidentale.

« Je vous supplie instamment de mettre de côté toute espèce de prévention, autant du moins que vous pourrez le faire, avant de commencer cette lecture, et de peser attentivement les faits.

avant de prononcer votre jugement. Quels que soient les défauts de l'ouvrage, je proteste devant Dieu que je me suis attaché à la vérité seule, autant qu'il était en moi, sans épouser les querelles d'aucun parti, quoique je doive avouer qu'en commençant je sentais un penchant très-fort pour les principes dans lesquels je fus élevé; mais dans le cours de mes recherches, quelques-uns de nos ministres Whigs se sont trouvés de si vils imposteurs, que je n'ai pu m'empêcher de flétrir leur infâme conduite. »

Dans une autre lettre au docteur Moore, datée de Chelsea, le 28 septembre, Smollett s'exprime ainsi :

« Je ne parle pas du petit nombre de gens sensés qui pensent en vrais philosophes, inaccessibles aux préjugés du vulgaire. Je pardonne volontiers à notre ami ses petites brusqueries et ses familiarités, en considération de la bienveillance qu'il a toujours montrée pour moi et pour ce qui m'intéresse. Il se trompe cependant lorsqu'il s'imagine que je suis imbu des doctrines du pouvoir sacerdotal; je regarde l'Église établie sous le rapport politique et non religieux, et son existence me paraît si étroitement liée à celle de notre constitution, qu'on ne peut chercher à les séparer sans courir le danger de perdre entièrement l'une et l'autre. L'usage que fait votre ami de la *Revue critique* (1) est assez singulier, mais je suis bien aise qu'elle lui serve à quelque chose; je n'ai pas eu le loisir d'écrire beaucoup dans cette revue périodique depuis long-temps, c'est

(1) L'ami du docteur Moore était tellement irrité de quelques critiques qu'il avait lues dans cette revue, qu'il continuait d'y souscrire, seulement afin de se procurer tous les livres qui étaient censurés, et aucun de ceux qui y étaient loués.

Digitized by Google

pourquoi j'espère que vous ne m'attribuerez pas indistinctement tous les articles qu'elle contient; car j'ai autant d'aversion pour la louange que pour la censure, quand ni l'une ni l'autre ne m'appartiennent. Véritablement je suis dégoûté de toutes deux, et tout ce que je demande au ciel serait de me trouver dans des circonstances qui me permissent de laisser reposer ma plume pour toujours. Je crois réellement que le monde devient chaque jour plus méchant.

« Vous apprendrez sans doute avec plaisir que la vente hebdomadaire de mon histoire s'est élevée au-delà de dix mille exemplaires. Un Français qui a des talens et de l'érudition a entrepris de la traduire dans sa langue : j'ai promis de lui fournir les corrections que j'ai faites. »

Comme un parti puissant se prétendait insulté et même calomnié dans l'histoire de Smollett, ses ennemis accordèrent volontiers toute leur influence et leur protection aux éditeurs de l'histoire de Rapin-Thoyras, qui, alarmés de la vente rapide de l'ouvrage de son rival, inondèrent le public de critiques et d'invectives contre lui. Le temps mit fin à ces débats, et le véritable défaut de l'histoire de Smollett fut bientôt reconnu. La précipitation de l'auteur l'avait nécessairement forcé de se contenter de renseignemens souvent superficiels et quelquefois inexacts.

Dans le courant de 1760 et 1761, les *Aventures de Sir Lancelot Greaves* parurent par morceaux détachés dans le *Magasin britannique* : Smollett semble avoir achevé cet ouvrage avec fort peu de préméditation. Pendant la plus grande partie du temps qu'il y consacra, il résidait à Paxton, dans le comté de Berwick, chez M.

Digitized by Google

Georges Home ; et lorsque l'heure de la poste approchait, il avait coutume de se retirer pendant une demi-heure pour préparer la quantité nécessaire de *copie*, comme on l'appelle en termes techniques dans les imprimeries, sans jamais se donner la peine de corriger ou même de relire ce qu'il venait de composer. Les *Aventures de Sir Lancelot Greaves* furent ensuite publiées séparément en 1762.

L'idée de cet ouvrage s'offrit probablement à Smollett dans le cours de ses travaux sur *Don Quichote*, et le plan n'est qu'une espèce de corollaire du fameux roman de Cervantès. Le principal défaut de cette composition est son excessive extravagance dans l'application du rôle de Sir Lancelot à l'Angleterre et à l'époque supposée par l'auteur. En Espagne, avant que les idées de chevalerie fussent éteintes chez cette nation de gentilshommes romanesques ; le genre de folie de Don Quichote n'était point par trop invraisemblable, et l'armure dont il se chargeait était le costume militaire encore en usage dans son siècle. Mais qu'en Angleterre, et dans les temps modernes, un jeune homme aimable, et raisonnable à cette folie près, connaissant d'ailleurs les hauts faits du chevalier de la triste figure, ait adopté un semblable caprice, c'est aussi donner trop beau jeu aux remarques toutes naturelles de Ferret (1). « Quoi ! vous prétendez vous donner pour un moderne Don Quichote ! Le projet est par trop trivial et insensé ! Ce qui était en Espagne une satire très-plaisante et très-bien placée, il y a près de deux cents ans, ne sera qu'une misérable plaisanterie, quand on la verra.

(1) Un des personnages du roman. — Ed.

Digitized by Google

réellement copiée avec affectation, et cela en Angleterre, et dans le temps où nous sommes. » Sir Lancelot répond par une tirade qui ne détruit point les objections si bien présentées par le misanthrope ; il affirme qu'il ne fait la guerre qu'aux ennemis de la vertu et de l'ordre, ou, comme il le dit lui-même :

« J'ai revêtu l'armure de mes ancêtres pour remédier aux abus que les lois ne peuvent atteindre ; pour dévoiler la fraude et la trahison, châtier l'insolence, mortifier l'orgueil, décourager la médisance, flétrir l'impudeur et l'ingratitude. »

Le bon sens que manifeste ailleurs cet aimable enthousiaste devrait suffire pour lui apprendre que, sans ses armes, il atteindrait le but glorieux qu'il se propose, beaucoup mieux et plus aisément qu'avec ces accessoires superflus et ridicules ; et que, pour toutes les réformes à obtenir en Angleterre, un bon portefeuille bien garni de billets de banque, lui serait d'un secours bien plus universel que sa lance ou son épée. Enfin le lecteur demeure convaincu que si Sir Lancelot est armé de pied en cap, c'est pour que sa beauté, sa jeunesse et sa force, son fougueux coursier, sa brillante armure, établissent un contraste plus parfait entre lui et le chevalier de la Manche.

S'il est contre nature que Sir Lancelot se constitue chevalier errant, que dire de la fantaisie qui prend à Crowe, capitaine d'un vaisseau marchand, d'adopter la même folie par imitation ? Il n'y a rien dans la vie ou la profession d'un honnête marin qui ait pu rendre les extravagances de Sir Lancelot contagieuses pour lui. Mais si nous accordons à l'auteur ses *prémisses* (et nous faisons souvent de bien plus grandes con-

Digitized by Google

cessions, avec une perspective bien moins avantageuse), nous trouverons que les traits nombreux de véritable comique que Smollett a tirés des rôles de Crowe et de Crabshaw sont d'une gaieté aussi franche et aussi naturelle que les plaisanteries répandues dans ses compositions les plus soignées. Tous les personnages subalternes sont tracés avec cette verve hardie, libre et originale, qui distingue ce célèbre auteur. Outre ceux que nous avons déjà nommés, Ferret et Clarke, le bienfaisant clerc de procureur, et les autres personnages du second ordre, prouvent toute la facilité et l'énergie du fécond romancier. Aurélia Darnel l'emporte de beaucoup en grâces aussi-bien qu'en dignité sur toutes les autres héroïnes de Smollett. Il y a aussi plusieurs incidens entièrement neufs: l'emprisonnement récent de Smollett dans la prison du *Banc du roi*, pour sa censure de l'amiral Knowles, lui permit d'orner son roman de l'histoire du malheureux Théodore, roi de Corse, et de celle de ses autres compagnons d'infortune, que des aventures ou des folies remarquables avaient conduits dans ce lieu de captivité.

Smollett s'occupa ensuite de l'ouvrage utile et intéressant qui a pour titre : *Histoire universelle moderne*, et y coopéra par les *histoires de France, d'Italie et d'Allemagne*. En 1761, il fit paraître par morceaux détachés sa *Continuation de l'Histoire d'Angleterre*, qu'il n'abandonna qu'après l'avoir conduite jusqu'à l'année 1765. Cet ouvrage eut un débit très-rapide; et, quoique Smollett retirât pour sa part deux mille livres sterling, somme considérable dans ce temps-là, l'éditeur y gagna mille guinées de la main à la main, le jour même de la signature de son marché, en

Digitized by Google

le cédant à un de ses confrères. Cette Continuation, réunie comme elle l'est ordinairement à l'Histoire d'Angleterre par Hume, est considérée comme un ouvrage classique et faisant autorité. Il n'est point dans nos attributions présentes d'examiner le mérite particulier de Smollett en sa qualité d'historien ; mais on ne saurait nier que, pour la clarté, la vigueur et l'énergie avec laquelle les faits sont exposés, et l'impartialité scrupuleuse de l'auteur, la *Continuation* peut soutenir la comparaison avec nos meilleurs ouvrages en histoire. Smollett était incapable de céder à la crainte ou à la faveur ; et partout où son jugement est moins juste, il est aisé de voir qu'il a été trompé lui-même par ses propres raisonnemens. Toutefois la *Continuation* renferme les défauts ordinaires de toutes les compositions faites à la hâte, et ceux aussi qui appartiennent naturellement à l'histoire contemporaine. Smollett ne pouvait pas être instruit des causes secrètes des événemens politiques que le temps dévoile dans la marche lente des siècles, et son ouvrage est composé, en grande partie, d'après des documens destinés à la publicité et qui contiennent plus souvent les prétextes spécieux dont les hommes d'état se plaisent à colorer leurs actions que leurs motifs véritables. Il est vrai que l'histoire d'Angleterre souffre moins de cette rareté de matériaux que celle des autres pays ; tant de regards sont constamment fixés sur nos affaires publiques, et elles sont le sujet de discussions si propres à éclairer l'opinion, dans le parlement et ailleurs, que les vrais motifs de ceux qui pour le moment dirigent les affaires du gouvernement sont promptement éclaircis, lorsqu'ils ne sont pas dévoilés

Digitized by Google

et avoués ouvertement. Enfin, malgré toutes les fautes et imperfections de la *Continuation*, il s'écoulera peut-être encore bien du temps avant que nous ayons une Histoire d'Angleterre pendant le dix-huitième siècle, meilleure que celle dont nous sommes redevables à Smollett.

A l'avénement de Georges III et au commencement de l'administration de lord Bute, la plume de Smollett fut employée à la défense du gouvernement du jeune monarque dans un journal hebdomadaire intitulé *the Briton* (1). Cette feuille périodique fut bientôt éclipsée et obligée de céder le champ de bataille à une feuille rivale, le fameux *North Briton* (2), dirigée par John Wilkes. Smollett avait été lié avec ce célèbre démagogue, et avait eu deux fois recours à son amitié, d'abord par un motif d'humanité louable, pour obtenir le congé du domestique noir du docteur Johnson, Francis Barber, qui s'était enrôlé étourdiment dans la marine, et ensuite pour le prier de servir de médiateur entre lui et l'amiral Knowles dans leurs différends judiciaires. La politique a brisé des liens plus forts que ceux de Smollett et de Wilkes. Les deux amis se trouvèrent en opposition, et Smollett, qui avait à plaider une cause impopulaire devant un auditoire prévenu, et qui en qualité d'Écossais avait personnellement sa part dans cette défaveur publique, fut forcé de discontinuer *the Briton*, et cela plutôt, à ce qu'il semblerait, à cause du peu d'énergie de son protecteur lord Bute, qui abandonnait le combat, que par la tiédeur de son propre zèle ; c'est ainsi du moins que nous

(1) L'Anglais.

(2) L'Anglais du Nord.

Digitized by Google

croyons pouvoir interpréter le passage suivant qui se trouve dans une lettre écrite d'Italie à Caleb Whitiford en 1770.

« J'espère que vous ne discontinuerez point vos efforts pour dénoncer et peindre de leurs véritables couleurs l'esprit de parti et le faux patriotisme, malgré la conviction dont je suis pénétré que nos ministres ne méritent pas qu'un homme de talent consacre ses veilles à les défendre; on dirait qu'ils ont hérité de l'absurde stoïcisme de lord Bute, qui semblait prendre plaisir à s'exposer lui-même, comme un homme au pilori, à toutes les insultes de la canaille anglaise, dans la supposition qu'elle finirait par se lasser et le laisser tranquille. Je vois que nos ministres ne se donnent pas la peine de se justifier des imputations même les plus infamantes : cette indifférence absolue pour la réputation sera toujours à mes yeux la preuve irrécusable d'un mauvais cœur. Un lord, mort aujourd'hui, et qui avait fait partie de plusieurs ministères, m'a avoué qu'un bon écrivain était infiniment plus utile à l'administration que vingt membres salariés (1) de la chambre des communes (2). »

En 1763 Smollett prêta son assistance, ou du moins son nom, à une traduction des œuvres de Voltaire (3) et à une compilation intitulée : *De l'état actuel de toutes les nations, ouvrage conte-*

(1) *Placemen*, appelés *ventrus* en France. — Ed.

(2) On trouvera dans ce passage tant d'applications à faire à la France, qu'il est peut-être nécessaire de déclarer que la traduction est ici d'une exactitude scrupuleuse (1824). — Ed.

(3) Voltaire n'avait jamais été traduit complètement: ce n'est qu'en 1824 qu'a paru en Angleterre son *Dictionnaire philosophique*, ce qui est bon à remarquer lorsque la société anglaise se prétend plus morale, plus religieuse, etc., que dans le siècle précédent. — Ed.

Digitized by Google

nant l'histoire géographique, naturelle, commerciale et politique de tous les pays du monde connu.

C'est à peu près à cette époque que Smollett perdit sa fille, seul fruit de son mariage, jeune personne charmante, douée de toutes les bonnes qualités, et qu'il aimait tendrement; elle mourut dans sa quinzième année, laissant ses parens accablés de douleur.

La mauvaise santé de Smollett augmenta encore l'effet de ses vifs regrets, et c'est dans ces tristes circonstances qu'il commença à voyager en France et en Italie, pays dans lesquels il résida depuis 1763 jusqu'en 1766. Peu de temps après son retour, en 1766, il publia ses *Voyages en France et en Italie, contenant des observations sur le caractère, les coutumes, la religion, le gouvernement, la police, le commerce, les arts, et les monumens de ces deux nations, avec une description détaillée de la ville, du territoire et du climat de Nice, à laquelle se trouve ajouté un journal de la température pendant dix-huit mois de séjour dans cette ville*, en 2 volumes in-8°, en forme de lettres adressées à ses amis de différens endroits de ces pays.

Les *voyages* de Smollett se distinguent par la finesse de ses remarques, le sel de l'expression, le bon sens, et une gaieté un peu caustique; mais la triste situation de son esprit le portait à regarder avec un mépris cynique tous les objets que les autres voyageurs remarquent ordinairement avec plaisir. Quoique si récemment victime lui-même des préjugés nationaux les plus injustes, il prenait plaisir à se pénétrer chaque jour davantage des préventions qu'il avait adoptées long-temps auparavant contre les pays dans lesquels il voya-

Digitized by Google

geait (1). La nature avait refusé à Smollett le goût nécessaire pour comprendre et sentir les beautés de l'art, ou bien l'amertume de ses chagrins lui ôtait alors entièrement la faculté d'en jouir. Ses critiques tranchantes sur la Vénus de Médicis et sur le Panthéon, aussi-bien que le sarcasme par lequel Sterne leur répond (2), sont connus de tout le monde. Cependant, et ceci soit dit sans offenser la mémoire de cet écrivain élégant et spirituel, il est plus aisé de prendre tour à tour dans la composition un air de gaieté et de sensibilité que de pratiquer pendant une vie tout entière les vertus de la générosité et de la bienfaisance. C'est ce qu'a fait Smollett, quoique souvent, comme son *Mathew Bramble*, sous un air de mauvaise humeur et de susceptibilité. Les écrits de Sterne font un grand étalage de vertus dont il ne paraît pas qu'il ait donné beaucoup d'exemples. Le caractère de Smollett était :

Like a lusty winter frosty but kindly (3).

De retour dans la Grande-Bretagne, Smollett visita l'Écosse pour la dernière fois, et eut le bonheur de recevoir les derniers embrassemens de sa mère. Sa santé était alors entièrement ruinée; un rhumatisme habituel et un ulcère négligé lui faisaient souffrir des tourmens inexprimables. Il fut cependant soulagé dans la suite par des frictions mercurielles, et par l'usage de la solution de sublimé corrosif. Il donne un détail circonstancié des progrès de sa guérison

(1) Cette observation de sir Walter Scott explique les méprises de Smollett contre la France. — Ed.

(2) Dans son *Voyage sentimental*. — Ed.

(3) Tel qu'un hiver rigoureux, glacé, mais favorable à la terre. (Shakspeare.) — Ed.

Digitized by Google

dans une lettre au docteur Moore, qui finit ainsi :

« Si je me fusse trouvé l'été passé dans un aussi bon état de santé que celui dont je jouis actuellement, j'aurais eu un plaisir infini dans mon excursion en Écosse, qui ne m'a fait éprouver d'autres sentimens que ceux de la douleur et du dégoût. De vous à moi, je suis convaincu maintenant que ma raison était affectée jusqu'à un certain point; car j'ai ressenti sans aucun relâche une espèce de *coma vigil* (1), depuis le mois d'avril jusqu'en novembre dernier; je sais qu'en considération de ces souffrances vous me pardonnerez ma mauvaise humeur et mes brusqueries, et vous direz à la bonne miss Moore, à laquelle je présente mes respects les plus sincères, que pour ce qui me concerne elle n'a vu que le mauvais côté de la tapisserie. »

Se sentant en état de reprendre le cours de ses travaux littéraires, Smollett publia en 1769 la satire politique intitulée *les Aventures d'un atome*, dans laquelle sont sévèrement censurés les chefs des différens partis politiques, depuis 1754 jusqu'à la dissolution de l'administration de lord Chatham; son faible patron, lord Bute, n'est point épargné dans cet écrit, et Chatham y est fort maltraité sous le nom de Jowler. L'inconséquence de la conduite de ce grand ministre, qui favorisa la guerre d'Allemagne, semble avoir altéré l'opinion que Smollett avait de son patriotisme; il se montre même injuste pour ses talens incontestables, lorsqu'il cherche par tous les moyens possibles à rabaisser les succès de sa brillante administration, ou à les attribuer à des causes tout-à-fait indépendantes de ses mesures.

(1) C'est une sorte d'assoupissement. — Ed.

Digitized by Google

Le but essentiel de l'ouvrage, après celui de donner à l'auteur l'occasion de lever la main (comme jadis Ismaël) contre tout le monde, était d'inspirer l'horreur de toute alliance continentale.

Peu de temps après la publication des *Aventures d'un atome*, la maladie l'attaqua avec une nouvelle violence; ses amis tentèrent d'obtenir pour lui une place de consul dans un port sur la Méditerranée; mais ayant échoué, il fut obligé de chercher un climat plus doux sans autres ressources que celles de sa fortune précaire. La bienveillance de son célèbre compatriote et ami, le docteur Armstrong (alors absent), procura au docteur Smollett et à sa femme une maison à Monte-Novo, village situé sur le penchant d'une montagne qui domine la mer, aux environs de Livourne. C'est dans ce séjour sain et pittoresque qu'il prépara pour la presse l'*Expédition d'Humphry Clinker*, la dernière de ses compositions, et qui comme les dernières notes d'un air « plus touchant lorsqu'il va finir (1), » est aussi la plus agréable de toutes.

Ce charmant ouvrage parut en trois volumes, et fut favorablement accueilli par le public (2) : l'idée ingénieuse de décrire les différentes impressions produites sur les différens membres de la même famille, par les mêmes objets, n'était point originale, quoiqu'on l'ait supposé; Anstey le facétieux, auteur du *Nouveau Guide de Bath* (3), l'avait employée six ou sept ans avant la pu-

(1) Vers de Dryden. — Ed.

(2) 1771. — Ed.

(3) Poème burlesque qui a fourni aussi à M. Moore l'idée de sa *Fudge family*. — Ed.

Digitized by Google

blication d'*Humphry Clinker*; mais la satire amusante d'Anstey n'est qu'une légère ébauche en comparaison du tableau fini où Smollett a créé d'abord ses divers personnages, et leur a donné ensuite un langage d'observation qui correspond exactement avec leur genre d'esprit, leur caractère, leurs goûts et leur condition. Le portrait de Mathew Bramble, dans lequel Smollett a peint ses propres singularités, pratiquant sur lui-même l'analyse sévère à laquelle il soumettait les autres, est encore sans égal dans ce genre de composition. Le sens droit, la bienveillance active et les sentimens honorables dont nous admirons la réunion dans Mathew Bramble, nous font souvent perdre de vue les travers ridicules de son caractère; mais avec quelle force ils sont tout d'un coup rappelés à notre souvenir d'une manière inattendue ! Toutes les vieilles filles acariâtres, toutes les femmes simples et ridicules qui seront mises en scène ne peuvent prétendre à d'autre louange qu'à celle d'approcher du mérite de mistress Tabitha Bramble, et de Winifred Denkins. Les singularités du jeune et irascible étudiant d'Oxford, et les inclinations romanesques de sa jeune sœur, forment un admirable contraste avec le bon sens et la misanthropie un peu brusque et comique de leur oncle. Humphry Clinker (qui ressemblerait à Strap, si on supposait que cet excellent garçon avait un penchant pour le méthodisme) est un caractère également curieux dans son espèce. Le capitaine Lismahago n'était pas probablement une caricature outrée, si nous considérons les temps et les lieux. Nous nous rappelons encore un bon et brave officier qu'on disait en être l'original, mais nous croyons que cette opinion n'était fondée que sur

Digitized by Google

la ressemblance extérieure qu'il avait avec le redoutable capitaine.

Quand *Humphry Clinker* parut à Londres, la haine générale que Wilkes et Churchill avaient excitée contre la nation écossaise n'était point encore apaisée; Smollett trouva dans les rédacteurs des journaux littéraires des ennemis qui l'accusèrent d'une partialité évidente pour son pays; ils observèrent malicieusement, mais non sans raison, que le cynisme de Mathew Bramble s'adoucit peu à peu à mesure qu'il s'avance vers l'Écosse, et que, malgré l'égale aversion qu'il manifeste pour Londres et pour Bath, il s'accommode merveilleusement bien des villes murées et du *bourdonnement* (1) des humains, lorsqu'il se trouve dans la capitale du nord (Édimbourg). Nous ne défendrons pas un semblable ouvrage contre de si faibles objections; l'auteur était mourant, et ses pensées se dirigeaient naturellement vers le théâtre du bonheur de sa jeunesse et le séjour de ses amis d'enfance avec une prédilection marquée. En supposant même que ces tendres souvenirs ne méritaient pas l'attachement qu'ils lui inspirèrent, ses sentimens à ce sujet seraient non-seulement pardonnables, mais dignes d'éloge :

Labitur, et moriens dulces reminiscitur Argos (2).

Smollett ne manqua pas, suivant son usage, de se mettre en scène dans le cours de ce charmant ouvrage, et de détailler les divers sujets de plainte qu'il avait contre le genre humain : il paraît d'abord sous le nom de M. Serle, et

(1) Expression du poète Cowper.

(2) Il meurt, *mais* en mourant il se souvient d'Argos. *Énéide*.

Digitized by Google

plus hardiment ensuite sous son propre nom. En décrivant sa manière de vivre, il critique impitoyablement les faiseurs de livres de l'époque, qui avaient profité de sa bonté sans lui témoigner la moindre reconnaissance.

Ce n'est pas cependant un acte de justice louable de leur faire expier l'ingratitude qu'ils ont montrée à son égard en dévoilant au public leur caractère privé. Et en effet, ce traitement rappelle trop l'accusation que Pallet intente au médecin qui selon lui rendait tous ses hôtes malades afin de se rembourser des frais du bon accueil qu'il leur faisait.

Mais toutes les critiques, justes ou injustes, devaient être bientôt de peu d'importance pour Smollett. Après la publication de son dernier roman, il languit encore pendant le courant de l'été. Enfin, après avoir enduré les vicissitudes d'une maladie douloureuse et longue avec une fermeté qui ne se démentit jamais, Tobias Smollett fut enlevé aux lettres, le 21 octobre 1771, par une mort prématurée, à l'âge de 51 ans. Il est à peu près certain que l'affliction causée par la perte de sa fille, le tourment de se voir abandonné par l'ingratitude de ceux qui lui devaient assistance, le mauvais état de sa fortune présente, pendant qu'il perdait chaque jour les moyens de l'améliorer lui-même, et ses inquiétudes pour l'avenir, avancèrent considérablement les progrès de la maladie mortelle à laquelle il succomba.

Plus heureux sous ce rapport que Fielding, Smollett eut du moins les honneurs d'un tombeau; ses cendres reposent sous un monument très-simple élevé par sa veuve, et pour lequel son

Digitized by Google

fidèle et constant ami, le docteur Armstrong, a composé la belle épitaphe qu'on va lire :

Hic ossa conduntur
TOBIÆ SMOLLETT Scoti ;
Qui prosapiâ generosâ et antiquâ natus,
Priscæ virtutis exemplar emicuit ;
Aspectu ingenuo,
Corpore valido,
Pectore animoso,
Indole apprimè benignâ,
Et ferè supra facultates munificâ
Insignis.
Ingenio veraci, faceto, versatili,
Omnigenæ ferè doctrinæ mirè capaci,
Variâ fabularum dulcedine
Vitam moresque hominum,
Ubertate summâ ludens, depinxit.
Adverso interim nefas! tali tantoque alumno,
Nisi quo satyræ opipare supplebat,
Seculo impio, ignaro, fatuo
Quo musæ vix nisi nothæ
Mecenatulis Britannicis
Fovebantur.
In memoriam
Optimi amabilis omninò viri
Permultis amicis desiderati,
Hocce marmor
Dilectissima simul et amantissima conjux
L. M.
Sacravit.

Dans l'année 1774, une colonne fut élevée à la mémoire de Smollett, près de la maison dans laquelle il était né (1), par son cousin James Smollett, de Bonhill, avec l'inscription suivante, non moins élégante qu'énergique ; elle fut composée par le professeur Georges Stuart d'Édimbourg, aidé de feu John Ramsay d'Ochertyre, et corrigée par le docteur Johnson. (Les lignes imprimées en caractères italiques sont de ce dernier.)

(1) On remarque cette colonne sur la route de Dumbarton à Glasgow. — TR.

Digitized by Google

Siste, viator!
Si leporis ingeniique venam benignam,
Si morum callidissimum pictorem,
Unquàm es miratus.
Immorare paululùm memoriæ
TOBIÆ SMOLLETT. M. D.
Viri virtutibus hisce
Quas in homine et cive
Et laudes et imiteris,
Haud mediocriter ornati:
Qui in litteris variis versatus,
Postquàm felicitate sibi propriâ,
Sese posteris commendaverat,
Morte acerbâ raptus
Anno ætatis 51.
Eheu! quàm procul à patriâ!
Propè Liburni portum in Italiâ,
Jacet sepultus.
Tanti tantoque viro patrueli suo,
Cui in decursu lampada
Se potiùs tradidisse decuit,
Hanc columnam,
Amoris, eheu! inane monumentum
In ipsis Levinæ ripis,
Quas, versiculis sub exitu vitæ illustratas,
Primis infans vagitibus personuit,
Ponendum curavit,
JACOBUS SMOLLETT de Bonhill.
Abi et reminiscere,
Hoc quidem honore,
Non modo defuncti memoriæ,
Verùm etiam exemplo, prospectum esse;
Aliis enim, si modò digni sint,
Idem erit virtutis præmium.

La veuve de Smollett continua long-temps à demeurer dans le voisinage de Livourne, vivant du peu de fortune qu'il lui avait laissé, dans l'obscurité et dans la gêne. Nous nous rappelons une représentation donnée à son bénéfice sur le théâtre d'Édimbourg, où M. Houston Stewart Nicholson, amateur de société, parut dans le rôle de Pierre (dans la *Venise sauvée* d'Otway.) Le bénéfice monta, dit-on, à près de 300 liv. st. L'épilogue

Digitized by Google

composé à cette occasion par M. Graham de Gartmore fut prononcé par feu mistress Woods, actrice du théâtre royal d'Édimbourg.

L'*Ode à l'indépendance*, la plus caractéristique des productions poétiques de Smollett, fut publiée deux ans après sa mort par MM. Foulis de Glasgow : l'allégorie du début est belle (1).

Son nom fut mis en tête d'une traduction de *Télémaque*, comme il avait été mis de son vivant à une traduction de *Gil Blas* à laquelle il avait très-peu contribué, si même il y avait mis la main. En 1785, on représenta sur le théâtre de Covent-Garden, au bénéfice de M. Aikin, une farce intitulée : *les Israélites*, ou *le Nabab bien nourri* (2). Cette farce, attribuée à Smollett sur des autorités très-équivoques, fut reçue avec indifférence, et n'a jamais reparu depuis sur le théâtre (3).

Smollett joignait aux agrémens d'un extérieur très-distingué et à une figure engageante les avantages d'une conversation instructive et amusante au plus haut degré, ainsi que nous l'apprend le témoignage unanime des amis qui lui ont survécu. Quant à son caractère et à son humeur, tous ceux qui connaissent ses ouvrages (et qui ne les connaît pas?) peuvent s'en former une idée très-juste; car, dans chacun de ses romans, il a peint, et quelquefois sous différens points de vue, les traits distinctifs de son propre caractère, sans chercher à déguiser ceux qui lui étaient défavorables. Bien

(1) Ce début est d'une grande hardiesse poétique. Smollett fait violer la Liberté par un sauvage ; et l'Indépendance est le fruit de cet hyménée, célébré dans les forêts du Nord. — Ed.

(2) *The Pampered nabab.* On appelle nabab les enrichis de l'Inde. — Ed.

(3) Elle n'a pas même été imprimée. — Ed.

Digitized by Google

plus, il y a lieu de croire qu'il a plutôt exagéré qu'adouci, dans ses portraits, cette tournure d'esprit satirique qui fut son principal défaut, et qui l'engagea dans tant de disputes. On doit remarquer que ses héros, à commencer par Roderick Random, ont tous la même hauteur dans le caractère et une fierté susceptible à l'excès : tel est Mathew Bramble (1) lui-même, chez qui ces aspérités sont un peu adoucies par la philosophie et la vieillesse. Leurs divertissemens favoris sont ceux qui jettent quelque ridicule sur le prochain, qui le mystifient ou l'exposent à quelque désagrément corporel; et jamais leur humanité ne vient interrompre le cours de leurs folies. Rien ne nous fait soupçonner que Smollett eût d'autres défauts marquans que celui dont il convient et de si bonne foi. Lorsqu'il pouvait réprimer cette tendance satirique, il était bon, compatissant et généreux. Plein de hardiesse et de droiture, indépendant dans sa conduite privée, sans flatter un protecteur, dédaignant la faveur des grands, il vécut honorablement du fruit de ses travaux littéraires; et si, par circonstance, il se trouva engagé dans des entreprises indignes de ses talens, la honte en est à ceux qui ne sauvèrent pas à son génie la malheureuse nécessité de compiler et de traduire. Il fut bon époux et père tendre. L'attachement sincère que ses amis conservèrent à sa mémoire est une preuve incontestable de la confiance qu'ils avaient dans son amitié. Ses ressentimens, quoique souvent conçus avec précipitation et exprimés d'une manière imprudente, cédaient à un sentiment généreux, n'étaient pas implacables. La vérité le trouvait toujours prêt à l'accueillir, et à réparer par toute espèce de moyens

(1) Dans *Humphry Clinker*. — Ed.

Digitized by Google

ses propres torts, ou à pardonner et à oublier ceux des autres.

Churchill (1) et d'autres écrivains satiriques reprochent faussement à Smollett les sentimens d'une basse jalousie littéraire, à laquelle, par caractère, il était entièrement étranger. Les termes dans lesquels il fait mention de Richardson et de Fielding, dans le précis qu'il donne de la littérature de son siècle, montrent à quel point il sentait leur mérite, et avec quel désintéressement il faisait l'éloge de ceux qui, dans l'opinion du monde, étaient ses rivaux immédiats. « Le génie de Cervantès, « telles sont les expressions que sa générosité lui fournissait, « se retrouve tout entier dans les romans de Fielding, qui a dépeint les mœurs et s'est moqué des folies de l'homme avec autant de force que de gaieté et de bienséance (2). « Nous rapportons ce passage d'autant plus volontiers, qu'il sert à prouver que les différends qui existaient entre Smollett et Fielding n'empêchèrent pas le premier de rendre justice au créateur du roman anglais, et de lui donner les louanges qui lui étaient dues.

(1) L'article sur *la Rosciade* (poème satirique de Churchill), dans la Revue critique (cette source féconde de toutes les querelles de Smollett), fut si sévère, que le poète se livra à tout son ressentiment dans la seconde édition, où, attribuant (à tort) à Smollett l'article qui le blessait, il l'apostropha ainsi :

« D'où peut naître ce violent accès d'humeur critique contre « une muse frivole et un sujet si peu important? Qu'avais-je fait « pour que le ciel dans sa colère suscitât pour mon ennemi le plus « amer celui que je désirais le plus avoir pour ami? Souvent ma « bouche a aimé à prononcer ton nom avec bienveillance, sou- « vent elle a applaudi aux honneurs de ta gloire sans rivale; « laisse le vieux Fielding mordre la poussière sous mes coups, et « que ton *Peregrine Pickle* se montre fièrement. Arrache au front « de Tite-Live la couronne historique plus digne de toi. »

(2) *Histoire d'Angleterre.*

Digitized by Google

Il passe ensuite à Richardson, et avec la même impartialité il fait remarquer à son lecteur que « cet écrivain marcha avec succès vers le but honorable qu'il se proposait, de ranger les passions sous les bannières de la vertu, dans sa *Paméla*, dans *Clarisse* et dans *Sir Charles Grandison ;* créant ainsi un genre neuf dans lequel, au milieu de beaucoup de longueurs et de hors-d'œuvre, nous trouvons un système de morale sublime, et une connaissance profonde du cœur humain. »

Nous ne pouvons passer du caractère personnel de Smollett à son génie littéraire, sans le comparer, sous ce rapport, avec son célèbre contemporain Fielding. Il est bien vrai que de semblables parallèles, quoique recommandés par l'exemple de Plutarque, ne sont pas en général la règle la plus sûre pour apprécier le mérite individuel. Mais, dans cette circonstance, l'histoire, les avantages naturels, les talens, les occupations, et malheureusement les destinées de ces deux illustres auteurs, offrent une conformité si remarquable, que l'on ne peut prononcer le nom de l'un sans réveiller le souvenir de l'autre. Fielding et Smollett sortirent tous deux des rangs les plus élevés de la société. Tous deux reçurent l'éducation libérale qui devait leur ouvrir la carrière des professions savantes, et cependant tous deux furent obligés d'avoir recours à leur plume, et de s'exercer dans divers genres de littérature pour se procurer les moyens de subsistance. Tous deux furent réduits pendant toute leur vie à un état de gêne continuel : ils réunirent un cynisme satirique à un fonds de bonté et de générosité. Tous deux furent victimes de ces maladies qui sont ordinairement la suite d'une vie sédentaire et des travaux

Digitized by Google

de cabinet. Pour dernier trait de ressemblance dans leur destinée, ils rendirent le dernier soupir sur une terre étrangère, où ils furent l'un et l'autre obligés de se retirer après la perte de leur santé et l'épuisement de leur fortune. Leurs travaux n'offrent pas moins de rapport que les autres événemens de leur vie. Tous deux composèrent pour le théâtre, et tous deux sans succès. Tous deux se mêlèrent de politique, et écrivirent des voyages dans lesquels on reconnaît que la gaieté de leur esprit était obligée de céder aux souffrances du corps; enfin, pour terminer cette comparaison, l'un et l'autre eurent un tel succès dans le genre du roman, qu'aucun autre écrivain anglais ne peut prétendre à être mis sur la même ligne que Smollett et Fielding, dans cette branche de la littérature.

Si nous examinons les écrits de ces deux grands maîtres, nous pourrons accorder à Fielding, sans hésiter, les éloges dus à un goût plus pur et plus relevé; il surpasse encore son rival par l'élégance de la composition et du style; il a su approcher davantage de l'ironie sérieuse de Cervantès et de Swift; il montre infiniment plus d'art et de bonheur dans la conduite de ses plans; et enfin il a le talent de peindre des tableaux plus agréables, et de nous mettre sous les yeux des héros, et surtout des héroïnes, d'un caractère bien plus noble et plus intéressant que les héros et les héroïnes de Smollett.

Ainsi, l'art heureux qu'on remarque dans la conduite de l'histoire de *Tom Jones*, jusqu'au dénoûment, ne se trouve dans aucun des romans de Smollett. Ses héros passent d'une situation à une autre et changent d'état brusquement et

Digitized by Google

sans transition; seulement toutes les diverses aventures, quoique sans rapport entre elles et sans liaison avec la catastrophe, arrivent au même personnage. De nouveaux acteurs paraissent à chaque instant sur la scène pour en être congédiés sans scrupule, et à la fin de l'ouvrage le héros se trouve ordinairement environné d'un cercle de nouveaux amis tout-à-fait différens de ceux auxquels sa fortune paraissait d'abord liée par des nœuds indissolubles. Les caractères sur lesquels Smollett a voulu concentrer tout l'intérêt ne sont pas non plus, à beaucoup près, aussi aimables que son lecteur le désirerait. Un Roderick Random, qui n'a pas honte d'emprunter l'argent de Strap et de se vêtir de ses habits; qui, après avoir été sauvé des horreurs de la faim et de la misère par ce simple et généreux ami, récompense de pareils services en dissipant le fruit de ses épargnes, en recevant de lui les soins de la domesticité, et en s'emportant jusqu'à le frapper lorsque les dés ne lui sont pas favorables; un tel homme, disons-nous, ne peut pas être cité à côté de Tom Jones, ce modèle de franchise, de bonté, de sentimens nobles et généreux, dont le libertinage (excepté dans une seule circonstance) n'est peut-être rendu que trop excusable par tant de bonnes qualités. Nous croyons qu'il est peu de lecteurs qui ne soient révoltés de la misérable récompense assignée à Strap dans le chapitre dernier du roman : 500 liv. sterl. (à peine le montant de ce qu'il avait donné à son maître) et la main d'une fille publique revenue à résipiscence, même avec le don d'une ferme dans les montagnes d'Écosse, semblent froidement payer un attachement si fidèle et si désintéressé. Nous serions

Digitized by Google

coupables aussi de la même injustice envers Tom Jones, si nous le comparions à Peregrine Pickle; outre l'offense brutale et gratuite qu'il commet envers Émilie, outre son ingratitude envers son oncle, et le penchant cruel qui lui fait trouver le plaisir le plus exquis à tourmenter ses amis par des plaisanteries méchantes qui ressemblent aux accès de gaieté d'un esprit infernal, tout trahit dans sa conduite des pensées basses et indignes d'un homme comme il faut. Peregrine enfin n'est guère d'un genre plus relevé que Roderick Random. L'infâme plaisanterie qu'il se permet en présentant à sa sœur, sous un nom supposé, une vile prostituée, est une preuve suffisante de ce manque de goût et de délicatesse que les admirateurs de Smollett sont obligés de condamner souvent dans ses écrits. Il est encore plus difficile d'établir une comparaison entre Sophie ou Amélie, et les héroïnes de Smollett, qui (à l'exception d'Aurelia Darnel) sont plutôt représentées comme les objets d'une passion toute sensuelle que d'un amour sincère, et n'excitent pas un intérêt plus vif ni plus relevé que les houris du paradis de Mahomet.

Il résulte de la supériorité que Fielding possède à cet égard sur Smollett, que nous trouvons bien plus fréquemment dans ses romans que dans ceux de ce dernier des scènes assez pathétiques pour faire naître la sympathie et la pitié du lecteur. Personne ne peut s'empêcher de compatir à la détresse de Tom Jones lorsque, victime d'une conspiration tramée contre lui, et à laquelle sa générosité et sa franchise prêtent un air de vraisemblance, il est chassé de la maison de son bienfaiteur sous le poids des accusations

Digitized by Google

les plus terribles et les plus déchirantes. Mais nous ne pouvons guère nous sentir vraiment touchés des malheurs que Pickle s'attire par une prodigalité sans bornes, et qu'il augmente par son insolente misanthropie. On n'éprouve d'autre sentiment que celui de la surprise en voyant que son arrogance, qui fait le fonds de son caractère, ne lasse pas l'amitié de Pipes et d'Hatchway ; car on ne peut s'empêcher de penser que le dissipateur ruiné ne mérite guère un attachement si fidèle.

Mais la fertilité et la profondeur du génie de Smollett lui ont fourni des ressources en état de contre-balancer ces défauts ; et, même en accordant à Fielding tout le mérite d'une grande supériorité de goût et de style, son rival écossais nous paraîtra encore digne de lutter avec lui sans désavantage. Si Fielding l'emporte par la pureté de son goût et l'éclat de son génie, le mérite d'une richesse d'invention inépuisable doit rester à Smollett. La carrière que Fielding a parcourue est limitée en comparaison de celle que Smollett s'est ouverte, et la profusion avec laquelle ce dernier a répandu dans ses ouvrages une immense variété de caractères et d'aventures semblerait accuser son rival d'une certaine pauvreté de composition. La renommée de Fielding repose sur un *chef-d'œuvre* unique, et le talent heureux qui a produit *Tom Jones* n'a pu s'élever de nouveau à la même hauteur dans *Amelia* (1); c'est pourquoi, tout en préférant avec justice comme roman habilement conduit et parfaitement

(1) Nous nous permettrons de préférer, malgré cette opinion de sir Walter Scott, l'*Amélie* de Fielding à tous les romans de Smollett Si *Tom Jones* n'existait pas, *Amélie* suffirait pour placer Fielding au-dessus de tous les romanciers *ses contemporains*. Ed.

Digitized by Google

écrit le *Tom Jones* à chacun des romans de Smollett en particulier, cependant *Roderick Random*, *Peregrine Pickle* et *Humphry Clinker*, surpassent chacun *Joseph Andrews* ou *Amelia;* et pour descendre un peu plus bas, ni *Jonathan Wild* ni *le Voyage dans l'autre monde* ne peuvent soutenir un seul instant la comparaison avec *Sir Lancelot Greaves* ou *Ferdinand, comte Fathom*.

Tout écrivain capable d'écrire un bon roman est plus ou moins poète, même quand il n'aurait jamais écrit un vers de sa vie (1). Le don de l'imagination lui est absolument indispensable; il faut qu'il possède une autre qualité non moins essentielle, celle de pouvoir approfondir les passions du cœur humain, de les personnifier, et de voir en poète l'aspect extérieur de la nature; le talent de bien peindre ce qu'il sent vivement, réuni aux autres avantages dont nous avons parlé, complète à peu de chose près le génie poétique. Smollett était poète distingué, même dans le sens ordinaire de ce mot appliqué tout simplement à celui qui écrit en vers; il était sous ce rapport bien supérieur à Fielding, dont les tentatives n'ont le plus souvent pour but qu'une légère traduction des classiques (2). C'est pourquoi si Fiel-

(1) C'est l'auteur de *la Dame du Lac*, de *Marmion* et de *Waverley* qui parle. — Ed.

(2) Un juge de la plus haute autorité sur cette matière a caractérisé la poésie de Smollett de la manière suivante :

« Ses vers ont une délicatesse qu'on ne retrouve point dans ses romans; mais on n'y reconnaît point comme dans ses fictions en prose la touche vigoureuse du grand maître. S'il revenait au monde, nous pourrions désirer qu'il composât de nouveaux vers, dans l'espoir que son talent se perfectionnerait par la pratique; mais nous nous trouverions heureux d'avoir un plus grand nombre de ses romans tels qu'ils sont. » (*Thomas Campbell.*)

La vérité est que dans ces mêmes romans se trouvent en grande abondance les qualités de la poésie tant sérieuse que comique. Ed.

Digitized by Google

ding sait mieux que Smollett émouvoir la pitié, l'auteur écossais s'élève bien au-dessus de Fielding dans les morceaux de pathétique et de terreur. Aucun passage de Fielding n'approche de la scène des voleurs dans *Ferdinand, comte Fathom*, ou de la terrible description du combat naval dans lequel on voit Roderick Random enchaîné sur la poupe sans pouvoir faire un effort ni un mouvement au milieu du carnage d'une action meurtrière. Dans beaucoup d'autres circonstances, les descriptions de Smollett approchent du sublime; et en général on remarque chez lui une couleur romanesque qui élève ses récits au-dessus de l'uniformité et du calme de la vie ordinaire. Comme un poète éminent de notre époque (1), il aime à descendre dans les sombres replis des cœurs criminels, et à peindre ses héros dans les fortes agitations de leurs passions impétueuses et déréglées; aussi les misanthropes, les joueurs, les duellistes, sont aussi fréquens dans ses ouvrages, que les voleurs dans les tableaux de Salvator Rosa, et généralement ils y sont peints avec autant d'effet et aussi effrayans de vérité. Mettre en parallèle *Ferdinand, comte Fathom* et le *Jonathan Wild* de Fielding, serait peut-être être injuste envers ce dernier; cependant ces deux ouvrages étant composés sur le même plan (pauvre plan à notre avis), nous ne pouvons nous empêcher de les placer à côté l'un de l'autre, et au premier coup d'œil nous restons convaincus que le détestable Fathom est un scélérat réel dont la vue nous fait frémir comme celle d'un démon incarné, tandis que le *scélérat* de Fielding paraît être plutôt une froide personnification du principe abstrait du mal.

(1) Hommage à lord Byron. — Ed.

Digitized by Google

J. Wild est si loin d'inspirer la terreur que, malgré la profonde connaissance du monde déployée dans plusieurs des passages de ses aventures, nous sommes forcés de reconnaître qu'il devient parfois ennuyeux.

Mais c'est surtout dans une profusion qui va jusqu'à la prodigalité que nous reconnaissons les richesses supérieures de l'imagination de Smollett; jamais il ne montre le moindre désir d'épuiser un caractère, une situation ou une aventure; il les jette sans art dans son récit avec une négligence qui prouve une confiance illimitée dans ses ressources intellectuelles. Fielding s'arrête pour expliquer les principes de son art, et se féliciter, lui et ses lecteurs, de l'adresse avec laquelle il conduit son histoire, ou développe le caractère de ses personnages à mesure que l'intrigue s'engage. Ces sortes d'appels au jugement du lecteur, tout admirables qu'il sont, ont quelquefois le défaut d'être diffus; ils ont toujours le grand désavantage de nous rappeler que nous lisons un ouvrage d'invention, et que les êtres avec lesquels nous avons fait connaissance sont des fantômes passagers qu'un habile enchanteur sait faire paraître sous nos yeux à l'aide d'une puissante magie. Smollett cause rarement en personne avec ses lecteurs; il dirige son amusant théâtre de marionnettes sans montrer sa tête hors du rideau, comme *Gines de Pasamonte* (1) pour nous expliquer ce qu'il fait. Outre que cette réserve ne nous distrait jamais de l'histoire, il en résulte encore pour nous la certitude que l'auteur, plein de confiance dans la richesse de son sujet, n'a pas besoin de la faire ressortir par des ornemens étrangers.

(1) *Don Quichote*. — ED.

Digitized by Google

Les *marins* de Smollett sont regardés à juste titre comme inimitables. Le talent avec lequel il a su varier leurs portraits dans tant de circonstances, en traçant d'une manière particulière les traits individuels de chaque matelot, tout en laissant à chacun les habitudes et la manière de penser de son état, est une preuve de sa riche imagination ; cette qualité, avons-nous remarqué, est l'avantage le plus réel de Smollett sur Fielding. Bowlinge, Trunnion, Hatchway, Pipes et Crowe, sont tous des hommes de la même classe ; ils ont les mêmes habitudes et la même manière de voir ; cependant des différences tout individuelles les distinguent si parfaitement les uns des autres, que nous reconnaissons d'abord en eux des personnages très-distincts, quoiqu'ils appartiennent tous à l'ancienne marine anglaise. Ces portraits, d'ailleurs si frappans, ont maintenant un mérite apprécié par les *antiquaires*. Ils perpétuent la mémoire de l'école de Benbow et de Boscawen, dont les manières ont été bannies et du tillac des officiers et du gaillard d'avant des matelots. Les officiers de la marine actuelle, qui, par l'éclat de leurs exploits, ont presque laissé dans l'ombre ceux des dix derniers siècles, sont loin d'affecter les manières d'un simple matelot. Ils ont prouvé qu'ils savaient remplir leurs devoirs, sans aimer autant que leurs devanciers le tabac ou le grog, ou sans accorder une préférence absolue à la chemise de laine rayée sur la toile blanche (1).

Nous avons déjà fait observer que, dans la partie comique de ses écrits, Fielding possède

(1) Les romans de M. Cooper ont cela de remarquable que l'auteur a égalé Smollett dans ses peintures de la vie nautique. — Ed.

Digitized by Google

éminemment la grave ironie de Cervantès, genre dans lequel Smollett n'a pas aussi bien réussi. D'un autre côté, *l'Écossais* (malgré l'opinion générale qui refuse ce don naturel à ses compatriotes) excelle dans les saillies d'une gaieté bouffonne. Son imagination semble se complaire à accumuler l'une sur l'autre les circonstances les plus risibles, qui finissent par dérider la gravité même la plus austère; et peut-être n'a-t-on jamais écrit rien qui ait excité un rire *inextinguible* comme les ouvrages de Smollett. Les scènes qui produisent ce rire approchent quelquefois de ce que nous appelons *farce*, ou caricature; mais si la louange la plus flatteuse pour les compositions pathétiques est dans le tribut de nos pleurs, pourquoi la marque infaillible de l'excellence d'une scène comique ne serait-elle pas de nous forcer à rire? C'est au moins l'expression franche d'un sentiment naturel; et celui qui peut lire les infortunes de Trunnion et d'Hatchway, emportés par leurs coursiers fougueux, ou les absurdités inimitables du *Repas des Anciens*, sans un éclat de rire, a toutes les qualités requises pour rester triste et homme de bon ton avec lord Chesterfield ou Stephen.

D'après toutes ces considérations on peut dire que le génie de Smollett ressemble à celui de Rubens. Ses peintures manquent souvent de grâce. Quelquefois elles sont conçues sans art et même d'une manière commune. On peut lui reprocher aussi de violer les lois de la perspective, et ses plans accusent la trop grande négligence de l'artiste. Mais ces taches sont rachetées par une telle richesse, par un si grand éclat de coloris, et par tant d'imagination dans ses scènes tantôt

Digitized by Google

sublimes et tantôt simples ou comiques; il y a tant de vie, d'action, de mouvement dans tous les groupes qu'il a tracés, tant de variété dans ses personnages, que nous mettons volontiers Smollett sur le même rang que Fielding, en les élevant tous deux au-dessus de tous leurs successeurs dans la carrière du roman.

Abbotsford, 1er juillet 1821.

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

LAWRENCE STERNE.

Lawrence Sterne est du petit nombre de ces auteurs qui, anticipant sur les travaux du biographe, communiquent eux-mêmes au monde les détails qu'ils désirent lui faire connaître sur leur famille et sur leur vie.

« Roger Sterne (1), dit le récit que nous citons, petit-fils de l'archevêque Sterne, et lieutenant au régiment d'Handaside, épousa Agnès Hebert, veuve d'un capitaine bien né; son nom de famille était, je crois, *Nuttle;* cependant il me semble me rappeler que c'était le nom de son beau-père, fameux fournisseur de l'armée pendant les guerres de la reine Anne en Flandre, où mon père, qui, par parenthèse, lui avait des obligations pécuniaires, épousa la fille de sa femme. Ce mariage eut lieu le 25 septembre 1711. Ce même Nuttle eut de ma grand'mère un fils,

(1) Voir l'arbre généalogique à la fin du volume.

Digitized by Google

fort bel homme, mais un drôle impudent; j'ignore ce qu'il est devenu. La famille, si elle n'est pas éteinte, doit habiter Clonmel, dans le sud de l'Irlande. C'est là que je suis né, le 24 novembre 1713, quelques jours après l'arrivée de ma mère de Dunkerque. Ma naissance porta malheur à mon père. Le jour de notre arrivée, il fut réformé, lui et d'autres braves officiers, et abandonné à la Providence avec une femme et deux enfans; l'aîné était une fille qui se nommait *Mary*, née à Lille, dans la Flandre française, le 10 juillet 1712. Ce fut le plus malheureux des enfans de mon père. Elle épousa à Dublin un certain *Weemans*, qui la maltraita d'une manière indigne, mangea son bien, fit banqueroute et disparut. Ma pauvre sœur, ainsi délaissée, se retira à la campagne chez une amie, et y mourut de chagrin. Elle était fort belle et méritait un meilleur sort.

« Le régiment de mon père ayant été licencié, il quitta Dublin avec le reste de sa famille aussitôt qu'on put me transporter, et vint s'établir sur une terre à Elvington, près de York, que sa mère habitait: elle était fille et héritière de sir Roger Jacques. Nous y restâmes dix mois. Le régiment fut réorganisé, et nous repartîmes pour Dublin. Un mois après notre arrivée, mon père nous quitta ayant reçu l'ordre de se rendre à Exeter, où ma mère avec ses deux enfans alla le rejoindre pendant un hiver rigoureux, voyageant par terre de Liverpool à Plymouth. Après un séjour d'une année à Exeter, nous fûmes tous renvoyés à Dublin. Ma mère avec ses trois enfans, dont le dernier nommé *Joram*, était né à Plymouth, s'embarqua à Bristol pour l'Irlande.

Digitized by Google

Pendant le trajet, le bâtiment fit une voie d'eau, et nous faillîmes périr. Enfin, après beaucoup d'efforts et de dangers, nous arrivâmes à Dublin; mon père y loua une maison, la meubla, et dans l'espace d'une année et demie, y dépensa beaucoup d'argent. Nous éprouvâmes encore de nouveaux revers dans l'année 1719 : le régiment de mon père, faisant partie de l'expédition de Vigo, reçut l'ordre de se rendre à l'île de Wight afin de s'embarquer pour l'Espagne. Nous accompagnâmes le régiment : une tempête nous força de relâcher à Milfort Haven, mais nous débarquâmes à Bristol; de là nous allâmes par terre à Plymouth, et ensuite à l'île de Wight, où je me ressouviens que nous campâmes quelque temps avant l'embarquement des troupes. Nous perdîmes dans cette expédition le pauvre Joram, joli enfant âgé de quatre ans; il mourut de la petite-vérole.

« Durant l'expédition de Vigo, nous restâmes, ma mère, ma sœur et moi, à l'île de Wight, jusqu'à ce que le régiment fût de retour à Wicklow, en Irlande, d'où mon père nous envoya chercher. Le chagrin de la perte de Joram fut un peu adouci par la naissance d'une fille pendant notre séjour dans l'île de Wight, le 23 septembre 1719; elle mourut à l'âge de trois ans dans les casernes de Dublin. Elle était, je m'en souviens très-bien, d'une constitution délicate, et, comme la plupart des enfans de mon père, n'était pas destinée à vivre long-temps. Nous nous embarquâmes pour Dublin, et nous aurions infailliblement péri sans les instances de ma mère, qui obtint du capitaine de retourner dans le pays de Galles, où nous restâmes pendant un mois;

Digitized by Google

nous arrivâmes enfin à Dublin, et nous nous rendîmes par terre à Wicklow; nous y trouvâmes mon père qui, durant trois semaines, nous avait crus morts. Nous logeâmes dans les casernes de Dublin pendant l'année 1720, qui fut celle de la naissance de *Devijeher*, du nom de son parrain, le colonel Devijeher; nous allâmes de là passer six mois chez M. Featherston, ecclésiastique et parent de ma mère qui nous avait invités à venir à son presbytère d'Animo à sept milles de Wicklow. Ce fut pendant notre séjour dans cette paroisse que j'échappai comme par miracle d'une chute dans la roue d'un moulin tandis qu'elle était en mouvement; l'événement paraît incroyable, mais il est bien connu dans cette partie de l'Irlande; les habitans des environs vinrent me voir par centaines. Nous quittâmes notre parent pour suivre le régiment à Dublin, où nous fûmes logés dans les casernes pendant un an; c'était en 1721, époque à laquelle on me donna un maître d'écriture, etc., etc. Le régiment reçut l'ordre en 1722 de se rendre à Carickfergus dans le nord de l'Irlande. Nous fûmes encore une fois obligés de partir, mais nous nous arrêtâmes à Drogheda où nous reçûmes l'ordre de nous diriger sur Mullengar, à quarante milles ouest; nous rencontrâmes par bonheur dans cette ville un aimable parent, descendant comme nous de l'archevêque Sterne, qui nous retint chez lui pendant un an, et nous renvoya ensuite au régiment, à Carickfergus, comblés de bienfaits, etc. Notre voyage à Carickfergus, qui eut lieu au mois de mars, fut très-pénible et très-ennuyeux; nous y perdîmes le petit Devijeher, qui avait été mis en nourrice dans une ferme à quelques milles de

Digitized by Google

Wicklow, et qui était avec nous depuis quelque temps ; il fut remplacé par une petite fille nommée *Susanne*, qui mourut également peu de temps après dans ce voyage fatigant.

« Mon père obtint de son colonel la permission de me mettre à l'école; l'automne de cette année, ou le printemps de la suivante, je ne puis dire lequel, je fus confié à un maître habile qui demeurait près de Halifax; je restai avec lui jusqu'à ce qu'un de mes cousins d'Elvington, du nom de Sterne, me prît sous sa protection et m'envoya à l'université, etc.

« Mais pour en revenir à notre histoire, le régiment de mon père partit pour Londonderry, où naquit pour moi une autre sœur nommée *Catherine*, qui existe encore; mais la méchanceté de mon oncle et sa propre folie nous ont rendus presque étrangers l'un à l'autre. Le régiment fut envoyé au siége de Gibraltar; mon père y fut blessé en duel par le capitaine Philips; la querelle eut lieu à propos d'une oie! Il ne mourut pas de cette blessure, mais sa constitution en fut altérée au point qu'il ne put supporter les fatigues auxquelles elle fut soumise; ayant été envoyé à la Jamaïque, il fut atteint de la fièvre du pays, qui d'abord le priva de l'usage de ses sens, mais ensuite, après un mois ou deux, allant et venant continuellement sans se plaindre, il expira au moment où il allait s'asseoir dans son fauteuil. Ce fut au nord de l'île, au port Antoine, qu'il cessa d'exister. Mon père était un petit homme vif, d'une activité extraordinaire; il supportait avec résignation les malheurs et les contrariétés dont il plut à la Providence de lui envoyer une

Digitized by Google

bonne part. Quoiqu'un peu emporté, il était d'un caractère doux et bienveillant et d'une telle confiance, qu'on pouvait le tromper dix fois par jour sans qu'il s'en doutât. Il mourut au mois de mars 1731. Je restai à Halifax, jusqu'à la fin de cette année. Je ne puis passer sous silence l'anecdote suivante, qui concerne mon maître ainsi que moi. Le plafond de son école venait d'être reblanchi; l'échelle, pour mon malheur, était encore appuyée contre le mur, j'y montai, et à l'aide d'un pinceau j'écrivis en lettres capitales, mon nom Lawrence Sterne. Mais je fus vu par le sous-maître, qui me fouetta sévèrement; le maître, présent à cette correction, en fut vivement affecté, et donna l'ordre, devant moi, de ne jamais effacer mon nom : « C'est celui d'un enfant de génie, qui sera glorieux un jour, dit-il. » Cet éloge me fit entièrement oublier le châtiment que j'avais reçu.

« En 1732 (1), mon cousin m'envoya à l'université, où je restai quelque temps; c'est de là que date ma liaison avec M. K...., liaison qui dure encore. J'allai ensuite à York, et mon oncle me procura le bénéfice de Stutton. Ce fut à York que je connus votre mère, à qui je fis la cour pendant deux ans : elle m'avouait son attachement, mais elle ne se croyait pas assez riche, ou me trouvait trop pauvre pour s'unir à moi. Elle alla voir sa sœur S..... Je lui écrivais souvent. Je crois qu'à cette époque elle était à peu près décidée à m'épouser, mais elle n'osait pas me le

(1) Il fut admis au collége de Jésus, à Cambridge, le 6 juillet 1733, et eut pour répétiteur M. Cannon.
Il fut immatriculé le 29 mars 1735;
Reçu bachelier ès-arts en janvier 1736;
Reçu maître ès-arts au commencement de 1740.

Digitized by Google

dire. A son retour elle eut une maladie de langueur, et je me souviens qu'un soir, me voyant triste de sa position, elle me dit : « Mon cher Lawrence, je ne serai jamais à vous, car je crois vraiment que je n'ai pas long-temps à vivre, mais je vous laisserai toute ma fortune ; » et elle me montra son testament. Cette générosité m'émut vivement. Elle se rétablit, grâce à Dieu, et je l'épousai dans l'année 1741. Nous étions alors, mon oncle (1) et moi, très-bien ensemble, car il me fit donner bientôt après la prébende d'York, mais il se brouilla avec moi, parce que je refusai d'écrire des articles de journaux ; je n'étais pas, comme lui, homme de parti, et de plus je méprisais ce vilain métier. De ce moment il devint mon plus cruel ennemi (2).

« J'obtins le bénéfice de Stillington, par l'intermédiaire de ma femme : un de ses amis, qui habitait dans un comté du sud, avait promis de lui en faire hommage si elle épousait un ecclésiastique. Je résidai pendant vingt ans à Stilton, remplissant les devoirs de mes deux places. J'avais alors une très-bonne santé. Les livres, la peinture (3), la musique et la chasse, étaient mes amusemens. Je n'étais pas toujours d'accord avec le squire de la paroisse, mais en revanche, à Stillington, la famille de C..... nous fit con-

(1) Jacques Sterne, docteur en droit. Il avait une prébende à la cathédrale de Durham, était chanoine ; grand-chantre, et prébendier de York, recteur de Rise et recteur de Hornsey-cum-Riston, deux paroisses du district oriental du comté de York. Il mourut le 9 juin 1759.

(2) On a cependant insinué qu'il écrivit pendant quelque temps un journal périodique au moment des élections à York, dans l'intérêt du parti Whig. *Monthly Review*, vol. LIII, p. 344.

(3) On peut voir un échantillon du talent de M. Sterne pour le dessin dans les poëmes de M. Woodhul, in-8, 1772.

Digitized by Google

stamment l'accueil le plus aimable ; c'était un grand bonheur de demeurer à un mille et demi d'une famille agréable, qui n'a jamais cessé de nous être attachée. Dans l'année 1760, je louai une maison à York pour votre mère et pour vous, et je me rendis à Londres pour veiller à la publication des deux premiers volumes de *Shandy* (1). Lord Falconbridge m'offrit cette année la cure de Coxwould, retraite bien douce en comparaison de Stilton. En 1762, avant la paix, j'allai en France avec votre mère et vous ; je vous y laissai, et deux ans après je fis un voyage en Italie pour essayer de rétablir ma santé. A mon retour j'engageai votre mère à revenir avec moi en Angleterre (2) ; vous êtes enfin arrivées, et j'ai eu

(1) La première édition avait été imprimée l'année précédente à York.

Voici dans quel ordre ont paru les ouvrages de M. Sterne :

1747. — Examen du cas d'Elisée et de la veuve de Zéréphath. Sermon prêché le Vendredi-Saint, le 17 avril 1747, au profit de deux écoles de charité à York.

1750. — Les Abus de conscience, insérés dans un sermon prêché dans l'église cathédrale de Saint-Pierre-de-York, aux assises d'été, devant l'honorable baron Clive, et l'honorable baron Smythe, le dimanche 29 juillet 1750.

1759. — 1er et 2e volumes de Tristram Shandy.

1760. — 1er et 2e volumes de Sermons.

1761. — 3e et 4e volumes de Tristram Shandy.

1762. — 5 et 6e volumes de Tristram Shandy.

1765. — 7e et 8e volumes de Tristram Shandy.

1766. — 3e, 4e, 5e et 6e volumes de Sermons.

1767. — 9e volume de Tristram Shandy.

1768. — Le Voyage Sentimental.

Ses autres ouvrages ont été publiés après sa mort.

(2) Ce passage indique que le compte que M. Sterne rend à sa fille de sa vie et de celle de sa famille ne fut écrit que six mois environ avant sa mort.

Digitized by Google

l'inexprimable bonheur de voir réaliser mon unique vœu, celui d'embrasser ma fille. »

J'ai écrit ces détails sur ma famille et sur moi-même, pour ma Lydie, dans le cas où la curiosité, ou un sentiment plus tendre, lui ferait désirer de les connaître.

Un autre écrivain a ajouté à ces détails les particularités suivantes sur sa mort :

Comme M. Sterne, dans le récit ci-dessus, a lui-même retracé, quelques mois avant sa mort, les principaux événemens de sa vie, il reste seulement à dire qu'il quitta York, à la fin de l'année 1767, et vint à Londres pour faire publier son *Voyage Sentimental*, qu'il avait écrit, l'été précédent, à son presbytère favori de Coxwould. Sa santé s'altérait depuis quelque temps, mais il continuait à visiter ses amis et conservait sa gaieté habituelle. Au mois de février 1768, il commença à sentir les approches de sa mort; il s'occupa alors sérieusement du bonheur futur de sa fille, avec l'intérêt d'un homme de bien et la sollicitude d'un père tendre. Ses lettres, à cette époque, font tant d'honneur à son caractère, qu'il est à regretter que l'on ait cru devoir en publier d'autres d'un genre différent. Son corps épuisé succomba à une courte maladie, le 18 mars 1768, dans les appartemens qu'il avait loués dans Bond-Street. Il fut enterré dans le nouveau cimetière appartenant à la paroisse de Saint-Georges, *Hanover Square*, le 22 du même mois; des étrangers lui ont, depuis, élevé un monument, sur lequel ont lit l'épitaphe suivante :

Près de ce lieu
Repose le corps
Du révérend Lawrence Sterne,

Digitized by Google

Maître ès-arts ;
Mort le 13 septembre 1768 (1),
Agé de cinquante-trois ans.

Nous n'avons que peu de circonstances à ajouter à ces mémoires. L'archevêque Sterne, grand-père de l'auteur, était le docteur Richard Sterne, qui mourut au mois de juin 1683. Sa famille passa du comté de Suffolk dans celui de Nottingham. Leurs armes, selon Guillaume, étaient un chevron d'or entre trois croix de sable fleurdelisé. Le cimier était ce sansonnet que la plume de Yorick a rendu immortel (2).

Sterne fut élevé au collége de Jésus à Cambridge, et il obtint le grade de maître ès-arts en 1740. Le protecteur et le patron de sa jeunesse fut son oncle Jacques Sterne, prébendier de Durham, chanoine président, grand chantre et prébendier de York ; il avait en outre d'autres bons bénéfices. Le docteur Sterne était un Whig ardent et un zélé partisan de la maison de Hanovre. La violence des opinions politiques du temps l'engagea dans beaucoup de controverses, surtout avec le docteur Richard Burton, l'original du docteur Slop, qu'il fit arrêter pour crime de haute trahison, pendant les événemens de l'année 1745. Lawrence Sterne nous fait part dans ses mémoires de sa rupture avec son oncle, qui fut occasionée par son refus de se livrer à des discussions de cette nature.

Les occupations de Sterne pendant son séjour dans le comté de York étaient la lecture, la mu-

(1) Il est à peu près inutile de remarquer que cette date n'est pas exacte.

(2) Dans un des chapitres du *Voyage Sentimental*, où l'oiseau en cage amène la belle méditation sur la liberté et l'esclavage. ÉD.

Digitized by Google

sique et la chasse; il tirait la plus grande partie de ses livres de la bibliothèque du château de Shelton, habité par son parent et son ami intime, John Hall Stevenson, auteur de la collection spirituelle et licencieuse intitulée : *Crazy Tales*, dans laquelle on trouve une description très-plaisante de son antique manoir, sous le nom de *Crazy-Castle* (1). Cette bibliothèque portait le même cachet d'antiquité que le château, et contenait probablement beaucoup de vieilles chroniques dans lesquelles Sterne espérait trouver une mine.

En 1759, Sterne n'avait encore fait imprimer que deux sermons, mais cette même année il étonna le monde par la publication de ses deux premiers volumes de *Shandy*. Dans une lettre à un de ses amis il se plaint d'avoir travaillé jusqu'alors pour le service d'autrui et de s'être sacrifié pour un ingrat; ce paragraphe de la lettre fait probablement allusion à sa dispute avec son oncle; et, comme il annonce avoir loué une petite maison à York, pour se consacrer à l'éducation de sa fille, il est vraisemblable qu'il voulait tirer parti de sa plume, quoique, dans une lettre à un docteur anonyme, qui l'accusait d'écrire pour avoir *nummum in loculo*, il déclare positivement qu'il écrivait pour la seule gloire et non pour se procurer du pain. *Tristram* néanmoins lui donna et de la célébrité et de l'argent. Ce brillant génie auquel se mêlaient tant de singularités réelles ou affectées, l'étonnement des lecteurs qui ne pouvaient concevoir le but de la publication, la sagacité de ceux qui s'efforçaient de trouver un sens à des passages qui

(1) Château de la Folie. — Ed.

Digitized by Google

n'en avaient réellement aucun, c'en était là bien assez pour donner à ce livre une vogue extraordinaire. Mais la critique ne se laissa pas imposer par les applaudissemens du public. Sterne n'était pas aimé de ses confrères; il abusait de son esprit, et ne respectait pas assez sa robe : il dédaignait les formes, pour ne pas dire la décence qu'exigeait son ministère d'ecclésiastique. Donnant un libre essor à son humeur joyeuse, il avait désigné quelques-uns de ses graves confrères par des épithètes ou des caractères ridicules, qui, pour être spirituels et probablement justes, ne les offensèrent pas moins. En effet, exiger d'un homme qu'il pardonne une insulte, parce qu'elle est faite avec esprit, ainsi que s'en flattent souvent les railleurs, c'est vouloir que l'oiseau admire les plumes brillantes qui doublent la vitesse du dard qui l'a blessé.

Il y eut donc beaucoup de clameurs de part et d'autre; mais, au milieu de ce concert de louanges et de censures, la célébrité de *Tristram* ne fit qu'augmenter, et la réputation de Sterne grandit en proportion. L'auteur triomphant défia la critique : — « Je serai attaqué, dit-il dans une de ses lettres, par les grands et par les petits, je dois m'attendre à trouver des gens qui ne rient pas, ou qui ne veulent pas rire; mais j'aurai pour moi une moitié du monde et je serai satisfait. » Il dit, dans une autre occasion : — « Si mes ennemis pouvaient se douter du bien qu'ils font à mes ouvrages et à moi, par toutes leurs déclamations injurieuses, ils se tiendraient tranquilles. J'éprouve le sort de gens qui valaient mieux que moi ; ils ont reconnu que la voie de la renommée est semée de tribulations, comme

Digitized by Google

celle du ciel, et jusqu'à ce que j'aie eu l'honneur d'être aussi maltraité que Swift et Rabelais, je continuerai de m'humilier, car je n'ai pas encore éprouvé la moitié des persécutions auxquelles ils ont été en butte. »

L'auteur alla à Londres pour jouir de sa renommée : il y reçut cet accueil distingué que le public ne manque jamais de faire aux hommes célèbres. Il se vante d'avoir eu quatorze invitations successives; il ne vit dans cette hospitalité qu'un hommage qui lui était dû, mais que ses contemporains considéraient sous un poiut de vue entièrement différent. « Tout homme qui a « un nom ou qui possède le don de plaire, dit « Johnson, sera généralemeut fèté à Londres ; « on m'assure que *le nommé Sterne* a reçu des « invitations pour trois mois. » Les principes de moralité de Johnson et son respect pour le clergé le faisaient parler de Sterne avec mépris; mais, lorsque Goldsmith voulut y ajouter l'accusation de médiocrité, il lui répondit avec son ton emphatique : « Non, non, monsieur ! »

Les deux premiers volumes de *Tristram* furent les précurseurs, fort bizarres certainement, de deux volumes de sermons que le nom seul de Lawrence Sterne (quoiqu'il fût déjà connu comme l'auteur d'un roman distingué) n'aurait jamais pu recommander à l'attention, mais que celui de *Yorick* fit rechercher et lire avec avidité. Ils confirmèrent la réputation d'esprit, de génie et d'originalité dont jouissait l'auteur.

Le troisième et le quatrième volumes de *Tristram* parurent en 1761, et les cinquième et sixième en 1762. Ils eurent le même succès que les deux

Digitized by Google

premiers. Le septième et le huitième, publiés en 1765, ne furent pas autant remarqués. Le charme de la nouveauté était dissipé, et, quoiqu'ils contiennent quelques-uns des plus beaux passages qui soient jamais sortis de la plume de Sterne, ni l'oncle Tobie ni son fidèle serviteur ne purent obtenir le succès qu'ils avaient eu dans l'origine. Ce style original et affecté qui avait piqué la curiosité cessa de plaire, et perdit son charme avec l'attrait de la nouveauté. Quatre nouveaux volumes de sermons furent livrés à l'impression en 1766 : et en 1767 le neuvième et dernier volume de *Tristram* fut mis au jour. « Je n'en « publierai qu'un cette année, dit Sterne, et, « l'année prochaine je commencerai un nouvel « ouvrage en quatre volumes ; lorsque je l'aurai « achevé, je continuerai *Tristram* avec une « nouvelle vigueur. »

Ce nouvel ouvrage était sans doute son *Voyage Sentimental*, pour lequel, dit La Fleur, Sterne avait recueilli beaucoup de matériaux qui ne devaient pas voir le jour. Sa santé était devenue très-faible. Son voyage en Italie, entrepris pour chercher quelque soulagement aux symptômes d'une consomption confirmée, n'eut point cet effet ; cependant il vécut assez pour arriver en Angleterre, et pour mettre sous presse la première partie du *Voyage Sentimental*, qui fut publiée en 1768.

Nous pouvons convenablement insérer ici quelques particularités sur Sterne et sur son valet La Fleur, que nous avons extraites de l'intéressant recueil d'anecdotes de M. Davis, intitulé *Olio* (1).

« *La Fleur* est né en Bourgogne. Dès sa plus

(1) Macédoine. — Tr.

Digitized by Google

tendre enfance il eut la passion de voyager, et, à l'âge de huit ans, il s'enfuit de la maison paternelle. Sa physionomie agréable lui servit toujours de passe-port, et ses besoins étaient facilement satisfaits : du pain et du lait, un peu de paille dans une maison de paysan; voilà tout ce qu'il lui fallait pour la nuit, et il se remettait en route à la pointe du jour. » Il mena cette vie vagabonde jusqu'à l'âge de dix ans, lorsqu'un jour, se trouvant sur le Pont-Neuf à Paris, où il promenait autour de lui des regards surpris, il fut accosté par un soldat qui lui persuada facilement de s'enrôler. La Fleur battit le tambour dans l'armée française pendant six ans : deux années de plus l'auraient entièrement délivré du service; mais il préféra devancer ce moment, et déserta à l'aide d'un habit de paysan qu'il échangea contre le sien. Il arriva à Montreuil-sur-Mer au moyen de ses anciens expédiens. Il se recommanda lui-même à Varenne, qui heureusement le prit en fantaisie, et lui fournit avec plaisir les objets dont il avait besoin; et, comme on aime à voir germer ce qu'on a semé, ce digne seigneur lui promit de lui procurer un maître, qui serait de plus un *milord anglais*; car, selon lui, La Fleur méritait la meilleure condition du monde. Il fut assez heureux pour pouvoir remplir sa promesse, et le présenta à Sterne, tout déguenillé, mais plein de santé et d'hilarité. La peinture que Sterne a ébauchée des amours de La Fleur nous fournit quelques traits que nous allons retracer ici : « Il était amoureux d'une jeune fille de Montreuil, l'aînée de deux sœurs, qui ressemblait, dit-il, à la *Marie de Moulins*. Il l'épousa, et lui donna par-là une grande preuve

Digitized by Google

d'amour, mais non de prudence; car ce mariage ne le rendit ni plus riche ni plus heureux. Elle était couturière, et son travail assidu ne lui rapportait pas plus de *six sous* par jour. Voyant que cette association ne pouvait lui procurer les moyens d'exister, et après avoir eu de sa femme une fille, il se sépara d'elle et se mit en service. Ayant amassé un peu d'argent, il revint auprès de sa femme, et ils ouvrirent un cabaret dans la rue Royale à Calais. Sa mauvaise fortune ne le laissa pas là : la guerre ayant été déclarée priva le nouveau cabaret de la visite des paquebots anglais, dont les matelots et les passagers étaient ses principales pratiques. La Fleur fut encore obligé de quitter sa femme, et il lui confia son petit commerce, qui ne suffisait plus pour entretenir deux personnes. Il reparut au mois de mars 1783, mais sa femme avait plié bagage et suivi une troupe de comédiens ambulans : il n'en entendit plus parler. Depuis la perte de sa femme, il a fait plusieurs voyages en Angleterre, quelquefois comme huissier, quelquefois comme courrier. Il aimait beaucoup les Anglais. Partout où le zèle et l'activité étaient nécessaires, on était sûr de trouver La Fleur. »

L'auteur du précédent article, outre les détails qu'on vient de lire, continue M. Davis, a recueilli de La Fleur quelques renseignemens relatifs à son maître, que nous allons communiquer *verbatim*, car les abréger ne pourrait que nuire à l'intérêt du récit.

« Il y avait des instans, dit La Fleur, où mon maître était plongé dans une profonde mélancolie; alors il avait si rarement besoin de mon service, que je me hasardais à entrer sans être appelé, et

Digitized by Google

à lui suggérer ce que je m'imaginais de plus propre à le distraire. Il souriait à mon zèle, et je voyais qu'il était heureux d'être soulagé. Dans d'autres momens il semblait avoir reçu une autre âme, et s'abandonnait à la gaicté naturelle à mon pays, dit La Fleur, en s'écriant : « *Vive la bagatelle!* » Ce fut dans un de ces momens qu'il fit connaissance avec la grisette du magasin de gants, qui depuis vint le voir chez lui. La Fleur ne fit aucune observation sur elle ; mais lorsqu'il parla de son autre favorite, il dit : « C'était certainement dommage qu'elle fût si jolie et si petite. »

« La dame dont il est question sous la lettre initiale *L*... était la marquise de Lambert, à qui Sterne fut redevable d'un passe-port dont le besoin commençait à l'inquiéter sérieusement. Le baron de Breteuil, malgré le *Shakspeare* (1), s'en serait fort peu occupé, s'il faut en croire La Fleur. Le duc de Choiseul était alors ministre.

« *La pauvre Marie*, hélas ! n'était pas une fiction. Lorsque nous la rencontrâmes elle se roulait sur la terre comme un enfant, et se couvrait la tête de poussière ; elle était cependant charmante. Lorsque M. Sterne l'aborda avec bienveillance et la prit dans ses bras, elle se recueillit et se calma un peu. Elle lui raconta son malheur, et versa des larmes dans son sein : mon maître sanglotait. Elle se dégagea ensuite doucement de ses bras, et lui chanta un cantique à la Vierge. Mon pauvre maître se couvrit le visage avec les deux mains, et la conduisit jusqu'à sa chaumière ; il y trouva la vieille femme, et il lui parla avec intérêt.

(1) On se rappelle que Sterne, trouvant un *Shakspeare* sur la table de ce seigneur, *se crut en pays de connaissances*. — Ed.

Digitized by Google

« Je leur portais tous les jours, dit La Fleur, des alimens de l'hôtel; et lorsque mon maître quitta Moulins, il laissa à la mère ses bénédictions et un peu d'argent. J'ignore quelle somme, ajoute La Fleur, mais je sais qu'il donnait toujours plus qu'il ne pouvait.

« Sterne se trouvait souvent court d'argent dans ses voyages. La guerre avait interrompu les communications; il avait mal calculé ses dépenses: il n'avait compté que sur celle de la poste, et n'avait pas fait entrer en ligne de compte les misères qu'il soulagerait sur la route.

« Je me souviens que presque à chaque poste mon maître se tournait vers moi, les larmes aux yeux, et me disait : « Ces pauvres gens m'affligent profondément , La Fleur, comment pourrai-je les soulager ? » Il écrivait beaucoup et fort tard dans la nuit. Je dis à La Fleur combien était peu considérable le nombre des écrits de Sterne qui avaient été publiés; il en fut extrêmement surpris. « Je sais, dit-il, qu'à notre retour de cette excursion il y avait une malle remplie de papiers. » — Savez-vous, La Fleur, de quoi ces papiers traitent ? — « Oui, ce sont des observations « sur les mœurs des différens pays qu'il a parcourus, « et je me rappelle qu'en Italie, il était extrême- « ment occupé à faire de grandes recherches sur « les divers gouvernemens des villes et sur les « qualités caractéristiques des Italiens en général. »

« Dans ce but il écrivait beaucoup et observait encore davantage; les bibliothèques des Mécènes de la littérature lui étaient ouvertes : mais une chose étrange c'est que Sterne ne put parvenir à parler l'italien. Son valet l'apprit en fort peu de temps, et quoique son maître l'étudiât

Digitized by Google

de temps en temps, il y renonça entièrement.
» Cela m'étonne d'autant plus, disait La Fleur,
» qu'il savait certainement le latin. »

« Le reproche qu'on a fait à Sterne, et que Johnson a confirmé, d'avoir une conversation libre et peu décente, est entièrement détruit par le témoignage suivant de La Fleur.

« Sa conversation, dit-il, avec les femmes
« était toujours très-intéressante; il les laissait
« habituellement sérieuses s'il ne les avait pas
« trouvées telles. »

« *L'Ane mort* n'était pas une invention. Le pauvre homme en pleurs était aussi simple et aussi intéressant que Sterne l'a dépeint. La Fleur se rappelait parfaitement cette circonstance.

« Sterne ne prit jamais aucun intérêt aux moines. La Fleur se ressouvenait de sa réponse à plusieurs d'entre eux qui s'introduisaient chez lui pour mendier : *Mon père, je suis occupé, je suis pauvre comme vous.* »

Lawrence Sterne, miné par une longue maladie, mourut au mois de février 1768, dans l'appartement qu'il avait loué dans Bond-Street, à Londres. Quelques particularités de sa mort offrent des traits de ressemblance avec celles que donne Mistress Quickly (1), sur les derniers momens de Falstaff, qui lui-même se rapproche beaucoup de Yorick par ses bouffonneries, malgré la différence qui existe entre eux sur plusieurs autres points. Pendant qu'il était étendu sur son lit, il se plaignit d'avoir froid aux pieds, et dit à

(1) Voyez, dans la pièce d'*Henri V*, les derniers momens de ce personnage bouffon. — Ed.

Digitized by Google

la garde qui le soignait de les chauffer; elle obéit et il parut soulagé. Il se plaignit encore de ce que le froid remontait, et, tandis que la garde réchauffait ses jambes, il expira sans pousser un gémissement. Il est également remarquable qu'il mourut de la manière qu'il avait désirée, et que les derniers devoirs lui furent rendus, non chez lui et par ses parens, mais dans un hôtel garni et par des étrangers.

Tout le monde connaît les traits et la physionomie de Sterne; il en parle lui-même souvent dans ses ouvrages. Il était grand et maigre, avec toutes les apparences de la phthisie pulmonaire. Quoique ses traits exprimassent avec un effet particulier les émotions et les sentimens qu'il éprouvait souvent, ils avaient l'expression fine, plaisante et moqueuse qui annonce un esprit satirique. Sa conversation était animée et spirituelle; mais Johnson la trouvait trop libre, et pensait qu'elle convenait mieux à la société du seigneur de *Crazy-Castle*, qu'à celle d'un grand moraliste. On a dit, et probablement avec vérité, qu'il avait un caractère changeant et inégal, conséquence naturelle d'un tempérament irritable et d'une mauvaise santé. Mais il est difficile de croire que l'auteur de l'oncle Tobie fût un homme d'un caractère fâcheux, et habituellement de mauvaise humeur. Les lettres de Sterne à ses amis, et particulièrement ses lettres à sa fille, respirent l'affection la plus tendre; et sa bourse, quelle qu'elle fût, semble avoir toujours été aux ordres de ses amis.

Si nous fondons la réputation de Sterne sur *Shandy*, nous devons l'accuser de cynisme et d'affectation. Il était extrêmement sensible à ce

Digitized by Google

premier reproche, et tâchait de se justifier en représentant la licence de son esprit comme un simple oubli des bienséances, qui ne pouvait avoir de fâcheuses conséquences pour la morale. Nous pouvons garantir l'authenticité de l'anecdote suivante. Peu de temps après la publication de son *Tristram*, Sterne demandait à une dame de qualité fort riche du comté de York, si elle avait lu *Tristram Shandy* : « Non, M. Sterne, lui répondit-elle, « et, s'il faut vous parler franchement, on « m'assure qu'il n'est pas convenable qu'une « femme le lise. » — « Ma chère bonne dame, « répliqua l'auteur, ne soyez pas dupe de ces « contes-là; mon ouvrage ressemble à cet enfant « de trois ans qui se roule maintenant sur le « tapis, et qui montre fort innocemment beau-« coup de choses qu'on est dans l'habitude de « cacher. » Cette excuse spirituelle peut être admise, car on ne peut dire que l'humeur licencieuse de *Tristram Shandy* s'adresse aux passions, ou soit propre à corrompre la société. Mais, si elle ne peut corrompre les mœurs, elle pèche contre le goût. Une poignée de boue ne peut ni tuer ni mettre le feu; mais s'amuser à jeter de la boue, n'est pas le passe-temps des gens d'un goût délicat et qui ont reçu de l'éducation.

Sterne, cependant, sous ce rapport, commença et finit par braver la censure de tout le monde. On trouve, dans une de ses lettres, un passage remarquable où il traite cette accusation avec la plus grande légèreté; et, ce qui est assez singulier, il suit fort sérieusement son plan de s'en moquer. « Crébillon le fils, dit-il, a fait avec « moi une convention qui ne sera pas une vaine

Digitized by Google

« plaisanterie si sa paresse ne l'empêche pas de « l'exécuter. Aussitôt après mon arrivée à Toulon, « il doit m'écrire une lettre pleine de reproches « contre le cynisme de *Tristram Shandy*; je « lui en répondrai une qui sera une récrimination « sur la licence de ses ouvrages. Nous les ferons « imprimer toutes les deux, en les intitulant : « *Crébillon contre Sterne, et Sterne contre « Crébillon* (1), et nous partagerons le bénéfice; « c'est ce qui s'appelle de la bonne politique « suisse.

Les plus chauds partisans de Sterne doivent également avouer que son style est plein d'affectation, et à un degré que tout ce qu'il a de pathétique et de spirituel n'a pu rendre supportable. Le style de Rabelais, qu'il a pris pour son modèle, est essentiellement vague, décousu, et quelquefois fort absurde. Mais Rabelais fut pour ainsi dire obligé de revêtir cet habit d'Arlequin, afin de pouvoir, comme les bouffons privilégiés, faire, sous le masque de la folie, la satire de l'Église et du gouvernement. Sterne ne suivit la méthode de son maître que pour attirer l'attention et étonner le public; aussi ses extravagances, semblables à celles d'un homme qui contrefait le fou, sont froides et forcées même au milieu des plus grands écarts. Un homme ne risque rien, de nos jours, à être aussi sage et aussi spirituel qu'il le peut; il n'a pas besoin de s'affubler du costume des fous d'autrefois. On doit regarder comme une affectation de la part de Sterne d'avoir pris un pareil déguisement; et il est permis de voir dans ce choix une de ces simagrées destinées *ad captandum vulgus*. Toute

(1) Style de procédure. — Tr.

Digitized by Google

popularité qui n'a pas d'autre fondement porte les germes de ce qui doit la détruire; car la bizarrerie dans le style peut être comparée aux modes capricieuses de la toilette, qui attirent d'abord l'attention, mais qui, bientôt adoptées par de stupides imitateurs, deviennent ridicules, et sont dès lors négligées et mises au rebut.

Si nous voulons soumettre à une analyse plus sévère le genre d'écrire de Sterne, nous trouverons un guide sûr dans l'ingénieux docteur Ferriar de Manchester, qui, avec une patience rare, a découvert les sources cachées où l'auteur a puisé la plupart de ses connaissances, et a retrouvé quelques-unes de ces expressions qui frappent le plus, sous le rapport de l'originalité. Sterne mit successivement à contribution Rabelais (dont les ouvrages sont beaucoup moins lus que cités), l'opuscule un peu libre intitulé : *Moyen de parvenir*, et *le Baron de Féneste* de d'Aubigné, ainsi que beaucoup d'autres auteurs oubliés du seizième siècle. Le célèbre ouvrage de Burton sur la mélancolie (dont le prix a été doublé chez les libraires depuis l'essai du docteur Ferriar) a fourni à Sterne une infinité de citations dont il remplit sans scrupule ses volumes, comme si elles lui appartenaient par droit de lecture. Le style du même auteur et celui de l'évêque Hall (1) ont également fourni à l'auteur de *Tristram* quelques-unes des expressions bizarres, des comparaisons et des observations qu'on a long-temps prises pour les saillies de son esprit original. A l'appui de cette grave accusation, nous devons renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage du docteur Ferriar, qu'il a intitulé, avec

(1) Prédicateur contemporain et antagoniste de Milton. — Ed.

Digitized by Google

beaucoup de modestie : *Essai sur les Œuvres de Sterne*, et où il prouve clairement que celui dont le style et la manière ont si long-temps été cités pour leur originalité était, dans le fait, le plagiaire le plus éhonté, enrichissant ses ouvrages des larcins faits à ses prédécesseurs. Il faut avouer que Sterne choisit les matériaux de sa mosaïque avec tant d'art, et qu'il les arrange et les polit si bien, qu'on est presque toujours porté à lui pardonner son manque d'originalité en faveur du talent exquis qui donne une nouvelle forme à ces matériaux empruntés.

Un des plagiats les plus remarquables de Sterne est sa déclamation contre les plagiaires de sa propre classe. « Devons-nous, dit-il, toujours faire de nouveaux livres comme les apothicaires font de nouvelles médecines en versant une liqueur d'un vase dans un autre? Sommes-nous condamnés à tordre et à détordre toujours la même corde? Suivrons-nous toujours la même allée? Marcherons-nous toujours au même pas? » Maintenant voici les paroles de Burton : « Comme les apothicaires, nous faisons de nouvelles mixtures, nous versons chaque jour une liqueur d'un vase dans un autre; et, à l'exemple des Romains, qui pillaient toutes les villes de l'univers pour orner leur Rome mal située, nous *écrèmons* l'esprit des autres, et nous choisissons les plus belles fleurs de leurs fertiles jardins pour couvrir la stérilité de notre sol. Nous tissons la même toile, et nous tordons sans cesse la même corde ». On ne peut s'empêcher de s'étonner du sang-froid de Sterne qui place dans son propre ouvrage une si belle tirade contre l'art même qu'il pratique.

Digitized by Google

On a beaucoup écrit sur le droit qu'un auteur a de se prévaloir des travaux de ses devanciers, et certainement, dans un sens général, celui qui rajeunit l'esprit et les connaissances d'un siècle passé, et les présente sous la forme qui doit plaire au sien, rend un véritable service à ses contemporains. Mais il était d'autant moins digne de Sterne de se servir du langage et des tours de phrase d'un ancien auteur, et de s'attribuer son esprit et ses idées, que son talent était assez original, s'il avait voulu l'exercer, pour n'avoir pas besoin de recourir à ces petits larcins littéraires (1).

Tristram Shandy n'est pas une histoire, mais un recueil de scènes, de dialogues, et de tableaux plaisans ou touchans, entremêlé de beaucoup d'esprit et de beaucoup de connaissances originales ou empruntées; il ressemble aux irrégularités d'une salle gothique bâtie par un amateur de l'antiquité qui y a rassemblé avec beaucoup de peine un mélange de ruines, et dont les proportions sont aussi inégales que celles des armures rouillées qui la décorent. En envisageant *Tristram Shandy* sous ce point de vue, le principal personnage est M. Shandy l'aîné, dont le caractère est calqué, sous beaucoup de rapports, sur celui de Martinus Scriblerus. L'histoire de *Martin* fut destinée par le célèbre club de beaux esprits qui la commencèrent (2) à être la satire des recherches habituelles des savans en *us*; Sterne au contraire n'attaquait aucun genre particulier de ridicule; son but était de créer un personnage auquel il

(1) Voyez le curieux ouvrage déjà cité : *Questions de littérature légale*, par Charles Nodier. — Ed.

(2) Swift et Pope. — Tr.

Digitized by Google

pût attribuer les connaissances qu'il avait acquises par la lecture d'ouvrages qu'on ne lisait plus. Il donna donc à M. Shandy un esprit tout à la fois bizarre, actif et métaphysique, que l'étude de sciences trop diverses a presque rendu fou, et qui veut se conduire dans les affaires ordinaires de la vie d'après les théories absurdes inventées par les pédans des siècles passés. Son caractère contraste avec celui de sa bonne femme, qui, étant de l'école des *poco curanti* (1), ne met jamais obstacle à la marche du *dada* de son mari, pour nous servir d'une expression que Sterne a rendue classique, et lui témoigne sans cesse son admiration pour la grâce et la dextérité avec lesquelles il le conduit.

Yorick, le gai, le spirituel, le sensible, l'insouciant Yorick, n'est autre que Sterne lui-même, et nous ne pouvons douter que ce portrait, semblable à celui d'un maître de l'art qui se peint lui-même, n'ait une grande ressemblance avec l'original. Cependant on aperçoit dans le caractère de Yorick les traits d'une simplicité qui n'existait pas dans celui de Sterne. Nous ne pouvons croire ses plaisanteries entièrement dénuées d'intentions malignes, et que ses satires n'étaient que l'inspiration d'une âme bonne ou d'une humeur joviale. Il faut aussi avouer que Sterne se serait plutôt emparé d'un passage de Stevinus s'il eût pu lui être utile, que de négliger un de ses manuscrits avec l'indifférence de Yorick. Nous reconnaissons néanmoins avec plaisir qu'il existe une ressemblance générale entre l'auteur et l'enfant de son imagination; et nous pardonnons volontiers au pinceau qui, dans ce travail dé-

(1) Des insoucians. — Tr.

Digitized by Google

licat, a adouci quelques traits et en a flatté d'autres.

L'oncle Tobie et son fidèle serviteur, les plus délicieux caractères de cet ouvrage, et peut-être d'aucun ouvrage connu, sont peints avec tant de charme, ils ont une individualité si originale, qu'ils font facilement oublier le plagiat, l'indécence et l'affectation du romancier. En leur faveur, Sterne doit être non-seulement renvoyé absous par la critique, mais même applaudi et remercié de l'énergie et de la chaleur qu'il met à plaider la cause de l'humanité; quelle intarissable source d'émotions généreuses nous devons à son tableau délicieux, où tant de bonté et de bienveillance s'unit au courage le plus noble, et à la simplicité la plus aimable. Sterne pourrait hardiment se justifier du reproche de plagiat, en disant que les passages qu'il a empruntés sont de peu de valeur en comparaison de ceux qui sont de sa propre création, et que ce qui n'est pas de lui aurait pu être écrit par d'autres, tandis que dans son propre genre il est unique et inimitable. Il y a peut-être dans les amusemens favoris de mon oncle Tobie une légère dose d'extravagance; cependant, en Angleterre, où chacun pense et agit sans s'occuper de la censure de son voisin, il n'est pas impossible, il est même assez probable qu'un homme bizarre se serve d'un auxiliaire mécanique, tel que celui du boulingrin de mon oncle Tobie, pour encourager et aider son imagination à bâtir des *châteaux en Espagne*. On a dit que les hommes sont de grands enfans; en songeant aux jouets dont ils s'amusent, l'invention de mon oncle Tobie, aux plaisirs duquel nous sommes si disposés à nous intéresser, ne paraît

Digitized by Google

bientôt plus aussi extraordinaire qu'elle semble l'être au premier coup d'œil.

L'ouvrage du docteur Ferriar prouve que le docteur Slop, avec tous ses instrumens d'accouchement, est le même que le docteur Burton de York, qui publia en 1731 un traité *sur l'art des sages-femmes.* Nous avons déjà dit que M. Burton était fort mal avec l'oncle de Sterne, et malgré la mésintelligence qui éclata entre l'oncle et le neveu, ce dernier paraît avoir eu de l'aversion contre l'ennemi de son oncle. Mais Sterne, qui ne s'occupait pas de politique, avait pardonné au jacobite, et n'attaquait plus le docteur que comme un charlatan et un catholique.

Il est inutile de s'étendre davantage sur un ouvrage si généralement connu. Le style de Sterne, quoique bizarrement orné, est toujours mâle, et animé de cette chaleur et de cette verve qui ne s'acquièrent que par une grande familiarité avec les anciens prosateurs anglais. Nul ne l'a surpassé, ni peut-être même égalé dans la peinture des sentimens les plus délicats du cœur; on peut le mettre au nombre des écrivains à la fois les plus simples et les plus affectés; et il est permis de le considérer, en même temps, comme un des plus grands plagiaires et comme un des génies les plus originaux de la Grande-Bretagne. Le docteur Ferriar, qui a su pénétrer dans les dédales où Sterne allait découvrir et dépouiller de vieux auteurs, se fait pardonner la sévérité de ses recherches, en rendant justice à tous les genres de mérite qui appartiennent particulièrement à Sterne lui-même, et il termine sa critique par un sonnet à sa louange, espèce d'amende honorable que nous aimons à citer ici :

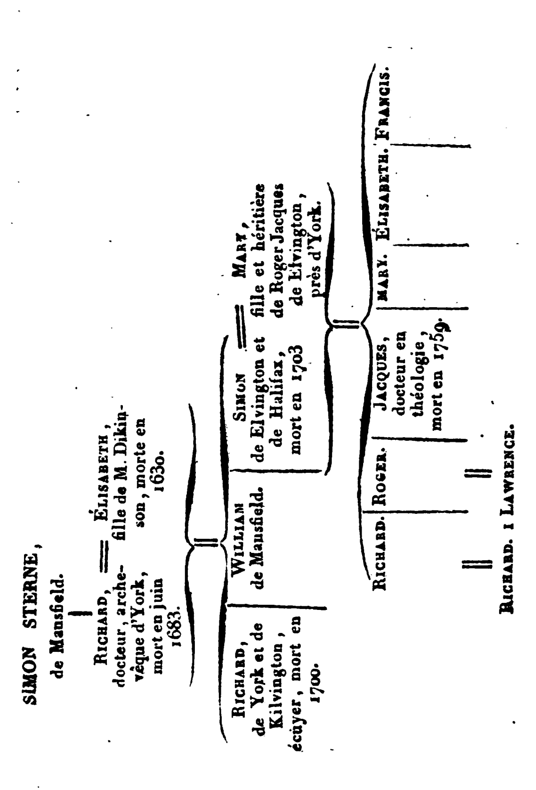
Digitized by Google

SONNET.

« STERNE, ô toi par qui j'ai parcouru les dédales tortueux qui conduisent aux sources de l'Esprit antique, que ton ombre ne redoute point une censure malveillante, quoique mes recherches révèlent quelques-uns de tes emprunts! Long-temps cette gaieté du vieux âge resta ensevelie dans les livres poudreux (chers autrefois aux Goths et au frivole Valois). C'est toi qui l'a ressuscitée, en l'appelant dans la joyeuse demeure de Shelton, où ton caprice fit naître *Tristram*. Mais cette larme qui vient interrompre notre sourire dans une digression soudaine ou une histoire inattendue, cette larme atteste ton talent créateur. Les malheurs de Lefèvre, le délire de Maria et les angoisses du prisonnier t'assignent une place brillante sur le trône de la gloire. »

M. Sterne descendait d'une famille de ce nom, du comté de Suffolk : l'un d'eux s'établit dans le comté de Nottingham. La généalogie suivante est extraite du *Ducatus leodinencis*, par Shoresby, page 215.

Digitized by Google



FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

ESSAI SUR LE ROMAN.

Pages.

Avant-propos de l'éditeur, ... 7
Essai littéraire sur le roman, ... 9
Définition et origine du mot roman, . . . ibid.
Histoire générale des romans, ... 13
Romans comiques, ... 23
Romans classiques, ... 26
Etat des ménestrels, ... 41
Caractère général et style des romans de chevalerie, ... 48
Romans en prose, ... 56
Romans de divers pays de l'Europe, . . . 67
Romans du Nord, ... ibid.
Romans allemands, ... 70
Romans italiens, ... 72
Romans espagnols, ... 73
Romans français, ... 77
Romans anglais, ... 81
Roman pastoral, ... 85
Romans héroïques, ... ibid.

BIOGRAPHIE LITTÉRAIRE DES ROMANCIERS CÉLÈBRES.

Avertissement de l'auteur, ... 89
Notice biographique et littéraire sur Alain-René Lesage, ... 93
Notice biographique et littéraire sur Samuel Richardson, ... 137
Notice biographique et littéraire sur Henri Fielding, ... 209

B. U. G.
Syst.-Catal.
1934
Digitized by Google

Notice biographique et littéraire sur Tobie Smollett, ... 247
Notice biographique et littéraire sur Lawrence Sterne, ... 309

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

OEUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME DIXIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

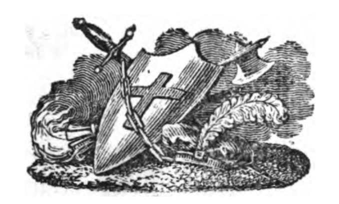
ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT,

TOME X.

BIOGRAPHIE LITTÉRAIRE DES ROMANCIERS CÉLÈBRES.



LIÉGE,

IMPRIMERIE DE Fr. LEMARIÉ, LIBRAIRE,

PRÈS L'HÔTEL-DE-VILLE, N°. 81.

M DCCC XXVIII.

Digitized by Google



Digitized by Google

BIOGRAPHIE LITTÉRAIRE

DES

ROMANCIERS CÉLÈBRES.

TOME SECOND.

(Biographical and critical Notices of eminent Novelists.)

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIE LITTÉRAIRE

DES

ROMANCIERS CÉLÈBRES.

TOME SECOND.

(Biographical and critical Notices of eminent Novelists.)

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

J. SWIFT.

L'HISTOIRE de Swift est plutôt celle d'un homme d'état et d'un patriote anglais que d'un romancier, d'autant plus que l'ouvrage qui le place dans cette dernière classe appartient moins aux fictions romanesques et frivoles qu'au genre des romans politiques. Mais, considéré comme une œuvre de pure imagination, il a tant de charmes, et on le lit si souvent comme tel, qu'une bibliothèque de romans passerait pour incomplète si l'on n'y trouvait pas les *Voyages de Gulliver.*

Nous avons publié récemment les Mémoires de Swift (1); on nous pardonnera de répéter ici quelques événemens et quelques faits qui se trouvent déjà dans ces mémoires, et d'en extraire le court commentaire qu'ils contiennent sur les

(1) Ouvrage plus étendu dont la traduction a paru chez Charles Gosselin, mais qui ne fait point partie de cette collection. — ED.

Digitized by Google

Voyages de Gulliver, ayant peu de choses importantes ou curieuses à y ajouter.

Le célèbre doyen de Saint-Patrick naquit à Dublin, le 30 novembre 1667. Il descendait d'une famille anglaise, et son père étant mort jeune et pauvre, ce fut son oncle Godwin Swift qui pourvut aux dépenses de son éducation (1). Il ne put obtenir ses degrés à l'université de Dublin, non pour cause d'incapacité, puisqu'il avait déjà assez de connaissances pour faire le plan de son fameux conte du *Tonneau* et l'exécuter en partie; mais ce furent son insouciance et son insubordination qui le privèrent des honneurs académiques.

En quittant l'université, Swift fut admis au patronage de sir William Temple, avec lequel il demeura, presque constamment, depuis 1688 jusqu'en 1698, époque de la mort de cet homme d'état. Ce fut à cette école que Swift cultiva et développa par degrés le génie dont la nature l'avait doué. Il alla, en qualité de chapelain,

(1) Swift descendait d'une branche cadette de la famille de ce nom dans le comté d'York. Son grand-père, Thomas Swift, était vicaire de Goodwich, dans le comté de Hereford, et avait une petite propriété dans le voisinage de son bénéfice. Au commencement des guerres civiles, Thomas Swift se distingua par son zèle et son activité pour la cause de Charles Ier. Après avoir été pillé à plusieurs reprises par les troupes du parlement, qui enlevèrent jusqu'aux langes d'un enfant au berceau et le dernier pain destiné à nourrir sa nombreuse famille, Thomas Swift mourut en l'année 1658, laissant dix fils et trois ou quatre filles, qui n'avaient pour toute fortune que la petite propriété qui venait de leur grand-père, et qui se trouvait réduite à rien par les amendes et les séquestres. Suivant la tradition de la famille, le doyen était fils de l'enfant au berceau dont les troupes du parlement enlevèrent les langes.

Le doyen a réuni dans un mémoire séparé les exploits et les malheurs de son grand-père.

Digitized by Google

en Irlande avec lord Berkley, un des juges de ce royaume, qui le fit nommer aux bénéfices de Agher, de Laracor, et de Rathbeggen; mais ces bénéfices ne lui donnèrent qu'un revenu médiocre avec lequel il n'aurait pu vivre sans la plus stricte économie. L'infortunée Stella, ou mistress Johnson, jeune dame dont il avait fait la connaissance dans la famille de sir William Temple, et avec laquelle il vivait dans une étroite intimité, le suivit dans sa retraite. Sans la rechercher en mariage, Swift conduisit cette liaison avec une telle prudence qu'il était impossible de rien soupçonner qui pût donner occasion à la malignité de s'exercer. Swift, pendant cette période de sa vie, fit plusieurs voyages en Angleterre, où il forma des liaisons intimes avec plusieurs seigneurs, presque tous du parti Whig, et avec Addison, Henley, Steele, et d'autres hommes célèbres par leurs talens. Le satirique s'annonça par quelques écrits politiques, et se fit bientôt une réputation par le *conte du Tonneau*, l'ouvrage le plus hardi, le plus ingénieux et le plus singulier qui eût encore été publié dans la controverse religieuse. Quoiqu'il ne portât aucun nom d'auteur, le public l'attribua à Swift; les opinions religieuses y étaient traitées avec une telle légèreté, pour ne rien dire de plus, qu'il eut souvent occasion de s'apercevoir depuis que cet ouvrage était un grand obstacle à ce qu'il fût élevé aux plus hautes dignités ecclésiastiques.

Swift fut mécontent du peu d'efforts que ses amis Whigs firent pour son avancement; il croyait aussi que ce parti méditait des innovations con-

Digitized by Google

traires à l'Église anglicane; et, quoiqu'il fît profession d'être Whig dans ce qui tenait à la politique spéciale, il était zélé pour les droits du clergé quand il les croyait menacés. Ces motifs l'engagèrent à abandonner la cause des Whigs, lorsqu'en 1710 Harley et Saint-John remplacèrent Godolphin et Somers.

Swift embrassa la cause du ministère Tory avec toute l'énergie de son caractère, et le défendit presque seul, pendant les quatre années du règne de la reine Anne. Il n'est pas douteux qu'il fut dans l'intimité de lord Oxford et de lord Bolingbroke, et que, lorsqu'il survint de la mésintelligence entre ces deux ministres, Swift fut le seul ami commun qui fit des tentatives répétées pour les réconcilier. Quand la rupture éclata enfin, Swift resta courageusement attaché à Oxford, dont le parti, plus faible, fut obligé de céder

(1) Le grand trésorier Harley, créé comte d'Oxford, et Saint-John, vicomte Bolingbroke, tous deux célèbres comme hommes d'état et comme écrivains.

Harley a dit une grande vérité dont devraient se pénétrer tous les hommes placés à la tête des affaires publiques : c'est que le crédit public d'un peuple dépend de la forme de son gouvernement. « Notre crédit public, dit-il, n'est pas le crédit de nos négociaus, de notre commerce; il n'est pas le crédit du roi, du « parlement, de la nation ; il n'est pas même le crédit de l'Angleterre : c'est le crédit de notre constitution politique. »

Bolingbroke écrivit, à la sollicitation de la princesse de Galles, mère de Georges III, *le Roi patriote* (*the patriot King*). Son génie prophétique annonça que la maison de Brunswick serait affermie sur le trône, et que l'Angleterre parviendrait au plus haut degré de prospérité et de puissance quand elle serait gouvernée par un prince qui aurait reçu une éducation anglaise, abjurerait les maximes du pouvoir absolu professées dans les cours du continent, et aurait appris en Angleterre que la puissance des rois n'a pas de plus ferme appui que la liberté des sujets.

ED.

Digitized by Google

à Bolingbroke un triomphe passager : triomphe auquel la mort imprévue de la reine mit bientôt fin. Les deux ministres furent exilés et proscrits par son successeur.

Swift partagea toute la haine des Whigs contre les chefs du parti vaincu. Il se retira en Irlande, où il avait été nommé doyen de Saint-Patrick de Dublin : le dernier ministère n'avait pu lui procurer une plus haute dignité ecclésiastique.

Séparé de Pope, d'Arbuthnot, de Prior et des autres amis avec lesquels il avait vécu dans une douce intimité pendant son séjour en Angleterre; dédaigné par les gouverneurs de l'Irlande; impopulaire parmi les Irlandais; n'ayant pour toute société que quelques ecclésiastiques qui avaient la prétention de savoir quelque chose; troublé dans le repos de son âme par la passion de la fameuse Vanessa (miss Vanhomrigh), qui l'avait suivi en Irlande, Swift pouvait se dire bien malheureux.

Il avait vécu avec Vanessa, comme avec Stella, dans une intimité platonique. Mais le caractère de ces deux femmes était bien différent. Quelle que fût la nature du sentiment que Swift éprouvât pour Vanessa, et l'espèce de liaison qu'il avait formée avec elle, elle y répondit par une passion violente. La catastrophe de cette liaison est connue. Obligé de se prononcer sur les prétentions de deux femmes aimables qui lui étaient tendrement attachées, on croit que Swift épousa mistress Johnson, et que Vanessa en mourut de chagrin. Le mariage du doyen avec Stella ne changea en rien leur manière de vivre; elle fut tout aussi réservée qu'auparavant; le mystère observé par

Digitized by Google

lui dans toutes les circonstances peut bien faire supposer un mariage secret, mais rien ne prouve que le mariage ait eu lieu réellement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en contractant avec deux femmes jeunes et belles une liaison intime, dégagée de tout commerce des sens, Swift a probablement abrégé leurs jours, et empoisonné le bonheur de sa vie.

Pour faire distraction à ses chagrins domestiques, il saisit avec empressement l'occasion qui se présenta de redevenir un homme marquant dans le monde politique, et d'acquérir un degré de popularité auquel aucun Irlandais n'était encore parvenu. Le système de l'Angleterre avait été jusqu'alors de traiter ce beau royaume comme une province conquise. L'Irlande avait, à la vérité, son parlement, où elle voyait des représentans de son choix : mais quel était l'avantage de cette représentation impuissante ? L'Angleterre s'était réservé par le fait le pouvoir législatif : c'était le parlement d'Angleterre qui l'exerçait réellement; toujours guidé par un esprit impolitique et étroit de nationalité, ce parlement faisait des lois qui bornaient l'industrie en Irlande, en entravaient les efforts, et réduisaient ce royaume, sous le rapport du commerce, à un état peu différent de l'esclavage par les restrictions qu'elles y mettaient. En 1720, Swift osa proposer une association pour ne faire usage que d'articles manufacturés en Irlande, à l'exclusion des marchandises de fabrique anglaise. Cette démarche excita le ressentiment du ministère; mais de tous les sentimens la peur était celui auquel le doyen était le moins accessible. Il publia, en 1723,

Digitized by Google

les *Lettres du Drapier*, qui firent tant de bruit. Sous prétexte de contester les droits d'un certain Wood, à qui le roi avait accordé une patente pour fabriquer de la monnaie de cuivre ayant cours en Irlande, Swift attaqua le pouvoir arbitraire que l'Angleterre exerçait sur l'Irlande. Ces lettres portèrent le doyen à l'apogée de la popularité, et, de ce moment jusqu'à celui où les facultés de son esprit s'affaiblirent, Swift conserva assez de prépondérance pour contrôler, et souvent combattre avec succès le gouvernement d'Irlande.

Il était naturel que, même dans l'éclat de sa popularité, Swift désirât de retourner en Angleterre, où il avait laissé un si grand nombre d'amis dont les talens avaient tant d'analogie avec les siens; il paraît qu'il le souhaitait ardemment. Il espéra quelque temps que l'influence de la reine Caroline lui procurerait l'objet qu'il avait tant à cœur; mais le crédit de cette princesse échoua contre celui de Sir Robert Walpole, qui n'avait nulle envie de rapprocher de la sphère de son administration un homme dont l'influence avait été si puissante contre ses délégués en Irlande. Ce désappointement, qui arriva en 1726, contribua sans doute à faire ajouter quelques traits au caractère de Flimdap, grand trésorier de Lilliput, personnage qui ne joue pas un très-beau rôle dans les *Voyages de Gulliver*. Cet ouvrage célèbre fut publié peu de temps après le retour du doyen en Irlande, et nous nous proposons de faire quelques remarques sur ce roman, après le précis de la vie de l'auteur.

Swift résida en Irlande de 1726 jusqu'en 1736,

Digitized by Google

cherchant à distraire sa mélancolie naturelle, augmentée par le désappointement qu'il avait éprouvé et par des attaques périodiques d'une infirmité cruelle (1). Il trouvait du soulagement à ses peines d'esprit et à une espèce de langueur physique provenant de l'affaiblissement de sa constitution, en écrivant quelquefois sur des matières politiques, mais plus souvent sur des sujets moins élevés. Sa veine poétique était remarquable par l'esprit et l'*humour*, quelquefois par l'élégance du panégyrique, plus souvent par le sel mordant de la satire, et de temps en temps par la grossièreté et l'indécence de la pensée et de l'expression.

En 1736, les facultés intellectuelles de cet homme célèbre commencèrent à décliner; il les retrouva encore par intervalles jusqu'en 1740; mais alors l'homme d'esprit, le poète, le politique, disparurent, ne laissant plus qu'un être dégradé remplissant toutes ses fonctions sans montrer une lueur de l'esprit qui l'avait animé; telle fut l'existence de Swift jusqu'au moment où la mort termina ce spectacle douloureux, le 30 octobre 1745.

— Les *Voyages de Gulliver* furent publiés avec le même mystère que les autres ouvrages de Swift. Il s'en était probablement occupé depuis que l'on avait suggéré dans le club de Martinus Scriblerus l'idée d'une satire semblable dans laquelle Ar-

(1) Swift attribuait cette infirmité à une indigestion de fruits à noyau, qu'il avait eue pendant son premier séjour chez sir William Temple. — Tr.

Digitized by Google

buthnot devait figurer comme un des principaux personnages. Charles Ford, ami du doyen, fut chargé de remettre le manuscrit au libraire Motte, dont les craintes engagèrent Ford à consentir à quelques retranchemens; ce qui donna beaucoup d'humeur à Swift.

Les *Voyages de Gulliver* eurent un succès prodigieux. Jamais peut-être ouvrage n'eut autant d'attrait pour toutes les classes de lecteurs. Ceux de la haute société y trouvaient une satire personnelle et politique; le vulgaire, des incidens bas et grossiers; les amis du romanesque, du merveilleux; les jeunes gens, de l'esprit; les hommes graves, des leçons de morale et de politique; la vieillesse négligée et l'ambition déçue, des maximes de misanthropie sombre et amère. Le plan de la satire varie dans ses différentes parties. Le voyage à Lilliput est une allusion à la cour et à la politique de l'Angleterre : sir Robert Walpole est peint dans le caractère du premier ministre Flimdap; et il ne l'avait pas pardonné à Swift, car il s'opposa constamment à tout projet qui aurait pu amener le doyen en Angleterre.

Les factions des Torys et des Whigs sont désignées par les factions des *Talons hauts* et des *Talons plats*; les *Petits-boutiens* et les *Gros-boutiens* sont les Papistes et les Protestans. Le prince de Galles, qui traitait également bien les Whigs et les Torys, rit de bon cœur de la condescendance de l'héritier présomptif, qui portait un talon haut et un talon plat. Blefuscu est la France, où l'ingratitude de la cour lilliputienne force Gulliver à venir chercher un asile, pour

Digitized by Google

ne pas avoir les yeux crevés : allusion à l'ingratitude de la cour d'Angleterre envers Ormond et Bolingbroke, qui furent obligés de se réfugier en France. Les personnes qui connaissent l'histoire secrète du règne de Georges Ier saisiront facilement les autres allusions. Le scandale que Gulliver cause par sa manière d'éteindre l'incendie du palais impérial fait allusion à la disgrâce que l'auteur encourut de la reine Anne, pour avoir composé le *conte du Tonneau*, dont on se ressouvint pour lui en faire un crime, tandis que le service que cet ouvrage avait rendu à la Haute-Église était oublié. Nous ne devons pas omettre de faire remarquer que la constitution et le système d'éducation publique de l'empire de Lilliput sont proposés comme des modèles, tandis que Swift donne à entendre que toutes les corruptions de la cour dataient des trois derniers règnes. C'était son opinion sur la constitution d'Angleterre.

Dans le *Voyage à Brobdingnag*, la satire est d'une application plus générale, et il est difficile d'y rien trouver qui se rapporte aux événemens politiques et aux ministres du temps. C'est un jugement des actions et des sentimens des hommes porté par des êtres d'une force immense, et en même temps d'un caractère froid, réfléchi et philosophique. Le monarque de ces fils d'Anack est la personnification d'un roi patriote, indifférent à ce qui est curieux, froid pour ce qui est beau, et ne prenant intérêt qu'à ce qui concerne l'utilité générale et le bien public. Les intrigues et les scandales d'une cour européenne sont, aux yeux d'un tel prince, aussi odieuses dans leur origine que méprisables dans leurs succès. Le

Digitized by Google

contraste de Gulliver arrivant de Lilliput, où il était un géant, à Brobdingnag, parmi une race d'hommes où il n'est plus qu'un pygmée, est d'un effet heureux. Les mêmes idées reviennent nécessairement, mais, comme elles sont renversées dans le rôle que joue le narrateur, c'est plutôt un développement qu'une répétition. Il y a quelques passages sur la cour de Brobdingnag que Delany prétend s'appliquer aux dames d'honneur de la cour de Londres, pour lesquelles on dit que Swift n'avait pas une grande vénération.

Arbuthnot, qui était un savant, n'approuvait pas le *Voyage à Laputa*, dans lequel il voyait probablement un ridicule jeté sur la société royale. Il est certain qu'on y trouve quelques allusions aux philosophes les plus distingués du temps. On prétend même qu'il y a un trait dirigé contre sir Isaac Newton. L'ardent patriote Swift n'avait pas oublié l'opinion du philosophe en faveur de la monnaie de cuivre de Wood. On suppose que le tailleur, qui, après avoir calculé la taille de Gulliver avec un demi-cercle et pris sa mesure par une figure mathématique, lui apporte des habits manqués, fait allusion à une erreur de l'imprimeur qui, en ajoutant un chiffre à un calcul astronomique de Newton, sur la distance du soleil à la terre, l'avait augmentée à un degré incalculable. Newton fit insérer dans la *Gazette d'Amsterdam* un *erratum* à cette erreur typographique, mais la circonstance n'échappa point à la malicieuse sagacité du doyen de Saint-Patrick. Les amis de Swift croyaient aussi que l'idée du *Flapper* (1) lui fut suggérée par la distraction

(1) *Tapeur*, celui qui était chargé de tenir éveillées les idées

Digitized by Google

habituelle de Newton. Le doyen disait à M. Dryden Swift que « sir Isaac était le compagnon le plus » maussade du monde, et que, quand on lui » faisait une question, il la tournait et retournait » en cercle dans son cerveau (Swift traçait deux » ou trois cercles sur son front pour exprimer » cette idée) avant de pouvoir répondre. »

Mais, quoique Swift ait peut-être traité avec irrévérence le plus grand philosophe du temps, et que, dans plusieurs de ses écrits, il paraisse faire peu de cas des mathématiques, la satire de Gulliver est plutôt dirigée contre l'abus de la philosophie que contre la science elle-même. Les faiseurs de projets de l'académie de Laputa sont représentés comme des hommes qui, ayant une légère teinture des mathématiques, prétendent perfectionner leurs plans de mécanique par pure fantaisie et par bizarrerie. Du temps de Swift il y avait beaucoup de gens de cette espèce qui, abusant de la crédulité des esprits, faisaient des dupes au détriment du public. En versant le ridicule sur tous ces faiseurs de projets, les uns dupes eux-mêmes, les autres vrais charlatans, Swift, qui les avait en aversion, a emprunté plusieurs traits, et peut-être son idée première, à Rabelais, liv. V, chap. XXII, où Pantagruel observe les occupations des courtisans de Quinte-Essence, reine d'Entéléchie.

Swift a voulu représenter les professeurs de sciences spéculatives occupés à l'étude de ce que l'on appelait alors la magie physique et mathé-

des grands de Laputa en leur tapant avec un instrument *ad hoc* sur l'organe qu'il était nécessaire d'exciter pour percevoir une sensation. — ED.

Digitized by Google

matique, étude qui, ne reposant sur aucun principe solide, n'était ni indiquée ni constatée par l'expérience, mais flottait entre la science et la mysticité : telles sont l'alchimie, la composition de figures de bronze parlantes, d'oiseaux de bois volans, de poudres sympathiques, de baumes que l'on appliquait, non pas à la blessure, mais à l'arme qui l'avait faite, de fioles d'essence suffisantes pour fumer plusieurs arpens de terre, et autres merveilles semblables, vantées par des imposteurs qui trouvèrent malheureusement des dupes. La machine inventée par le bon professeur de Lagado pour faire faire des progrès aux sciences spéculatives, et composer des livres, sur tous les sujets, sans le secours du génie ou du savoir, était un ridicule jeté sur l'art inventé par Raymond Lulle, et perfectionné par ses sages commentateurs, ou sur « le procédé mécanique « par lequel selon Cornelius Agrippa, un des « disciples de Lulle, tout homme pouvait dis« serter sur une matière quelconque, et avec un « certain nombre de grands mots, noms et verbes, « inventer et disputer avec éclat et beaucoup de « subtilités des deux côtés. »

Le lecteur pouvait se croire transporté au sein de la grande académie de Lagado, quand il lisait « « Le bref et grand art de l'invention et de la « démonstration, » qui consiste à ajouter le sujet qu'on doit traiter à une machine composée de divers cercles fixes et mobiles. Le cercle principal était fixe, et on y lisait les noms des substances et de toutes les choses qui pouvaient fournir un sujet, arrangés en ordre général, comme Dieu, ange, terre, ciel, homme, animal, etc.

Digitized by Google

Dans ce cercle était placé un autre cercle mobile, sur lequel étaient écrits ce que les logiciens nomment les accidens, comme QUANTITÉ, QUALITÉ, RELATION, etc. Dans d'autres cercles paraissaient les attributs absolus et relatifs, etc., avec les formules des questions. En tournant les cercles de manière à faire porter les divers attributs sur la question proposée, il en résultait une espèce de logique mécanique, que Swift avait incontestablement en vue quand il décrivait la fameuse machine à faire des livres. On a essayé plusieurs fois de porter au dernier degré de perfection *l'art des arts*, comme on le nomme, par le moyen de ce mode de composer et de raisonner. Kircher, qui a enseigné cent arts différens, a rajeuni et perfectionné la machine de Lulle; le jésuite Knittel a composé, sur le même système « La Route royale « de toutes les sciences et de tous les arts; » Brunus a inventé l'art de la logique sur le même plan; et Kuhlman fait dresser les cheveux quand il annonce une machine qui contiendra non-seulement l'art des connaissances ou le système général de toutes les sciences, mais encore l'art de savoir les langues, de commenter, de critiquer, d'apprendre l'histoire sacrée et profane, de connaître les biographies de toute espèce; sans compter la *Bibliothèque des bibliothèques* contenant l'essence de tous les livres qui ont été imprimés. Quand un savant annonçait gravement en latin passable qu'on pouvait acquérir toute cette érudition à l'aide d'un instrument mécanique, qui ressemblait beaucoup à un jouet d'enfant, il était temps que la satire fît justice de ces chimères. Ce n'est donc pas sur la science que Swift a

Digitized by Google

cherché à jeter du ridicule, mais sur les études chimériques auxquelles on a quelquefois donné le nom de science.

Dans la caricature des faiseurs de projets politiques Swift laisse percer ses idées de Tory; et, en lisant la triste histoire de Struldbrugs, on se reporte au temps où l'auteur conçut pour la mort une indifférence que les dernières années de sa vie devaient lui faire éprouver.

Le voyage chez les Houyhnhnms est une composition que tous les éditeurs de Swift ne peuvent que regretter d'avoir à rappeler; une diatribe aussi sévère contre la nature humaine n'a pu être inspirée que par l'indignation qui, comme Swift le reconnaît dans son *épitaphe*, avait si long-temps rongé son cœur. Vivant dans un pays où il voyait l'espèce humaine divisée en petits tyrans et en esclaves opprimés; idolâtre de la liberté et de l'indépendance qu'il voyait chaque jour foulées aux pieds, l'énergie de ses sentimens n'étant plus contenue lui fit prendre en horreur une race capable de commettre et de souffrir de telles iniquités. Ne perdons pas de vue son état de santé déclinant graduellement par les fréquentes attaques de son infirmité; son bonheur domestique détruit par la perte d'une femme qu'il avait aimée, et le spectacle affligeant du danger qui menaçait les jours d'une autre femme qui lui était chère; ses propres jours flétris dès leur automne; la certitude de les finir dans un pays qu'il avait en aversion, et de ne pouvoir habiter celui où il avait conçu de si flatteuses espérances et laissé tous ses amis. Cette réunion de circonstances peut faire excuser une misanthropie générale qui n'empêcha jamais

Digitized by Google

un seul acte de bienfaisance. Ces considérations ne se bornent pas à la personne de l'auteur ; elles sont aussi une sorte d'apologie pour l'ouvrage. Toute haineuse qu'est la description du caractère des Yahoos, elle offre au lecteur une leçon morale. Swift n'a pas voulu peindre l'homme éclairé par la religion, ou n'ayant même que les lumières naturelles, mais l'homme dégradé par l'asservissement volontaire de ses facultés intellectuelles et de ses instincts, tel qu'on le trouve malheureusement dans les dernières classes de la société, quand il est abandonné à l'ignorance et aux vices qu'elle produit. Sous ce point de vue la morale profite du dégoût qu'inspire le tableau ; car l'homme livré à une sensualité brutale, à la cruauté, à l'avarice, approche beaucoup du Yahoo.

Nous n'allons pas jusqu'à dire qu'un but moral justifie la nudité du tableau que Swift trace de l'homme dans l'état de dégradation qui le rapproche des animaux. Les moralistes doivent imiter les Romains, qui infligeaient des châtimens publics aux crimes dont l'atrocité pouvait révolter, et punissaient secrètement les attentats à la pudeur.

Quant à la vraisemblance, nous devons encore avouer que la quatrième partie de Gulliver est inférieure aux trois autres. La fiction la plus extravagante a ses degrés de probabilité. Le lecteur conçoit des géans et des pygmées ; non-seulement ils font partie du merveilleux le plus souvent employé dans les romans, mais nous avons continuellement sous les yeux, dans les ordres inférieurs de la création, cette disproportion de taille entre les êtres de la même espèce (parmi les

Digitized by Google

reptiles au moins) que rappelle la fiction de Gulliver. Néanmoins l'esprit repousse, comme impossible, la supposition d'un peuple de chevaux logés dans des maisons qu'ils n'ont pu construire, nourris de la paille d'un grain qu'ils n'ont pu ni semer, ni moissonner, ni mettre en grange; ayant des vaches qu'ils ne peuvent traire; déposant leur lait dans des vases qu'ils ne savent pas faire; observant enfin tous les usages de la société humaine, dont leur structure les rend incapables.

Malgré ces invraisemblances, les *Voyages de Gulliver* excitèrent un intérêt universel; ils le méritaient par leur nouveauté et par leur mérite intrinsèque. Lucien, Rabelais, More, Bergerac, Alletz, et plusieurs autres écrivains avaient déjà imaginé de faire raconter à des voyageurs ce qu'ils avaient observé dans des contrées idéales. Mais toutes les utopies connues étaient fondées sur des fictions puériles, ou servaient de cadre à un système de lois inexécutable. Il était réservé à Swift d'animer la morale de son ouvrage par l'*humour*, d'en faire disparaître l'absurdité par une satire piquante, et de donner aux événemens les plus invraisemblables un air de vérité par le caractère et le style du narrateur. Robinson Crusoé, racontant des événemens bien plus près de la réalité, n'est peut-être pas supérieur à Gulliver pour la gravité et la vraisemblance du récit. Le caractère du voyageur imaginaire est exactement celui de Dampier, ou de tout autre navigateur opiniâtre de ce temps-là, doué de courage et de sens commun, parcourant des mers éloignées, avec ses préjugés anglais, qu'il rapporte tous à Portsmouth ou à Plymouth, et racontant gravement et simplement

Digitized by Google

à son retour ce qu'il a vu et ce qu'on lui a dit dans les pays étrangers. Ce caractère est tellement anglais, que les étrangers peuvent difficilement l'apprécier. Les réflexions et les observations de Gulliver ne sont jamais plus fines ou plus profondes que celles d'un capitaine de vaisseau marchand, ou d'un chirurgien de la cité de Londres. Toute sa personne est décrite avec tant de vérité, qu'un matelot soutenait avoir bien connu le capitaine Gulliver, mais qu'il demeurait à Wapping, et non à Roterhithe. C'est ce contraste entre la facilité naturelle du style et les merveilles du récit, qui produit un des grands charmes de cette mémorable satire des imperfections, des folies et des vices de l'espèce humaine. Les calculs exacts qui se trouvent dans les deux premières parties donnent aussi de la vraisemblance à la fable. Dans la description d'un objet naturel, quand les proportions sont exactement observées, le merveilleux, que l'objet soit gigantesque ou rapetissé, est moins sensible à l'œil du spectateur. Il est certain qu'en général la proportion est un des attributs du vrai, et par conséquent du vraisemblable. Si une fois le lecteur admet l'existence des hommes que le voyageur raconte avoir vus, il est difficile de trouver aucune contradiction dans le récit. Il semble que Gulliver et les hommes qu'il voit se conduisent précisément comme ils devaient se conduire dans les circonstances imaginées par l'auteur. Sous ce point de vue, le plus grand éloge que l'on pût citer des voyages de Gulliver est la critique qu'en fit un docte prélat irlandais, qui disait qu'il y avait dans ce livre certaines choses qu'il ne pouvait pas prendre sur lui de

Digitized by Google

croire. Il y a un grand art de la part de Swift à nous laisser apercevoir que Gulliver perd graduellement, par l'influence des images qui l'environnent, ses propres idées sur les proportions de la taille en arrivant à Lilliput et à Brobdingnag, et qu'il adopte celles des pygmées et des géans au milieu desquels il vit : sans pousser plus loin ces réflexions, j'engage seulement le lecteur à remarquer l'art infini avec lequel les actions humaines sont partagées entre ces deux races d'êtres imaginaires, pour rendre la satire plus mordante. A Lilliput, les intrigues et les tracasseries politiques, qui sont la principale occupation des gens de cour en Europe, transportées dans une cour de petites créatures de six pouces de haut, deviennent un objet de ridicule; tandis que la légèreté des femmes et les folies des cours de l'Europe que l'auteur met sur le compte des dames de la cour de Brobdingnag deviennent monstrueuses et dégoûtantes chez une nation d'une stature effrayante. Par ces moyens et par mille autres dans lesquels on retrouve la touche du grand maître, mais dont on ne pourrait saisir la cause que par une longue analyse, le génie de Swift a fait d'un conte de féerie un roman sans égal pour l'art du récit et la satire.

La réputation des *Voyages de Gulliver* se répandit en Europe; Voltaire, qui se trouvait alors en Angleterre, en fit l'éloge à ses amis en France, et leur recommanda de les faire traduire. L'abbé Desfontaines entreprit d'en faire une version. Ses doutes, ses craintes, ses apologies, sont consignées dans une introduction curieuse propre à donner une idée de l'esprit et des opinions d'un

Digitized by Google

homme de lettres de cette époque en France. Le traducteur convient qu'il sent qu'il blesse les règles; et tout en demandant grâce pour les fictions extravagantes qu'il a entrepris d'habiller à la française, il avoue qu'à certains passages la plume lui a échappé des mains, d'horreur et d'étonnement, en voyant toutes les bienséances aussi audacieusement violées par le satirique anglais. Il tremble que quelques-uns des traits lancés par Swift ne soient appliqués à la cour de Versailles, et il proteste, avec beaucoup de circonlocutions, qu'il n'est question que des *toriz* et des *wigtz* (*tories* et *whigs*), du factieux royaume d'Angleterre. Il termine en assurant ses lecteurs que non-seulement il a changé beaucoup d'incidens, afin de les arranger au goût de ses compatriotes, mais qu'il a supprimé tous les passages nautiques, et beaucoup de détails minutieux, si peu agréables dans l'original. Malgré cette affectation de goût et de délicatesse, la traduction est passable. Il est vrai que l'abbé Desfontaines s'est identifié avec Gulliver en publiant une continuation de ses voyages; cette suite, on le conçoit aisément, est d'un style fort différent de l'original.

On a aussi publié en Angleterre une continuation des Voyages de Gulliver, un prétendu troisième volume, la plus impudente *piraterie* que l'on ait osé se permettre dans le monde littéraire. Tandis que l'on affirmait que cette continuation était de l'auteur du véritable Gulliver, il s'est trouvé qu'elle n'était pas même de son imitateur, qui avait copié en entier un ouvrage français obscur, intitulé : *L'histoire des Sévarambes* (*a*). Indépendamment

(*a*) Ce roman politique, qui a été traduit en plusieurs langues, est de Denis Vairasse, d'Alais en Languedoc. (Ed. de Liége).

Digitized by Google

de ces continuations, un livre qui avait si complètement réussi ne pouvait manquer de donner lieu à des imitations, à des parodies, à des clefs, à des vers qui en faisaient l'éloge ou la censure, et à tout ce qui accompagne ordinairement un triomphe populaire, y compris l'esclave dans le char, dont les injures grossières pouvaient rappeler à l'auteur triomphant qu'il était encore un homme. Tout cela est oublié depuis long-temps, mais qui nous dira quand les *Voyages de Gulliver* seront oubliés?

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

OLIVIER GOLDSMITH.

L'ÉTENDUE de la notice biographique de chaque romancier célèbre doit, en quelque sorte, être mesurée sur l'espace que ses ouvrages occupent dans une collection (1). Ainsi, l'auteur dont nous allons parler, si intéressant sous tout autre point de vue, ne nous arrêtera pas long-temps. D'ailleurs Goldsmith ayant eu à lutter contre la mauvaise fortune et même contre la misère, les circonstances diverses de sa vie, depuis sa première jeunesse jusqu'aux succès de sa courte et brillante carrière, sont si connues et ont été si bien racontées, que nous devons nous borner à une simple esquisse.

Olivier Goldsmith naquit, le 29 novembre 1728, à Pallas, ou plutôt à Palice, dans la paroisse de Farney, comté de Longford, en Irlande, où

(1) Cette phrase s'appliquait à la collection de romans dont ces notices font partie. — ED.

Digitized by Google

son père, le révérend Charles Goldsmith, ministre de l'Église anglicane, résidait alors. Ce digne ecclésiastique, dont son fils a rendu les vertus immortelles dans le personnage du vicaire du *village* (1), avait sept enfans, auxquels la médiocrité de sa fortune ne lui permettait de donner qu'une éducation très-ordinaire. Il obtint enfin un bénéfice dans le comté de Roscommon, mais il mourut jeune. Le révérend John Graham de Lifford, qui a fait des recherches sur la famille d'Olivier Goldsmith, a trouvé la veuve de Charles Goldsmith, *nigrâ veste senescens* habitant Ballymahon, avec son fils Olivier, dès l'année 1740. Le nom de mistress Goldsmith figure souvent sur les livres d'un petit marchand épicier de ce village, comme une pratique qui ne payait pas toujours comptant; et il paraît que *monsieur Noll* (2) était chargé de faire les emplettes de sa mère. Il avait cependant laissé d'autres souvenirs dans les environs : on se rappelait les sons harmonieux de sa flûte, et ses promenades solitaires dans les îles, ou sur les bords de la rivière Inny, qui est très-pittoresque à Ballymahon.

Olivier se distingua de bonne heure par sa vivacité, et par cette inconstance d'humeur et de goût qui est trop souvent compagne du génie, comme pour rappeler à l'homme qu'il est homme. Un de ses oncles par alliance, le révérend M. Contarine, se chargea des dépenses qu'exigeait l'éducation classique d'un enfant qui donnait de si belles espérances. Il l'envoya à l'école d'Edgeworthstown, et, au mois de juin 1744, Olivier passa au collége de Dublin, comme écolier servant

(1) Dans le *Deserted Village*.

(2) *Noll* est l'abréviation de *Oliver*, Olivier. — Tr.

Digitized by Google

(*sizer*); situation qui expose au découragement et à de mauvais traitemens, surtout quand on a le malheur de rencontrer un maître brutal, ce qui arriva à Olivier.

Le 15 juin 1747, Goldsmith obtint la seule couronne académique qu'il ait eue, une des bourses fondées par Erasmus Smythe (1). S'étant rendu coupable de quelque étourderie, il quitta l'université pour un temps; et il paraît avoir commencé de bonne heure cette vie oisive et ambulante qui a souvent de si grands charmes pour les génies naissans, qu'elle affranchit de toute espèce de sujétion, et qu'elle laisse maîtres de leur temps et de leurs pensées. Cette liberté, ils ne croient pas l'acheter trop cher par la fatigue, la faim, et tous les autres inconvéniens auxquels sont exposés les voyageurs qui se mettent en route sans argent. Ceux qui se rappellent des voyages entrepris de la sorte, les stratagèmes, les embarras et les petites aventures qui en sont la suite, se figureront aisément l'attrait qu'ils devaient avoir pour un jeune homme du caractère de Goldsmith. Malgré toutes ses excursions et cette vie errante, il obtint le degré de bachelier-ès-arts en 1749.

(1) Indépendamment des bourses que les rois ont fondées dans les écoles d'Eton, de Westminster, de Winchester, etc., il y a beaucoup d'écoles auxquelles des particuliers ou des corporations ont fait des legs, qui, par la différence que le temps a amenée dans la valeur des propriétés ainsi léguées, forment aujourd'hui un revenu considérable. Une partie de ce revenu est employée à faire des pensions aux jeunes gens qui sortent de ces écoles pour aller à l'une des universités d'Oxford ou de Cambridge. Ces bourses se nomment *exhibitions*, parce qu'on les donne aux écoliers qui ont été assez appliqués pour être admis par les maîtres à figurer dans les exercices publics qui ont lieu avant les vacances d'été. Ces exercices consistent à réciter des scènes de comédies ou de tragédies anciennes, des morceaux de poésie ou de prose, grecque, latine, ou anglaise, et quelquefois française. — Ed.

Digitized by Google

L'ami constant de Goldsmith, M. Contarine, désirait que son neveu étudiât la médecine; en conséquence, il alla s'établir à Édimbourg, en 1752, pour y suivre les cours de médecine. Goldsmith ne conserva pas de souvenirs agréables de son séjour en Écosse. Il était confiant, et il fut trompé; il était pauvre, et il mourut presque de faim. Cependant, dans une lettre très-gaie, adressée d'Édimbourg à Robert Brianton, de Ballymahon, il termine une description satirique du pays et des habitans avec cette candeur enjouée qui fut un des traits distinctifs de son caractère. « Comme un homme laid et pauvre n'est bonne » société que pour lui-même, on me laisse jouir » amplement de cette société. Vous avez de la » fortune, et la nature vous a donné tous les » moyens de plaire au beau sexe. Je ne vous envie » point ces avantages, mon cher *Bob* (1), quand » assis sur ma chaise, je puis rire du monde » et de moi, qui en suis l'objet le plus ridi- » cule. »

D'Édimbourg, notre étudiant passa à Leyde, mais il n'eut point à se plaindre de la monotonie de son voyage. Il fut arrêté pour dettes, et détenu sept jours dans les prisons de Newcastle; ce qui lui arriva pour s'être trouvé en compagnie avec quelques Écossais qui recrutaient pour le service de France. Une fois embarqué, il eut à essuyer une tempête. A Leyde, Goldsmith se vit particulièrement exposé à une tentation à laquelle il ne sut résister dans aucune époque de sa vie; de fréquentes occasions lui firent chercher la fortune au jeu, et il perdit jusqu'à son dernier shelling.

(1) *Bob*, abréviation de *Robert*. —Ed.

Digitized by Google

Dans cette position désespérée, Goldsmith commença ses voyages avec une chemise dans sa poche, et plein de confiance en la Providence. C'est une opinion générale que dans le récit de Georges, l'aîné des fils du Vicaire de Wakefield, l'auteur nous a confié les ressources à l'aide desquelles il fit le tour de l'Europe à pied et sans argent. En Allemagne et en Flandres, il eut recours à son violon, dont il jouait assez bien : un air passable lui procurait ordinairement un gîte pour la nuit dans une chaumière de paysan. En Italie, où sa musique n'était pas aussi estimée, il obtenait l'hospitalité des monastères en argumentant dans certaines thèses de philosophie, que les doctes habitans des cloîtres étaient obligés de soutenir, par les statuts de leur fondation, contre tous les étudians qui se présentaient. Par ce moyen il se procurait tantôt de l'argent, tantôt un lit, mais il devait nécessairement avoir d'autres ressources, qu'il n'a pas jugé à propos de faire connaître.

Les universités offraient aux pauvres étudians les mêmes facilités que les monastères. Goldsmith séjourna quatre mois à Padoue, et l'on croit qu'il prit un *grade* à l'université de Louvain. Ce qu'il y a de certain, c'est que le récit d'un voyage fait par un si bon juge de la nature humaine, placé dans des circonstances aussi singulières, aurait été un des livres les plus amusans du monde : c'est à la fois un sujet d'étonnement et de regret que Goldsmith n'ait pas songé à publier une histoire de ses pèlerinages, et que son esprit, si fertile en ressources littéraires, ait négligé celle-là. Il n'ignorait pas les avantages que sa manière de voyager lui donnait. « Les pays, dit-il dans son « *Essai sur la Littérature en Europe*, présentent

Digitized by Google

» des aspects différens aux voyageurs, selon leurs
» diverses manières de voyager. Un homme qui
» parcourt rapidement l'Europe dans sa chaise
» de poste, et le pèlerin qui en fait le tour à
» pied, en prendront une idée différente. *Haud*
» *inexpertus loquor* : j'en parle par expérience. »
Peut-être était-il honteux d'avoir annoncé de quelle manière il avait voyagé, et il ne voulut pas révéler tous les secrets du pèlerin. Les excursions de Goldsmith durèrent environ un an, et il revint en Angleterre, en 1746, après avoir parcouru à pied la France, l'Italie et une partie de l'Allemagne.

La pauvreté se présenta, dans toute sa laideur, à notre jeune étudiant. Ses parens et ses amis d'Irlande l'avaient depuis long-temps abandonné et oublié; et une place de précepteur dans une école particulière, dont Georges fait un tableau si triste dans le récit de ses aventures, fut son unique ressource pour ne pas mourir de faim. Il n'est pas douteux que l'auteur parle d'après ses souvenirs, quand Georges dit : « Je me le-
« vais de grand matin et me couchais tard. Le
« maître me faisait une mine renfrognée, et la
« maîtresse ne me pardonnait pas ma laide figure.
« Tourmenté par les écoliers, je ne pouvais aller
« chercher quelque compensation à tous ces désa-
« grémens hors de l'école, dont il ne m'était pas
« permis de sortir. »

Goldsmith avait conservé un souvenir amer de l'esclavage auquel il avait été contraint de se résigner à l'académie de Peckham, au point de s'offenser de la moindre allusion à cette époque de sa vie. Quelqu'un de sa connaissance s'étant servi

Digitized by Google

en sa présence de la phrase proverbiale : « Oh ! c'est aujourd'hui la fête de Peckham, » Goldsmith rougit, et lui demanda s'il voulait l'insulter (1). Il ne s'affranchit qu'avec difficulté de cette misérable condition de précepteur, pour prendre celle de manipulateur, ou plutôt de journalier à gages, chez un chimiste (2), dans *Fish-street-hill*, où il fut reconnu par son compatriote et compagnon d'études à Édimbourg, le docteur Sleigh, qui, à son éternel honneur, retira Olivier Goldsmith de cet état dégradant de servitude.

Sous les auspices de cet ami, Goldsmith commença à pratiquer la médecine à *Bankside* (3), et ensuite près du *Temple* ; et, quoiqu'il eût bientôt beaucoup de malades, il ne réussit pas souvent à recevoir d'eux le prix de ses visites. Ce fut alors qu'il eut l'idée de recourir à cette plume féconde qui fit bientôt les délices du public. Il écrivit, travailla, compila. Un écrivain contemporain le dépeint, avec la livrée des muses, en habit noir à brandebourgs, bien râpé, ses poches pleines de papiers, et sa tête remplie de projets.

(1) Peckam est un village entre Londres et Greenwich où était l'académie (la pension) dans laquelle Goldsmith avait été maître subalterne. *Oh 'tis all holiday at Peckam*, ou, *'tis all holiday with him.* Cette phrase signifie proverbialement *c'en est fait de lui*, en parlant d'une *personne*, ou *c'est une affaire terminée*, en parlant d'une *chose* : Goldsmith prit le mot de Peckam pour une application ; la phrase anglaise prêtait en effet à une allusion, le mot *holiday* signifiant *fête*, et *jour de congé.*

— Il y a encore tous les ans à Peckham, une foire qui dure trois jours, où les artisans de Londres se rendent avec leurs familles, comme à toutes celles des environs de Londres. — Ed.

(2) Apothicaire qui n'est pas *médecin*, et se contente de vendre des drogues. — Ed.

(3) Bankside est la partie de la rive droite de la Tamise située entre le pont de Londres et celui de Westminster, et qui, à cette époque, était habitée par des ouvriers et des bateliers.

Ed.

Digitized by Google

Il se fit bientôt remarquer par son talent, et se trouva enfin dans une position assez indépendante pour écrire à un ami « qu'il était trop pauvre pour être un objet d'attention, mais trop riche pour avoir besoin d'assistance (1). » Dans une autre lettre, il se vantait d'être admis quelquefois à *une conversation* distinguée (2).

Ce fut alors que Goldsmith proposa par souscription son *Essai sur la Littérature en Europe*. Il en destinait les profits à s'équiper pour les Indes, où la compagnie l'avait nommé médecin d'une de ses factoreries sur la côte de Coromandel. Mais il ambitionnait bien plus de se faire un nom dans la littérature, que d'augmenter sa fortune. » « Je suis impatient, dit-il, de me séparer du « vulgaire par ma position sociale, comme j'en « suis déjà séparé par mes sentimens. — Je sens « que j'aurais besoin d'un caractère décidé et « ferme, qualité indispensable pour un grand « homme. Cependant, je me corrigerai, puisque « je connais mes défauts (3). »

La diversité des talens de Goldsmith et sa facilité d'écrire le firent bientôt rechercher des libraires; sans doute que les traits de son esprit et de son *humour* n'ont pas peu contribué à égayer les pages de plusieurs *Mélanges* et *Revues* littéraires de cette époque. Ce genre de vie et son imprévoyance rendaient son revenu aussi incertain que ses occupations. Il écrivit plusieurs essais dans divers journaux périodiques, et les recueillit ensuite dans un volume, s'étant aperçu que quelques-uns

(1) Lettre à Daniel Hodson. Voyez la *Vie de Goldsmith*, en tête de ses œuvres, vol. 1, pag. 42.

(2) C'est-à-dire dans une société distinguée. *Ibid.*, p. 48.—Ed.

(3) *Vie de Goldsmith*, vol. 1, pages 48 et 49.

Digitized by Google

de ses contemporains se les appropriaient sans cérémonie. Dans la préface, il se compare à un homme bien portant dans un temps de famine, qui, voyant ses compagnons de malheur décidés à assouvir leur faim sur la partie superflue de sa personne, insiste avec quelque justice pour en avoir la première tranche. Mais le plus marquant de ses ouvrages dans ce genre est *le Citoyen du monde* (1), lettres supposées écrites par un philosophe chinois, résidant en Angleterre, à l'imitation des *Lettres persanes* de Montesquieu.

Cependant, malgré cette existence précaire, il se faisait connaître dans la société; et, dès l'année 1761, il s'était mis en rapport avec le docteur Johnson, qui, du moment qu'il eut fait sa connaissance jusqu'à ce que la mort les séparât, semble avoir eu pour Goldsmith l'amitié la plus sincère. Johnson rendait justice à son génie, jugeait ses défauts avec indulgence, et aimait sa personne.

Ce fut probablement peu de temps après cette nouvelle liaison, que la nécessité, mère de tant d'ouvrages de génie, donna le jour au *Vicaire de Wakefield*. Les circonstances de la vente de cet ouvrage à l'heureux libraire qui l'acheta sont trop singulières pour que nous nous dispensions de les rapporter dans les propres termes de Johnson, transmis par son fidèle chroniqueur Boswell.

« Un matin, je reçus un message du pauvre « Goldsmith, qui me disait qu'il était dans un « grand embarras; et que, ne pouvant pas venir « me trouver, il me priait de passer à son logement « le plus tôt possible. Je lui envoyai une guinée, « et lui promis de me rendre chez lui sur-le-champ.

(1) *The Citizen of the world.*

Digitized by Google

« Je m'habillai, et quand j'arrivai j'appris que « son hôtesse avait voulu le faire arrêter pour « son loyer, ce qui l'avait mis en grande co-« lère. Je m'aperçus qu'il avait déjà changé « ma guinée, et qu'il avait une bouteille de Ma-« dère et un verre sur sa table. Je bouchai la bou-« teille, le priai de se calmer, et commençai à « parler avec lui des moyens de le tirer d'em-« barras. Il me dit qu'il avait un roman tout « prêt pour l'impression, et il me le donna. J'en « parcourus quelques pages, et en compris tout « le mérite. Je dis à la maîtresse de la maison « que je reviendrais dans quelques instans, et « j'allai chez un libraire, à qui je vendis le roman « soixante livres sterling, que j'apportai à Golds-« mith. Il paya son hôtesse non sans lui repro-« cher amèrement la manière dont elle s'était « conduite. »

Newberry, l'heureux libraire qui avait acheté le *Vicaire de Wakefield*, et qui est plus connu des hommes de la génération actuelle, par les lectures de leur enfance (1), était un homme riche et très-estimable; il venait souvent au secours du génie dans l'infortune. Quand il conclut le marché, ce qu'il fit en partie par compassion et en partie par déférence pour le jugement de Johnson, il comptait si peu sur son acquisition nouvelle, que le *Vicaire de Wakefield* resta chez lui en manuscrit jusqu'à ce que la publication du *Traveller* (2) eût mis l'auteur en réputation.

Goldsmith avait recueilli dans ses voyages des

(1) Ce libraire a publié une grande partie des livres destinés aux enfans en bas âge. — ED.

(2) *Le Voyageur*, poème.

Digitized by Google

matériaux pour ce beau poème : il en avait même composé en Suisse une partie, qu'il avait envoyée à son frère, le révérend docteur Henri Goldsmith. Le docteur Johnson ne lui refusa pas les conseils d'un ami; on dit même qu'il lui donna l'idée que Goldsmith a rendue dans de si beaux vers, à la fin du poème (1).

La publication du *Traveller* procura à son auteur la célébrité à laquelle il aspirait depuis si long-temps. Il prit, à compter de ce moment, l'*attirail* d'un médecin : le manteau écarlate, la perruque, l'épée et la canne. Il fut admis dans la société distinguée qui devint le *club littéraire*, et qui est plus connue sous la dénomination emphatique de CLUB. Pour y être admis, Goldsmith renonça à quelques lieux publics qu'il fréquentait parce qu'il y trouvait une société agréable et des délassemens économiques; mais ce ne fut pas sans regret, car il disait souvent : « Il faut bien » faire quelques sacrifices pour être dans la bonne » société : j'ai renoncé à plusieurs réunions où » je faisais des folies qui m'amusaient beaucoup. »

Il arrivait souvent au docteur Goldsmith, au milieu de ces esprits caustiques qui l'avaient reçu dans leur *club*, que la simplicité de son caractère, l'inexactitude de ses expressions, une vanité trop franche et une vivacité de conception qui le jetait souvent dans l'absurde, le rendaient le plastron de la société. Garrick, en particulier, qui croyait probablement à la supériorité d'un directeur de théâtre sur un auteur dramatique, lui lançait volontiers des traits épigrammatiques.

(1) *Vain, very vain*, etc : etc « Oui c'est en vain et bien en vain que nous cherchons au loin un bonheur qui n'est qu'en nous-même, etc. » — ED.

Digitized by Google

Il est assez vraisemblable que Goldsmith trouva que les choses commençaient à aller trop loin, et, pour les arrêter de la manière la plus convenable, il composa le poème célèbre des *Représailles* (1), satire piquante, dans laquelle les caractères et les défauts des membres du club sont présentés avec une spirituelle gaieté. Garrick est tancé assez vertement; Burke, *la cloche du dîner de la chambre des communes*, n'est pas épargné; et de tous les membres distingués du club, Johnson et Reynolds sont les seuls qui échappent à la férule du satirique. Le dernier reçoit même des marques non équivoques d'estime. L'effet du poème des *Représailles* fut de mettre l'auteur sur un pied plus égal avec ses co-sociétaires. Il est même remarquable que Goldsmith résistait avec plus de fermeté au despotisme de Johnson, qu'il aimait et respectait, que n'osaient le faire les rivaux de ce sultan de la littérature. Boswell en cite un exemple frappant. Goldsmith avait discuté sur la difficulté de faire parler les animaux dans un apologue, et citait pour exemple la fable des petits Poissons de La Fontaine; s'apercevant que le docteur Johnson souriait avec une sorte de dédain, il continua d'une manière piquante : « Non, docteur Johnson, cela n'est » pas aussi aisé que vous semblez le croire; car » si vous aviez à faire parler des petits poissons, » ils parleraient comme des baleines (2). »

Pour subvenir aux dépenses de ses nouvelles dignités, Goldsmith travaillait sans relâche. Les

(1) *Retaliation.*

(2) Le docteur Johnson était un homme athlétique, qui avait la voix très-forte; et accoutumé à dominer dans les sociétés où il se trouvait, il avait ce que nous appelons le *verbe haut*. — Tr.

Digitized by Google

Lettres sur l'histoire d'Angleterre, que l'on attribue communément à lord Lyttelton, et qui sont un abrégé excellent et très-amusant des Annales britanniques, sont de Goldsmith. On connaît la manière dont il les compilait par quelques anecdotes intéressantes de l'auteur, publiées par Lee Lewes, acteur de mérite, que Goldsmith *patronisait* (1), et qu'il voyait très-souvent.

« Il lisait, d'abord, le matin dans Hume, » Rapin, et quelquefois dans Kennet, les passages » qui avaient rapport à la lettre qu'il avait des» sein d'écrire; il les transcrivait sur une feuille de » papier, et y ajoutait ses remarques. Il sortait » à pied ou à cheval, avec un ou deux amis, » qu'il avait constamment avec lui, revenait » dîner, passait généralement la journée en » société, buvait peu, et, quand il allait se » coucher, prenait ses livreset son papier pour » écrire avant de s'endormir. Ce dernier travail » lui coûtait fort peu de peine, disait-il; car, » ayant tous ses matériaux prêts, il écrivait son » chapitre en entier ou en partie avec autant de » facilité qu'une lettre ordinaire.

« De toutes ses compilations, son choix de » poésies anglaises (*Selections of english Poetry*) » est celle qui, selon lui, faisait voir *le fin du métier*. » Il ne faisait autre chose que marquer d'un trait » de crayon les passages à citer, et cet ouvrage » lui valut deux cents livres sterling. Mais, di» sait-il, dans un ouvrage de ce genre, un homme » montre son jugement, et il peut avoir été vingt » ans de sa vie à cultiver cette qualité. »

Au milieu de ces travaux de peu d'importance, Goldsmith aspirait aux honneurs du cothurne, et,

(1) *Protégeait*, expression anglaise. — Ed.

Digitized by Google

le 29 janvier 1768, *l'homme bon* (1) fut joué au théâtre de Covent-Garden. Cette pièce n'eut que neuf représentations. Il est probable que l'auteur modela le principal caractère sur le côté faible du sien : car Goldsmith était de tous les hommes le plus facile à se laisser duper par de faux amis. Le caractère de Croaker, très-comique en soi, et parfaitement rendu par l'acteur Shuter, contribua beaucoup à sauver la pièce, que la scène des officiers de justice mit en grand danger, parce que ces scènes étaient alors jugées trop vulgaires pour le théâtre. On dit que cette pièce rapporta à Goldsmith cinq cents livres sterling (12,000 francs). Il loua un appartement plus considérable; se livra plus hardiment à des spéculations littéraires, mais, malheureusement aussi, à des dépenses plus fortes, et à son penchant pour les jeux de hasard. Les *Mémoires et Anecdotes*, que nous avons déjà cités, donnent une description curieuse et détaillée de ses habitudes et de sa manière de vivre à cette époque, où il était constamment occupé à faire des extraits, des abrégés, et autres compilations, mais en même temps travaillant lentement et dans le silence à ces vers immortels qui lui assurent un rang si élevé parmi les poètes anglais.

« Goldsmith, qui écrivait facilement en prose, « était obligé de travailler ses vers, non que son « imagination fût paresseuse, mais il passait beau- « coup de temps à aiguiser le trait et à polir sa « versification. Il consacra, de son propre aveu, « quatre ou cinq ans à recueillir des matériaux « dans ses excursions à la campagne, pour son « poème du *Village abandonné* (*Deserted*

(1) *The good-natured Man.*

Digitized by Google

« *Village)*, et deux ans à le finir. Voici quelle « était sa manière de composer des vers : il « écrivait d'abord en prose une partie de son « plan, et jetait ses idées comme elles lui venaient : « puis il les disposait en ordre pour les mettre en « vers, les corriger et en ajouter d'autres qu'il « croyait meilleures. Quelquefois il franchissait « les limites de sa prose préparatoire, et ajoutait « quelques vers impromptu, qu'il revoyait avec « un soin extrême, de peur qu'ils ne parussent ne « pas tenir au sujet.

« L'auteur de ces Mémoires (Lee Lewes) alla « chez le docteur le surlendemain du jour où il « avait commencé le *Village abandonné*; il lui « communiqua le plan de son poème. Quelques-« uns de mes amis, dit le docteur, ne goûtent « pas ce plan, et pensent que cette dépopulation « de villages n'existe point : mais je suis certain « du fait. Je me souviens qu'il y a des villages « dépeuplés en Irlande, et j'en ai vu dans ce « pays-ci. Il lut ensuite ce qu'il avait composé le « matin, commençant par ces vers :

« Chers et aimables berceaux de l'innocence et de la paix, séjour de ma jeunesse, alors que tous les jeux me charmaient, combien de fois j'ai erré sur vos gazons, où un modeste bonheur embellissait chaque scène! combien de fois j'ai reposé des yeux satisfaits sur ces rians tableaux! Je crois revoir encore la cabane solitaire,—la ferme cultivée,—le ruisseau murmurant sans cesse, — le moulin toujours en mouvement, — la simple vallée que couronne le coteau voisin, le bouquet d'aubépine, —et sous son ombrage des siéges destinés à la vieillesse causeuse et aux amans qui venaient y dire tout bas leurs secrets. »

« Eh! bien, dit-il, je crois que ce n'est pas une « matinée perdue; et si vous n'avez rien de mieux « à faire, mon cher enfant, j'aimerais à faire « *le dimanche des cordonniers* avec vous. Ce « dimanche des cordonniers était vraiment un

Digitized by Google

« jour de fête pour le pauvre Goldsmith, et il « le passait de la manière suivante.

« Trois ou quatre de ses intimes amis se don- « naient rendez-vous chez lui pour déjeuner à « dix heures; à onze heures ils se rendaient par « la *route de la Cité (City-road)* et à travers « les champs, à la grange de Highbury, où l'on « dînait; vers les six heures on allait à *White* « *Conduit House* prendre le thé, et l'on achevait « la soirée en allant souper au café Grec, ou à « celui de la Bourse dans le Temple, ou du « Globe dans *Fleet-Street*. Dans ce temps-là (en « 1766), il y avait régulièrement à la grange de « Highbury un très-bon *ordinaire* de deux plats « avec de la pâtisserie, à dix pences (1) par « tête, y compris un penny pour le garçon: « c'étaient pour la plupart des hommes de lettres, « quelques avocats, et quelques marchands retirés, « qui composaient cette table d'hôte. La dépense « de la journée n'excédait jamais quatre shellings, « et ne montait souvent qu'à trois shellings et « demi. Pour cette somme on avait joui d'un « bon air, on avait fait de l'exercice, on avait « bien vécu, on avait l'exemple de mœurs simples, « et l'on avait pris part à une conversation agréable « et instructive. »

Le public reçut avec enthousiasme le *Village abandonné;* l'élégance, le naturel, la simplicité, le pathétique qui distinguent cette production de Goldsmith, furent appréciés. Le libraire montra autant d'adresse que de générosité en forçant l'auteur à accepter cent livres sterling, que le docteur voulait absolument rendre quand il eut calculé

(1) Vingt sous français.

Digitized by Google

qu'à ce prix il recevait une couronne (1) pour chaque vers, somme qui, selon lui, était exorbitante. La vente du *Village abandonné* le dédommagea amplement de cet exemple bien rare de modération.

Lissoy, village près de Ballymahon, où le frère de Goldsmith avait une cure, passe pour être le lieu décrit dans le poème du *Village abandonné.* On montre encore l'église qui couronne le coteau voisin, le moulin et le lac; et une aubépine a souffert de la célébrité que le poète lui a donnée; tous les admirateurs du poète irlandais ont voulu avoir des cure-dents et des fouloirs de tabac de cette aubépine chantée par Goldsmith. Il est à présumer que la description doit beaucoup à l'imagination du poète, mais c'est un hommage qui lui est rendu dans la patrie de ses pères.

Nous devons faire mention ici des Abrégés de l'histoire romaine et de l'histoire d'Angleterre par Goldsmith. Ils sont très-propres à donner à la jeunesse les connaissances élémentaires, parce qu'ils rapportent tous les événemens remarquables et intéressans sans entrer dans une controverse fatigante pour des enfans, ou dans des détails arides. Cependant l'*Histoire d'Angleterre* attira au pauvre Goldsmith le ressentiment des Whigs les plus ardens, qui l'accusèrent de trahir les libertés du peuple, « tandis que, comme il le dit « dans une lettre à Langton, Dieu sait que je « n'ai pas eu une pensée pour ou contre la liberté « en composant l'ouvrage, et que je n'avais d'autre « but que de faire un volume d'une grosseur « ordinaire, et qui, comme dit Squire Richard, « ne fît de tort à personne. »

(1) Six francs.

Digitized by Google

La célèbre comédie de *She Stoops to conquer* (1) suivit son *Histoire*, et c'est la meilleure pièce de Goldsmith. Si l'objet de la comédie est de faire rire les spectateurs, Johnson dit que celle de Goldsmith y réussit plus qu'aucune de celles de ce temps-là. Lee Lewes y parut pour la première fois comme *acteur parlant*, dans le rôle du jeune Marlow, et il nous a conservé des particularités qui doivent avoir le mérite de l'exactitude.

« Au lieu d'assister à la première représentation, « Goldsmith était entre sept et huit heures au Mail « dans le parc Saint-James; et ce ne fut que sur « les observations réitérées d'un ami qui lui fit « sentir combien sa présence pouvait être utile, « s'il y avait quelques changemens imprévus à « faire à la pièce, qu'il se décida à aller au « théâtre. Il était sur la porte justement au mi- « lieu du cinquième acte, au moment où l'on « sifflait la scène invraisemblable où *mistress* « *Hardcastle*, quand elle est dans son parc, se « croit à quarante milles de sa terre tout près de « sa maison. — Qu'est-ce que c'est? dit le docteur « effrayé du son qui frappait son oreille. — Bah! « docteur, dit Colman (2), qui était debout dans « la coulisse; n'ayez pas peur des fusées; nous « avons été deux heures assis sur un baril de « poudre.

« Dans la vie de Goldsmith, imprimée en » tête de ses œuvres, on dit que Colman fit cette ré- » ponse à la dernière répétition de la pièce; mais » le docteur m'a conté lui-même le fait tel que » je l'ai rapporté; et jusqu'au dernier moment

(1) *Elle s'abaisse pour vaincre*, ou *les Méprises d'une nuit*. Cette comédie pleine de gaieté a été transportée par fragmens sur plusieurs de nos théâtres secondaires. — Ed.

(2) Colman le père.

Digitized by Google

» de sa vie il n'a pas pardonné à Colman. » Il n'est pas inutile de remarquer ici que le principal incident de la pièce est emprunté d'une méprise de l'auteur lui-même, qui, voyageant en Irlande, prit effectivement la maison d'un gentilhomme pour une auberge.

Nous ne dissimulerons pas que quelque doux, quelque aimable, quelque bienveillant que Goldsmith se soit montré à ses contemporains, surtout à ceux qui avaient besoin de ses secours, il avait sa bonne part de cet esprit jaloux et irritable qu'on a de tout temps remarqué chez les auteurs : *genus irritabile vatum*. Une plaisanterie de journal l'engagea dans une querelle absurde avec l'éditeur Evans, affaire qui lui fit peu d'honneur.

Le défaut d'économie, des pertes au jeu, et une trop grande confiance dans la variété de ses talens et dans sa facilité, avaient mis un grand embarras dans ses affaires. Il fut tourmenté pour des engagemens qu'il avait contractés, et qu'il ne pouvait remplir avec la rapidité expéditive que les libraires se croyaient en droit d'exiger. Un de ses derniers ouvrages fut une *Histoire de la terre et de la nature animée*, en six volumes, qui n'annonce ni recherches profondes, ni connaissances exactes, mais qui offre au lecteur une idée générale et intéressante du sujet en style clair et élégant, et qui contient des réflexions excellentes. C'est à propos de cet ouvrage que Johnson fit la remarque qu'il a depuis intercalée dans l'épitaphe de son ami. — « Il compose maintenant une his-
» toire naturelle, qu'il rendra aussi agréable qu'un
» conte persan. »

Le terme des travaux de Goldsmith approchait : il avait été sujet depuis quelque temps à des at-

Digitized by Google

taques de strangurie occasionées par une trop grande application à des occupations sédentaires. Une de ces attaques, aggravée par des chagrins, amena la fièvre. Malgré tout ce qu'on put lui dire, il prit des poudres du docteur James, qui ne le soulagèrent point. Il mourut le 4 d'avril 1774, et fut enterré très-modestement dans le cimetière du Temple. Un monument, élevé par souscription dans l'abbaye de Westminster, porte l'inscription latine suivante composée par le docteur Johnson.

OLIVARI GOLDSMITH,
Poetæ, physici, historici,
Qui nullum fere scribendi genus non tetigit,
Nullum quod tetigit ornavit,
Sive risus essent movendi
Sive lacrimæ,
Affectuum potens ac lenis dominator
Ingenio, sublimis, vividus, versitalis
Oratione, grandis, nitidus, venustus
Hoc monumentum memoriam colens,
Sodalium amor,
Amicorum fides,
Lectorum veneratio.
Natus in HiberniæFerniæ Longfordiensis
Uno loqui nomen Pallas
Nov. XXIX MDCCXXXI.
Eblanæ litteris institutus,
Obiit Londini,
April. IV MDCCLXXIV.

Cette élégante épitaphe donna lieu à une pétition en forme de rondeau, adressée au docteur Johnson, pour le supplier d'y substituer une inscription anglaise, plus convenable à un auteur qui ne s'était rendu célèbre que par des ouvrages écrits dans cette langue : le docteur s'en tint à sa première idée.

La personne et les traits du docteur Goldsmith n'étaient pas agréables. C'était un petit

Digitized by Google

homme assez gros; il avait le visage rond, très-marqué de la petite-vérole, le front bas, et singulièrement saillant. Ces traits communs annonçaient cependant un esprit observateur.

Cet abrégé de la vie de Goldsmith indique les particularités de son caractère. C'était un homme de bien, et dans ce qu'il a écrit de plus libre, il ne s'est jamais écarté du respect que la vertu doit inspirer. Une grande délicatesse de sentimens distingue tous ses ouvrages. Ils nous font comprendre cette générosité naturelle qui ne connaissait de bornes que l'impossibilite de s'y livrer. Il entrait dans les inconséquences d'un tel caractère un défaut de fermeté et de résolution qui le mettait à la merci de la ruse et de l'effronterie, lors même qu'il les soupçonnait dans ceux qui abusaient de sa bonté. L'histoire des souris blanches (1) est bien

(1) Nous croyons pouvoir citer ici cette anecdote telle que la raconte M. Amédée Pichot dans une notice sur Goldsmith, insérée dans les chefs-d'œuvre du théâtre étranger.

« Goldsmith, auteur original et ingénieux, était la dupe de tous « les mystificateurs et souvent des fripons. Je ne me rappelle plus « où j'ai lu qu'un de ses amis, je crois que c'était Carteret, qui « avait plus d'une fois levé un impôt sur sa bonhomie, vint le « trouver un jour, les yeux rayonnans, se frottant les mains d'un « air de bonheur, et s'écriant que sa fortune était faite — Et « comment? demanda Goldsmith avec un intérêt affectueux. — « Apprenez, lui dit Carteret, que j'ai découvert que la princesse « de Galles a depuis long-temps la plus grande envie d'avoir des « souris blanches! — Eh bien? — Eh bien, un de mes amis, de « retour des grandes Indes, vient de m'en apporter quatre. Je « cours chez Son Altesse, les lui offrir respectueusement, et vous « savez qu'elle est sensible aux moindres attentions. Qui sait jus« qu'à quelle somme peut aller sa reconnaissance! Adieu, j'y « cours. — Courez, s'écrie Goldsmith, courez, et puis venez « m'apprendre combien elle vous aura donné. Mais tout à coup « son ami semble passer de la joie à la plus profonde tristesse. « Hélas! dit-il, il n'y a qu'une difficulté, je n'ai pas de quoi « acheter une cage pour mettre les souris! — Ce n'est que cela qui « vous embarrasse? s'écrie Goldsmith: tenez, mon ami, je ne suis « pas mieux en fonds que vous; mais voilà ma montre, allez la

Digitized by Google

connue; et dans son histoire si plaisante de la *Hanche de venaison* (1), Goldsmith a rapporté un autre exemple de la manière dont il fut pris pour dupe. Ce ne pouvait être entièrement l'effet de la simplicité; car celui qui a si bien su conter les tours de M. Jenkinson était certes bien capable de deviner des escrocs moins habiles. Mais Goldsmith ne savait pas refuser; trompé, les yeux ouverts, il était la proie la plus facile pour les imposteurs dont il savait si bien décrire les manœuvres. Il était homme à accepter le mandat sur le voisin Flamborough (2), et il eût indubitablement fait le fameux marché des lunettes vertes (3).

A cette bonhomie se mêlait un excessif amour-propre : il ne convenait pas volontiers que l'on pût rien faire mieux que lui, et quelquefois il s'exposait au ridicule de vouloir traiter des sujets qu'il n'entendait pas. Mais, quand la critique a fait remarquer ces faiblesses, et l'insouciance de Goldsmith pour ses propres affaires, la tâche est finie; sa trop grande bonhomie avec les fripons est rachetée par sa bienveillance universelle, et l'esprit dont pétillent ses écrits contre-balance, et au-delà, ce qui lui manquait dans la

« mettre en gage. Carteret se garde bien de refuser. Quelques « jours après, Goldsmith le rencontre : Eh bien! vous avez ou- « blié de venir m'apprendre comment la princesse avait reçu votre « cadeau. — Ah ! dit Carteret en souriant, croiriez-vous que je « suis arrivé trop tard ? Les souris s'étaient échappées, nous en « sommes pour les frais de la cage. — Ed.

(1) *History of the Haunch of venaison*, poëme comique. — Ed.

(2) Allusion à un des tours de Jenkinson dans le *Vicaire de Wakefield*. — Ed.

(3) *Ibid.* — Ed.

Digitized by Google

conversation. « Comme écrivain, dit le docteur » Johnson, Goldsmith doit être mis au premier » rang. Tout ce qu'il a écrit est tel qu'un autre » ne pourrait faire mieux. Comme poète, comme » auteur comique, ou comme historien, Gold- » smith fut un des meilleurs auteurs de son siècle; » sa réputation lui survivra long-temps. »

A l'exception de quelques contes assez courts, Goldsmith, considéré comme romancier, n'a fait qu'un seul ouvrage : l'inimitable *Vicaire de Wakefield*. Nous avons déjà dit qu'il ne fut publié que deux ans après que le libraire l'eut acheté, et lorsque *le Voyageur* (*the Traveller*) eut fixé la réputation de l'auteur. Goldsmith aurait donc eu le temps de revoir cet ouvrage, mais il n'y songea pas. Il avait reçu le prix de son travail, disait-il, et il n'y avait pour lui aucun avantage à le rendre plus parfait. C'était un faux raisonnement, mais bien naturel de la part d'un auteur qui était obligé de gagner son pain quotidien par son travail. On aurait pu retrancher dans son histoire, qui est d'ailleurs aussi simple qu'elle puisse l'être, certaines invraisemblances dont quelques-unes même sont sans excuse. Il est difficile, par exemple, de concevoir comment sir William Thornhill essaie de se cacher sous le nom de Burchell, parmi ses tenanciers, dans sa terre même; et il est impossible, absolument impossible, d'expliquer comment son neveu, fils d'un frère cadet (puisque sir William a hérité des domaines et du titre de baronnet), est presque aussi âgé que son oncle. On peut dire encore que le caractère de Burchell, ou de sir William Tornhill, est hors de nature. Un homme aussi bon et aussi juste que lui n'aurait jamais laissé aussi long-temps

Digitized by Google

son neveu en possession de richesses dont il faisait un si mauvais usage. Il eût encore moins souffert que les desseins de son neveu sur Olivia réussissent en quelque sorte, et que Sophie elle-même fût sur le point d'être aussi sa victime. Dans le premier cas, il n'intervient nullement, et dans le second, ce n'est que par hasard qu'il arrive à propos. Il eût été facile à Goldsmith, en revoyant son ouvrage, de faire disparaître ces défauts et quelques autres invraisemblances.

Mais quelques taches que l'on puisse trouver dans la composition du roman, la facilité et la grâce du style, et la vérité des principaux caractères, font du *Vicaire de Wakefield* une des plus délicieuses fictions imaginées par l'esprit humain. Quel caractère que celui du simple pasteur, doué de toute la bonté et de toute l'excellence qui doivent distinguer l'envoyé de la Divinité auprès de l'homme, et qui a cependant toute la pédanterie et la vanité littéraire qui sert à faire reconnaître en lui la créature jetée dans le même moule que ses ouailles, et sujette aux mêmes imperfections !

Noble et simple à la fois, dans son triple caractère de pasteur, de père et d'époux, le bon vicaire nous offre une peinture de la fragile humanité prise dans sa dignité la plus naturelle. Il forme un vrai contraste avec son excellente compagne, qui, avec toute sa finesse de mère, son économie, son affection conjugale, déjoue ses plus sages projets par sa vanité et sa folle complaisance pour ses filles. Enfin, M. et mistress Primrose, entourés de leurs enfans, composent un tableau de famille si parfait que peut-être il n'a jamais été égalé. Il est tiré, à la vérité, de la vie réelle,

Digitized by Google

et s'éloigne de ces caractères exagérés et de ces incidens extraordinaires auxquels ont recours les auteurs qui, comme Bayes (1), veulent surtout nous surprendre ; mais la simplicité même de ce livre charmant rend plus durable le plaisir qu'il procure. On lit *le Vicaire de Wakefield* à tout âge ; on le relit sans cesse, et l'on bénit la mémoire de l'auteur qui a cherché à nous réconcilier avec la nature humaine. Soit que nous choisissions les incidens pathétiques et déchirans de l'incendie, les scènes de la prison, les parties plus gaies et plus légères du roman, nous trouvons toujours les sentimens les plus vrais et les plus purs exprimés avec une rare élégance. Peut-on citer un caractère plus noble que celui de cet excellent pasteur, s'élevant au-dessus de l'oppression, et travaillant à la conversion des criminels parmi lesquels l'a jeté son lâche créancier ? Dans beaucoup trop d'ouvrages de ce genre les critiques sont obligés d'excuser ou de censurer des passages dangereux pour l'innocence et la jeunesse. Mais le laurier de Goldsmith est sans tache : il a écrit pour faire aimer la vertu, pour rendre le vice odieux, et il a réussi à se placer au premier rang parmi les écrivains anglais.

Nous terminons cette notice en exprimant le regret qu'un auteur de ce mérite n'ait pas plus souvent puisé à la source de son génie, et qu'il ait été enlevé si jeune à la littérature dont il était l'ornement.

(1) Le poète boursouflé que Buckingham a mis en scène dans sa comédie de la *Répétition* (*The Rehearsal.*) — Ed.

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

SAMUEL JOHNSON.

De tous les hommes célèbres de ce siècle et des siècles précédens, le docteur Samuel Johnson est celui qui a laissé en Angleterre l'impression la plus profonde par les souvenirs de son caractère et de sa conversation. Si nous entendons prononcer son nom, si nous ouvrons un livre écrit par lui, nous nous rappelons tout à la fois sa personne, son mérite, ses singularités, la brusquerie de ses gestes, et le son imposant de sa voix. Nous ne savons pas seulement ce qu'il a dit, mais encore de quels termes il fit usage; nous devinons son motif secret pour avoir parlé, soit qu'il voulût s'égayer, soit qu'il fût irrité, soit qu'il prétendît convaincre, ou seulement exercer son talent pour la discussion. On a dit d'un plaisant dont on citait les bons mots, qu'ils perdaient à être *imprimés*, par ce qu'on ne pouvait *imprimer* aussi l'air de sa figure. Cela ne

Digitized by Google

serait pas exactement vrai à l'égard du docteur Johnson; quoique la plus grande partie de la génération actuelle ne l'ait jamais vu, il ne s'offre pas moins à notre imagination comme une personnification aussi frappante que celles de mistress Siddons et de John Kemble dans les rôles de lady Macbeth et du cardinal Wolsey.

Cela vient, comme chacun sait, de ce que Johnson a trouvé dans James Boswell un biographe tel qu'aucun autre auteur n'en a eu et n'a mérité d'en avoir. L'ouvrage qui par la forme ressemblerait le plus à *la Vie de Johnson* par Boswell serait la vie du philosophe Démophon dans Lucien : mais cette esquisse est bien inférieure par les détails et l'esprit à *la Vie de Johnson ;* si l'on considère les célèbres personnages dont il y est question, le nombre de connaissances diverses et de causeries amusantes qu'il réunit, cet ouvrage est sans contredit le livre qu'on doit rencontrer le plus souvent sur la table du cabinet, comme sur celle du *parloir* à la campagne (1). Cette biographie de Boswell jouit d'une telle réputation, qu'elle rend inutile même un abrégé qui est d'autant moins nécessaire ici que le grand lexicographe n'a composé qu'un seul roman fort court, sous le titre de *Rasselas*.

Nous nous contenterons de rapporter quelques dates et quelques faits, afin de suivre un plan uniforme; puis nous hasarderons quelques re-

(1) Cette espèce de journal qui peint un homme célèbre en *déshabillé* a un air de franchise qui séduit. C'est un cadre où tout peut entrer et qui ne repousse aucun détail. Les *conversations de lord Byron* ne sont malheureusement qu'un fragment de ce genre; mais le *Mémorial de Sainte-Hélène* est devenu à coup sûr l'ouvrage le plus intéressant, et le plus important pour l'histoire, de tous ceux qui ont quelque analogie avec le *Journal de Boswell*. — Ed.

Digitized by Google

marques sur *Rasselas* et sur le caractère de son célèbre auteur.

Samuel Johnson était né et fut élevé à Litchfield, où son père devait être un libraire assez considérable, puisqu'il était juge de paix. Il naquit le 18 septembre 1709 : il fut mis à l'école de Litchfield, et acheva son éducation au collége Pembroke, à Oxford. D'une taille presque gigantesque, et doué d'une vaste intelligence, il était sujet à cette indéfinissable langueur qui rend souvent inutiles les plus brillantes qualités de l'esprit, et sa physionomie mâle et expressive était défigurée par les traces d'une maladie scrophuleuse. A la mort de son père, qui arriva en 1731, et de la succession duquel Johnson ne recueillit que la somme de onze livres sterling, il fut contraint de quitter l'université. Dans son indigence, son savoir et sa probité lui méritèrent l'estime de la meilleure société de sa ville natale. Son premier essai dans la carrière littéraire, la traduction du Voyage du père Lobo en Abyssinie, parut à cette époque, et l'engagea probablement à placer dans ce royaume lointain la scène de son roman philosophique. Vers le même temps il épousa une femme beaucoup plus âgée que lui, et essaya d'établir une école dans les environs de Litchfield. Le projet ne réussit pas ; et, en 1737, il partit pour Londres avec David Garrick (1), dans le dessein d'y rétablir ses affaires. Johnson emportait avec lui le manuscrit de sa tragédie d'*Irène*, et il avait l'intention d'écrire pour le théâtre : Garrick était destiné au barreau. Un autre avenir était réservé à ces deux hommes célèbres.

(1) Le célèbre acteur. — Ed.

Digitized by Google

Il est presque certain qu'à son début à Londres, Johnson éprouva toutes les difficultés auxquelles est exposé un jeune homme sans protecteurs, dont les talens sont encore inconnus, et qui écrit pour gagner du pain et acquérir quelque réputation. La belle satire dans le genre de celles du Juvénal, intitulée *Londres* (*London*) (1), fut la première de ses productions qui fixa l'attention du public. Malgré l'espèce de célébrité qu'obtint cet ouvrage, et le succès plus brillant de celui qui le suivit, *la Vanité des désirs de l'homme* (2), dont la morale touchante a souvent fait couler des larmes des yeux qui restent secs sur des pages sentimentales, le poète était réduit à la dure nécessité d'écrire dans tous les genres. Sa tragédie d'*Irène* n'eut point de succès, et il fut forcé de consumer son temps en travaux obscurs. Johnson avait heureusement une âme forte et noble qui le garantit des excès auxquels les hommes de génie délaissés se livrent en renonçant ainsi à l'estime publique pour obtenir des jouissances passagères. Tandis que son ami Savage (3) dégradait le talent dont la nature l'avait doué, Johnson s'introduisait lentement, mais sûrement, dans les classes relevées de la société. Sa conversation n'était pas moins remarquable que ses écrits ; sa conduite ne lui fit perdre aucun ami, et chaque nouvel ami devenait son admirateur.

Les libraires apprécièrent ce que valait Johnson comme auteur laborieux, et l'employèrent à l'en-

(1) Imitation de la *Satire sur Rome*. — Ed.

(2) *Vanity of humane Wishes*. Autre satire remplie d'allusions classiques. — Ed.

(3) L'auteur du poème intitulé *le Bâtard*. — Ed.

Digitized by Google

treprise colossale du Dictionnaire de la langue anglaise. On sait comment cet ouvrage a été exécuté; on est d'autant plus surpris de son mérite, que l'auteur était étranger aux langues du nord de l'Europe, d'où la nôtre dérive, et que les découvertes en grammaire faites par Horne Tooke n'existaient pas encore. Sur ces entrefaites *le Rôdeur* (*Rambler*), dont le succès ne fut pas d'abord bien grand, classa cependant Johnson parmi les premiers moralistes du siècle.

En 1752, Johnson perdit sa femme, et cette perte l'affecta profondément. La haute société, aux plaisirs de laquelle un homme de son mérite contribuait si souvent, lui offrit des distractions dignes de lui, et une ressource contre cette maladie d'esprit qui empoisonnait ses heures de solitude.

L'Oisif (Idler), qui n'eut pas autant de vogue que *le Rôdeur*, parut en 1758. L'année suivante, il composa à la hâte *Rasselas*, pour payer les dépenses des funérailles de sa mère et quelques petites dettes qu'il avait contractées. Ce beau roman fut composé en une semaine, et le manuscrit envoyé à l'impression à mesure que l'auteur écrivait : Johnson assura à sir Joshua Reynolds qu'il ne l'avait jamais relu. Les libraires achetèrent l'ouvrage cent livres sterling, mais ils en ajoutèrent vingt-quatre quand la première édition fut épuisée.

La promptitude avec laquelle *Rasselas* fut écrit, et l'objet que l'auteur avait en vue, prouvent que ses affaires étaient encore embarrassées. En 1762, une pension de trois cents livres sterling

Digitized by Google

changea sa position, et il ne fut plus dans la nécessité d'écrire pour subsister. Le brevet de sa pension portait expressément qu'elle était accordée pour les services rendus par Johnson à la littérature. Il justifia la libéralité du gouvernement par la publication d'un pamphlet intitulé *la fausse Alarme*, et d'un autre sur les îles Falkland.

En 1765, une satire de Churchill détermina Johnson à publier son édition de Shakspeare, qui avait été depuis long-temps proposée par souscription.

Son fameux *Voyage aux Hébrides* parut en 1775. Quels que fussent ses préjugés contre l'Écosse, les habitans de ce royaume doivent reconnaître que ses remarques sur la pauvreté et la stérilité du pays à cette époque étaient fondées. Elles ont contribué certainement à leur ouvrir les yeux et à remédier aux causes qui avaient appelé le reproche. Les Écossais ne pardonnaient pas à Johnson de n'avoir pas été enchanté de leur pays, que le vice de son organisation physique ne lui permit pas d'apprécier : il me semble avoir mis un trop haut prix à leur hospitalité, en prétendant qu'un *voyageur* littéraire ne devait en parler que pour louer. Le docteur Johnson prit un meilleur moyen de reconnaître les politesses qu'il avait reçues, ce fut de rendre à tous les Écossais qui venaient à Londres la même hospitalité et les mêmes attentions qu'il avait trouvées en Écosse.

Son pamphlet intitulé *l'Impôt n'est pas une tyrannie* (*Taxation no tyranny*), qui courrouça si fort contre lui les partisans de la cause des Américains, est écrit dans un esprit de *torysme* bien fait pour accélérer un événement dont les

Digitized by Google

suites fâcheuses et les résultats avantageux peuvent être calculés aujourd'hui, nous voulons dire la séparation des colonies américaines de la mère-patrie.

En 1777, Johnson commença celui de ses ouvrages qui a eu la plus grande vogue, les *Vies des Poètes anglais* (*The lives of the british Poets*). Un juste mélange de saine critique et de talent distingue cet ouvrage,

Johnson termina en 1783 sa laborieuse et brillante carrière. A sa mort la vertu perdit un ferme soutien, la société un de ses plus brillans ornemens, et les lettres un des hommes qui les ont cultivées avec le plus de succès. Les dernières années de sa vie furent honorées par une approbation unanime, car il eut le bonheur de gagner et de conserver l'amitié des hommes les plus vertueux. Généralement aimé et respecté, Johnson aurait été heureux, si le ciel, aux yeux de qui la force est faiblesse, n'avait voulu que ses facultés fussent quelquefois obscurcies par une maladie de langueur qui affectait son moral et le rendait susceptible de certaines préventions, poussées quelquefois jusqu'à l'injustice la plus criante.

Quand on considère le rang que le docteur Johnson tenait non-seulement dans les lettres, mais dans la société, on se le figure comme le bon géant d'un conte de fées, dont la bienveillance et la douceur sont mêlées à un peu de cette férocité sauvage attribuée aux enfans fabuleux d'Anak ; ou mieux encore peut-être tel qu'un dictateur romain, tiré de sa ferme, et dont la sagesse et l'héroïsme soupirent après ses occupations rustiques. Il y avait des momens où, avec toute sa science et tout son esprit, cette âpreté de caractère, cette exigence indis-

Digitized by Google

crète et despotique, étaient portées au point que mistress Thrale (1) elle-même trouvait à la fin que l'honneur de loger Johnson était presque balancé par le tribut qu'il levait sur son temps et sur sa patience.

La cause de cette rudesse n'était point l'ignorance des égards dus à la société, et des complaisances réciproques qu'elle demande, car personne ne connaissait mieux que le docteur Johnson les règles du savoir-vivre; personne ne s'y conforma plus exactement quand le rang élevé des personnes avec lesquelles il se trouvait le demandait. Mais il avait été, pendant la plus grande partie de sa vie, étranger à la haute société dans laquelle cette contrainte devenait nécessaire; et il est assez présumable que dans les cercles qu'il avait d'abord fréquentés, il avait contracté l'habitude de se livrer à des singularités que la bonne éducation ne laisse pas apercevoir. Le sentiment de sa supériorité dans plusieurs cercles contribua à son ton dogmatique; et lorsqu'il eut atteint une espèce de dictature littéraire, il aimait, comme les autres potentats, à déployer son autorité; il eut cela de commun avec Swift et deux ou trois autres hommes de génie, qui n'eurent pas le tact de sentir que leurs talens ne les dispensaient nullement de se conformer aux règles établies dans le monde. Il ne faut pas perdre de vue que du temps de Johnson la société des hommes de lettres était plus bornée que de nos jours; il était le Jupiter d'un petit cercle, et toujours prêt, sur la plus légère contradiction, à lancer le tonnerre du mépris ou du sarcasme. C'était, en un mot, un

(1) Femme d'un habitant de Londres chez lequel Johnson vivait familièrement. — Ed.

Digitized by Google

despote, et le despotisme entraîne parfois les caractères les moins tyranniques à des abus de pouvoir. Il n'est pas vraisemblable que jamais personne obtienne cette étrange soumission que Johnson obtint de tout ce qui l'entourait. Les révélations de ses amis, plutôt que l'humeur de ses ennemis, ont fait connaître ses qualités aimables, et les ont placées dans leur vrai jour; mais on n'a pas dissimulé ses défauts, qui après tout se réduisent à son manque de tact et à quelques préjugés nationaux, dont peu de caractères sont entièrement exempts; mais ses talens, ses mœurs et sa bienfaisance, peuvent défier la critique.

On a, depuis long-temps, apprécié le mérite de *Rasselas ;* il a été traduit en tant de langues étrangères qu'il est familier à tous les hommes qui s'occupent de littérature. Cet ouvrage fut composé dans la solitude et dans un moment d'affliction; le ton mélancolique qui y règne fait assez connaître la disposition d'esprit de l'auteur. L'analogie que l'on peut remarquer entre le but moral de *Rasselas* et celui de *Candide* est si frappante, que Johnson lui-même convenait que si les auteurs de ces deux ouvrages s'étaient communiqué leurs manuscrits, on aurait pu accuser chacun d'eux de plagiat. Mais les deux fictions se ressemblent comme une plante salutaire et une plante vénéneuse. L'ingénieux Français a cherché à mettre en question la sagesse du grand Régulateur de l'univers, en osant l'accuser d'impuissance devant les créatures de sa volonté. Johnson tire ses argumens des mêmes *prémisses* avec l'intention pieuse d'engager les hommes à espérer dans un monde meilleur l'accomplissement de leurs désirs déçus sur la terre. L'un est un

Digitized by Google

démon très-gai, il faut en convenir, qui se rit de nos misères; l'autre est un grave philosophe, ami de l'espèce humaine, qui nous montre le néant des espérances terrestres, pour nous enseigner à placer ailleurs nos affections.

On peut à peine appeler *Rasselas* un roman, car il y a bien peu d'incidens; c'est plutôt une suite de dialogues moraux sur les vicissitudes de la vie humaine, sur ses folies, ses craintes, ses espérances et ses vains désirs; le style est digne de Johnson, et rendu harmonieux par ces phrases cadencées qu'il aimait tant, et arrangées avec l'art du savant sir Thomas Brown. Le lecteur peut se plaindre quelquefois, avec Boswell, que le tableau des misères humaines et de l'impossibilité d'y échapper laisse une impression de tristesse. Il faut chercher la morale de *Rasselas* dans la conclusion de la *Vanité des désirs de l'homme*, poème qui traite ce sujet mélancolique et se termine par cette morale sublime :

« Demande avec ferveur un esprit sain, des pas-
» sions soumises, et une volonté résignée; l'amour,
» qui peut à peine remplir le cœur de l'homme
» considéré collectivement; la patience, souve-
» raine panacée; la foi, qui, soupirant pour un
» monde de félicités, regarde la mort comme un
» signal par lequel la nature nous invite à un
» asile tranquille : ces biens, les lois du ciel les
» réservent à l'homme; celui qui peut tout les
» lui accorde. La sagesse céleste s'en sert pour
» calmer l'esprit et dédommager d'un bonheur qui
» est introuvable. »

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

CHARLES JOHNSTONE,

AUTEUR DE CHRYSAL.

Nous aurons peu de chose à dire de l'auteur de *Chrysal*, roman satirique, qui, par sa ressemblance avec *le Diable Boiteux*, se range naturellement dans la classe de ceux de Lesage. Charles Johnstone était Irlandais de naissance, mais, dit-on, Écossais d'origine, et il descendait de la famille d'Annandale ; si cela est, nous avons adopté la véritable orthographe de son nom, quoiqu'il soit écrit *Johnson* en plusieurs endroits. Il reçut une éducation classique, et, ayant pris ses grades comme avocat, il se rendit en Angleterre pour y exercer sa profession. Johnstone devint sourd comme Lesage, et c'est une coïncidence assez singulière; cette infirmité nuisit naturellement à ses succès au barreau ; quoique dans ce siècle nous ayons vu ce désavantage surmonté avec éclat par


Digitized by Google

un de ces hommes rares qui, réunissant le don de l'éloquence et le savoir le plus profond comme jurisconsultes, possèdent de plus une intelligence en état de tout saisir et de tout comprendre comme par intuition ; mais Johnstone était doué de grands talens dans un autre genre, et il nous en a du moins laissé une preuve admirable dans son histoire de Chrysal. Son esprit était vif et son humeur sociale ; ayant beaucoup vu le monde dès sa jeunesse, il avait assez observé les hommes dans tous les rangs pour pouvoir peindre leurs vices et leurs folies avec une vigueur remarquable de pinceau.

On dit que *Chrysal* fut composé chez le feu lord Mount Edgecombe dans le Devonshire, où l'auteur passa quelque temps, en 1760. Cet ouvrage avait été annoncé par les journaux comme « un récit détaillé et impartial de tous les événemens remarquables du temps actuel dans toute l'Europe. » La publication suivit presque immédiatement cette annonce ; et, comme le roman offrait au lecteur le double attrait de la chronique secrète de tous les principaux personnages vivans, et d'un style nerveux, riche de couleurs et d'images, il s'empara tout d'abord de l'attention publique. Une seconde édition parut après un très-court intervalle, avec plusieurs additions que l'auteur fondit dans le plan général. Mais l'avidité du public n'étant point encore satisfaite, la troisième édition, qui date de 1761, fut augmentée d'un quatrième volume. L'auteur pensa avec raison qu'il était inutile de se donner beaucoup de peine pour classer ses nouvelles additions dans son premier cadre, et sentant bien qu'il n'était d'aucun intérêt pour personne de suivre bien régulièrement la

transmission de Chrysal « de main en main », il ne lia la continuation avec le corps de l'ouvrage que par des notes et des renvois qu'on ne trouve pas toujours assez intelligibles; mais c'est un point sur lequel l'auteur semble avoir été parfaitement indifférent.

Après cet heureux coup d'essai, Johnstone publia les ouvrages suivans, qui sont restés dans l'obscurité et l'oubli :

Rêverie, ou *une Visite au paradis des sots*. 2 volumes in-12, satire.

L'Histoire d'Arbacès, prince de Bell, 2 vol. in-12, 1774, espèce de roman politique.

Le Pèlerin, ou *Tableau de la vie*, 2 vol. in-12, 1775.

L'Histoire de John Juniper, autrement dit Juniper Jack, 3 vol. in-12, 1781, roman dans le genre trivial.

Nous avons lu tous ces romans il y a déjà longtemps, mais il ne nous en reste qu'un souvenir trop confus pour pouvoir hasarder une opinion sur leur mérite.

En 1782, vingt ans après la publication de *Chrysal*, M. Johnstone partit pour les Indes dans le dessein d'y chercher fortune; et il eut le bonheur de l'y trouver, mais non cependant sans essuyer quelques traverses dans le voyage. *Le Brillant*, capitaine Mears, sur lequel il s'embarqua, fit naufrage, et beaucoup de passagers périrent. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés que Johnstone, le capitaine et quelques autres parvinrent à se sauver.

Johnstone, arrivé au Bengale, écrivit beaucoup dans les journaux sous le nom d'Oneiropolos; il devint propriétaire, en compte à demi, d'une

Digitized by Google

des principales feuilles périodiques du Bengale, et acquit une grande fortune. Il mourut en 1800, à l'âge de soixante-dix ans, autant qu'on peut le conjecturer. Presque tous ces détails sont empruntés au Dictionnaire biographique de M. Chalmers.

C'est seulement par son titre d'auteur d'un ouvrage regardé comme la chronique scandaleuse de son temps, que le mérite littéraire de Johnstone réclame notre attention. Nous avons déjà fait observer qu'il y a une grande analogie entre le plan de *Chrysal* et celui du *Diable boiteux*. Dans les deux ouvrages les auteurs ont introduit un esprit doué de la faculté de lire les pensées, et d'expliquer les aberrations du cœur humain; il est censé découvrir à un mortel le tableau réel de l'humanité; il dépouille les actions des hommes de leurs prétextes et de leurs motifs spécieux, et il en décèle les véritables causes, par l'histoire de leurs passions et de leurs folies. Mais l'auteur français a été infiniment plus heureux que Johnstone dans le personnage intermédiaire qu'il a pris ou plutôt emprunté à Guevara. Asmodée est un personnage d'une conception admirable, et soutenu partout également. Le lecteur prend autant de plaisir au développement du rôle de ce démon, qu'à aucun de ceux qu'il dévoile et analyse à nu pour l'instruction de don Cléofas; il est presque impossible de ne pas se laisser surprendre par une sorte d'attachement pour le lutin, et de ne pas éprouver quelque désappointement à l'idée de le savoir enfermé de nouveau dans sa bouteille enchantée. Bien plus, si nous pouvions juger des régions infernales sur ce seul échantillon, nous nous rangerions de l'avis de Sancho Panza, qu'il

Digitized by Google

peut se trouver bonne compagnie même en enfer. *Chrysal*, au contraire, n'est qu'un esprit *élémentaire*, sans sensation, sans passions, sans aucun trait distinctif; il ne fait autre chose que réfléchir, comme un miroir, les objets qui lui sont présentés, sans y rien ajouter, et sans leur faire subir aucune espèce de modification.

C'est un moyen ingénieux dans une satire de mœurs, que de suivre le passage d'une pièce de monnaie dans les mains de ses divers possesseurs, pour rendre compte de leurs actions et de leurs caractères. Le docteur Bathurst, ami de Johnson, s'en était déjà servi dans les *Aventures d'un halfpenny*, qui forment le quarante-troisième numéro de *l'Aventurier*, publié le 3 avril 1753, plusieurs années avant *Chrysal*.

C'est surtout dans le ton de la satire que les Aventures de Chrysal diffèrent de celles des héros de Lesage. Nous avons comparé l'auteur français à Horace, et nous ne craignons pas d'appeler Charles Johnstone un Juvénal en prose. Les folies que décrit Lesage nous font rire; l'auteur anglais peint des vices et des crimes qui nous font horreur. Si, comme nous l'avons déjà remarqué, on pourrait désirer, sous le point de vue moral, plus d'énergie et quelque noble sentiment de plus dans les héros de Lesage, nous dirons maintenant que Johnstone aurait pu rendre sa satire plus piquante et tout aussi sévère, en éclairant un peu plus les ombres de ses tableaux, et en nous épargnant la grossièreté de quelques-unes des scènes qu'il réprouve. Lesage rend le vice comique; Johnstone semble vouloir rendre la folie même haïssable autant que ridicule. Son héraut et son commissaire d'encan, qui sont deux de ses caractères les moins odieux,

Digitized by Google

sont d'une friponnerie et d'une cupidité qui nous les font prendre en aversion lors même qu'ils sont comiques.

On peut excuser l'âpre causticité de cè satirique, en disant qu'il vécut dans un temps qui appelait un censeur inflexible. Une longue paix et la prospérité qu'elle procure avaient amené à leur suite les maux qui accompagnent ordinairement ces deux grands biens, l'égoïsme, la cupidité et la débauche. Notre conduite n'est peut-être pas plus morale que celle de la génération qui nous a précédés; mais, de nos jours, le vice respecte les apparences, et porte du moins le masque des convenances. Une lady H.... et Pollard Ashe, dont il est si souvent question dans la correspondance d'Horace Walpole, n'oseraient certainement pas insulter à la décence publique comme de telles gens le faisaient alors, et nos plus cyniques débauchés ne se hasarderaient pas à renouveler les orgies de l'abbaye de Medenham, que Johnstone nous a peintes avec des couleurs si horribles. Ce n'est pas là que se borne l'amélioration de nos mœurs. Les hommes publics de notre époque sont obligés d'agir, ou au moins de paraître agir par de plus nobles motifs que ceux que se proposaient leurs prédécesseurs. On ne tolérerait pas aujourd'hui sir Robert Walpole, qui après avoir gouverné pendant tant d'années par la plus scandaleuse corruption ouvertement avouée, avait amassé une fortune immense aux dépens de l'État. Notre siècle n'endurerait pas la splendeur de Houghton (1). Nos derniers ministres et nos hommes d'état sont morts, presque tous sans exception, pauvres et endettés;

(1) Château de sir Robert Walpole, dans le comté de Norfolk, dont le marquis de Cholmondeley a hérité. — Ed.

Digitized by Google

signe certain que, s'ils ont été guidés par l'ambition, on ne peut du moins les accuser d'avarice; et leur exemple servirait encore à prouver que l'ambition n'égare point hors du sentier des vertus publiques, tandis que la cupidité entraîne toujours dans les voies détournées de l'intérêt personnel. Du temps de nos pères, la corruption générale des ministres, leurs fortunes acquises par un système avoué de revenant-bons, et qu'ils avaient l'impudeur d'étaler, avaient introduit dans tous les départemens de l'administration un esprit d'avarice et de rapacité; en même temps que ce système fermait les yeux de ceux dont le devoir était de les tenir ouverts sur tant de honteuses déprédations. En payant des sommes énormes à leurs supérieurs, les subordonnés achetaient le privilége de voler impunément le public. Quand les commissaires de l'armée et de la marine remplissaient les coffres des généraux et des amiraux, c'était pour avoir pleine licence d'exercer toutes sortes de pillages sur les malheureux matelots et soldats. Nous avons connu des hommes véridiques, et jouissant d'une bonne réputation, qui avaient servi dans l'expédition de la Havane, et nous les avons toujours entendus affirmer que les hideuses scènes décrites dans *Chrysal* n'étaient nullement exagérées. Cette attention paternelle aux besoins du soldat et du matelot, cette tutelle vigilante sur leurs droits et leurs intérêts, qui, de nos jours, font tant d'honneur aux officiers de terre et de mer, étaient alors entièrement inconnues. Les généraux, les amiraux, voyant le ministre déterminé à s'enrichir sans s'inquiéter de la fortune publique, ne songeaient point à cueillir des lauriers, mais à amasser des richesses. M. Pitt

Digitized by Google

le père et le général Wolfe parurent des êtres presque surnaturels, moins à cause de l'éloquence et des grands talens du premier, ou de l'habileté du second, que parce qu'ils avaient fait de l'honneur et de l'intérêt de leur patrie le grand objet de leurs travaux. Ils *osèrent*, pour me servir de l'expression classique, mépriser les richesses. L'homme d'état et le général de notre temps *n'oseraient* pas en faire un but.

L'amélioration comparative de nos mœurs et de notre gouvernement est, certainement en partie, l'effet de la propagation des lumières et du perfectionnement du goût; mais elle fut favorisée par les vertus privées et par le patriotisme du monarque vénéré qui a si long-temps régné sur nous. Chrysal parle souvent du frein que la sévérité de son front, jeune encore, imposait au vice et à la licence; et la disgrâce de plus d'un ministre dans le commencement de son règne eut évidemment pour cause l'abus qu'ils avaient fait des secrets que leurs places les mettaient à portée de connaître, pour augmenter leurs fortunes en spéculant dans les fonds publics. Tous les abus dans les départemens de l'administration ont également été réformés; le système des pots-de-vin (1) a été aboli, et tous les moyens de profits honteux ont été interdits autant que possible, aux employés de la bureaucratie. Ces règlemens salutaires ont été adoptés pour l'armée et pour la marine. Le commandant en chef de l'armée ne pouvait donner une preuve plus forte de son attachement à sa famille et à sa patrie (2), qu'en fermant ces plaies

(1) Perquisites, *revenant-bons*, *tours de bâton*.

(2) Le duc d'York, fils de Georges III, frère du roi régnant, et héritier présomptif de la couronne, mort le 5 Janv. 1827.—Ed.

Digitized by Google

honteuses qui minaient notre force militaire, et auxquelles l'auteur de *Chrysal* a si justement appliqué le *caustique* de sa satire.

Cette réforme n'était pas commencée du temps de Johnstone, qui, doué d'un caractère ardent, aurait pu dire avec raison, *difficile est satiram non scribere*. Il s'est donc livré sans réserve au penchant naturel de son caractère; comme la plupart de ses personnages étaient vivans, et dès-lors faciles à reconnaître, il leur offrait un miroir où ils pouvaient voir l'image de leurs traits les plus hideux. Son style est soutenu et énergique; son talent de personnification n'est pas moins remarquable; ses personnages se meuvent, respirent, parlent avec toute la vérité d'une existence réelle. Ses sentimens sont en général ceux d'un censeur hardi, fier, arrogant, et indigné contre un siècle lâche et corrompu. On ne peut cependant disconvenir que, dans sa haine et dans son mépris pour le vice et pour toutes les bassesses, Johnstone ne se montre trop indulgent envers Churchill et d'autres libertins, qui menèrent ouvertement une vie dissolue, parce que, disaient-ils, « cela vaut mieux que l'hypocrisie. » Il est des vices, il est vrai, qui peuvent se trouver mêlés à des qualités nobles et généreuses; mais, comme toute débauche a son principe dans l'amour de soi, il est à craindre que les mauvaises herbes ne viennent à croître assez vite pour étouffer les germes plus nobles, toujours plus lents à se développer.

La même indulgence pour la vie dissipée des villes semble avoir eu de l'influence sur l'aversion que Johnstone montra pour les méthodistes; il a peint leur fondateur, Whitefield, sous les traits

Digitized by Google

les plus odieux et les plus injustes. Ce n'est pas précisément l'affaire de l'éditeur d'une bibliothèque de romans de faire l'apologie des dogmes d'une secte qui tient pour criminels presque tous les amusemens; mais justice est due à tout le monde. Les dogmes particuliers des méthodistes favorisent à beaucoup d'égards les scrupules étroits, et ne sont point en rapport avec les progrès de la civilisation; ils sont propres aussi à exciter un enthousiasme exalté; leur influence sur des esprits d'un certain tempérament peut conduire aux funestes extrémités d'une présomption religieuse ou du désespoir. Mais, pour juger les autres comme nous voudrions être jugés, il faut analyser leur doctrine non dans les points sur lesquels ils diffèrent, mais dans ceux sur lesquels ils s'accordent avec tous les autres chrétiens; et si nous trouvons que les méthodistes recommandent une vie pure, une morale sévère et l'accomplissement des devoirs de la société, faut-il les dénoncer comme des hypocrites parce qu'ils s'abstiennent de ses plaisirs et de ses amusemens? Le nombre des méthodistes dût-il se multiplier au centuple, il resterait encore assez d'amateurs des théâtres et des beaux-arts. Quant à l'homme remarquable qui a fondé la secte, la postérité l'a vengé des outrages injustes auxquels il a été en butte pendant sa vie, et qu'il a supportés avec la patience magnanime d'un confesseur. La pauvreté dans laquelle Whitefield est mort a prouvé la pureté de son âme, et a réfuté la calomnie grossière qui l'accusait de s'approprier les souscriptions charitables que son éloquence encourageait si efficacement. La Providence se sert, pour l'accomplissement de ses grands desseins, des imperfections ainsi

Digitized by Google

que des talens de ses créatures ; l'enthousiasme de Whitefield servit à éveiller la conscience de milliers de personnes, que les froides exhortations d'un prédicateur ordinaire n'auraient pas tirées de leur apathie et de l'ignorance où elles étaient de leur état déplorable. Peut-être même l'Église anglicane a-t-elle moins souffert du schisme, qu'elle n'en a profité par l'émulation qu'il a excitée dans ses ministres. En un mot, si le portrait de Whitefield par Cowper est un peu flatté, il approche bien plus de l'original que la caricature de Johnstone :

« Il aimait le monde qui le haïssait : la larme « qui tombait sur sa Bible était sincère. Attaqué « par le mensonge, sa seule réponse fut une vie « irréprochable : et celui qui forgeait le trait, « et celui qui le lançait, trouvaient dans son cœur « tout l'intérêt d'un frère. Il hérita de l'amour « de Paul pour le Christ, de sa foi et de sa fermeté « inébranlable (1). »

Ces remarques nous sont dictées par la justice au sujet d'un ouvrage où cet homme mémorable est si gravement accusé. On ne peut guère les attribuer à un autre motif, car ceux qui probablement aimeraient à lire la justification de Whitefield ne la chercheront pas ici. Les lecteurs moins rigides dans leurs dogmes feront bien de

(1) He loved the world that hated him — the tear
That dropped upon his bible was sincere.
Assailed by scandal, and the tongue of strife,
His only answer was a blameless life ;
And he that forged, and he that threw the dart,
Had each a brother's interest in his heart.
Paul's love of Christ, and steadiness unbribed,
Were followed well in him, and well transcribed.

Digitized by Google

se rappeler que l'affectation d'appeler hypocrisie tous les témoignages d'une morale plus sévère, ou d'une pitié scrupuleuse, est tout aussi contraire à la saine raison et à la philosophie chrétienne, que celle qui attache l'idée d'un crime à des matières indifférentes, ou aux amusemens ordinaires de la vie.

Nous aimerions à croire que plusieurs des autres personnages peints par Johnstone, s'ils ne sont pas aussi grossièrement calomniés que celui de Whitefield, lui ont du moins inspiré des traits exagérés. Le premier, lord Holland, était un ministre élevé à l'école de ces temps corrompus, et le comte de Sandwich un libertin sans pudeur; ils avaient cependant des qualités, quoique *Chrysal* les voue à la haine inexorable de la postérité. On en peut dire autant de quelques autres; car Johnstone ne prétend pas que les crimes qu'il impute à ces personnes aient été littéralement commis; et il convient d'avoir imaginé les actions qu'il jugeait les plus analogues à l'idée qu'il s'était faite de leur caractère. Ainsi, il modifiait ses événemens sur l'opinion qu'il avait conçue d'avance, au lieu de former son opinion sur les faits.

Johnstone, jeune, ardent et hardi, paraît s'être livré au feu de sa composition, et il mêlait une véritable crédulité à la verve de son talent; aussi a-t-il poussé la louange jusqu'au panégyrique, et condamné sans retour ce qu'il ne voulait d'abord que censurer. Partout il se montre enchaîné par le cours de l'opinion populaire; et, excepté dans l'affaire de Wilkes, dont il paraît avoir soupçonné le patriotisme simulé, sa perspicacité va rarement jusqu'à découvrir les erreurs dans lesquelles tombe quelquefois l'opinion publique. Le

Digitized by Google

bill *pour la naturalisation des Juifs* venait d'occasioner une clameur générale, et nous voyons *Chrysal* non-seulement donner aux Israélites comme négocians le caractère le plus odieux, mais répéter la fable absurde qu'ils célébraient la Pâque en immolant des enfans chrétiens. C'est avec la même crédulité qu'il admet toutes les accusations accumulées contre les Jésuites, et qui donnèrent lieu aux clameurs générales pour leur suppression (1).

D'un autre côté, comme c'était la mode de dire que la guerre continentale, dont l'objet était la conservation de l'électorat de Hanovre, avait été entreprise pour défendre la religion protestante, Johnstone fit de l'athée égoïste, Frédéric de Prusse, le héros du protestantisme, et la prière qu'il lui prête serait très-bien placée dans la bouche d'un guerrier chrétien qui aurait tiré l'épée pour défendre la religion. C'est s'éloigner tellement de toute vraisemblance, que nous pensons que le romancier ne donnait pas là ses opinions, mais celles qui pouvaient lui mériter la faveur du public à cette époque.

Nous dirons cependant que, tout en sentant et en écrivant sous l'influence de l'opinion du moment, Johnstone a toujours exprimé dans ses écrits les sentimens d'un véritable Anglais, ami sincère des lois et de la prospérité de son pays, ce qui doit

(1) De ce que sir Walter Scott n'admet pas la vérité de toutes les accusations qui exprimèrent la haine inspirée par l'ordre justement flétri des Jésuites, il ne faut pas que leurs amis se hâtent de conclure que Walter Scott ne partage pas l'opinion la plus générale sur leur compte ; mais il reste assez de révélations prouvées contre cette société à la fois régicide et ennemie des peuples, pour que l'on puisse avouer que quelques-uns de ses crimes ont pu être exagérés. — Ed.

Digitized by Google

lui faire pardonner ses erreurs et ses préventions en maintes occasions; témoignant son respect pour la maison de Brunswick, il laisse à la postérité sa déposition contre la marche adoptée par Wilkes pour capter la faveur de la populace en calomniant le trône, exemple si bien suivi par les imitateurs de ce démagogue. Il est assez remarquable que, malgré le zèle de Johnstone pour le roi Georges et la religion protestante, il ne soit presque pas question dans *Chrysal* du parti jacobite expirant, dont les intrigues pouvaient fournir quelques anecdotes piquantes.

L'auteur de *Chrysal* donna à lord Mount Edgecombe, et au capitaine Mears, avec lequel il s'embarqua pour l'Inde, la clef des personnages qui figuraient dans son ouvrage : M. William Davis l'a publiée dans son *Recueil d'anecdotes bibliographiques et littéraires* avec l'avertissement suivant : « L'intention de l'auteur a été de tracer des caractères généraux, ainsi le lecteur doit exercer son propre jugement en faisant usage de la clef. » Cette clef est jointe au texte avec quelques notes explicatives des événemens et des personnages en place ou qui appartiennent à l'histoire. On a laissé les anecdotes scandaleuses, particulières, enveloppées du mystère qui les couvre dans le texte; et l'on a relevé quelques-unes des erreurs évidentes du satiriste. Mais, en retranchant tout ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans *Chrysal*, il restera encore dans cet ouvrage singulier assez de vérités pour disposer le lecteur à se féliciter d'être né un demi-siècle après les scènes qu'il lui retrace.

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

ROBERT BAGE.

Robert Bage, romancier distingué, était de cette classe d'auteurs qu'on ne rencontre qu'en Angleterre, cultivant avec succès les lettres et exerçant en même temps des professions regardées sur le continent comme incompatibles avec le caractère d'auteur. Chez presque tous les peuples, les littérateurs forment une *caste* à part, dans laquelle ils consentent à admettre les hommes élevés dans les arts qui tiennent aux sciences, à condition, généralement parlant, qu'ils renonceront à la partie lucrative. Les simples citoyens sont exclus de la caste, comme *les roturiers* l'étaient autrefois de la société *de la noblesse*. En France ou en Allemagne, Bage, fabricant de papier, et Richardson, imprimeur, employant leur papier et leurs presses à la publication de leurs ouvrages, paraîtraient des espèces de phénomènes (1).

(1) L'assertion de sir Walter Scott nous semble trop générale.

Digitized by Google

Miss Catherine Hutton, fille de M. Hutton de Birmingham, antiquaire bien connu, a communiqué à l'éditeur un mémoire contenant quelques circonstances de la vie de Robert Bage. Une analogie de talent et des relations de commerce avaient lié d'une étroite amitié M. Hutton et notre auteur. Ce mémoire est très-intéressant, et les extraits des lettres de Bage prouvent qu'au milieu de l'amertume des préjugés politiques, de l'embarras des affaires commerciales, et de la routine ennuyeuse de sa profession, l'auteur des *Dunes de Barham* (*Barham Downs*) avait conservé la douce gaieté de son caractère. On serait tenté de croire que l'auteur a tiré du brouillon de sa correspondance les traits distinctifs des hommes d'affaires qui figurent dans ses romans.

Le père de Robert Bage avait une papeterie à Darley, hameau situé sur la rivière Derwent, près de Derby. On ne parlait guère de lui que pour remarquer qu'il avait eu quatre femmes. Robert était fils de la première; il était né à Darley, le 29 février 1728. Sa mère mourut peu de temps après, et son père quitta Darley pour aller demeurer à Derby, où Bage fut élevé dans une école ordinaire. Il y fit des progrès tels, qu'il excita l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui le connaissaient. A sept ans il savait déjà assez bien le latin.

Il apprit ensuite la fabrication du papier, sous la direction de son père, qui avait conservé sa papeterie de Darley.

On a vu en France Rétif de la Bretonne, qui fut à la fois, *prote* et auteur. Il serait facile d'en citer d'autres. — Ed.

Digitized by Google

A vingt-trois ans Bobert Bage épousa une jeune personne qui avait de la beauté, du bon sens, un heureux caractère et de l'argent. Il est probable que le premier de ces avantages fut le premier oublié; mais le bon sens et le bon caractère assurèrent le bonheur de la vie domestique de Bage: l'argent l'aida à établir à Elford, à quatre milles de Tamworth, une papeterie qu'il a dirigée jusqu'à la fin de sa vie.

Quoiqu'il suivît ses affaires avec beaucoup d'attention, et qu'il fabriquât le meilleur papier du canton, la direction de sa manufacture et ses occupations littéraires ne suffisaient pas à un esprit aussi étendu que celui de Robert Bage. Sa manufacture marchait toute seule avec la régularité d'une machine, et lui laissait un loisir qu'il employait à satisfaire sa soif de connaissances. Il apprit le français sans le secours d'un maître; et l'usage, peut-être trop fréquent, qu'il fait de cette langue dans *la Belle Syrienne* (*the Fair Syrian*) prouve qu'elle lui était familière. Il y avait neuf ans qu'il était marié quand il se mit à l'étude des mathématiques; et il a probablement voulu se désigner lui-même en faisant dire à un de ses personnages, « qu'il est redevable à cette science « d'une grande rectitude d'idées, et d'un goût « pour l'uniformité dans les actions ordinaires « de la vie. »

Bage forma, en 1765, une société de commerce avec trois personnes; le célèbre docteur Darwin était un des associés, et l'entreprise était une fonderie de fer. Au bout de quatorze ans, époque fixée pour la liquidation de la société, Bage se trouva en perte, à ce que l'on croit, d'une somme de quinze cents livres sterling. La raison

Digitized by Google

et la philosophie du fabricant de papier auraient eu long-temps à lutter contre un échec aussi considérable ; l'homme de lettres eut recours au consolateur éprouvé du malheur, du besoin et de la prison même : une occupation littéraire. Il composa un roman en deux volumes, qu'il vendit trente livres sterling au libraire Lowndes. En 1781, *le Mont Hennet* (*Mount Hennet*) annonça un nouveau romancier remarquable par l'esprit, l'imagination et la gaieté, par ses opinions libérales et ses connaissances étendues. Mais, comme le dit Bage lui-même : « Un éloge exagéré « est une mauvaise lettre de recommandation ; » et la vérité, qui était son idole, exige que nous reconnaissions que *le Mont Hennet* pèche souvent contre la bienséance.

Bage publia successivement *les Dunes de Barham* (*Barham Downs*) en 1784, deux volumes ; *la Belle Syrienne* (*the Fair Syrian*) en 1787, deux volumes ; *Jacques Wallace* (*James Wallace*) en 1788, trois volumes ; *l'homme tel qu'il est* (*Man as he is*), quatre volumes, en 1792 ; et *Hermsprong, ou l'Homme tel qu'il n'est pas*, en 1796, trois volumes. C'est peut-être une chose sans exemple en littérature que de six ouvrages différens, composés dans un espace de quinze années, le dernier soit incontestablement le meilleur. Plusieurs des romans de Bage ont été traduits en allemand, et publiés à Francfort.

Ceux qui ont lu la vie de Cowper, par Hayley, ne seront pas fâchés d'entendre l'auteur leur parler de lui-même, plutôt que son biographe. C'est ce qui nous engage à donner quelques extraits des lettres de Robert Bage à son ami William Hutton,

Digitized by Google

de Birmingham. Hutton a acheté presque tout le papier que Bage a fabriqué dans le cours de quarante années; et, quoique les lettres de Bage fussent des lettres d'affaires, elles sont écrites dans un style qui lui était particulier. L'amitié se mêle plus ou moins aux détails d'affaires; car le commerce n'avait pas éteint dans l'âme de Bage ce noble sentiment.

Comme fabricant de papier, Bage dit à son ami :

28 mars 1785.

« Je te jure que je suis un des hommes du monde qui prennent le plus de précautions avec *l'accise* (1). Dans les cas douteux, j'interprète la loi contre moi-même, et si je me croyais vulnérable en quelque endroit, j'endosserais l'armure d'Achille. Je suis déjà armé de pied en cap des armes de la droiture; mais tout cela ne signifie rien avec nos gens de l'accise. »

15 août 1787.

« Oh! comme je voudrais que tu exerçasses tout ton esprit à écrire une histoire de l'accise, pour faire connaître l'injustice, l'inégalité, qui président aux clauses des actes du parlement, et cette éternelle tendance à opprimer les sujets. Ce serait le livre le plus utile à faire. Tu ne peux recevoir dans ton magasin que du demi-bleu, et encore au risque d'avoir des contestations avec les seigneurs de l'échiquier; car je ne sais si j'ai bien compris certaines gens qui n'ont que bien rarement la bonne fortune de s'entendre

(1) Impôt direct. — Ed.

Digitized by Google

eux-mêmes. Le papier que j'ai envoyé est au prix le plus bas que puisse le donner un fabricant pour vivre, et boire de la petite bière. »

10 décembre 1788.

« Les auteurs, surtout quand ils ont acquis une certaine réputation, doivent être sincères, et dire des *choses muettes* le bien et le mal qu'il y a à en dire. Le papier fait avec des cordes n'est pas assez épais, je l'avoue; mais pourquoi l'habiller de la tête aux pieds, comme tu l'habilles? Si j'y vois clair, il a de bonnes qualités, et j'espère que les bons habitans de Birmingham les découvriront. Mais il est trop mince! j'en suis réellement fâché; comme je ne saurais le rendre plus épais, tout ce que je puis faire, c'est de réduire le prix. Tu proposes six sous par rame! j'y consens. Si tu crois qu'il faille rabattre douze sous, rabats-les. Concilie la justice et la pitié; je t'abandonne à leur influence réunie. »

23 février 1789.

« La certitude que je ne puis donner mon papier au prix stipulé est ce qui me l'a fait fabriquer trop mince. Il faut cependant corriger ce défaut, et je le corrigerai, que tu doives changer mon prix ou non. Il vaut mieux renoncer à quelque profit que de changer un bon renom contre un mauvais. »

11 mars 1793.

« Je ne suis pas un faiseur de comptes. Je ne vois pas pourquoi je me donnerais la peine d'en faire; puisque tu peux les faire toi-même, et que surtout il est probable que tu les feras mieux

Digitized by Google

à mon gré que je ne pourrais les faire. Si le papier est si fort au-dessous du poids que tu sois obligé de diminuer le prix, je supporterai avec toi la perte. Si tu en as une trop grande quantité, rabats un shilling par ballot; rabats-en deux. Tu es disposé, je le vois avec plaisir, à me traiter en ami. »

30 juin 1795.

« Tout est contre moi. Les ouvriers me demandent des prix que je ne puis donner; les femmes menacent de démolir ma fabrique; les chiffons haussent de valeur à cause du fret et de l'assurance; les officiers de l'accise saisissent mon papier! Pourras-tu me dire si messieurs de l'accise peuvent saisir du papier qui a été laissé à la disposition du fabricant! du papier qui a été marqué, timbré, signé par l'officier de l'accise? du papier qui a payé le droit d'accise? Fait-on de ces choses-là? Faut-il que je me pende?

6 juin 1799.

« Tu ne saurais t'imaginer à quel point les officiers de l'accise sont tourmentans pour la couleur. Ne voulaient-ils pas saisir une assez grande quantité de papier commun, que la gelée avait blanchi? Ils ont une antipathie décidée pour tout ce qui est plus blanc que la toile à sac. »

Bage avait effectivement eu du papier saisi par les officiers du fisc; ce même papier lui avait été rendu; il avait été saisi une seconde fois et rendu encore. Si sa prudence et son intégrité sont manifestes dans les extraits de ses lettres que l'on vient de lire, l'ignorance et la folie des gens de l'accise sont évidentes.

Digitized by Google

Nous allons donner quelques extraits qui ont un rapport moins direct avec son commerce de fabricant de papier.

« J'en jure par Junon, mon cher Guillaume, il n'existe pas au monde un homme qui désire plus d'avoir des relations avec un autre que je désire d'en avoir avec toi. Le lien qui nous unit ne saurait être rompu sans me causer une douleur égale à la torture. Tu n'es pas aussi certain d'avoir trouvé la place où Henri VII fut perdu, que tu dois l'être d'avoir trouvé Elford et un ami. »

« J'ai reçu ton pamphlet (1), et je ne sais pas si je ne l'ai pas lu avec plus de plaisir qu'aucun de tes autres ouvrages. Il y a de la chaleur, et les raisonnemens sont justes. Souviens-toi seulement que ta satire est dirigée contre les institutions des jurés et les cours des comtés ; tu aurais dû te borner à en censurer les abus. Mais pourquoi m'adresses-tu des injures à moi ? N'as-tu pas eu connaissance du *Mont Hennet* et des *Dunes de Barham* avant la publication de ces ouvrages ? Oui, certainement. Je crois que tu as eu également connaissance de *la belle Syrienne*. De quoi donc m'accuses-tu ? Sois donc juste ; pourquoi donc me traites-tu d'incrédule ? Je crois tout ce que tu dis. J'attends avec impatience ton *Histoire de Derby*. Je suis assez hargneux pour grogner de payer trente pour cent *ad valorem* sur mes cartons, car je paie cela et plus, comme si l'on pouvait faire trop pour son roi et pour son pays. Mais je serai dédommagé de tout quand ton *Histoire de Derby* paraîtra. »

« Miss Hutton a été le pacifique messager des bonnes dispositions des journalistes. Je savais

(1) Dissertation sur les jurys.

Digitized by Google

qu'elle avait du goût et du jugement; je savais encore que ses éloges iraient au-delà des justes bornes; mais je croyais aussi qu'elle ne consentirait pas à flatter sans fondement. »

« Déjeuner tranquillement, faquin! C'est aussi ce que je fais quand ma maison ne fume pas, que ma femme ne gronde pas, que les journaux ne me donnent pas d'humeur, que mes ouvriers ne clabaudent pas pour une augmentation de salaire. Mais il faut que je gagne mon pain, en mangeant aussi peu que possible; car milord Pitt voudra avoir tout le surplus. N'importe; dans dix ans je ne me soucierai de rien (1). »

« Encore une assemblée de mes ouvriers! encore une augmentation de gages! c'est la troisième. Comment tout cela finira-t-il? William Pitt paraît recourir à une autre de ses manœuvres : l'invasion, au moment où le parlement va s'assembler, afin que, dans notre effroi, nous donnions notre argent sans crier. »

» Si tu es retourné dans le pays de Galles, et que tu ne sois pas mort d'extase, j'espère avoir bientôt de tes nouvelles. En attendant je suis toujours, et toujours davantage, tout à toi. »

« Je crains bien que ta manière de m'envoyer des billets des uns et des autres ne m'expose à en voir revenir souvent qu'il faudra rembourser. Mais je n'ai reçu de toi que du bien; pourquoi n'en recevrais-je pas quelque mal? Dans ce pays, le plus beau, le plus libre, le meilleur des pays possibles, tout va de mal en pis, et pourquoi pas toi aussi? »

« J'ai eu beau chercher dans ta dernière lettre

(1) Bage mourut huit mois après la date de cette lettre, qu'il écrivait le 24 janvier 1801.

Digitized by Google

la mauvaise humeur que tu prétends qu'il y a, je n'ai pu la découvrir. Et dis-moi, je te prie, pourquoi aurais-tu de l'humeur si tu pouvais en avoir? Détourne ton courroux de moi, et porte-le sur les vents et les brouillards. Je crains qu'à l'avenir tu ne t'en prennes aux chiffonniers de Londres et d'Allemagne, où les prix ont augmenté, où ils augmentent et devraient diminuer, mais ne diminueront point, parce que nous commençons le siècle par ne pas faire ce que nous devrions faire. Ce que nous ferons à la fin, c'est ce que je ne sais pas, et ce dont je ne m'embarrasse pas. »

Au mois d'octobre 1800, Bage alla voir Hutton à Birmingham, où Hutton passait les heures de la journée qu'il donnait aux affaires. Miss Hutton et son père furent frappés de l'altération qu'ils remarquèrent dans les traits de Bage; ils crurent y apercevoir des symptômes alarmans, et le voir pour la dernière fois. Bage lui-même paraît avoir eu cette idée : en quittant ses amis, il pressa affectueusement la main de Samuel Hutton, petit-neveu de M. Hutton, et lui dit : « Adieu, mon « cher enfant, nous nous reverrons dans le ciel. »

Il paraît cependant que, rendu chez lui, Bage se flattait de revoir encore son ami dans ce monde. Deux mois plus tard il écrivait à Hutton : « Dis « à miss Hutton que j'ai pensé à elle cent fois « depuis que je ne l'ai vue ; c'est au point que « je craignais d'en être amoureux. Je l'aime « autant qu'un homme qui a soixante et treize ans « et qui est marié doit aimer. Je pense souvent « à l'aller voir, et je tâcherai de réaliser ce pro- « jet, mais pas encore. »

Au mois d'avril, il pouvait à peine écrire une

Digitized by Google

lettre. En juin il était mieux, et s'occupait des affaires de sa fabrique; mais dans une réponse à son ami, qui lui annonçait qu'il avait le dessein de lui faire une visite, il disait : « J'aurais été « bien aise et fâché, mon cher Guillaume, de te « voir à Tamworth. » Il mourut le 1er. septembre 1801.

Bage avait quitté Elford pour aller demeurer à Tamworth, où il passa les huit dernières années de sa vie. Sa femme lui survécut, mais elle est morte depuis. Il avait eu trois fils; il en perdit un au moment où il approchait de la virilité. Il fut très-affecté de la perte de ce fils. L'aîné, Charles, avait établi une filature considérable de coton à Shrewbury. Il est mort en 1822, à l'âge de soixante et dix ans. Édouard, le plus jeune de ses fils, fut placé apprenti chez un chirurgien apothicaire à Tamworth, où il exerça ensuite sa profession. Il est mort plusieurs années avant son frère. Ils avaient tous deux hérité d'une grande partie des talens de leur père et de toute son intégrité.

Robert Bage était d'une taille au-dessous de la moyenne, mince, mais bien proportionnée. Il avait le teint blanc et coloré, des cheveux blonds et naturellement bouclés. Sa physionomie, très-expressive, avait de la douceur, ses manières étaient polies et son âme très-ferme. Il avait une intégrité à toute épreuve, et une aversion invincible pour l'imposture. L'humanité, la bienfaisance, la générosité que l'on remarque dans les caractères de ses héros, n'étaient pas étrangères au sien, et sa vie privée en offrait continuellement la preuve. Il donnait de l'argent à des personnes qu'il n'avait jamais vues, et parce qu'il avait entendu dire

Digitized by Google

qu'elles étaient dans le besoin. Il gardait ses domestiques et ses chevaux jusqu'à la dernière vieillesse; car hommes et quadrupèdes lui étaient attachés. Sa conduite envers ses fils fut, dans leur enfance, celle d'un père tendre; quand ils devinrent hommes, il les traita en hommes et en égaux, et encouragea en eux l'indépendance de caractère et de conduite qu'il réclamait pour lui-même.

En parlant des domestiques, Bage dit dans *la Belle Syrienne* : « Je plains ces malheureux maîtres « qui par une gravité imperturbable étouffent les « émotions d'un cœur affectionné, dans la crainte « qu'il ne sorte de la bouche d'un domestique « des paroles familières qui choqueraient leur « orgueil. »

Dans le même ouvrage il dit d'un père : « Au « lieu de la verge de fer, il employait l'auto- « rité de la douce persuasion, cultivait les affec- « tions de ses enfans par un commerce continuel « avec eux, et par une tendresse qui ne se dé- « mentait jamais. »

Peu importe dans quelle bouche Robert Bage met ces sentimens : ils étaient dans son cœur, il ne s'en écarta jamais, et tout ce qui l'environnait s'en ressentait.

Charles Bage, fils aîné de notre auteur, l'a comparé avec son ami Hutton, dans une lettre à miss Catherine Hutton, en date du 6 octobre 1806, qu'elle a bien voulu nous communiquer.

« Le contraste entre la vie de votre père et « celle du mien est curieux. Ils avaient tous deux « de grands talens; ils étaient tous deux d'un ca- « ractère doux, sensible, bienfaisant, qui était « peint dans leur physionomie. Ils étaient indignés

Digitized by Google

« des excès de l'orgueil et du pouvoir ; ils étaient « industrieux, et aimaient beaucoup la littéra« ture. Avec toutes ces qualités, qui leur étaient « communes, leur succès dans la vie a été bien « différent. Mon père n'a jamais ambitionné les « richesses, et n'a jamais été dans l'opulence. « Les talens du vôtre étaient continuellement ex« cités par le contact du monde ; ceux du mien « étaient arrêtés par sa résidence habituelle dans « le voisinage d'une petite ville dont il fuyait « la société, parce qu'il n'y trouvait pas le charme « de la conversation qui convenait à un esprit « aussi cultivé que le sien. Mais tel est l'empire « de l'habitude que, quoique dans sa jeunesse il fût « étourdi et aimât le monde, il finit par mettre « son bonheur à lire, à écrire et à faire un qua« drille avec des femmes, dont il paraît qu'il « préféra toujours la société à celle des hommes. »

Après avoir donné au lecteur une idée de la vie et du caractère de Bage, nous allons présenter quelques observations critiques sur ses ouvrages.

L'objet que se proposait Robert Bage dans les romans qu'il a publiés, était plutôt de tracer des caractères que de faire des histoires ; plutôt de propager ses opinions philosophiques et politiques, que d'amuser le lecteur par les événemens merveilleux d'une fiction, ou de l'intéresser aux malheurs de ses personnages. Il n'est pas douteux qu'un homme du caractère de Bage ne fût de bonne foi dans les opinions qu'il chercha à répandre. Il adopta la marche de Voltaire et de Diderot, qui, pour rendre plus formidables leurs

Digitized by Google

attaques contre le système religieux et politique qu'ils voulaient changer, rassemblèrent toute leur artillerie dans des contes amusans. Bage a emprunté de ces romans de l'école française son style élégant, badin et ironique; et s'il ne peut être comparé à ses modèles pour l'esprit, il faut convenir que dans plusieurs passages il a une veine d'*humour* anglaise dont Voltaire lui-même est privé.

Nous ne nous étendrons pas sur le but et la tendance de ces ouvrages. Le style de Bage indique assez qu'il avait eu une éducation de quaker, et dans tous ses ouvrages ces chrétiens primitifs sont peints sous les couleurs les plus aimables. Cependant il ne s'est pas conformé aux dogmes de la secte, et il s'était jeté dans le vague du scepticisme.

Un sectaire qui se fait incrédule par raisonnement, ne pouvait être partisan de l'Église anglicane ni des doctrines qu'elle enseigne. On doit peut-être attribuer en partie les opinions politiques de Bage aux fréquentes visites des officiers de l'accise, qui percevaient un impôt destiné à soutenir une guerre qu'il n'approuvait pas. Il était assez naturel qu'un homme qui ne voyait dans les percepteurs de l'impôt que des sangsues publiques, et dans les soldats soudoyés par cet impôt que des assassins patentés, pensât que toutes les affaires de ce monde étaient conduites par un mauvais génie. S'il avait la conscience du talent, il pouvait bien s'imaginer qu'il avait une mission pour rétablir l'ordre moral. C'est une opinion très-répandue en France, et parmi nous chez les admirateurs de l'école philosophique française, que les hommes de lettres sont les hommes les plus ca-

Digitized by Google

pables de constituer des gouvernemens, ou en d'autres mots, que plus aisément et mieux on fait un livre, plus on est propre à gouverner un État. Quiconque a lu les ouvrages de l'ingénieuse madame de Staël, une des femmes les plus remarquables de son époque, s'aperçoit qu'elle a cru, jusqu'au dernier moment de sa vie, qu'on devait faire les révolutions et gouverner les empires par des pamphlets lancés à propos dans le public. Une nation qui jouit depuis long-temps du bienfait de la liberté de la presse ne croit pas si généralement à l'omnipotence des talens littéraires. Elle sait que toutes les questions peuvent être débattues sous différens points de vue, et rarement elle adopte une proposition uniquement parce qu'elle a été faite et discutée par un orateur habile. Je ne pense point qu'une bonne cause ait beaucoup à redouter d'une discussion libre, et je reconnais que les romans de M. Bage sont l'œuvre d'un vrai talent, quoique je ne partage ni ses opinions religieuses, ni ses doctrines politiques. Ces ouvrages sont plus propres à confirmer dans leur manière de penser ceux qui ont des idées semblables, en leur procurant un triomphe aux dépens de leurs adversaires, qu'à convaincre ceux qui voudraient examiner avec calme. Quand on est disposé à brûler en effigie un homme que l'on croit dangereux, on s'embarrasse peu si son costume et sa ressemblance sont exagérés. Il est de même facile à un auteur de faire la caricature de ceux qu'il considère comme des ennemis, ou un portrait flatteur et d'imagination de ceux en qui il voit des amis. Quand on observe le monde avec impartialité, on est bientôt convaincu que M. Bage n'a pas saisi les traits caractéristiques qui distinguent les

Digitized by Google

classes supérieures et inférieures de la société. Il est bien vrai que les diverses classes sont sujettes à des tentations qui leur sont particulières, et leur situation relative sert à faire apprécier toute la sagesse de cette prière : « Ne me donne ni les « richesses ni la pauvreté. » Mais ces inclinations instinctives diffèrent de celles dont M. Bage fait les attributs particuliers des classes supérieures et inférieures. En général, les grands seigneurs de ses romans rappellent les géans des anciens romans de chevalerie, dont la haute stature indiquait seule les mauvaises qualités, et qu'il fallait combattre et couper en morceaux parce qu'ils avaient quelques pouces de plus que le commun des hommes. Les vices des hautes classes sont autres que ceux que Bage a peints. De nos jours, les gens de qualité sont trop indifférens ou trop indolens pour avoir ces passions violentes et irrégulières qui en faisaient de petits tyrans et des oppresseurs au temps de la féodalité. Leur grand défaut est un manque d'énergie, ou, pour parler plus clairement, une apathie que troublent à peine les risques auxquels ils exposent leur fortune pour jouir d'une excitation momentanée. Dans le nombre des hommes de haut rang et de talent qui restent échoués sur les bords du « lac de l'Oisiveté » de Spenser (1), on en trouverait beaucoup qui n'ont besoin que d'être réveillés de cette apathie pour mériter notre estime ; et parmi ceux qui inspirent plus de mépris que de pitié, c'est encore une apathie égoïste qui est leur attribut dominant.

Les habitudes des classes inférieures sont loin de produire exclusivement cette abondante moisson

(1) Allusion à une des allégories du poème de Spenser (*the fairy Queen.*) — Ed.

Digitized by Google

de vertus et de générosité que les écrits de Bage nous donneraient le droit d'attendre d'elles. Il faut convenir, au contraire, qu'elles sont assez naturellement mécontentes de leur condition, trop souvent disposées à saisir les jouissances passagères que le hasard leur présente, et facilement tentées par la promesse d'améliorer leur sort, ou au moins d'étendre la sphère de leurs plaisirs aux dépens de leurs mœurs.

Quand on veut tenir la balance égale on est porté à croire que, dans la société, la condition la plus favorable à la vertu est celle de l'homme qui n'est ni dans le besoin ni dans l'abondance; de l'homme qui n'est pas tellement au-dessus de la nécessité de se livrer au travail qu'il puisse être blasé bientôt par la satisfaction de ses désirs, mais qui n'est pas dans un rang assez bas pour être exaspéré par sa lutte contre l'indigence, ou captivé par les séductions auxquelles l'indigence rend difficile de résister.

Après avoir essayé de tracer cette distinction entre les vices des classes riches et ceux des classes indigentes, nous invitons le lecteur à prendre ces mots dans un sens relatif. Les hommes ne sont pas riches ou pauvres en raison de leurs moyens de fortune, mais plutôt de leurs besoins et de leurs désirs. Celui qui sait proportionner ses dépenses à son revenu, quelque modique qu'il soit, résiste aux tentations qui assiégent l'indigence; et l'homme riche qui se fait un devoir de bien employer sa richesse sera également à l'abri des piéges dont l'opulence est entourée.

Les fausses couleurs sous lesquelles Bage présente les diverses classes de la société ne sont pas la seule erreur que l'on remarque dans ses

Digitized by Google

écrits. On y trouve une tendance dangereuse à relâcher les principes de la morale sur la question où son joug est peut-être le plus salutaire et le plus utile à la société.

Fielding, Smollett et d'autres romanciers, en feignant de ne pas blâmer avec assez de sévérité cette violation de la morale, qu'on traite trop légèrement de peccadille chez les hommes, ont peut-être eu tort ; mais, dans quelques occasions, Bage s'est permis cette licence avec l'autre sexe : il va quelquefois jusqu'à se jouer des liens du mariage, de toutes les institutions sociales la plus favorable à la religion et au bon ordre, et celle qui, dans ses conséquences, établit le mieux la distinction qui sépare l'homme des vils animaux. Toute l'influence que les femmes ont dans la société ; leur droit à l'exercice de ces soins maternels qui sont notre éducation première ; l'empire salutaire qu'elles exercent avec douceur pour réprimer les passions de l'homme ; ce don qu'elles ont de protéger notre jeune âge, et de rendre moins triste notre vieillesse : toutes ces choses dépendent tellement de la pureté de leurs mœurs et du charme que la chasteté répand autour d'elles, que laisser percer un doute sur le prix de leur vertu, c'est enlever la pierre angulaire sur laquelle repose la société civile avec tous ses avantages et toutes ses consolations. On conçoit facilement que miss Ross, dans *les Dunes de Barham*, soit victime des artifices d'un séducteur, dans des circonstances faites pour exciter la compassion, et nous ne poussons pas le scrupule jusqu'à dire qu'elle ne peut plus reparaître dans la société lorsque sa conduite subséquente a pu faire oublier son erreur. Mais elle devrait s'y

présenter dans l'attitude du repentir, et non comme une personne qui réclame un droit à une place dont elle ne fut jamais déchue. Son déshonneur ne peut pas être aux yeux d'un mari une tache assez commune pour en faire le sujet d'une excellente plaisanterie dans une lettre à son ami. Elle doit penser à ses erreurs, non pas seulement avec repentir, mais encore avec une véritable humiliation. Les lois de la société l'exigent de celle même qui a été trompée et que l'on est porté à plaindre; il ne pourrait y avoir d'autres concessions là-dessus sans ouvrir la porte à la licence. A cette absence de principes se joignent souvent des expressions peu délicates, faute essentielle contre le goût, mais qui est à nos yeux moins condamnable que le reproche que l'on peut faire aux romans de Bage de tendre à relâcher les principes d'une morale nécessaire au bon ordre et au bonheur de la société. Ces expressions ont été un peu châtiées dans l'édition que nous en avons publiée, et s'il en reste encore qui prêtent à la censure, elles trouveront leur excuse dans l'exemple des romanciers plus anciens que Bage.

Après avoir relevé cette grande erreur de Bage sous le rapport des mœurs, nous ferons aussi remarquer que ses opinions sur la conduite de l'autre sexe ne sont pas des règles plus exactes que celles qui le rendent si indulgent pour les faiblesses des femmes. Hermsprong, qu'il offre comme un modèle idéal de la perfection humaine, est un homme qui, dégagé de tout ce que les nourrices et les prêtres lui avaient enseigné, entre dans le monde sans se soumettre à aucun frein religieux ou politique, qui ne reconnaît de règles de conduite que celles qu'il s'est faites lui-même, et qui évite

Digitized by Google

ou repousse toutes les tentations dont s'entourent les passions, parce que sa raison en aperçoit toutes les conséquences funestes. Selon l'expression énergique de notre poète moral, Wordsworth (1), c'est « un être raisonnant qui se suffit à lui-» même, un être intellectuel qui comprend toute » chose. »

Mais a-t-il jamais existé un tel homme? pouvons-nous croire à cette perfection dans un être à qui la nature a donné des passions et des faiblesses; qui se trouve sans cesse exposé à des tentations, et à qui on ne donne, pour les combattre, que les armes d'une philosophie pratique? Que le lecteur s'interroge lui-même : — Ne craindrait-il pas de s'écarter des sentiers de la morale et de la vertu, s'il croyait ne devoir compte de sa conduite qu'à lui seul, et s'il n'avait d'autre autorité que la raison, ce juge si sujet à être séduit et aveuglé par les sophismes que l'esprit humain appelle à son secours pour justifier les passions? Que le lecteur, dis-je, s'interroge, et si sa conscience répond affirmativement, il est « *ce monstre » sans défaut que le monde n'a jamais vu*, » ou il se trompe aussi grossièrement que ce bon dévot qui, rapportant toute sa conduite à une inspiration intérieure, ne croyait pas pouvoir être criminel au moment même où il commettait un crime.

Nous ne traitons pas ce sujet en théologien : la nature de notre ouvrage n'admet pas une discussion aussi grave. Mais nous rappellerons, même dans ces pages fugitives, à ceux qui croient n'avoir besoin pour guide que de la morale des philo-

(1) *Voyez*, sur ce poète et sur l'école des lacs, le *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*, par A. Pichot. — Éd.

Digitized by Google

sophes, ou plutôt des sophistes modernes, que depuis long-temps on a fait en grand l'essai de leur système. Quelle que soit la supériorité des modernes dans les sciences physiques, on ne contestera pas que sans le secours des lumières de cette raison, que l'on assure de nos jours être une règle suffisante de conduite, les anciens avaient sur la morale autant de lumières que les philosophes modernes. Toutefois, en reconnaissant ce que leur système a fait pour le perfectionnement de l'espèce humaine parmi ces professeurs de morale, il y a bien peu d'hommes qui aient laissé des exemples propres à accréditer la doctrine qu'ils enseignaient. Il y a eu, à la vérité, quelques philosophes qui ont été pour leurs disciples des modèles de conduite morale. Nous ne rechercherons pas avec sévérité si la vanité, le désir de paraître conséquent avec leurs doctrines, l'importance attachée au fondateur d'une secte, a été le principe de leurs actions, quoique le moindre de ces motifs soit un auxiliaire puissant pour la tempérance, lors même que l'âge, en calmant les passions, en a fait une vertu plus facile. Mais les satires de Juvénal, de Pétrone, et surtout de Lucien, nous montrent assez le peu d'effet que les doctrines de Zénon, de Platon, d'Épictète, de Socrate, d'Épicure, avaient produit sur leurs disciples, et le peu d'influence que la barbe du stoïcien, les subtilités de l'académicien, et les mortifications des cyniques, avaient sur les sectes dont les dénominations rappelaient les noms de ces grands philosophes. On voit que ces hommes, qui affectaient le mépris des plaisirs des sens, avaient tous les vices du siècle le plus corrompu, et y

Digitized by Google

ajoutaient l'hypocrisie de prétendre suivre pour règle de conduite les lois de la véritable sagesse et de la raison.

Si, dans les temps modernes, ceux qui ne reconnaissent de règle que la philosophie ne se sont pas livrés aux mêmes déréglemens, c'est parce que ces principes de religion qu'ils affectent de mépriser ont inculqué dans les esprits un sentiment moral, inconnu avant la propagation du christianisme. Depuis que la religion chrétienne est devenue celle de l'Europe, ce sentiment moral est presque inné dans la société européenne, et les novateurs ne peuvent en méconnaître l'influence : ils sont donc réduits à prétendre que la raison peut obtenir les mêmes résultats que les doctrines annoncées du haut de la chaire chrétienne, et pratiquées par les fidèles.

Enfin, pour opposer une autorité du même genre à une autre, nous engageons le lecteur à comparer le caractère du philosophe Square, de *Tom Jones*, avec celui des philosophes de Bage, et d'examiner sérieusement si un système de morale qui laisserait l'homme juge suprême et unique de ses actions, est bien propre à former un caractère noble, éclairé, généreux, et en état d'exercer sur les autres une grande influence par son énergie et des exemples continuels de vertu; ou s'il n'est pas plus vraisemblable que cet homme abandonné à sa raison, accommodant sa morale à ses penchans et à ses convenances, ne sera qu'un égoïste, un sophiste hypocrite, qui, ayant toujours le mot de morale, à la bouche, trouvera perpétuellement des prétextes pour se livrer à toutes les tentations auxquelles son intérêt et ses passions lui conseilleront de succomber.

Digitized by Google

Loin de nous la pensée de vouloir insinuer que les fausses notions de Bage l'aient égaré dans sa conduite. Ce que nous connaissons de sa vie privée indique tout le contraire. Son style, ainsi que nous l'avons déjà dit, nous fait penser qu'il appartenait à la secte morale et bienfaisante des quakers; et si leurs doctrines l'ont conduit à des opinions erronées, il n'a pu y puiser rien de favorable au relâchement des mœurs. Dans ses romans, les quakers sont toujours représentés sous des couleurs aimables; le caractère d'Arnold, et celui surtout de miss Carlile, sont des peintures admirables de l'alliance du talent et même de l'esprit aux sentimens et aux manières particulières de cette secte intéressante, qui se rapproche des institutions primitives de la foi (1).

Si Bage était lui-même sans vices, ses principes n'en sont pas moins propres à favoriser le vice dans la société. Des hommes d'un caractère plus hardi que le sien en pourraient abuser pour agir autrement que lui, et ce danger nous imposait le devoir de montrer qu'ils ne sont fondés que sur des sophismes.

Les ouvrages de Bage, abstraction faite de cette tendance pernicieuse, sont incontestablement d'un grand mérite. Ils sont amusans et instructifs. Son unique but est de développer le caractère de l'homme, et il faut avouer qu'il en avait trouvé le secret. La partie narrative de ses romans est rarement bien intéressante; c'est la conduite des personnages, comme êtres pensans et parlans, qui captive notre intérêt; et, contre l'ordinaire, le

(1) Il ne sera pas hors de propos de remarquer que la lecture de Bage a peut-être donné l'idée à Walter Scott d'introduire dans son roman de *Redgauntlet* le caractère original d'un quaker — Ed.

Digitized by Google

lecteur n'est presque jamais tenté de passer le dialogue pour arriver plus vite au récit des événemens. Les conversions subites et invraisemblables n'embarrassent nullement Bage. Sir Georges Osmond passe tout d'un coup de l'égoïsme et de l'avarice à la générosité et à la libéralité, parce que la vertu lui paraît aimable dans son frère et dans ses amis.

Bage ne connaît pas bien cette espèce de caractère formé par les professions ou la *nationalité*. Ses marins n'ont rien de piquant; ses Irlandais sont une charge de ceux que l'on voit sur la scène; ses Écossais sont une mauvaise caricature, et il leur fait parler un langage que l'on n'a pas parlé depuis la tour de Babel. Le talent de Bage consiste surtout à analyser les opérations secrètes d'une intelligence supérieure, comme celle de Paracelsus Holman; et ce mérite est grand, si l'on considère combien il est plus difficile de saisir la variété de caractère que produit l'habitude de ce travail métaphysique, que de peindre ceux qui reçoivent leur cachet individuel des mœurs et des usages du pays où ils se développent.

Il règne dans les romans de Bage un ton de légèreté et de gaieté agréable, et lors même que vous êtes tenté d'en vouloir à l'auteur de chercher à faire prévaloir la mauvaise raison sur la bonne, la facilité et l'*humour* de son style vous réconcilient avec lui. Nous ne croyons pas qu'on doive s'abstenir de lire les ouvrages d'un romancier aussi distingué, parce qu'ils contiennent des erreurs philosophiques. Nous avons tâché de les faire remarquer; et, comme nous sommes loin de penser que c'est dans des livres de cette na-

Digitized by Google

ture que les jeunes gens inconsidérés puisent leurs opinions sur des sujets graves, nous les recommandons aux oisifs, dans la persuasion qu'ils n'oublieront pas qu'une bonne plaisanterie n'est pas un argument : un romancier, semblable au maître d'un théâtre de marionnettes, dispose son drame à sa fantaisie, et, soit que le diable s'envolé en emportant Polichinelle, ou que Polichinelle étrangle le diable, cela ne prouve rien en faveur de la force comparative de l'un ou l'autre des personnages; cette force ne dépend que des caprices de celui qui fait mouvoir les ressorts secrets.

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

HORACE WALPOLE.

Le *Château d'Otrante* (1) n'est pas seulement remarquable comme un roman rempli d'intérêt, mais encore comme le premier essai d'une fiction moderne fondée sur la même base que les anciens romans de chevalerie. Dès le règne d'Élisabeth, on commençait à négliger ces vénérables légendes. Nous voyons, par les critiques du temps, que le poème de féerie (2) de Spenser dut son succès plutôt au sens mystique et allégorique qu'on y attachait qu'au récit des exploits chevaleresques considéré indépendamment de l'allégorie. Le théâtre, qui brilla bientôt d'un vif éclat, et les traductions des innombrables romanciers d'Italie procurèrent aux classes supérieures de la société les amusemens que leurs pères trouvaient à la lecture des légendes de *Don*

(1) *The Castle of Otranto.*
(2) *The fairy Queen.*

Digitized by Google

Belianis et du *Miroir de la Chevalerie*. Les énormes volumes qui avaient fait autrefois les délices de la noblesse et de la cour, dépouillés de leurs ornemens et réduits en abrégés, furent relégués dans la cuisine, dans l'appartement des enfans, ou encore sur la fenêtre du salon de quelques vieux manoirs.

Sous le règne de Charles II, le goût général pour la littérature française mit à la mode les lourds *in-folio* de La Calprenède et de Scudéri, ouvrages destinés à marquer la transition des anciens romans de chevalerie au roman moderne. Mais l'alliance était si mal conçue, que l'on retrouvait l'insupportable longueur des romans en prose de la chevalerie, les mêmes détails de combats, le même genre d'incidens surnaturels et extravagans, sans aucun de ces traits sublimes de génie ou d'imagination que l'on remarque souvent dans les romans du moyen âge. Toute la langueur sentimentale et les fades intrigues amoureuses de la *nouvelle* n'y étaient rachetées ni par la diversité des caractères, ni par la vérité du sentiment, ni par une observation fine dés mœurs. Cette sorte de composition fut à la mode plus qu'on ne pouvait s'y attendre, uniquement parce que l'on appelait ces romans des ouvrages d'amusement, et que l'on n'avait rien de mieux à mettre à leur place. Du temps même du *Spectateur*, *Clélie*, *Cléopâtre*, et *le Grand Cyrus* (comme il a plu à son barbare traducteur de le baptiser) étaient la lecture favorite du beau sexe. Ce mauvais goût commença à s'affaiblir dans les premières années du dix-huitième siècle, et disparut entièrement devant les ouvrages de Lesage, de Richardson, de Fielding et de

Digitized by Google

Smollett, au point que le nom de *roman* (1), aujourd'hui si respectable à l'oreille des antiquaires et des bibliomanes, était presque oublié lorsque *le Château d'Otrante* parut.

La position personnelle d'Horace Walpole, ingénieux auteur de cet ouvrage, était de nature à lui donner un goût décidé pour ce que l'on peut appeler le style gothique, expression à laquelle, avant lui, on attachait l'idée de tout ce qui était diamétralement contraire aux règles du bon goût.

Horace Walpole était fils de sir Robert Walpole, ce fameux ministre qui fut à la tête des affaires sous deux règnes successifs, et qui tint les rênes du gouvernement d'une main si ferme et si absolue, que son autorité semblait faire partie des droits de la famille de Brunswick. Horace naquit en 1717; il fut élevé à Éton, et se lia à cette école fameuse avec le célèbre Gray. Cette liaison continua pendant les premiers temps de leurs études à Cambridge, et d'un mutuel accord ils voyagèrent ensemble, en 1739. Il survint entre eux quelque mésintelligence, et ils se séparèrent sur le continent. La vivacité de Walpole et peut-être ses manières aristocratiques ne s'accordèrent pas avec les opinions et les habitudes de l'homme de lettres de profession. Lors de leur réconciliation, qui eut lieu dans la suite, Walpole prit franchement sur lui le tort de la rupture, et ils restèrent liés jusqu'à la mort de Gray.

A son retour en Angleterre, Walpole fut nommé membre du parlement, et débuta dans la carrière politique comme le fils du ministre le plus

(1) Les Anglais ont les mots *romance*, *tale* et *novel* pour exprimer les diverses espèces de romans. — Ed.

Digitized by Google

puissant qu'on eût vu en Angleterre depuis plus d'un siècle. Les fils d'un père placé à la tête du gouvernement avaient nécessairement leur part de cette cour que l'on est dans l'usage de faire aux proches parens de ceux qui disposent des grâces de l'État. Au sentiment d'importance que donnent de telles attentions se joignit l'habitude, contractée de bonne heure, d'associer l'intérêt de sir Robert Walpole, et même les affaires domestiques de sa famille, avec les partis qui existaient dans la famille royale d'Angleterre, et avec les changemens dans les affaires publiques de l'Europe. Il n'est donc pas étonnant que son fils, Horace Walpole, qui était naturellement porté à un goût très-prononcé pour les généalogies, et qui attachait un grand prix aux honneurs, ait été entretenu dans ces idées par les circonstances qui semblaient, pour ainsi dire, associer le sort de sa maison à celui des princes, et donner aux armoiries des Walpole, des Shorter et des Robsart, dont il descendait, une splendeur inconnue à ceux qui les portaient jadis. Si M. Walpole fonda jamais ses espérances de fournir une haute carrière politique sur l'importance de sa famille, la fin du pouvoir de son père, et le changement qui en fut la conséquence pour lui-même, le dégoûtèrent de prendre part aux affaires, et lui firent chercher de bonne heure des consolations dans la retraite, où il se livra à la littérature. Il conserva, à la vérité, sa députation au parlement pendant plusieurs années; mais il ne prit part aux débats de la chambre qu'en une seule occasion, pour défendre, avec beaucoup de dignité et d'éloquence, la mémoire de son père,

Digitized by Google

sans s'être jamais mêlé des affaires publiques. Dans ce qu'Horace Walpole a publié de ses vues et de ses idées personnelles, relativement au gouvernement, il paraît avoir aimé à favoriser l'esprit de parti, et à s'occuper du gouvernement plutôt pour avoir le plaisir d'intriguer pour l'intrigue elle-même, que pour faire adopter quelque mesure avantageuse pour lui, ou importante pour l'État. En 1758, âgé seulement de quarante-un ans, jouissant d'une fortune assurée, il renonça entièrement aux affaires publiques, pour se livrer, dans la retraite, à ses goûts et à ses études. Son père avait eu soin de le pourvoir de trois bonnes sinécures (1), en sorte que son revenu, administré avec une économie qu'il entendait mieux que personne, suffisait à ses dépenses d'amateur et pour maintenir son haut rang dans la société.

L'objet des études d'Horace Walpole était en grande partie le résultat de sa manière de penser et de sentir. Il y portait une imagination ardente, et un esprit vif, actif, pénétrant, qui était riche de connaissances diverses. Ses voyages avaient formé son goût pour les beaux-arts; mais la prédilection qu'il avait toujours eue pour le rang et pour la naissance avait lié ces deux branches d'étude avec celle de l'histoire des temps gothiques et des antiquités. Ses *Anecdotes de la peinture et de la gravure* (*Anecdotes of Painting and Engraving*) laissent souvent percer son goût favori; mais son *Catalogue des Rois et des Nobles qui ont été auteurs* (*Catalogue of Royal and Noble authors*), et ses *Doutes historiques* (*Historical*

(1) Ces sortes de places sont presque héréditaires dans quelques familles. — Ed.

Digitized by Google

Doubts), sont évidemment l'œuvre d'un antiquaire et d'un généalogiste. Le premier de ces deux ouvrages prouve le respect de H. Walpole pour la naissance et pour le rang; mais il nous semble peu propre à intéresser à l'une ou à l'autre. Il serait difficile, par aucun principe ou procédé de soustraction, de former une liste d'auteurs plébéiens qui en contînt un si petit nombre dont le génie fût digne de mémoire. Mais le faible de Walpole fut toujours de vouloir paraître ne pas aspirer à la faveur publique, dont il était pourtant jaloux, et de prétendre être un auteur privilégié, un membre du petit nombre des élus (1), qui ne veulent point descendre dans l'arène où combattent des écrivains de profession. Il se donnait donc pour un auteur qui n'écrivait qu'afin de satisfaire un goût particulier et employer quelques heures de loisir. Il y avait dans tout ceci une grande affectation, qui eut le sort ordinaire de l'affectation. Walpole fut très-sensible à la critique qu'il affectait de mépriser, et parfois piqué de l'oubli qu'il paraissait désirer.

Les *Doutes historiques* sont un exemple curieux de tout ce que peuvent les recherches minutieuses des antiquaires pour rendre incertains les faits les plus avérés de l'histoire générale. Il est aussi remarquable de voir comment, en défendant un système que H. Walpole n'avait d'abord adopté que comme un exercice littéraire, ses doutes acquirent dans son esprit la force d'une certitude sur laquelle il ne permettait pas de discussion.

Ses occupations domestiques, aussi-bien que ses études, sont la preuve d'un goût pour les antiquités anglaises qui n'était pas commun alors. Il

(1) *One of the right hand file.*

Digitized by Google

aimait, comme dit un de nos satiriques, « à contempler des joujoux gothiques à travers un verre gothique (1) ; » et la maison de Strawberry-Hill (2), qu'il choisit pour demeure, devint par degrés un château féodal, par l'addition de tourelles, de galeries et de corridors dont les sculptures, les panneaux et les vitraux peints étaient ornés d'écussons, de supports, de boucliers, de lances de tournois, et de tout l'arsenal de la chevalerie. L'architecture gothique est aujourd'hui tant à la mode, qu'on est surpris lorsque la maison de campagne d'un marchand retiré du commerce n'a pas des fenêtres en lancettes, des piliers en pierre, des vitraux peints, un buffet en forme de stalle de cathédrale, et une auge avec un fronton dans le style de la façade d'une ancienne chapelle. Mais, vers le milieu du dix-huitième siècle, lorsque H. Walpole commenca à faire revivre l'architecture gothique, et à nous apprendre comment les bas-reliefs, les cathédrales et les monumens pouvaient être appropriés à des manteaux de cheminées, à des plafonds, à des fenêtres et à des balustrades, il ne copiait pas la mode; il consultait son propre goût, et réalisait ses propres rêves dans la construction romantique de sa maison.

Walpole suivit dans ses études plus légères le même principe qui avait eu tant d'influence sur ses recherches historiques et sur son goût en architecture. Il était versé dans la littérature étrangère, et il s'en glorifiait avec raison ; mais ses connaissances dans ce genre étaient subordonnées à son principal objet comme antiquaire et généa-

(1) *To gaze on gothic toys through gothic glass.*

(2) Sur la route de Twickenham à Hamptoncourt. — Ed.

Digitized by Google

logiste anglais : il glanait dans les antiquités des sujets pour la poésie et le roman, comme pour ses controverses historiques. Ces recherches passent pour être assez ennuyeuses, mais c'est lorsqu'elles sont faites par des hommes dont l'imagination ne sait rien animer. Un Horace Walpole, un Thomas Warton, ne sont pas de simples compilateurs de ces faits arides que l'historien dédaigne de recueillir. Ils entrent dans les ruines qu'ils aiment, le flambeau du génie à la main. Le jeune poète n'est pas plus inspiré par la lecture de Virgile, que ne le sont de tels antiquaires par les peintures féodales de Froissart, si brillantes dans leur naïveté. Riche des connaissances acquises dans ses recherches sur les antiquités du moyen âge; inspiré, comme il nous l'apprend lui-même, par la construction romantique de sa demeure, M. Walpole résolut de donner au public un exemple du style gothique appliqué à la littérature moderne, comme il avait déjà donné un exemple de ce genre en architecture.

Dans son modèle de manoir gothique moderne, Walpole avait pris soin d'adapter aux commodités de notre siècle, et même à notre luxe, les sculptures variées et les ornemens des anciennes églises : son but dans *le Château d'Otrante* a été d'unir le merveilleux des aventures, et le ton imposant de la chevalerie des anciens romans, au développement de caractère et au contraste de sentimens et de passions que l'on trouve ou que l'on espère trouver dans le roman moderne. Incertain de l'accueil que le public ferait à un ouvrage conçu sur ce plan, et peut-être aussi ne voulant pas s'exposer au ridicule qui en suivrait la chute, Walpole publia le *Château d'Otrante*,

Digitized by Google

en 1764, comme une traduction faite par William Marshall de l'italien d'Onuphrio Muralto, sorte d'anagramme ou de traduction italienne du nom de l'auteur anglais (1). On soupçonna bientôt que l'ouvrage sortait d'une plume plus élégante que celle d'aucun William Marshall, et, dans la seconde édition, Walpole dévoila le secret. Il fait dans une lettre particulière le récit de l'origine de son ouvrage; cette lettre contredit l'assertion long-temps admise qu'il fut achevé dans huit jours.

9 mars 1765.

« Vous avouerai-je quelle a été l'origine de ce « roman? Je m'éveillai un matin du mois de juin « dernier, à la suite d'un rêve dont tout ce que « je puis me rappeler fut que je me trouvais « dans un vieux château (rêve bien naturel pour « une tête remplie comme la mienne d'histoires « gothiques), et que tout au haut de la balustrade « d'un grand escalier je voyais une main de géant « armée. Dans la soirée je pris ma plume sans « savoir le moins du monde ce que j'allais écrire « ou raconter. L'ouvrage prit de l'extension, et « je m'en amusai. Ajoutez que j'étais fort aise « de penser à autre chose qu'à la politique. J'étais « si occupé de mon roman (terminé en moins « de deux mois), qu'un soir j'écrivis depuis le « thé, vers six heures, jusqu'à une heure et demie « du matin; j'avais la main et les doigts si « fatigués, que la plume m'échappant, je ne pus « finir ma phrase, et que je laissai Matilde et « Isabelle causant ensemble, au milieu d'un pa- « ragraphe. »

(1) *Wall*, mur, *muro*; *pole*, perche, quelque chose de haut, *alto*. — Ed.

Digitized by Google

Il paraît que l'on ne douta pas dans le premier moment de l'authenticité de l'ouvrage. M. Gray écrivait à M. Walpole, le 30 décembre 1764 : « J'ai reçu *le Château d'Otrante*, et je vous en « fais mes remercîmens. Il est beaucoup lu ici « (à Cambridge) ; il fait pleurer quelques-uns « de nous, et nous fait redouter chaque soir « d'aller nous coucher. Nous croyons que c'est une « traduction, mais nous croirions que c'est une « histoire véritable, si ce n'était le saint Nicolas. »

A en juger d'après la lettre déjà citée, le voile de l'anonyme ne tarda pas à être un peu soulevé pour les amis de l'auteur ; il le fut entièrement pour le public par la préface de la seconde édition, dans laquelle la tendance et la nature de l'ouvrage sont brièvement commentées et expliquées. Le passage suivant d'une lettre à madame du Deffand semble indiquer que Walpole se repentait de n'avoir pas continué à garder l'incognito, et que, sensible à la critique comme tous les écrivains amateurs, il était plus piqué des critiques de ceux qui n'aimaient pas son roman de chevalerie, qu'il ne jouissait des éloges de ceux qui l'admiraient.

« Ainsi, dit-il à madame du Deffand, on a « traduit mon *Château d'Otrante*, probablement « pour tourner l'auteur en ridicule. Fort bien ; « je vous prie cependant de ne point relever ces « plaisanteries. Laissez les critiques dire ce qu'ils « voudront ; cela ne me fait rien du tout. Je n'ai « pas écrit pour notre siècle, qui ne peut souf- « frir que *la froide raison*. Je vous avoue, ma « chère amie (vous allez me croire plus fou « que jamais), que c'est le seul de mes ouvrages « dont je suis content. J'ai donné un libre essor

Digitized by Google

« à mon imagination qui s'est échauffée par ces « visions et les sentimens qu'elles excitaient. J'ai « écrit en dépit des règles, des critiques et des « philosophes ; et l'ouvrage ne m'en paraît que « meilleur. Je suis même persuadé que quelque « jour, quand le goût aura repris la place qu'oc-« cupe en ce moment la philosophie, mon pauvre « *Château* trouvera des admirateurs : nous « en avons déjà quelques-uns ici, car il va en « paraître une troisième édition. Je ne vous dis « pas cela pour mendier vos éloges. (1). Je vous « ai dit, dès le commencement, que vous n'ai-« meriez pas l'ouvrage : vos visions sont d'un genre « tout différent. Je ne suis pas fâché que le tra-« ducteur ait donné la seconde préface : la pre-« mière s'accorde pourtant mieux avec le style « de la fiction. Je voulais qu'on la crût an-« cienne, et presque tout le monde y a été « trompé. »

Si toutefois les éloges étaient atténués par la critique au point d'alarmer la sensibilité de l'auteur, les éditions multipliées, en divers formats, du *Château d'Otrante* ne laissent aucun doute sur l'estime générale qu'obtint l'ouvrage, ce qui dut vraisemblablement réconcilier M. Walpole avec le goût de son siècle. Ce roman a été considéré non-seulement comme le type original d'un genre particulier de composition, heureusement conçu et exécuté par un homme de talent, mais encore comme un ouvrage très-remarquable de notre littérature légère.

(1) Madame du Deffand avait écrit à M. Walpole qu'elle avait lu *le Château d'Otrante* deux fois ; mais elle n'ajoutait pas un mot d'éloge. Elle blâmait le traducteur d'avoir donné la seconde préface, surtout parce qu'elle craignait que cela n'indisposât Voltaire contre Walpole.

Digitized by Google

Horace Walpole continua le genre de vie qu'il avait adopté, depuis 1753 jusqu'à sa mort, à moins qu'on ne veuille voir un changement dans ses principes de *whiggisme*, qui, à ce qu'il nous assure lui-même, allaient presque au républicanisme, lorsqu'ils reçurent un contre-coup terrible de l'horreur que lui inspira la révolution française dès son origine. Il n'y eut rien de changé non plus dans ses manières, lorsque, par la mort de son neveu, il hérita du comté paternel d'Orford. H. Walpole avait alors près de soixante et quatorze ans; il prit à peine le titre de comte, et mourut quelques années après, le 2 mars 1797, dans sa maison de *Berkley-Square*.

Pendant que l'on imprime cette notice, nous trouvons, dans les *Souvenirs* très-amusans que miss Hawkins a publiés des premières années de son séjour à Twickenham, la description de la personne de M. Horace Walpole, avant 1772. Cette description donne l'idée de la personne et des manières d'un homme du monde vers le milieu du dernier siècle.

« Sa taille n'était pas seulement grande, mais, « à proprement parler, longue et mince; son « teint et ses mains surtout étaient d'une pâleur « maladive. Il avait l'œil très-brillant et pénétrant, « très-noir et très-vif. Sa voix n'avait pas un « accent sonore; mais elle était très-agréable, « et, si je puis m'exprimer ainsi, *très-comme* « *il faut* (*gentlemanly*.) Je ne me rappelle pas « bien son port; il entrait toujours dans l'appar- « tement avec cette manière de délicatesse af- « fectée que la mode avait alors rendue presque « naturelle; le chapeau entre ses mains, comme « s'il avait voulu l'aplatir, ou sous le bras; les

« genoux pliés, et marchant sur la pointe du « pied, comme s'il avait craint que le plancher « ne fût humide. — Voici sa toilette ordinaire : « en été, saison pendant laquelle je l'ai vu le « plus souvent, un habit complet, couleur la- « vande, la veste avec une petite broderie en « argent, ou en soie blanche, travaillée au « tambour; bas de soie gris, couleur de per- « drix; boucles d'or; manchettes, et, le plus « souvent, jabot de dentelle. Je me souviens qu'é- « tant enfant, je croyais qu'il n'était pas bien « habillé, quand il avait des manchettes de bap- « tiste à ourlet, à moins qu'il ne fût en deuil. « Il ne portait point de poudre en été, mais sa « perruque était plate, laissant voir son front « uni et pâle; en hiver il portait de la poudre. »

Nous pensons que cette respectable dame, à laquelle nous devons des détails très-intéressans sur plusieurs personnages distingués, a été un peu trop sévère sur les bizarreries gothiques de l'architecture de Strawberry-Hill. Les amis des beaux-arts se doivent une mutuelle indulgence, quand leur enthousiasme pour un objet favori les entraîne dans des extrêmes qui sont, pour la multitude, un véritable caviar (1). L'oreille de l'architecte ne doit pas juger précipitamment les conceptions savantes du musicien, et l'œil du musicien doit avoir quelque indulgence pour les tourelles et les pinacles de l'architecte enthousiaste.

Il n'entre pas dans notre plan de nous étendre sur le caractère personnel d'Horace Walpole.

(1) Caviar, œufs d'esturgeon salés. Les esturgeons sont très-rares en Angleterre. Aussi, par un des droits de la couronne, qui ont survécu à ceux que la révolution a abolis comme vestiges de la féodalité, tous les esturgeons pêchés dans la Tamise appartiennent au roi. — Ed.

Digitized by Google

Ses ouvrages prouvent ses talens; en mettant même de côté le drame terrible, mais repoussant, de *la Mère mystérieuse* (*the mysterious Mother*), et l'excellent roman dont nous allons donner une analyse critique, il jouirait encore de la réputation d'un homme de très-bon goût, qui a écrit les meilleures lettres qu'on puisse citer dans la langue anglaise.

Il paraît que son caractère avait ses inégalités : libéral pour satisfaire son goût, il suivait cependant, en s'y livrant, les principes d'une stricte économie. Dans sa correspondance, il est dur et désobligeant envers madame du Deffand, dont l'esprit, la cécité et la tendre amitié, réclamaient toute l'indulgence d'un homme sensible et bon. Il est également sévère envers Bentley, dont il avait mis le goût et les talens à contribution pour les embellissemens de sa maison. Ce sont des traits de caractère peu aimables, qui ont été cités et exagérés. Mais on lui a surtout reproché sa conduite envers Chatterton; nous croyons cependant qu'il est facile de la justifier. Ce malheureux enfant du génie avait voulu en imposer à Walpole, en lui envoyant, comme anciennes, quelques stances très-médiocres, et une liste prétendue de peintres, qui était une imposture grossière et palpable. Le seul crime de Walpole est de ne s'être pas déclaré le patron d'un jeune homme qui s'était montré à lui seulement comme un imposteur maladroit, quoique dans la suite il ait prouvé qu'il excellait dans l'art des mystifications littéraires. Ce n'est pas à Walpole, mais au public, qu'il faut reprocher le sort de Chatterton. Si, deux ans après avoir échoué auprès du seigneur de Strawberry-Hill, ce poète a montré

Digitized by Google

d'une manière éclatante les talens dont la nature l'avait doué, Walpole n'est pas plus blâmable que le public de n'avoir pas prévenu la catastrophe malheureuse de sa mort.

Enfin, il faut dire, à la louange de Walpole, que, quoiqu'il ne fût pas habituellement libéral, il était juste, et toujours prêt à donner la portion de son revenu qu'exigeaient les nécessités de l'État. Il a pu se tromper quand il a dit que « le désintéressement et le mépris de l'argent » étaient les traits distinctifs de son caractère, et que ces deux choses étaient chez lui moins « une « vertu qu'une passion. » Mais l'offre généreuse et très-sincère, à ce qu'il paraît, de partager son revenu avec le maréchal Conway, prouve que, s'il aimait l'argent plus qu'il ne le croyait, ce goût cédait sans regret à des vertus et des sentimens plus nobles.

Nous allons offrir maintenant quelques remarques sur *le Château d'Otrante*, et sur le genre de composition auquel il appartient, et dont il fut le précurseur.

C'est faire une injustice à la mémoire de Walpole, que de prétendre que, dans *le Château d'Otrante* il n'a cherché qu'à exciter l'*horreur* et la *surprise*, ou, en d'autres termes, qu'il en a appelé au goût secret des lecteurs pour le merveilleux et le surnaturel. Si tel avait été l'unique but de Walpole, les moyens qu'il a employés pour l'atteindre pourraient être justement qualifiés de maladroits et de puérils; mais il cherchait quelque chose de plus difficile et de plus important : le tableau de la vie domestique et des mœurs privées dans les siècles de la féodalité. Il a voulu animer ce tableau par l'action d'un *merveilleux* auquel

Digitized by Google

la superstition de l'époque croyait avec une foi aveugle. Tout ce qui, dans *le Château d'Otrante*, ne s'écarte pas du naturel est habilement associé à ce *merveilleux*, de manière à donner aux *speciosa miracula* une couleur frappante de vraisemblance, quoique la froide raison nous en démontre l'impossibilité; pour causer à un esprit éclairé une surprise et une terreur fondées sur des événemens surnaturels, le cadre et le corps entier de l'histoire doivent être en parfaite harmonie avec ce ressort principal de l'intérêt.

Celui à qui, lors de sa première jeunesse, il est arrivé de passer une nuit solitaire dans un de ces anciens manoirs que la mode des temps modernes n'a pas dépouillés de leurs ameublemens, a sans doute éprouvé que les gigantesques et bizarres figures, à peine visibles dans les tapisseries usées; le battement lointain des portes qui le séparent des vivans; la profonde obscurité qui enveloppe les voûtes en ruine; les portraits, presque effacés, d'anciens chevaliers fameux par leur valeur, et peut-être par leurs crimes; les sons variés et confus qui troublent l'horreur silencieuse d'une demeure à peu près abandonnée; enfin, le sentiment qui nous reporte aux siècles du régime féodal et de la superstition papale : tout se réunit pour exciter en nous une sensation de respect surnaturel, si ce n'est de terreur. C'est dans de telles situations que la superstition devenant contagieuse, nous écoutons avec émotion les légendes dont nous rions à la clarté brillante du soleil, et au milieu des sons et des aspects flatteurs qui égaient la vie de tous les jours. Par l'exactitude scrupuleuse d'une fable dans laquelle le costume du temps serait observé avec une attention par-

Digitized by Google

ticulière, Walpole se proposait de produire cette même association d'idées qui prépare l'esprit du lecteur à des prodiges en harmonie avec les croyances et les sentimens des personnages mis en scène. Son tyran féodal, sa damoiselle dans la détresse, son ecclésiastique résigné, mais toujours noble; le château avec ses donjons, ses trappes, ses oratoires et ses galeries; les incidens du jugement; la procession des chevaliers et le combat; en un mot, la scène, les acteurs et l'action, forment les accompagnemens de ses spectres et de ses prodiges, et produisent sur l'esprit du lecteur la même impression que l'ameublement d'une chambre comme celle que nous avons décrite ferait naître dans l'esprit d'un homme obligé d'y passer une nuit.

Cette entreprise demandait de grandes connaissances, de l'imagination et du génie. L'association dont nous avons parlé est d'une nature singulièrement délicate. Il est presque impossible d'élever une construction gothique moderne qui inspire les sentimens que nous avons essayé de décrire. Elle peut être grande ou sombre; elle peut inspirer des idées de splendeur ou de mélancolie; mais elle ne saurait réveiller la sensation de cet effroi surnaturel attaché aux salles dont l'écho répondit à la voix des générations anciennes, et dont les planchers ont gémi sous les pas de ceux qui n'existent plus. Horace Walpole a atteint, comme romancier, le but auquel il a dû reconnaître impossible de parvenir comme architecte. L'époque reculée et superstitieuse des événemens qu'il invente, l'art avec lequel il dispose ses décorations gothiques, le ton soutenu et en général imposant des mœurs du moyen âge, nous préparent par

Digitized by Google

degrés à accueillir favorablement des prodiges qui, quoique impossibles dans aucun temps, ont été crus universellement dans celui où l'action est placée. L'objet de l'auteur n'était donc pas simplement d'inspirer la surprise et la terreur, en recourant à des agens surnaturels, mais de captiver les sentimens du lecteur jusqu'à ce qu'ils fussent identifiés, pour un moment, avec ceux d'un siècle moins éclairé, qui

Dévotement croyait à tout récit étrange (1).

La difficulté de l'entreprise se fait mieux sentir quand on compare *le Château d'Otrante* avec les productions moins heureuses des écrivains qui ont voulu imiter Walpole. Au milieu de leurs efforts pour prendre le ton de l'antique chevalerie, on trouve, dans chaque chapitre quelque chose d'inconvenant qui nous rappelle sur-le-champ une mascarade maladroite dont les spectres, les chevaliers errans, les magiciens et les damoiselles sont tous vêtus en dominos loués dans le même magasin de Tavistock-Street (2).

Les auteurs qui se sont le plus distingués dans la carrière ouverte par M. Walpole se sont écartés de leur modèle dans une particularité remarquable.

Il est deux espèces de fictions romanesques : celle qui, racontant des choses possibles, est croyable dans tous les temps, et celle qui, racontant des choses auxquelles on ne croit plus dans les siècles éclairés, est conforme à la croyance des

(1) « Held each strange tale devoutly true. »
WARTON.

(2) Magasin de costumier. — ED.

temps antérieurs. Le sujet du *Château d'Otrante* appartient à cette dernière classe. Mistress Radcliffe, dont le nom ne doit être prononcé qu'avec le respect dû au génie, et dont nous aurons l'occasion de parler plus au long, a essayé d'établir un compromis entre les deux genres, en se réservant d'expliquer, dans les derniers chapitres de ses romans, les causes naturelles des prodiges qu'elle raconte. Il y a tant de choses à dire contre ce perfectionnement du roman gothique, que nous sommes disposés à préférer, comme plus simple et produisant plus d'effet, la manière de Walpole, racontant avec détails des incidens surnaturels qui auraient paru croyables dans le onzième et dans le douzième siècle.

D'abord, le lecteur est piqué lorsqu'il découvre qu'il a été ému par des terreurs dont on finit par lui expliquer la cause très-simple, et tout l'intérêt d'une seconde lecture est perdu pour celui qui a vu dans la coulisse le jeu des machines. En second lieu, la précaution de soulager nos esprits de l'impression d'une terreur surnaturelle semble tout aussi inutile, dans un ouvrage de pure fiction, que la précaution du sage Bottom (1), qui voulait que l'amateur chargé du rôle du lion ôtât son masque et montrât sa figure humaine, afin de convaincre les spectateurs qu'il était un homme comme les autres hommes, et rien de plus que Snug le menuisier. Enfin, ce que l'on met à la place des agens surnaturels est souvent tout aussi improbable que les machines qu'on veut expliquer ou bannir du roman. Le lecteur, auquel on pro-

(1) Amateur dramatique. Personnage burlesque du *Songe d'une Nuit d'été*. (Shakspeare) Le menuisier Snug est un autre artiste dramatique chargé du rôle du lion. — Ed.

pose d'admettre une intervention surnaturelle, comprend précisément ce qu'on demande de lui; il se prête avec complaisance à l'erreur qu'on lui offre pour l'amuser, et ne conteste pas, pendant la lecture, les *prémisses* sur lesquelles la fable est fondée (1). Mais si l'auteur s'oblige volontairement à expliquer tous les incidens merveilleux de son histoire, nous sommes autorisés à exiger que l'explication soit naturelle, facile, ingénieuse et complète. Il faut que chaque lecteur puisse se rappeler quelques exemples de circonstances mystérieuses dans lesquelles l'explication eût été aussi incroyable, et même plus incroyable, que si on les eût attribuées à l'intervention d'êtres surnaturels; car le plus incrédule doit être forcé de convenir que cette intervention est plus probable qu'il ne le serait qu'un effet qui y ressemble fût produit par une cause imparfaite. Il est inutile de s'arrêter plus long-temps sur cette partie du sujet, dont nous n'avons parlé que pour disculper notre auteur du reproche d'avoir fait usage d'une *machine* que n'exigeait point la nature de son roman. L'admission hardie de l'existence réelle de fantômes et d'apparitions nous semble être plus en harmonie avec les mœurs des temps féodaux, et devoir faire plus d'impression sur l'esprit du lecteur que les tentatives qu'on peut faire pour concilier la crédulité superstitieuse de ces temps avec le scepticisme philosophique du nôtre, en attribuant ces prodiges à l'opération de la poudre fulminante, aux miroirs cabalistiques,

(1) Il y a cependant des exemples du contraire, entre autres celui de cet homme tellement attaché à la vérité, qu'il ne voulut plus lire les *Voyages de Gulliver*, parce qu'ils contenaient, disait-il, des fictions improbables.

Digitized by Google

aux lanternes magiques, aux trappes, aux trompettes parlantes, et autres appareils de fantasmagorie allemande.

Nous avouerons que l'on peut reprocher à l'auteur du *Château d'Otrante* d'avoir eu trop recours à des moyens surnaturels. Il en résulte qu'ils excitent trop fréquemment les mêmes sentimens dans l'âme du lecteur, au risque de relâcher l'élasticité du ressort sur lequel ils doivent opérer. Nos habitudes et notre éducation modernes ont bien diminué la sympathie des hommes pour le merveilleux. Nos ancêtres pouvaient frémir de surprise ou de terreur en parcourant tous les labyrinthes d'un interminable « roman rimé » de féerie, et les enchantemens que racontait

Un poète inspiré dont le crédule esprit
Croyait tout le premier son merveilleux récit (1).

Mais nos habitudes, nos sentimens, notre croyance ont bien changé; et, de nos jours, une impression vive, mais passagère, est tout ce que le merveilleux d'un roman produit sur l'imagination la plus ardente. En ayant trop souvent recours aux prodiges, H. Walpole s'est exposé à éveiller *cette raison froide*, qu'il jugeait lui-même l'ennemi le plus à craindre pour l'effet qu'il voulait produire. On peut ajouter que les événemens surnaturels du *Château d'Otrante* sont placés dans un trop grand jour, décrits trop distinctement et avec trop d'exactitude. Une mystérieuse obscurité nous semble, sinon essentielle, au moins plus analogue aux idées que nous nous formons des Esprits : les proportions gigantesques du spectre

(1) « Prevailing poet, whose undoubting mind
» Believed the magic wonders he sung. »

Digitized by Google

d'Alphonso, décrites par les domestiques épouvantés, ont quelque chose de trop distinct et de trop matériel pour inspirer les sentimens que son apparition est destinée à produire. Cette faute, si toutefois c'en est une, est bien compensée par le grand mérite de la plupart des incidens du roman. La descente du portrait de l'ancêtre de Manfred, quoique voisine de l'extravagance, est parfaitement amenée, et interrompt d'une manière dramatique une conversation intéressante. Nous avons entendu remarquer que la figure animée aurait dû être une statue plutôt qu'un tableau. Nous doutons fort que cette critique soit juste. L'avantage des couleurs nous semble décisif en faveur de la fiction que Walpole a choisie. Quel est celui qui, à quelque époque de son enfance, ne s'est pas senti atteint d'une sorte de terreur, quand l'œil d'un ancien portrait semblait fixé sur lui (1)? C'est peut-être pousser trop loin la critique, que de remarquer que l'action se passant vers le onzième siècle, il n'y avait point alors de portraits en pied. De tous les auteurs, H. Walpole est celui dont on devait le moins attendre cet anachronisme. L'apparition de l'ermite au prince de Vicence est, depuis long-temps, regardée comme un chef-d'œuvre dans le genre horrible; mais, depuis quelque temps, la vallée de Josaphat pourrait à peine suffire à fournir les ossemens qu'il faudrait pour tous les spectres que l'on met en scène : tant les imitateurs sans jugement se sont multipliés et ont nui à l'effet du modèle original.

Ce qu'il y a de plus frappant dans *le Château*

(1) C'est ce que lord Byron a parfaitement exprimé dans la description de la galerie de Norman-Abbey (Don Juan.) — Ed.

Digitized by Google

d'Otrante est la manière dont les diverses apparitions merveilleuses sont liées entre elles et tendent toutes à l'accomplissement de la prophétie qui annonçait la chute de la maison de Manfred. Elles servent à nous préparer graduellement à la grande catastrophe. La lune agrandie telle qu'Alphonso l'aperçoit, le groupe des spectateurs étonnés, et les ruines éparses du château, sont d'un effet sublime. Nous ne connaissons aucune scène que l'on puisse comparer à celle-là, si ce n'est l'apparition de Fridzean, ou Fawdoun, dans un ancien poème écossais (1).

La partie du roman qui se fonde sur des sentimens et des moyens humains est conduite avec le talent dramatique dont Walpole a fait preuve dans *la Mère mystérieuse* (*the mysterious Mother*). Les personnages sont plus génériques que particuliers ; mais cela était nécessaire, jusqu'à un certain point, pour un ouvrage dont l'objet était de tracer le tableau général de la société et des mœurs d'une époque, plutôt que de marquer les nuances exactes et les points de dissemblance de quelques caractères particuliers. Mais les acteurs du roman sont dessinés d'une manière frappante ; leurs traits ont la hardiesse qui convient au temps et à la nature de l'histoire racontée. Un tyran féodal n'a peut-être jamais été

(1) Ce spectre, l'esprit d'un homme de son parti, qu'il avait tué sur le soupçon qu'il le trahissait, apparaît à qui? à Wallace, au champion de l'Écosse, dans l'ancien château de Gask-Hall. *Voyez Ellis's Specimens*, vol. I. (*) *Note de l'auteur.*

(*) C'est à cette tradition que le prince de Rothsay fait allusion en s'adressant à Ramorny, tome II de *la Jolie Fille de Perth*. L'ancien poème écossais est la *Vie de Wallace*, par le ménestrel Henri-l'Aveugle. Nous y voyons Fawdoun jeter *sa propre tête* à la tête de Wallace. — Ed.

Digitized by Google

mieux représenté que par le caractère de Manfred : il a le courage, l'artifice, la duplicité et l'ambition d'un chef barbare de ces temps d'ignorance, avec des momens de remords et de retour aux sentimens de la nature, qui font que l'on conserve quelque intérêt pour lui, quand son orgueil est humilié et sa race éteinte. Le moine pieux et la patiente Hippolyta contrastent heureusement avec ce prince orgueilleux et tyrannique. Théodore est le jeune héros qu'on retrouve dans tous les romans, mais la douce Matilda est plus intéressante que ne le sont ordinairement les héroïnes de ces sortes d'ouvrages. Comme le caractère d'Isabella n'est qu'en seconde ligne, et pour faire ressortir celui de la fille de Manfred, on est fâché de l'insinuation qui termine l'histoire, et d'apprendre que Théodore se décide à l'épouser. Cela n'est pas très-conforme aux lois de la chevalerie : un incident naturel dans la vie commune nuit aux illusions magiques du roman.

Enfin, en accordant à l'auteur pleine licence pour introduire des aventures extraordinaires dans l'histoire d'un siècle de barbarie et d'ignorance, l'ouvrage est bien conduit, la marche en est uniforme, les événemens sont intéressans et se lient bien entre eux; la catastrophe est grande, tragique et touchante.

Le style du *Château d'Otrante* a la pureté et la correction de la bonne école. Le goût de Walpole lui fit rejeter ces auxiliaires, plus lourds qu'utiles, importés par le docteur Johnson de la langue latine dans la nôtre, et que plusieurs écrivains, moins heureux, ont trouvés aussi difficiles à manier que les gantelets d'Erix :

Digitized by Google

. . . . Et pondus et ipsa
Huc illuc vinclorum immensa volumina versat (1).

La pureté du style de Walpole, et la simplicité de sa narration n'admettent point ces descriptions brillantes et fleuries dont mistress Radcliffe orne souvent, et quelquefois surcharge, ses romans du même genre. A peine si *le Château d'Otrante* contient une seule description qui ne tienne pas essentiellement au récit; et si les auteurs réfléchissaient combien cette sobriété contribue à l'illusion, ils seraient tentés d'abréger cette pompe de style qui convient plus à la poésie qu'à la prose. Walpole réserve toutes ses forces pour le dialogue; faisant toujours agir ses héros mortels avec l'art d'un auteur dramatique moderne, il conserve le ton soutenu de la chevalerie, qui marque l'époque de l'action; et ce n'est pas en mêlant à son récit ou à son dialogue des termes du glossaire, ou une antique phraséologie, mais en évitant avec soin tout ce qui pourrait rappeler les usages actuels. Dans le premier cas, son roman eût ressemblé à un habit moderne, ridiculement surchargé d'ornemens antiques : tandis qu'on peut dire qu'il a revêtu l'ancienne armure, moins la rouille et les toiles d'araignée qui la couvraient. A l'appui de cette assertion, nous renvoyons le lecteur à la première entrevue de Manfred avec le prince de Vicence, où les mœurs de la chevalerie sont admirablement peintes, ainsi que le trouble d'une conscience coupable, qui s'embarrasse en essayant de se disculper, même devant un accusateur muet. Les caractères subalternes ont paru aux critiques trop au-dessous du reste de

(1) Il pèse dans sa main, examine l'immense volume de ces gantelets. — Tr.

Digitized by Google

l'histoire. C'est un point sur lequel l'auteur s'est pleinement justifié dans ses préfaces.

Nous n'ajouterons, en terminant ces remarques, qu'une réflexion : si Horace Walpole, qui a ouvert le premier cette nouvelle carrière aux romanciers, a été surpassé par quelques-uns de ceux qui l'ont suivi, sous le rapport des descriptions, et peut-être dans l'art de tenir l'esprit du lecteur dans un état d'hésitation impatiente et inquiète à travers les incidens d'un long récit, il lui restera mieux encore que le simple mérite de l'originalité et de l'invention. On ne contestera jamais à l'auteur du *Château d'Otrante* un style pur et précis ; l'heureuse alliance d'une influence surnaturelle avec des intérêts purement humains ; l'art de reproduire le langage et les mœurs de la féodalité par des caractères fortement dessinés et bien développés ; enfin cette unité d'action qui produit des scènes touchantes et imposantes tour à tour.

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

CLARA REEVE.

Clara Reeve, l'ingénieux auteur de *l'Ancien Baron anglais* (1), était fille du révérend William Reeve, maître ès-arts, recteur de Freston et de Kerton, dans le comté de Suffolk, et curé perpétuel de Saint-Nicolas. Le grand-père de miss Reeve était le révérend Thomas Reeve, recteur de Storeham d'Aspal, et ensuite de Saint-Mocry-Stoke, à Ipswich; sa famille faisait depuis long-temps sa résidence dans cette ville, et y jouissait des droits de bourgeoisie. Le nom de fille de la mère de miss Clara Reeve était Smithies; son père était orfèvre et joaillier du roi Georges Ier.

Dans une lettre à une amie, miss Reeve parle de son père dans les termes suivans :

« Mon père était un ancien Whig; c'est de lui « que j'ai appris tout ce que je sais : il était mon « oracle. Je lui lisais les débats du parlement « après souper, pendant qu'il fumait sa pipe. Je « bâillais quelquefois pendant ces lectures, mais,

(1) *The old English Baron.*

Digitized by Google

« sans que je m'en doutasse, elles fixèrent pour « toujours mes principes. Il me faisait lire l'*Histoire d'Angleterre* par Rapin Thoiras ; l'instruction que j'y puisai m'en fit supporter la « sécheresse. Je lisais les *Lettres de Caton*, « par Trenchard et Gordon ; je lisais les histoires « grecque et romaine : tout cela à un âge où peu « de jeunes garçons et de jeunes filles savent épeler « leurs noms. »

M. Reeve eut, ainsi que son père, huit enfans : il est donc très-vraisemblable que c'était plutôt le tour d'esprit naturel de Clara que le soin particulier que son père donna à sa première éducation, qui lui procura toutes les connaissances qu'elle avait acquises dans un âge aussi peu avancé. Après la mort de M. Reeve, sa veuve se retira à Clochester, avec trois de ses filles ; et ce fut là que Clara devint auteur en publiant, en 1772, la traduction du beau roman latin de Barclay, intitulé *Argenis*. Cinq ans après, en 1777, elle fit paraître son premier ouvrage, qui est aussi le plus distingué. M. Dilly, libraire, donna dix livres sterling du manuscrit, et le publia sous le titre du *Champion de la Vertu, Histoire gothique* (1). L'année suivante, l'ouvrage eut une seconde édition, et parut alors, pour la première fois, sous le titre de *l'Ancien Baron anglais* (2). Nous ne prétendons pas deviner la cause de ce changement ; car, si l'on considère Fitzowen comme l'ancien baron anglais, nous ne voyons pas pourquoi on choisirait, pour donner son nom au roman, un personnage passif depuis le commen-

(1) *The Champion of Virtue, a Gothic story.*
(2) *The old English Baron.*

Digitized by Google

cement jusqu'à la fin, et qui agit toujours par une impulsion étrangère. Une circonstance que nous ne devons pas omettre, c'est que cet ouvrage est dédié à mistress Brigden, fille de Richardson, qui, à ce que l'on dit, l'a revu et corrigé.

Le succès de ce premier roman engagea miss Reeve à consacrer une grande partie de ses heures de loisir à la littérature, et elle publia successivement les ouvrages suivans : *Les deux Mentors, histoire moderne* (1); *les progrès du Roman, dans les différens siècles et les différens pays* (2); *l'Exilé, ou Mémoires du comte de Cronstadt* (3); dont les principaux incidens sont tirés d'une nouvelle de M. d'Arnaud; *l'Ecole des Veuves, nouvelle; Plans d'éducation, avec des remarques sur le système d'autres écrivains* (4); *les Mémoires de sir Roger Clarendon, fils naturel d'Édouard, surnommé* le Prince Noir, *avec des anecdotes de plusieurs autres éminens personnages du quatorzième siècle* (5).

Il faut ajouter à ces ouvrages un autre roman, dont l'intérêt est fondé sur des apparitions surnaturelles. Dans la préface de la dernière édition de *l'Ancien Baron anglais,* miss Reeve avait annoncé qu'une amie lui ayant suggéré l'idée de faire un roman, dans lequel il y aurait des apparitions, elle avait composé *le Château*

(1) *The two Mentors, a modern story.*

(2) *The progress of Romance, through times, countries, and manners.*

(3) *The Exile, or memoirs of count de Crounstadt.*

(4) *The School for Widows, a Novel; Plans of Education, with remarks on the system of others writers,* 1 vol. in-12.

(5) *The memoirs of sir Roger Clarendon, a natural son of Edward the Black prince; with anecdotes of many others eminent persons of the fourteenth century.*

Digitized by Google

Connor, histoire irlandaise (1). Le manuscrit fut confié à une personne négligente ou infidèle, et ne s'est jamais retrouvé.

Les romans de Clara Reeve se distinguent par un excellent jugement, une morale pure, et tout ce qui suffit pour constituer un bon roman. Ses ouvrages furent en général très-favorablement accueillis dans le temps; mais celui qui occupa le plus l'attention du public fut *l'Ancien Baron anglais*, sur lequel on peut dire que repose exclusivement aujourd'hui sa réputation.

Chérie et respectée, miss Reeve mena une vie retirée, qui fournit peu de matériaux au biographe. Elle mourut, le 3 décembre 1803, à Ipswich, sa ville natale, à l'âge de soixante et dix-huit ans. Elle fut enterrée dans le cimetière de Saint-Étienne (*Saint-Stephen*), suivant ses dernières volontés, près du tombeau de son ami, le révérend M. Derby. Son frère, le révérend Thomas Reeve, est encore vivant, ainsi que sa sœur, mistress Sarah Reeve. Un autre frère, qui a servi dans la marine, est parvenu au grade de vice-amiral.

Tels sont les détails que nous avons pu nous procurer sur cette femme estimable, et le lecteur peut trouver dans leur simplicité une image de sa vie et de son caractère. Comme critique, notre devoir est de présenter quelques observations que nous bornerons à son ouvrage le plus célèbre.

L'auteur nous a appris elle-même que *l'Ancien Baron anglais* est « un enfant littéraire du *Château d'Otrante*, » et elle nous a rendu service en indiquant elle-même qu'en ayant recours

(1) *Connor Castle, an Irish story.*

Digitized by Google

aux ressorts surnaturels employés par Horace Walpole, elle s'est restreinte dans un cadre plus borné; elle condamne l'extravagance de plusieurs des conceptions de son modèle : la gigantesque dimension de son épée et de son casque ; la fiction exagérée d'un portrait qui marche, et celle d'un esprit en capuchon d'Ermite. Elle maintient qu'un *Esprit*, pour être admis comme acteur dans un roman, doit se comporter comme les *Esprits* d'une conduite sage, et se soumettre aux règles observées dans les granges et dans les châteaux habités par les êtres de son espèce.

Malgré cette autorité, nous protestons contre le principe de gouverner le royaume des ombres par les opinions reçues dans ce monde de réalités. S'il nous faut juger les esprits par les règles ordinaires de l'humanité, nous les privons entièrement de leurs priviléges. Par exemple, pourquoi admettre l'existence d'un fantôme aérien, et lui refuser le terrible attribut d'agrandir sa stature? Pourquoi admettre un casque enchanté, et non un casque d'une grandeur gigantesque? Pourquoi reconnaître l'impression que peut produire la chute d'une armure complète, dans des circonstances qui font attribuer cette chute à une influence surnaturelle, et ne pas accorder à cette influence surnaturelle la puissance de faire illusion (car c'est seulement une illusion que Walpole a voulu peindre), quand Manfred croit voir le portrait de son ancêtre doué de mouvement? On peut dire, et il paraît que c'est le raisonnement de miss Reeve, qu'il y a une limite de probabilité que la fiction la plus hardie ne doit pas franchir. Nous répondrons par une autre question:

Digitized by Google

si nous devons soumettre nos agens surnaturels aux limites de la raison humaine, où faut-il nous arrêter? D'après cette règle, nous serions autorisés à prier les esprits de nous rendre compte des détours qu'il leur plaît de prendre pour communiquer avec les vivans. Nous pourrions, par exemple, demander par quelle raison le spectre de lord Lovel se tient caché dans l'aile orientale du château (1), quand on pouvait raisonnablement espérer que, s'il n'accusait pas sur-le-champ ses assassins devant le magistrat du lieu, il aurait pu du moins mettre Fitzowen dans le secret, et, par ce moyen, obtenir pour son fils l'héritage de ses ancêtres plus facilement que par la voie détournée d'un combat singulier. Si pour en appeler de ce reproche, on nous cite la pratique universelle des esprits en pareilles circonstances, car ils agissent toujours d'une manière singulièrement oblique, en dévoilant le crime dont ils se plaignent, — le sujet devient une *question d'antécédent;* et, sous ce point de vue, on peut pardonner à Horace Walpole la dimension gigantesque de son casque, et la justifier par l'apparition effrayante de Fawdoun, dans la *Vie de Wallace*, par Henri-l'Aveugle; enfin nous pourrions, si nous le voulions, mettre en parallèle le portrait mobile de l'ancêtre de Manfred, avec un portrait que nous connaissons, et qui, dit-on, se meut et pousse des gémissemens, au grand effroi d'une famille très-distinguée (2).

Où donc, demandera le lecteur, l'imagination

(1) Voyez *l'Ancien Baron anglais.* — Ed.

(2) Allusion à une apparition très-connue dans une famille d'Édimbourg. — Ed.

Digitized by Google

doit-elle nous arrêter? Nous répondrons uniquement que l'auteur lui-même, étant dans le fait le magicien, ne doit point évoquer des esprits auxquels il ne saurait donner un langage et des manières conformes à leur caractère surnaturel. Ainsi Shakspeare, en traçant les caractères de Caliban et d'Ariel, leur a donné de la réalité, non en inventant les opinions que les spectateurs pouvaient avoir de la possibilité ou de l'impossibilité de leur existence, mais en les revêtant des attributs que tous les lecteurs et tous les spectateurs pourraient supposer être ceux de ces êtres extraordinaires, s'ils existaient. S'il avait imaginé de mettre en mots articulés « les cris et les sons inarticulés » (*the squeaking and gibbering*) de ces fantômes aériens qui revenaient dans les rues de Rome, il n'est pas douteux que sa féconde imagination n'eût achevé l'ébauche qu'il en a laissée dans ces deux expressions emphatiques et singulièrement heureuses du langage des morts.

Sous ce point de vue, miss Reeve a restreint, avec beaucoup de jugement, l'essor de son talent à la hauteur où ses forces pouvaient la soutenir; et, quoique disposés à contester la justesse de son principe général, nous l'admettons comme prudent et sage dans l'application qu'elle en a faite à son roman. Miss Reeve n'a montré une grande richesse d'imagination, ni dans *l'Ancien Baron anglais*, ni dans aucun de ses autres ouvrages. Son dialogue est spirituel, facile, agréable, mais ne présente aucun trait saillant, aucun éclat de passion. Ses apparitions sont les fictions ordinaires dont la superstition fournissait des milliers d'exemples dans la saison des

longues nuits, lorsqu'une famille, n'ayant rien de mieux à faire, s'assemblait autour de la bûche de Noël, pour entendre raconter des histoires de revenans. Elle a très-heureusement évité d'évoquer l'esprit de lord Lovel plus souvent que cela n'était nécessaire. C'est un revenant muet, qui est visible seulement, et qui n'apparaît jamais au grand jour afin de ne pas compromettre notre respect pour lui. Par ce moyen, nous le répétons, l'auteur a tiré tout l'avantage possible de son talent, et a atteint son but en ne hasardant pas un pas au-delà de ses forces. Mais nous ne pouvons admettre que la règle qu'elle a si sagement suivie comme la plus analogue à ses moyens, doive arrêter une imagination plus audacieuse.

Dans ce que l'on peut appeler le costume de l'époque chevaleresque, pendant laquelle la scène se passe dans le roman du *Château d'Otrante* et dans celui de *l'Ancien Baron anglais*, on remarque une différence sensible entre le style de Walpole et celui de miss Reeve. Walpole avait sur elle l'avantage de connaître parfaitement les usages du moyen âge; Plutarque et Rapin Thoiras étaient probablement plus familiers à miss Reeve que Froissart et Olivier de la Marche. Que l'on ne voie point dans cette remarque une critique contre le goût de cet ingénieux auteur. De son temps, on représentait Macbeth en grand uniforme, et lord Hastings était habillé comme le grand-chambellan allant au lever. Aujourd'hui on observe davantage le costume, et l'on exige des auteurs, ainsi que des acteurs, qu'ils imitent les usages et les costumes du temps, quelque fantasques et grotesques qu'ils soient. Autrefois, les spectateurs

Digitized by Google

n'attendaient rien de tout cela. Probablement, c'est Walpole qui le premier a donné l'exemple d'être rigoureusement fidèle aux mœurs d'une époque historique. Dans *l'Ancien Baron anglais*, au contraire, tout le monde parle et agit comme si la scène se passait dans le dix-septième siècle; ce sont les phrases polies, c'est le style de conversation de ce temps-là. Le baron Fitzowen, et les autres principaux personnages, ont le ton des Squires de province, et les personnages subalternes, celui des compères et des commères de la même époque. Retranchez le combat en champ clos, ou changez-le en duel moderne, tous les incidens, loin d'offrir rien de particulier dans le langage et dans la narration, auraient pu avoir lieu sous le règne de Charles II, ou sous les deux rois qui lui ont succédé. Nous n'oserions cependant prononcer si, d'un autre côté, l'ouvrage n'y gagne pas. Par-là il inspire un intérêt d'un genre différent, et qui, s'il n'est pas de la nature de celui que produit une imagination exaltée et poétique, jointe à une scrupuleuse observation du caractère et des mœurs du moyen âge, a toutefois l'avantage d'atteindre plus sûrement l'objet de l'auteur, que n'eût pu le faire une tentative dans un genre de composition plus élevé, plus difficile et plus ambitieux.

Nous allons expliquer notre pensée : un auteur qui veut plaire aux lecteurs de nos temps modernes, et cependant reproduire une chronique du moyen âge, se convaincra qu'il doit, *en dépit de son dépit*, sacrifier le dernier objet au premier, et s'exposer éternellement à la juste critique du sévère antiquaire, parce que, pour intéresser les lecteurs de nos jours, il est obligé de prêter à ses

Digitized by Google

personnages un langage et des sentimens inconnus dans le moyen âge. Ses plus grands efforts produisent une sorte de composition qui reste indécise entre le vrai et la fiction ; exactement comme l'habit du roi Lear, dans le costume qu'il a sur le théâtre, n'est ni celui d'un souverain moderne, ni la couleur bleue et la peau d'ours dont les Bretons *tatoués* se couvraient pour se garantir du froid, à l'époque où ce monarque est supposé avoir vécu. On évite toutes ces inconséquences en adoptant le style de *nos grands-pères et de leurs pères*.

Il n'est pas douteux que *l'Ancien Baron anglais*, écrit sans prétention, est quelquefois insipide, pour ne pas dire trivial et fatigant. Il faut un peu s'en prendre à l'absence totale d'un caractère orginal et saillant dans son individualité. Chaque personne introduite sur la scène est décrite plutôt comme appartenant à un genre, que comme un personnage original. C'est le défaut général des romans de l'époque; et l'on ne pouvait guère s'attendre à ce que l'aimable et ingénieuse miss Reeve, vivant dans la retraite, ne connaissant les événemens et les hommes que par les livres, pût rivaliser avec ces auteurs qui avaient acquis, comme Fielding et Smollett, la connaissance du cœur humain par la triste expérience d'une vie pleine de contrastes. Il n'est guère plus raisonnable de penser que miss Reeve pût égaler en cela son prototype Walpole, qui, comme homme d'état, comme poète, et homme du monde, « connaissant le monde comme homme, » a donné un caractère prononcé à son Manfred. Nous ne voulons pas parler ici des fautes de style et de costume, mais on peut re-

Digitized by Google

procher justement à miss Reeve une manière commune et traînante dans sa narration. Nous citerons, pour exemple, le compte minutieux dans lequel entrent sir Philip Barclay et le baron Fitzowen, après un événement aussi terrible que le jugement du ciel sur un assassin victime d'un combat judiciaire; et ce combat, c'est par les prodiges de la chambre orientale du château qu'il a été amené. Était-ce le moment de calculer gravement les arrérages du domaine de l'héritier dépouillé, afin de les compenser par les dépenses de son éducation et de son entretien dans la famille du baron? Toutefois, ces détails prolixes et inutiles sont précisément ceux que donnerait, dans une histoire semblable, un grand-père ou une grand'mère à un cercle rassemblé autour du feu d'hiver; et si la narration perd par-là de sa dignité, si un écrivain, doué d'une plus vive imagination, aurait dédaigné de semblables détails, ils sont certainement bien propres à donner à l'histoire un air de réalité. Sous ce rapport, on peut y voir une analogie avec l'art qu'emploie De Foe, dans la relation de ces circonstances minutieuses et insignifiantes, que nous croyons d'autant plus vraies qu'elles ne vaudraient pas la peine d'être inventées.

Peut-être ces détails circonstanciés et prosaïques prêtent-ils à l'ensemble une couleur d'antiquité qui rappelle les siècles reculés de la superstition. Nous avons remarqué que ceux qui excellent à conter des histoires de revenant s'étudient à captiver, par cette prolixité, l'attention de leurs auditeurs. *L'Ancien Baron anglais*, quoique l'on y trouve les défauts que nous avons franchement exposés, sans contester les talens de son aimable

auteur, a toujours produit autant d'effet qu'aucun roman de ce genre. Faut-il l'attribuer à la manière d'écrire que miss Reeve a choisie, ou à l'intérêt du sujet, ou bien à un reste de superstition qui survit dans presque tous les cœurs?

Nous trouverons, dans la suite de cet ouvrage, l'occasion de présenter des observations plus générales sur l'emploi des moyens surnaturels dans le roman moderne.

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

RICHARD CUMBERLAND.

Richard Cumberland, auteur distingué du dix-huitième siècle, a vu les dix premières années du dix-neuvième. Il intéressait le public et ses amis, non-seulement par son propre mérite, mais encore comme le dernier membre de cette association d'hommes de talent que l'esprit dominateur de Johnson avait rassemblés autour de lui, et qu'il présidait en aristarque sévère. Le caractère de Cumberland et sés écrits lient son nom à ceux de Goldsmith, de Burke, de Percy, de Reynolds, qui nous rappellent l'âge d'or des classiques anglais. Cumberland a été son propre biographe : c'est à ses Mémoires que nous devons de pouvoir offrir un précis de sa vie, de ses travaux et de son caractère, sur lequel nous avons, de plus, le témoignage des contemporains, et peut-être aussi quelques souvenirs personnels.

Richard Cumberland se glorifiait avec raison

Digitized by Google

de descendre de parens respectables par leur rang dans la société, et renommés pour leur savoir, leurs vertus et leur piété. Le célèbre Richard Bentley (1) était le grand-père maternel de Cumberland, qui a défendu, avec une piété filiale, ce nom redouté et respecté dans la littérature, contre les insultes que les satiriques du temps de la reine Anne s'étaient permises contre lui, et dont la tombe ne le mit point à l'abri. Ce littérateur célèbre eut un fils, l'auteur *des Souhaits* (2), et deux filles. La cadette, Joanna, la Phœbé de la pastorale de Byrom (3), épousa Dennison Cumberland, fils d'un archidiacre et petit-fils de Richard Cumberland, évêque de Petersborough. Quoiqu'il eût une fortune indépendante, son beau-père le docteur Bentley le décida à accepter la cure de Stanwick; il fut fait évêque de Clonfert, et passa ensuite au siége de Kilmore (4).

De ce mariage naquit d'abord une fille, nommée Joanna, et, le 19 février 1732, Richard Cumberland, dont nous allons examiner les écrits. Sa mère accoucha dans un appartement appelé la chambre du juge, qui faisait partie de celui du maître du collége de la Trinité, alors occupé par son grand-père maternel (*inter Sylvas Academi.*) Il est assez naturel que Cumberland se plaise à rapporter avec précision cette circonstance.

(1) Bibliothécaire du roi Guillaume, savant critique et théologien, né en 1662. Il a publié plusieurs éditions des classiques. ED.

(2) *The Wishes.* — ED.

(3) John Byrom, auteur de pastorales, né en 1691, mort en 1763. — ED.

(4) Ces deux évêchés sont situés en Irlande. — TR.

Digitized by Google

Le petit-fils du savant Bentley n'est pas moins exact dans le récit qu'il fait de ses premières études et de ses progrès, sous Kinsman de Saint-Edmondsbury, puis à l'école de Westminster, et enfin à Cambridge. Partout il se distingua par son application et ses heureuses dispositions. A l'université, il se livrait à l'étude avec tant d'ardeur que sa santé s'altéra au point de donner des inquiétudes. Il obtint le degré de bachelier, après avoir subi avec éclat un examen singulièrement difficile, et il fut élu agrégé.

Ses études classiques ne lui firent point négliger la littérature anglaise; il composa plusieurs poèmes dans lesquels il y a beaucoup de mérite. Nous devons cependant faire observer qu'il fit rarement des vers d'inspiration : n'osant pas s'écarter des sentiers battus, il traitait des sujets déjà traités par d'autres, et en copiant servilement leur manière.

Rien n'y décèle ce feu intérieur qui ne se laisse guider que par ses propres lueurs et se fraie une route nouvelle. Cumberland composa une *Élégie dans un cimetière*, la veille de Saint-Marc, parce que Gray avait composé une *Élégie dans un cimetière de campagne.* Il composa une tragédie d'Elfrida, avec des chœurs, en imitation de Mason. Il a imité Hammond (1); il a imité Spenser (2). Dans toutes ses compositions, on découvre un esprit actif, plein de connaissances, qui désire ardemment de se faire un nom, mais qui n'a pas encore acquis assez de confiance dans ses ressources, défaut dont aucune des compositions de Cumberland n'est peut-être tout-à-fait exempte.

(1) Poète d'églogues. — Ed.

(2) L'auteur de *la Reine des Fées*. — Ed.

Digitized by Google

M. Cumberland était d'abord destiné à la carrière honorable et retirée qu'avaient parcourue ses ancêtres avant d'obtenir des dignités ecclésiastiques. Il est très-présumable que des vertus et des talens héréditaires dans sa famille lui auraient procuré les mêmes succès. Mais des espérances, auxquelles il est si difficile de résister, le firent renoncer à la théologie pour embrasser la carrière politique.

Son père, le révérend M. Cumberland, se trouva dans le cas de rendre quelques services importans au marquis d'Halifax, qui jouait alors un rôle distingué comme homme public. Le marquis voulut reconnaître ces services; et le jeune Richard fut tiré de l'ombre paisible des bords du Cam (1), pour venir remplir auprès de Sa Seigneurie le poste avantageux de secrétaire particulier. A travers toutes les circonlocutions et les réflexions morales que fait Cumberland sur sa promotion et son changement d'état, il n'est pas difficile d'apercevoir que, tout en remplissant régulièrement les devoirs de sa place, elle ne lui convenait pas. On peut même en inférer qu'il ne la remplit pas d'une manière aussi satisfaisante pour son patron qu'il aurait pu le faire, si le jeune *académicien*, la tête farcie, comme il le dit lui-même, de grec et de latin, et peu au courant des affaires de ce monde, avait pu d'avance les observer quelque temps comme spectateur, avant d'être appelé à y prendre une part active.

Un avantage réel de son emploi fut de l'introduire dans les meilleures sociétés, et de lui assurer, comme auteur, le patronage et la faveur d'une classe d'hommes toujours prodigues d'éloges

(1) Rivière de Cambridge. — Ed.

Digitized by Google

et de recommandations. Sa liaison avec lord Halifax le fit connaître de Bubb Doddington, depuis lord Melcombe, qui voulait passer pour un Mécène, et qui était réellement un homme très-instruit.

Ce fut sous les auspices réunis de lord Halifax et de lord Melcombe que Cumberland composa *le Bannissement de Cicéron*, qu'il a intitulé sa première tragédie régulière (1); sujet assez peu tragique, et qui n'est pas assez relevé par un style vigoureux. Les deux nobles patrons de Cumberland recommandèrent sa tragédie à Garrick; mais le directeur, malgré sa déférence pour les grands noms et les hommes en place, n'osa pas en risquer la représentation. L'auteur fit imprimer *le Bannissement de Cicéron*, et il avoua franchement qu'il *imprimait* la justification de Garrick.

Vers ce temps-là, Cumberland obtint, par l'influence de lord Halifax, comme un gage de ses faveurs futures, le poste d'agent de la couronne dans la province de la Nouvelle-Écosse, et jugea sa fortune assez assurée pour se marier. Il épousa, en 1759, Élisabeth, fille unique de Georges Ridge, de Kilmore, et de miss Brooke, nièce du docteur Bentley, grand-père de Cumberland. Mistress Cumberland était une belle femme remplie de talens, et la fortune souriait à son heureux mari.

L'étoile de lord Bute commençait à briller sur l'horizon politique; le marquis d'Halifax et le versatile Bubb Doddington se tournèrent vers cet astre éphémère. Doddington fut créé pair d'Angleterre, honneur stérile, qui lui donnait seulement le droit de faire partie de la proces-

(1) *The banishment of Cicero.* — Ed.

Digitized by Google

sion au couronnement. Lord Halifax fut nommé vice-roi d'Irlande. Le fameux *Discours-Unique* Hamilton (1) fut fait premier secrétaire du vice-roi; et, à son grand désappointement, Cumberland fut obligé de se contenter de la place de secrétaire d'Ulster. Il y avait sagesse dans ce choix, quoiqu'on ne pût raisonnablement s'attendre à ce que le secrétaire d'Ulster fût de cette opinion. Le talent et la sagacité politiques de William Gerard Hamilton étaient bien connus et avaient été éprouvés, tandis que le tempérament poétique de Cumberland le rendait moins propre à être un homme d'état. Une imagination vive, qui ne se livre avec ardeur qu'à ses projets, mais peu touchée de tout ce qui n'a qu'un intérêt matériel et prosaïque, un caractère confiant, qui croit que ses espérances se réalisent toujours; enfin, une certaine dose de bonne opinion de soi-même, peuvent plaire dans un ami intime, mais risquent de compromettre l'homme dépendant qui doit s'occuper d'affaires ordinaires.

Cependant Cumberland rendit à lord Halifax un service réel, dans le sens le moins idéal de la phrase : il découvrit un grand nombre de *patentes* expirées, dont le renouvellement pouvait être, pour le vice-roi, un moyen d'influence qu'il ne négligea point. Le secrétaire d'Ulster n'en retira que l'offre stérile du titre de baronnet, qu'il eut la sagesse de refuser. Il fut cependant récompensé indirectement par la nomination de son père à l'évêché de Clonfert. Le nouveau

(1) *Single-Speech.* Hamilton prononça, à la chambre des communes, un discours qui fit beaucoup de sensation, et, comme ce fut le seul, on l'appelait *Single Speech Hamilton.* — Ed.

Digitized by Google

prélat fixa sa résidence en Irlande, où son fils se fit un devoir de passer une grande partie de l'année avec lui, aussi long-temps qu'il vécut.

A son retour en Angleterre, lord Halifax fut nommé secrétaire d'état au département des affaires étrangères. Cumberland sollicita la place de sous-secrétaire, et reçut de son patron la froide réponse « qu'il n'était pas propre à toutes « les places. » Réponse à peine adoucie par ce que le ministre voulut bien ajouter, « que Cum- « berland ne parlait pas assez bien le français. »

La nomination de Sedgewick à la place de sous-secrétaire d'état fit vaquer celle de clerc des rapports au bureau du commerce. Cumberland la sollicita. Comme elle dépendait de lord Hillsborough, en proposant à lord Halifax d'en faire la demande, c'était, en quelque sorte, renoncer à son patronage. Lord Halifax en jugea ainsi; et il s'ensuivit quelque froideur entre le ministre et son ancien secrétaire privé. Tous ces événemens nous semblent indiquer que Cumberland n'était pas un homme propre aux affaires, et encore moins un bon courtisan; sans quoi il se serait rendu trop utile ou trop agréable pour que lord Halifax consentît facilement à se séparer d'un homme qui avait rempli auprès de sa personne une place aussi confidentielle.

Un essai de Cumberland, dans le genre de l'opéra comique, lui fit un ennemi de Bickerstaff, auteur de *l'Amour au village* (1), qui était exclusivement en possession de ce genre du département dramatique. La pièce de Cumberland, *le Conte d'été* (2), eut un tel succès que

(1) *Love in a village.*
(2) *The Summer's Tale.*

Digitized by Google

son rival prodigua à l'auteur la critique et les injures. Cumberland eut le bon esprit de ne voir, dans ces hostilités de Bickerstaff, que sa peur de perdre une source avantageuse à ses intérêts pécuniaires; il eut même la générosité de déclarer qu'il renonçait à faire des opéras. Cette querelle eut des suites importantes. Smith, connu sous le nom bien mérité de *Gentleman* Smith, qui était alors acteur du théâtre de *Covent-Garden*, conseilla à notre auteur d'employer son génie à un genre plus élevé, et à composer des pièces régulières. Cet encouragement détermina M. Cumberland à entrer dans la carrière dramatique. Il y a souvent obtenu des succès, et s'y est livré avec une persévérance infatigable dont l'histoire de notre théâtre n'offre guère d'exemple.

Sa comédie *des Frères* (1) fut le premier fruit de cette ample moisson. Cette pièce eut beaucoup de succès, et fait encore partie du répertoire. L'énergie soudaine de sir Benjamin Dove, et l'insolence qui succède à la servilité de Lud, sont de ces incidens qui ne manquent jamais de faire effet sur le spectateur. L'auteur reconnaît qu'il a quelques obligations au *Petit Légiste français* de Fletcher (2); mais la comédie de Cumberland a un but si différent, que ses obligations ne diminuent en rien son mérite.

Le Créole (3), qui fut représenté l'année d'après, éleva Cumberland au rang des meilleurs écrivains dramatiques de son temps, et l'eût placé à leur tête, si Shéridan n'avait pas été son

(1) *The Brothers.*
(2) *The little french Lawyer.*
(3) *The West-Indian.*

Digitized by Google

contemporain. *Le Créole* est une comédie classique (1); le dialogue en est vif et élégant; les caractères, bien conçus, présentent des traits hardis sans sortir de la ligne de la vraisemblance; l'intrigue de la pièce est régulière, et le dénoûment heureux. Le caractère du major O'Flaherty, que tous ceux qui l'ont vu représenter par l'Irlandais Johnstone considéreront toujours comme un des meilleurs rôles de la scène anglaise, a peut-être le mérite d'avoir suggéré l'idée de sir Lucius O'Trigger (2), mais sir Lucius est un pendant plutôt qu'une copie du portrait de Cumberland.

Garrick, qu'un éloge délicat amené dans le prologue des *Frères* avait réconcilié avec Cumberland, composa l'épilogue du *Créole;* et Tom King, chargé du rôle de Belcour, le joua avec tant de vérité que toutes les bizarreries de cet enfant du soleil parurent naturelles, et sa bienveillance une inspiration d'instinct comme ses passions.

L'Amant à la mode (3) ajouta à la réputation dramatique de Cumberland. On y retrouva la même élégance de dialogue que dans *le Créole*, mais beaucoup moins de *vis comica*. L'action ne marche pas; et le caractère de Colin Mac-Leod, l'honnête valet écossais, n'étant pas dessiné d'après nature, n'a rien qui le distingue des *Gibbies* et des *Sawneys* (4), qui étaient en possession de faire rire les Anglais aux dépens des Écossais. L'auteur n'est pas de cette opinion; il croit que

(1) Sir Walter Scott explique ce qui suffit à un auteur pour être classique. — Ed.

(2) Dans *les Rivaux* (*the Rivals*), comédie de Shéridan. — Ed.

(3) *The fashionable Lover.*

(4) Gibbies et Sawneys, noms caractéristiques d'un Écossais novice, sur la scène anglaise. — Ed.

Digitized by Google

l'Amant à la mode ne le cède en rien au *Créole ;* mais nous sommes forcés de nous déclarer pour le jugement qu'en porta le public. *L'Homme colère* (1), qui fut joué après *l'Amant à la mode*, eut du succès, mais n'est pas resté au répertoire. Cumberland composa encore quelques autres pièces dont on ne parle plus, avant de donner sa tragédie de *la Bataille de Hastings* (2), dont le principal mérite est un style souvent très-remarquable. Les caractères sont faiblement tracés, et le plan a le grand défaut d'être contraire à l'histoire, et par-là de prêter à la critique de ceux même qui ont les connaissances les plus ordinaires. La pièce réussit cependant, parce que Henderson jouait le principal rôle.

Bickerstaff (3) ayant renoncé à faire des opéras, Cumberland composa celui de *Calypso* pour rendre service à un jeune musicien nommé Butler qui avait montré du talent. Il composa aussi un autre opéra comique.

Ses travaux dramatiques lui laissaient encore des heures de loisir. Il défendit la mémoire de son grand-père, Bentley, contre Lowth, dans une controverse que celui-ci avait engagée. Le discours que l'infortuné Daniel Perreau (sur le sort duquel est encore suspendu un voile impénétrable) adressa au jury était de la composition de Cumberland.

La satisfaction que durent lui procurer les succès de ses ouvrages dramatiques semble avoir été troublée par les critiques auxquelles tous les auteurs, et surtout ceux qui suivent la carrière du

(1) *The choleric Man.*

(2) *The Battle of Hastings.*

(3) Auteur de plusieurs farces et opéras comiques. — Ed.

Digitized by Google

théâtre, sont exposés. Il avoue qu'il fut trop sensible aux calomnies et aux injures de ses ennemis, et il nous apprend que Garrick l'appelait *l'homme sans peau*. Il n'est pas douteux que, dans ces occasions, il faudrait être cuirassé d'un triple airain. Mais, au total, on trouvera que ceux qui font le moins d'attention à ces flèches empoisonnées, sont ceux qui sentent moins la douleur de leur blessure.

La position de Cumberland lui offrait des motifs de consolation pour des chagrins bien plus sérieux que ceux qu'une critique malveillante peut causer. Il était heureux dans sa famille, composée de quatre fils et deux filles. Tous ses fils étaient entrés au service du roi; l'aîné et le troisième servaient dans l'armée de terre, le second et le quatrième dans la marine. A ce bonheur domestique se joignait la satisfaction d'être classé au nombre des littérateurs les plus distingués, et d'être admis dans la haute société, dans laquelle, en Angleterre, les hommes de lettres sont toujours bien accueillis. Les habitudes et les manières de Cumberland devaient lui rendre ces jouissances encore plus agréables. Les appointemens de sa place et ses revenus littéraires, ajoutés à sa fortune patrimoniale, lui procuraient les moyens de figurer convenablement dans le monde. Son revenu s'accrut bientôt après par sa promotion au poste de secrétaire du bureau du commerce, auquel il fut nommé, de la manière la plus flatteuse, par lord Georges Germain, depuis lord Sackeville.

Un parent éloigné, M. Décimus Reynolds, institua M. Cumberland son héritier; et afin de n'être pas tenté de changer son testament, par

Digitized by Google

lequel il lui léguait des propriétés considérables, il le lui remit entre les mains. Cumberland avait trop de délicatesse pour l'accepter autrement que comme un dépôt qui serait toujours à la disposition du testateur. Plusieurs années après, M. Reynolds éprouva la tentation contre laquelle il avait voulu se prémunir, et il retira son testament des mains de son légataire désigné.

Un autre grand désappointement survenu dans ces entrefaites, mit un terme à la carrière politique de Cumberland, porta un coup sensible à sa fortune, et, pour nous servir de ses propres expressions, « produisit un contraste frappant « entre ses dernières années et celles qui les avaient « précédées. »

En 1780, le ministère espéra pouvoir détacher l'Espagne de la confédération redoutable qui s'était formée contre l'Angleterre. L'exemple des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale se déclarant indépendantes de la mère-patrie, était un avertissement pour l'Espagne. On pensa qu'il n'était pas impossible d'entamer une négociation secrète avec le ministre Florida Blanca, et la conduite de cette intrigue politique fut confiée à Richard Cumberland. Pour ne donner lieu à aucune conjecture sur sa mission, il se rendit à Lisbonne à bord d'une frégate, et sa santé était le prétexte de ce voyage. De Lisbonne il devait aller à Madrid ou revenir en Angleterre, suivant l'avis qu'il recevrait, après avoir communiqué avec l'abbé Hussey, chapelain de Sa Majesté catholique, agent secret de cette affaire importante. Mistress Cumberland et ses filles étaient du voyage. L'envoyé eut dans la traversée l'occasion, précieuse pour un poëte et un auteur dramatique,

Digitized by Google

de voir le courage des Anglais se montrer sur leur élément. La frégate *Milford*, à bord de laquelle il était, eut avec une frégate française un engagement qui se termina par la prise du vaisseau ennemi. Cumberland célébra la victoire de nos marins dans une chanson pleine de verve, que nous nous rappelons d'avoir entendu chanter encore plusieurs années après.

Il y avait dans la négociation dont M. Cumberland était chargé un point très-important, qui l'a été dans toutes les négociations avec l'Espagne, et le sera encore quand elle reprendra son rang dans la république européenne. Ce point était la cession de Gibraltar. Il n'est guère douteux que l'espérance de recouvrer cette forteresse avait été l'appât offert à l'Espagne pour lui faire prendre part à la guerre de l'Amérique; et très-probablement ce point une fois obtenu, le pacte de famille n'eût pas été un obstacle insurmontable à une paix séparée avec l'Espagne. Mais le peuple anglais considère la possession de Gilbraltar comme un trophée de gloire nationale, et l'Espagne attache le plus grand prix à rentrer dans une forteresse située sur son territoire. Dans le fait, la restitution de Gibraltar ne pouvait être considérée en Angleterre et sur le continent que comme un abandon de l'honneur national et un aveu de notre faiblesse.

Les instructions de Cumberland lui recommandaient de ne se rendre à Madrid que lorsqu'il aurait appris de l'abbé Hussey si l'Espagne faisait de la cession de Gibraltar la base de la négociation proposée. Dans ce cas, l'envoyé secret de la Grande-Bretagne devait revenir en Angleterre. L'abbé Hussey alla à Madrid pour s'assurer

Digitized by Google

de ce point préliminaire. Malheureusement sa correspondance, tout en encourageant Cumberland à tenter une négociation, ne lui donnait aucune assurance sur le point essentiel qui devait régler ses mouvemens. Walpole, ministre du roi près de la cour de Portugal, paraît avoir soupçonné de la duplicité dans l'abbé Hussey, qui, pour son compte particulier, désirant que la négociation ne fût pas rompue, conseillait à Cumberland de se conformer implicitement à ses instructions et de retourner en Angleterre, ou au moins de ne pas se mettre en route pour Madrid sans avoir reçu de nouveaux ordres de Londres. Cumberland s'était persuadé qu'un délai pouvait faire manquer le traité. Comptant sur les dispositions pacifiques du ministère espagnol, ne doutant pas de la probité de l'abbé Hussey, il prit sur lui d'aller à Madrid, démarche téméraire, dont le résultat doit servir de leçon à tous les agens politiques.

Le passage suivant d'une lettre de Cumberland à lord Hillsborough prouve qu'il savait tout le risque qu'il crut de son devoir de courir :

« Je ne me dissimule pas que je fais une dé-
» marche qui m'expose à être blâmé si je ne
» réussis point, à moins que l'on ne pèse avec
» sincérité, et même avec indulgence, les raisons
» qui m'ont déterminé. En me décidant à aller à
» Madrid, je n'ai eu d'autre objet que de con-
» tinuer une négociation que le moindre délai,
» ou tout ce qui aurait l'air d'une évasion, aurait
» rompue immédiatement. Je sais le danger que
» je cours; mais comme mon zèle pour le service
» de mon pays et pour l'honneur de votre ad-

Digitized by Google

» ministration est sincère, je ne doute point que
» je ne trouve en vous un protecteur. »

Cette citation, à laquelle nous pourrions en ajouter d'autres, est une preuve assez évidente qu'aux yeux même de Cumberland le succès pouvait seul justifier une généreuse témérité. Les événemens qui se passaient à Londres dans les entrefaites renvoyaient bien loin toute chance de succès. En arrivant à Madrid, Cumberland trouva le ministre espagnol informé de toute l'histoire du rassemblement tumultueux connu sous le nom de rassemblement de lord Georges Gordon (1). Comme tous les étrangers, le comte de Florida-Blanca vit dans un tumulte populaire la chute du ministère et même de la monarchie britannique (2). Une négociation délicate sous toute espèce de rapports, et entamée sous de semblables auspices, ne présentait pas une issue heureuse : M. Cumberland, à ce qu'il paraît, n'en désespéra cependant pas. Ayant obtenu, ou plutôt arraché par importunité la permission du ministère britannique, il résida à Madrid, ne négligeant rien pour rapprocher des ministres qui ne paraissent pas avoir jamais eu l'espérance sérieuse ou l'intention de faire la paix.

Enfin, le 18 janvier 1781, M. Cumberland reçut l'ordre exprès de revenir en Angleterre. La cession de Gibraltar fut ce qui motiva cet ordre. M. Cumberland croyait que les Espagnols ne par-

(1) Lord Georges Gordon était le chef de la grande association anti-catholique de 1780. On vit plus de 20,000 hommes rassemblés aux cris d'*à bas les papistes*, menacer la chambre des communes où il était question d'adoucir les lois pénales contre les catholiques. Les chapelles du culte proscrit furent brûlées, les maisons pillées, etc. On ne saurait croire combien le peuple anglais est fanatique encore aujourd'hui, soutenu par l'intolérance du clergé anglican. — Ed.

(2) Mémoires de Cumberland, vol. II, p. 18.

Digitized by Google

laient de cette cession que comme d'une matière de forme, et que si on lui avait permis de se prêter à cette forme d'étiquette, il aurait pu réussir à conclure un traité séparé avec l'Espagne. Nous ne pouvons partager cette opinion. L'Espagne rassemblait, en ce moment, toutes ses forces pour attaquer Gibraltar : elle regardait naturellement son honneur engagé à reconquérir cette place importante. La France entrait dans ses vues, et lui promettait la coopération la plus puissante; il n'était donc pas probable que la cour de Madrid eût sacrifié l'espérance de reconquérir Gibraltar, à aucun traité qui n'en stipulerait pas la restitution.

Cependant, comme M. Cumberland agissait de très-bonne foi et avec un zèle auquel on n'avait d'autre reproche à faire que son excès, le lecteur ne peut guère s'attendre, malgré les erreurs que nous venons de signaler, à l'indigne traitement qu'il reçut. Cumberland affirme, et nous devons le croire, qu'en partant pour cette mission, il reçut mille livres sterling, et qu'on l'assura positivement, au ministère, que toutes les lettres de change qu'il tirerait sur son banquier seraient immédiatement remboursées par la trésorerie. Il déclare, que, malgré cette assurance positive, donnée pour une somme très-considérable laissée à sa discrétion, le gouvernement n'a jamais remboursé un *penny* des sommes que ses banquiers avaient avancées, et qu'il a été obligé de les acquitter de ses propres deniers, toutes ses réclamations et toutes ses représentations n'ayant eu aucun succès.

Quoi que l'on puisse penser de la prudence politique de Cumberland en ne se conformant pas

Digitized by Google

strictement à sa mission, et de son caractère trop confiant, qui entrevoyait une issue heureuse à une négociation désespérée, il n'en est pas moins vrai qu'on lui avait permis de rester à Madrid en qualité d'agent d'Angleterre; qu'il était reconnu comme tel par le ministère; qu'il correspondait constamment avec le secrétaire d'état, qu'il en reçut l'ordre de continuer de résider à Madrid, et ensuite celui de quitter cette capitale. Il n'y avait donc ni justice ni humanité à refuser de payer ses mandats, et à le laisser dans un état de pénurie et d'embarras tel, qu'ayant cru ne devoir pas accepter l'offre du roi d'Espagne, de le défrayer de son voyage, l'envoyé de l'Angleterre se fût trouvé en état de banqueroute sans l'assistance généreuse d'un ami qui lui prêta 500 livres sterl. La balance de son compte s'élevait à une somme considérable; elle était de 4500 liv. sterl. On pensera peut-être que Cumberland n'était ostensiblement à Madrid que comme un particulier qui voyageait pour sa santé, et que son établissement aurait pu n'être pas dispendieux, ou au moins n'aurait pas dû l'être. Mais il avait avec lui sa femme et ses filles; et il faut convenir qu'un homme qui, par la nature de sa mission, était nécessairement en relation avec les ministres d'Espagne, ne pouvait vivre sans une espèce d'éclat. Il avait droit au moins aux commodités et aux agrémens de la vie. D'ailleurs, on lui avait donné beaucoup de latitude pour les dépenses secrètes, sur une somme que l'on devait tenir à sa disposition. La vérité est que, sous l'administration de lord North, on jugeait une somme de mille livres suffisante pour une négociation qui n'avait pas réussi; et comme Cumberland s'était,

Digitized by Google

en quelque sorte, rendu responsable de l'événement, les mêmes ministres qui, sans aucun doute, n'auraient pas fait difficulté d'avouer le résultat de ses intrigues en cas de succès, jugèrent convenable de les désavouer parce qu'elles avaient échoué.

Pour faire face aux pertes inattendues qu'il éprouvait, Cumberland fut obligé de vendre ses biens patrimoniaux dans un moment peu favorable et où ils n'avaient point de valeur. Peu de temps après, on supprima plusieurs places dans les diverses administrations, et celle de secrétaire du bureau du commerce n'échappa pas à l'économie inexorable de Burke.

Cumberland n'eut en indemnité que la moitié des émolumens attachés à la place. Forcé de renoncer à la carrière politique, il prit la sage résolution de quitter sa maison de Londres, d'aller s'établir, avec sa famille, à Tunbridge, où il a passé le reste de sa vie dans la retraite, sans renoncer cependant à recevoir ses amis, qui trouvaient chez lui une agréable hospitalité.

Le roi d'Espagne avait donné à Cumberland une permission expresse de voir les tableaux de l'Escurial, dont il a publié un catalogue, précédé d'*anecdotes sur les peintres célèbres d'Espagne*. Ce fut le principal fruit qu'il retira de son voyage. Il faut toutefois y ajouter la charmante *Histoire de Nicolas Pedrosa*, excellente imitation de Lesage, et qui parut dans *le Connaisseur*, ouvrage périodique dont Cumberland était éditeur, et qui avait eu beaucoup de succès. C'était une de ces entreprises littéraires dans lesquelles la connaissance des hommes et des mœurs donne à un auteur de grands avantages

pour briller. Cette connaissance du monde, le goût et le savoir de Cumberland, assuraient le succès d'un ouvrage de ce genre ; et *le Connaisseur* est encore lu avec intérêt par les hommes du monde et par les hommes instruits. Le littérateur ne peut manquer d'être profondément intéressé par la dissertation curieuse qu'il trouve dans *le Connaisseur*, sur les premières tragédies grecques. Cumberland a reconnu que les notes de son grand-père Bentley lui avaient été d'un grand secours. Richard Bentley, son fils, auteur de la comédie ou farce intitulée *les Souhaits*, moins connu que son père, a été encore plus utile à l'éditeur du *Connaisseur* dans cette dissertation.

Ce savant ingénieux, mais un peu singulier, était l'ami d'Horace Walpole, qui, comme s'en plaint avec justice son neveu Cumberland, abusait des droits de l'hospitalité. L'*humour* de la pièce des *Souhaits* n'était pas à la portée d'un public vulgaire. C'était une critique de la contexture absurde de l'ancienne tragédie, et du stoïcisme particulier des chœurs, qui étaient censés des spectateurs tirant des atrocités dont ils étaient témoins des leçons morales sur la justice des dieux, mais qui n'auraient pas fait un pas pour les prévenir. Afin de faire sentir le ridicule de cette absurdité, on vient dire au chœur des *Souhaits* qu'un fou est descendu dans les caves, une torche à la main, pour mettre le feu à un magasin à poudre; sur quoi, au lieu de prendre les moyens de l'en empêcher, ou ceux d'échapper au danger dont ils sont menacés, les spectateurs commencent leurs lamentations en strophes et en antistrophes sur le malheur de leur position, et

Digitized by Google

leurs exclamations contre le *trois fois malheureux* fou, ou plutôt ses *trois fois malheureux* parens, qui n'ont pris aucune mesure pour s'assurer de lui, ou plutôt sur leur *six fois malheureux* sort à eux-mêmes, exposés qu'ils sont à la fureur d'un fou. Tout cela est très-plaisant pour ceux qui se rappellent le stoïcisme des chœurs dans les tragédies d'Eschyle et d'Euripide, et leurs froids commentaires sur les horreurs commises sous leurs yeux; mais cela pouvait paraître un peu extraordinaire à la généralité des spectateurs anglais. La pièce néanmoins fut bien reçue jusqu'à l'incident extravagant d'Arlequin, que l'on pend sur le théâtre. L'auteur en sentit si bien l'absurdité, que, pendant l'exécution, il dit à l'oreille à son neveu Cumberland : « S'ils ne » sifflent pas celle-ci, ils méritent d'aller à tous » les diables. » Comme il disait cela, le public jugea de manière à ne pas encourir la peine prononcée par l'auteur, et le sort de la pièce fut décidé. Il serait bien à souhaiter que cette pièce singulière fût imprimée.

Cette digression sur Richard Bentley nous a un peu écartés de notre but; nous avions seulement voulu remarquer qu'il avait traduit, pour son neveu Cumberland, les morceaux des auteurs dramatiques grecs que l'on a admirés dans *le Connaisseur*. Cumberland réclame cependant, comme lui appartenant uniquement, la traduction des *Nuées* d'Aristophane, qui fut depuis insérée dans ce journal.

Les personnages modernes introduits dans *le Connaisseur* sont de Cumberland. Il nous apprend que celui du bienfaisant Israélite, Abraham Abrahams, fut composé dans le but de détruire les

Digitized by Google

préjugés contre une race persécutée. Il donna suite à cette intention bienveillante dans une comédie qui a eu du succès, intitulée *le Juif*. Le caractère de Shéva, réunissant à une parcimonie d'habitude une philanthropie naturelle, fut composé pour le théâtre, dans le même esprit que celui d'Abrahams, et fut admirablement joué par Jack Bannister. Les journaux du temps ont fait honneur aux juifs d'avoir envoyé à l'auteur des preuves non stériles de leur gratitude. Dans ses Mémoires, Cumberland ne déguise point son désir qu'ils lui eussent donné une marque de la reconnaissance qu'il pensait lui être due. Il nous semble que l'auteur du *Comte Fathom* avait un droit antérieur pour le caractère qu'il avait tracé de Josué dans son roman. Nous ajouterons que nous ne sommes pas surpris que les personnes en question aient envisagé un portrait dans lequel elles étaient tout autant un objet de plaisanterie que d'intérêt, comme quelque chose qui pouvait passer aussi-bien pour une insulte que pour un compliment. Nous croyons, quant à nous, que dans la classe riche des co-religionnaires de Shéva et d'Abrahams, on en trouverait peu de disposés à reconnaître dans ces deux caractères des portraits ressemblans.

Dans sa retraite à Tunbridge, travaillant au sein de sa famille, faisant du salon son cabinet d'étude, Cumberland avait composé un assez grand nombre de pièces de théâtre, dont il semble que lui-même avait presque oublié les noms, et qui sont bien peu connues de nos jours. Nous en avons fait une liste, ainsi que de ses autres ouvrages, d'après l'index de ses

Digitized by Google

Mémoires. Plusieurs de ses pièces eurent du succès, plusieurs autres n'en eurent aucun, et beaucoup n'ont pas été jouées. L'auteur paraît n'avoir jamais été découragé ni fatigué. *L'Arabe*, *les Wallons*, et beaucoup d'autres ouvrages dramatiques de Cumberland, sont oubliés, mais le caractère de Penruddock, dans *la Roue de Fortune* (1), bien conçu en lui-même, admirablement bien rendu par Kemble dans l'origine, et depuis par Charles Young, est toujours applaudi. *La Carmélite* (2), tragédie conduite régulièrement, eut beaucoup de succès, parce que l'inimitable Siddons joua le rôle de la dame de Saint-Valois, et Kemble celui de Montgomery. Mais l'intrigue a le défaut que l'on peut reprocher à beaucoup de pièces de Cumberland; elle manque d'originalité. Elle rappelle involontairement *Douglas*; et il y a dans le dialogue plus de goût que de génie. Le style vaut mieux que les sentimens; mais la grâce de l'un ne suffit pas toujours pour suppléer à la nouveauté qui manque aux autres. *Les Frères* (3), *le Créole* (4), et *la Roue de Fortune* (5), sont des pièces toujours jouées avec succès; et un très-bon juge nous assure que *le premier Amour* (6), que nous n'avons pas vu représenter, est une excellente comédie encore au répertoire de Londres.

Nous devons croire que le théâtre était le genre de littérature favori de Cumberland, car c'était le but auquel il visait sans cesse, quoiqu'il le

(1) *The Wheel of Fortune.*
(2) *The Carmelite.*
(3) *The Brothers.*
(4) *The West-Indian.*
(5) *The Wheel of Fortune.*
(6) *First Love.*

Digitized by Google

manquât souvent et que des chutes répétées fissent oublier de véritables succès. Il a composé plus de cinquante pièces de théâtre, et quelquefois les prières et les flatteries étaient nécessaires pour obtenir de les faire jouer. Dans ces occasions, la tradition des foyers dit que le poète vétéran prodiguait sans hésiter ses complimens aux comédiens qui devaient jouer dans une de ses pièces, aux dépens de la compagnie rivale, qui recevait à son tour le même tribut quand la réception d'une nouvelle pièce lui rendait les bonnes grâces de l'auteur.

On dit encore que lorsqu'un assez grand nombre d'auteurs dramatiques se réunirent pour porter plainte au lord chancelier, contre M. Shéridan, alors directeur du théâtre de Drury-Lane, il empêcha M. Cumberland de se joindre à la confédération, en lui offrant de faire jouer celle de ses pièces manuscrites qu'il voudrait. Le choix n'était pas une tâche facile pour un auteur à qui tous ses enfans étaient également chers. Après beaucoup d'hésitations, il se décida à s'en rapporter au sort : il porta au directeur la pièce qu'il avait prise au hasard, dans plus de douze manuscrits qui étaient sous sa main, sans lire le titre.

Si Cumberland avait pour ses productions une tendresse paternelle, il faut convenir qu'il avait aussi le courage de se soumettre sans murmurer aux jugemens du public : « J'ai eu ma » bonne part de succès, mais je crois que j'ai » bien payé ma taxe sur ces succès, dit-il gaie- » ment, et cela sans me révolter, presque tou- » jours même sans murmurer. Je n'ai jamais » irrité le public par une résistance opiniâtre à

Digitized by Google

» ses jugemens, quand ils n'étaient pas favo-
» rables à mes productions. Je n'ai jamais manqué
» de me retirer, du moment qu'il me notifiait
» que je n'étais pas bienvenu. La seule chose
» dont j'aie été coupable est de n'avoir pas jugé
» un ouvrage plus mauvais, seulement parce que
» le public n'en pensait pas bien (1). »

Melpomène et Thalie ne furent pas les uniques objets du culte de Cumberland; la Muse sacrée eut aussi ses offrandes. Il entreprit, dans son poème du *Calvaire* (2), un sujet trop imposant et trop terrible pour être traité en vers, quel qu'ait été le succès de Klopstock (3). Il composa aussi, conjointement avec sir James Bland Burgess, auteur de *Richard Cœur-de-Lion* et de quelques autres ouvrages, un poème épique fondé sur l'histoire sainte. *Le Calvaire* occasiona à son auteur une perte de cent livres sterling, qui le gêna, et l'*Exode* n'eut pas un grand succès.

M. Richard Sharpe, chéri pour ses vertus, estimé pour ses connaissances étendues et sa grâce naturelle, a rendu un véritable service au public en engageant M. Cumberland à écrire ses Mémoires. C'est, sans contredit, un des ouvrages les plus agréables de l'auteur; ils donnent une idée très-exacte de ses talens, de ses sentimens et de son caractère; ils contiennent aussi beaucoup d'aperçus intéressans sur le siècle dernier. Il est impossible de lire sans être vivement intéressé le tableau que fait Cumberland du théâtre de Goodman's-Fields, où Garrick, dans la fleur de

(1) Mémoires de Cumberland, vol. I, p. 269.
(2) *Calvary*.
(3) Dans le poème du *Messie*.

Digitized by Google

la jeunesse, et dans toute la verve de son génie, *bondissant*, pour ainsi dire, sur la scène, dans le rôle de Lothario, livrait au ridicule le mari complaisant et le lourd Horatio; tandis que, dans ce dernier caractère, M. Quin offrait un contraste de l'ancienne action dramatique avec la moderne, par son costume et son jeu. Son air grave et solennel, son habit vert foncé, couvert de broderies, ses bas roulés, ses souliers à hauts talons et à bouts carrés, une déclamation lente, monotone, accompagnée d'une sorte d'action plutôt faite pour le parlement que pour le théâtre, contrastaient d'une manière piquante avec le costume élégant et le jeu animé de Garrick.

On trouve dans les Mémoires de Cumberland les caractères de plusieurs personnes distinguées, dessinés avec beaucoup de talent, particulièrement ceux de Doddington, de lord Halifax, de lord Sackeville, de Georges Selwyn, et quelques autres. On y remarque aussi quelques traits de satire et de ridicule, peut-être exagérés. Ces Mémoires n'auraient dû être publiés qu'après la mort de Cumberland : les ouvrages de ce genre se présentent de meilleure grâce quand l'auteur a disparu de la scène du monde. Mais, depuis la malheureuse négociation d'Espagne, M. Cumberland avait toujours été dans un état de gêne dont un travail infatigable n'avait pu le tirer; et, dans ses Mémoires même, il fait l'aveu touchant que des circonstances auxquelles il faut quelquefois sacrifier la prudence et les bienséances, le forçaient de les publier de son vivant. La maison Lackington acheta l'ouvrage cinq cents livres sterling. L'édition in-4°. fut bientôt épuisée, et il en parut une in-8°.

Digitized by Google

A un âge très-avancé, M. Cumberland entreprit un nouvel ouvrage périodique. *La Revue d'Édimbourg* jouissait d'une grande réputation, et *la Revue de Trimestre* (1) venait de paraître quand M. Cumberland se fit éditeur d'un journal périodique, auquel il donna le titre de *Revue de Londres* (2), et qu'il conçut sur un plan neuf, en ce que tous les articles devaient être signés par leurs auteurs. Il s'associa, pour collaborateurs, des hommes de beaucoup de talent; mais, après deux ou trois numéros, il fut obligé d'y renoncer. Dans le fait, quoiqu'il y eût dans ce plan une apparence de franchise et de hardiesse que n'a pas une critique anonyme, il avait des inconvéniens que son auteur n'avait pas aperçus. Il est bien certain que personne ne croit que l'usage du pronom personnel, NOUS, garantit que les divers articles d'un journal périodique sont soumis à l'examen d'un comité de littérateurs, et que chaque article est le produit de leur sagesse réunie. Cependant, l'emploi de la première personne du pluriel est assez légitimé par l'usage établi dans tous les journaux organisés sur un plan sage, où tous les articles, quel qu'en soit l'auteur, sont revus par une personne chargée de la rédaction; ce qui est, pour le public, une meilleure garantie de la bonne foi des juges que si chaque article n'offrait que la responsabilité personnelle de celui qui l'a écrit. Une autre remarque plus importante est celle-ci: le caractère anonyme d'une critique périodique tend à donner aux discussions littéraires plus de liberté, et, en même temps, à adoucir les ani-

(1) *Quarterly Review.*
(2) *London Review.*

Digitized by Google

mosités qu'elles pourraient faire naître; sous ce rapport, le langage usité dans les chambres du parlement, et que, par cette raison, on nomme parlementaire, ressemble au style ordinaire des discussions littéraires. Un auteur, quelque sévère que soit la critique d'un journal, ne peut guère, dans les cas ordinaires, y voir autre chose qu'une question de littérature; tandis qu'une attaque directe et immédiate contre l'écrivain pourrait tendre, d'une part, à restreindre la liberté de la critique, en la soumettant à la direction d'une complaisante timidité, ou, de l'autre, à lui donner (ce qui est au moins inutile) un caractère d'audace et de personnalité contraire aux bienséances, et peut-être à la paix de la société. D'ailleurs, la majorité des lecteurs souscrira toujours plutôt aux oracles sortis du sanctuaire mystérieux d'un corps invisible, qu'au jugement porté par un homme dont le nom de baptême et le nom de famille ne sonnent pas beaucoup mieux que ceux de l'auteur critiqué. Dans le fameux tribunal secret d'Allemagne, c'était l'invisibilité des juges qui rendait leur juridiction si terrible (1).

Cumberland a publié un si grand nombre d'ouvrages que, même après avoir fait une analyse rapide d'une faible partie, il nous reste encore à parler de ses romans; c'est cependant comme romancier qu'il a droit de figurer dans notre recueil. Nous avons de lui : *Arundel*, *Henri* et *John de Lancastre*. Les deux premiers eurent un succès mérité; le dernier se

(1) Ce passage de sir Walter Scott a été oublié en France dans la discussion de la dernière loi sur la presse périodique. Juin 1828. — Ed.

Digitized by Google

ressentait de l'âge avancé de son auteur, et fut moins bien accueilli du public. Il ne serait pas juste de parler de ce roman comme faisant partie des productions sur lesquelles reposera la réputation littéraire de Cumberland.

Il avait écrit à la hâte son premier roman. *Arundel* fut composé pendant un séjour de quelques semaines à Brighthelmstone (1), et envoyé à l'imprimeur feuille par feuille. On y aperçut, au premier coup d'œil, ce que l'on trouve rarement dans les romans, la certitude que l'auteur connaissait bien les écoles, les cours et les usages de la haute société, et que les sujets sur lesquels il écrivait lui étaient familiers. Le style est facile et clair, les caractères hardiment tracés. En peignant les sentimens d'*Arundel*, quittant sa société de l'université, et ses études, pour devenir secrétaire du comte de G..., il se rappelait sans doute l'événement qui changea ses premières destinées. Mais il n'y a aucune raison de croire que les teintes sombres du caractère du comte de G. trahissent l'intention de faire la satire de son patron; car, dans ses Mémoires, il peint lord Halifax sous des couleurs beaucoup plus flatteuses.

Le succès d'un ouvrage qui lui avait coûté si peu de peine l'engagea à en composer un autre, auquel il donna tous ses soins. Il prit pour modèle Fielding, et mit deux ans à corriger et à polir le style de *Henri*. Peut-être, après tout, ce roman n'a-t-il pas sur *Arundel* la supériorité à laquelle l'auteur aspirait. Il n'en serait pas moins injuste de refuser à *Henri* le mérite d'être un roman excellent. On y admire de belles

(1) Brighton. — ED.

Digitized by Google

descriptions, et des détails curieux sur la vie des classes inférieures en Angleterre. Les paysans de Cumberland, peints d'après ceux du comté de Kent, au milieu desquels il passait sa vie à Tunbridge, peuvent être placés à côté des portraits de ce genre faits par les plus grands maîtres.

Le caractère d'Ézéchiel Daw est si heureux que, quoique l'idée lui en ait été suggérée par le caractère d'Abraham Adams (1), c'est encore un excellent original. Comme les méthodistes abhorrent les arts frivoles, et méprisent peut-être les arts plus sérieux, ils ont été sévèrement traités, comme on devait s'y attendre, par les auteurs dramatiques et par les romanciers, qui les représentent en général comme des niais ou des hypocrites. Ce n'est pas l'opinion que méritent un grand nombre, et peut-être le plus grand nombre de ces sectaires enthousiastes. Il serait également injuste de croire que l'homme qui fait de la religion le grand objet de sa vie, est, par cette seule raison, un sot ou un imposteur. Les professions où une piété scrupuleuse est de rigueur, sont incompatibles avec des mœurs vicieuses, et doivent en conséquence, généralement parlant, empêcher les hommes de se livrer secrètement à des actions qui, si elles venaient à être connues, leur feraient perdre leur réputation. Ainsi, aux règles que la religion et la morale imposent à tous les hommes, pour résister aux tentations qui les assiégent sans cesse, les méthodistes et les autres sectaires rigides ajoutent le frein de l'intérêt et d'une contrainte habituelle. Il faut encore considérer que cette

(1) Dans *Joseph Andrews* de Fielding. — Ed.

Digitized by Google

espèce de religion est singulièrement propre, en s'adressant aux sentimens, à faire impression sur des millions d'hommes ignorans, dont l'intelligence ne sentirait pas la force des raisonnemens des théologiens les plus habiles, et il n'est pas douteux que beaucoup d'enthousiastes, aussi simples qu'Ézéchiel Daw, qui ont fait des efforts sincères et continuels pour convaincre des hommes ignorans et opiniâtres, ont été des instrumens dont la Providence s'est servie pour retirer ces hommes d'un état dégradant et en faire des êtres raisonnables et dignes du nom de chrétiens. Nous sommes donc d'opinion que le caractère d'Ézéchiel Daw, qui nous montre le prédicateur méthodiste dans sa force et dans sa faiblesse, actif et fervent dans l'accomplissement de sa mission, simple, bien intentionné, et même absurde dans les affaires ordinaires de la vie, est non-seulement un portrait bien peint, mais ressemblant.

Cumberland n'a pas toujours été heureux dans les incidens de la vie des classes du bas peuple qu'il décrit. Il lui fallait sans doute un effort pour renoncer à l'élégance naturelle de ses idées, en voulant imiter les scènes de cette nature que l'on trouve dans Fielding. Il se trouvait dans la position d'un homme timide qui devient impudent en essayant de montrer de l'aisance, et en croyant n'être que gai : Cumberland nous choque dans sa description de Zacharie Cawole et de sa femme.

Il se piquait surtout de bien entendre l'art de conduire un roman, et nous devons convenir que nous ne trouvons rien dans les siens qui puisse justifier cette prétention. Son intrigue n'est ni plus habilement nouée, ni plus heureusement dé-

Digitized by Google

nouée que celles de beaucoup d'ouvrages du même genre. Il y a le degré ordinaire (peut-être devrions-nous dire nécessaire) d'invraisemblance, auquel le lecteur est accoutumé à se prêter et doit même se prêter. Sous ce rapport, on a peu de chose à dire pour ou contre l'auteur. Mais il y a une suite d'incidens liés par un genre de sentiment particulier à Cumberland, que l'on peut remarquer dans toutes ses diverses pièces de théâtre, que l'on retrouve dans son roman d'*Arundel*, et qui contribue beaucoup à l'intérêt que l'on éprouve en lisant *Henri*.

Dans les intrigues amoureuses, il avait un goût particulier qui lui faisait intervertir l'usage reçu dans ces sortes d'affaires. Ce sont ses héroïnes qui font les avances; et nous croyons ici exprimer l'opinion presque universelle, en disant qu'il vaut mieux laisser à l'homme ce rôle, qu'il joue plus naturellement et de meilleure grâce. Dans *Henri*, Cumberland a poussé les choses plus loin : son héros est doué de la continence du patriarche hébreu, et il l'expose aux attaques d'un être séduisant, dont les aveux sont bien plus dangereux que ceux de la matrone égyptienne. A cet égard, Cumberland n'a pas copié son maître Fielding, ou, ce qui serait inconcevable dans un auteur aussi ingénieux, il a pris au sérieux le récit ironique de la continence de Joseph Andrews. Nous ne voulons pas nous arrêter long-temps sur ce sujet; mais les idées morales de notre siècle sont si peu correctes, que nous craignons bien qu'un auteur plus judicieux n'eût pas cherché à lutter contre le torrent, en offrant pour modèle un héros plus propre à exciter le ridicule qu'à inspirer le désir de l'imiter.

Digitized by Google

On pourrait encore faire un autre reproche à l'auteur. Henri se trouve avec Susanne, mais placé dans des situations que les écrivains modernes n'oseraient pas se permettre de présenter, parce qu'elles compromettent la décence. Cumberland ne croyait pas en avoir franchi la limite : « Si, dans mon zèle pour montrer la « vertu triomphante des attraits les plus séduisans, « dit-il, j'ai peint ces attriats sous des couleurs « trop vives, je le regrette, et j'en demande « pardon à ceux qui pourraient croire que la « morale n'a pas servi de correctif au mal qui « en résulte. »

Une autre particularité des romans de Cumberland, c'est qu'il entre toujours dans ses plans une affaire d'honneur, un duel, ou au moins un rendez-vous pour se battre. On doit s'attendre assez souvent à cet incident dans les romans, puisque c'est le seul usage des temps gothiques qui leur ait survécu, et qu'il fournit aux romanciers une occasion de développer des passions violentes, d'aller au-delà des bornes prescrites par les règles de la société, et de décrire des scènes extraordinaires sans encourir le reproche d'invraisemblance. Mais Cumberland avait dans le caractère quelque chose de chevaleresque. Il avait été élevé dans des sentimens d'honneur et dans l'idée qu'il faut soutenir sa réputation au péril de sa vie. En cela il ressemblait à un autre poète dramatique, le célèbre auteur de la tragédie de *Douglas* (1), qui n'était pas moins enthousiaste sur le point d'honneur. Cumberland avait eu occasion de faire ses preuves. Il raconte avec une sorte de complaisance, dans ses Mémoires, qu'il

(1) Home. — Ed.

Digitized by Google

avait forcé « un capitaine de vaisseau grossier et violent, » à rétracter quelques expressions injurieuses sur son ami et son patron, lord Sackeville. Il s'étend encore dans ses Mémoires, avec plaisir, sur l'attachement que lui avaient montré deux compagnies de volontaires levés dans la ville de Tunbridge, et il met beaucoup d'importance à la commission de commandant dont ils l'avaient investi. « Ils présentèrent à leur « commandant une épée, et quand on leur retira « leur paye, ils offrirent de continuer à servir « gratuitement sous ses ordres. »

Cet homme aimable, cet ingénieux auteur termina une longue carrière littéraire, le 7 mai 1811, la quatre-vingtième année de sa vie, dans la maison de M. Fry, Bedford-place, Russel-square. Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster.

M. Richard Sharpe, dont nous avons déjà eu occasion de parler; M. Rogers, auteur des *Plaisirs de la Mémoire* (1), et sir James Bland Burgess, furent ses exécuteurs littéraires; mais nous ne connaissons de ses œuvres posthumes qu'un poème en vers blancs, intitulé *Coup d'œil sur le passé* (2), qui a été publié en 1812, et dont il paraît qu'il conçut l'idée en écrivant ses Mémoires.

M. Cumberland eut le malheur de survivre à sa femme et à plusieurs de ses enfans. Ceux qui restent sont Charles, qui, à ce que nous croyons, a obtenu un grade supérieur dans l'armée, et William, capitaine des vaisseaux du roi. Sa fille aînée, Élisabeth, a épousé lord Edward Bentink, frère du duc de Portland; Sophie, la seconde,

(1) *The Pleasures of memory.*
(2) *Retrospection.*

Digitized by Google

eut le malheur de perdre M. William Radcock, son mari, à la fleur de son âge, laissant quatre enfans, dont le chancelier confia la tutelle à M. Cumberland; la troisième, Fanny-Marianne, née pendant l'ambassade malheureuse de Cumberland en Espagne, n'avait point été mariée. Son père lui a dédié ses Mémoires. Aimable et pleine de talens, elle lui avait prodigué tous les soins d'une fille pieuse et reconnaissante, avec toutes les consolations d'une tendre amitié.

Cumberland avait dû être dans sa jeunesse un homme bien fait, et il avait conservé un air agréable; ses manières étaient polies, aisées, enfin celles d'un homme qui a l'habitude de vivre dans la meilleure société. Il parlait avec éloquence, il avait des connaissances étendues, et sa conversation était très-agréable par le grand nombre d'anecdotes qu'il savait. Il aimait la louange, et pour appeler les choses par leur nom, la flatterie, car il ne prenait guère la peine de s'assurer si les louanges étaient sincères. Sa conversation décelait souvent le côté faible de l'auteur. Shéridan a réuni ces faiblesses dans le caractère de sir Fretful Plagiary (1). Mais ce n'est pas d'après une caricature qu'il faut dessiner un portrait; et dans l'humeur que les critiques excitaient chez Cumberland, il y avait plus de dépit que de mauvaise volonté contre ses contemporains. Il n'était pas plus disposé que ne le sont d'ordinaire les poètes à se rendre aux remarques de ses critiques, et souvent, en brave général, il rassemblait toutes ses forces pour défendre le point le moins tenable. On ne saurait nier qu'en combattant avec vigueur pour la cause de la comédie légitime et du roman

(1) Dans *The Critic*. — Ed.

Digitized by Google

régulier, il laissait apercevoir quelque chose qui tenait à un sentiment personnel dans son zèle contre ceux de ses contemporains qui s'étant ouvert de nouvelles routes à la renommée, éclipsaient ceux qui ne sortaient pas des sentiers battus. Ces imperfections provenaient peut-être du tempérament de l'auteur, et du sentiment de n'avoir pas été justement apprécié, ou d'un esprit de rivalité ordinaire chez les hommes d'un caractère ardent, qui deviennent irritables en écoutant trop le besoin souvent contrarié d'obtenir des applaudissemens ; mais ces imperfections sont plutôt les *faiblesses* de la profession que du cœur. L'homme de lettres aurait pu être plus heureux en les réprimant; mais elles ne nuisent en rien au caractère de l'honnête homme, de l'homme instruit, et du gentleman.

Le caractère de M. Cumberland a été apprécié, avec autant de justice que d'affection, par le docteur Vincent, doyen de Westminster, son ami, qui prononça son oraison funèbre lorsqu'il fut enseveli à l'abbaye. « L'homme que vous voyez « ici déposé, dit ce vénérable ecclésiastique, est « Richard Cumberland, auteur distingué. Il a « principalement écrit pour le théâtre, mais tou- « jours dans un but moral. On peut reprocher à « ses écrits quelques défauts, mais ils ne sont « point de nature à corrompre les mœurs. Il a « écrit autant qu'aucun auteur, et peu d'auteurs « ont écrit mieux que lui. Ses ouvrages seront « estimés aussi long-temps que l'on parlera la « langue anglaise. Il regardait le théâtre comme « une école propre à perfectionner la morale, et « sa dépouille mortelle méritait d'être placée « parmi celles des hommes illustres qui nous

Digitized by Google

« environnent. Ses écrits sur la théologie sont « dignes d'un vrai chrétien, et puisse Dieu, dans « sa miséricorde, lui accorder la récompense du « vrai chrétien ! »

Digitized by Google

CATALOGUE

DES OUVRAGES DE CUMBERLAND,

EXTRAIT DE L'INDEX DE SES MÉMOIRES.

POËMES ÉPIQUES.

Calvary.
Exodiad.

OUVRAGES DRAMATIQUES.

Arab.
Banishment of Cicero.
Battle of Hastings.
Brutus the Elder.
Box-hobby challenge.
Brothers.
Choleric Man.
Country Attorney.
Calypso.
Caractacus.
Carmelite.
Clouds, from the Greek of Aristophanes.
Dependant.
Days of Geri.
Don Pedro.
Eccentric Lover.
Fashionable Lover.
False Demetrius.
False Impressions.
First Love.
Hint to Husbands.
Impostor.
Jew.
Joanna of Montfaucon, a dramatic romance.
Last of the Family.
Mysterious Husband.
Natural Son.

Digitized by Google

Note of Hand.
Sailor's Daughter.
Shakspeare in the Shades.
Timon of Athens.
Torrendal.
Walloons.
Wat-Tyler.
West-Indian.
Wheel of Fortune.
Widow of Delphi.
Word of Nature.

PIÈCES FUGITIVES.

Affection.
Lines to a Princess Amelia.
Avarice.
Dreams.
Envy.
Epilogue to the Arab.
Fragment.
Hamlet.
Hammond.
Humility.
Judges.
Verses to Dr James.
—— to lord Mansfield.
—— on Nelson's Death.
Ode to the Sun.
Lines adressed to Pitt.
—— on Pride.
—— to the Prince of Wales.
—— to Romney the Painter.
Elegy on Sant Mark's Eve.
Translations from the Troades
——— from Virgil.

OUVRAGES EN PROSE.

Curtius redeemed from the Gulph.
Evidences of the Christian Revelation.
Controversy with Lowth on the subject of Dr. Bentley.

MÉLANGES.

Anecdotes of Eminent Painters in Spain.
Catalogue of Paintings in King of Spain's Palace.

Digitized by Google

Semons.
Periodical papers in the Observers.
Translation of the Psalms.
Memoirt.

ROMANS.

Arundel.
Henri.
John de Lancaster.

A cette longue liste il faut ajouter les critiques qué l'auteur a écrites dans le *London Review*, *the Retrospection*, poème en vers blancs, et peut-être d'autres ouvrages inconnus à l'éditeur.

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

ANNE RADCLIFFE.

La vie de mistress Anne Radcliffe, passée à l'ombre de l'intimité domestique et dans un échange continuel d'affections de famille, paraît avoir été aussi obscure et retirée que la réputation de ses ouvrages a été brillante et universelle. La notice suivante, adressée à un biographe contemporain, est ce qu'il y a de plus authentique sur sa naissance, sa famille et sa personne.

« Elle était née à Londres le 9 juillet 1764. Son père et sa mère, William et Anne Ward, étaient dans le commerce, et les deux seules personnes dans les deux familles qui ne fussent pas riches, ou au moins dans l'aisance. Sa grand'mère paternelle était une Cheselden, sœur du célèbre chirurgien. M. Ward conservait un souvenir reconnaissant des bontés de son oncle. J'ai vu des livres dont il avait fait présent à son neveu. Je crois que feu le lieutenant-colonel Cheselden, de

Digitized by Google

Somerby, dans le comté de Leicester, était un autre neveu du chirurgien. Mistress Barwell, tante de M. Ward, qui avait habité d'abord Leicester, et qui demeurait alors à Duffield, dans le comté de Derby, fut une des marraines de mistress Radcliffe (1). Sa grand'mère maternelle était Anne Oates, sœur du docteur Samuel Jebb, de Strafford, père de sir Richard Jebb. Elle était aussi parente, par sa grand'mère maternelle, du docteur Halifax, évêque de Gloucester, et du docteur Halifax, médecin du roi. Mistress Radcliffe descendait d'un proche parent des De Witt de Hollande. D'après quelques papiers de famille que j'ai vus, un De Witt, de la famille de Jean et de Cornelius, vint en Angleterre, où il avait été appelé par le gouvernement pour donner un plan sur le desséchement des marais du comté de Lincoln. Il amena avec lui sa fille Amélie, encore enfant. Il est présumable que l'exécution du projet fut interrompue par la révolution qui eut lieu sous le règne de Charles Ier; et De Witt paraît avoir passé le reste de sa vie dans une terre qu'il avait achetée près de Hull. Il laissa beaucoup d'enfans, et Amélie était la mère d'un des ancêtres de mistress Radcliffe.

Mistress Radcliffe, que je me rappelle d'avoir connue lorsqu'elle avait à peine vingt ans, était parfaitement proportionnée dans sa taille, quoiqu'elle fût petite, ainsi que son père, son frère et sa sœur. Elle avait un très-beau teint, une belle figure, surtout les yeux, les sourcils et la bouche. Ses ouvrages ont assez fait connaître les qualités de son esprit, et l'on peut juger de ses goûts

(1) L'usage, en Angleterre, est de donner deux parrains aux garçons, et deux marraines aux filles. — Ed.

Digitized by Google

par ces mêmes ouvrages. Un de ses plaisirs était de contempler les beautés, et surtout les grands traits de la nature. Elle était aussi très-sensible à la belle musique. Elle éprouvait un grand charme à entendre prononcer les langues sonores, et se faisait répéter les passages des classiques grecs et latins dont les sons la frappaient, priant de temps en temps que l'on voulût bien lui en faire la traduction la plus littérale, en conservant tout ce qu'il était possible de l'idiome, quelque embarrassée que fût la version par cette exactitude rigoureuse. Avec une imagination vive, et beaucoup d'autres avantages qui pouvaient rendre sa conversation animée, elle n'avait pas cette confiance et cette présence d'esprit sans lesquelles une personne qui sait qu'on l'observe ne se trouve à son aise que dans une société habituelle. Cependant, mistress Radcliffe avait vécu dans un monde où elle avait eu des exemples d'une conversation facile dans des cercles nombreux. Elle avait passé une grande partie de sa jeunesse chez ses parens riches, à leurs maisons de campagne. Dans son enfance, elle était chérie de M. Bentley, qui avait la surintendance de tout ce qui avait rapport au dessin, dans la belle manufacture de porcelaine connue sous le nom de Wedgwood et Bentley (1). M. Wedgwood était l'homme d'affaires intelligent, le chimiste habile; M. Bentley, l'homme

(1) Cette manufacture, nommée *Etruria*, est dans le comté de Stafford, près de la petite ville de Henley, dans le district connu sous le nom de pays *de poteries*. Il y a, dans ce même endroit une autre manufacture presque aussi considérable, appartenant à M. Spodo, banquier de Birmingham. Les nombreuses mines de charbon du comté de Stafford, la qualité de la terre et le grand canal de jonction qui passe à Henley, rendent ce lieu très-propre a des manufactures de faïence. — Ed.

Digitized by Google

qui avait les connaissances générales en littérature, et le goût nécessaire dans un établissement de ce genre.

« M. Bentley avait épousé une des sœurs de la mère de mistress Radcliffe; et pendant la vie de sa tante, qui était une femme accomplie, *dans le sens modéré* (dirai-je sage?) attaché alors à ce mot, la petite nièce était la favorite à Chelsea, puis à Turnhamgreen, où M. et mistress Bentley demeuraient. Elle voyait chez sa tante des auteurs distingués, et d'autres personnes qui, sans avoir la même réputation en littérature, étaient faites pour attirer l'attention par leur esprit et leurs manières. Mistress Montague, et dans un temps, je crois, mistress Piozzi (1), voyaient souvent mistress Bentley; mistress Ord était certainement une femme distinguée. Le *gentleman* connu sous le nom de l'Athénien Stuart (2), était aussi de la société habituelle de M. et de mistress Bentley. ».

A l'âge de vingt-trois ans environ, miss Ward prit le nom qu'elle a rendu si fameux; elle épousa William Radcliffe, gradué à l'université d'Oxford, et qui se destinait au barreau. Lorsqu'il renonça à l'étude des lois, il devint propriétaire et éditeur de *la Chronique anglaise* (3).

Ainsi mistress Radcliffe avait formé une union qui ne pouvait que l'engager à écrire quelques essais littéraires. En 1789, deux ans après son mariage, et à l'âge de vingt-quatre ans, elle publia les *Châteaux d'Athlin et de Dunbayne* (4), roman qui n'annonçait guère le talent particulier de l'auteur.

(1) L'amie du docteur Johnson. — Ed.

(2) A cause de l'élégance de ses manières. — Ed.

(3) *The English Chronicle.*

(4) *The Castles Athlin and Dunbayne.*

Digitized by Google

La scène se passe en Écosse, dans les siècles d'ignorance ; mais on n'y remarque rien qui puisse donner une idée des mœurs ou de l'aspect particulier du pays, et, quoique lisant l'ouvrage aujourd'hui dans l'intention d'y découvrir le germe du talent de mistress Radcliffe, et de son goût pour le *romanesque* et le *mystérieux*, nous ne pouvons le considérer comme digne de sa plume. Il est cependant toujours important pour l'histoire de l'esprit humain de lire une première production, afin de parvenir à deviner, s'il est possible, comment le chêne est sorti du gland que l'on n'avait pas remarqué.

Mistress Radcliffe fut plus heureuse dans l'ouvrage qui suivit *les Châteaux d'Athlin et de Dunbayne*. En effet, il y a plus de talent dans *le Roman sicilien* (1), qu'elle publia en 1790 ; nous nous rappelons qu'il fit assez de bruit. On trouve dans cet ouvrage le luxe et la fécondité d'imagination qui était le caractère distinctif des compositions de l'auteur. Des aventures sans nombre, qui se succèdent rapidement, avec tous les charmes d'un danger évité au moment où il paraît inévitable, entraînent le lecteur ; les riches tableaux et les descriptions qui relèvent l'action sont celles d'un conte oriental. Toutefois, on y reconnaissait encore la touche d'un auteur qui n'a pas l'habitude d'écrire. Les scènes n'étaient pas liées avec art ; les caractères esquissés à la hâte, et sans traits saillans, étaient jetés dans le moule ordinaire des amans passionnés, des parens tyranniques, des assassins, des traîtres, etc., qui avaient gémi ou exercé leurs fureurs dans les romans, sans la moindre altération dans leurs habitudes ou dans leurs traits de famille pendant près d'un

(1) *The sicilian Romance.*

Digitized by Google

demi-siècle avant l'époque de mistress Radcliffe. Néanmoins, *le Roman sicilien* fit assez de sensation parmi les lecteurs de romans de ce temps-là, comme supérieur à ces faibles productions, remplies d'incidens rebattus et sans intérêt, dont les régalait la presse de Lendenhall (1). Dans le fait, mistress Radcliffe peut réclamer le mérite d'avoir été la première à introduire dans ses fictions en prose un style descriptif animé et un récit touchant, qui jusqu'alors n'avaient été d'usage que dans la poésie. Fielding, Richardson, Smollett, et même Walpole, en traitant un sujet d'imagination, ne sont que des écrivains en prose. Mistress Radcliffe doit être considérée comme le premier *poète* du roman, si toutefois le rhythme n'est pas un caractère essentiel de la poésie.

Le Roman de la Forêt (2), publié en 1791, plaça mistress Radcliffe au premier rang des écrivains dans son genre de composition, et elle n'en est pas descendue depuis cette époque. Dans cette nouvelle production, son imagination s'était soumise à un plan plus régulier. Les caractères, quoique peut-être il n'y ait rien de bien original dans leur conception, sont peints avec un art bien supérieur à celui que l'auteur avait montré dans ses ouvrages précédens. Aussi *le Roman de la Forêt* fit-il beaucoup de sensation. Le caractère de La Mothe est dessiné avec un talent particulier; et presque tout l'intérêt repose sur les vacillations de ce personnage, plus faible et vicieux que scélérat, et qui est néanmoins toujours sur

(1) Allusion à *la Minerva-press*, entreprise d'imprimerie établie dans Lendenhall, et d'où il sortait toutes les semaines des romans assez médiocres. — Ed.

(2) *The Romance of the Forest.*

Digitized by Google

le point de devenir l'agent des atrocités que son cœur désavoue. C'est « l'homme indigent qui a connu des jours plus heureux. » Dans son dépit contre le monde, d'où il a été chassé avec mépris, et condamné par les circonstances à chercher un asile dans un château en ruines, plein de mystères et d'horreurs, il se venge en exerçant un sombre despotisme dans sa famille, et en tyrannisant ceux qui ne lui cèdent que par le sentiment de leur devoir. Un agent plus puissant apparaît sur la scène, prend de l'ascendant sur cet esprit cruel, mais irrésolu, et, employant alternativement la séduction et la terreur, le force à devenir l'instrument de ses desseins contre la vertu et même contre la vie d'une orpheline que la reconnaissance, l'honneur et l'hospitalité lui faisaient une loi de chérir et de protéger.

L'héroïne a l'innocence, la candeur et la simplicité qui sont l'apanage obligé des héroïnes; mais elle se distingue cependant par quelques traits particuliers. Sa reconnaissance affectueuse, sa confiance en l'honneur de la famille La Mothe, quand la mère a été désobligeante et le père perfide envers elle, est un trait particulier et intéressant dans son caractère.

Mistress Radcliffe avait certainement fait preuve, dans *le Roman de la Forêt*, de plus de talent dramatique que dans ses premières productions : elle s'était montrée supérieure à la foule des romanciers; mais ce ne fut point ce mérite qui fit sa réputation. Le public fut ébloui d'une composition qui excitait une terreur mystérieuse, tandis que, par des incidens toujours nouveaux, l'intérêt restait toujours suspendu et la curiosité éveillée. Tous les lecteurs éprouvaient ces impressions, depuis

Digitized by Google

l'homme grave, dans son cabinet, jusqu'au groupe rassemblé le soir autour d'une table, pour chercher, dans le pays de l'imagination, un relâche aux travaux ordinaires de la vie. Ce roman produisait d'autant plus d'effet qu'il était varié et relevé par les descriptions tour à tour gracieuses et sombres, ou terribles, du château en ruines et de la forêt dont il était environné. Ces scènes ne pouvaient être tracées que par un auteur à qui la nature avait donné l'œil du peintre et le génie du poëte.

En 1793, mistress Radcliffe visita les bords du Rhin, et, quoique nous ne soyons pas certains du fait, nous sommes très-disposés à croire qu'elle composa, ou au moins retoucha *les Mystères d'Udolphe* (1) à son retour de ce voyage. Les châteaux en ruines des chevaliers-brigands d'Allemagne, situés sur les bords sauvages de ce fleuve célèbre, semblent avoir communiqué à l'imagination de mistress Radcliffe un essor plus hardi, et à son coloris une teinte plus brillante. Elle avait visité, vers le même temps, les lacs du comté de Westmoreland, dont les tableaux étaient propres à exciter son imagination; car la nature y a réalisé les descriptions dans lesquelles mistress Radcliffe se complaisait. Ses observations sur ces contrées pittoresques furent publiées en 1794, dans un livre très-bien écrit, sous le titre de *Voyage en Hollande*, etc. (2).

On attendait naturellement de mistress Radcliffe un ouvrage digne d'elle, et les libraires lui offrirent des *Mystères d'Udolphe* cinq cents livres sterling, offre considérable et sans exemple à

(1) *The Mysteries of Udolpho.*
(2) *A Journey through Holland*, etc.

Digitized by Google

cette époque. Il arrive souvent que la réputation d'un auteur est le plus dangereux ennemi qu'il ait à redouter à chaque nouvelle tentative qu'il fait pour plaire au public. La critique se réveille quand paraît un ouvrage prôné d'avance, et elle se met sur ses gardes, séduite une première fois par le plaisir de la surprise; mais des louanges anticipées la rendent exigeante. Mistress Radcliffe la désarma, et sa réputation, au lieu de déchoir, s'accrût par *les Mystères d'Udolphe*. Le titre seul fut un charme, et le public dévora le roman. Dans les familles nombreuses, on se passait les volumes de l'un à l'autre; on se les arrachait de main en main, et les plaintes portées contre ceux dont les occupations étaient ainsi interrompues, étaient un tribut général payé au génie de l'auteur. Un tribut différent et plus flatteur était celui du malade solitaire, ou du célibataire négligé, qui ne regrettaient plus leur solitude, et oubliaient leurs souffrances, leur délaissement et leurs chagrins secrets, grâce à l'enchanteresse. On pourrait peut-être, sans injustice, comparer la lecture de ces sortes d'ouvrages à l'usage des baumes qui deviennent funestes, pris habituellement, et dont l'effet est presque miraculeux dans certains momens de douleur ou de langueur. Si ceux qui condamnent ce genre de composition indistinctement réfléchissaient sur la somme de plaisirs réels qu'il procure, et de chagrins qu'il soulage, la *philanthropie* modérerait leur orgueilleuse critique ou leur intolérance religieuse.

Pour en revenir aux *Mystères d'Udolphe*, l'auteur, s'attachant de plus en plus à son genre favori, agite encore sa baguette sur un monde de merveilles imaginaires. La situation, les malheurs de

Digitized by Google

son héroïne, lui donnent la physionomie de celle du *Roman de la Forêt*. Elles sont toutes deux séparées de l'objet de leur attachement par la funeste influence de tuteurs infidèles et tyranniques; toutes deux sont reléguées dans des tours menaçant ruine, où elles sont témoins de scènes presque surnaturelles, ou propres à inspirer l'horreur. Mais cette ressemblance est celle que l'on aime à trouver dans les tableaux du même peintre, destinés à faire le pendant l'un de l'autre. Tout, dans *les Mystères d'Udolphe*, est développé dans un cadre plus grand que dans *le Roman de la Forêt*; l'intérêt est vif, les descriptions sont plus sombres, les caractères distingués par des traits plus mâles et plus gigantesques. Montoni, homme déterminé, chef de condottieri, est auprès de La Mothe et de son marquis ce qu'est un ange déchu de Milton auprès du lutin d'une sorcière. Adeline est renfermée dans un manoir en ruines; mais Émilie est emprisonnée dans un vaste château comme ceux de la féodalité; l'un est attaqué par des bandes de soldats mercenaires, et l'autre est seulement menacé par des officiers de police. Le paysage ne diffère pas moins : le tableau calme et borné d'une forêt contraste avec les montagnes majestueuses de l'Italie.

Quand *les Mystères d'Udolphe* parurent, on jugea généralement la nouvelle production de mistress Radcliffe aussi supérieure au *Roman de la Forêt*, que celui-ci l'était à son premier roman des *Châteaux d'Athlin et de Dunbayne*. Nous en avons la même opinion en les lisant après un intervalle de quelques années. Cependant des personnes dont le jugement doit être compté pour quelque chose préfèrent la simplicité du

Digitized by Google

Roman de la Forêt au style plus large et plus brillant des *Mystères d'Udolphe;* il en est de ces préférences comme des partialités premières d'un amour qui, en littérature comme dans la vie réelle, nous rend souvent injustes. Mais la grande majorité des lecteurs donne au dernier ouvrage la palme qu'il mérite, selon nous, par la magnificence du paysage et la conception plus élevée des caractères.

Mistress Radcliffe publia un cinquième ouvrage, qui devait être la dernière de ses productions. *L'Italien* parut en 1797 (1); les libraires achetèrent le manuscrit huit cents livres sterling, et le public jugea ce roman aussi favorablement que ceux qui l'avaient précédé. En employant le talent qui lui était particulier, et en peignant dans un style dont on peut lui attribuer l'invention, mistress Radcliffe avait, avec beaucoup de jugement, évité de se répéter et de se copier. Elle fit choix, dans *l'Italien*, du puissant ressort de la religion romaine, et par-là eut à sa disposition moines, espions, donjons, la muette obéissance du fanatisme, le sombre et tyrannique esprit du prêtre hypocrite, toutes les foudres du Vatican et toutes les terreurs de l'inquisition. Par ce choix heureux, elle pouvait donner une couleur de probabilité aux détails de l'histoire qui sortaient du cercle ordinaire des événemens de la vie.

Presque tous les auteurs de romans ont cherché à présenter leur sujet de manière à éveiller l'intérêt du lecteur, et à préparer son esprit au genre de sensation qu'ils veulent produire. Mistress Radcliffe y a réussi dans *l'Italien* avec un bonheur rare, et l'introduction du roman n'en

(1) *The Italian.*

Digitized by Google

est pas la partie la moins frappante par l'intérêt qu'elle excite.

Des voyageurs anglais vont visiter une église, dans les environs de Naples.

— « Sous un portique, un homme, les bras « croisés, les yeux baissés vers la terre, allait « et venait derrière la colonnade, tellement ab- « sorbé dans ses pensées qu'il n'apercevait pas « les étrangers qui s'approchaient de son côté. « Cependant, au bruit de leurs pas il tressaille, « se retourne soudainement, gagne sans s'arrêter « une porte qui donnait dans l'église, et dis- « paraît.

« Il y avait quelque chose de si extraordinaire « dans la figure de cet homme, et de si singulier « dans ses mouvemens, qu'il attira l'attention de « nos voyageurs. Sa taille était haute et élancée; « il avait les épaules voûtées, le teint bilieux, « les traits durs et le regard farouche quand il « levait les yeux de dessous le manteau qui cou- « vrait le bas de son visage.

« Ayant pénétré dans l'église, les voyageurs « cherchèrent inutilement des yeux l'étranger qui « y était entré un moment avant eux. Dans l'ob- « scurité des ailes latérales, ils n'aperçurent qu'un « religieux du couvent voisin, qui montrait quelque- « fois aux voyageurs les objets dignes d'être vus « dans cette église, et qui venait leur offrir ses « services.

« Les voyageurs, ayant parcouru les différentes « chapelles, et tout ce qui leur avait paru digne « de leur attention, revenaient au portique, par « une des ailes, lorsqu'ils aperçurent l'homme « qu'ils avaient vu sur le perron de marbre qui « conduit à l'église, entrant dans un confessionnal,

Digitized by Google

« sur leur gauche. Un des voyageurs demanda « au moine quel était ce religieux? Le moine se « retourna pour voir qui c'était, et ne répondit « pas sur-le-champ; mais l'étranger ayant répété « sa question, le moine baissa la tête, en signe « d'obéissance, et dit, sans montrer la moindre « émotion : — C'est un assassin.

« — Un assassin! s'écria l'un des Anglais; un « assassin, et il est en liberté!

« Un Italien de la compagnie sourit à l'éton- « nement de son ami.

« — Il a trouvé un asile ici, reprit le moine; « — il est dans un sanctuaire où il ne peut être « arrêté.

« Vos autels protégent donc les meurtriers? « dit l'Anglais.

« — Il ne trouverait de sûreté en aucun autre « lieu, dit le moine avec douceur.

« . . . .
« . . . .

« — Mais remarquez, continua l'Italien, ce « confessionnal là-bas, au-delà des piliers, sur « la gauche, au-dessous des vitraux peints. Le « voyez-vous? Peut-être les verres colorés ne « jetant qu'une lumière sombre sur cette partie « de l'église, vous ne pouvez le distinguer.

« L'Anglais, regardant avec plus d'attention, « observa un confessionnal de chêne, adossé au « mur, et reconnut que c'était celui dans lequel « l'assassin venait d'entrer. Il était en trois com- « partimens, et couvert d'une étoffe noire. Dans « le compartiment du milieu était le siége du con- « fesseur, élevé de quelques marches au-dessus « du pavé de l'Église; à droite et à gauche étaient « deux cabinets, séparés de la partie du milieu,

Digitized by Google

« et dans lesquels le pénitent, agenouillé sur une
« marche de bois, pouvait, à travers une ouver-
« ture grillée, verser dans l'oreille du confes-
« seur l'aveu des crimes dont sa conscience était
« chargée.

« — Le voyez-vous? dit l'Italien.

« — Oui, dit l'Anglais; — c'est le confessionnal
« dans lequel est entré l'assassin, et je ne crois
« avoir jamais vu un lieu aussi triste : la vue
« seule devrait suffire pour jeter un criminel dans
« le désespoir.

« — Nous ne sommes pas si faciles à jeter
« dans le désespoir, dit l'Italien en souriant.

« — Eh bien, demanda l'Anglais, que
« vouliez-vous me dire à propos de ce confes-
« sionnal ?

« — Il n'a point de rapport avec ce que je
« vais vous dire, répondit l'Italien; mais j'ai voulu
« vous le faire remarquer, parce qu'il y a des
« circonstances fort extraordinaires qui s'y rat-
« tachent.

« — Et quelles sont-elles? dit l'Anglais.

« — Il y a quelques années qu'à ce même con-
« fessionnal fut faite une confession qui a rapport
« à ces circonstances. La vue du confessionnal,
« celle de l'assassin, et votre étonnement de le
« voir en liberté, m'ont rappelé l'histoire. Quand
« vous serez retourné chez vous, je vous la com-
« muniquerai, car je l'ai en manuscrit de la
« main d'un jeune étudiant de Padoue qui se trou-
« vait à Naples peu de temps après que cette
« horrible confession y était devenue publique.

« — Vous m'étonnez beaucoup, interrompit
« l'Anglais, je croyais que la confession était
« gardée par les prêtres sous un secret inviolable.

Digitized by Google

« — Votre observation est juste, dit l'Italien.
« Le secret de la confession n'est jamais violé
« que par le commandement d'une autorité supé-
« rieure, et dans des circonstances qui justifient
« cette violation; mais quand vous lirez le récit,
« votre surprise cessera. . . . .

. . . .

« — Oui, dit l'Anglais, après que j'aurai jeté
« encore un coup d'œil sur cet édifice imposant,
« et particulièrement sur le confessionnal que vous
« m'avez fait remarquer.

« Tandis que l'Anglais promenait ses regards
« sur les voûtes et sur l'intérieur imposant de
« *la Santa del* PIANTO, l'assassin sortit du con-
« fessionnal et traversa le chœur; saisi à sa vue
« d'un mouvement d'horreur, l'Anglais détourna
« les yeux, et sortit en hâte de l'église.

« Les amis se séparèrent; — l'Anglais reçut
« le volume peu de momens après son retour à
« son logement, et lut ce qui suit. »

Cette introduction nous prépare au récit de mystère et de terreur qu'elle précède. Par les idées qu'elle fait naître dans l'esprit du lecteur, dont elle excite l'inquiète curiosité, elle peut être comparée à la sombre voûte qui conduit à un ancien château. Mistress Radcliffe, qui était si grand maître dans l'art de rendre ses récits mystérieux, l'a prouvé avec une supériorité rare dans les détails de ce passage qui font pressentir de secrètes horreurs couvertes d'un voile qu'elle va soulever. Notre raison snspend son jugement. Nous n'osons pas prononcer avant d'avoir tout lu, et ce n'est qu'après avoir fermé le dernier volume

Digitized by Google

que nous nous permettons de critiquer ce qui nous a si vivement intéressés. Alors, nous reconnaissons qu'il n'y a pas un mérite bien remarquable dans le plan ; que plusieurs des incidens sont improbables, et qu'il y a des mystères qui ne sont pas éclaircis. Mais l'impression générale que nous avons reçue reste la même, parce qu'elle est fondée sur le souvenir des émotions profondes du merveilleux, de la curiosité, de la crainte même, que nous avons éprouvées dans le cours du récit.

Un jeune homme d'une haute naissance, et possédant une fortune très-considérable, devient amoureux d'une demoiselle qui n'en a point, dont la famille est inconnue, et qui a la beauté et les talens ordinaires d'une héroïne de roman. La famille du jeune homme repousse l'idée d'une pareille union ; l'orgueil de sa mère s'en indigne. Elle appelle à son aide le véritable héros de l'histoire, son confesseur, un père Schedoni, caractère aussi fortement dessiné, aussi détestable par les crimes qu'il a autrefois commis que par ceux qu'il est encore disposé à commettre ; redoutable par ses talens et son énergie, à la fois hypocrite et débauché, insensible et implacable. A l'aide de cet agent, Vivaldi, l'amant, est jeté dans les prisons de l'inquisition, et Hélène, l'objet de son amour, est emmenée dans une caverne obscure, où, craignant qu'un complice ne trompe ses fureurs, le moine se décide à l'immoler de ses propres mains. Jusqu'ici l'histoire, ou au moins la situation, ne diffère pas beaucoup des Mystères d'Udolphe, mais la belle scène où le moine, levant le bras pour frapper sa victime endormie, reconnaît sa fille, est neuve, grande et sublime; l'horreur qu'éprouve un scélérat qui, prêt à com-

Digitized by Google

mettre un assassinat, vient d'échapper à un crime encore plus horrible, est le plus beau tableau que le pinceau de mistress Radcliffe ait tracé. Le détestable Schedoni rencontre un être aussi méchant qui lui, qui déjoue ses complots, et il est enfin accusé et convaincu par ce même homme qui avait été son confident. La curiosité reste long-temps suspendue et comme haletante dans le cours de ces intrigues, par lesquelles mistress Radcliffe savait si bien exciter l'intérêt.

En examinant avec réflexion la partie historique du roman, on s'aperçoit que beaucoup d'incidens ne sont qu'imparfaitement expliqués ou développés. De ce nombre est l'étonnement que témoigne le grand inquisiteur, et qui est d'un effet si frappant, quand on entend une voix étrangère, même en présence de ce tribunal redoutable, assumer le rôle d'interrogateur qui appartient à ses juges. L'incident est certainement du plus grand effet au moment où Vivaldi est amené, un mouchoir sur les yeux, et qu'il est attaché sur la roue; la voix d'un agent mystérieux, qui l'avait plusieurs fois coudoyé dans le chemin, et qui avait éludé ses recherches, se mêle à ses interrogatoires, et frappe de consternation toute l'assemblée. « Qui est-ce qui s'est » mêlé parmi nous, répéta le grand inquisiteur » d'un ton plus haut. Point de réponse encore; » mais un murmure confus se fait entendre, et la » consternation semble être générale. Personne » ne parlait assez haut pour être entendu de » Vivaldi; il semblait que quelque chose d'ex- » traordinaire se passait, et il en attendait l'issue » avec toute la patience dont il était capable. » Bientôt après, il entend les portes s'ouvrir,

Digitized by Google

» et le bruit de personnes qui quittent la chambre.
» Un profond silence succède; mais il était certain que les familiers étaient encore à ses côtés, attendant l'ordre de commencer leur œuvre de torture. »

Cette scène est incontestablement très-belle; mais tout ce que l'on apprend de l'intrus qui a jeté le tribunal dans la consternation, c'est que c'est un officier de l'inquisition; circonstance qui explique bien comment il a pu être présent à l'interrogatoire de Vivaldi, mais nullement pourquoi et comment il y prend part, contre le gré du grand inquisiteur. Le grand inquisiteur n'aurait certainement pas été surpris ni intimidé de la présence d'un de ses officiers. Sa présence était un devoir, et une interruption eût été jugée comme une insolence. On pourrait ajouter que l'auteur ne donne aucune raison satisfaisante de la cruelle et implacable inimitié de Zampari pour Schedoni, et que les motifs connus de cette haine invétérée sont faibles et assez communs.

Nous pourrions faire remarquer une plus grande négligence encore relativement au palais en ruines du baron Cambrusca, où le récit imparfait de l'histoire horrible à laquelle fait allusion le paysan qui sert de guide à Schedoni, semble agir sur la conscience tourmentée du moine, et prépare le lecteur à une suite d'incidens importans. Il n'est pas douteux que mistress Radcliffe voulait lier cette histoire commencée à quelques détails de l'histoire principale; mais que l'ayant achevée plus précipitamment, ou d'une manière différente qu'elle ne l'avait d'abord conçue, elle avait, comme une ouvrière un peu négligente, *oublié de reprendre ses mailles.* C'est là cependant tromper

Digitized by Google

l'imagination du lecteur que les auteurs de ce genre de roman devraient satisfaire quand ils l'ont éveillée. D'un autre côté, les critiques ne doivent pas perdre de vue combien il est plus facile de compliquer la trame d'une intrigue que de la dénouer parfaitement. Dryden, dit-on, maudissait ceux qui avaient inventé le cinquième acte dans les tragédies et les comédies, et les romanciers ne doivent pas bénir la mémoire de celui qui a imaginé les chapitres explicatifs.

On a dit que les usages et les règles du tribunal de l'inquisition n'étaient pas bien observés dans ce beau roman : accusation plus facile à mettre en avant qu'à prouver, et qui, fût-elle vraie, est de bien peu d'importance, parce que le code de ce tribunal nous est heureusement peu connu. Une erreur bien plus grave, est le mauvais choix de mots italiens en langue italienne employés pour donner un air de localité à la scène, et qui sentent un peu l'affectation. Mais si mistress Radcliffe n'entendait pas parfaitement la langue et les mœurs italiennes, le morceau suivant prouve qu'elle savait peindre un paysage de cette Italie, qu'elle n'avait pu voir que dans les tableaux du Poussin ou de Claude Lorrain.

« Ces promenades les conduisaient quelquefois » à Pouzzole, à Bayes, ou aux coteaux boisés » de Pausilippe, et à leur retour dans une barque » le long de la baie éclairée par la lune, la » mélodie des chants d'Italie semblait enchanter » le rivage. Souvent c'était un *trio* de vendan- » geurs se reposant des fatigues du jour, sur un » promontoire, à l'ombre des peupliers, ou quel- » quefois la musique vive et gaie d'une danse de » pêcheurs rassemblés sur la plage. La rame

» des bateliers restait immobile, tandis que les
» voyageurs prêtaient l'oreille à des voix aux-
» quelles le sentiment ajoutait un charme que
» l'art seul ne peut donner, ou bien ils admi-
» raient la grâce légère et naïve qui distingue la
» danse des pêcheurs et des villageoises des en-
» virons de Naples. Souvent en doublant un
» promontoire dont les masses boisées s'avançaient
» comme suspendues sur la mer, ils découvraient
» des perspectives magiques, ornées par des
» groupes de danseurs, et que le pinceau ne
» saurait rendre. L'eau profonde et limpide ré-
» fléchissait tous les accidens du paysage, les
» rochers découpés en formes bizarres, et cou-
» verts de bosquets, dont le feuillage abondant
» descendait jusqu'à leur base, la *Villa* en ruines
» se montrant à travers les arbres, sur un cap
» avancé; les chaumières suspendues sur les pré-
» cipices, et les groupes dansant sur le rivage.
» Tous ces objets éclairés par la lumière argentée
» de la lune ou à demi voilés par les ombres
» de la nuit, et d'un autre côté la mer resplen-
» dissante de clartés et sillonnée en tout sens
» par des vaisseaux que l'on distinguait dans le
» lointain, présentaient un spectacle d'une ma-
» gnificence sublime. »

Il y a dans *l'Italien* d'autres passages des-criptifs qui, comme ceux des *Mystères d'Udolphe*, se rapportent au style de *Salvator Rosa*.

L'enthousiasme pour le nouveau roman de mistress Radcliffe fut égal à celui qu'avaient ex-cité les deux précédens; et l'on ne peut pas dire que ce fut le froid accueil du public qui la décida à se retirer d'un théâtre où elle brillait de tout l'éclat de sa renommée. Cependant *l'Ita-*

Digitized by Google

lien fût le dernier ouvrage que mistress Radcliffe publia.

On ne peut former que des conjectures bien vagues sur les motifs qui condamnèrent, pendant plus de vingt ans, une imagination aussi féconde à une stérilité dont les lecteurs avaient peine à se consoler. La douceur de son caractère aurait-elle été intimidée par une critique désobligeante qui, comme l'envie, pardonne rarement au talent; ou bien, comme il arrive souvent, mistress Radcliffe aurait-elle été dégoûtée de voir le genre de composition qu'elle avait mis en vogue, profané par la tourbe des serviles imitateurs qui copièrent et rendirent plus sensibles ses défauts sans reproduire ses beautés. Elle fut si ferme dans sa résolution, que pendant plus de vingt ans le nom de mistress Radcliffe n'était prononcé que par ceux qui parlaient de ses anciens ouvrages, et elle menait une vie si retirée, que l'opinion générale était qu'elle n'existait plus.

Quoiqu'elle n'ait rien publié, il est impossible de croire qu'une imagination aussi féconde, aidée d'une aussi grande facilité, soit demeurée inactive pendant un aussi long intervalle; mais les manuscrits qu'elle a pu laisser sont encore inédits. Nous avons quelque motif de croire que dans un temps elle avait eu des arrangemens presque conclus avec une maison respectable de librairie pour un roman poétique; ils furent rompus, parce que l'auteur changea d'avis, ou retarda le moment de la publication. Il faut espérer que le monde ne sera pas définitivement privé de ce qui ne pourrait être qu'une source de plaisir pour lui (1).

(1) On a publ.é depuis cette notice un roman de mistress Rad-

Digitized by Google

La vie privée de mistress Radcliffe semble avoir été particulièrement calme et retirée. Elle se refusa probablement à cette sorte de notoriété qui, dans la société de Londres, s'attache aux personnes dont les écrits ont de la réputation. Jamais peut-être un auteur, dont les ouvrages ont été universellement lus et estimés, ne fut si peu connu personnellement, même de cette classe de gens distingués qui appuient leurs prétentions au *ton fashionable* sur la fréquentation d'une société de littérateurs Sa demeure n'en était pas moins agréable, et son bonheur domestique ne fut pas troublé, quoique beaucoup de ses admirateurs crussent, et que quelques-uns croient encore, que, sans cesse occupée des terreurs qu'elle décrivait, sa raison s'aliéna enfin, et que l'auteur des *Mystères d'Udolphe* habitait la triste enceinte d'une maison de fous. Ce bruit se répandit si généralement, et a été si souvent répété par les journaux et dans la société, que l'éditeur de cette notice l'a cru pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il ait su de très-bonne part qu'il n'y avait jamais eu le moindre fondement à cette fable.

Un faux rapport d'un genre différent fit beaucoup de peine à mistress Radcliffe. Dans sa correspondance, miss Seward, parmi les commérages littéraires du jour, avança sans façon que *The Plays on the Passions* (1) sont de mistress Radcliffe, et qu'elle les avouait. Mistress Radcliffe fut très-fâchée qu'on la jugeât capable d'emprunter la réputation d'une autre; et miss Seward

cliffe, sous le titre de *Gaston de Blondeville*. — Ed.

(1) *Drames sur les passions*, par miss Baillie. *Voyez* le Voyage littéraire en Angleterre et en Écosse. Tome Ier. — Ed.

Digitized by Google

n'eût pas été moins affligée si elle avait pu prévoir le chagrin qu'elle causerait en donnant cours à une supposition si peu fondée. Le fait est que miss Seward, s'étant mise à un régime de nouvelles littéraires, était souvent la dupe des pourvoyeurs empressés de lui donner la nouvelle la plus fraîche, sans s'embarrasser si elle était vraie.

Pendant les douze dernières années de sa vie, mistress Radcliffe souffrit beaucoup d'un asthme spasmodique qui affecta et affaiblit sa constitution. Cette maladie chronique prit un caractère plus dangereux le 9 janvier 1822, et, le 7 février suivant, mit un terme à la vie de cette femme ingénieuse et aimable : elle mourut dans sa maison de Londres.

Mistress Radcliffe a un droit incontestable à prendre place parmi le petit nombre des écrivains que l'on distingue comme fondateurs d'une école. Un grand nombre d'auteurs ont cherché à l'imiter, mais ils sont restés bien au-dessous du modèle; il faut peut-être faire une exception en faveur de l'auteur de *la Famille de Montorio* (1) (le révérend Maturin.)

Le roman, tel que mistress Radcliffe l'a conçu, est au roman moderne (*novel*) ce que l'anomalie dramatique appelée mélodrame est au drame proprement dit. Il ne cherche ni à plaire à l'esprit par la peinture du cœur humain, ni à émouvoir les passions par des scènes pathétiques, ni à parler à l'imagination par des tableaux de mœurs, ni à exciter la gaieté par des situations comiques

(1) *The family of Montorio.*

Digitized by Google

ou bouffonnes. En d'autres termes, ce genre ne captive l'attention ni par les moyens de la tragédie, ni par ceux de la comédie; et cependant il produit, par des moyens étrangers à ces deux genres de composition, un très-grand effet, en excitant le sentiment de la crainte soit par des dangers naturels, soit à l'aide de la superstition. Tout le charme consiste dans la description d'incidens tout *extérieurs*; les caractères sont entièrement subordonnés au lieu de la scène, comme les figures d'un paysage ne se distinguent que par les traits qui les mettent en harmonie avec les arbres et les rochers, objets principaux du tableau. Tous les personnages (et ici le rapprochement du mélodrame et des romans dans le genre des *Mystères d'Udolphe* est facile à faire) figurent, non comme individus, mais comme représentant la classe à laquelle ils appartiennent. Un comte farouche et despotique; une vieille concierge de château, qui est dépositaire de presque tous les secrets de la famille; une femme de chambre causeuse; un valet plaisant et gai; un ou deux bandits capables de tout; et une héroïne qui, douée de toutes les perfections imaginables, se trouve exposée à toute espèce de dangers, voilà *le fonds du magasin* d'un romancier et d'un auteur de mélodrames. Si ces personnages se présentent dans le costume qui convient à leurs rôles, et parlent le langage de leur condition, de leur rang et de leur caractère, il ne faut pas s'attendre à ce que les spectateurs se tiennent les côtés de rire, ou fondent en larmes en les écoutant.

D'un autre côté il est indispensable que ces personnages, qui n'ont point de traits particuliers qui les distinguent, aient la physionomie de la

Digitized by Google

classe à laquelle ils appartiennent; que leur costume corresponde à leur rôle dans la pièce; que leur langage et leur maintien augmentent la frayeur qu'ils doivent inspirer, ou, dans l'occasion, forment un contraste dramatique. Mistress Radcliffe avait le grand talent de peindre ces personnages, de ne les présenter que dans le jour douteux qu'exige le mystère, et de les faire parler et se conduire d'une manière analogue à leur situation et à leur intervention.

Nous citerons pour exemple l'admirable portrait du moine Schedoni dans le roman de *l'Italien*.

« Sa figure était remarquable et frappante, « mais ce n'était point par sa grâce. Il était « grand, et, quoique extrêmement maigre, ses « membres étaient larges et forts. Quand il mar- « chait, enveloppé dans la robe noire de son « ordre, il y avait dans son air quelque chose « de terrible, — quelque chose de plus qu'humain. « Son capuchon, jetant une ombre sur la pâleur « livide de son visage, ajoutait à la sévérité « de sa physionomie, et donnait à ses grands « yeux un caractère de mélancolie qui approchait « de l'horreur. Ce n'était pas la mélancolie d'un « cœur sensible et blessé, mais celle d'une âme « sombre et féroce. Il y avait dans son visage « quelque chose de très-singulier, et que l'on « ne saurait définir. On y apercevait les traces « de bien des passions qui semblaient avoir laissé « leur empreinte sur ces traits qu'elles n'ani- « maient plus. La tristesse et la sévérité y do- « minaient; ses yeux étaient si perçans qu'ils « semblaient pénétrer d'un seul regard dans les « profondeurs du cœur des hommes, et y lire « leurs plus secrètes pensées. Peu de personnes

« pouvaient supporter ce coup d'œil scrutateur ;
« et l'on cherchait à éviter ses yeux quand on
« les avait déjà rencontrés. Cependant, malgré
« cette sombre austérité, quelques occasions rares
« avaient prêté à sa physionomie un caractère
« tout différent : il pouvait s'accommoder avec
« une étonnante facilité à l'humeur et aux passions
« des personnes qu'il voulait se concilier, et il
« parvenait à les subjuguer entièrement (1).

Ce portrait et plusieurs autres qui se trouvent dans les romans de mistress Radcliffe révèlent un talent peu ordinaire. Ils sont, à la vérité, plutôt du domaine du roman que peints d'après nature; mais l'impression qu'ils font sur l'imagination est à peine affaiblie par la réflexion, qu'ils sont en quelque sorte aussi fabuleux que les fées et les ogres.

Quand le public s'est laissé surprendre jusqu'à applaudir, il est assez ordinaire qu'il s'en dédommage en censurant avec une sévérité égale à l'enthousiasme qu'il avait témoigné; précisément comme les enfans, quand ils sont fatigués de leurs joujoux, les brisent en morceaux. Mistress Radcliffe était destinée à éprouver le sort commun à tous les auteurs. Les critiques que l'on fit de ses ouvrages furent quelquefois d'autant plus cruelles, qu'elles étaient écrites par des hommes de talent qui suivaient la même carrière qu'elle; en sorte que l'envie peut fort bien n'y avoir pas été tout-à-fait étrangère. On a dit dans le temps, et l'on a quelquefois répété depuis, que les romans de mistress Radcliffe, et l'enthousiasme qu'ils

(1) Sir Walter Scott aurait pu remarquer que lord Byron s'est approprié les principaux traits de ce portrait de Schedoni, pour peindre Conrad, Lara et surtout le Giaour. — Ed.

Digitized by Google

avaient excité, prouvaient le mauvais goût de l'époque. Au lieu de continuer à aimer les peintures vraies des passions, comme celles de Richardson, ou des mœurs, comme celles de Smollett et de Fielding, on en revenait aux contes d'enfans, et l'on ne pouvait se rassasier des fictions extravagantes et improbables d'une imagination exaltée.

Quand on veut être juste, on s'aperçoit bientôt que cette critique tient à cet esprit dépréciateur qui cherche à détruire la réputation d'un écrivain, en lui refusant les qualités qui appartiennent à un genre de composition tout-à-fait différent de celui qu'il a choisi. La question n'est pas si les romans de mistress Radcliffe ont l'espèce de mérite que son plan n'exigeait pas, et qu'il excluait même; il ne s'agit pas non plus de prononcer si le genre qu'elle a choisi a la dignité et l'importance de celui que les grands maîtres ont illustré. L'unique point à décider, est de savoir si, considéré comme genre nouveau, le *roman* de mistress Radcliffe a quelque mérite, et fait plaisir. Quant à ces avantages particuliers d'un autre genre qu'on regrette de ne pas trouver dans ses ouvrages, portons nos regards sur les œuvres de la nature, et nous nous convaincrons combien est injuste ce système de critique. Nous voyons que non-seulement chaque étoile diffère d'une autre par son éclat particulier, mais que chaque arbre a ses fruits, et que chaque fleur a ses beautés qui lui appartiennent exclusivement. Il en est de même du champ de la littérature; il y faut de la variété, et l'on peut dire de la muse de la fiction, comme de ses autres sœurs :

Digitized by Google

Mille habet ornatus, mille decenter habet (1).

On pourrait ajouter pour confondre les hypercritiques auxquels nous faisons allusion, que non-seulement la variété infinie de nos goûts exige différens styles de composition pour la satisfaire, mais que si l'on demandait un genre qui eût du charme pour l'homme instruit et l'ignorant, pour l'homme grave et le frivole, l'homme du monde et le campagnard, ce serait peut-être le genre même que dans leur censure austère ils cherchent à déprécier. Il y a beaucoup de personnes trop superficielles pour goûter les beaux mais longs développemens de passions que l'on admire dans Richardson ; il en est d'autres qui n'ont pas assez de vivacité dans l'esprit pour saisir l'esprit de Lesage ; d'autres ont dans le caractère une disposition à la tristesse qui les empêche de trouver du charme au naturel comique de Fielding : et ces mêmes personnes quittent difficilement la lecture des *Mystères d'Udolphe*, ou du *Roman de la Forêt*. La curiosité, le plaisir du mystère et un germe caché de superstition sont au nombre des élémens de l'esprit humain, et plus communs que le sentiment et le goût chez la plupart des hommes.

L'auteur inconnu des *Essais de Littérature*, qui, au sujet de ce genre de romans, se fait gloire d'avoir un cœur anglais, qui n'est pas accoutumé à tressaillir à l'aspect d'un spectre, ou au bruit des ossemens d'un squelette :

.... Boasts an english heart,
Unused at ghosts or rattling bones to start.

ne conteste point aux ouvrages de mistress Rad-

(1) Elle a mille ornemens, chacun est une grâce.

Digitized by Google

cliffe leur mérite de composition. Il fait même un assez grand éloge de son talent, après avoir parlé avec peu de respect de quelques autres dames qui se sont exercées dans la même carrière. « Quoiqu'elles soient toutes des femmes d'esprit, « dit-il, elles font des romans trop sombres et « trop larmoyans, dont les aventures impro-« bables tournent la tête à nos filles ; elles « affectent aussi volontiers une teinte de dé-« mocratie. Il n'en est pas ainsi de la grande « magicienne des *Mystères d'Udolphe* : nourrie « par les muses de Florence dans leurs grottes « solitaires, sous les voûtes de la superstition « gothique, et au milieu des terreurs de la magie; « c'est une femme poète que l'Arioste aurait saluée « avec transport comme une autre Trivulze nourrie « dans l'antre sacré ;

« *La nudrita*
« *Damigella Trivulzia al sacro speco* » (1).

Mistress Radcliffe n'eut connaissance de ce compliment flatteur que long-temps après la publication de la satire, mais la sévérité d'un tel juge, et la connaissance parfaite qu'il avait des mœurs et de la langue de l'Italie, qu'elle avait choisie pour le lieu de ses plus belles scènes, durent rehausser le prix de cet éloge.

Il faut encore observer que la même classe de critiques qui cherchaient à ridiculiser ses romans comme improbables et hors de la nature, cherchaient surtout à rabaisser le génie de l'auteur sous prétexte de la facilité de sa tâche. Il ne

(1) Vers du début du chant quarante-sixième de l'*Orlando furioso*. L'Arioste nomme toutes les beautés qui préparent son triomphe poétique, et entre autres *la jeune Trivulze, nourrie dans l'antre sacré* — Ed.

Digitized by Google

fallait, selon eux, ni art ni talent pour produire un intérêt et des émotions que la légende vulgaire d'un revenant excite, après tout, bien plus fortement que les descriptions étudiées de mistress Radcliffe. Cette critique n'est pas plus fondée que la première, c'est bien par des ressorts qu'un talent médiocre peut faire jouer, que mistress Radcliffe captive l'attention. Mais ces ressorts, un usage trop fréquent risque de les user; le public est bientôt, comme Macbeth, rassasié d'horreurs, et devient insensible aux stimulans les plus actifs de cette espèce. Il fallait donc tout le talent de mistress Radcliffe pour faire éprouver à ses lecteurs le même intérêt dans trois romans du même genre, tandis que de ses nombreux imitateurs, qui ont voulu aussi nous promener dans les vieux châteaux, les forêts, et les antres affreux, aucun n'avait pu fixer l'attention du public jusqu'à ce que M. Lewis publiât *le Moine*, plusieurs années après que mistress Radcliffe eut renoncé à écrire.

L'auteur cherche surtout, dans ses compositions, à émouvoir ses lecteurs par les idées d'un danger, d'un crime secret, et d'une apparition toujours imminente; en un mot, par le terrible combiné avec le merveilleux; le plan général et les matériaux de ces romans concourent également à ce but. Ses tableaux sont en général aussi sombres que son histoire, et ses personnages, de ces hommes dont le regard seul vient encore les rembrunir. L'action se passe généralement dans ces régions méridionales de l'Europe, où les passions, comme les plantes du sol, se ressentent de l'influence d'un soleil brûlant. Ces contrées abondent en monumens mutilés de l'antiquité,

Digitized by Google

et en débris gothiques du moyen âge; la tyrannie féodale et la superstition du culte romain y exercent encore leur empire sur l'esclave et le bigot crédules; le seigneur ou le prêtre hautain y conservent ce pouvoir despotique qui déprave presque toujours le cœur, et trouble la raison. Le théâtre de l'action, les matériaux mis en usage, sont habilement choisis pour donner de la probabilité à des événemens qui n'en auraient aucune si la scène se passait en Angleterre. Toutefois en faisant ces concessions à la différence des mœurs étrangères et à celle de l'effet que ces événemens peuvent produire sur les esprits de peuples dont les idées ne sont pas les nôtres, nous sommes forcés d'avouer que cette succession interminable de malheurs qu'éprouve l'héroïne ne nous paraît pas dans la nature. Elle lutte trop continuellement contre l'adversité; — si, parfois, une scène plus gaie vient animer le tableau, c'est seulement pour faire un contraste, et jamais pour soulager l'âme de la mélancolique et sombre impression que l'histoire a produite sur elle.

En cherchant à exciter la sensation d'une terreur naturelle et superstitieuse, mistress Radcliffe a souvent recours à l'obscurité et à l'incertitude, qui sont peut-être les sources les plus fécondes des émotions sublimes; car il est peu de dangers avec lesquels un esprit ferme ne se familiarise, quand on les lui présente comme certains et sous une forme sensible, tandis que les plus braves ont tressailli dans l'obscurité à l'idée d'un péril douteux. Suspendre le récit au moment où il devient le plus intéressant, éteindre une lampe précisément lorsqu'on allait lire un parchemin qui contient un secret horrible, faire apparaître des

Digitized by Google

ombres, faire entendre des sons sinistres, ce sont là des ressources connues que mistress Radcliffe a employées avec plus d'effet qu'aucun autre romancier. Il est vrai que pour amener une scène dramatique, l'art de l'auteur se montre trop à découvert. Ses héroïnes se placent volontairement dans des situations que toute femme seule eût naturellement cherché à éviter. C'est presque toujours l'heure de minuit qu'elles choisissent pour aller découvrir les mystères d'une chambre inhabitée ou d'un passage secret; en général elles y vont avec une lampe qui s'éteint au moment où elles sont près de lire les choses les plus intéressantes. La simplicité de l'histoire en est un peu altérée; c'est exactement comme si nous voyions *habiller* le fantôme qui doit nous faire tressaillir, et ce défaut, quoique racheté par des beautés sans nombre, n'a pas échappé à la critique.

Un des traits caractéristiques des romans de mistress Radcliffe est la règle qu'elle s'était imposée de donner à la conclusion de l'histoire l'explication naturelle de toutes les circonstances, quelque mystérieuses, quelque surnaturelles qu'elles pussent paraître. Il faut convenir qu'elle a beaucoup mieux réussi à exciter l'intérêt et la terreur, qu'à expliquer les moyens qu'elle avait mis en usage pour produire ces sensations. Nous avons déjà eu occasion de parler de ce fléau des auteurs de roman, de ces *derniers chapitres*, où il faut débrouiller les fils de ces aventures qu'ils ont pris tant de peine à compliquer, et expliquer tous les incidens qu'ils ont cherché à rendre si inexplicables. S'il était permis à ces grands magiciens, qui font à plaisir du merveilleux et du terrible, de renvoyer leurs spectres comme ils les ont évo-

Digitized by Google

qués, à la faveur d'une lueur douteuse, auxiliaire puissant de la fantasmagorie, la tâche serait beaucoup plus facile, et le beau fragment de *Sir Bertrand* ne serait pas unique dans ce genre. Mais on ne permet pas aux auteurs modernes d'éluder ainsi les difficultés.

Le lecteur connaît peut-être l'histoire de ce vieux juge formaliste, devant qui on vint déposer que l'esprit d'une personne assassinée avait déclaré au témoin que l'accusé était coupable. — « Le témoignage de l'esprit est très-valide, dit-il, mais je lui conteste le droit de le transmettre par la bouche d'un tiers, et je le somme de comparaître en personne. » Le public de nos jours est tout aussi exigeant que ce juge; il veut que le conteur explique lui-même son histoire : celui-ci doit donc examiner si un agent surnaturel est nécessaire pour le dénoûment, et alors faire paraître sur la scène son spectre ou son démon, ou bien, comme mistress Radcliffe, entreprendre de tout éclaircir par des agens naturels.

Dans quelques remarques sur *le Château d'Otrante*, nous nous sommes déjà prononcés en faveur du moyen plus simple d'appeler franchement la superstition au secours de l'art. Les esprits et les sorcières étant, il n'y a pas encore très-long-temps, reconnus par l'autorité légale, ce ne serait pas exiger du lecteur un effort extraordinaire de crédulité que de lui proposer, quand on l'entretient de ses ancêtres, d'ajouter foi à ce que ses ancêtres croyaient pieusement. Cependant, malgré les succès de Walpole et de Maturin, à qui l'on peut ajouter l'auteur de *Forman* (1), on est forcé de reconnaître que l'emploi de ces ressorts est

(1) 3 vol. in-12. — Ed.

Digitized by Google

une affaire très-délicate. Il n'y a qu'un pas, disait Bonaparte, entre le sublime et le ridicule, et dans ce siècle d'incrédulité il faut avouer qu'un très-grand talent peut seul empêcher le surnaturel de tomber dans le burlesque. *L'incredulus odi* est une objection formidable.

Quelques auteurs modernes ont assez ingénieusement tenté des espèces de compromis entre la foi ancienne et l'incrédulité moderne. Ils ont fait apparaître des fantômes ou rapporté des prophéties accomplies d'une manière surprenante, sans prononcer si c'était l'effet d'une influence surnaturelle, ou si ces apparitions étaient le produit (ce qui est assez souvent le cas) d'une imagination exaltée ou d'un hasard bizarre. C'est ainsi qu'a été éludée la difficulté qu'il s'agissait de résoudre. Si cela ne devait pas nous entraîner trop loin de notre sujet, nous examinerions jusqu'à quel point l'auteur d'une fiction est tenu par *sa charte* à satisfaire la curiosité du public, et si, comme peintre des mœurs, il n'a pas le privilége de laisser quelque chose dans l'ombre, quand le cours naturel des événemens cache tant d'incidens dans une obscurité complète. Au reste, c'est peut-être la manière la plus adroite de terminer un récit de merveilles, parce que c'est le moyen de composer avec le goût de deux classes différentes de lecteurs: les premiers qui, comme les enfans, veulent qu'on leur explique toutes les circonstances et tous les incidens d'une histoire; et les seconds, semblables à ces hommes qui, se promenant au clair de la lune pour le plaisir d'y rêver, sont importunés de l'exactitude minutieuse d'un compagnon complaisant, toujours empressé à dépouiller prosaïquement les troncs d'arbres et les pierres des

Digitized by Google

formes vaporeuses que l'imagination leur avait prêtées.

On peut, à la vérité, approuver le moyen dont se sert mistress Radcliffe pour expliquer ses mystères, en ce qu'il est fondé sur les probabilités. Il y a beaucoup de situations naturellement romanesques, et dont l'obscurité mystérieuse est éclaircie par la découverte de quelque complot ou de quelque déception; telles ont été les impostures de la superstition dans tous les siècles. Dans le moyen âge, des membres du tribunal secret avaient recours à ces illusions, et de nos jours elles ont été pratiquées par les rosecroix et les illuminés, dont les machinations ont servi de base à Schiller dans son beau roman du *Sorcier* (1). Mais mistress Radcliffe n'a pas eu recours à une solution aussi artificielle, et je crois qu'elle n'en a pas mieux réussi. Un pas furtif qu'on entend derrière la tapisserie peut sans doute, dans certaines circonstances, et quand les nerfs sont irrités, avoir une grande influence sur l'imagination; mais si le conteur de bonne foi découvre que c'est un chat qui est la cause du bruit, toute la solennité du sentiment s'évanouit, et le visionnaire ne pardonne point à ses sens et à sa raison d'avoir été dupes d'une déception. Nous craignons que la plupart des lecteurs n'éprouvent le même désappointement quand ils lisent pour la première fois la solution peu satisfaisante des mystères du manteau noir et de la figure en cire, qui est différée de chapitre en chapitre, comme trop horrible à entendre.

Il est un autre inconvénient attaché aux récits qui ont tenu l'imagination en suspens, et qui ne

(1) *The Ghost-seer* (*der Zauberer*).

Digitized by Google

la satisfont pas entièrement parce que l'explication est imparfaite : tout l'intérêt finit avec la première lecture du roman, et plus il a été vif, moins il peut être reproduit à une seconde lecture. Les romans de mistress Radcliffe, dont l'intrigue est heureusement compliquée et le dénoûment ingénieux, se font relire avec plaisir. La curiosité est remplacée par un plaisir plus calme. On admire l'art de l'auteur ; on remarque mille passages qui rendent la catastrophe probable, et qui ont échappé à la première lecture. Il n'en est pas ainsi d'un roman dont l'auteur ne donne qu'une explication insuffisante des émotions fortes qu'il a produites ; le lecteur s'aperçoit qu'il a été trompé comme l'enfant qui a vu de trop près le jeu des machines du théâtre : l'idée des décors et des poulies détruit pour toujours l'illusion. On exige d'un roman qu'il soit intéressant et extraordinaire, et l'on ne permet pas à l'auteur d'expliquer ce qu'il y a de merveilleux par les causes ordinaires, parce que ce sont des moyens usés ; on ne lui permet pas non plus de l'expliquer par une influence surnaturelle, parce que l'on n'y croit pas : il n'est donc guère surprenant que, gênée par ces règles sévères, mistress Radcliffe, qui possédait à un degré supérieur l'art d'exciter la curiosité, n'ait pas toujours été également heureuse dans la manière de la satisfaire.

La mystérieuse disparition de Ludovico, après qu'il a entrepris de veiller toute une nuit dans un appartement où il revient des esprits, peut donner une idée de l'art admirable qu'elle emploie. Le lecteur est habilement préparé à quelque catastrophe étrange par l'histoire de revenant qu'il est occupé à lire pour se distraire de sa solitude, au

Digitized by Google

moment où il disparaît de la scène. Il serait injuste de nier que l'explication de cet incident mystérieux ne soit aussi probable que l'exige un roman ; c'est là peut-être l'exemple qui prouve le mieux le talent particulier de mistress Radcliffe. Les incidens du voile noir et de la figure en cire peuvent être considérés comme d'autres exemples où l'explication ne remplit pas l'attente du lecteur désappointé. D'un autre côté elle a le soin, suivant le précepte classique, « de cacher son art » dans le beau passage où la marquise concerte, dans le chœur du couvent de San Nicolo, avec l'atroce Schedoni, l'assassinat d'Hélène.

« — Point de violence, s'il est possible, ajouta « la marquise, comprenant aussitôt sa pensée, « mais ne tardez pas ; qu'elle meure promptement! « La peine doit suivre le crime. En disant ces « mots, les yeux de la marquise se portèrent « sur un confessionnal, où on lisait en lettres « noires une inscription conçue en ces termes : « Dieu t'entend ! Ces mots terribles la frap- « pèrent ; sa physionomie s'altéra ; elle tomba dans « une rêverie profonde. — Schedoni était trop « absorbé dans ses propres pensées pour l'ob- « server, ou pour démêler la cause de son « silence. Elle revint à elle-même, et réfléchissant « que c'était l'inscription commune de tous les « confessionnaux, elle cessa de voir dans celle-là « un avertissement particulier. Ce ne fut cependant « qu'après quelques momens qu'elle put reprendre « sa conversation.

« — Vous parliez, mon père, dit la marquise, « d'un endroit... Vous disiez que sur la côte de « l'Adriatique il y a une maison...

« — Oui, dit le confesseur toujours rêvant ;

Digitized by Google

« dans une chambre de cette maison il y a...
« — Quel bruit est ceci ? dit la marquise en « l'interrompant. Ils prêtèrent l'oreille, et dis- « tinguèrent quelques sons graves et plaintifs dans « l'éloignement.
« — Quelle triste musique! dit la marquise d'une « voix tremblante; les vêpres sont finies depuis « long-temps ?
« — Ma fille, dit Schedoni d'un air sévère, « vous disiez que vous aviez le courage d'un « homme. Hélas! vous avez le cœur de votre sexe.
« — Excusez-moi, mon père; je ne sais à quoi « attribuer l'agitation que j'éprouve, mais je la « surmonterai. — Cette chambre ?
« — Dans cette chambre, dit le confesseur, « il y a une porte secrète pratiquée depuis long- « temps.
« — Et pour quelle fin ? demanda la mar- « quise.
« — Excusez-moi, ma fille; il suffit que vous « sachiez qu'il y a une porte, dont nous ferons « un bon usage. Par cette porte, au milieu de « la nuit, quand elle sera ensevelie dans le « sommeil...
« — Je vous comprends, dit la marquise, je « vous comprends! Mais pourquoi? Vous avez « vos raisons sans doute; — mais quelle néces- « sité d'avoir une porte secrète dans une maison « que vous dites isolée, habitée par une seule « personne ?
« — Dans cette chambre, continua Schedoni « sans répondre à la question, une issue secrète « conduit à la mer. Là, sur le rivage, au milieu « des ténèbres; là, plongée dans la mer, nulle « trace laissée...

Digitized by Google

« — Paix! dit la marquise en tressaillant;
« encore ces sons plaintifs.

« L'orgue résonna faiblement dans le chœur.
« Ensuite un chant lent et mélancolique se mêla
« au son lugubre de la cloche.

« — Qui est-ce qui est mort? dit la marquise,
« changeant de visage; c'est un *requiem*.

« — Dieu fasse paix au défunt! dit Schedoni
« avec un signe de croix; Dieu fasse paix à
« son âme!

« — Écoutez ce chant, dit la marquise d'une
« voix tremblante, c'est un premier *requiem*.
« Une âme vient de quitter son corps mortel.

« Ils écoutèrent en silence. La marquise était
« toute troublée, elle changeait de couleur à chaque
« instant; sa respiration était pénible et entre-
« coupée; elle versait même quelques larmes,
« non de tristesse, mais de désespoir. »

On a beaucoup vanté avec justice le style de mistress Radcliffe, et son talent descriptif, qui portent l'empreinte de son imagination ardente et riche. Il est des artistes dont un dessin correct est le principal mérite; chez d'autres, c'est la vigueur et la vivacité du coloris, et mistress Radcliffe appartient à cette dernière classe. Ses *paysages* n'ont pas à beaucoup près l'exactitude et la vérité de ceux de sa contemporaine, mistress Charlotte Smith, dont les esquisses sont si parfaites, qu'un artiste n'aurait pas beaucoup de peine à les rendre sur la toile. Celles de mistress Radcliffe, au contraire, donneraient de nobles et grandes idées pour produire un effet général, mais laisseraient à l'imagination du peintre le soin de tracer un tableau exact. Comme ses histoires

Digitized by Google

sont ordinairement enveloppées du mystère, de même il règne pour ainsi dire sur ses paysages un voile vaporeux qui adoucit les teintes de leur ensemble, et ajoute de l'intérêt et de la dignité à certains détails. L'auteur obtient tous les effets qu'il voulait produire, mais sans présenter au lecteur aucune image précise et exacte. C'est ce que l'on peut dire de la belle description du château d'Udolphe, quand Émilie en approche pour la première fois. C'est certainement le sujet d'un beau tableau, mais supposons que six artistes l'entreprennent, il est très-probable qu'ils feraient six tableaux différens. Cette description, quoiqu'un peu longue, est si belle que nous n'hésitons pas à la transcrire.

« Vers la chute du jour, la route tourna dans « une vallée profonde, environnée presque de « tous côtés par des montagnes qui paraissaient « inaccessibles. A l'est, une échappée de vue « montrait les Apennins dans toute leur sombre « horreur. La longue perspective de leurs som- « mets s'élevant les uns sur les autres, et leurs « flancs garnis de noirs sapins, présentaient une « image de grandeur plus noble qu'aucune de « celles qu'eût encore vues Émilie. Le soleil « venait de disparaître des cimes de la mon- « tagne dont l'ombre agrandie s'étendait sur la « vallée; mais ses rayons obliques, perçant « encore à travers quelques rochers escarpés, « donnaient une teinte dorée aux sommets des « arbres qui couvraient les monts opposés, et bril- « laient de tout leur éclat sur les tours d'un « château dont les vastes remparts s'élevaient « le long d'un précipice. La splendeur de ces « objets était encore augmentée par le contraste

Digitized by Google

« des ombres qui commençaient à envelopper la « vallée.

« — Voilà Udolphe, dit Montoni, qui avait « gardé le silence depuis plusieurs heures.

« Émilie regarda avec une sorte d'effroi le « château, quand elle sut que c'était celui de « Montoni. Quoiqu'il fût en ce moment éclairé « par le soleil couchant, la gothique magnificence « de l'architecture, et les vieilles tours de pierre « grise, en faisaient un édifice imposant et « sombre. Bientôt la lumière s'affaiblit, et ne « répandit plus qu'une teinte de pourpre qui s'ef- « façа par degrés, à mesure que la vapeur « légère gagna les montagnes, tandis que les « créneaux du château étaient encore éclairés par « les derniers rayons du soleil; mais enfin tout « ce vaste édifice fut enveloppé dans les ténèbres « solennelles d'une nuit silencieuse et sublime; « il semblait être le monarque de la contrée, « et défier tous ceux qui oseraient troubler son « règne solitaire. L'obscurité croissante rendait « le château de plus en plus majestueux; Émilie « ne cessa de le regarder que lorsqu'elle ne dis- « tingua plus que ses tours au-dessus des bois « épais à l'ombre desquels les voitures commen- « çaient à monter.

« Cette noire forêt réveilla dans son âme des « images de terreur; elle s'attendait à tout mo- « ment à voir paraître des bandits; enfin les « voitures roulèrent sur un chemin couvert de « bruyères, et atteignirent bientôt les portes du « château. Le son lugubre de la cloche qui « annonça leur approche augmenta l'effroi d'É- « milie. Pendant que l'on attendait le domes- « tique qui venait ouvrir les portes, elle regar-

Digitized by Google

« dait l'édifice ; mais l'obscurité ne lui permit « guère que de reconnaître une partie des mu- « railles épaisses, et de deviner sa vaste et « redoutable solitude. La première porte qui « conduisait dans les cours était d'une dimension « gigantesque et flanquée de deux tours sur- « montées de tourelles crénelées ; au lieu de « bannières, on y voyait flotter de longues herbes « et des plantes sauvages qui avaient pris racine « entre les pierres disjointes, et qui semblaient « ne croître qu'à regret au milieu de la désola- « tion qui les environnait. Les tours étaient unies « par une courtine percée de meurtrières, et sous « laquelle on voyait l'arceau d'une pesante herse. « Les murs des remparts communiquaient à « d'autres tours et bordaient le précipice. Ces « murailles, presque en ruines, encore éclairées « par la lueur mourante du couchant, attestaient « les ravages de la guerre. Au-delà, tout était « perdu dans l'obscurité. »

Nous croyons qu'il est intéressant de comparer ce tableau d'imagination avec l'exactitude que mistress Radcliffe a mise dans la description de Hardewick, où elle a copié la nature. L'opinion du lecteur sera probablement que, si *Udolphe* est un tableau d'un bel effet, *Hardewick* est un *portrait* frappant de ressemblance.

« Après avoir traversé un pays qui n'offre rien « de remarquable, arrêtons-nous un moment « pour parler de Hardewick, château du duc « de Devonshire, dans le comté de Derby (1), « et autrefois la résidence du comte de Shrews- « bury, à qui Élisabeth confia la garde de

(1) Comté d'Angleterre où sir Walter Scott a conduit quelques-uns de ses héros. (*Peveril du Pic.*) — Ed.

Digitized by Google

« l'infortunée Marie, sa captive. Il est situé sur « une colline, à quelques milles sur la gauche « de la route de Mansfield à Therstesfield; on « y arrive par des avenues couvertes, qui en « dérobent la vue jusqu'à ce que l'on soit aux « confins du parc. Trois tours de pierre grisâtre « s'élèvent avec majesté au milieu de bois an- « tiques, et leurs sommets semblent couverts de « fragmens de créneaux, que l'on découvre « bientôt être parfaitement travaillés à jour, et « dans lesquels se trouvent les lettres initiales « E. S., surmontées d'une couronne, et attestant « la vanité d'Élisabeth, comtesse de Shrewsbury, « qui a fait construire le château. Les grands « traits de cet édifice pittoresque se découvrent « entre les bois majestueux et sur les pelouses « du parc, d'où l'on aperçoit de temps en temps « les montagnes du comté de Derby.

« Les voûtes de feuillage qui voilent Elfrida, « et celles de Hardewick, voilèrent autrefois « des formes plus gracieuses encore que la création « idéale du poète, et conspirèrent à une destinée « plus tragique que celle dont Harewood fut « témoin.

« En face des grandes portes de la cour du « château, le terrain planté de vieux chênes « s'abaisse tout d'un coup, et l'on trouve une « sombre clairière qui s'ouvre sur la vallée de « Scardale, bornée par les montagnes agrestes « du Peak (Pic). Immédiatement à gauche du « château habité, quelques ruines de l'ancien « manoir, couvertes d'une riche draperie de « lierre, donnent au paysage un intérêt que « prolonge la construction historique du château « moderne. Nous suivîmes, non sans émotion,

« l'allée que Marie avait si souvent parcourue,
« et nous arrivâmes aux portes du grand vestibule, dont le silence et la sombre solitude
« étaient en harmonie avec le caractère du tableau général. Les larges fenêtres ne laissaient
« entrer qu'un demi-jour, suffisant pour distinguer les grandes figures de la tapisserie
« au-dessus des boiseries en chêne; une colonnade du même bois supporte une galerie supérieure, et deux bois gigantesques d'élan s'épanouissent entre les fenêtres vis-à-vis de
« l'entrée. L'arrivée de Marie, ses sensations en
« entrant dans ce séjour, se représentèrent involontairement à mon esprit; le bruit des chevaux et de plusieurs voix dans la cour; son
« regard fier, mais doux et mélancolique, lorsque, conduite par le lord Keeper (le lord
« garde du grand sceau), elle traversa le vestibule; l'air obséquieux, mais vigilant et inquiet de ce geôlier, quand, frappé de sa beauté
« et de sa dignité, il se rappelle les terreurs
« de sa rivale; le silence et l'inquiétude des
« dames d'honneur, et l'air affairé des officiers
« et des serviteurs.

« Du vestibule, on monte à la galerie d'une
« petite chapelle, dans laquelle on voit encore
« les fauteuils et les coussins qui servaient à
« Marie; de là, on passe au premier étage,
« où un seul appartement présente des traces
« de son emprisonnement, le lit, les fauteuils
« et la tapisserie ayant été brodés par elle. Les
« figures de la tapisserie ont une explication au-dessus, et ayant été conservées très-soigneusement, elles ont encore de la fraîcheur.

« Sur la cheminée d'une salle à manger voi-

Digitized by Google

« sine, à laquelle on a ajouté des meubles mo-
« dernes, ainsi que dans les autres appartemens,
« on lit l'inscription suivante, gravée en bois :

Voici le grand précepte :

CRAINDRE DIEU ET GARDER SES COMMANDEMENS.

« Lorsque cet édifice fut construit, la main-
« d'œuvre était si fort au-dessus de la valeur du
« bois, que les parties des escaliers qui ne sont
« pas en pierre, sont en bois de chêne plein
« au lieu de planches. Tel est celui qui conduit
« du second au faîte du château, d'où pendant
« les beaux jours on découvre les cathédrales
« d'York et de Lincoln.

« Ce second étage est le plus intéressant ;
« Marie en occupait presque tous les apparte-
« temens. Elle y tenait sa cour, les meubles
« sont encore ceux qui y étaient du temps de
« cette reine infortunée. La salle d'audience est
« d'une élévation peu ordinaire, et frappe d'abord
« par sa grandeur; mais bientôt les malheurs
« de l'illustre victime appellent seuls votre émo-
« tion et vos respects (1). »

Le contraste de ces deux descriptions prouve assez que mistress Radcliffe savait tout aussi bien copier la nature, que composer d'imagination. Les tours d'Udolphe sont, sans proportion déterminée, perdues dans les brouillards et les ténèbres ; les ruines de Hardewick sont un tableau d'une touche large, hardie; le dessin en est plus exact, mais bien moins riche de couleur.

(1) Voyage en Hollande, sur la frontière occidentale de l'Allemagne, et les bords du Rhin, auquel on a joint des observations pendant une excursion aux lacs des comtés de Lancaster, de Westmoreland et de Cumberland; par Anne Radcliffe, in-4°, 1795, page 371. ED.

Digitized by Google

Il est assez singulier que les plus belles descriptions que l'on trouve dans les romans de mistress Radcliffe, fondées sur des matériaux fournis par les voyageurs, aient (du moins selon nous) un air de tableau de fantaisie; cependant la plupart de ses contemporains les ont prises pour des descriptions réelles de ce qu'elle avait vu. Les éditeurs de la *Revue d'Édimbourg* ont publié que M. et mistress Radcliffe avaient voyagé en Italie, que M. Radcliffe avait été attaché à une des ambassades anglaises dans cette contrée, et que c'était là que mistress Radcliffe avait pris le goût des châteaux en ruines, des sites pittoresques, des anecdotes mystérieuses et terribles que la tradition raconte de ses anciens habitans. Le fait est cependant que mistress Radcliffe n'avait jamais vu l'Italie; mais nous avons déjà dit qu'elle avait profité des magnifiques vues des bords du Rhin qu'elle avait parcourus en 1793, et des ruines des châteaux construits dans les temps de la féodalité qu'on y rencontre presque à chaque pas. L'inexactitude du critique n'est pas d'une grande importance, mais on a imprimé une erreur plus absurde en prétendant que mistress Radcliffe avait visité Haddon-House ; qu'elle avait insisté pour passer une nuit dans ce sombre manoir, qui lui inspira ce goût pour les demeures gothiques, les passages secrets et les murs en ruines, qui figurent si souvent dans ses descriptions. Nous nous sommes assuré que mistress Radcliffe n'avait jamais vu Haddon-House ; et quoique le lieu fût bien digne de son attention, et que très-probablement il aurait pu lui suggérer quelques-unes des idées dans lesquelles se complaisait son imagination, nous présumons que ce secours mécanique d'in-

Digitized by Google

vention, cette recette pour bien écrire, une nuit passée dans un vieux manoir démantelé, n'aurait eu d'autre avantage pour elle que celui de lui donner un rhume, et qu'on lui a prêté bien gratuitement une affectation d'enthousiasme à laquelle mistress Radcliffe eût dédaigné de recourir.

La chaleur d'imagination qui se fait remarquer dans les ouvrages de mistress Radcliffe suppose un goût naturel pour la poésie; aussi des chansons, des sonnets, des pièces fugitives, viennent-ils distraire le lecteur dans ses romans. Ce n'est pas le lieu d'en faire la critique; mais on peut remarquer que sa poésie décèle plutôt une imagination vive et riche qu'un goût pur et l'élégance des expressions; ne se doutant pas qu'elle manquait de facilité, elle a essayé de plier la langue à un mètre nouveau, qui ne saurait convenir à l'anglais. La chanson du *Ver luisant* en est la preuve. Il faut dire encore que l'imagination de mistress Radcliffe l'entraîne quelquefois trop loin, et que si elle avait une idée claire et juste de ce qu'elle a voulu exprimer, elle n'a pas toujours réussi à mettre le lecteur dans son secret. Quelquefois sa poésie offre le brillant coloris qui distingue sa prose, et a peut-être le défaut de ne pas rendre avec la précision désirable l'idée de l'auteur.

L'invocation suivante à la mélancolie peut être présentée comme un échantillon de sont alent.

ODE A LA MÉLANCOLIE.

I.

Esprit d'amour et de tristesse; sois le bienvenu! j'entends de loin ta voix plaintive se mêlant à la brise mourante du soir, je te salue de cette triste et douce larme!

II.

O! à cette heure tranquille, solitaire, cette heure qui met fin à la clarté du jour, accorde ton luth, dont le charme puissant éveillera l'imagination.

III.

Pour peindre la rêverie romanesque, qui se présente à l'œil rêveur du poète, quand sur le bord d'un ruisseau ombragé, il exhale un fervent soupir.

IV.

Esprit solitaire! que ton chant me conduise dans ton antre sacré; le long des ailes de la cathédrale, éclairées par la lune, où les spectres entonnent le chant de minuit!

V.

J'entends leurs chants funèbres s'élever faiblement, puis un silence plein d'effroi leur succède, tandis que ces formes fantastiques parlent dans l'obscurité des piliers du cloître.

VI.

Conduis-moi dans ces bois, où sous les pins élevés on aperçoit avec peine un sentier non frayé, à la lumière tremblante de la lune.

VII.

Conduis-moi au noir sommet des montagnes, d'où l'on découvre sous ses pieds de vastes forêts, donnant une ombre impénétrable; des plaines, des hameaux épars, et d'où l'on entend le triste son des cloches du soir;

VIII.

Ou guide-moi vers le lieu où la rame fendant l'onde, interrompt le calme profond de la vallée, en suivant lentement un rivage sinueux, pour aller joindre le vaisseau en pleine mer;

IX.

Guide-moi vers les rivages dont Neptune lave les cailloux; où les vagues profondes se succèdent en grondant, où de noirs rochers s'avancent sur les flots, et où sifflent les vents de l'automne.

Digitized by Google

X

Arrête-toi là, à l'heure de minuit, à l'heure où les spectres apparaissent ; écoute le souffle prolongé de la brise ; saisis la clarté passagère de la lune sur les vagues écumantes et sur les vaisseaux dans le lointain.

- - - -

On ne peut nier que ce ne soient là de belles idées rendues en beaux vers ; et cependant dans ses vers, *le poète*, ainsi que dans ses ouvrages en prose, s'occupe trop des objets extérieurs, et songe trop au cortége de la Mélancolie, pour exprimer le sentiment lui-même ; et, quoique la comparaison se fasse aux dépens d'un auteur favori, nous ne pouvons nous dispenser de citer la chanson de Fletcher sur le même sujet.

Loin d'ici les vains plaisirs, aussi courts que les nuits que vous perdez en folies ! Il n'y a de doux que la mélancolie, si l'homme était assez sage pour le voir !

Salut ! toi, qui viens les bras croisés, calme et muette, en poussant un soupir étouffé, attachant ton regard à la terre ! — Salut, ruisseaux, fontaines, bosquets solitaires, lieux que la pâle mélancolie préfère ! salut, promenades au clair de la lune quand tous les oiseaux dorment dans leurs nids, excepté les chauve-souris et les hiboux ! La cloche de minuit, un soupir, un gémissement, voilà les sons qui me charment ; puis, j'aime à m'étendre dans une tranquille et sombre vallée. Salut, plaisirs si doux de l'aimable mélancolie (1) !

Le lecteur peut remarquer que dans ces derniers vers domine le sentiment de la mélancolie, ou plutôt la mélancolie elle-même, que nos pensées accompagnent le rêveur pensif, et que les sources, les bosquets solitaires sont, comme le paysage dans un portrait, les accessoires du ta-

(1) *Hence, all you Vain delights*, etc., etc.
(The Nice Valour.)

Digitized by Google

bleau. Dans les vers de mistress Radcliffe, les accessoires et le cortége de la mélancolie sont bien décrits, mais ils captivent toute notre attention, et le sentiment lui-même ne l'appelle pas. Nous nous trouvons environnés d'objets mélancoliques, mais s'ils nous peignent la tristesse, elle ne vient pas de notre âme. On peut dire la même chose des romans de mistress Radcliffe : notre curiosité est tellement intéressée à la marche des événemens, que nos sentimens ne sont point réveillés par les malheurs du héros et de l'héroïne. Ils ne sont pas personnellement les objets de notre intérêt, et convaincus que l'auteur les tirera d'embarras, nous nous occupons plus du cours des événemens que des sentimens ou du sort de ceux dont on nous raconte l'histoire.

Mais nous ne devons pas prendre congé d'un auteur favori par une critique. Peut-être est-il vrai que mistress Radcliffe nous transporte plutôt dans les régions de la féerie que dans celles des réalités ; qu'elle n'a pas au même degré cette connaissance des passions et du cœur humain, ni cette observation de mœurs qui distinguent d'autres romanciers. Mais elle a créé un genre, elle a puisé largement à cette puissante source d'intérêt : l'art d'exciter une terreur surnaturelle, et la curiosité de l'homme pour tout ce qui est caché et mystérieux. Si on a approché d'elle en ce genre, ce que nous hésiterions à affirmer, il est au moins certain qu'elle y tient encore la première place.

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

HENRI MACKENZIE.

On a publié à Paris, il y a quelques années, une jolie édition in-12 de *l'Homme sensible* (1), en tête de laquelle se trouve une courte notice sur la vie de notre contemporain, Mackenzie, écrite d'après des renseignemens authentiques. Nous avons des obligations à l'auteur de cette esquisse pour la partie biographique du mémoire que l'on va lire. Mais nous avons eu l'avantage de pouvoir la corriger et l'augmenter d'après des autorités incontestables (2).

Henri Mackenzie est né à Édimbourg, dans le mois d'août 1745, le jour même que le prince Charles Stuart débarqua en Écosse. Il est fils du docteur Joshua Mackenzie, d'Édimbourg, et de Margaret Rose, sa femme, fille aînée de M. Rose de Kilravoch, d'une ancienne famille du comté

(1) *The man of feeling.*

(2) Henri Mackenzie, qui vit encore, est en liaison d'amitié avec l'auteur — Ed.

Digitized by Google

de Nairn. M. Mackenzie a commencé ses études à l'école d'Édimbourg (1), et les a achevées à l'université de la même ville. Son père d'après les conseils de quelques-uns de ses amis, le plaça au sortir du collége, chez M. Inglis de Redhall, pour y acquérir la connaissance des affaires de la cour de l'Échiquier, branche de jurisprudence dans laquelle il avait moins de compétiteurs à craindre en Écosse que dans aucune autre.

Il s'y appliqua avec beaucoup d'assiduité, quoique ce genre d'occupations ne s'accordât pas parfaitement avec son goût pour la littérature, qui s'était manifesté de bonne heure. Il alla à Londres en 1765, pour y étudier la manière de procéder à la cour de l'Échiquier, qui est la même qu'en Écosse, ainsi que la constitution de la cour elle-même. Un des amis de M. Mackenzie reconnut ses talens, et l'engagea à rester à Londres et à se faire avocat. Mais ses parens avaient montré un vif désir de l'avoir auprès d'eux; il était sans ambition; il se décida à revenir à Édimbourg, où il devint associé, et ensuite successeur de M. Inglis, dans la charge de procureur de la couronne.

Les devoirs de sa profession ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour les lettres. Pendant son séjour à Londres, il avait ébauché la première partie de son premier ouvrage, *l'Homme sensible*, qui fut publié en 1771, sans nom d'auteur. Le grand succès de ce roman donna, quelques années après, l'idée d'une fraude assez remarquable. Un M. Eccles, de Bath, voyant que l'auteur ne se nommait point, imagina de transcrire *l'Homme sensible*, effaça, corrigea son manus-

(1) *High school.*

Digitized by Google

crit, et défendit son droit d'une manière si plausible, que MM. Cadell et Strachan, qui avaient publié l'ouvrage de M. Mackenzie, jugèrent nécessaire de détromper le public par un démenti formel.

Peu d'années après, M. Mackenzie publia *l'Homme du Monde* (1) dont il paraît qu'il a eu l'intention de faire la seconde partie de *l'Homme sensible*. Cette production est distinguée comme la première par un ton de délicatesse morale et de sensibilité exquise. Dans son premier roman, M. Mackenzie nous présente son héros obéissant constamment aux émotions de son sens moral. Dans *l'Homme du Monde*, au contraire, le héros est un homme qui se précipite dans la misère et dans une ruine totale, répandant le malheur sur tout ce qui l'approche, en cherchant un bonheur qu'il espère obtenir en contrariant sans cesse le sens moral. — *Julia de Roubigné*, roman en forme de lettres, suivit *l'Homme du Monde*. La fable est très-intéressante, et le style pur et élégant.

En 1776, M. Mackenzie épousa miss Penuel Grant, fille de sir Ludovic Grant de Grant, baronnet, et de lady Margaret Ogilvy; M. Mackenzie a une nombreuse famille, et son fils aîné, M. Henri-Joshua Mackenzie, vient, au moment où nous écrivons, d'être nommé, à la grande satisfaction de son pays, juge de la cour suprême des sessions (2).

Il s'établit à Edimbourg, en 1777 et 1778, une société de *Gentlemen* qui se réunissaient pour lire des essais de leur composition dans le genre de

(1) *The man of the world.*

(2) La cour où sir Walter Scott est lui-même greffier (*clerk*). Ed.

Digitized by Google

ceux du *Spectateur*. M. Mackenzie, devenu membre de cette société, suggéra l'idée de traiter quelques sujets plus légers, et de donner plus de variété au recueil, par des tableaux de la vie ordinaire et des mœurs. Il lut quelques morceaux de ce genre : et cette société publia l'ouvrage périodique intitulé *le Miroir*, dont M. Mackenzie se chargea d'être l'éditeur, et auquel il a beaucoup contribué (1). Le succès du *Miroir* engagea M. Mackenzie à entreprendre *le Flaneur* (2), ouvrage périodique conçu et exécuté sur le même plan et qui n'eut pas moins de succès (3).

M. Mackenzie, membre de la société royale d'Édimbourg dès l'origine de son institution, a enrichi de mémoires précieux les *Transactions* de cette société, et en a été un des membres les plus actifs. On remarque surtout un éloge de son ami le juge Abercromby, et un mémoire sur la *tragédie allemande*. Il est aussi un des membres de la société des Highlands (4) ; depuis sa formation, il a publié les volumes des *Transactions* de cette société, précédés de l'histoire de son institution et de ses travaux avec un *Essai sur la Poésie gaélique*.

En 1792, il fut un des hommes de lettres qui contribuèrent par des brochures à désabuser les classes inférieures du peuple égarées à cette époque par l'enthousiasme qu'avait excité la révolution française. En 1793, M. Mackenzie composa la *Vie du docteur Blacklock*, que la veuve

(1) Le premier numéro du *Miroir* parut le 23 janvier 1779, et le dernier fut publié le 27 mai 1780. — Ed.

(2) *The Lounger.*

(3) Le *Lounger* parut, pour la première fois, le 6 février 1785, et a cessé le 6 janvier 1787. — Ed.

(4) *Highland society.*

Digitized by Google

de ce poète aveugle lui avait demandée pour placer à la tête d'une éditiou in-quarto de ses œuvres. L'intimité qui avait régné entre M. Mackenzie et le docteur lui avait donné occasion de connaître ses habitudes, la tournure de son esprit, et les sentimens particuliers à la cécité dont il était affligé.

Dans la *Vie de Home*, que M. Mackenzie a lue à la Société royale, en 1812, il fit un tableau de la société littéraire d'Édimbourg à la fin du siècle dernier, avec les membres de laquelle il vivait dans les termes de l'intimité : il ajouta à la vie de Home, comme une sorte de supplément, quelques essais critiques (*inédits*), et la plupart sur l'art dramatique.

En 1808, M. Mackenzie a publié une édition complète de ses œuvres en huit volumes in-octavo. On y trouve une tragédie, *le Père espagnol* (1), et une comédie, *l'Hypocrite blanc* (2). Cette comédie avait eu une seule représentation au théâtre de Covent-Garden. La tragédie n'avait jamais été représentée, M. Garrick ayant pensé que la catastrophe était trop horrible pour la scène moderne; tout en reconnaissant le mérite de la poésie, la force de quelques scènes, et l'effet que pourrait produire le rôle du principal personnage, Alphonso, joué par un bon acteur. On trouve aussi dans la même édition la tragédie du *Prince de Tunis* (3), qui avait été jouée avec beaucoup de succès à Édimbourg, en 1763.

Au nombre des ouvrages en prose de M. Mackenzie nous devons faire remarquer un essai poli-

(1) *The spanish Father.*
(2) *The white Hypocrite.*
(3) *The Prince of Tunis.*

Digitized by Google

tique, intitulé : *Compte rendu de la session du parlement de* 1784 (1), que son ancien et constant ami, M. Dundas, depuis lord Melville (2), l'avait engagé à composer. Cet ouvrage lui mérita l'estime et la faveur de M. Pitt, qui lut l'ouvrage avec une attention particulière, au point d'y faire de sa main plusieurs corrections. Quelques années après, M. Mackenzie fut nommé, sur la recommandation de lord Melville et du très-honorable Georges Rose (3), qui était aussi son ami particulier, à la place de contrôleur des taxes d'Écosse. La manière dont il a rempli cette place laborieuse, qui entraîne une responsabilité considérable, a prouvé que l'auteur ingénieux dont on avait admiré l'imagination, savait, au besoin, examiner et discuter les questions les plus arides et les plus compliquées.

Le temps est encore éloigné, nous l'espérons, où en parlant de Henri Mackenzie comme de ceux parmi lesquels son génie lui donne le droit d'être placé, un biographe pourra peindre, sans blesser aucune convenance son caractère personnel, et louer dignement la manière dont il a rempli ses devoirs de citoyen. Quand ce moment arrivera,

(1) *An Account of the proceedings of the parliament of* 1784.

(2) M. Henri Dundas, depuis lord Melville, d'une ancienne famille d'Écosse, secrétaire d'état de la guerre, sous la première administration de M. Pitt, et premier lord de l'amirauté lorsque ce grand homme fut une seconde fois chargé des destinées de l'Angleterre, dans un moment de crise.

M. Dundas avait un accent très-écossais — Ed.

(3) M. Georges Rose a été secrétaire-adjoint (*joint-secretary*) de la trésorerie sous la première administration de M. Pitt, et payeur-général de l'armée quand ce ministre fut appelé une seconde fois au timon des affaires. — Ed.

Digitized by Google

peu de ses contemporains survivront probablement pour le pleurer ; mais nous pouvons prévoir les regrets que causera aux jeunes gens de la génération suivante la perte de celui qui animait par son esprit les heures de leur solitude, qui les dirigeait par ses bienveillantes leçons, et leur enseignait, par son expérience, leurs devoirs envers la société. Il suffit de dire aujourd'hui que le vénérable et vénéré M. Mackenzie est comme le dernier anneau de la chaîne qui lie la littérature écossaise de notre époque à celle des *géans* littéraires de la terre natale, les Robertson, les Hume, les Smith, les Home, les Clerk, les Fergusson ; et que les souvenirs d'une époque aussi intéressante ne pouvaient être confiés à un jugement plus sain, à un goût plus sûr, et à une mémoire plus heureuse. Il est bien à désirer que M. Mackenzie, agrandissant le cercle dans lequel il s'est resserré dans *la vie de Home*, transmette à la postérité les anecdotes et les souvenirs qui ajoutent tant de charme à sa conversation. Nous allons faire comprendre les moyens qu'il a de remplir cette tâche par une remarque singulière, mais qui appartient au caractère de M. Mackenzie. Nous croyons qu'il a tué du gibier de toutes les espèces connues en Écosse (excepté le daim et le coq de bruyère), sur le terrain où sont de nos jours les magnifiques rues de la nouvelle ville d'Édimbourg ; qu'il a poursuivi les lièvres et les canards sauvages, là où nous voyons des palais, des églises, et des salles d'assemblée (1);

(1) Dans toutes les villes un pou considérables de la Grande-Bretagne, il y a une salle d'assemblée dans laquelle se donnent les bals publics, les fêtes, pour les occasions solennelles, et les concerts, dans les villes qui n'ont point de salle de concert.

Ces salles d'assemblée sont des clubs où se trouvent tous les

Digitized by Google

et qu'il a été témoin de révolutions morales tout aussi surprenantes que ces vicissitudes de localité. Les changemens dans les mœurs se sont opérés successivement, mais ils ont eu des résultats très-importans, et n'ont commencé que dans la seconde partie du dernier siècle. Le précis de ces changemens et des circonstances qui les ont amenés pourrait rivaliser, nous ne craignons pas de le dire, en utilité et en agrément avec tous les ouvrages les plus piquans de nos jours, si un observateur aussi exercé que M. Mackenzie voulait s'en occuper, ne serait-ce que par fragmens.

Comme auteur, M. Mackenzie a montré du talent pour la poésie et le théâtre. Notre opinion bien arrêtée est qu'un auteur ne peut réussir dans des ouvrages de fiction s'il n'a presque toutes les qualités du poète, quoiqu'il n'écrive point en vers : mais M. Mackenzie joint le charme de la mélodie à l'imagination. Il a donné un modèle de *poésie traditionnelle* dans deux ballades montagnardes ; genre de composition qui est de temps en temps à la mode, à cause de sa simplicité touchante, mais négligée bientôt, et que les serviles imitateurs usent entièrement, parce que sa facilité en fait le principal mérite (1). Mais c'est comme romancier que nous allons juger le mérite de notre auteur ; et le succès universel et durable de ses romans nous autorise à le classer parmi les écrivains les plus distingués. Ses ouvrages ont le rare et inappréciable mérite de l'originalité, qualité qui doit toujours l'emporter sur toutes les

journaux anglais, et une grande partie de ceux des pays étrangers; il y a aussi quelquefois une bibliothèque, et toujours des chambres où l'on joue des jeux de commerce. — Ed.

(1) Allusion aux ballades poétiques de Scott lui-même, qui survivront cependant à toutes les imitations. — Ed.

Digitized by Google

autres dans la balance; et M. Mackenzie s'est frayé une route qui lui appartient exclusivement. L'attention du lecteur n'est point captivée comme dans les romans de Fielding, par un caractère fortement dessiné, par un plan bien conçu ; ou, comme dans ceux de Smollett, par une *humour* franche, et une connaissance profonde de la vie humaine dans ses diverses conditions. Enfin, pour parler d'une classe d'auteurs avec lesquels M. Mackenzie a plus d'analogie, ce n'est point de la même manière que Sterne et Richardson sont parvenus à être pathétiques. Une accumulation de circonstances qui produisent quelquefois l'ennui, une combinaison d'événemens racontés avec des détails minutieux, et suivis chacun d'un commentaire fort long, ont paru nécessaires à Richardson pour préparer l'esprit du lecteur aux scènes touchantes qu'il décrit parfois avec tant de verve. Mais sans chercher à diminuer son mérite, on peut dire qu'il a écrit des volumes pour préparer ces effets qui ne coûtent à Mackenzie et à Sterne que quelques pages, ou peut-être quelques phrases.

D'un autre côté, quoique les deux derniers auteurs que nous venons de nommer aient plus d'analogie entre eux, ils diffèrent en quelques points si essentiels, qu'ils assurent à Mackenzie le mérite de l'originalité, que nous venons de lui attribuer. Il est superflu de parler de la différence sensible qui existe dans le caractère général de leurs ouvrages, et de dire combien le style de Mackenzie correct, pur et presque recherché à force de chasteté, contraste avec l'esprit bizarre et le mépris intrépide des bienséances et des règles littéraires qui distinguent *Tristram Shandy*. Ce n'est donc

ni dans la conduite ni dans le style de leurs ouvrages que les deux romanciers se rapprochent; on peut même dire que nous n'avons pas deux écrivains plus opposés dans leurs manières. Dans les passages même où ils ont tous deux cherché à toucher l'âme du lecteur, ils ont encore eu récours à des moyens différens. Le pathétique de Sterne est comme son *humour*, et ce n'est que rarement qu'il emploie des moyens simples; un tour hardi, original et brillant de pensée et d'expression distingue ses chapitres sérieux, et un tour extravagant, comique et burlesque caractérise sa gaieté bouffonne; j'en appelle au fameux passage où la larme de l'ange efface le serment profane de l'oncle Tobie du registre du ciel, image si poétique, mais qui touche de si près à l'exagération. Pour atteindre son but, c'est-à-dire pour nous faire partager l'irritation d'esprit qui entraîne l'oncle Tobie à prononcer sa fameuse assertion, l'auteur fait intervenir le ciel et l'enfer, et peint, dans un beau délire de poète, l'effet produit sur l'ange qui accuse et sur l'ange qui enregistre. Que l'on mette ce passage à côté du bel épisode de *La Roche*, dans lequel Mackenzie a décrit avec une délicatesse si exquise la scène sublime des douleurs et de la résignation du père privé de ses enfans. C'est aussi un *tableau de reflet*, dans lequel la sensibilité du lecteur est excitée par l'effet produit sur un des acteurs du drame, qui n'est ni ange ni démon, mais un philosophe dont le cœur est resté sensible, quoique ses études aient égaré son esprit dans les rêveries glacées du scepticisme. Nous nous bornerons à remarquer que Mackenzie nous présente une vérité morale, et Sterne une belle figure de rhétorique, et que si

Digitized by Google

l'un mérite la palme d'une imagination supérieure, celle qui est due à un sentiment naturel et vrai demeure à l'auteur écossais.

Tout en remarquant cette grande différence entre les deux auteurs les plus célèbres parmi ceux à qui l'on donne le titre d'*auteur sentimental*, nous devons ajouter que, quoique Mackenzie ait évité la licence d'esprit et les écarts d'imagination de Sterne; qu'il ait retranché en grande partie ses digressions épisodiques, et banni l'indécence et la bouffonnerie auxquelles l'auteur de *Tristram Shandy* a trop souvent recours, leurs ouvrages doivent être considérés comme appartenant à la même classe; et dans le grand nombre d'imitateurs qui ont cherché à rivaliser avec eux, il n'est pas un seul auteur anglais qu'on puisse placer à leur côté. Les auteurs étrangers Riccoboni et Marivaux, ont écrit dans le même genre : nous nous rappelons peu de chose de madame Riccoboni; et Marivaux, dans lequel on trouve des traits d'une sensibilité délicate, compte trop souvent pour faire effet sur le tour de sa phrase, sur les embarras prolongés d'une galanterie artificielle, bien plus que sur la vérité et la simplicité de la nature. On retrouve dans *Émile* et dans *la Nouvelle Héloïse* l'esprit malade de l'auteur; ce sont des peintures très-éloquentes, mais exagérées, d'une passion violente, plutôt que des ouvrages de sentiment (1).

Les autres romans de Mackenzie ne présentent même plus le seul trait de ressemblance qui rapprochait le genre de *l'Homme sensible* de celui

(1) Et le développement du rôle de M. de Wolmar, et milord Bottom? etc., etc. Sir Walter Scott nous semble ici passer trop légèrement sur le génie de Rousseau. — Ed.

Digitized by Google

des ouvrages de Sterne. L'Écosse peut se vanter d'avoir produit un écrivain dont la prose a toute l'harmonie de celle d'Addison, et chez qui la vigueur n'exclut ni la clarté ni la simplicité.

Il nous reste à faire remarquer que Mackenzie s'est proposé surtout pour objet dans ses romans, d'être à la fois pathétique et moral, en peignant l'effet d'un événement, soit important, soit insignifiant, sur l'homme en général, et particulièrement sur ceux qui sont non-seulement justes, honorables et éclairés, mais naturellement plus propres à éprouver ces sentimens délicats auxquels restent fermés les cœurs ordinaires. Ce fut le but direct et avoué de M. Mackenzie dans son premier ouvrage, qui dans le fait n'est point une histoire, mais une série d'incidens qui se succèdent, et qui sont tous rendus intéressans par les sentimens qu'ils excitent dans Harley. La tentative eût été dangereuse pour un peintre ordinaire : crayonné par une main moins habile, Harley n'était plus l'homme que nous aimons, que nous estimons, et qui se fait admirer et plaindre ; il devenait un Don Quichotte de sentiment, un objet de pitié peut-être, et de ridicule en même temps. Dupé, escroqué à Londres, Harley ne cesse pas d'être à nos yeux un homme de sens et d'esprit ; il n'est pas exposé à cette espèce de mépris que les lecteurs en général ont pour les nouveaux débarqués dans la capitale, parce que c'est une occasion de s'applaudir eux-mêmes de la connaissance qu'ils ont du monde. La conduite énergique de Harley avec l'impertinent voyageur qu'il rencontre dans la diligence, son mouvement d'indignation en écoutant l'histoire d'Édouard, sont des détails

Digitized by Google

amenés avec art pour montrer aux lecteurs que la douceur et l'affabilité de son caractère ne tiennent point à la lâcheté, et que, dans l'occasion, il sait se conduire en homme de cœur. Nous avons entendu dire que l'auteur avait puisé dans son âme quelques-uns des sentimens de Harley, lorsqu'en entrant dans la carrière aride et barbare des lois municipales, il jeta comme Blackstone, un regard sur la vallée des muses dont il était forcé de s'éloigner (1). On a dit aussi que le portrait de miss Walton était celui de l'héritière d'une famille distinguée, qui à cette époque était fort remarquée dans la haute société d'Écosse. Ces conjectures ne méritent pas nos recherches; car nous sommes persuadés qu'un auteur n'a jamais tracé de caractère original, dont l'idée ne lui ait été suggérée d'abord par l'observation de ce qu'il a vu dans la nature.

Les autres romans de M. Mackenzie, quoique plus réguliers dans la forme, sont cependant, ainsi que l'*Homme sensible*, plutôt l'histoire des épreuves du sentiment, qu'une suite d'aventures. L'infamie de Sindal nous peint un homme endurci dans l'égoïsme par l'habitude d'assouvir ses goûts libertins; c'est le contraste de Harley, dont la sensibilité morale a pris un tel ascendant, qu'il n'est plus propre aux affaires journalières de la vie. Le caractère de Sindal est si affreux, que l'on serait tenté de croire qu'il n'a rien de réel, si malheureusement on ne savait pas que, comme dit Burns, *les plaisirs des sens endurcissent le*

(1) Blackstone, avant de s'engager dans le dédale des lois, adressa aux Muses une épître en vers. — Ed.

Digitized by Google

cœur et pétrifient la sensibilité (1), et qu'il n'exista jamais un homme constamment vertueux sans être capable d'une courageuse abnégation de soi-même. L'histoire des victimes, des artifices et des crimes de Sindal, et particulièrement celle des Annesleys, est parfaitement tracée : peut-être l'auteur n'a écrit rien au-dessus de la scène entre le frère et la sœur près de l'étang. Si vous en doutez, l'expérience vous le prouvera bientôt, en mettant l'ouvrage entre les mains d'une jeune personne douce, d'esprit sensible, belle, et d'âge à n'avoir pas encore oublié les jeux et les passions de l'enfance.

Le beau et tragique roman de *Julia de Roubigné* tend à un but bien différent de celui de *l'Homme du Monde ;* l'auteur s'était proposé d'en faire la contre-partie de ce dernier ouvrage. Un de ses amis, le célèbre lord Kames (2), à ce que nous croyons, avait représenté à M. Mackenzie, que dans presque tous les poëmes, les pièces de théâtre et les romans, l'intérêt repose sur la scélératesse préméditée d'un des personnages. Mackenzie eut idée de composer un roman dans lequel tous les caractères seraient naturellement vertueux, et dont la catastrophe, comme cela arrive souvent dans le monde, ne serait pas l'effet d'une scélératesse préméditée, mais de passions et de sentimens honnêtes, louables même, qui ayant été encouragés jusqu'à l'exaltation, et se trouvant en opposition par un hasard funeste, amènent les plus désastreuses conséquences. Ce

(1) .. .. *Hardens a'within*
And petrifies the feelings.

(2) Auteur de plusieurs traités didactiques, homme de talent et de goût. — Ed.

Digitized by Google

plan convenait à un auteur qui a toujours prétendu bien moins décrire des objets extérieurs, que faire connaître le cœur humain. Julia de Roubigné est une des histoires les plus déchirantes qui aient jamais été écrites. Les circonstances qui atténuent les erreurs des victimes dont le malheur nous intéresse, nous montrent qu'il n'y a plus ni espérance, ni remède, ni vengeance. Quand un Lovelace ou un Sindal se présentent comme le mauvais principe, comme l'agent de tout le mal qui s'opère, nous croyons qu'une chance fera trahir leurs artifices; leurs victimes, du moins, ont la conscience de leur innocence, et le lecteur conserve jusqu'à la fin l'espoir qu'elles seront vengées; mais lorsque, comme dans *Julia de Roubigné*, le retour d'un attachement mutuel entre deux êtres aimables et vertueux, dans leur imprudence, éveille justement l'honneur jaloux d'un mari dont l'âme est haute et fière; quand nous voyons Julia si à plaindre pour avoir sacrifié un premier amour à la piété filiale, Savillon, malheureux comme elle, par son tendre et fidèle attachement à un objet qui en est digne, et Montauban par le sentiment jaloux d'une réputation sans tache, nous ne pouvons plus prévoir qu'une catastrophe terrible. Le soutien sur lequel s'appuyaient les victimes, est ce qui leur perce le cœur, et les sentimens auxquels elles se livraient d'abord bien légitimement, les précipitent dans l'erreur, le crime, le remords et le désespoir. On pourrait croire que la vengeance cruelle à laquelle Montauban se livre aveuglément, nous rendra insensibles à ses malheurs, dans un temps surtout où le crime dont Julia est soupçonnée n'excite pas la vengeance du mari outragé. Mais les

Digitized by Google

habitudes des temps plus reculés, et du caractère espagnol, peuvent faire excuser Montauban, comme elles plaident en faveur d'Othello. Peut-être le roman de *Julia de Roubigné* nous affecte-t-il trop douloureusement, pour être aussi généralement recherché que *l'Homme sensible ;* car nous avons entendu des personnes de goût placer au-dessus de *Julia* ce bel essai sur la sensibilité humaine par lequel Mackenzie a débuté dans la carrière littéraire.

Les lecteurs qui s'émeuvent facilement d'une infortune imaginaire, aiment dans *Julia de Roubigné*, la *vérité* des sentimens et la *vérité* du style. Quel est celui qui, dans le cours de sa vie, n'a pas eu à gémir sur quelques-unes des douleurs dont *Julia de Roubigné* rappelle le souvenir? Cherchons maintenant le secret du pathétique de M. Mackenzie; pour en augmenter l'effet l'auteur nous semble lui avoir soigneusement subordonné les autres facultés dont il est doué. L'Addison du Nord (1), qui a fait revivre l'art des écrits périodiques, et a esquissé d'un crayon léger les folies et les vices de son temps, s'est montré supérieur dans la satire badine. L'historien de la famille Homespun peut la placer sans crainte à côté du *Vicaire de Wakefield.* Le colonel Caustic et Unfraville sont des personnifications parfaites du *Laudator temporis acti :* et les divers caractères qui figurent dans les articles dont M. Mackenzie a enrichi *le Miroir* et *le Flaneur*, attestent la souplesse de son talent. Les belles descriptions qu'on trouve dans plusieurs passages de M. Mackenzie, celle, par exemple, du château

(1) En Angleterre, on appelle l'Écosse le *Nord*. — Tr.

de la vieille Lady écossaise et de ses dépendances, attestent son art pour peindre la nature.

Mais tous ces talens, dont un seul eût suffi pour faire remarquer des hommes inférieurs à M. Mackenzie, ont été soigneusement subordonnés au principal objet qu'il s'était proposé, celui de peindre le cœur humain. Il n'a point multiplié les caractères; il n'a eu que rarement recours à des incidens singuliers, se bornant à ceux qui peuvent être considérés comme le *domaine commun* des romanciers; enfin, pour me servir de l'expression des artistes, il relègue sur le second plan le sentiment qu'il a des beautés de la nature, et le talent de les rendre, comme la branche écartée qui ombrage la figure de son invalide endormi, et qui ne sert qu'à faire ressortir son principal objet. On ne saurait relever qu'une exception à cette règle : dans toutes les occasions où il peut décrire une chasse, M. Mackenzie se montre familier avec cet exercice; on sent que des habitudes auxquelles nous avons déjà fait allusion, lui font trouver une espèce de jouissance à parler d'un sujet favori.

Enfin, l'esprit qui étincelle dans ses essais périodiques, comme dans sa conversation, se retrouve peu dans ses romans, et quoique sa veine particulière de gaieté puisse s'y faire voir plus souvent, elle est si bien adoucie et si loin de l'*humour* bouffonne, qu'elle s'associe très-bien avec les parties les plus sérieuses et les plus touchantes du roman, et n'est plus, comme la satire de Jacques (1), qu'une nuance plus *gaie* de sa *mélancolie*.

(1) Le *phénix* des rêveurs, personnage de la pièce de Shakspeare intitulée, *Comme il vous plaira*. — ED.

Digitized by Google

En un mot, Mackenzie aspirait à être l'historien du *sentiment*, et il a atteint l'objet de son ambition. Mais, comme l'homme n'est jamais pleinement satisfait, et que les critiques ne font pas exception à cette règle si générale, nous aurions désiré, sans vouloir perdre ou changer une ligne de ce que nous devons à M. Mackenzie, qu'il eût écrit un roman de mœurs. Nous sommes convaincus que c'eût été pour lui l'occasion d'ajouter une nouvelle branche de laurier à sa couronne.

Toutefois, comme dit Sébastien, ce qui aurait été, est inconnu; ce qui est, est connu (1). Nous devons nous estimer heureux et être fiers, comme Écossais, d'avoir un romancier vivant d'un mérite aussi distingué que celui de Henri Mackenzie.

(1) *What has been, is unknown; what is, appears.*
(Dryden.)

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LE RÉVÉREND

CHARLES-ROBERT MATURIN.

Charles-Robert Maturin (1) descendait d'une famille française de réfugiés protestans, dont l'histoire offre, dit-on, plusieurs particularités très-romanesques. Son père exerça long-temps un emploi lucratif et honorable. Après avoir terminé ses études élémentaires, le jeune Robert fut admis au collége de la Trinité à Dublin, sa ville natale, où il se distingua par ses progrès rapides dans les belles-lettres, et par ses compositions, qui obtinrent plusieurs fois des prix. On le citait cependant comme un jeune homme mélancolique et plus indolent que remarquable par son esprit. Un grand besoin d'émotions tendres le rendit de bonne heure amoureux; et dès qu'il put disposer de lui-même, il épousa celle qu'il aimait depuis l'enfance, Henriette Kingsburg,

(1) Cette notice sur le révérend Maturin est extraite des articles insérés par l'auteur dans les revues anglaises. — Ed.

Digitized by Google

sœur de l'archidiacre de Killala, et petite-fille de ce docteur Kingsburg qui, selon la tradition, recueillit les dernières paroles de Swift, avant la perte de sa raison. Bientôt père de plusieurs enfans, il ne tarda pas à éprouver les privations les plus cruelles lorsque son père perdit la place qu'il avait remplie avec honneur pendant quarante-sept ans.

M. Maturin était dans les ordres, et suppléait dans son ministère un *curé* desservant (*curate*) de Dublin : les appointemens d'un si mince emploi ne furent plus suffisans au fils d'un homme qui se retirait de ses fonctions, sans fortune. M. Maturin prit des écoliers chez lui, et forma une espèce de pension. Cet établissement réussit, mais il eut l'imprudente générosité de répondre pour un ami, qui prit la fuite et laissa à ses cautions le soin de payer ses dettes. Par suite de cette affaire, M. Maturin fut obligé de céder ou d'abandonner sa pension, sans autre ressource que sa plume. Ce fut alors qu'il publia successivement *la Famille Montorio* ou *la Fatale Vengeance*, *le Jeune Irlandais* et *Conal* ou *le Milésien*. Il avait déjà composé *Bertram* lorsqu'il était instituteur, et les succès de M. Shiel (1) sur le théâtre de Dublin l'encouragèrent à présenter sa pièce au directeur de Crow-Sheet : mais elle fut refusée en 1814.

M. Maturin se rendit à Londres, y fut présenté à lord Byron (2) qui était membre du comité de Drury-Lane; le crédit du noble lord fit

(1) Auteur d'*Evadne*, d'*Adélaïde*, etc. Voyez le *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*. — Tr.

(2) Par sir Walter Scott lui-même alors à Londres, et à qui M. Maturin s'adressa, ayant su que le romancier écossais avait parlé avec éloges de *la Famille Montorio*. — Ed.

Digitized by Google

jouer *Bertram* dans le mois de mai 1816. Kean produisit un effet prodigieux dans le rôle principal, et la pièce, louée ou critiquée avec une égale chaleur, eut un succès comparable à celui du *Pizarre* de Shéridan.

Sur la demande particulière de Kean, M. Maturin composa la tragédie de *Manuel*, qui ne répondit pas à l'attente générale. *Frédolpho* n'eut pas un sort plus heureux. Le roman de *Pour et Contre* ou *les Femmes*, celui de *Melmoth*, et dernièrement les *Albigeois*, ont prouvé que malgré le succès de *Bertram*, malgré le poème de *l'Univers*, riche de pensées graves et souvent sublimes, M. Maturin était plutôt destiné à être le rival de Godwin et de mistress Radcliffe, que poète et écrivain dramatique. Ses *Sermons* (1) n'ont même réussi qu'à la faveur du bruit qu'avaient fait *Melmoth* et *Pour et Contre*. On y trouve cependant les élans d'une éloquence remarquable et la morale la plus sévère exprimée dans le style le plus noble et le plus élégant, lorsque l'auteur consent à s'affranchir de ses *irlandismes*.

M. Maturin venait de publier *les Albigeois*, et vivait à Dublin généralement aimé et respecté, lorsqu'il est mort dans le courant de janvier 1825 (2). Tous ceux qui l'ont connu vantent ses mœurs douces et aimables. Jamais il ne laissait échapper une occasion d'exprimer sa gratitude pour les auteurs qui avaient contribué à recommander ses ouvrages à l'attention du public. Bon père et bon époux, il y avait dans son caractère une insouciance qui était chez lui une

(1) Un vol. in-8. — Ed.

(2) Il était né en 1782. — Ed.

Digitized by Google

grâce. On prétend qu'il existait enfin un contraste singulier entre le style général de ses compositions et ses goûts particuliers. *Le sorcier* dont la baguette évoque une vengeance infernale dans *Montorio ;* l'interprète des fureurs de ce Bertram si redouté ; le peintre du désespoir dans *les Femmes*, était dans son intérieur et dans la vie réelle *trop gai* peut-être pour un prêtre, tirant vanité d'une jambe bien tournée, amoureux de la danse et de la musique, de la société des jeunes gens et des jeunes dames.

L'auteur d'une tragédie qui a réussi peut s'en faire un titre de talent et de gloire dans une époque marquée comme la nôtre par la décadence générale de l'art dramatique (1). Les défauts de *Bertram* sont ceux d'un jeune auteur, ardent et sans expérience ; mais ses beautés sont incontestablement d'un ordre élevé. Le poète dramatique qui est parvenu à exciter la terreur et la pitié dans une foule rassemblée au théâtre pour y venir admirer des changemens à vue et des parades brillantes plutôt que pour pleurer ou frémir au spectacle des angoisses de la passion ; ce poète, dis-je, mérite que la critique s'occupe de lui. Ce n'est pas que déjà M. Maturin n'ait sacrifié, dans sa tragédie, à son goût pour les horreurs surnaturelles : mais ce goût est chez lui un instinct de génie ; car on peut dire de M. Maturin qu'il n'est jamais si grand que lorsqu'il touche de plus près à l'extravagance. Nous croyons même devoir citer ici un retran-

(1) Cette partie de la critique des productions du révérend M. Maturin est datée de 1818 (*Ed. rev.* vol. 30.) Rien n'a démenti, depuis ce jugement sur le théâtre anglais, quoique la plupart des poètes modernes, y compris Scott et Byron lui-même, aient adopté la forme dramatique pour une partie de leurs ouvrages. — Ed.

Digitized by Google

chement que la censure dramatique exigea de l'auteur, et que nous regrettâmes beaucoup. Nous en tenons la copie d'un ami et d'un admirateur de M. Maturin, auquel celui-ci avait envoyé son manuscrit (1). Bertram était représenté, dans ces vers supprimés, comme poussé à ses crimes par l'action directe d'un être invisible et malveillant. C'est le prieur qui parle

« — du *sombre chevalier* de la forêt, ainsi nommé à cause de la couleur noire de son armure et de son casque, dont jamais aucun mortel ne vit la visière baissée. Il habite seul; aucune créature terrestre ne vit près de lui, excepté le corbeau, dont la voix rauque retentit au-dessus de sa tour ; tout est flétri alentour, excepté les plantes humides qui couvrent de leurs feuilles verdâtres l'eau stagnante du fossé.

BERTRAM.

« J'irai frapper à sa porte, qui en sera ébranlée jusque dans ses gonds.

LE PRIEUR.

« As-tu perdu la raison? Je ne me rappelle qu'un seul homme qui osa s'y hasarder. De cruelles pensées dévoraient son cœur; il cherchait à s'en délivrer par un aveu confidentiel. Nous le vîmes diriger ses pas vers ce sinistre séjour. C'était le soir d'un jour orageux de l'hiver. Il entra dans ce défilé; mais bien des jours et des nuits se sont écoulés depuis qu'il est parti.

BERTRAM.

« Quel fut son sort?

LE PRIEUR.

« On n'a jamais su comment il périt.

(1) On comprend que cet admirateur est Walter Scott lui-même qui, écrivant dans une revue d'anonymes (*Ed. rev.*), ne pouvait parler de soi qu'à la troisième personne. — TR.

Digitized by Google

BERTRAM.

« Cet homme sera mon compagnon cette nuit; ne t'oppose pas à ma résolution ; les horreurs sont pour moi des choses familières. Que le chevalier soit un homme ou un démon, il a gagné l'âme de Bertram. »

Dans une autre scène, Bertram paraissait seul, errant près de la tour fatale, et décrivant dans un monologue l'effet de l'entrevue terrible qu'il était allé chercher.

BERTRAM, seul.

« Était-ce un homme ou un mauvais génie? Quel qu'il soit, il a agi d'une façon bien étonnante avec moi. Tout est en harmonie avec lui autour de son habitation : l'invisible ouragan qui courbe la tête des pins; les pas obscurs dont l'écho est répété par le sol calciné, ces flots inaperçus formant une cataracte impétueuse, ces sons dont les causes ne sont pas connues : j'aime toutes ces choses parce qu'elles sont mystérieuses comme ma destinée. Comme sa taille immense s'élevait à travers le voile des ténèbres! quelle éloquence dans ses gestes muets! et combien étaient retentissantes les paroles qui s'échappaient de sa visière baissée! Mon âme en était saisie. Sa main couverte d'un gantelet a cherché la mienne, et quoique son heaume cachât ses traits, on devinait sa ressemblance avec une figure humaine. J'ai senti le souffle sépulcral de son salut; j'ai senti que ses yeux invisibles étaient fixés sur les miens, s'il y avait des yeux à cette tête. Des pensées sinistres dont le souvenir était effacé de mes sens, des instincts malveillans, des germes féconds

Digitized by Google

de passions et de crimes étaient comme assoupis dans le fond de mon cœur. A sa voix menaçante je les ai sentis se réveiller : tel est le souffle de la tempête dans le désert immobile, lorsqu'il réveille ses bataillons de sable embrasé ; tel sera l'effet des accens redoutés de la trompette du dernier jour pour réunir et rendre à leur unité les fragmens dispersés de la poussière des morts.

« Je ne suis plus ce que j'étais avant cette entrevue. J'étais alors l'esclave indécis des passions, et docile à toutes leurs vicissitudes ; tout est maintenant condensé et immuable dans mon cœur endurci. C'est un volcan qui a mugi et lancé sa première flamme : la lave brûlante en va descendre pour verser au loin ses flots dévastateurs, et frapper toute la nature de mort sur son passage incendiaire (1). »

On sait que Bertram est à la tête d'une troupe de bandits. Deux d'entre eux survenaient sur le théâtre et se tenaient à l'écart pour épier leur chef.

LE PREMIER VOLEUR, à son camarade.

« Quelle fierté dans sa démarche! le vois-tu s'avancer à grands pas?

LE DEUXIÈME VOLEUR, à Bertram.

« Tu as vu le chevalier noir de la forêt ; car jamais homme en quittant l'entretien d'un autre homme, mortel comme lui, ne marcha d'un tel pas, ne lança des regards aussi enflammés.

LE PREMIER VOLEUR.

« Et as-tu vu réellement le chevalier noir ?

Bertram restait jusqu'à cette question distrait

(1) Nous ne partageons peut-être pas toute l'admiration du critique pour cette métaphysique de la fureur ; mais, comme l'a dit l'écrivain remarquable qui a appelé l'école de Maturin l'école frénétique, « la langue du romancier irlandais est une langue à part. » — Tr.

Digitized by Google

ou plutôt préoccupé; puis se tournant tout à coup vers le questionneur, il lui saisissait la main :

BERTRAM.

« Ta main est glacée par la peur; eh bien, poltron tremblant, tu peux dire que je l'ai vu! Pourquoi me regarder ainsi? Serais-tu curieux d'entendre l'histoire d'un esprit en sentinelle, d'un chevalier-géant dont l'armure, forgée par un charme, est réduite en poudre au premier son d'un cor magique; d'une bannière de flamme dont les replis flottans dévorent les arbrisseaux et les plantes agitées par un souffle mystérieux? . . . .

. . . .

LE PREMIER VOLEUR.

« Ne nous raille pas ainsi. L'as-tu vu réellement? parle.

BERTRAM.

« Eh bien, quand cela serait, homme stupide?

LE DEUXIÈME VOLEUR.

« Eh bien, en ce cas, la merci du ciel soit avec toi. A compter de cette heure nous nous séparons. C'est pour une cause mortelle que je porte ce fer, ouvrage de l'homme; mais l'homme ligué avec les démons n'a pas besoin de l'aide des hommes. »

La description du démon et l'idée que Bertram donne de son langage, l'effet que son entrevue avec lui a produit sur son âme, l'effrayante dignité dont l'investit cette communication directe avec un tel associé, qui le rend un objet de terreur même pour les bandits sous ses ordres, toút cela est conçu et exécuté par l'auteur dans un style imposant de poésie.

Que le lecteur se transporte par l'imagination dans ces temps, où un semblable commerce entre

Digitized by Google

les démons et les mortels était un article de foi, cette histoire de Bertram acquiert un degré de probabilité, grâce à un incident qui est en lui-même non-seulement improbable, mais encore impossible. L'entrevue de Bertram avec le démon incarné de la forêt aurait été supposée avoir (dans le temps auquel l'action se passe) la même influence sur son âme que le *secours métaphysique* des sorcières sur celle de Macbeth. Elle aurait réveillé et stimulé cet instinct de crime qui restait assoupi dans leur sein en attendant cette suggestion surnaturelle. Néanmoins, en nous estimant heureux de faire connaître un passage si remarquable, nous approuvons le goût qui le retrancha de la pièce jouée. Le *suadente diabolo* (l'instigation diabolique) n'est plus désormais une phrase tolérée même dans notre procédure, et nous croyons que si sa majesté satanique paraissait en personne sur nos théâtres modernes, elle y courrait fort à propos le risque d'être reçue comme dans le *Pandemonium* de Milton (1).

(1) Le texte dit *the fate of damnation*, le risque d'être damné. Cette expression de Walter Scott forme une espèce de pointe que le traducteur ne pouvait faire comprendre que par un équivalent, *to damn an author*, *a play*, etc.; damner un auteur, une pièce, signifie *siffler* un auteur, une pièce; l'équivoque roule sur les mots de *damnation du diable*. On sait que Satan est reçu à coups de sifflets par ses compagnons d'infortune, à son retour du paradis terrestre.

Nous croyons pouvoir ajouter ici ce que dit de *Bertram* un des traducteurs de ce drame monstrueux, qui a quelquefois été accusé d'un goût *pervers* en littérature; mais qui du moins a toujours écrit en style classique ses plus romantiques conceptions:

« L'état de notre société fait très-bien comprendre l'accueil qu'elle accorde aux folies sentimentales et aux exagérations passionnées: les peuples vieillis ont besoin d'être stimulés par des nouveautés violentes, il faut des commotions électriques à la paralysie, des horreurs poétiques à la sensibilité blasée, et des exécutions à la populace. . . . . *Bertram* est une digne production du

Digitized by Google

Dans ses *Mémoires biographiques et littéraires*, l'auteur du *Remords* (1) a critiqué, peut-être avec un peu d'amertume, la tragédie de *Bertram*. Mais il repousse avec raison l'importation du goût germanique en Angleterre. Il est déplorable que l'auteur de la meilleure comédie anglaise moderne (*The School for scandal*) (2) ait été aussi le traducteur de *Kotzebue* (3). Sans doute que les brigands de Schiller ont servi de prototype à *Bertram*; mais comme Lewis, M. Maturin s'est inspiré encore plus des romans de mistress Radcliffe. *L'Italien* et *les Mystères d'Udolphe* ont produit *la Famille de Montorio* et *Melmoth*. Peut-

génie morose et farouche qui s'est plié à retracer dans Melmoth tous les progrès de la séduction infernale par le désespoir. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que cette tragédie est horriblement belle, et si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'elle est horriblement morale; car on ne peut pas se plaindre que le crime n'y reçoit pas sa punition; mais c'est ici que se trompe l'imagination du chrétien lui-même, surpris par cette application si juste et si rare du châtiment aux forfaits. Il est vrai de dire que ce n'est guère que le hasard qui amène ces terribles péripéties dans la vie du coupable; et que l'éternité ne serait plus une nécessité aux yeux de la foi, si toutes les actions de l'homme avaient leur complément sur la terre. A une époque où nous avons été tourmentés par le spectacle de tant de douleurs, et frappés de la gloire de tant de dévouement, il est d'ailleurs très-commun d'attacher plus de prix à l'éclat d'une entreprise énergique et d'une mort vigoureuse, qu'aux simples et touchantes résignations de la vertu. Nous pouvons nous tromper, mais nous croyons que le *Bertram* du révérend Maturin, si souvent représenté en Angleterre, a nourri plus de déterminations féroces dans le cœur d'un méchant organisé comme le bandit, qu'il n'a développé de pieuses émotions dans l'âme d'un néophyte appelé à marcher sur les traces du saint prieur; cependant c'est le prieur qui est le héros de la tragédie, et son calme sublime contraste avec le désordre et les passions des corsaires, comme l'immobilité de ses antiques murailles avec l'agitation des flots, domaine inconstant de ce peuple désespéré, etc. »

(1) S. T. Coleridge. — Ed.

(2) Shéridan, préface de la trad. de *Bertram* par Ch. Nodier et Taylor.

(3) Dans la pièce de *Pizarre*.

Digitized by Google

être le romancier irlandais n'est pas moins redevable aux compositions célèbres de M. Godwin (1).

Dans sa préface de *Pour et Contre*, ou *les Femmes*; M. Maturin a jugé lui-même avec sévérité ses premières fictions. Cette impartialité est assez rare pour mériter d'être citée :

« Aucun de mes précédens ouvrages, dit-il, » n'a été populaire, et la meilleure preuve en » est qu'aucun n'est parvenu à une seconde édi- » tion (2), et aucun libraire ne voulut en acheter » la propriété, excepté d'un seul, *the Milesian* » (les Milésiens), qui fut vendu à M. Colburn » en 1811 pour 80 livres sterling.

« *Montorio* que le libraire prit sur lui d'inti- » tuler à faux *la fatale Vengeance* (*the fatal* » *Revenge*), excellent titre de vente, a bien » eu quelque popularité, mais la popularité des » cabinets de lecture (*circulating libraries*) : » c'était tout ce qu'il méritait. Ce genre de roman » était passé de mode dès mon enfance, et je » n'avais pas assez de talent pour le remettre » en vogue. Quand je pense à ces ouvrages main- » tenant, je ne suis nullement surpris de leur » mauvais succès; car indépendamment de l'ab- » sence d'intérêt *extérieur* (3) (intérêt le plus » vif que puisse avoir un livre, même dans ce » siècle de *lecture*), ils me semblent manquer » de réalité et de vraisemblance. Les caractères, » les situations et le langage appartiennent à l'ima- » gination : mon peu de connaissance du monde

(1) Auteur de *Caleb William* et de *St.-Léon*.

(2) D'après un nouveau système, cette preuve ne serait plus à citer. D'ailleurs, depuis la publication de *Pour et Contre*, les premiers romans de M. Maturin ont été réimprimés. — Ed.

(3) Peut-être le révérend Maturin entend-il par *intérêt extérieur* l'intérêt des *localités* et des *mœurs nationales*.

Digitized by Google

» me privait de toute autre ressource. Dans le » roman que j'offre aujourd'hui au public, peut-» être reconnaîtra-t-on quelque caractère que » l'expérience ne désavouera pas, et quelque » ressemblance avec les réalités de la vie com-» mune. C'est là-dessus que je fonde en grande » partie l'intérêt de mon histoire. Le petit nombre » des caractères et des incidens exclut tout autre » genre d'intérêt. »

Cette préface se termine par la déclaration de l'auteur, qui renonce à écrire des romans, promesse ou menace qui se renouvelle aussi souvent que les sermens des amoureux, et le lecteur n'avait aucune raison de désirer qu'elle fût exécutée plus scrupuleusement par le révérend ecclésiastique que par tant d'autres écrivains célèbres des temps anciens et modernes. Nous aurions été fâchés pour notre part que M. Maturin ne trouvât pas quelque motif de se livrer de nouveau à un genre si facile pour un écrivain d'une imagination comme la sienne, au grand contentement de cette classe nombreuse de lecteurs qui croiraient volontiers avec Gray à un paradis dont la béatitude consisterait à lire des romans du matin au soir.

Il faut avouer que l'idée première de *la Famille Montorio* est trop horrible pour rappeler même le paradis de Gray; mais dans le roman de *Pour et Contre*, la pure et touchante Eva est une créature angélique comme Ève elle-même dans Eden, avant sa chute. Nous ne tenterons pas d'analyser l'intrigue mystérieuse de ce roman (1). Un de ses grands défauts est la res-

(1) Nous devons avouer au lecteur que nous supprimons la longue analyse de ce roman qui n'a plus l'intérêt de la nouveauté, et qui été imité en français par deux traducteurs à la fois. — Tr.

Digitized by Google

semblance du caractère et de la destinée de Zaïre (1), avec le caractère et la destinée de Corinne; coïncidence trop frappante pour ne pas enlever à M. Maturin tout mérite d'originalité, toutes les fois que ce personnage brillant est mis en scène. Par ses talens et sa beauté, par le malheur d'aimer un amant dont l'inconstance la met au désespoir, Zaïre rappelle trop souvent un trop célèbre modèle. Cependant c'est Corinne en Irlande, contrastant avec d'autres personnages, rencontrant d'autres aventures, éprouvant d'autres sensations, et parlant un langage qui n'est pas celui que madame de Staël lui eût prêté : nous pardonnons volontiers le manque d'originalité dans la conception, en faveur du nouveau jour sous lequel paraît cette héroïne si intéressante qui, au milieu d'une carrière de succès continuels et couronnée de l'auréole du génie, sacrifie les jouissances du monde et les triomphes de sa gloire à une passion mal placée.

D'un autre côté, nous pouvons réserver tous nos éloges au tableau que M. Maturin a tracé de son Eva, si douce, si tendre, si dévouée, réunissant à un si haut degré la pureté du ciel et la simplicité de la terre, dissimulant les sentimens les plus vifs sous l'apparence d'une préoccupation toute religieuse, et ne pouvant exprimer sa passion autrement qu'en mourant pour elle. Les diverses impressions que les doctrines du méthodisme peuvent communiquer à un caractère naturellement bon, ou à un autre naturellement vicieux, forment un chapitre curieux dans l'histoire de nos mœurs modernes. M. Maturin a analysé le méthodisme avec la

(1) La mère d'Eva et l'héroïne du roman. — Tr.

Digitized by Google

science et la rigoureuse impartialité qu'un homme de l'art appliquerait à la dissection d'un sujet curieux pour les anatomistes : personne n'a mieux apprécié ce système de religion qui fait parmi nous des progrès toujours croissans, et qui quelque jour pourra influer essentiellement, même sur la destinée des peuples.

Le caractère de De Courcy (1) est faible, ou plutôt d'une inconséquence ridicule. Il nous ferait désirer que l'on pût remettre à la mode les anciens dénoûmens, dont nous avons un exemple dans la ballade du *Prince errant de Troie* (2), où l'amant perfide est emporté par le diable.

Et dans le fait, une pareille catastrophe n'aurait été que trop d'accord avec le génie de M. Maturin, qui, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, aime à s'armer de la baguette des sorciers. Pendant que De Courcy s'occupe de sacrifier Eva, sa première passion, à Zaïre, le fantôme de la première, son *wraith* (3), comme nous appelons en Écosse l'apparition d'une personne vivante, se glisse silencieusement auprès de lui, vêtue de blanc, les yeux fermés, le visage couvert d'une pâleur funeste, et la même apparition se montre encore à lui comme s'il la foulait à ses pieds, lorsqu'il donne la main à Zaïre montant dans sa voiture; tandis que de son côté Eva dans un rêve voit toutes les circonstances qui correspondaient à sa propre apparition. La vieille mère de Zaïre produit un effet encore plus effrayant chaque fois qu'elle *apparaît* dans sa réalité. Qu'on nous permette une seule citation pour introduire ce personnage mystérieux.

(1) C'est l'amant ou le héros du roman. — Tr.

(2) Espèce d'Énéide *romantique*. — Tr.

(3) Apparition, ressemblance. — Ed.

Digitized by Google

L'auteur décrit un incendie dont une partie de Dublin fut la proie. « Tout était vie et mouvement, quoique ce fût l'heure du repos, et tout était lumière, terrible lumière, quoique le ciel fût sombre comme dans une nuit de décembre. Ils essayèrent de gravir Cork-Hill; la foule leur opposa un obstacle insurmontable. Forcés de revenir sur leurs pas, jusqu'à *Fishamble-Street*, ce fut dans cette rue que des signes effrayans du danger les frappèrent : ce furent les sourds roulemens des machines à pompes; les cris de *gare, écartez-vous!* sortant de la foule qui ouvrait ses rangs pour laisser passer les pompiers et se pressait de nouveau; les pas retentissans de la cavalerie sur le pavé humide; les soldats menaçant le peuple de la voix, et manœuvrant en tous sens; le bruit assourdissant des leviers pour briser les canaux souterrains d'irrigation, les cloches des églises voisines, et le tocsin de Christ-Church, qui, les dominant toutes, semblait appeler les incendiés à la mort au lieu de les inviter à redoubler d'efforts pour leur conservation. En sortant de Fishamble-Street par une sombre ruelle latérale, le spectacle de l'incendie brilla tout à coup à leurs regards dans toute son horreur. Le feu, borné dans la sphère de son action parmi des boutiques entassées dans des rues étroites, s'élançait en colonnes rougeâtres au-dessus des toits des maisons, tel qu'un volcan dont personne ne pouvait voir le cratère.

« Sur les gradins de l'église de Saint-Jean on remarquait le groupe nombreux de ceux qui avaient enlevé l'ameublement de leurs misérables maisons, et l'avaient porté sur une place où un piquet de soldats montait la garde. Les pauvres

Digitized by Google

gens restaient assis en plein air, regardant leurs habitations se réduire en cendres, et ignorant où ils reposeraient leur tête cette nuit.

« Toutes les rues voisines étaient illuminées par les flammes, et par moment c'était avec un double éclat, quand les habitans des maisons se mettaient à leurs fenêtres avec des flambeaux, depuis le sixième étage jusqu'au premier. Les groupes qui circulaient en bas paraissaient dans ces flots de lumière ou disparaissaient dans une soudaine obscurité. Leurs visages tournés vers le ciel, l'expression de leurs craintes, de leur horreur ou de leur désespoir, offraient un sujet de tableau digne de Salvator Rosa. Jamais bandits au fond des plus noires forêts de l'Apennin, lorsqu'un éclair luit dans leur retraite, ne fournirent un tel spectacle. Un moment les flammes s'affaissèrent, puis tout à coup éclatèrent de nouveau, comme une masse de lumière qui embrasa tout l'horizon : du sein de la foule partit une clameur, qui semblait être plutôt un cri de triomphe que de désespoir. Il est certain qu'un peuple comme les Irlandais, dont l'imagination est la faculté intellectuelle prédominante, peut jeter des cris de plaisir à l'aspect d'un magnifique incendie dévorant ses maisons.

« Le dernier jet de flammes produisit un singulier effet. Les édifices de Castle-Street restèrent plongés dans une nuit profonde, que faisait ressortir la clarté environnante : la tour bizarre et le clocher élégant de l'église de Saint-Werburgh, élancés dans le vide des airs, furent seuls entourés des reflets lumineux, et parurent tels qu'un magique palais de feu bâti sur les nuages. »

C'est au milieu de cette scène d'horreur que

Digitized by Google

M. Maturin fait survenir la vieille maniaque. Elle fend les flots pressés de la foule, et se place au-devant de Zaïre.

« Elle était, selon son usage, vêtue de haillons, et lorsque l'éclat de l'incendie venait frapper ses cheveux blancs en désordre, ses traits sauvages et son costume étrange, elle semblait représenter la furie triomphante qui inspirait Néron, et se tenait à son côté pendant qu'il contemplait, du haut d'une tour, Rome en proie aux flammes, à ces flammes allumées, dit-on, par ses ordres, et que ses ordres empêchèrent d'éteindre. Elle commença d'abord sa danse ordinaire, sans faire attention à la foule, sans se soucier de la cause terrible de ce concours de peuple. Par intervalle elle poussait des exclamations bizarres sur un ton tenant du récitatif et du chant, et qu'on eût dit modulé sur l'accompagnement d'une musique infernale. C'était une singularité chez cette femme, que quoique son accent fût parfaitement irlandais, ses expressions ne l'étaient pas ; sa manière de sentir tout individuelle semblait absorber et anéantir sa nationalité. Partout où elle se trouvait, elle paraissait parfaitement seule, seule au milieu des montagnes de Wicklow, seule au milieu de la populace de Dublin : le temps, les circonstances et les personnes le cédaient au sentiment unique, mystérieux et indéfinissable qui la maîtrisait toujours, et qui, tout en la rendant un objet de terreur pour tous, lui faisait également mépriser tous les objets (1). »

Malgré tout ce qu'il y a encore d'étrange dans

(1) Sir Walter Scott aurait pu réclamer le type de cette espèce de Madge ou de Norna. — Tr.

Digitized by Google

le roman de *Pour et Contre*, on put y remarquer avec plaisir que M. Maturin y soumettait son génie à des règles plus sages que dans ses compositions précédentes, et s'y livrait moins au *luxe* du style irlandais. Cette surabondance d'ornemens semble toute naturelle aux auteurs et aux orateurs de ce pays, que leur imagination extravagante rend quelquefois semblables à ce paysan, leur compatriote, qui se plaignait que ses jambes couraient plus vite que lui (1). On a toujours tort de laisser croître l'ivraie avec le bon grain, sous prétexte qu'elle prouve l'abondance du sol. Un auteur doit souvent, comme Job, se priver de dire maintes belles choses, quelque peine que cette abstinence lui fasse.

Nous avons voulu trouver une transition pour amener *Melmoth* à la suite de *Pour et Contre*, mais il faut avouer que tout ce qu'il y a de plus horrible dans les citations que nous venons de transcrire, n'approche pas de la conception infernale de ce nouveau *Faust*. L'auteur ne s'est pas donné la peine de lier entre elles les diverses parties de cette histoire; il passe d'un épisode à un autre avec aussi peu de cérémonie que le poète de *Roland*, et ceci nous rappelle le mot un peu prétentieux d'une dame d'esprit, qui, après avoir lu *Melmoth*, appela M. Maturin l'*Arioste du crime* : autant valait le nommer, par une comparaison plus juste, *le Dante des romanciers*. *Dove diavolo, signor Maturino, avete pigliate......*, où diable, révérend au-

(1) C'est là un de ces *bulls* ou bévues qu'on attribue volontiers aux pauvres irlandais, en Écosse comme en Angleterre. Je crois qu'on a même publié un dictionnaire des bévues irlandaises, sans compter l'ouvrage de miss Edgeworth. — Ed.

Digitized by Google

teur, avez-vous pris tant de diableries? Nous avons dans *Melmoth* un damné plus effrayant que Satan lui-même; une héroïne qu'un ermite mort marie, et le fantôme d'un domestique assassiné pour témoin; nous vivons parmi des sibylles et des monstres d'avarice, des maniaques et des inquisiteurs, des juifs apostats, des amans frappés du tonnerre ou se dévorant dans des caveaux plus affreux que la tour d'Ugolin, etc., et au milieu de cette fantasmagorie, on est forcé d'applaudir à des traits de la plus grande énergie et de la plus pathétique réalité; malgré un déplorable système d'exagération dans le style, nous admirons les passages du plus grand effet, dans le genre gracieux ou le terrible. Un sujet comme celui de *Melmoth* échappe à l'analyse; nous nous contenterons de citer l'épisode de cette malheureuse famille Walberg, amenée en Espagne pour y attendre dans la misère et le désespoir un héritage long-temps douteux. La mendicité est sa seule ressource : le vieux père de Walberg est presque tombé en enfance, et Walberg lui-même commence à perdre la raison :

« Ce fut à cette occasion que Walberg donna un exemple de ces accès d'humeur soudains et violens, auxquels il s'était depuis peu habitué, et qui tenaient de la démence. Il paraissait voir, avec un sombre mécontentement, que sa femme, ainsi qu'elle l'avait fait toujours, réservât la plus forte portion pour son père. Dans le premier moment, il se borna à le regarder de côté, en marmottant d'un air chagrin entre ses dents. Il parla ensuite plus haut, mais pas assez pour être entendu du vieillard, qui dévorait son mince

Digitized by Google

repas. Tout à coup les souffrances de ses enfans lui inspirèrent une sorte de ressentiment sauvage, et se levant comme en sursaut, il s'écria : — Mon fils vend son sang à un chirurgien pour nous sauver la vie ! ma fille est sur les bords de l'abîme de la prostitution, et tremble de s'y précipiter pour nous procurer un repas; et que fais-tu pendant ce temps, toi, inutile vieillard? Lève-toi, lève-toi, et demande l'aumône pour nous, ou il faudra que tu meures de faim. A ces mots il leva la main contre le vieillard sans défense. A cette vue horrible, Inès jeta de grands cris, et les enfans, accourant, se placèrent au-devant de leur père. Sa rage ne fit qu'augmenter, et il distribua de tous côtés des coups qui furent supportés sans murmure. Quand l'orage fut apaisé, il s'assit et fondit en larmes.

« Dans ce moment, au grand étonnement de tout le monde, excepté de Walberg, le vieillard, qui, depuis l'enterrement de sa femme, n'avait fait d'autre chemin que de son fauteuil à son lit, et de son lit à son fauteuil, et cela encore appuyé sur quelqu'un de sa famille, se leva tout à coup comme pour obéir à son fils, et marcha d'un pas ferme et assuré vers la porte. Quand il l'eut atteinte, il s'arrêta, regarda en arrière avec un inutile effort de mémoire, et sortit lentement. Tel fut l'effroi que toute la famille éprouva à ce dernier regard, qui ressemblait à celui d'un cadavre marchant lui-même vers sa tombe, que personne n'essaya d'arrêter ses pas, et plusieurs momens s'écoulèrent avant qu'Everard se recueillît assez pour le suivre.

Digitized by Google

« Cependant, Inès, qui avait renvoyé ses enfans, s'était assise à côté de son malheureux époux, et s'efforçait de le consoler. Sa voix, qui avait une douceur remarquable, sembla produire un effet mécanique sur lui. Il tourna d'abord la tête vers elle, puis s'appuyant sur son épaule, il versa quelques larmes; enfin, se jetant sur son sein, il ne retint plus ses sanglots. Inès profita de ce moment pour lui faire sentir l'horreur qu'elle éprouvait de l'outrage fait à son père, et le supplia d'implorer la miséricorde divine pour un crime qui, à ses yeux, équivalait presque à un parricide. Walberg lui demanda d'un air égaré ce qu'elle voulait dire. Elle répondit en frémissant : Votre père... votre pauvre vieux père! .... Mais Walberg, souriant avec une expression de confiance mystérieuse et surnaturelle qui glaça le sang de sa femme, approcha ses lèvres de son oreille et lui dit tout bas : Je n'ai plus de père! il est mort, il y a long-temps qu'il est mort! je l'ai enterré le jour que j'ai creusé la tombe de ma mère! pauvre vieillard, ajouta-t-il avec un soupir, c'était bien heureux pour lui... Il aurait vécu pour pleurer et peut-être pour mourir de faim. Mais je vais vous dire quelque chose, Inès...; n'en répétez rien à personne. Je m'étonnais de ce qui faisait diminuer si vite nos provisions; je ne savais pas pourquoi ce qui auparavant était suffisant pour quatre suffisait à peine aujourd'hui pour un. J'ai long-temps guetté, et j'ai enfin découvert... mais c'est un grand secret... un vieux revenant visitait tous les jours la maison. Il prenait la forme d'un vieillard couvert de haillons, avec une longue barbe blanche; il se

Digitized by Google

mettait à table et dévorait tout, tandis que les enfans mouraient de faim en le regardant... Mais je l'ai frappé, je l'ai maudit, je l'ai chassé au nom du Tout-Puissant, et il est parti. Oh! comme il était avide ce revenant! mais il ne nous poursuivra plus, et nous en aurons assez... assez, pour demain, — » ajouta-t-il en se rappelant son désespoir habituel dans son délire. Inès, accablée d'horreur à cette preuve évidente de démence, ne chercha point à l'interrompre. Elle s'efforça seulement de le calmer, en priant intérieurement le ciel de préserver sa propre raison. Walberg observa ses regards, et avec la prompte méfiance naturelle à un commencement de folie, il ajouta : Si vous ne croyez point ce que je viens de vous dire, vous ajouterez sans doute encore moins de foi à l'horrible apparition qui me poursuit depuis quelque temps, etc., etc. (1). »

Melmoth contient plusieurs passages de la même force.

Le dernier roman de M. Maturin, *les Albigeois*, atteste encore la sombre et inépuisable imagination du romancier irlandais; mais ici c'est un tableau d'ensemble, un tableau historique, où malgré quelque confusion dans la distribution des groupes, on voit ressortir sur le premier plan plusieurs figures saillantes, entre autres celle de Simon de Montfort (2). Dans la préface, M. Ma-

(1) Certes, cette scène, et celle de l'enterrement de la mère de Walberg, ne peuvent être comparées qu'à la scène de l'enterrement du jeune pêcheur dans *l'Antiquaire*.... De tels passages établissent une distance immense entre Maturin et les écoliers de l'école frénétique. — Ed.

(2) Ce roman, qu'on aurait pu intituler les *Puritains de France*,

turin annonçait le projet de publier une série de romans historiques. Il faut espérer que dans son héritage quelque manuscrit viendra justifier encore la juste admiration qu'inspire, malgré ses défauts, le talent de l'auteur de *Melmoth* et des *Albigeois*.

a été traduit récemment, ainsi que l'avaient été tous les autres romans de Maturin — Tr.

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

CHARLOTTE SMITH.

L'ESQUISSE biographique qu'on va lire a été communiquée à l'auteur de la manière la plus obligeante par mistress Dorset, sœur de Charlotte Smith ; mais il reste responsable des observations critiques qui la terminent.

Charlotte Smith était fille aînée de Nicolas Turner de Stoke-House, comté de Surrey, et de Bignor-Park, comté de Sussex, et d'Anna Tewers, sa première femme. Elle n'avait pas encore quatre ans qu'elle perdit une mère aussi distinguée par une intelligence supérieure que par une beauté peu commune. Le soin de son éducation retomba sur sa tante, qui, avec un zèle infatigable, consacra les plus belles années de sa vie à remplir les devoirs dont elle s'était chargée. Le but de son ambition semble avoir été de donner des talens à sa nièce, et elle ne perdit pas de temps pour


Digitized by Google

s'en occuper, car Charlotte était encore dans sa première enfance quand elle reçut les leçons d'un excellent maître, et ce fut sur la table qui servait pour le dîner, qu'elle apprit ses premiers pas. Elle ne pouvait se rappeler le temps où elle ne savait pas lire, et elle avait l'habitude de lire tous les livres qui lui tombaient sous la main, même avant d'avoir été à l'école. Elle y fut envoyée à l'âge de six ans, et fut placée dans une pension estimée à Chichester.

Son père, désirant cultiver le talent qu'elle montrait pour le dessin, engagea Georges Smith, artiste célèbre, né dans cette ville et y demeurant, à lui donner les premiers élémens de son art, et on la conduisait chez lui deux ou trois fois par semaine, pour qu'elle reçût ses leçons.

Elle fut retirée de Chichester dans le cours de sa huitième année, et on la plaça à Kensington, dans une pension jouissant alors d'une haute réputation, où les jeunes personnes des familles les plus distinguées recevaient leur éducation. Pour rendre compte de ses progrès à cette époque, je suis tentée d'emprunter la plume d'une dame qui était sa compagne d'école, et qui en parle dans les termes suivans :

« En réponse à la question que vous me faites si, pendant notre intimité à l'école, mistress Smith était supérieure aux autres jeunes personnes de son âge, ma mémoire me met en état de vous dire que, pour l'écriture et le dessin, elle nous surpassait presque toutes. Il était reconnu qu'aucune de ses compagnes n'approchait d'elle pour la danse, et c'était elle qu'on mettait en avant, chaque fois qu'on rendait une compagnie témoin de nos talens. Elle aurait eu une supériorité décidée sur toutes

Digitized by Google

les autres, si son application avait été proportionnée à ses moyens; mais on l'avait toujours regardée comme ayant *trop de génie pour étudier*; elle avait beaucoup de goût et l'oreille juste en musique, mais elle ne s'y appliqua pas avec assez d'assiduité pour y réussir. Cependant, quoiqu'elle pût être inférieure aux autres sur quelques points, elle leur était fort supérieure pour l'intelligence et pour le développement progressif de l'esprit. Elle avait lu beaucoup plus qu'aucune de ses compagnes, et elle composait continuellement des vers. On la regardait comme ayant un caractère romanesque, et quoique je n'eusse pas une tournure d'esprit semblable, je ne l'en aimais et ne l'en admirais pas moins. A mon avis, ses idées étaient toujours originales, pleines d'esprit et d'imagination, et sa conversation singulièrement agréable; j'ai continué à penser de même depuis que plus de commerce avec la société et une connaissance plus parfaite du monde, m'ont mise plus en état d'apprécier son caractère. »

Dans ce pensionnat, il était d'usage que les jeunes personnes jouassent des pièces de théâtre en français et en anglais; et en ces occasions, les talens de miss Turner étaient toujours mis en réquisition, attendu qu'elle était regardée, sans comparaison, comme la meilleure actrice de la petite troupe; ses talens pour le théâtre étaient applaudis tant dans sa pension que chez son père où on lui demandait souvent d'en donner un échantillon, quand il s'y trouvait compagnie. Je ne crois pas que cette coutume, certainement peu judicieuse, de lui faire ainsi déployer ses talens à un âge si tendre, ait produit sur elle l'effet défavorable qu'on aurait pu en attendre. Elle

Digitized by Google

n'en contracta ni hardiesse, ni confiance démesurée en elle-même, car elle avait des manières modestes, plutôt qu'à prétentions; cependant cette circonstance exerça probablement une influence fâcheuse sur son caractère, et contribua à nourrir cette disposition d'esprit romanesque, qui l'avait distinguée même dans son enfance. Ce fut dans cette pension qu'elle commença à faire des vers; on les montra aux amis de la famille, comme étant des preuves d'un génie précoce, mais on n'en conserva aucun. J'ai un souvenir confus que le sujet d'une de ses compositions de jeunesse était la mort du général Wolfe, et elle n'avait alors que dix ans; mais elle parle dans un de ses ouvrages de pièces de vers qu'elle avait faites étant encore plus jeune.

A douze ans, elle sortit de pension; et son père, qui passait alors une partie de l'année à Londres, lui donna des maîtres chez lui. Mais elle ne put tirer que bien peu de profit de leurs instructions, car, malgré sa grande jeunesse, elle fut introduite dans la société, fréquenta avec sa famille tous les endroits publics, et son air et ses manières étaient tellement au-dessus de son âge, qu'elle n'avait que quatorze ans quand un homme d'une condition et d'une fortune convenables la demanda en mariage à son père, qui refusa cette proposition à cause de l'extrême jeunesse de sa fille. Il eût été heureux que des raisons si puissantes eussent conservé toute leur force quelques années de plus.

Quand tant d'objets se disputaient son attention, et avec les veilles occasionées par une vie passée dans la dissipation, ses études, si l'on

Digitized by Google

peut leur donner ce nom, ne furent suivies ni avec diligence ni avec succès. Comme si elle eût prévu combien serait courte la durée des plaisirs de sa jeunesse, elle s'y livra avec toute l'ardeur naturelle à la vivacité de son caractère, et quoique son père fût quelquefois disposé à mettre des bornes au goût qu'elle montrait pour la dissipation, il se laissait toujours désarmer par quelques soupirs ou quelques larmes. Elle n'avait rien perdu de sa passion pour les livres, quoique ses lectures ne fussent pas choisies, et se bornassent principalement à la poésie et aux ouvrages de fiction. A cette époque, elle envoya plusieurs de ses pièces de vers aux éditeurs du Magasin des Dames, sans en rien dire à sa tante.

Il est évident que l'éducation de mistress Smith, quoique dispendieuse, fut superficielle, et peu propre à lui assurer de grands avantages. L'indulgence sans bornes de son père, et celle d'une tante, dont elle était presque l'idole, n'étaient pas faites pour préparer son esprit à lutter contre les calamités qui l'assiégèrent par la suite. Elle regretta bien souvent qu'on n'eût pas dirigé son attention vers des lectures plus utiles, et vers l'étude des langues. Si elle eut quelque avantage sur d'autres jeunes personnes, elle le dut nécessairement à la société de son père, qui était lui-même non-seulement un poète élégant, et un savant, mais un homme doué d'une imagination et d'un esprit infinis; il était presque impossible de vivre sans saisir quelques étincelles du feu qui animait sa conversation, et qui le rendait un des hommes de son temps dont la société était le plus agréable. Cependant, quand on fait attention au

Digitized by Google

court espace de tèmps qui s'écoula entre sa sortie de pension et son mariage, et à la circonstance que l'amabilité de son père comme convive faisait si généralement rechercher sa compagnie, qu'il lui restait peu de loisir à donner à sa famille, on doit croire qu'elle ne s'était pas approprié l'esprit enjoué et la veine particulière de gaieté qui distinguait son entretien, mais qu'elle en avait plutôt hérité.

En 1764, M. Turner se décida à se remarier, et sa belle-sœur envisagea cet événement avec les craintes les plus pénibles pour le bonheur de celle qui était l'objet de sa plus chère affection, et qui jusqu'alors n'ayant été contrariée dans aucun de ses désirs, ni même de ses caprices, était mal préparée à se soumettre à l'empire d'une belle-mère. Sans réfléchir que le mal qu'elle prévoyait, et qui était pour elle un sujet de tant d'inquiétudes, ne serait probablement que de courte durée, puisqu'il n'était pas vraisemblable qu'une jeune personne si généralement admirée restât long-temps dans le célibat, elle s'efforça avec une précipitation qu'elle eut ensuite tout lieu de regretter, de l'établir avantageusement. Ses désirs furent secondés par quelques parens officieux et à vue courte, par le moyen desquels M. Smith se trouva avec miss Turner, après qu'ils l'eurent convenablement disposé par leurs discours et leurs éloges immodérés, à devenir amoureux à la première vue. L'événement justifia leur attente, on eut soin d'entretenir la flamme par de fréquentes parties de plaisir, et par des rendez-vous dans les endroits ouverts au public. Il venait d'atteindre vingt et un ans, et elle n'en avait pas tout-à-fait quinze, quand ils se virent pour la première fois, et il

Digitized by Google

ne fut pas très-difficile de la déterminer à entrer dans les vues de sa tante. Une proposition de mariage fut faite, et elle fut acceptée sans qu'on prît beaucoup de renseignemens sur les dispositions et le caractère du jeune homme. Il était fils cadet de Richard Smith, négociant faisant le commerce des Indes occidentales, et directeur de la compagnie des Indes orientales, qui avait réalisé une fortune considérable, et associé son second fils à ses affaires lucratives. Le choix de son fils n'obtint pas d'abord son approbation; il aurait voulu que ce fils eût choisi la fille de quelque citadin industrieux, plutôt que celle d'un homme vivant dans les plaisirs du monde, et qu'il supposait, avec assez de raison, n'avoir pas été élevée dans ces habitudes d'économie qu'il regardait comme les qualités les plus désirables dans une femme. Mais sa première entrevue avec sa future belle-fille fit disparaître toutes ces objections, et il lui accorda toujours une affection qui allait même jusqu'à la partialité. Ce mariage eut lieu le 23 février 1765, et après avoir passé quelques mois chez une sœur de M. Smith, veuve de William Berney, mistress Smith se trouva établie dans la maison qui lui avait été préparée dans une des rues les plus étroites et les plus sales de la Cité. C'était une grande et sombre habitation dans laquelle les rayons bienfaisans du soleil n'avaient jamais pénétré; il était impossible d'y entrer sans éprouver un frisson et un accablement d'esprit qui faisait naître un désir bien décidé d'échapper aux ténèbres que tout le goût déployé dans l'ameublement, et toutes les sommes qu'on avait dépensées pour cet objet, n'avaient pu réussir à dissiper.

Digitized by Google

Les habitudes auxquelles on attendait que la jeune maîtresse de ce logis se conformât, n'étaient guère d'accord avec ses dispositions. Le rez-de-chaussée était destiné aux affaires du commerce; M. Smith père y venait tous les matins pour surveiller les opérations de son négoce, et il prenait ordinairement son chocolat dans le cabinet de toilette de sa belle-fille. C'était un digne homme, et même d'un excellent caractère; mais il avait peu vu la société, ses idées étaient étroites, et ses habitudes et ses manières n'étaient pas faites pour inspirer l'affection, quelque droit qu'il pût avoir au respect et à la reconnaissance; il n'avait aucun goût pour la littérature, et les amusemens élégans de sa belle-fille ne lui paraissaient que des sources de dépenses et des moyens de perdre un temps qu'il regardait comme devant être exclusivement consacré aux occupations domestiques. Sa manière de parler était pétulante et tranquille en même temps, et ses yeux noirs et vifs, ombragés par de gros sourcils de même couleur, lançaient des regards pénétrans, qui semblaient toujours chercher quelque chose à blâmer. Aussi toutes les fois que le craquement de ses souliers annonçait qu'une de ses visites domiciliaires allait avoir lieu, c'était un signal pour que sa belle-fille cachât tout ce qui aurait pu être pour lui un sujet de reproche ou un objet de curiosité. Si quelqu'une de ses amies ou de ses connaissances venait la voir, il les examinait avec un air de curiosité soupçonneuse, qui les obligeait ordinairement à abréger leur visite, et qui leur ôtait le désir d'en faire de nouvelles. Sa femme, qui était à cette époque en fort mauvaise santé, exigeait la présence constante de

toute sa famille, et il aurait été difficile de trouver une tâche plus pénible pour une jeune personne. « Je passe presque toutes les journées, » disait mistress Smith dans une lettre à une des amies de son enfance, « auprès de la vieille dame malade, quoique je ne sois nullement sa favorite; quelqu'un lui a dit que je n'ai pas été parfaitement élevée, — ce qui n'est peut-être que trop vrai, — et elle me fait des questions auxquelles, pour dire la vérité, je ne suis pas toujours en état de répondre. Il n'y a pas de femme, dit-elle, qui soit si propre à être maîtresse de maison, que les dames des Barbades, et elle oppose sans cesse à mon ignorance leurs talens pour tenir un ménage. Malheureusement les choses que je connais me mettent peu en crédit dans son esprit, et sont plutôt un désavantage pour moi. Cependant je n'ai encore vu aucun de ses phénix, et je ne suis nullement disposée à leur porter envie. »

Les manières tristement cérémonieuses de cette dame, sa grande taille, sa maigreur, son air de langueur, son teint jaune, et l'accent monotone et traînant de sa prononciation, défaut particulier aux personnes nées dans les Indes occidentales, la rendaient une des femmes les plus fatigantes qu'on puisse imaginer, et je crois fort que ses dissertations économiques n'avaient que peu d'attraits pour une jeune femme à qui l'on n'avait jamais demandé qu'elle donnât beaucoup de soins aux affaires du ménage, et qu'elle les écoutait avec une indifférence trop marquée. La belle mère ne vécut pas assez long-temps pour opérer la réforme qu'elle désirait si vivement. Cependant sa mort ne diminua guère le poids des chaînes que portait mistress Smith. Sa présence auprès de son beau-

Digitized by Google

père devint plus nécessaire que jamais, et jamais devoir plus pesant ne fut le partage de la jeunesse et de la beauté. Le pauvre vieillard était affligé d'une complication de maladies ; un long séjour dans les Indes occidentales l'avait rendu si sensible au froid, que la moindre brise le faisait frissonner; il n'était pas permis au moindre souffle d'air de rafraîchir l'appartement dans lequel il était assis dans les jours les plus chauds de l'été, enveloppé dans sa roquelaure rouge, entouré de tout l'appareil de la maladie. Il attendait de sa belle-fille qu'elle l'accompagnât dans ses promenades sur de grandes routes couvertes de poussière, une glace de la voiture n'étant baissée que suffisamment pour laisser entrer l'odeur des fours à brique, ou des eaux stagnantes dans les fossés des environs d'Islington.

Dans les intervalles de cette récréation, elle avait à assister aux lectures d'une vieille gouvernante, dont la besogne consistait en partie à tâcher d'endormir son maître en lui lisant des livres de dévotion, écrits dans l'esprit le plus sombre, et qui s'en acquittait avec l'accent le plus prononcé du comté de Cumberland. Jamais la religion n'avait pris un extérieur si peu attrayant.

Dans sa propre maison, sa situation ne fut pas améliorée par l'arrivée de quatre à cinq jeunes gens volontaires, fils des correspondans de M. Smith dans les Indes occidentales, et qui venaient l'habiter pendant les vacances des colléges d'Eton et d'Harrow.

Quoiqu'elle pût, dans l'occasion, s'abandonner à la gaieté de son imagination, et décrire ces scènes d'ennui et de désolation de la manière la plus enjouée, cependant l'aversion qu'elle con-

Digitized by Google

servait pour tout ce qui avait rapport à cette époque de sa vie, et le contraste qu'elles offraient avec l'enjouement et la vivacité de ses premières habitudes, semblent avoir fait sur elle la plus profonde impression, et avoir fini par se représenter à son esprit de la manière la plus forte. Ses sentimens à cet égard sont supérieurement exprimés dans son poème de Beechy Head, qu'elle n'a jamais terminé. Plusieurs vers en ont été cités par l'élégant auteur de la *Literaria censura*.

Le petit poème suivant, dans lequel la mélancolie et la gaieté sont mêlées avec agrément, paraît, d'après le caractère faible de l'écriture, avoir été composé peu de temps avant sa mort.

A MA LYRE.

« Telle que tu es, ma lyre fidèle, crois-moi, je ne te changerais pas pour tout ce qu'admirent les grands et les sages; puisque l'adversité même ne put jamais te séparer de mon cœur déchiré, ni le temps ou le chagrin te rendre étrangère pour moi.

« Eloignée des champs qui m'ont vue naître; de tout ce qui m'était précieux, de tout ce que j'aimais; assiégée bientôt de chagrins précoces; ennuyée, excédée d'entendre parler de primes, d'assurance, d'échantillon,

« D'omnium (1), de fonds publics, de fêtes de la Cité, de bals de lords-maires, scènes qui ne me procuraient aucun plaisir; car tous les fils soucieux du commerce, depuis Bishopsgate jusqu'à Temple Bar, semblaient à mes jeunes yeux grossiers et sordides.

(1) Termes d'agio. — Tr.

Digitized by Google

« Je me rappelle ces bourgeoises, au babil intarissable, et portant sur elles la richesse des nations, leurs filles et leurs nièces si gauches, bonnes gens sans doute, et ayant les meilleures intentions; mais quel lien pouvait m'unir à elles? j'étais d'une espèce différente.

« O ma lyre! tes sons furent long-temps étouffés, jusqu'à ce que je t'eusse emportée, mon cher trésor, bien loin du bruit détesté des cloches de l'église de Bow, et qu'abandonnant pour toi sans regret le calepash et le callipee (1), j'eusse cherché la verdure des champs, l'air pur et le loisir.

« Quiconque a entendu tes sons mélodieux, quiconque reconnaît l'influence des muses, peut-il être surpris que mon attachement pour toi dure encore, que mon cœur cède encore à ton pouvoir, toi qui as consolé toutes mes heures d'adversité? Non, jamais nous ne nous séparerons.

« Dans ma triste solitude, privée de jeunesse et de santé, je te retrouve encore quand l'espoir et la fortune m'ont trompée. Bien différente de l'ami des beaux jours, tu suis encore mes pas chancelans, et tes accens plaintifs me consolent.

« Et comme le temps n'est pas éloigné où je serai silencieuse dans la tombe, tu conserveras ces strophes respirant la douleur, car les âmes compatissantes aimeront mes vers, et la pitié répétant mes accens fera connaître mon nom aux âges à venir. »

La mort de son premier enfant, qui eut lieu à l'époque où elle donna le jour au second, pensa lui devenir fatale par l'excès de son affliction.

(1) Noms de ragoûts faits de chair de tortue — Tr.

Digitized by Google

On lui conseilla un changement d'air et de scènes; on lui loua une petite maison dans le joli village de Southgate, et en peu de mois elle y recouvra la santé. Elle y vécut aussi retirée qu'elle le pouvait, et elle y jouit de plus de liberté et de calme qu'elle n'en avait encore connu. Sa tante avait cessé depuis quelque temps de demeurer avec elle, et s'était ensuite laissé décider à épouser M. Smith père, ce qui naturellement rendit à celui-ci les soins personnels de sa belle-fille peu nécessaires. Son mari allant ordinairement tous les jours à Londres, elle devint maîtresse de son temps, et elle se trouva dans la possibilité de l'employer à la culture de son esprit. Elle possédait une nombreuse collection de livres, et elle lisait sans choix, n'ayant aucun ami pour diriger ses études et former son jugement.

Le résultat du perfectionnement de son esprit ne fut pas favorable à son bonheur. Elle commença à remonter à la source de cette impatience et de cette anxiété indéfinissables qu'elle avait senties long-temps sans en comprendre la cause; à distinguer les caractères, et à comparer ses facultés intellectuelles avec celles des individus qui l'entouraient.

Le sentiment intime de sa propre supériorité, la conviction mortifiante qu'elle était soumise à un être qui était tellement au-dessous d'elle, se présentaient tous les jours à son esprit avec plus de force, et elle se regardait avec raison « comme une perle qui avait été jetée sur le fumier. »

« Nul désavantage, » dit-elle dans une de ses lettres, « ne pourrait égaler ceux que j'éprouvais. Plus mon esprit se développait, plus je sentais le poids de mon esclavage; plus je cultivais et

Digitized by Google

perfectionnais mon intelligence, plus je me trouvais éloignée de ceux avec qui j'étais condamnée à passer toute ma vie, et plus les lumières que j'avais nouvellement acquises me faisaient voir clairement l'horreur de l'abîme dans lequel je m'étais précipitée sans le savoir. »

Pénétrée, comme elle l'était, de cette fatale vérité, rien ne pouvait être plus méritoire que la conduite qu'elle adopta. Quelles que fussent ses opinions, quelques sentimens secrets qu'elle pût nourrir, elle les renfermait dans son sein; et jamais elle ne laissait échapper de ses lèvres une plainte ou une remarque sévère, en présence même de ses amis les plus confidentiels.

Pendant son séjour à Southgate, sa famille s'était considérablement augmentée, et une plus grande maison était devenue nécessaire. On espéra qu'en se rapprochant de Londres, M. Smith pourrait se déterminer à donner une attention plus suivie aux affaires du commerce; ce fut dans cette vue que son père lui acheta une belle maison à Tottenham, où il se flatta que son fils réparerait le temps perdu. Mais ses habitudes étaient enracinées; il n'avait aucun goût pour le commerce, et jamais on ne put obtenir de lui qu'il y donnât plus qu'une très-faible portion d'un temps dont il ne savait pourtant que faire, puisqu'il était obligé d'avoir recours à une foule d'expédiens pour le tuer. De là, des fantaisies devinrent pour lui des occupations, et pour les satisfaire il se livrait à des dépenses sans bornes, jusqu'à ce qu'il y renonçât pour suivre quelque nouveau caprice aussi frivole et aussi dispendieux.

Malheureusement le séjour de Tottenham déplaisait d'autant plus à mistress Smith, qu'elle

Digitized by Google

avait échoué dans le but qu'elle s'était proposé en y allant. Elle avait peu de société, elle n'en avait même aucune; son esprit languissait, faute de conversation analogue à ses goûts, et sa vivacité naturelle semblait éteinte par la monotonie de sa vie.

Son beau-père avait coutume de lui confier toutes ses inquiétudes, et il avait souvent recours à sa plume pour ses affaires. Dans une certaine occasion, elle fut chargée de le défendre contre une attaque injuste dirigée contre sa réputation, et elle s'acquitta de cette tâche avec beaucoup d'habileté. Ce petit factum fut rendu public, mais n'étant pas d'un intérêt général, il n'a pas été conservé. M. Smith père a souvent déclaré que telle était la rapidité de la plume de sa belle-fille, qu'elle pouvait expédier plus de besogne en une heure, sous sa dictée, qu'aucun de ses commis en une journée entière. Il lui offrit même un salaire annuel considérable, si elle voulait venir demeurer à Londres, et l'aider dans ses affaires, prévoyant que son commerce serait perdu pour sa famille après sa mort. Des raisons qu'il est facile de sentir l'empêchèrent d'accepter cette proposition, qui, toute singulière qu'elle était, prouve l'étendue d'un esprit qui pouvait s'adapter avec une égale facilité aux charmes de la littérature, et aux détails arides du commerce.

Mistress Smith s'était efforcée depuis long-temps d'obtenir le consentement de son beau-père à ce qu'elle allât avec sa famille s'établir entièrement à la campagne, et telle était son influence sur lui, qu'elle y réussit enfin, en dépit du jugement plus sain du vieillard. En 1774 un domaine nommé la ferme du Lys fut acheté dans le Hampshire,

Digitized by Google

et dans la nouvelle situation où elle allait se trouver pour la première fois, elle se plut à croire qu'elle échapperait aux maux qu'elle avait éprouvés; mais le réveil succéda bientôt à ce songe de bonheur.

En éloignant son mari des yeux de son père, elle l'avait délivré du seul frein qui pût le retenir, et il en résulta qu'il se jeta dans des dépenses beaucoup plus sérieuses que toutes celles qu'il avait faites jusqu'alors. A d'autres égards, sa situation était améliorée, et si elle n'avait pas un bonheur plus réel, elle avait du moins des jouissances passagères. Elle voyait une société plus nombreuse et mieux choisie; ses talens et ses attraits personnels étaient mieux appréciés. Quoiqu'elle fût à cette époque mère de sept enfans, et qu'elle eût perdu quelque chose de la légèreté de sa taille, elle était encore dans le midi de sa beauté :

« Revêtue des charmes modestes et de toute la dignité de la femme; mûre, mais ne touchant pas encore à la décadence; ayant le port d'une reine; une majesté naturelle et habituelle ennoblissait tous ses pas. »

Il était naturel qu'elle trouvât du plaisir dans la société, puisqu'elle était sûre d'y être toujours bien reçue, et qu'elle cherchât, dans la dissipation que pouvaient lui procurer les environs, un soulagement temporaire aux contrariétés perpétuelles qui chez elle remplissaient d'amertume toutes ses heures. En 1776, elle perdit son meilleur ami, en la personne du père de son mari. Si ce n'était pas un homme avec lequel il fût très-agréable de vivre, il avait du moins des qualités estimables, et il possédait assez de discernement pour apprécier celles de sa belle-fille. C'est de

l'époque de sa mort qu'on peut dater la longue suite de calamités qui affligèrent le reste de la vie de mistress Smith. Soit par une confiance présomptueuse dans ses connaissances en jurisprudence, soit par cette économie mal placée d'un esprit étroit, qui risque des milliers de guinées pour en épargner quelques-unes, M. Smith avait jugé à propos de rédiger lui-même son testament. C'était un écrit très-volumineux; et d'après son obscurité, et le nombre des clauses incompréhensibles et contradictoires qu'il contenait, il aurait été impossible que deux hommes de loi l'entendissent jamais de la même manière. C'était un écheveau embrouillé que ni la patience ni l'expérience ne pouvaient dévider. Il avait nommé conjointement sa veuve, son fils et sa bru, ses exécuteurs testamentaires, dans le dessein de restreindre l'autorité de son fils, sans toutefois l'en dépouiller. Mais le moyen qu'il avait pris pour y réussir, fut précisément ce qui l'empêcha d'arriver à son but. La veuve, faible et infirme, fut aisément mise de côté par des cajoleries, ou par des moyens moins doux; la nomination de la femme était, quant à l'autorité immédiate, complètement illusoire; et par conséquent toute l'administration des biens tomba entre les mains les moins propres à en être chargées. Des contestations interminables s'élevèrent entre les parties intéressées, ou pour mieux dire entre leurs agens, car la plupart des petits-enfans de M. Smith étaient orphelins et mineurs; et quoique mistress Charlotte Smith se soit considérée avec ses enfans comme les victimes de ces malheureuses dissensions, je crois que les autres branches de la famille en souffrirent aussi plus ou moins. Outre

Digitized by Google

ce qui fut dépensé en procès, et dissipé par imprévoyance, une somme de vingt mille livres sterling fut perdue pour la famille : le vieillard, malgré toute sa prudence, s'était laissé tromper par son procureur, qui le détermina à prêter cette somme sur hypothèque à un baronnet qui avait grand besoin d'argent. Mais l'hypothèque ne valait rien, et je crois que la famille n'en retira jamais la moindre chose. Mistress Smith avait prévu depuis long-temps l'orage qui se formait autour d'elle, mais elle n'avait aucun moyen pour le détourner. Une entreprise lucrative, que le crédit de M. Robinson, alors secrétaire de la marine, procura à M. Smith, dont il avait épousé la sœur, retarda le coup pour un certain temps, et il continua à se conduire avec son inconséquence ordinaire. Vers cette époque, il prit une part active dans une élection contestée pour le comté de Southampton, entre sir Richard Worsley et — (1) ; comme beau-frère de M. Robinson, tous ses efforts furent naturellement dirigés en faveur du candidat ministériel. Mistress Smith n'avait pas alors été attaquée de la contagion qui fit de si grands progrès quelques années ensuite, et elle prêta volontiers le secours de sa plume pour soutenir la même cause. Parmi le grand nombre d'efforts qu'on fit de part et d'autre pour unir l'esprit à la politique, les siens furent regardés comme les plus heureux; mais n'étant pas connue pour être auteur de ces écrits, sa vanité ne put en être très-flattée.

Dans le printemps de 1777, elle perdit son fils aîné à l'âge de onze ans. Sa santé avait toujours été délicate depuis son enfance, et cette raison l'avait

(1) On ne se souvient pas du nom. (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

rendu plus cher à sa mère. La douleur que lui causa cette perte fut donc proportionnée à la tendresse qu'elle avait pour lui. Elle l'avait regardé comme devant être un jour son ami, son compagnon, et quelques-unes de ses amies intimes remarquèrent qu'un changement visible s'opéra en son caractère après cet événement. Pour distraire son esprit de cette calamité sans remède, et l'empêcher de se fixer sur un grand nombre de sujets d'inquiétude qui l'accablaient, elle s'amusa à composer ses premiers sonnets, qu'elle ne destinait pas à être imprimés. Je crois que ce fut feu Bryan Edwards, auteur de l'*Histoire des Indes occidentales*, et de quelques poèmes écrits avec beaucoup d'élégance, qui, par de grands éloges, satisfaisans pour l'amour-propre, lui en fit concevoir le premier une opinion plus avantageuse que celle qu'elle avait cru d'abord qu'ils méritaient; et elle fut ainsi encouragée à grossir son recueil.

La paix de 1782 priva M. Smith de son entreprise. Les légataires devinrent impatiens de voir régler leurs droits respectifs; et fatigués par des délais qui ne finissaient pas, ils prirent les mesures vigoureuses qui sont détaillées dans le tome III des *Hommes publics* (1). Le domaine du Hampshire fut vendu. Mistress Smith n'abandonna pas un instant son mari pendant le cours pénible de ses infortunes, et sa conduite ne mérita peut-être jamais tant d'admiration qu'à cette époque. Tandis qu'il souffrait les malheurs qu'il s'était attirés lui-même, et dans lesquels il avait entraîné sans retour sa femme et ses enfans, elle montra autant de zèle et d'énergie que si la

(1) *Public characters.*

Digitized by Google

conduite de son mari avait toujours été sans reproche, — se rendit maîtresse de ses affaires, — se soumit à des sollicitations humiliantes, — et s'exposa aux refus les plus durs. Peut-être sa tâche la plus difficile fut-elle d'employer ses talens supérieurs à défendre une conduite qu'elle ne pouvait approuver. Pour un esprit aussi ingénu que le sien, il ne pouvait y avoir de sacrifice plus pénible que celui des talens sur l'autel du devoir. Les biens du défunt furent enfin placés entre les mains d'administrateurs, et M. et mistress Smith furent libres de retourner dans la maison qu'ils avaient prise dans le comté de Sussex quand la ferme du Lys avait été vendue.

Ce fut en cette année que fut publiée la première édition des *Sonnets ;* les circonstances qui y sont relatives ont déjà été amplement détaillées dans le volume de l'ouvrage que nous venons de citer. Ils furent dédiés à M. Hagley, mais je crois que mistress Smith ne fit personnellement sa connaissance que quelque temps après. M. Smith jugea à propos de se retirer sur le continent, et comme il ignorait entièrement la langue française, sa femme l'accompagna à Dieppe. Après y avoir pris les arrangemens que le temps permettait, pour que rien ne lui manquât, elle retourna en Angleterre par le même paquebot qui l'avait amenée, dans l'espoir de surmonter les nouvelles difficultés qui s'étaient élevées ; et n'ayant pu y réussir, elle ne tarda pas à aller le rejoindre avec toute sa famille. Pendant ce temps, avec son indiscrétion ordinaire, son mari s'était décidé à louer un grand château à douze milles de Dieppe en Normandie. Les inconvéniens de cette maison à une telle distance

Digitized by Google

d'un marché, son état de délabrement, les réparations dont elle aurait eu besoin, la difficulté excessive de se procurer des combustibles, et les manières presque brutales des paysans dans ce canton isolé, rendirent sa situation fort désagréable. Elle fut pourtant condamnée à y passer l'hiver particulièrement sévère de 1783, et ce fut là que, privée des aisances et des secours convenables, elle donna le jour à son dernier enfant. En dépit des pressentimens qu'elle avait qu'elle ne survivrait pas à la naissance de ce fils, elle recouvra la santé plus promptement qu'elle ne l'avait fait lors de ses autres couches, quand elle avait toutes ses aises, et qu'elle était entourée de tout ce qu'elle pouvait désirer.

Quelques jours après, elle fut surprise de voir entrer dans sa chambre à coucher une procession de prêtres, qui, malgré ses prières et ses larmes, emmenèrent de force son enfant pour le baptiser dans l'église de la paroisse, quoique la terre fût couverte de plusieurs pouces de neige, et le froid très-rigoureux. Comme aucun de ses enfans n'avait été exposé à l'air extérieur si peu de temps après sa naissance, elle se persuada que son fils ne pourrait survivre à ce cruel acte d'autorité de l'Église. Il lui fut pourtant bientôt rendu, sans avoir souffert le plus léger inconvénient. Ce fut pendant sa retraite dans ce triste séjour, que, pour son amusement, et celui de quelques amis, exilés comme elle d'Angleterre, elle traduisit le roman intitulé *Manon Lescaut*, écrit environ cinquante ans auparavant par l'abbé Prévost. Peu de temps après son retour en Angleterre, qui eut lieu pendant l'été de 1785, — car elle s'était convaincue de l'erreur qu'elle avait commise en

Digitized by Google

supposant qu'elle pourrait vivre plus économiquement en France, — cette traduction fut imprimée, et le choix qu'elle avait fait de cet ouvrage fut sévèrement critiqué sous le rapport de la moralité : mais je crois que si elle occupa de cette traduction un esprit capable d'un meilleur emploi, ce fut faute de savoir bien choisir. L'auteur de cet ouvrage le regarde lui-même comme strictement moral, et il nous dit dans sa préface : « Les personnes de bon sens ne regarderont pas un ouvrage de cette nature comme un travail inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événemens qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs ; et c'est rendre, à mon avis, un service considérable au public, que de l'instruire en l'amusant. » Le bon abbé, après avoir continué assez long-temps dans le même style, termine sa préface par assurer ses lecteurs « que l'ouvrage entier est un traité de morale réduit agréablement en exercice. »

J'ai fait ces citations pour mieux établir le contraste entre le moraliste français et le moraliste anglais, un ami m'ayant permis de faire usage de la lettre suivante, écrite par feu le célèbre M. Steevens, à qui mistress Smith avait fait offrir un exemplaire de cet ouvrage.

A MISS***

MA CHÈRE DEMOISELLE,

« J'avais acheté *Manon Lesçaut* quelques jours avant l'arrivée du présent obligeant de mistress Smith ; en conséquence j'ai renvoyé cet ouvrage à Cadell (1), et je vous prie d'informer votre

(1) Libraire éditeur de cette traduction. — Tr.

amie de cette circonstance, de peur qu'on ne porte à son compte le prix de cet exemplaire. Je ne lui suis pas moins obligé de son intention, quoique la négligence de son libraire ait empêché qu'elle ne fût exécutée. *Manon* me paraît fort bien traduite, mais je ne puis en bien juger n'ayant jamais vu l'ouvrage français.

« Quand mistress Smith pourra se déterminer à employer ses talens admirables sur des sujets qui en soient plus dignes que des Werthers et des Manons, je serai toujours heureux de contribuer de tous mes efforts aux succès de sa plume ; mais je vous dirai franchement que de tels héros et de telles héroïnes n'obtiendront jamais de moi le moindre mot de recommandation :

« Je puis avoir pitié des infortunes de la sagesse et de la vertu ; mais c'est une faiblesse d'être touché des souffrances de l'ingratitude et de la folie. »

» Dites-moi, je vous prie, quelle leçon morale on prétend nous donner en nous faisant voir que les sentimens les plus exaltés ne nous mettent pas à l'abri de nous rendre coupables des actions les plus criminelles ? L'amour est le seul mobile qui soutienne le caractère du chevalier. C'est un séducteur, un hypocrite, un mauvais fils, un ami ingrat, un fripon, un joueur, un meurtrier, etc., etc. Et faut-il qu'on lui pardonne tout cela parce que la source s'en trouve dans un attachement violent pour une belle dévergondée? De son côté, celle-ci ne nous intéresse que parce qu'on la soupçonne d'avoir au fond quelque amour réel pour son amant, quoique une indigence passagère, une privation momentanée de moyens de dissipation, manquent rarement de la guérir de sa faiblesse amoureuse pour son prétendu favori.

Digitized by Google

« Mon indignation ne connaît pas de bornes, quand je trouve des livres qui distillent les passions des jeunes gens au point de justifier la licence par les excuses les plus frivoles; et cette histoire est conduite de telle sorte qu'on ne peut refuser de temps en temps quelque pitié à deux caractères qu'une sérieuse réflexion doit condamner sous tous les rapports. Mais je demanderai comment sont punis le héros et l'héroïne. Celle-ci meurt, non par suite de ses vices, mais par une attaque de maladie naturelle quoique soudaine, et le premier, à l'âge de vingt-deux ans, se trouve débarrassé d'une femme à qui il avait dû autant de plaisirs que de chagrins, et l'on nous laisse supposer que c'est la mort de son père, accélérée par son inconduite, qui l'a rendu à l'opulence et au bonheur. En un mot il a été trop dupe pour conserver du respect pour qui que ce soit, et trop corrompu pour mériter la pitié, et pourtant j'avoue que certaines situations nous arrachent de temps en temps ce dernier sentiment, mais c'est par fraude, et cela ne réussit qu'un instant. Le tableau de la nature peut présenter des êtres composés d'élémens aussi contradictoires que notre chevalier, qui admirent la nécessité des lois divines et humaines, et qui néanmoins les violent toutes : mais ce sont de ces caractères qu'un moraliste consciencieux ne voudrait jamais embellir. On peut lever le bouclier pour défendre la vertu, mais cette armure défensive, décorée d'images licencieuses, ne peut jamais conduire à un but moral.

« Le passage le plus pittoresque et le plus intéressant, à mon avis, est la première apparition de Manon enchaînée. Mais bientôt combien de passages qui se ressemblent beaucoup les uns aux

autres ! et ce n'est pas sans peine que j'ai pu finir le second volume.

« Relever toutes les improbabilités de cette histoire serait au-dessous de la critique, et la scène où Manon peigne les cheveux de son amant est si ridiculement française, que je suis surpris que mistress Smith ne l'ait pas supprimée. Cependant tant d'amour et tant d'invraisemblance ne peuvent manquer d'assurer à cet ouvrage beaucoup d'admirateurs.

« Je suis, ma très-chère demoiselle, etc.

« Georges Steevens. »

J'ai déjà remarqué que ce fut le hasard plutôt que son propre choix qui porta mistress Smith à entreprendre ce petit ouvrage, qui, indépendamment de la critique sévère, quoique juste, de M. Steevens, fut pour elle une source de grands chagrins. Cependant, quand elle aurait pu faire un choix parmi les plus célèbres romanciers français, même parmi les ouvrages les plus récemment publiés, de quelque admiration et de quelques éloges qu'ils aient été l'objet, on peut douter qu'elle n'eût pas encouru le même blâme, et ceux qui insistent sur une morale stricte doivent la chercher dans une source plus pure (1).

Peu de temps après la publication de *Manon Lescaut*, mistress Smith reçut de son éditeur à

(1) Voilà un de ces sacrifices à l'antipathie nationale qu'il est important de relever pour avoir le droit de défendre Walter Scott quand on l'attaque mal à propos. L'immoralité des romans anglais est ici oubliée fort adroitement, mais il serait facile de citer une foule de noms pour rétorquer l'argument. Mistress Behen, Lewis, etc., sont-ils plus moraux que l'abbé Prévost ? Mais quel roman français égale en obscénités le *théâtre* de *Dryden*, de *Congrève*, de *Wicherley*, etc., etc. — Ed.

Digitized by Google

Chichester la lettre suivante, qui avait paru dans le *Public Advertiser*.

« Monsieur,

« On doit faire connaître les fraudes littéraires dès qu'elles sont découvertes. Veuillez informer le public que le roman intitulé *Manon Lescaut*, qui vient d'être publié en deux volumes in-8°, a déjà été imprimé deux fois en anglais ; la première fois joint au *Marquis de Bretagne*, et la seconde seul, sous le titre du *Chevalier des Grieux*. Il a été composé par l'abbé Prévost, il y a quarante à cinquante ans.

« Je suis, monsieur, votre ancien correspondant,

« SCOURGE. »

L'éditeur ajouta : « J'ai vu M. Cadell, qui craignait que les journalistes ne s'emparassent de cette lettre, et que l'assertion qu'elle contient n'eût des suites fâcheuses, non-seulement relativement à la vente de l'ouvrage, mais pour lui-même, attendu que le public pourrait le considérer comme ayant voulu le tromper, ce qui pourrait nuire à sa réputation. Je prends la liberté de vous donner cette information, parce que, comme je l'ai assuré à M. Cadell, cette circonstance vous était aussi inconnue qu'à lui-même. La vente, en ce moment, est entièrement arrêtée.

« Je suis, madame, etc. »

Ce fut ainsi que les louables efforts de mistress Smith furent remplis d'amertume, soit par les attaques d'une méchanceté froide que rien n'avait provoquée, soit par les artifices d'un ennemi secret;

Digitized by Google

et pour ajouter à ses infortunes privées, il fallut qu'elle apprît à supporter tout le découragement et tous les chagrins qui s'attachent à la profession d'auteur. Elle n'était pas sans soupçonner de quel côté partait ce coup, quoiqu'il eût été difficile d'en découvrir le motif, et la lettre suivante fera voir sur qui portaient ses conjectures.

A MISS***.

« Quand je vis, d'après la communication que vous me fîtes de la critique de M. —, qu'il désapprouvait grandement l'humble ouvrage que je croyais à peine qu'il regarderait comme méritant un instant son attention, j'espérai que s'il ne pouvait y donner des éloges, il s'abstiendrait du moins de le blâmer. Mais il est évident que, quand même j'aurais été dans les circonstances qu'il dit pouvoir seules justifier, ou plutôt pallier l'action de répandre un tel poison littéraire, ce motif n'aurait pas adouci l'âpreté de sa critique, ou ralenti son zèle infatigable pour la justice publique, en découvrant ce qu'il appelle une fraude littéraire; terme qui me paraît un peu dur, car je ne puis réellement regarder comme coupable de fraude une personne qui tâche de faire une meilleure traduction d'un ouvrage déjà traduit. Le mot fraude n'est applicable que lorsque celui qui veut tromper cherche à faire passer une chose pour ce qu'elle n'est pas. Or, c'est un reproche qu'on ne peut faire au livre dont il s'agit. Je n'ai jamais prétendu que ce fût autre chose qu'une traduction. Que ce fût la première ou la seconde, c'est ce dont je n'étais pas mieux informée que la plupart de mes lecteurs

Digitized by Google

ne l'étaient, je crois; et quand même j'aurais eu à cet égard des renseignemens aussi exacts que M. Scourge lui-même, j'aurais regardé cette circonstance comme fort peu importante; car je suis persuadé que les premières traductions sont peu connues, et que les éditions en sont probablement épuisées depuis bien des années. J'oserai dire qu'on ne les trouve sur le catalogue d'aucun cabinet de lecture, et peut-être ne sont-elles connues que de ceux qui sont à la piste de pareilles bagatelles. Je vous laisse à juger s'il est probable que quelque autre que votre ami eût voulu prendre cette peine, ou y eût si bien réussi. Ne croyez pourtant pas que je veuille m'emporter en style de *** relativement à cette lettre; je voudrais seulement qu'il ne l'eût pas écrite, qu'il eût prononcé une condamnation plus douce contre cet ouvrage, et qu'il l'eût du moins laissé mourir de sa mort naturelle, ce qui était tout ce que j'en attendais. Quoi qu'il en soit, je retirerai l'ouvrage plutôt que de permettre que Cadell en souffre.

« J'ai le plaisir d'ajouter que la dernière édition des sonnets est si près d'être épuisée, qu'il est grand temps de songer à en préparer une autre; ce que je ne ferai pourtant pas à la hâte, attendu que j'ai dessein de les publier sous un format différent et avec plus de correction. Je crois même que je serai en état d'augmenter considérablement le volume. »

En comparant cet exemple de méchanceté froide avec des traits du même genre cités par miss Hawkins dans ses *Anecdotes*, dont Garrick était l'objet, et un autre rapporté par M. Hayley dans

Digitized by Google

ses *Mémoires*, on ne saurait douter que cette flèche ne fût sortie du même carquois. Ces messieurs avaient des habitudes d'intimité avec le célèbre éditeur de Shakspeare. Mistress Smith ne le connaissait pas personnellement, et ne pouvait jamais avoir excité son inimitié ou son envie.

Mistress Smith s'occupait alors à traduire quelques-uns des procès les plus remarquables contenus dans les Causes célèbres, et elle les publia sous le titre de *Romans tirés de la vie réelle* (1); ouvrage dont la grande difficulté confirmant son dégoût pour ce genre de travail, la détermina à ne compter à l'avenir que sur ses propres ressources, et à ne s'occuper que d'ouvrages originaux.

Dans le printemps de 1786, son fils aîné fut nommé à une place de clerc dans le Bengale; et quoiqu'il partît avec des avantages plus qu'ordinaires, ce fut une cruelle épreuve pour une mère tendre et inquiète. Mais une affliction encore plus vive lui était réservée dans le cours de la même année; son second fils lui fut enlevé, après une maladie de trente-six heures seulement, par une fièvre de la nature la plus maligne, qui attaqua en outre plusieurs de ses enfans et de ses domestiques, et les conduisit sur le bord du tombeau. Ses soins personnels les rappelèrent à la santé, et elle échappa à la contagion.

Son mari et elle demeuraient alors à Woolbeding-House, près de Midhurst, maison qu'ils avaient louée après leur retour de France, en 1785. Mais mistress Smith n'était pas destinée à faire une longue résidence dans le même endroit. Une incompatibilité d'humeur, qui ne faisait que croître avec le temps, et qui pendant vingt-trois

(1) *The romance of reale life.*

Digitized by Google

années avait rendu pour elle l'union conjugale une source de maux, la détermina à se séparer de son mari. Après s'être inutilement adressée à un membre de la famille pour le prier de l'aider à arranger les conditions de cette séparation, mais avec l'entière approbation de ses amis les plus impartiaux et les plus judicieux, elle partit de Woolbeding-House, accompagnée de tous ses enfans, dont plusieurs étaient en âge de pouvoir juger par eux-mêmes, et qui tous résolurent de suivre la fortune de leur mère.

Elle s'établit dans une petite maison dans les environs de Chichester; et bientôt après son mari, se trouvant dans de nouveaux embarras, se retira encore sur le continent, après avoir fait quelques vains efforts pour la décider à revenir habiter avec lui. Ils se revirent quelquefois après cette époque, et ils eurent toujours une correspondance suivie, mistress Smith ne se relâchant jamais dans ses efforts pour rendre à son mari tous les services possibles, et pour arranger d'une manière définitive les affaires de sa famille; mais ils n'habitèrent jamais ensuite la même maison. Quoique la démarche décisive qu'elle avait faite en quittant le domicile de son mari fût peut-être inévitable dans les circonstances où elle se trouvait alors, cependant on m'a dit qu'elle s'y était prise d'une manière peu judicieuse, et qu'elle aurait dû préalablement insister sur des arrangemens légaux, et s'assurer la jouissance de sa propre fortune. Il est tout simple qu'un tel parti l'eût exposée à beaucoup de blâme qu'elle ne méritait pas; mais ceux qui connaissaient le dessous des cartes ne purent que regretter qu'elle ne l'eût pas pris bien des années auparavant.

Digitized by Google

L'été de 1787 vit mistress Smith établie dans une petite maison de campagne à Wyhe, s'occupant de ses travaux littéraires avec autant d'assiduité que de plaisir, et remplissant auprès de ses enfans les devoirs de père comme ceux de mère. Ce fut là qu'elle commença et qu'elle finit, dans l'espace de huit mois, le premier et peut-être le plus agréable de ses romans, *Emmeline*, qui obtint un succès complet. Ce roman fut publié pendant le printemps de 1788, et la première édition, tirée à quinze cents exemplaires, se vendit si rapidement, qu'il fallut en faire une seconde sur-le-champ. M. Cadell y trouva un profit si considérable, qu'il fut assez libéral pour augmenter volontairement le prix qu'il était convenu de payer pour cet ouvrage. Le succès de son volume de sonnets ne fut pas moins satisfaisant, et sans parler du profit et de la réputation, il lui procura des amis précieux et des connaissances estimables, même dans le rang le plus élevé. Une circonstance qui ne fut pas la moins agréable pour le cœur d'une mère, c'est que ce fut à ses talens que son fils, qui était dans le Bengale, dut son avancement dans le service civil.

Ethelinde fut publiée en 1789; *Célestine*, en 1791.

Mistress Smith avait quitté sa maison de campagne près de Chichester, et elle demeurait tantôt à Londres, tantôt dans les environs de cette ville, mais principalement à Brighthelmstone (1). Ce fut là qu'elle fit connaissance avec quelques-uns des avocats les plus violens de la révolution française, et elle gagna malheureu-

(1) Aujourd'hui Brighton.

sement la contagion, quoique en opposition directe avec les principes qu'elle avait autrefois professés, et avec ceux de sa famille.

Ce fut pendant ce paroxysme de fièvre politique qu'elle composa *Desmond*, roman qui a été fortement condamné, non-seulement à cause des opinions politiques qu'il contient, mais aussi pour sa tendance immorale. J'en laisse la défense à une plume plus habile, et je me contente d'en regretter les conséquences. Cet ouvrage lui fit perdre plusieurs amis, fournit à d'autres personnes un prétexte pour cesser de s'intéresser en faveur de sa famille, et mit en ligne contre elle une légion de femmes auteurs, armées de toute la méchanceté que l'envie pouvait inspirer.

Elle avait eu depuis deux ou trois ans des relations intimes avec M. Hayley ainsi qu'avec son épouse, celui-ci étant alors au faîte de sa réputation poétique; mais c'était une distinction dont elle ne pouvait jouir impunément. Les louanges qu'il lui donnait furent regardées comme un vol fait aux autres muses, comme il appelait les dames, ses amies, qui composaient des vers, et chacune d'elles prétendait avoir un droit exclusif à ses adulations. Aujourd'hui le prix paraîtrait à peine mériter qu'on le disputât. En 1792, mistress Smith faisait partie de la compagnie qui se trouvait à Eastham lorsque Cowper visita cet endroit. En 1793, son troisième fils, qui servait en qualité d'enseigne dans le 14e régiment d'infanterie, perdit une jambe à Dunkerque (1), et la santé de mistress Smith com-

(1) Cet estimable jeune homme mourut, quelques années après, de la fièvre jaune, à la Barbade. (*Note de l'Auteur.*)

mença alors à chanceler sous le poids de tant d'afflictions et des embarras continuels de ses affaires de famille, malgré ses efforts infatigables pour les arranger. Elle alla à Bath pour y prendre les eaux, mais ne s'en trouva pas soulagée. Une espèce de goutte s'était fixée sur ses mains, et elle s'accrut probablement par l'usage constant de la plume, dont elle ne continua pourtant pas moins à se servir, quoique quelques-uns de ses doigts eussent éprouvé une contraction. Sa seconde fille avait épousé un gentilhomme de Normandie qui avait émigré au commencement de la révolution; elle tomba en consomption après son premier accouchement, et mourut à Clifton dans le printemps de 1794. Il serait impossible de décrire l'affliction de mistress Smith en cette circonstance; les mères seules peuvent la comprendre. Depuis cette époque, elle devint moins sédentaire que jamais. Elle allait sans cesse de place en place, cherchant cette tranquillité dont elle était destinée à ne jamais jouir, et cependant se livrant à ses occupations littéraires avec une assiduité surprenante.

Les dates de ses différens ouvrages sont mentionnées dans l'ouvrage intitulé *Censura literaria*, à l'exception d'une *Histoire d'Angleterre* à l'usage des jeunes personnes, qu'elle laissa, je crois, incomplète, et qui fut achevée par quelque autre personne, et d'une *Histoire naturelle des oiseaux*, qui fut publiée en 1807.

Les délais qu'éprouvait l'arrangement des affaires de sa famille, et qui étaient également embarrassans pour toutes les parties, engagèrent enfin l'une d'elles à proposer un compromis; et grâce à l'aide d'un noble ami, les prétentions

Digitized by Google

respectives furent réglées définitivement, non sans une grande perte de part et d'autre. Mistress Smith éprouva pourtant une vive satisfaction en voyant sa famille se tirer ainsi des difficultés contre lesquelles elle avait lutté si long-temps, quoique personnellement elle y eût bien peu gagné. Tant d'années d'inquiétudes et d'efforts continuels avaient complètement miné une constitution que la nature semblait avoir formée de manière à résister à toutes autres attaques que celles de la vieillesse; et convaincue que son corps épuisé succombait sous ses infirmités croissantes, elle se détermina à se retirer dans le comté de Surrey, par le désir qu'elle avait que ses dépouilles mortelles reposassent près de celles de sa mère et de plusieurs membres de la famille de son père, dans l'église de Stoke, près de Guildford. En 1803 elle quitta Frans, près de Tunbridge, et se rendit dans le village d'Elsted, dans les environs de Godalming. Dans l'hiver de 1804, je passai quelque temps avec elle. Elle composait alors son charmant petit ouvrage à l'usage des jeunes personnes, intitulé *Conversations ;* et elle y travaillait de temps en temps dans la salle où se réunissait toute la famille, ayant autour d'elle deux ou trois de ses petits-enfans qui jouaient. Elle plaisantait et conversait avec beaucoup d'enjouement, quoique ses souffrances la retinssent presque constamment sur son sopha, et qu'elle éprouvât un besoin mortifiant des services des autres : mais elle conservait l'entière possession de toutes ses facultés; faveur du ciel à laquelle elle était justement sensible, et dont elle exprimait souvent sa reconnaissance au Tout-Puissant.

Digitized by Google

L'année suivante elle alla demeurer à Tilford, près de Farnham, où ses longues souffrances se terminèrent enfin le 28 octobre 1806, étant dans sa cinquante-huitième année. M. Smith était mort dans le mois de mars précédent. Elle fut enterrée à Stoke, comme elle l'avait désiré, et un monument exécuté par le sculpteur Bacon y est élevé à sa mémoire et à celle de ses deux fils Charles et Georges, qui moururent tous deux dans les Indes occidentales au service de leur pays.

A ce tableau abrégé de la vie de cette femme admirable et malheureuse, je suis tentée d'essayer d'ajouter une esquisse de son caractère, qui, je crois, a été aussi peu connu de ses admirateurs qu'il a été représenté sous de fausses couleurs par ses ennemis. Ceux qui s'en sont fait une idée d'après ses ouvrages, et d'après ce qu'elle dit elle-même dans ses momens de découragement, ont naturellement conclu qu'elle avait du penchant à la mélancolie; mais il serait impossible de faire une plus grande méprise. L'enjouement et la gaieté caractérisaient son esprit, malgré des circonstances de la nature la plus accablante. Même aux époques les plus sombres de sa vie, elle possédait le pouvoir d'oublier ses chagrins, et s'abandonnant à la gaieté de son imagination, elle trouvait des sujets de plaisanterie même dans les embarras qu'elle éprouvait, plaçant les personnes et les choses sous un point de vue si grotesque, et s'abandonnant à de telles saillies, qu'il était impossible de ne pas être enchanté de son esprit tout en déplorant les circonstances qui le lui faisaient déployer. Le confesseur de la célèbre madame de Coulanges disait

Digitized by Google

que tous les péchés de cette dame étaient des épigrammes. Ce mot aurait pu s'appliquer aussi-bien à mistress Smith, qui donnait souvent à tous ses embarras une tournure vraiment épigrammatique. Elle aimait surtout à faire de petites pièces de poésie de circonstance, et elle y mettait tant de gaieté, d'esprit et d'élégance, que quoiqu'il en existe encore plusieurs, on ne peut s'empêcher de regretter qu'elles ne soient intelligibles que pour le petit nombre de personnes qui peuvent encore se rappeler, avec un plaisir mélancolique, les occasions qui y ont donné naissance. Elle réussissait parfaitement dans les parodies, et n'épargnait pas même ses propres ouvrages. Dans la société de personnes qu'elle aimait et avec qui elle n'éprouvait aucune contrainte, avec ceux qui comprenaient la veine particulière de son humeur et qui savaient en jouir, rien ne pouvait être plus spirituel et plus piquant que sa conversation : chaque phrase avait son trait, et l'effet en était encore augmenté par la rapidité avec laquelle elle parlait, comme si sa langue n'avait pu marcher aussi vite que ses idées. Mais avec des étrangers, et dans la compagnie de gens qu'elle ne connaissait pas, ou qu'elle croyait ne pas lui convenir, elle était froide, silencieuse et abstraite, trompant ainsi l'attente de ceux qui avaient recherché sa société dans l'espoir de s'amuser.

Malgré ses travaux littéraires constans elle n'adopta jamais l'affectation, le langage ampoulé et les expressions exagérées qu'on remarque fréquemment dans les femmes auteurs. Elle composait avec plus de facilité que beaucoup d'autres ne pourraient transcrire, et elle ne voulut jamais

Digitized by Google

dicter ce qu'elle composait, alléguant toujours qu'il était plus difficile de faire comprendre ce qu'on dictait que d'écrire soi-même : dans le fait, la promptitude de son imagination était telle, qu'elle n'avait pas égard à la lenteur de celle des autres, et sa précipitation lui laissait rarement le temps de s'expliquer avec la précision qu'exigeaient des esprits moins ardens. Cette humeur impétueuse lui nuisit beaucoup, et fut un de ses plus grands malheurs. Comme tous ses sentimens étaient vifs, elle exprimait son mécontentement avec une âpreté dont elle ne reconnaissait l'imprudence que lorsqu'il était trop tard, quoiqu'il ne lui fallût peut-être pas dix minutes pour oublier l'offense et pardonner à celui qui l'avait commise : mais ceux qui avaient été blessés par la sévérité de sa censure ne s'apaisaient pas si aisément, et elle se fit certainement beaucoup d'ennemis en agissant trop souvent d'après l'impulsion du moment.

Elle fut toujours l'amie des infortunés, et elle n'épargnait ni son temps ni ses talens, ni même sa bourse, pour se rendre utile à ceux qu'elle s'efforçait de servir. Avec un cœur si ardent, il est aisé de croire qu'elle fut souvent la dupe de sa bienveillance. Les pauvres trouvèrent toujours en elle une protectrice zélée, et elle ne quitta jamais aucun lieu où elle résidait, sans emporter avec elle leurs prières et leurs regrets.

Jamais femme n'eut à subir de plus cruelles épreuves comme épouse, et très-peu eussent pu se conduire aussi bien tant qu'elles durèrent : mais sa conduite pendant vingt-trois ans parle d'elle-même. Elle fut la mère la plus tendre et la plus attentive; et si elle porta trop loin l'in-

Digitized by Google

dulgence pour ses enfans, c'est une faiblesse trop générale pour qu'elle soit la source d'un reproche très-sérieux. L'objet de ses efforts infatigables fut de les mettre à l'abri, autant que possible, des suites mortifiantes de la perte de sa fortune. Elle en trouva la récompense dans leur reconnaissance et dans l'approbation de son propre cœur. Si elle puisa un haut degré de satisfaction dans l'hommage rendu à ses talens, ce plaisir fut mêlé d'amertume par les traits envenimés de l'envie et du fanatisme, et par des calomnies anonymes. Quelques personnes l'ont blâmée parce qu'il n'est jamais question de religion dans ses ouvrages; mais je crois qu'il ne s'y trouve pas une seule ligne qui indique qu'elle en manquât elle-même; et je suis convaincue que mistress Smith aurait regardé la religion comme un sujet trop sacré pour l'introduire sans nécessité et avec irrévérence dans un ouvrage de fiction destiné aux heures de récréation, et non à celles d'une réflexion sérieuse. D'ailleurs ce mélange n'était pas alors à la mode comme il l'est devenu depuis; personne ne prenait un roman dans l'attente d'y trouver un sermon. On n'avait pas encore remis en vogue *les Amours religieux*, et Cœlebs n'avait pas encore commencé ses *Voyages pour chercher une femme* (1). Elle fut également blâmée, et avec plus de raison, d'avoir introduit la politique dans un de ses ouvrages; c'était une faute contre le bon goût dans une femme auteur (2). — Peut-être se mêlait-il à son patriotisme un peu de mécontentement personnel.

(1) *Religions Courtships*, et *Cœlebs in search of a wife*, roman d'un genre religieux. — Ed.

(2) Epigramme contre lady Morgan. — Ed.

Digitized by Google

La réputation de mistress Smith comme auteur repose moins sur ses ouvrages en prose, qui furent souvent écrits à la hâte, au milieu des chagrins et des souffrances physiques, que sur ses poésies. Ses sonnets et ses autres poèmes ont eu onze éditions, et des traductions en ont été publiées en français et en italien. On avait une si haute idée de ses talens, qu'après la mort du docteur Watson, elle fut invitée à composer son épitaphe, ce qu'elle refusa, quoiqu'elle ne pût qu'être sensible à un tel compliment, venu d'une société aussi fertile en poètes que le collége de Winchester.

Mistress Smith ne laissa aucun ouvrage posthume quelconque. Tous les fragmens qui se trouvaient dans son secrétaire furent livrés aux flammes, sans aucune exception. Le roman publié sous son nom il y a environ trois ans, dans l'intention de tromper le public en le lui attribuant, est une fraude contre laquelle il paraît que les lois n'offrent aucun recours. Ceux qui l'ont lu m'assurent qu'on trouve dans l'ouvrage même des preuves suffisantes pour déjouer cette intention, et qu'aucune personne de bon sens ne peut s'y tromper. Mais pour rendre justice à la mémoire de mistress Smith, une pareille imposture doit être démasquée d'une manière plus publique.

En terminant cette relation mélancolique d'une vie si invariablement marquée par l'adversité, il est impossible de ne pas éprouver le plus vif regret qu'un être ayant un esprit doué de si hautes qualités, un cœur si ouvert à tous les sentimens tendres et généreux, des charmes et des vertus dignes d'attacher tous les cœurs, si bien fait pour goûter le bonheur et pour en faire jouir les autres,

Digitized by Google

ait été, depuis sa première jeunesse, une victime dévouée à la folie, au vice et à l'injustice. Qui peut s'empêcher de faire contraster sa malheureuse destinée avec la situation brillante qu'elle aurait occupée dans le monde dans des circonstances plus heureuses? Mais son ange gardien sommeillait!

Notre voyage « dans cet agréable pays de féerie » s'étant terminé brusquement avant que les ouvrages de mistress Smith eussent été compris dans la collection à laquelle ces notices ont rapport (1), cette circonstance nous a privés de l'occasion de relire, avec quelque soin, les productions d'une femme dont nous devons reconnaître que les écrits nous ont procuré plus de plaisir que ceux de certains auteurs à l'égard desquels nous avons dû entrer dans plus de détails. Cependant quoique nous écrivions sans avoir sous les yeux les ouvrages de mistress Smith, et que nos souvenirs datent déjà d'assez loin, ils sont trop profondément gravés dans notre mémoire, pour qu'ils soient d'un caractère général. Nous nous flattons qu'on ne les trouvera ni vagues, ni inexacts.

Avant tout, nous devons prendre la liberté d'avouer que nous différons d'opinion avec l'obligeante correspondante à qui nous sommes redevables de la notice qui précède, en ce qu'elle considère la prose de mistress Smith comme fort inférieure à sa poésie. Nous reconnaissons les grandes beautés de ses sonnets, et notre admiration n'est nullement ébranlée par l'objection pédantesque que leur construction en deux qua-

(1) Allusion à l'interruption du Recueil des Romanciers anglais, dont ces notices sont extraites. Ed.

Digitized by Google

trains élégiaques, terminés par un distique, diffère de celle du sonnet légitime inventé par les Italiens, et que Milton et d'autres auteurs anglais ont imité de leur littérature. La qualité de la poésie nous paraît d'une plus grande importance que la structure du vers; et la forme plus simple des sonnets de mistress Smith convient aussi-bien et même mieux au sujet en général mélancolique et sentimental sur lequel elle aime à exercer son génie, que le rhythme plus compliqué du sonnet italien régulier. Mais tout en donnant de grands éloges aux douces et mélancoliques effusions de la muse de mistress Smith, nous ne pouvons convenir qu'elles eussent suffi pour l'élever à la hauteur à laquelle nous sommes disposés à la placer comme auteur de ses ouvrages en prose. L'élégance, le goût et le sentiment de cette dame douée de si hauts talens, peuvent sans doute se trouver dans les poésies de mistress Smith; mais l'invention, cette qualité la plus éminente du génie, la connaissance du cœur humain, la description de la nature, l'esprit, la satire, voilà ce que le lecteur doit chercher dans ses ouvrages en prose.

Nous nous rappelons parfaitement l'impression que fit sur le public *Emmeline*, ou *l'Orpheline du château*, lorsque cet ouvrage vit le jour. C'est un roman d'amour et de passion, dont l'idée est heureuse, et dont l'exécution est très-intéressante. Il contient un heureux mélange de gaieté, de satire amère et de pathétique, tandis que les caractères, tant pour les sentimens que pour les manières, y sont tracés avec une fermeté de pinceau et une vivacité de coloris qui appartiennent au genre le plus relevé de la fiction.

Digitized by Google

Nous nous souvenons fort bien d'un défaut qui nous frappa ainsi que plusieurs autres lecteurs aussi jeunes que nous l'étions alors. Il y a (ou du moins il y avait, car les choses peuvent avoir changé depuis le temps où nous éprouvions de pareilles sensations), dans l'esprit de la jeunesse, ce sentiment chevaleresque qui répugne à tout changement, et à l'ombre même de l'inconstance, dans le héros ou l'héroïne d'un roman. De même qu'on s'attend à trouver dans l'amant favorisé :

« Un chevalier d'amour, fidèle à tous ses vœux, »

ainsi la dame, de son côté, doit être, non-seulement fidèle à ses promesses, mais, en dépit de toutes les tentations, constante dans son premier amour. Cela est si vrai, que nous ne connaissons aucun ouvrage dans lequel on ait fait passer l'héroïne par le purgatoire d'un premier mariage, avant que le dénoûment la mît entre les bras de son premier amant, sans que le lecteur s'en soit trouvé offensé, pour la raison que nous venons de donner. Or, Emmeline, complètement justifiée, comme nous le reconnaissons, par la raison et encore plus par la prudence, rompt son engagement avec le fier, l'impétueux, mais le noble et généreux Delamere, pour s'attacher à un M. Godolphin, du mérite duquel on nous parle beaucoup à la vérité, mais pour qui nous n'éprouvons pas la moitié autant d'intérêt que pour le pauvre Delamere, peut-être parce que nous connaissons les fautes aussi-bien que les vertus de celui-ci, et que nous le plaignons des infortunes auxquelles l'auteur le condamne par suite de sa partialité pour son favori.

Digitized by Google

Quelques personnes diront que c'est une objection de jeune écolier. Tout ce que nous pouvons leur répondre, c'est qu'elle nous parut naturelle à l'époque où nous lûmes cet ouvrage. On peut dire aussi que la passion et les sacrifices qu'on lui fait sont un sujet dangereux quand on s'adresse à la jeunesse; cependant nous ne pouvons nous empêcher de penser que, si la prudence est éminemment la vertu du temps actuel, elle en est aussi, en quelque sens, le défaut, et que Cupidon, roi des dieux et des hommes, a peu de chance de recouvrer une portion très-dangereuse de son influence, dans un siècle où l'égoïsme est si dominant. Il semble du moins bien dur que les romanciers actuels soient les premiers à déserter le pauvre enfant aveugle qui est naturellement leur divinité tutélaire. C'est pourtant ce qui a eu lieu si généralement, que cette circonstance rappelle les plaintes du vieux Davenant :

« La presse est maintenant l'ennemie de l'Amour, oui, l'ennemie de l'Amour. Elle a saisi son arc, ses flèches, son carquois; elle lui a mis les fers aux pieds, parce qu'il favorisait les entrevues des amans. »

La Recluse du Lac, quoique le canevas d'amour soit moins intéressant, attendu une sorte de romanesque fantastique qui s'attache au héros Montgomery, est, sous d'autres rapports, digne de servir de pendant à *l'Orpheline du Château*. La femme à la mode, à cœur froid, mais coquette, lady Newenden, qui devient corrompue uniquement par ennui, est parfaitement dessinée, et l'on peut en dire autant de la virago qui ressemble à un jockey, et du libertin brutal.

Mistress Smith avait de grands talens pour la

Digitized by Google

satire, mais elle les emploie rarement d'une manière légère et enjouée. Son expérience l'avait malheureusement portée à voir la vie sous ses traits les plus mélancoliques, de sorte que les folies qui offrent aux heureux du siècle un sujet de plaisanterie, avaient été pour elle une source de chagrins et même de détresse. Les caractères dont nous venons de parler, ainsi que d'autres qu'on trouve dans ses ouvrages, sont odieux plutôt que propres à faire rire à leurs dépens; et quant au ministre chasseur, et à d'autres personnages moins fortement dessinés, ils obtiennent le sourire du mépris sans exciter aucun intérêt. L'état embarrassé des affaires de sa famille fit que mistress Smith jugea avec sévérité ceux qui en avaient l'administration, et l'introduction dans ses romans d'un ou deux membres du barreau, — hommes d'affaires, comme elle les appelle — ne dut pas les engager à se féliciter beaucoup d'avoir eu des rapports avec une dame dont la plume était si bien taillée. Les faibles de M. Smith lui-même ne lui échappèrent point. En dépit du droit imposant de la suprématie, nous le reconnaissons dans le bizarre faiseur de projets qui espérait faire fortune en fumant ses terres avec de vieilles perruques. Cette satire peut n'avoir pas toujours été juste, car les dames qui ont la vue perçante, et qui sentent vivement, désirent quelquefois arriver à leur but sans passer par les formes que leur opposent les lois, plutôt que les hommes de loi. Ceux qui ont lu dans le mémoire qui précède, les scènes de provocation et de détresse qui remplirent la plus grande partie de l'existence de mistress Smith, excuseront aisément en elle

Digitized by Google

un excès d'amertume et d'irritabilité. Sa vie littéraire eut aussi ses fléaux particuliers, et elle en dit assez dans un de ses derniers romans pour en faire connaître la nature. Il existe entre une femme auteur et quelques hommes du même métier une correspondance admirable qui démontre l'incertitude et les vexations auxquelles la vie d'un auteur est assujettie.

Le chef-d'œuvre des ouvrages de mistress Smith est, à en juger par nos souvenirs, *le Vieux Château*, principalement la première partie de l'histoire, où la scène se passe dans le vieux château et les environs. La vieille mistress Rayland est sans rivale : c'est une reine Élisabeth dans la vie privée, jalouse de ses dignités et possessions immédiates, et encore plus jalouse du droit de les léguer. Sa lettre à M. Somerive, dans laquelle elle lui intime plutôt qu'elle ne lui exprime son désir de conserver le jeune Orlando au château, tandis qu'elle évite avec tant de soin de se compromettre par aucune expression qui pût annoncer directement ses intentions à son égard, est un chef-d'œuvre de diplomatie, tel qu'aurait pu le composer dans une occasion semblable la fille des Tudors. L'amour des jeunes gens rapprochés si naturellement, l'innocence et la pureté de ce sentiment, le genre de périls dont ils sont environnés, ne peuvent manquer d'intéresser profondément tous ceux qui trouvent quelque attrait dans ce genre particulier de littérature. L'entrevue inattendue avec le contrebandier Jonas, fournit une occasion pour jeter de la variété dans l'histoire par une belle scène de terreur naturelle, tracée de main de maître.

On trouve aussi dans *le Vieux Château* quelques

Digitized by Google

excellens passages descriptifs, mais il est vrai qu'on en trouve de semblables dans tous les ouvrages de mistress Smith; et il est remarquable que la description des côtes de la mer des comtés de Dorset et de Devon, avec lesquelles elle devait être familière, présente à peine des traits plus exacts que celle de la tour située sur un promontoire escarpé de la côte de Caithness qu'elle ne pouvait connaître que par ouï-dire : tant le pouvoir créateur du génie sait s'emparer des matériaux recueillis par lui-même ou par d'autres. On peut remarquer que non-seulement mistress Smith conserve dans ses paysages la vérité et la précision d'un peintre, mais qu'on y trouve quelquefois les marques de ses goûts et de ses études favorites. Elle décrit les plantes et les fleurs sous les noms que leur donne Linné, aussi-bien que sous ceux par lesquels elles sont connues vulgairement; et en parlant des habitans des airs, elle emploie souvent des expressions d'histoire naturelle. On peut observer quelque chose de semblable dans les poèmes de M. Crabbe; mais ni dans ces poèmes, ni dans les romans de mistress Smith, aucun de ces détails n'indique une affectation de pédanterie, reproche qu'on aurait certainement lieu de faire, si ces ornemens scientifiques étaient distribués par une main moins habile.

La partie la plus faible des romans de mistress Smith est sans contredit le plan, ou la narration, qui en général paraît avoir été conçu, comme l'on dit, sans beaucoup d'égards pour la probabilité, et pour l'exactitude de l'ensemble. Ce défaut ne peut s'attribuer au manque d'invention, car lorsque Charlotte Smith en avait le loisir, et qu'elle voulait employer tous ses moyens,

Digitized by Google

elle conduisait son histoire, comme dans *l'Orpheline du Château*, avec une adresse qui défie la critique. Mais la voix inexorable de la nécessité l'appelait trop souvent à ses travaux littéraires, et la forçait à écrire tous les jours pour la presse, sans avoir préalablement arrangé sa composition. De là cette précipitation et la manque de liaison qu'on peut remarquer dans quelques-unes de ses histoires; de là aussi ces exemples où nous voyons le caractère du roman changer tandis qu'il était encore dans l'imagination de l'auteur, et finir par devenir tout différent de ce qu'elle s'était d'abord proposé. Cela peut venir soit de ce qu'elle avait oublié le fil de son histoire, soit de ce qu'à mesure que son ouvrage avançait, elle trouvait plus difficile d'arriver à un dénoûment satisfaisant, qu'elle ne l'avait espéré d'abord en concevant le plan. Cet abandon du fil d'un récit est sans contredit une imperfection; car parmi les différens genres de mérite que peut avoir un roman, il en est peu qu'on puisse préférer à l'intérêt et à la conduite de l'histoire. Mais ce mérite, quelque grand qu'il soit, n'a jamais été considéré comme indispensable dans un ouvrage de fiction. Au contraire, dans un grand nombre des meilleurs modèles de ce genre de composition, comme, par exemple, *Gil Blas*, *Pérégrine Pickle*, *Roderick Random*, et plusieurs autres de la première classe, l'auteur n'a fait nul effort pour mériter les éloges qui sont dus à un système d'aventures bien suivies, dans lequel les volumes qui succèdent au premier, comme les mois d'été qui amènent à leur maturité les fleurs et les fruits que le printemps a vus naître, conduisent lentement l'histoire à un dénoûment bien pré-

Digitized by Google

paré, comme l'automne recueille les produits de l'année. Au contraire, les aventures, quelque plaisir qu'elles fassent en elles-mêmes, ne sont que

« Des perles orientales enfilées au hasard. »

Elles n'ont entre elles d'autre liaison que d'être arrivées au même individu, et pendant le cours de la vie d'un homme. En un mot, quelle que puisse être l'opinion des critiques plus sévères, nous craignons que la plupart de ceux qui travaillent dans cette partie du champ de la littérature, ne finissent par demander avec Bayes : « A quoi sert le plan, si ce n'est à amener de belles choses ? » et véritablement, si les belles choses méritent réellement ce nom, nous pensons qu'il y a du pédantisme à critiquer les ouvrages où elles se trouvent, uniquement parce qu'il manque à ces productions du génie l'ornement additionnel d'une régularité de conception conduisant l'histoire avec habileté vers son dénoûment, ce que nous pouvons proclamer un des plus rares efforts de l'art.

Les caractères de mistress Smith sont conçus avec force et avec vérité, quoique nous ne nous en rappelions aucun qui porte le cachet de l'originalité; et dans le fait, la tentative d'en introduire de semblables, à moins que l'auteur ne soit doué d'une grande puissance d'invention, paraît devoir produire des monstres, plutôt que des modèles de composition. Mistress Smith est généralement heureuse à leur prêter le langage qui convient à leur situation dans le monde, et l'on trouve peu de conversations qui soient amusantes, et qui en même temps approchent autant de la vérité. Le ton variable de la haute société à la

Digitized by Google

mode ne se copie pas aisément, et ce ne doit pas être peut-être une cause de regret, vu le soin qu'on prend dans ces régions élevées, de dépouiller la conversation de tout ce qui approche de l'emphase de la passion et même d'un intérêt sérieux. Mais les ouvrages de mistress Smith présentent d'heureux modèles de toute autre espèce de dialogue, et ses portraits d'étrangers ne sont pas moins frappans que ceux des Anglais, ce dont elle est redevable au long séjour qu'elle a fait sur le continent.

Les romans de mistress Smith ont encore une autre qualité qui peut passer pour un mérite ou pour un défaut suivant les caractères différens des lecteurs, ou suivant que le même lecteur se trouve dans des dispositions différentes. Nous voulons parler du ton général de mélancolie qui règne dans tous ses ouvrages, et dont quiconque a lu le mémoire qui précède, ne peut être embarrassé pour expliquer la cause. Il est vrai que tous les romans se terminent par un dénoûment heureux, et elle a épargné à ses lecteurs, qui trouvent probablement dans leurs propres affaires assez de motifs d'inquiétudes et de chagrins, le désagrément additionnel d'avoir perdu leurs heures de loisir à se rendre l'esprit encore plus triste et plus sombre qu'auparavant par la catastrophe fatale d'une histoire qu'ils n'avaient prise que pour s'amuser. L'horizon, quoique uniformément nuageux pendant tout le cours de la narration de mistress Smith, s'éclaircit quand elle arrive vers la fin, et embellit la scène quand on est sur le point de la quitter. Cependant il n'en est pas moins vrai qu'on voudrait voir de temps en temps quelques rayons de soleil animer le paysage pen-

Digitized by Google

dant le cours de l'histoire, et de pareils instans sont très-rares, de sorte que nous pouvons à peine échapper à l'influence générale de la mélancolie, par l'assurance que nos héros favoris sont enfin mariés et heureux. Le dénoûment satisfaisant et précipité semble si peu d'accord avec les persécutions constantes de la fortune dans tout le cours de l'histoire, qu'on ne peut s'empêcher de craindre que l'adversité n'ait pas encore épuisé sa coupe, et qu'elle n'ait pour eux d'autres infortunes en réserve, après que l'auteur a tiré le rideau sur leur sort. Ceux qui ont peu de chagrins personnels, comme le dit Coleridge avec élégance (1), aiment les histoires qui font naître en eux un sentiment auquel ils ont peu d'occasions de se livrer, tandis que d'autres, harassés par les chagrins véritables de la vie, préfèrent celles qui peuvent les distraire du souvenir de leurs afflictions. Mais n'importe qu'on soit d'un caractère gai ou triste, chacun doit regretter que le ton de mélancolie qui règne dans les ouvrages de mistress Smith n'ait que trop pris sa source dans les circonstances où se trouvait cette dame aimable, et dans les sensations qu'elle éprouvait. A la vérité mistress Dorset nous assure que le caractère naturel de sa sœur était vif et enjoué; mais on doit prendre en considération que les ouvrages dont elle était obligée, souvent à contre-cœur, de s'occuper, étaient rarement entrepris par suite d'un choix libre. Rien n'attriste autant le cœur que ce genre de travail littéraire qui dépend de l'imagination, quand on s'y livre à regret et

(1) Mon espérance, ma joie, ma Geneviève a peu de chagrins personnels ; elle ne m'en aime que mieux quand je lui chante des chansons qui font verser des larmes. »

L'Amour.

parce qu'on y est en quelque sorte contraint. Le galérien peut chanter dans les instans où il ne sent pas le poids de ses fers, mais il lui faudrait une égalité d'âme peu commune pour qu'il se décidât à le faire quand il est enchaîné à la rame. S'il est une corvée d'esprit comparable au travail pénible de l'esclave, c'est le travail qu'exigent les compositions littéraires quand le cœur n'est pas à l'unisson avec la tête qui s'en occupe. Ajoutez à la tâche du malheureux auteur la maladie, le chagrin, les revers de fortune, et la besogne du serf devient légère en comparaison.

Avant de terminer une faible tentative pour nous acquitter de la dette que nous ont fait contracter les ouvrages de mistress Smith, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer le grand nombre de femmes douées de talens supérieurs, qui se sont distinguées dans cette branche de la littérature, depuis le temps où nous avons commencé à lire des romans. Parmi celles qui vivent encore, indépendamment des talens du premier ordre de madame d'Arblay (1), de Marie Edgeworth, de l'auteur des romans intitulés *le Mariage* et *l'Héritage*, et de mistress Opie, notre mémoire nous rappelle les noms de miss Austin, qui a tracé un tableau si fidèle des mœurs anglaises, et de la société de la classe moyenne, c'est-à-dire de celle qui s'élève au-dessus du peuple; de mistress Radcliffe, de miss Reeve, et d'autres à qui nous nous sommes efforcés de rendre justice dans ces feuilles. Nous avons aussi à remercier mistress Inchbald, l'auteur de *Frankenstein*, mistress Bennett, et plusieurs autres femmes de talent, de l'amusement que leurs

(1) Plus connue sous le nom de mistress Burney, auteur de *Cécilia*, *Évelina*, etc.

Digitized by Google

ouvrages nous ont procuré ; et nous devons ajouter que nous croyons qu'il serait impossible d'opposer à ces noms un pareil nombre de compétiteurs du sexe masculin ayant paru dans la lice pendant le même espace de temps. Ce fait est digne de remarque : mais faut-il l'attribuer au simple hasard ? ou les nuances moins marquées et plus fugitives de la société moderne sont-elles peintes plus heureusement par le pinceau plus délicat d'une femme ? ou enfin, notre délicatesse actuelle ayant banni les traits hardis et quelquefois grossiers qui étaient permis aux anciens romanciers, la rivalité est-elle devenue plus facile aux femmes auteurs ? C'est une question qui nous mènerait fort loin, et que par conséquent nous n'entreprendrons pas de discuter en ce moment.

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

DANIEL DE FOE. (1)

PEUT-ÊTRE dans la littérature anglaise il n'est aucun ouvrage, soit instructif, soit amusant, qui ait été plus généralement lu et admiré que *la Vie et les Aventures de Robinson Crusoé*. Il est difficile de dire en quoi consiste le charme qui a fasciné ainsi l'imagination de toutes les classes de lecteurs dans cet ouvrage, un des premiers qui aient éveillé leur attention et intéressé leur jeunesse. Même à un âge plus mûr, on sent que Robinson Crusoé rappelle encore ces sensations particulières à cette époque de la vie où tout est nouveau, où tout embellit pour nous l'avenir, et où nous sont données ces visions que l'expérience ne tend ensuite qu'à couvrir d'un voile sombre.

Cet ouvrage parut pour la première fois en

(1) La partie biographique de cette notice est due à feu John Ballantyne, libraire d'Édimbourg, que son esprit, ses talens agréables et son caractère obligeant feront long-temps regretter par ses amis.

Digitized by Google

avril 1719, et, comme on peut le supposer, son succès date de cette époque. C'est une singulière circonstance que Daniel de Foe, après une vie passée dans les embarras politiques, dans les dangers et dans les prisons, se soit occupé, sur le déclin de ses jours, à composer un ouvrage du genre de celui dont nous parlons, à moins qu'on ne veuille supposer que son esprit fatigué du monde se soit détourné avec dégoût de la société et de ses institutions, et ait trouvé quelque consolation à peindre la situation de son héros. Quoi qu'il en soit, le monde est à jamais redevable à la mémoire de De Foe d'un ouvrage dans lequel les voies de la Providence sont démontrées d'une manière si simple et si agréable, et qui donne tant de leçons morales sous le voile d'une fiction intéressante.

Daniel De Foe naquit à Londres en 1663. Son père, Jacques Foe, était boucher dans la paroisse de Saint-Giles; on a fait bien des conjectures, dont nous ne fatiguerons pas nos lecteurs, sur l'addition que Daniel fit lui-même de la particule *De* à son nom de famille. Nous sommes tentés de croire avec un critique que Daniel, rougissant de la bassesse de son origine, trouva que le *De* qu'il ajoutait à son nom avait un son qui lui donnait une dignité normande. Sa famille et lui-même étaient non-conformistes, mais il paraît que ses principes n'étaient pas aussi stricts que sa secte l'exigeait; car, dans la préface de son ouvrage intitulé *More Reformation*, il se plaint que quelques non-conformistes lui aient reproché d'avoir dit que le gibet et les galères devaient être le châtiment de ceux qui fréquentaient les conventicules, « oubliant qu'en ce cas

je dois vouloir y conduire avec moi mon père, ma femme et six enfans innocens. »

De Foe reçut une éducation assez bornée. Son père le plaça à l'âge de douze ans dans un pensionnat de non-conformistes à Newington Green, tenu alors par M. Morton. Il y resta quatre ans, et il paraît que ce fut toute l'éducation qu'il reçut jamais. Voyant qu'il avait peu de goût pour son état, son père le plaça dans quelque commerce : mais de quelle nature, c'est ce que nous ne pouvons savoir, De Foe, lui-même étant très-réservé à ce sujet. Lorsque Tutchin (1) l'accusa d'avoir été élevé comme apprenti d'un marchand bonnetier, il affirma (mai 1705), « qu'il n'avait jamais été bonnetier ni apprenti, » mais il convint « qu'il avait été commerçant (2). »

Au surplus le commerce n'avait occupé qu'un bien court espace de sa jeunesse; car en 1685, dans sa vingt-deuxième année, il prit les armes pour le duc de Monmouth. Lorsque le parti du duc de Monmouth fut anéanti, Daniel eut la bonne fortune d'échapper au milieu de la foule de plus grands coupables; mais à un âge plus avancé, et quand il n'était plus dangereux d'avouer ses opinions, il se vanta beaucoup de ses exploits, dans son *Appel à l'honneur et à la justice, étant un compte fidèle de sa conduite dans les affaires publiques.*

Trois ans après (1688), De Foe fut admis aux droits et libertés de la Cité de Londres. Il

(1) Éditeur de *l'Observateur*, et adversaire constant de De Foe, tant en politique qu'en littérature. (*Note de l'Auteur.*)

(2) « Peut-être sa conscience se pardonna-t-elle la fausseté évidente de cette assertion, en se disant que quoiqu'il vendît des marchandises de bonneterie, il ne les fabriquait pas. » (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

avait toujours été ferme partisan de la révolution, et il eut alors la satisfaction d'être témoin de ce grand événement. Oldmixon dit (tom. 2ᵉ de ses œuvres, pag. 276) qu'à une fête que donna le lord-maire de Londres au roi Guillaume, le 26 octobre 1689, De Foe parut bien monté et richement équipé, parmi les cavaliers commandés par lord Peterborough, qui escortèrent le roi et la reine depuis Whitehall jusqu'à Mansion-House (1). Cependant tous les talens d'équitation de Daniel, unis à la constance avec laquelle il consacra sa plume à la cause de Guillaume, ne purent attirer sur lui l'attention de ce monarque, d'ailleurs si froid; et notre auteur fut obligé de se contenter d'exercer l'humble profession de marchand bonnetier dans Freeman's Yard, Cornhill; réfléchissant prudemment que, si la cour pouvait se passer de traités politiques, la nation ne pouvait se passer de bas.

Mais la mauvaise fortune accompagne volontiers les hommes de génie qui, pour cultiver leurs talens supérieurs, négligent ce sens commun si nécessaire pour qu'on puisse s'acquitter honorablement de la besogne journalière de ce monde. Les affaires de De Foe allèrent de mal en pis. Les heures qu'il aurait dû consacrer à sa boutique, il les passait dans une société pour la culture des belles-lettres; et en 1692, il fut obligé de se cacher pour éviter les poursuites de ses créanciers. Un d'entre eux, qui avait moins de considération pour les belles-lettres, et plus d'irritabilité que les autres, fut sur le point de le faire déclarer en banqueroute; mais un compromis

(1) Whitehall était alors le palais habité par les rois d'Angleterre. Mansion-House est l'hôtel-de-ville, la maison commune. — Ed.

Digitized by Google

fut accepté, heureusement pour notre auteur, à la demande de ceux à qui il devait le plus; il paya ponctuellement ce qu'il était convenu de donner; et quelques-uns de ses créanciers envers lesquels il s'était libéré de cette manière, étant ensuite tombés eux-mêmes dans la détresse, il alla les voir, et leur paya intégralement tout ce qu'il leur avait dû. Il s'occupa ensuite à fabriquer des tuiles sur les bords de la Tamise, près de Tilbury, mais avec peu de succès; car on fit sur lui ce sarcasme, qu'il ne demandait pas, comme les Égyptiens, des briques sans paille, mais qu'il en demandait, comme les juifs, sans payer ses ouvriers. Outre sa tuilerie, notre auteur, stimulé par un esprit actif et des embarras pécuniaires, imagina plusieurs autres entreprises, ou, comme il les appelait lui-même, des projets : il écrivit sur les monnaies anglaises; il projeta des banques pour chaque comté d'Angleterre, et des factoreries pour les marchandises. Il fit imprimer, non sans songer à ce qui lui était arrivé sans doute, une proposition de nommer une commission pour faire une enquête sur les biens des banqueroutiers. Il imagina un bureau de pensions pour le soulagement des pauvres; et il finit par publier un long essai sur les projets eux-mêmes.

Vers cette époque (1695), les efforts infatigables de Daniel De Foe lui valurent une légère faveur de la cour, et il fut nommé teneur des comptes des commissaires chargés de la recette des droits sur le verre. Mais sa mauvaise fortune ordinaire le poursuivit encore en cette occasion; la suppression de cette taxe en 1699, lui ayant fait perdre sa place.

Digitized by Google

Le soleil de la faveur royale se leva enfin pour De Foe. « Vers la fin de 1699, » dit-il lui-même, » un nommé Tutchin publia un horrible pamphlet, écrit en fort mauvais vers, et intitulé *les Étrangers*. L'auteur y faisait une attaque personnelle contre le roi, et ensuite contre la nation hollandaise; et après avoir reproché à Sa Majesté des crimes auxquels ses ennemis les plus acharnés n'auraient pu songer sans horreur, il conclut en lui donnant le nom odieux d'Étranger. La lecture de cet ouvrage me mit en fureur, et fut l'occasion d'une bagatelle dont je n'aurais jamais espéré le succès. »

La bagatelle dont De Foe parle ici, était son *Véritable Anglais*, satire en vers contre *les Étrangers*, ou *la défense du roi Guillaume et des Hollandais*. Il s'en vendit un grand nombre d'exemplaires, au grand profit de l'auteur. Le roi lui accorda même l'honneur d'une entrevue personnelle, ce qui le rendit le partisan prononcé de la cour. Dans cette satire, De Foe reprochait aux Torys anglais leurs injustes préjugés contre *les étrangers*, d'autant plus que c'est par le mélange d'un grand nombre de nations différentes que s'est formée la masse qu'on appelle aujourd'hui le peuple anglais. Les vers en étaient durs et sans harmonie, car De Foe paraît n'avoir jamais eu d'oreille pour la mélodie du langage, soit en prose, soit en vers. Mais quoiqu'il lui manquât le vers sonore et la divine énergie de Dryden, il avait souvent des expressions mâles, et des pensées heureusement tournées qui n'auraient pas été indignes de l'auteur d'*Absalon et Achitophel*. Au total, son style paraît plutôt formé sur celui de Hall, d'Oldham, et des anciens auteurs satiriques. Les premiers vers sont bien connus :

Digitized by Google

« Partout où Dieu érige une maison de prière, le diable y construit toujours une chapelle ; et si l'on examine les choses de près, on verra que le dernier a l'auditoire le plus nombreux. »

Le premier ouvrage que publia De Foe après *le Véritable Anglais*, fut, *le Pouvoir originaire du corps collectif du peuple anglais examiné et démontré*. Il fut suivi d'un pamphlet intitulé *Argument pour prouver qu'une armée permanente du consentement du Parlement, n'a rien d'incompatible avec un gouvernement libre*. Mais comme nous n'avons pas dessein de suivre De Foe dans sa carrière politique, et que nous ne voulons parler que de ceux de ses ouvrages qui, par leurs conséquences, influèrent matériellement sur sa situation et sur ses affaires, nous passerons à la mort du souverain, son protecteur, qui eut lieu le 8 mars 1702.

L'avénement d'Anne au trône y ayant rétabli la race des Stuarts, qui avaient vu particulièrement de mauvais œil la politique et la conduite de De Foe, notre auteur fut bientôt réduit, comme il l'avait déjà été, à vivre du produit de son esprit. Il est peut-être heureux pour le monde qu'il y ait tant de vérité dans le cri universel qui s'élève contre la manière dont on néglige les auteurs pendant leur vie ; car il semble que le génie soit toujours accompagné d'une certaine nonchalance, et que la nécessité puisse seule lui donner de l'activité. Si Guillaume avait vécu, il est probable que le monde n'aurait jamais eu le plaisir de lire *les Aventures de Robinson Crusoé*.

Nous ne pouvons savoir si De Foe trouvait que la politique était le produit de la presse qui se vendait le mieux ; ou s'il se disait comme Macbeth :

Digitized by Google

« Je me suis tellement avancé, que si je ne voulais pas aller plus loin, retourner sur mes pas serait pire que de continuer à marcher en avant. »

ce qui est certain, c'est qu'il se hasarda à réimprimer son ouvrage intitulé : *Le plus court chemin avec les Non-Conformistes*, et à publier plusieurs autres pamphlets que la chambre des Communes regarda comme des libelles; et le 25 février 1702-3, une plainte ayant été faite à la chambre contre un ouvrage intitulé : *Le plus court chemin avec les Non-Conformistes*, et les pages 11, 18 et 25 en ayant été lues, elle prit une résolution portant « qu'attendu que cet ouvrage était rempli de réflexions fausses et scandaleuses contre le Parlement, et tendant à exciter la sédition, il serait brûlé par la main du bourreau dans New-Palace-Yard. »

Tous les péchés politiques de notre malheureux auteur furent alors rassemblés contre lui : il avait été le favori et le panégyriste de Guillaume; il avait combattu pour Monmouth contre Jacques; il avait justifié la révolution et défendu les droits du peuple; il avait raillé, insulté et offensé tous les Torys, meneurs de la chambre des Communes; et après tout cela, il ne pouvait rester en repos; il fallait qu'il donnât de nouvelles éditions de ses ouvrages les plus offensans !

Ainsi accablé par un pouvoir irrésistible, De Foe fut obligé de se cacher, et nous sommes redevables d'une description exacte de sa personne à une circonstance très-désagréable. Les secrétaires d'état, en janvier 1703, firent publier une proclamation dans les termes suivans :

Digitized by Google

« Saint-James, 10 Janvier 1702—3.

« Attendu que Daniel de Foe, autrement dit De Fooe, est accusé d'avoir écrit un pamphlet scandaleux et séditieux intitulé, *Le plus court chemin avec les Non-Conformistes*. C'est un homme de moyenne taille, maigre, âgé d'environ quarante ans, ayant le teint brun et les cheveux d'un brun foncé, mais portant une perruque; ayant le nez aquilin, le menton pointu, les yeux gris, et un gros poireau près de la bouche, né à Londres, ayant été bien des années marchand bonnetier dans Freeman'sYard, Cornhill, et maintenant propriétaire de la tuilerie près de Tilbury-Fort, comté d'Essex. Quiconque découvrira ledit Daniel de Foe à un des principaux secrétaires d'état, ou des juges de paix de Sa Majesté, de manière qu'il puisse être arrêté, recevra une récompense de cinquante livres, dont Sa Majesté a ordonné que le paiement fût fait à l'instant même de cette découverte. »

Il fut bientôt après arrêté, et condamné à une amende, au pilori et à l'emprisonnement. « Ce fut ainsi, » dit-il, « que je fus ruiné une seconde fois; car je perdis par cette affaire plus de 3,500 livres sterling. »

Tandis qu'il était détenu à Newgate, il s'occupa à revoir un recueil de ses ouvrages, pour en préparer l'impression, qui eut lieu dans le cours de la même année; et il s'amusa même à composer une ode au pilori, dont il avait si récemment fait la connaissance bien malgré lui. De là les vers insultans de Pope, qui classent De Foe avec le Tory son rival,

Digitized by Google

« En haut on voyait De Foe sans oreille et sans honte, et en bas Tutchin, venant d'être battu de verges (1). »

Son hymne au pilori, en vers iambes durs et raboteux, renferme comme *le véritable Anglais*, et l'on peut dire comme toutes les poésies de De Foe, un fonds considérable de satire mâle; et nous nous trompons fort si, dans les vers qui suivent, l'auteur ne rejette pas avec succès sur ceux qui l'avaient poursuivi en justice la honte au moins du châtiment auquel ils l'avaient fait condamner. On y remarque la veine sinon l'éloquence de l'ancien et brave Cavalier Lovelace.

« Des murs de pierre ne font pas une prison; des barres de fer ne font pas une cage, l'esprit tranquille et innocent n'y voit qu'un ermitage. »

L'hymne de De Foe commence ainsi :

« Salut! machine hiéroglyhique d'état, condamnée à punir l'imagination; tu ne peux faire subir aucune peine à des hommes qui sont hommes, ils dédaignent ton insignifiance. Le mépris, cette fausse et nouvelle expression pour la honte, est un mot vide de sens quand il ne tombe pas sur le crime. — C'est une ombre pour amuser le genre humain, mais qui n'effraie jamais l'esprit sage ou résolu. La vertu s'inquiète peu du mépris des hommes, et les calomnies sont l'ornement de l'innocence.

« Élevé sur ton siége d'apparat, quelle est la perspective de l'avenir? Combien les voies impénétrables de la Providence diffèrent de nos vues rétrécies! De là les erreurs de la ville : les fripons font leurs affaires pendant que les fous rêvent. »

De Foe ne se contenta pas d'avoir choisi pour ses iambes ce sujet désagréable, il écrivit ensuite une hymne à la potence.

Mais le principal objet dont il s'occupa fut le projet de *la Revue*. Cet ouvrage périodique commença à paraître in-4° le 19 février 1704, et

(1) *Dunciade*, liv. II. Ces vers font partie de la description d'une tapisserie donnée par la Sottise — Tr.

Digitized by Google

continua, à raison de deux numéros par semaine, jusqu'en mars 1705. A cette époque il en donna un troisième numéro chaque semaine, et l'ouvrage parut ainsi les mardis, jeudis et samedis, jusqu'en mai 1713 : il compose neuf gros volumes, écrits en entier par de Foe. Il y donne les nouvelles étrangères et domestiques; il y traite de politique et de commerce; mais prévoyant que cet ouvrage n'obtiendrait de la vogue qu'autant qu'il serait amusant, il y discute, sous le titre de *Club de la médisance*, divers autres sujets, comme l'amour, le mariage, la poésie, la langue, ainsi que les goûts et les habitudes qui prévalaient alors. Cette occupation ne suffisait pas à son esprit actif. Tandis qu'il était encore à Newgate (1704), il publia *la Tempête*, ou un recueil des incidens les plus remarquables qui arrivèrent dans la tempête du 26 novembre 1703. Cet ouvrage n'était pas seulement un aride détail de désastres, De Foe, avec son heureuse sagacité, ayant saisi cette occasion pour inculquer à ses lecteurs les vérités de la religion et le pouvoir suprême de la Providence (1).

(1) On trouve dans les mémoires du temps les détails suivans de ce terrible fléau :

« 26 *novembre*. — Vers minuit commença la plus terrible tempête qu'on ait jamais éprouvée en Angleterre, le vent étant à l'ouest-sud-ouest, et accompagné d'éclairs. Il découvrit les toits d'un grand nombre de maisons et d'églises, renversa les flèches de plusieurs clochers, et beaucoup de cheminées ; il déracina une multitude d'arbres : Les plombs qui couvraient quelques églises furent roulés comme des feuilles de parchemin, et nombre de navires, barges et barques, coulèrent à fond sur la Tamise. Mais la marine royale souffrit le plus grand dommage, parce qu'elle venait seulement d'arriver du détroit. Quatre vaisseaux de troisième rang, un de second, quatre de quatrième, et beaucoup d'autres de moindre force, furent jetés sur les côtes d'Angleterre, et plus de quinze cents marins périrent, sans compter ceux qui se trouvaient sur des

Digitized by Google

Vers la fin de 1704, tandis que De Foe, comme il nous le dit lui-même, était à Newgate, ruiné, sans amis, et sans espoir d'en sortir, sir Robert Harley, alors secrétaire d'état, qu'il ne connaissait pas personnellement jusqu'alors, lui envoya un message verbal pour lui demander « ce qu'il pouvait faire pour lui. » Notre auteur lui fit sans doute une réponse convenable. En conséquence, sir Robert saisit une occasion pour faire des représentations à la reine sur sa malheureuse situation, et sur ce qu'il souffrait sans l'avoir mérité. Anne ne consentit pourtant pas sur-le-champ à sa mise en liberté; mais elle se fit donner des détails sur la position de sa famille, et envoya à sa femme, par lord Godolphin, une somme considérable. Elle se servit ensuite du même canal pour lui faire passer à lui-même une somme suffisante pour payer l'amende à laquelle il avait été condamné, avec tous les frais, et l'attacha ainsi pour jamais à ses intérêts. Il sortit de Newgate à la fin de 1704, et se retira sur-le-champ près de sa famille à Saint-Edmund's bury. On ne lui permit pourtant pas de goûter le repos qu'il cherchait. Les libraires, les nouvellistes, les beaux esprits firent circuler partout le bruit qu'il s'était soustrait à la justice, au détriment de ceux qui l'avaient cautionné. Il méprisa leur méchanceté et reprit

bâtimens marchands. On calcula à un million sterling la perte que fit la ville de Londres seule. Celle de Bristol perdit environ deux cent mille livres. Le contre-amiral Beaumont fut du nombre de ceux qui furent noyés.

« D'après cette calamité, la chambre des Communes présenta une adresse à Sa Majesté pour la prier de faire réparer les vaisseaux de la marine royale, et d'en faire construire d'autres, et d'accorder quelques secours aux familles des marins qui avaient péri dans cette tempête, demandes auxquelles Sa Majesté fit droit. »

(*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

ses travaux littéraires, dont les premiers fruits furent un *Hymne à la Victoire*, et une *Double bienvenue au duc de Marlborough*, général dont les glorieux exploits lui avaient fourni les sujets de ces deux ouvrages.

Notre auteur continua alors, pendant plusieurs années à rédiger sa *Revue* et à composer des pamphlets politiques; et pendant ce temps il fut exposé à bien des inquiétudes, et souvent même à des dangers. Mais il fut soutenu par le sentiment intime de sa situation comme citoyen anglais libre, et jouissant des droits de la Cité de Londres; joignant à ces titres un degré considérable de courage personnel et de résolution, il sut faire face aux manœuvres de ses ennemis, et vint à bout de les déjouer. On aura de la peine à croire aujourd'hui que, lors d'un voyage d'affaires qu'il fit dans les parties occidentales de l'Angleterre, on forma le projet de s'emparer de sa personne et de l'envoyer à l'armée comme soldat; que les juges de paix de ces comtés, dans l'ardeur de leur esprit de parti, résolurent de le faire arrêter comme vagabond; et que, pendant son absence, on commença des poursuites contre lui pour des dettes qui n'existaient pas. Cependant De Foe a affirmé toutes ces circonstances dans sa *Revue*, et nous n'avons pas appris qu'on ait jamais cherché à jeter des doutes sur sa véracité à cet égard.

Vers cette époque (1706) il se présenta une place à laquelle les talens de notre auteur convenaient particulièrement. Le cabinet de la reine Anne avait besoin de quelqu'un qui eût des connaissances générales en commerce, de l'habileté et des manières insinuantes, pour l'envoyer en Écosse, dans le dessein de faire passer la grande

Digitized by Google

mesure de l'Union. Lord Godolphin résolut d'employer De Foe à cette mission. Il le présenta donc à la reine, qui le reçut avec bonté; et quelques jours après il partit pour Édimbourg. La nature particulière de ses instructions n'a jamais été rendue publique; mais en arrivant à Édimbourg, en octobre 1706, De Foe fut reconnu comme un personnage presque diplomatique. Nous sommes obligés de renvoyer nos lecteurs à son *Histoire de l'Union* pour les détails variés et intéressans de cette mission, attendu qu'ils occuperaient plus de place que nous ne pouvons leur en donner dans cette notice biographique.

De Foe ne paraît pas avoir gagné les bonnes grâces des Écossais, quoique pendant son séjour en Écosse il eût publié en l'honneur de cette nation un poème intitulé *Caledonia*. Il parle de plusieurs dangers imminens auxquels il échappa « par sa propre prudence et par la permission de Dieu. » Il n'est pas étonnant que lorsque presque toute la nation était décidément prononcée contre l'Union, un homme comme De Foe, envoyé en ce pays pour favoriser cette mesure par tous les moyens possibles, directs et indirects, ait été vu de mauvais œil et même exposé à être assassiné. L'acte d'Union fut passé par le parlement d'Écosse en janvier 1707, et De Foe retourna à Londres en février suivant, pour écrire l'histoire de ce grand traité entre les deux nations. On croit que la reine Anne récompensa ses services par une pension.

Pendant les troubles qui eurent lieu jusqu'à la fin de la guerre par le traité d'Utrecht, De Foe, rendu plus sage par l'expérience, vécut tranquillement à Newington, continuant à pu-

Digitized by Google

blier sa *Revue*. En s'acquittant de cette tâche il rencontra pourtant des obstacles qu'il surmonta, et il essuya des reproches auxquels il riposta ; mais après les changemens politiques qui firent sortir du ministère son premier protecteur sir Robert Harley, et ensuite lord Godolphin, le secours pécuniaire qu'il recevait de la trésorerie paraît avoir cessé, et il fut obligé de se remettre à écrire sur divers sujets pour pourvoir à ses besoins. L'agitation politique du temps lui fournit des sujets; mais malheureusement pour De Foe les torys et les jacobites, à cette époque, étaient des hommes qui prenaient tellement les choses au pied de la lettre, qu'ils n'entendaient pas raillerie, et il fut arrêté et conduit dans son ancien gîte pour quelques sarcasmes qui n'étaient évidemment que de l'ironie.

Les écrits pour lesquels il fut poursuivi étaient au nombre de deux : *Que faire si le Prétendant arrivait ?* et *Que faire si la reine venait à mourir ?* « Il est bien évident, dit De Foe, que les titres de ces ouvrages sont des plaisanteries, afin de les placer dans les mains de ceux qui avaient été trompés par les jacobites. » Cette explication ne fut pas jugée suffisante; il fut mis en jugement, déclaré coupable, condamné à une amende de huit cents livres sterling, et mis en prison à Newgate. Il fut alors obligé de renoncer à publier sa *Revue ;* et il est assez singulier qu'il ait abandonné cet ouvrage tandis qu'il était à Newgate, où il en avait conçu la première idée neuf ans auparavant.

Après être resté en prison quelques mois, il en sortit par ordre de la reine en novembre 1713.

Quoique sa mise en liberté prouvât que l'innocence de ses intentions était admise, sinon re-

Digitized by Google

connue, on ne fit rien pour lui, et la mort de la reine, qui arriva bientôt après (en juillet 1714), le laissa sans défense contre les attaques de ses ennemis. « Dès que la reine fut morte, dit-il, et que le roi, comme de droit, eut été proclamé, la rage de mes ennemis s'accrut à un tel point, qu'il m'est impossible d'exprimer les menaces qu'ils me firent ; et quoique je n'aie rien écrit depuis la mort de la reine, on m'attribue un grand nombre d'ouvrages, et j'ai à souffrir les insultes de ceux qui y répondent. » Ce fut l'époque la plus malheureuse de sa vie : il avait perdu sa place, quelle qu'elle fût ; il avait été obligé de renoncer à sa *Revue;* tout ce qu'il se hasardait à publier était reçu avec méfiance, et il était attaqué de toutes parts par une faction qui l'accablait d'injures. Des souffrances si peu méritées influèrent bientôt sur sa santé, mais la force de son esprit lui restait, et il résolut de prouver l'innocence de sa conduite, et de rendre tout son éclat à sa réputation ternie. Ce fut dans cette vue qu'il publia en 1715 un *Appel à l'honneur et à la justice même de ses plus cruels ennemis, étant un compte fidèle de sa conduite dans les affaires publiques.* Cet ouvrage contient une défense longue et détaillée de sa conduite politique, et un exposé touchant de toutes ses souffrances. Mais ce travail avait été trop pénible pour lui. Quand il passa en revue ce qu'il avait fait, et la manière dont il en avait été récompensé; ce qu'il avait mérité, et les tourmens qu'il avait endurés; son esprit ardent ne put supporter ce tableau, et il fut frappé d'une attaque d'apo-

plexie avant d'avoir pu terminer son ouvrage. Ses amis le firent pourtant imprimer, et le produit de la vente paraît avoir été la seule source qui lui fournit des moyens d'existence.

A cette époque se termina la carrière politique de De Foe. Il recouvra la santé, mais son esprit avait changé de direction; et ce fut alors que l'histoire de Selkirk lui suggéra pour la première fois l'idée de *Robinson Crusoé*. Quelques personnes ont pensé que l'idée de cet ouvrage n'appartenant pas originairement à De Foe, cette circonstance diminuait son mérite; mais réellement l'histoire de Selkirk, qui avait été publiée quelques années auparavant dans le *Voyage autour du monde de Woodes Rogers*, paraît avoir fourni à notre auteur si peu de matériaux, à l'exception de l'idée d'un homme demeurant dans une île déserte, qu'il semble peu important qu'il ait conçu le plan de son ouvrage d'après cette histoire ou quelque autre semblable, car il en courait alors plusieurs. Pour mettre nos lecteurs en état de juger combien peu De Foe a été aidé par la relation de Selkirk, nous l'avons extraite en entier du Voyage de Woodes Rogers, et nous l'avons jointe à cet article (1).

La vente de *Robinson Crusoé* fut, comme nous l'avons déjà dit, rapide et considérable, et le profit qu'en retira De Foe y fut proportionné. Cet ouvrage fut attaqué de toutes parts par ses anciens adversaires, dont les travaux littéraires sont depuis long-temps tombés tranquillement, comme leurs auteurs, dans un oubli bien mérité; mais De Foe ayant pour lui le public, défia toute leur

(1) Voyez l'Appendix, n°. 1, page 377.

méchanceté, et publia la même année un second volume avec autant de succès. Ainsi

« Sa barque bien assurée, marchait toutes voiles déployées, et favorisée par le vent; »

mais excité par l'espoir d'un nouveau profit, et regardant comme inépuisable le sujet de Robinson Crusoé, il publia bientôt après une nouvelle suite intitulée : *Sérieuses réflexions de Robinson Crusoé pendant sa vie, avec sa vision du monde angélique.* Ces réflexions et cette vision furent bien accueillies dans le temps, quoiqu'elles ne soient pas aussi recherchées aujourd'hui.

Avec ce retour de bonne fortune la santé de notre auteur se rétablit, et son esprit reprit sa vigueur. Il publia en 1720 *la Vie et les pirateries du capitaine Singleton*, et trouvant, à ce qu'il paraît, moins dangereux et plus profitable d'amuser le public que de le réformer, il suivit ce système avec peu de variation pendant tout le reste de sa vie.

Ceux de ses ouvrages qui obtinrent tous un degré considérable de succès, quoique sans arriver à la même vogue que *Robinson Crusoé*, furent : *le Philosophe muet*, l'*Histoire de Duncan Campbell*, la *Vie remarquable du colonel Jack*, *l'Heureuse maîtresse*, et un *Nouveau voyage autour du monde.*

Il mourut en 1731, à l'âge de soixante-huit ans, dans Cripplegate à Londres, laissant une veuve et une famille nombreuse dans une honnête aisance.

Que De Foe fût un homme doué d'une intelligence forte et d'une vive imagination, c'est ce que prouvent ses ouvrages ; qu'il eût un caractère ardent, un courage résolu, un esprit d'entreprise infatigable, c'est ce qui est démontré par les

divers incidens de sa carrière agitée ; et quoi qu'on puisse penser de cette humeur inconstante et inconsidérée qui opposa si souvent des obstacles à son avancement dans le monde, on ne trouve aucun motif pour lui refuser le mérite d'avoir été aussi intègre, aussi sincère, aussi conséquent avec lui-même, — pour ne pas dire davantage, — qu'on pouvait l'attendre d'un écrivain politique qui travaillait pour gagner du pain, et dont le principal protecteur, Harley, avait fini par être d'un parti différent du sien. Comme auteur de *Robinson Crusoé*, sa renommée promet de durer aussi long-temps que la langue dans laquelle il a écrit.

Telle est la notice que nous devons à un ami bien regretté : il nous reste à expliquer brièvement les succès de l'écrivain, et surtout celui de son ouvrage principal.

Nous devons d'abord remarquer que De Foe était doué d'une fertilité étonnante. Il écrivait en toute occasion et sur tous les sujets, et il paraissait n'avoir que peu de temps pour se préparer à celui dont il s'occupait; mais il le traitait d'après les souvenirs nombreux qu'il conservait de ses premières lectures, et d'après les idées qu'il avait saisies dans la société, et dont il semble qu'il ne perdit jamais une seule. Malgré les recherches de feu Georges Chalmers, on ne s'est pas encore procuré une liste complète des ouvrages de De Foe, et le bibliomane le plus actif peut à peine réunir une collection entière de ses ouvrages, même de ceux dont il est l'auteur reconnu (1).

(1) L'auteur de cette notice a cherché long-temps son poëme intitulé *Caledonia* sans avoir pu le trouver. (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

La notice qui précède ne mentionne pas la moitié de ses ouvrages, qui tous, jusqu'au plus insignifiant, ont un caractère distinctif qui les fait reconnaître comme étant sortis de la plume d'un homme extraordinaire. On ne peut donc douter qu'il ne possédât une mémoire fertile et une verve inépuisable d'imagination pour en tirer parti.

De Foe ne montre pas de grandes connaissances classiques, et il ne paraît pas que son séjour dans la pension de Newington l'ait conduit bien loin dans l'étude des langues anciennes. La sienne est le véritable anglais, simple souvent jusqu'à la bassesse, mais toujours si clair et si expressif que sa trivialité même, comme nous le prouverons tout à l'heure, sert à donner un air de vérité ou de probabilité aux faits et aux opinions que l'auteur avance. Laissant à part la politique, son goût le portait à ces narrations populaires qui font l'amusement des enfans et des classes inférieures ; à ces relations de voyageurs qui ont visité des contrées lointaines, de marins qui ont découvert de nouveaux pays et des nations étrangères, de pirates et de boucaniers ayant fait leur fortune par des entreprises désespérées sur l'Océan. Son séjour à Limehouse, près de la Tamise, doit lui avoir fait connaître un grand nombre de ces marins moitié corsaires, moitié brigands ; il doit les avoir entendus souvent raconter leurs aventures, et s'être ainsi familiarisé avec leurs mœurs et leurs opinions. Il y a lieu de croire, d'après un passage de sa *Revue*, qu'il connaissait Dampierre, marin dont la science nautique et les talens littéraires se trouvaient alors rarement réunis dans les hommes de son métier, surtout parmi ces enfans bourrus de l'Océan qui

Digitized by Google

ne reconnaissaient pas de paix au-delà de la Ligne, et qui avaient pour un bâtiment espagnol venant de l'Amérique méridionale une insurmontable antipathie; en un mot qui, quoique distingués par le terme un peu moins dur de boucaniers, ne valaient guère mieux que de véritables pirates. On sait parfaitement que le gouvernement anglais ne prenait pas des mesures très-actives pour réprimer cette classe d'aventuriers, tant qu'ils ne commettaient de déprédations que contre les Hollandais et les Espagnols, et qu'il les inquiétait rarement si, après leur vie errante, ils revenaient jouir tranquillement dans leur patrie de leurs richesses mal acquises.

Le courage de ces hommes, les dangers qu'ils couraient, la manière miraculeuse dont ils y échappaient, et les contrées peu connues où ils voyageaient, paraissent avoir eu pour De Foe des charmes infinis. Il a écrit plusieurs ouvrages sur ce sujet, tous fort amusans, et remarquables par l'exactitude avec laquelle il peint le caractère d'un boucanier. Le *Nouveau voyage autour du monde*, les *Voyages et pirateries du capitaine Singleton*, sont de cette classe, et à proprement parler, la seconde partie de Robinson Crusoé y appartient aussi. On n'a jamais douté des connaissances générales de De Foe en matières nautiques, car on assure qu'il n'a jamais employé mal à propos un seul terme de marine, ou montré une ignorance qui n'aurait pas convenu au personnage qu'il mettait en scène. Ses remarques sur le commerce, qui se mêlent naturellement à ses relations des contrées étrangères, on pouvait les attendre d'un homme que ses réflexions sur toutes les branches de commerce avaient mis en état d'écrire un

Digitized by Google

Exposé du commerce et un ouvrage intitulé *le Commerçant anglais ;* ce qui prouve qu'il connaissait parfaitement les pays étrangers, leurs produits, leurs mœurs, leur gouvernement, et tout ce qui pourrait faciliter le commerce avec eux ou y mettre obstacle. On peut donc en conclure qu'il avait examiné avec soin le *Pèlerinage de Purchass*, les *Voyages d'Hackluyt* et les autres auteurs anciens, de même que les voyages de son ami Dampierre, de Wafer, et d'autres marins qui avaient navigué sur les mers du sud comme corsaires, ou, comme on le disait alors, *pour leur compte.*

Shylock dit qu'il y a des voleurs de terre et des voleurs de mer, et si De Foe connaissait parfaitement les premiers, il n'ignorait pas les pratiques et les mœurs des seconds. Il faut sans doute attribuer aux longs emprisonnemens qu'il subit plusieurs fois les occasions qu'il eut de se mettre au fait des secrets des voleurs et des mendians, de leurs pillages, de leurs ruses, et de leur adresse à se dérober au châtiment. Mais de quelque manière qu'il eût acquis ses connaissances à cet égard, il en possédait certainement de très-étendues, et il s'en servit pour composer divers ouvrages de fiction dans le style appelé par les Espagnols *gusto picaresco*, style que personne ne s'appropria jamais mieux que lui. Cette classe de fictions pourrait s'appeler le roman de la coquinerie, puisqu'elle a pour sujets les aventures des coquins, des voleurs, des vagabonds, des filous, des viragos et des courtisanes. Le meilleur goût du siècle actuel a rejeté ce genre grossier d'amusement, qui d'ailleurs ne pouvait qu'être infiniment pernicieux aux classes inférieures, attendu

Digitized by Google

que ces ouvrages présentent sous une forme comique, ou même héroïque, les crimes et les vices auxquels elles ne sont que trop vraisemblablement portées à se livrer. Cependant les scènes basses que décrit De Foe peuvent se comparer aux jeunes Égyptiens du peintre espagnol Murillo, qu'on admire si justement comme étant de vrais chefs-d'œuvre de l'art par la vérité de la conception, par la force de l'exécution, quelque bas et répugnans que soient les originaux dont ils offrent la copie. De ce genre sont, par exemple, l'*Histoire du colonel Jack*, qui eut une vogue immense parmi les classes inférieures; celle de *Moll Flanders*, voleuse de boutiques et prostituée; celle de *Mistress Christian Davis*, dite l*a mère Ross*, et celle de *Roxane*, courtisane d'un ordre plus relevé. Tous ces ouvrages contiennent des preuves de génie, et l'on en remarque particulièrement dans le dernier; mais le ton grossier de ces ouvrages, les vices et la bassesse des acteurs qui y figurent, font que le lecteur éprouve le même sentiment qui peut influer sur un jeune homme ayant de bons principes, et qui s'étant laissé entraîner dans une scène de débauche par quelque libertin, peut s'en amuser, mais en rougit. Ainsi donc, quoique nous puissions trouver dans ces romans *picaresques* bien des choses amusantes, nous les laissons à l'écart, comme nous éviterions la société de gens qui, quoique intéressans d'ailleurs, ne seraient pas tout-à-fait dignes, par leur caractère et leurs mœurs, d'être admis dans la bonne compagnie.

Un troisième genre d'ouvrage auquel le génie actif et vigoureux de notre auteur était particulièrement adapté, fut la relation de grandes convulsions nationales occasionées par la guerre,

Digitized by Google

la peste ou la tempête. Ce sont des histoires qui ne manquent jamais d'attirer l'attention, même quand le style n'en est que passable ; mais qui écrites avec ce ton de vérité que De Foe savait si bien y mettre, font hérisser les cheveux sur la tête du lecteur. C'est de cette manière qu'il a écrit les *Mémoires d'un Cavalier*, qui ont souvent été lus et cités comme la production authentique d'un personnage réel. Né lui-même presque immédiatement après la restauration, De Foe doit avoir connu un grand nombre de ceux qui avaient pris part aux commotions civiles de 1642-6 ; époque à laquelle ces mémoires se rattachent. Il faut qu'il ait vécu parmi eux à cet âge où les enfans tels que nous concevons que De Foe doit nécessairement avoir été, grimpent sur les genoux de ceux qui peuvent leur raconter les entreprises audacieuses et les dangers de leur jeunesse, à une époque où leurs passions et leurs vues d'avancement dans le monde n'ont pas commencé à exercer une influence sur leur esprit, et où ils sont encore charmés d'écouter le récit des aventures arrivées aux autres sur un théâtre où ils n'ont pas encore paru eux-mêmes. Les *Mémoires d'un Cavalier* ont certainement été enrichis de quelques anecdotes qui devaient enflammer l'imagination active et puissante de De Foe, et lui faire sentir de quelles couleurs il devait se servir pour peindre un tel tableau.

Le contraste entre les soldats du célèbre Tilly et ceux de l'illustre Gustave-Adolphe semble presque tracé avec trop de détails pour être l'ouvrage de tout autre qu'un témoin oculaire. Mais le génie de De Foe a prouvé en cette occasion comme

Digitized by Google

dans plusieurs autres avec quelle exactitude il sait s'identifier au personnage qu'il veut peindre.

Voici comme il décrit les troupes de Tilly :

« Moi qui avais vu l'armée de Tilly et ses vétérans endurcis aux fatigues, dont la discipline et les manœuvres étaient si exactes, et dont le courage avait été si souvent éprouvé, je ne pouvais regarder les troupes saxonnes sans quelque commisération, quand je songeais à qui elles avaient affaire. Les soldats de Tilly étaient des hommes fiers et déterminés; leur figure annonçait la bravoure et la résolution ; ils étaient couverts de blessures et de cicatrices ; leurs armures montraient les traces des balles de mousquets, et étaient rouillées par les pluies de l'hiver. Je remarquai que leurs uniformes étaient toujours sales, mais que leurs armes étaient propres et brillantes. Ils étaient habitués à camper en plein champ, et à dormir en dépit de la pluie et de la gelée. Leurs chevaux étaient robustes et endurcis comme eux-mêmes, et connaissaient bien toutes les manœuvres. Les soldats étaient si bien au fait de leur besogne, que des ordres conçus en termes généraux leur suffisaient. Chacun d'eux était en état de commander, et leurs mouvemens, leurs marches, leurs contre-marches, toutes leurs manœuvres s'exécutaient avec tant d'ordre et de promptitude, que les mots ordinaires de commandement étaient à peine nécessaires parmi eux. La victoire en avait fait des enthousiastes, et ils savaient à peine ce que c'était que de fuir (1). »

Voici le contraste entre la discipline de Gustave-Adolphe et celle de son ennemi :

(1) Mémoires d'un Cavalier, tome I, chap. 3

Digitized by Google

« Quand je vis les troupes suédoises, leur discipline exacte, leur bon ordre, la modestie et la familiarité des officiers, et la conduite régulière des soldats, leur camp me sembla une cité bien ordonnée. La dernière paysanne apportant ses denrées y était aussi à l'abri de toute violence que dans les rues de Vienne. On n'y voyait pas des régimens de coquins et de coquines comme à la suite des troupes impériales; il n'y avait même d'autres femmes dans le camp que celles qui étaient connues aux prevôts comme femmes de soldats, et qui étaient nécessaires pour blanchir leur linge, prendre soin de leurs habits et préparer leurs vivres.

« Les soldats étaient bien vêtus, quoique sans recherche, et munis d'excellentes armes, dont ils prenaient le plus grand soin; et quoiqu'ils ne parussent pas aussi terribles que me semblèrent ceux de Tilly la première fois que je les vis, leur air belliqueux, joint à ce que nous en avions entendu dire, me les fit paraître invincibles. L'ordre et la discipline qui régnaient dans leur marche, dans leurs camps et dans leurs exercices, étaient ce qu'on pouvait voir de plus parfait et de plus excellent, et ce qui ne se trouvait que parmi les troupes du roi, son propre talent, son jugement et sa vigilance ayant beaucoup ajouté au système alors généralement adopté pour la conduite des armées (1). »

Quand la grande rébellion éclata en Angleterre, rébellion dans laquelle l'auteur supposé joue un rôle actif, l'esquisse légère qui suit forme un tableau plus complet des misères d'une guerre

(1) Mémoires d'un Cavalier, tome I, chap. 4.

Digitized by Google

civile que ne pourrait le faire tout un volume de réflexions sur ce sujet.

« Par la faveur particulière du roi je fus alors appelé aux conseils de guerre, mon père continuant à être absent et malade; et je commençai à songer aux véritables motifs, et qui plus est à l'issue fatale de cette guerre. Je dis que je commençai, car je ne puis dire que mon esprit eût bien pesé les choses jusqu'alors. Il est vrai que j'avais été accoutumé à voir couler le sang, prodiguer la vie des hommes, brûler les villes et piller les campagnes ; mais c'était en Allemagne, en pays étranger; et mon cœur était saisi d'une tristesse inexplicable en voyant les mêmes scènes se passer dans mon pays. Même quand nos ennemis étaient en déroute j'avais le cœur percé de douleur, et un homme qui demandait quartier en anglais m'inspirait une compassion que je n'avais jamais éprouvée; il me semblait quelquefois que c'était un de mes soldats qui avait été renversé, et lorsque j'entendais crier : « O Dieu! je suis tué! » je me retournais pour voir lequel c'était de mes hommes. Je me voyais alors occupé à couper la gorge à mes amis, et même à quelques-uns de mes proches parens. Parmi mes anciens camarades, mes compagnons d'armes en Allemagne, les uns combattaient pour nous, les autres étaient dans les rangs opposés, suivant la différence de leurs opinions religieuses. Quant à moi, j'avoue que je n'avais pas alors beaucoup de religion, mais je pensais que la religion bien entendue de part et d'autre nous aurait tous rendus meilleurs amis (1). »

(1) Mémoires d'un Cavalier, tome II, chap. 2.

Digitized by Google

L'*Histoire de la grande peste de Londres* appartient à cette classe particulière d'ouvrages tenant le milieu entre le roman et l'histoire. De Foe y a sans contredit inséré un grand nombre de traditions avec ce qu'il pouvait avoir réellement lu, ou ce dont il avait obtenu des preuves directes de quelque autre manière. Ce sujet est si hideux qu'il fait presque naître le dégoût; et pourtant, quand même il n'eût pas été auteur de *Robinson Crusoé*, De Foe aurait mérité l'immortalité par le génie qu'il a déployé dans cet ouvrage comme dans les *Mémoires d'un Cavalier*. Cette maladie terrible, qu'on peut décrire en employant le langage de l'Écriture, comme « la peste qui marche dans les ténèbres, et la destruction qui frappe en plein jour, » était vraiment un sujet qui convenait à un pinceau aussi véridique que celui de De Foe, et en conséquence il peignit des tableaux presque trop horribles pour être contemplés.

Il est étonnant que le grand incendie de Londres ait échappé à l'attention de De Foe, si empressé à en chercher qui eussent un caractère populaire. Cependant nous pouvons à peine le regretter, puisque, indépendamment des vers de Dryden insérés dans l'*Annus mirabilis*, les tableaux qu'en ont laissés deux contemporains, Evelyn et Pépys, nous retracent cet événement dans tout son éclat terrible.

La grande tempête qui le 26 novembre 1703, suivant l'expression d'Addison, « passa sur la Grande-Bretagne pâlissant, » parut à De Foe un sujet propre à exercer ses talens pour la description. Mais comme son ouvrage est en grande partie rempli de lettres écrites de la

Digitized by Google

campagne, de misérables poésiés pastorales, — car De Foe n'était qu'un poète en prose, — et de ces remplissages bien connus qui tirent au volume, il lui fait moins d'honneur que ses autres écrits.

Une autre espèce de composition pour laquelle cet auteur doué de talens si variés montra une vraie prédilection, est celle qui s'exerce sur la théurgie, la magie, la sorcellerie, les apparitions et les sciences occultes. De Foe appuie sur ces sujets avec tant d'onction, qu'il nous laisse quelque doute s'il ne croyait pas, jusqu'à un certain point, à quelque chose ressemblant à une communication immédiate entre les habitans de ce monde et ceux de celui que nous devons habiter un jour. Il insiste particulièrement sur le sujet des pressentimens secrets, des impressions mystérieuses, des bons et des mauvais présages, qui s'élèvent dans notre esprit, mais qui semblent lui être présentés par quelque agent extérieur, et non pas naître du cours naturel de nos réflexions. Peut-être même agissait-il d'après ces inspirations supposées, car le passage suivant a évidemment rapport à sa propre histoire; mais parle-t-il sérieusement, c'est ce que nous ne pouvons décider, quoique nous soyons portés à le croire.

« Je connais un homme qui se fait une règle de toujours obéir à ces avis muets, et il m'a souvent déclaré que toutes les fois qu'il les suit il ne manque jamais de s'en bien trouver; mais que s'il les néglige, ou qu'il agisse en sens contraire, rien ne lui réussit. Il lui arriva, dans un cas particulier, d'encourir le déplaisir du gouvernement : il fut poursuivi pour malversation, traduit en justice devant la cour du

Digitized by Google

banc du roi, et déclaré coupable par le jury. Le moment n'était pas favorable au parti auquel il appartenait : il craignit de subir le hasard d'une sentence, et il se cacha, après avoir eu soin d'indemniser ses cautions de ce qu'elles pourraient avoir à payer (1). Dans cet état de choses il était dans une grande détresse, et il ne voyait d'autre ressource que de s'enfuir du royaume, ce qui lui paraissait bien dur, puisqu'il fallait qu'il quittât sa famille, ses enfans et ses occupations ; et il ne savait quel parti prendre, tous ses amis lui conseillant de ne pas se livrer entre les mains de la justice, attendu que, quoiqu'il n'eût pas à craindre la peine capitale, cependant, dans les circonstances où il se trouvait, la sentence qui devait être prononcée contre lui semblait le menacer d'une ruine complète. Dans cette extrémité, un matin, à l'instant de son réveil, comme l'idée de ses infortunes se représentait à son imagination, il entendit une voix intérieure lui dire : « *Écris-leur une lettre.* » Cette voix parlait si distinctement et avec tant de force, que, comme il l'a souvent dit depuis ce temps, il eut peine à se persuader qu'il ne l'avait pas entendue ; et cependant il convient qu'il ne l'entendit pas des oreilles du corps.

« Quoi qu'il en soit, cette voix lui répétait

(1) Dans les cours de justice d'Angleterre, la sentence n'est pas prononcée immédiatement après la déclaration rendue par le jury. On attend la fin de la session, et l'on prononce alors jugement contre tous ceux qui ont été déclarés coupables. Cependant, à l'exception des cas déterminés par la loi, et notamment de ceux qui emportent peine capitale, l'accusé reste en liberté sous cautionnement, dont le montant est à la discrétion du juge de première instance ; et s'il ne se présente pas pour recevoir son jugement, le montant de ce cautionnement est versé dans le trésor public. TR.

Digitized by Google

les mêmes mots tous les jours et à toute heure. Un jour qu'il se promenait dans la chambre où il était caché, livré à des réflexions mélancoliques, il l'entendit encore, et il s'écria tout haut, comme si c'eût été une voix véritable : « *A qui écrire ?* » Elle répondit sur-le-champ : « *Écris au juge.* » Ces mots le poursuivirent encore plusieurs jours. Enfin il prit plume, encre et papier, et s'assit pour écrire, sans savoir un seul mot de ce qu'il avait à dire. Mais *Dabitur in hâc horâ*, les expressions ne lui manquèrent pas ; les mots se présentèrent à l'instant à son esprit, et ils coulèrent de sa plume d'une manière qui le charma lui-même, et qui lui inspira le pressentiment du succès.

« Cette lettre était si forte en raisonnemens, si pathétique et si éloquente, si touchante et si persuasive, qu'aussitôt que le juge en eut fait lecture il lui fit dire d'être tranquille, et qu'il tâcherait de le tirer d'affaire. Et dans le fait il ne cessa ses démarches qu'après avoir obtenu que la poursuite serait abandonnée, et l'avoir rendu à la liberté et à sa famille (1). »

Quels que fussent les véritables sentimens de De Foe sur ces sujets mystiques, il n'y a nul doute qu'il ne s'en occupât volontiers ; et soit par suite de son propre goût, soit qu'il crût que de pareils ouvrages fussent faits pour attirer l'attention d'une classe nombreuse de lecteurs, il est certain qu'il en écrivit plusieurs ayant pour objets des événemens surnaturels. Ce fut ainsi qu'il écrivit un « Essai sur l'Histoire et la réalité des Apparitions, étant un exposé de ce qu'elles sont et

(1) Vision du Monde angélique, pag. 48, 49, 50. Londres, 1720.

Digitized by Google

« de ce qu'elles ne sont pas; d'où elles viennent « et d'où elles ne viennent pas; avec la manière « de distinguer les apparitions des bons et des « mauvais esprits, et de se conduire à leur égard. » Cet *Essai sur les apparitions* fut ensuite publié sous le nom de Morton. De Foe écrivit aussi sous le nom de John Beaumont un *Traité sur les esprits, les apparitions, la sorcellerie et autres pratiques de magie, rendant compte des génies, des esprits familiers*, etc. Dans ces deux ouvrages les raisonnemens de De Foe, si cette expression peut convenir, appartiennent au système platonique du docteur Henri More; mais De Foe n'est d'accord ni avec ce système, ni avec lui-même. D'une autre part, les exemples, ou en d'autres termes les histoires d'esprits et de magie dont il nous régale, sont parfaitement racontées, et avec cet air de vérité parfaite que personne ne sut jamais aussi bien prendre que lui.

Il faut comprendre dans cette classe de ses écrits la *Vie de Duncan Campbell, sorcier et diseur de bonne fortune*, drôle qui prétendait être sourd et muet et prédire l'avenir, et qui avait alors tant de réputation, que De Foe pensa que son nom ferait vendre plus d'un ouvrage; il écrivit aussi *l'Espion du sorcier*, car dans le besoin pressant de choisir des sujets qui avaient la vogue pour le moment, il revenait volontiers sur ceux qui avaient déjà reçu l'approbation du public. Ainsi non-seulement il ajouta à *Robinson Crusoé* une seconde partie inférieure à la première, mais il exploita une troisième fois la vogue que ce roman inimitable avait obtenue, par un ouvrage du genre mystique dont nous venons de parler, et qui semble la perfection de l'art de faire des livres. Il est

Digitized by Google

intitulé : *Sérieuses réflexions de Robinson Crusoé pendant sa vie, avec sa Vision du monde angélique.* Il contient en général des réflexions assez banales sur la morale, et quoiqu'il y soit quelquefois question de la situation isolée de Robinson Crusoé, et que cet ouvrage soit orné d'un plan à vue d'oiseau de son île mémorable, cependant il ne s'y trouve que bien peu d'observations que n'aurait pu faire tout boutiquier demeurant à Charing-Cross. C'est ainsi qu'on peut épuiser la source la plus féconde du génie, et vider jusqu'à la lie la coupe de l'invention.

Indépendamment de ces différentes classes d'ouvrages romanesques, dans chacune desquelles Daniel De Foe fut aussi fertile, sa plume infatigable s'occupa aussi de sujets moraux et philosophiques, de ceux qui ont rapport à l'économie de la vie et à l'histoire, de statistique et de descriptions. Il écrivit des *Voyages dans le nord et le midi de la Grande-Bretagne*, une *Histoire de l'Union*, une incorrecte *Histoire de l'Église d'Écosse, depuis la restauration jusqu'à la révolution.* Aucun de ces ouvrages historiques n'est de grande valeur, à l'exception peut-être de l'*Histoire de l'Union*, qui n'est guère qu'un journal de ce qui s'est passé dans le parlement d'Écosse en cette occasion remarquable. Cependant De Foe aurait pu faire un récit intéressant s'il l'avait voulu; mais ayant Harley pour protecteur pendant qu'il écrivait cette histoire, il coupa les ailes à son génie, probablement pour éviter le risque d'offenser l'irritable nation écossaise. Parmi ses nombreux traités politiques, le plus intéressant peut-être est l'*Histoire des Adresses*, qui, écrite sur un ton parfaitement soutenu de sarcasme, place

Digitized by Google

sous un jour burlesque et méprisable ce mode de communication entre le peuple et le trône. Chacun doit se rappeler l'histoire de Richard Cromwell, qui, en délogeant de Whitehall qui avait cessé de lui appartenir, demanda qu'on prît un soin tout particulier d'une grande caisse qui contenait, dit-il, « toutes les vies et toutes les fortunes d'Angleterre ; » laquelle s'était engagée, voulait-il dire, à soutenir le second protecteur, par l'organe de ceux qui le voyaient alors avec la plus grande indifférence renversé du siége du gouvernement.

Mais ce n'est pas de ces sujets politiques que nous avons entrepris de parler. L'écrivain fécond dont la tête imagina et dont la plume exécuta tant d'écrits variés que c'est un travail d'en recueillir seulement les titres, ne doit maintenant se présenter à nous que comme auteur d'ouvrages de fictions.

Et ici, avant de faire quelques observations sur *Robinson Crusoé* en particulier, il peut être nécessaire d'examiner quel est le charme singulier qui entraîne le lecteur quand il tient en main non-seulement ce chef-d'œuvre, mais d'autres ouvrages de De Foe, charme qui fait qu'il ne peut se résoudre à quitter le volume avant d'être arrivé à la fin ; et qu'il désire, — ce qui n'est pas très-commun dans la lecture des ouvrages de fiction, — « lire chaque page, chaque phrase, chaque mot, au lieu de se contenter de le parcourir légèrement, de manière à être en état d'en comprendre le dénoûment. »

Ce ne peut être la beauté du style qui enchaîne ainsi l'attention du lecteur ; car celui de De Foe, quoiqu'il ait souvent de la force, en

Digitized by Google

est redevable à l'intérêt de quelque situation particulière plutôt qu'à l'art de l'écrivain. En général son style est lâche et inexact, souvent bas et rampant, et presque toujours celui des classes inférieures de la société. Ce charme ne se trouve même pas dans le caractère des incidens, car s'ils sont attachans dans *Robinson Crusoé*, ils répugnent dans l'*Histoire de la peste*; et l'on peut en dire à peu près autant de ceux de ses ouvrages dont la scène est placée sur un théâtre vulgaire. Cependant, comme Pistol mangeant son poireau (1), on continue tout en grondant à lire jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la fin du volume, tandis qu'on bâille en lisant des ouvrages traitant de sujets plus relevés, et écrits par des auteurs sachant beaucoup mieux manier leur langue. Ce n'est pas non plus la conduite adroite de l'histoire qui fait naître tant d'intérêt : De Foe semble avoir écrit trop rapidement pour faire la moindre attention à cette circonstance; ses incidens sont entassés sans art et sans liaison; ses scènes ne font que se suivre, sans dépendre les unes des autres; elles ne sont pas, comme celles du drame régulier, liées ensemble par un commencement, un milieu et une fin; elles ressemblent plutôt aux verres peints d'une lanterne magique, qui n'ont d'autre rapport entre eux que d'être enfermés dans la même boîte, et de passer à la suite les uns des autres sous les yeux du spectateur.

A quoi donc attribuer ce charme général qui s'attache aux romans de De Foe? Nous osons répondre que c'est à l'adresse sans égale avec laquelle notre auteur donne une apparence de RÉALITÉ

(1) Dans *Henri V*, pièce de Shakspeare. — TR.

Digitized by Google

aux événemens qu'il rapporte. Les défauts mêmes du style de De Foe, la simplicité de ses expressions, le peu de recherche de ses pensées exprimant ce qu'on appelle *crassa Minerva*, semblent exiger qu'on le regarde comme un homme qui dit la vérité, parce qu'on ne lui suppose pas assez d'art pour la cacher et la déguiser. Ce principe est presque trop simple pour avoir besoin de preuve; et pourtant comme il paraît tenir un peu du paradoxe, puisqu'il enseigne que plus on met d'art à raconter une histoire, moins il est probable qu'elle attirera l'attention, on peut en démontrer la vérité par ce qui arrive dans le cours de la vie. Si nous rencontrons dans la rue un ami qui nous raconte une histoire contenant quelque chose qui offre un intérêt plus qu'ordinaire, et qui ne soit pas de nature à se passer tous les jours, notre opinion sur la vérité de la relation sera déterminée en grande partie par le caractère du narrateur. Si c'est un homme d'esprit, aimant la gaieté, et qu'il place sous le point de vue le plus saillant la partie burlesque de l'histoire, nous nous souviendrons que notre ami aime à plaisanter; si nous supposons que la personne qui raconte ce fait est d'un caractère romanesque, sentimental ou enthousiaste, avec un choix nombreux d'expressions pour s'énoncer, nous écoutons son récit avec une sorte de méfiance; nous pensons qu'il est *trop bien* raconté pour l'être avec vérité, et nous croyons que, quoiqu'il puisse être vrai quant au fond, il a été embelli par le narrateur. Mais si le même fait nous est raconté par un homme n'ayant qu'un gros bon sens et une connaissance suffisante du monde, les détails de son histoire,

Digitized by Google

se mêlant à d'autres circonstances qui n'y ont d'autre rapport que d'exister en même temps, semblent en garantir la vérité; et les éclats de rire, les élans d'émotion qui accompagnent sa narration, paraissent être de nouvelles preuves de sa véracité, parce qu'ils s'éloignent de son caractère habituel. Ce qui nous persuade est justement ce qui nous eût semblé de la part de tout autre une tentative pour nous tromper, comme Benedict croit le rapport qu'on lui fait de l'affection que Béatrice a pour lui, parce que « le drôle à barbe grise l'a dit (1). »

Dans le témoignage que rend un tel homme sur un sujet intéressant, nous découvrons en général quelque point qui fait reconnaître le témoin oculaire, et quelque expression qui semble n'avoir pu se présenter qu'à un individu qui a vu et entendu les faits qu'il rapporte. Ceux qui sont habitués à fréquenter les cours de justice pendant l'interrogatoire des témoins, entendent souvent non-seulement des hommes et des femmes capables d'observation, mais des cerveaux creux et des enfans sans réflexion citer des circonstances frappantes du genre de la suivante. Un homme avait assassiné un ami qui l'avait invité à venir chez lui : ils étaient seuls quand le crime avait été commis, et le meurtrier, jetant sur lui son habit, avait quitté la maison à la hâte avant que le meurtre fût découvert. Une jeune fille de douze à treize ans déclara qu'elle était à jouer alors dans la partie inférieure du bâtiment, et qu'elle avait entendu l'accusé descendre l'escalier avec précipitation, et trébucher en passant le seuil de la porte, ajoutant qu'elle avait été fort

(1) *Beaucoup de bruit pour rien*, comédie de Shakspeare. — Tr.

Digitized by Google

effrayée du bruit qu'elle avait entendu. On lui demanda s'il lui était jamais arrivé d'être effrayée en entendant quelqu'un descendre précipitamment l'escalier. Elle répondit que non, mais que le bruit qu'avait fait l'accusé ne ressemblait à aucun bruit qu'elle eût entendu auparavant. Le poète doué de l'imagination la plus active aurait à peine osé attribuer un effet si puissant à la retraite précipitée et égarée du crime cherchant à se soustraire à la justice. On aurait pu douter de cet effet particulier sur l'imagination d'un enfant, si on l'avait trouvé dans un roman ; mais combien il devient frappant quand on l'entend affirmer par la bouche de l'enfant même !

Il est vrai sans contredit qu'en adoptant ce genre particulier de narration, l'auteur court un certain risque. Il se prive des grâces du style et de l'art de l'élocution. Il doit paraître tantôt prolixe, tantôt obscur, rarement fleuri. Son histoire, sous ce rapport, peut ressembler à quelques anciennes villes catholiques du continent, dont les rues sont laissées dans de profondes ténèbres, si ce n'est à ces endroits favorisés où une lampe brûle devant l'effigie de quelque saint; une narration régulièrement composée représente une ville d'Angleterre, si bien éclairée partout qu'aucun endroit particulier, pas même la demeure de M. le maire ou la fenêtre de l'apothicaire, ne peut se montrer brillant d'un éclat privilégié. Certainement c'est le dernier style que devrait essayer un écrivain de génie inférieur; car quoiqu'il soit possible de déguiser la médiocrité par des expressions choisies, elle se montre dans toute sa nullité naturelle quand elle prend le costume de

Digitized by Google

la simplicité. D'ailleurs ce genre particulier exige que l'auteur possède le secret du roi Fadlallah pour passer d'un corps dans un autre, et qu'il s'approprie toutes les qualités qu'il trouve dans l'individu qu'il veut peindre, en conservant son goût et son jugement pour en diriger l'emploi.

L'auteur le fait quelquefois en se chargeant ouvertement du rôle d'un personnage imaginaire, et en écrivant conformément aux sentimens et aux préjugés qu'il lui suppose. Que serait l'histoire du ministre de Wakefield, si elle n'était racontée par le meilleur et le plus digne pédant qui ait jamais porté un surplis, c'est-à-dire par le ministre lui-même? Et que seraient les passages les plus intéressans, les plus touchans aussi-bien que les plus comiques de *Castle-Rackrent*, s'ils étaient racontés par quelqu'un qui eût moins d'égards pour « la famille » que l'immortel Thady, qui, tandis qu'il voit qu'aucun des membres de la dynastie qu'il célèbre n'a parfaitement raison, n'a jamais été en état de déterminer en quoi ils avaient certainement tort. On doit encore distinguer dans cette classe le *Prevôt* de M. Galt, et surtout son révérend *Annaliste de la Paroisse*. Wordsworth lui-même, dans un de ses poèmes touchans, s'est chargé de représenter un marin retiré pour s'établir à la campagne.

Mais dans tous ces ouvrages l'auteur ne fait que prendre un masque pour jouer son rôle; nous croyons au contraire que celui de De Foe lui était parfaitement naturel. Le *Cavalier* de haute naissance, par exemple, parle à peu près le même langage et montre à peine une plus grande connaissance de la société que *Robinson Crusoé*; seulement il a la tournure d'un gre-

Digitized by Google

nadier, tandis que l'autre a le ton d'un marin. Il est fort douteux que De Foe eût pu changer son style de conversation, plein de périphrases et de circonlocutions, pour en prendre un autre, soit plus grossier, soit plus élégant. Nous avons peu de doute que ce style ne fût enté sur son caractère même, et sur le tour particulier de ses pensées et de ses expressions ordinaires; il n'eût pas réussi aussi bien en prenant pour écrire une manière empruntée, qu'en s'abandonnant entièrement à la sienne.

Ce sujet est si intéressant, qu'il mérite d'être approfondi. C'est dans cette vue que nous avons fait réimprimer (1), comme venant à l'appui de notre commentaire sur ce qu'on peut appeler le style *plausible* de composition, « La véritable Histoire de l'apparition d'une mistress Veal, le lendemain de sa mort, à une mistress Bargrave, à Cantorbéry, le 8 septembre 1705, laquelle apparition recommande la lecture de l'ouvrage de Drelincourt intitulé : Consolations contre les craintes de la mort. » Nous nous y sommes déterminés parce que l'origine de ce pamphlet est curieuse, qu'il est fort court, et que, quoique autrefois fort en vogue, il est maintenant peu lu et peu connu; mais surtout parce que De Foe, dans ce petit nombre de pages, donne un échantillon remarquable de l'art avec lequel il sait faire valoir la narration la plus invraisemblable.

Un libraire aventureux s'était hasardé à faire imprimer et à tirer à un très-grand nombre d'exemplaires un ouvrage du révérend Charles Drelincourt, ministre de l'Église calviniste à Paris, et

(1) Voyez l'Appendix, n°. 2, page 383.

traduit en anglais par M. d'Assigny sous le titre de *Christian's Defense against the fear of Death, with several directions how to prepare ourselves to die well* (1). Mais quelque certaine que soit la perspective de la mort, elle n'est — malheureusement — pas assez agréable pour inviter le public à s'empresser de la contempler ; et l'ouvrage de Drelincourt, étant négligé, restait en pure perte dans la boutique du libraire. Celui-ci, vu l'urgence du cas, s'adressa à De Foe, et le pria de l'aider, — par les moyens qui étaient connus alors comme aujourd'hui, — à sauver l'ouvrage infortuné de la mort littéraire à laquelle l'oubli général semblait le condamner.

Le génie et l'audace de De Foe inventèrent un plan dont l'adresse et l'assurance laissaient bien loin tous les efforts de M. Puff dans *le Critique*. Quel autre que lui aurait songé à évoquer un esprit du tombeau pour rendre un témoignage favorable d'un traité incomplet de théologie? Toute cette relation est racontée d'un style grave et sérieux, qui annonce un fonds inépuisable d'empire sur soi-même. Elle est rédigée « par un juge de paix de Maidstone, comté de Kent, homme très-intelligent, et attestée par une dame très-prudente et très-intelligente, demeurant à Cantorbéry, à quelques portes de la maison de mistress Bargrave. » Le juge croit que sa parente a trop de discernement dans l'esprit pour s'en laisser imposer par quelque fourberie, et la parente assure positivement le juge « que toute l'histoire, telle qu'elle est rapportée et rédigée, est exactement vraie, et qu'elle en a entendu elle-même le

(1) « Défense du chrétien, contre la crainte de la mort, avec divers avis sur la manière de nous préparer à bien mourir. »

Digitized by Google

récit, presque dans les même termes, de la bouche de mistress Bargrave, qui, comme il est à sa connaissance, n'avait aucune raison pour inventer et publier une pareille relation, ni aucun dessein d'imaginer et de raconter un mensonge, étant une femme pleine d'honneur et de vertu, et dont toute la vie n'était en quelque sorte qu'un enchaînement d'actes de piété. » Le scepticisme même ne pouvait résister à ce triple bataillon de preuves si artistement arrangées, le juge attestant le discernement, la prudence et l'intelligence de sa parente; et sa parente se rendant caution de la véracité de mistress Bargrave. Et ici, ami lecteur, admirez la simplicité du temps dont nous parlons. Si l'apparition de mistress Veal avait eu lieu de notre temps, les éditeurs des journaux n'auraient eu qu'un mot à prononcer, et sept de leurs collaborateurs seraient partis, avec une obéissance empressée, pour Kingston, pour Cantorbéry, pour Douvres, — pour le Kamtschatka, s'il l'avait fallu, — afin de questionner le juge, d'interroger mistress Bargrave, de leur confronter la prudente et intelligente parente. — Ils auraient exhumé mistress Veal de son tombeau, plutôt que de ne pas arriver à la vérité de cette histoire. Mais dans notre siècle nous doutons et nous examinons; nos bons aïeux admiraient et croyaient.

Avant que l'histoire commence, la dame intelligente qui la rapporte (non le juge de paix) se donne quelque peine pour repousser les objections faites contre sa relation par quelques amis du frère de mistress Veal, qui regardent ce prodige comme un sujet de reproche pour sa famille, et qui font tous leurs efforts pour lui ôter tout crédit en s'en moquant. A la vérité on convient

Digitized by Google

avec une impartialité admirable, que M. Veal est trop homme d'honneur pour supposer que mistress Bargrave ait inventé cette histoire; — la calomnie elle-même ne pourrait le supposer, — quoique une menteuse notoire, qui est châtiée vers la fin de la relation, se hasarde à jeter en avant cette insinuation. Cependant nulle personne raisonnable ou respectable n'a pu admettre un tel soupçon, et M. Veal lui-même pensait que mistress Bargrave avait perdu l'esprit par suite de la cruauté de son mari, et avait rêvé toute cette histoire d'apparition. Or tout cela est suffisamment adroit. Donner le fait comme universellement reconnu, comme admis par tout le monde, *nemine contradicente*, n'aurait pas été à moitié si satisfaisant pour un sceptique, que de convenir franchement que la vérité de l'histoire avait été attaquée par quelques esprits méfians, et de faire valoir le caractère de l'un et les motifs de l'autre, comme des causes suffisantes pour justifier leur manque de foi. Maintenant passons au fait lui-même.

Mistress Bargrave et mistress Veal avaient été amies de jeunesse, et elles s'étaient promis que leur attachement durerait autant que leur vie. Cependant le frère de mistress Veal ayant obtenu une place dans les douanes à Douvres, leur intimité avait cessé, quoique sans querelle positive. Mistress Bargrave était allée habiter Cantorbéry, et elle y demeurait dans une maison qui lui appartenait, quand elle reçut tout à coup une visite de mistress Veal, tandis qu'elle réfléchissait profondément sur quelques chagrins qui lui étaient personnels. Mistress Veal portait une robe faite pour monter à cheval, et elle s'annonça comme

Digitized by Google

étant sur le point de faire un long voyage. — Ce qui semble indiquer que les esprits ont une distance considérable à parcourir pour arriver à leur destination, et que les femmes du moins mettent *des habits* en cette occasion. — L'esprit, car la prétendue mistress Veal n'était pas autre chose, se dispensa de la cérémonie de l'embrassement, tant en arrivant qu'en partant; ce qui rappellera au lecteur la réponse faite par l'esprit d'un amant à sa maîtresse dans une ancienne ballade écossaise :

« Pourquoi entrerais-je? je ne suis pas un habitant de ce monde, et si ma bouche touchait tes lèvres de rose, tes jours n'auraient pas longue durée. »

Elles commencèrent alors à jaser dans le style ordinaire des femmes d'un moyen âge, et mistress Veal parla des conversations qu'elles avaient eues autrefois, et des ouvrages qu'elles avaient lus ensemble. Son expérience toute récente la conduisit sans doute à parler de la mort, et elle prononça *ex cathedrâ*, comme une morte avait bien le droit de le faire, que » le livre de Drelincourt sur la mort était le meilleur qui eût jamais été écrit sur ce sujet. » Elle fit mention aussi du docteur Sherlock, de deux ouvrages traduits du hollandais, et de plusieurs autres; mais Drelincourt, ajouta-t-elle, avait sur la mort et sur l'état futur de l'homme des idées plus claires qu'aucun de ceux qui avaient traité ce sujet. Elle demanda alors cet ouvrage, — nous sommes surpris qu'elle n'ait mentionné ni la date de l'édition, ni même le nom de l'imprimeur, — et elle fit à ce sujet un commentaire plein d'éloquence et d'affection. Le spectre critique

Digitized by Google

parla aussi en termes d'approbation de *l'Ascétique* du docteur Kenrick; — l'ouvrage du docteur restait sans doute aussi en permanence dans la boutique de quelque libraire favorisé; — et du *Poème sur l'amitié*, de M. Norris; ouvrage qui, bien qu'honoré des éloges d'un esprit, serait cherché, je crois, aussi inutilement aujourd'hui que Corelli fatigua sa mémoire pour retrouver la sonate que le diable lui avait jouée en rêve.

Bientôt après, probablement par suite d'une ancienne habitude, mistress Veal demande une tasse de thé; mais songeant au changement encore tout nouveau qui s'était opéré en elle, elle se désiste de sa propre demande en se rappelant que M. Bargrave avait coutume de briser la porcelaine de sa femme. Il aurait certainement été bien étrange qu'un esprit fît un premier ou un second déjeuner avec du thé et des rôties. Un tel incident aurait paru aussi ridicule que si la statue du commandeur dans *Don Juan*, non-seulement eût accepté l'invitation à souper du libertin, mais eût placé entre ses mâchoires de pierre et avalé une tranche de bœuf. Il s'ensuivit une conversation d'une nature un peu moins sérieuse, et tendant à prouver que même le passage de la vie à la mort ne met pas tout-à-fait fin à l'intérêt que prend une femme à sa personne et à sa parure. Mistress Veal demanda à mistress Bargrave si elle ne la trouvait pas bien changée, et celle-ci tout naturellement lui fit compliment de sa bonne mine. Mistress Bargrave admira la robe que portait mistress Veal, et comme marque du retour de sa confiance, l'esprit lui confia l'important secret qu'elle était faite depuis peu, et que la soie en avait été nettoyée. Elle lui apprit aussi un autre secret, qui était

Digitized by Google

qu'un M. Bretton lui avait fait une pension annuelle de dix livres sterling. Enfin elle pria mistress Bargrave d'écrire à son frère, de lui dire comment distribuer ses bagues de deuil, et ajouta qu'il y avait dans son armoire une bourse d'or. Elle exprima quelque désir de voir la fille de mistress Bargrave ; mais cette bonne dame étant allée la chercher chez une voisine, trouva à son retour mistress Veal quittant sa maison. Elle en avait déjà passé la porte, elle était dans la rue, en face du marché aux bestiaux, un samedi, qui est un jour de marché, et semblait prête à partir. Elle dit qu'il fallait qu'elle s'en allât, attendu qu'elle devait passer chez sa cousine Watson, — ce qui paraît *gratis dictum* de la part de l'esprit; — et soutenant jusqu'au bout le rôle d'une mortelle, elle tourna tranquillement le coin de la rue, et se trouva hors de portée des yeux.

Vint alors la nouvelle que mistress Veal était morte la veille à midi. « Je suis sûre, dit mistress Bargrave, qu'elle a passé avec moi près de deux heures samedi. » Arrive le capitaine Watson, qui assure que mistress Veal est certainement morte. Et viennent alors tous les faits servant de preuves, et notamment la robe de soie rayée. « Vous l'avez donc vue réellement ? s'écrie mistress Watson, car personne que mistress Veal et moi ne savait que la soie en avait été nettoyée. » Et elle ajouta que la robe était décrite très-exactement; et elle pouvait en juger, puisqu'elle avait aidé à la faire. Viennent ensuite les sottes tentatives faites pour décréditer l'histoire. M. Veal lui-même, frère de la défunte, fut obligé d'avouer qu'il avait trouvé l'or, quoique avec quelque différence, car il l'avait trouvé, non dans une ar-

Digitized by Google

moire, mais ailleurs. En un mot nous avons tout le commérage des *dis-je* et *dit-elle, pensé-je* et *pensa t-elle* qu'une discussion contradictoire occasione ordinairement dans une ville de province.

Après avoir ainsi retourné l'histoire de manière à en montrer, comme on dirait, toutes les coutures, on peut la regarder comme trop ridicule pour avoir attiré l'attention. Mais quiconque la lira, comme De Foe la rapporte, conviendra que si pareille chose fût réellement arrivée, c'est ainsi qu'on l'aurait racontée. En prêtant à ses interlocuteurs, pendant cette visite surnaturelle, le ton de la moyenne ou de la basse société, il en couvre l'absurdité d'un air de vraisemblance. L'esprit de la femme de charge d'un employé de l'excise et une couturière ne doivent pas converser comme Brutus et son mauvais génie. Et les circonstances de soie nettoyée, de porcelaines cassées, et autres semblables, quoiqu'elles soient un sujet naturel de conversation entre de pareilles personnes, seraient, penserait-on, les dernières qui se présenteraient à l'imagination de celui qui voudrait forger un prétendu dialogue entre un mort et un vivant. En un mot, tout est si bien circonstancié, que sans l'impossibilité, ou du moins l'extrême improbabilité, d'un tel événement, les preuves ne pouvaient qu'en attester la vérité.

L'effet qui en résulta fut merveilleux. L'ouvrage de *Drelincourt sur la mort*, vanté par un être qui pouvait en parler par expérience, eut une vogue sans égale. Les nombreux exemplaires qui pesaient sur les tablettes du libraire, comme des piles de boulets, traversèrent alors la ville dans tous les sens, aussi rapidement que ces mêmes boulets lancés par une pièce d'artillerie de cam-

Digitized by Google

pagne. En un mot, le but de l'apparition de mistress Veal fut complètement atteint.

L'art d'écrire avec toute la *plausibilité* de la vérité, doit, dans presque tous les cas, avoir un prix particulier; comme nous admirons les tableaux de quelques artistes flamands, dont les sujets bas et repoussans sont de telle nature que nous n'aimerions pas à en étudier les originaux, ou à les regarder de trop près, mais l'art avec lequel le peintre a représenté ces objets sur la toile, donne à la copie un intérêt qui manque entièrement à l'original. Mais, d'un autre côté, quand un dessin exact relève des objets que nous désirons vivement de voir sous la forme et les couleurs qui leur conviennent, nous avons une double source de plaisir, et dans l'art du peintre, et dans l'intérêt que nous prenons au sujet représenté. Ainsi le ton de probabilité dont De Foe a su revêtir toutes ses fictions, était pris peut-être mal à propos, ou pour mieux dire, en pure perte, dans quelques-uns des ouvrages qu'il lui a plu d'écrire, et ne peut faire valoir à nos yeux le sujet du *Colonel Jack* et de *Moll Flanders*; mais d'un autre côté, le même talent jette sur l'histoire délicieuse de *Robinson Crusoé* un air de vérité que nous n'aurions jamais cru possible d'unir à une situation aussi extraordinaire que celle dans laquelle il place son héros. Il écarte avec soin tout l'échafaudage, tout le mécanisme ordinaire qu'on emploie pour composer un ouvrage de fiction. Les premiers incidens de l'histoire qui, dans les romans de tous les jours, ne sont que des chevilles préparées pour y attacher le dénoûment, ne sont qu'indiqués dans celui-ci. Par exemple, Robinson

Digitized by Google

n'entend plus parler de son frère aîné, qui, au commencement de l'ouvrage, entre dans le régiment de dragons de Lockhart, et qui, dans un roman ordinaire, aurait certainement reparu avant le dénoûment. Nous perdons de vue tout à coup et pour toujours l'intéressant personnage de Xury; et toutes les premières aventures de notre voyageur s'effacent de notre souvenir. Son père, le bon vieux commerçant de Hull, — tous les autres personnages qui ont joué un rôle actif dans les premières scènes du drame, — disparaissent de la scène, et ne s'y remontrent plus. C'est ce qui n'arrive pas dans les romans ordinaires, où l'auteur, quelque fertile que soit son imagination, n'abandonne pas volontiers les êtres qu'elle a produits, avant qu'ils lui aient rendu quelque service sur la scène; quoique, dans la vie réelle, il arrive rarement que nos premières connaissances aient beaucoup d'influence sur le destin de notre vie future.

Notre ami Robinson, dans le cours de sa vie errante et agitée, est enfin jeté sur son île déserte, situation dans laquelle, existant en être isolé, il devient un exemple de ce que peut faire l'énergie isolée d'un être appartenant à la race humaine; et l'auteur, avec une exactitude merveilleuse, le représente pensant et agissant précisément comme un tel homme doit avoir pensé et agi dans une position si extraordinaire.

Le pathétique n'est pas, en général, ce qui caractérise De Foe. Quand il se présente sous sa plume, il est créé par la circonstance, et sans que l'auteur l'ait cherché. Par exemple, l'excès du désir si naturel de la société humaine, que manifeste Crusoé, *lorsqu'il* est à bord du bâtiment

Digitized by Google

espagnol échoué, et qui le porte à s'écrier : « Oh! si un homme eût été sauvé! — si un seul eût été sauvé! » est pathétique au plus haut degré. Les réflexions désespérantes du solitaire, quand il est en danger d'être entraîné en pleine mer, lors de sa tentative téméraire pour faire le tour de son île dans une barque, sont également touchantes.

Nous pouvons de même remarquer que le génie de De Foe n'approchait pas du grand ou du terrible. Les batailles, qu'il aime à décrire, sont racontées avec l'indifférence d'un vieux boucanier, et probablement de la même manière qu'il les avait entendu raconter lui-même par ceux qui avaient été acteurs dans de pareilles scènes. Tout ce qu'il dit de ses esprits, n'est ordinairement que des lieux communs, car leur présence n'inspire que fort peu de terreur surnaturelle. Et cependant le bel incident de la trace d'un pied nu sur le sable, et la terreur qu'en conçut *Robinson Crusoé*, ne manquent jamais de laisser une forte impression sur l'esprit du lecteur.

La situation supposée de son héros était particulièrement favorable au style circonstancié de De Foe. *Robinson Crusoé* était placé dans une position où il était naturel que le moindre événement fît impression sur lui ; et De Foe n'était pas un auteur qui aurait laissé passer le plus léger événement sans en faire mention. Quand il parle de deux souliers qui furent jetés sur le rivage, et qu'il ajoute qu'ils ne formaient pas la même paire, nous sentons que c'est un incident important pour le pauvre solitaire.

Les secours que De Foe tira de l'histoire de Selkirk paraissent fort peu de chose. Il n'est pas même certain qu'il ait eu obligation à l'ermite

Digitized by Google

véritable de Juan Fernandez de la première idée de son ouvrage ; car jeter sur la côte dans des lieux solitaires des esprits mutins et turbulens, était un usage si général parmi les boucaniers, qu'on avait donné un nom particulier à ce châtiment. On l'appelait *maronner* un homme (1). De Foe emprunta peut-être de la relation qu'on trouve dans Woode Rogers la circonstance des deux huttes, l'abondance des chèvres, les habits faits de leur peau ; et les navets d'Alexandre Selkirk lui donnèrent peut-être l'idée du blé de Robinson Crusoé. Mais il sait tellement faire valoir et mettre en œuvre ces mêmes incidens ; il y ajoute tant de choses pour les rendre plus intéressans, que la circonstance seule qu'ils se trouvent ailleurs ne peut faire perdre à notre auteur ses droits à ne pas être regardé comme copiste. En un mot, l'industrie de Robinson Crusoé est mise à tant d'épreuves, il augmente tellement ses moyens d'aisance, sa solitude est si diversifiée, le compte qu'il rend de ses pensées et de ses occupations est si distinct, que le cours de l'ouvrage embrasse un cercle de recherches sur la nature humaine, étendu bien au-delà de ce que pouvait fournir la situation de Selkirk. Celui-ci, faute des outils et des autres facilités que le bâtiment naufragé laissait à Crusoé, retombe dans une sorte d'état sauvage, qui ne pouvait fournir que peu de traits à décrire. On peut dire pourtant que De Foe peut avoir assez connu l'histoire de Selkirk, pour savoir combien ses passions fougueuses furent réprimées et domptées par sa longue solitude, et

(1) Probablement parce qu'on appelait *Marons* dans les Antilles, les nègres qui, pour se soustraire à l'esclavage, s'enfuyaient dans des endroits déserts. — Tr.

Digitized by Google

qu'après avoir été une sorte de Will Atkins, c'est-à-dire un marin séditieux et dissolu, il devint, — ce qui est certainement un fait — un homme grave, tranquille et réfléchi. La manière dont les sentimens moraux et religieux de Robinson Crusoé sont éveillés et mis en jeu, forme un passage important dans cet ouvrage (1).

A ces remarques faites en passant on peut ajouter que, dans tous ses romans, De Foe a fait dépendre une grande partie de sa narration, d'heureux hasards et d'accidens qu'on devrait plutôt appeler des interventions de la Providence, comme il se donne ordinairement quelque peine pour l'expliquer. Cela s'associe à une croyance en des communications spirituelles, en forme de fortes suggestions intérieures auxquelles De Foe, comme nous l'avons vu, était lui-même assez porté à croire. Des incidens étranges et surprenans arrivent certainement souvent dans la vie humaine; et quand nous les entendons raconter, nous y prenons intérêt, non-seulement par suite de la tendance naturelle de l'esprit humain vers tout ce qui est extraordinaire et merveilleux, mais aussi parce que nous avons quelque penchant à regarder comme vraies des circonstances qui, d'après leur invraisemblance même, ne paraissent pas susceptibles d'avoir été inventées. C'est aussi l'espèce de bonne fortune que chacun se désire, qui arrive sans efforts, et précisément à l'instant du besoin. On trouve donc

(1) Nous en dirions davantage sur ce sujet, si M. Howel d'Édimbourg, homme qui a tout ce qu'il faut pour bien s'acquitter de cette tâche, n'avait recueilli sur l'histoire de Selkirk, prototype de Robinson Crusoé, divers détails qu'il a dessein de soumettre avant peu au public. (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

une sorte de plaisir à reconnaître, même dans une fiction, la possibilité de tels événemens.

La continuation de l'histoire de *Robinson Crusoé* après qu'il a obtenu la société de Vendredi, est moins philosophique que la portion précédente qui porte nos pensées sur les efforts que peut faire un individu isolé pour ajouter à son bien-être dans la triste situation où il se trouve, et sur les réflexions qu'elle suggère naturellement à son esprit. Le caractère de Vendredi n'en est pas moins fort attachant, et toute l'histoire qui suit des Espagnols naufragés et du bâtiment pirate est du plus grand intérêt. Là auraient dû certainement se terminer les Mémoires de Robinson. La seconde partie, quoiqu'on y trouve plusieurs passages qui développent le génie de l'auteur, ne s'élève guère au-dessus des *Mémoires du capitaine Singleton* ou des autres voyages imaginaires de notre auteur.

Il existe à peine un ouvrage qui ait autant de vogue que *Robinson Crusoé*. Il est lu avec avidité par tous les jeunes gens, et à peine se trouve-t-il un morveux assez dépourvu d'imagination pour ne pas s'être supposé dans une île déserte, où il pourrait jouer le rôle de Robinson, ne fût-ce que dans un coin de la chambre de sa bonne. Ce livre a décidé la vocation de plusieurs d'entre eux, en leur faisant prendre parti dans la marine; car l'esprit, jeune encore, est moins frappé de ce qu'il y a de pénible dans la situation de l'anachorète, que des efforts qu'il fait pour l'améliorer, et Robinson Crusoé fait sur un esprit doué de hardiesse la même impression que produirait *le Livre des Martyrs* sur un jeune dévot, ou *le Calendrier de Newgate* sur un

Digitized by Google

acolyte de Bridewell. L'un et l'autre sont moins effrayés par le dénoûment horrible des histoires qu'ils y lisent, qu'animés par le mouvement de sympathie qui les unit aux saints ou aux malfaiteurs qui sont les héros de leurs volumes. Une seconde lecture de *Robinson Crusoé*, à un âge plus avancé, ne diminue rien à nos impressions de jeunesse. La situation est telle, que chacun peut supposer qu'il s'y trouve; et étant possible en elle-même, elle est rendue, par l'art exquis du narrateur, aussi probable qu'elle est intéressante. Un mérite de cette espèce de peinture exacte, c'est qu'on peut y porter les yeux à plusieurs reprises avec un nouveau plaisir.

Et ce n'est pas seulement en Angleterre que cet ouvrage a excité l'admiration, quoique Robinson Crusoé lui-même, avec son gros bon sens, ses préjugés, et sa résolution de ne pas se laisser abattre par des maux qu'on peut surmonter à force de travail, offre en sa personne le type du *Véritable Anglais*. La rage d'imiter un ouvrage qui avait eu tant de succès, semble avoir été jusqu'à la frénésie; et par une méprise qui n'est pas une erreur exclusive de cette classe particulière du *servum pecus*, les imitateurs n'essayèrent pas d'appliquer la manière de De Foe, en traitant son sujet, à quelque situation d'un genre différent, mais ils s'emparèrent des principaux événemens arrivés au marin naufragé dans son île déserte. On a calculé que dans les quarante ans qui suivirent la publication de l'ouvrage original, on vit paraître jusqu'à quarante-un différens Robinson, sans compter quinze autres imitations auxquelles on donna d'autres titres. Enfin, quoique peut-être ce ne soit pas une

Digitized by Google

grande recommandation, le philosophe anti-social Rousseau ne permet de mettre entre les mains d'Émile aucun autre livre que Robinson Crusoé (*a*). Enfin il est invraisemblable que cet ouvrage perde jamais sa célébrité, comme il l'est qu'il soit jamais égalé, dans son caractère particulier, par aucun autre d'une excellence semblable.

(*a*) Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de citer le passage dans lequel Rousseau fait d'une manière si neuve et si originale l'éloge de *Robinson Crusoé*.

« Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Émile; seul il composera durant long-temps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement; et, tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre. Est-ce Aristote? est-ce Pline? est-ce Buffon? Non; c'est Robinson Crusoé, etc.; etc. (Ed. de Liége).

Digitized by Google

APPENDIX.

N°. Ier.

HISTOIRE D'ALEXANDRE SELKIRK.

WOODE ROGERS, qui tira Selkirk de sa solitude, était commodore d'une expédition commerciale autour du monde, qui mit à la voile en février 1709 et revint en Angleterre en 1711. Un projet pour former une seconde fois un établissement dans les îles de Bahama ayant été soumis à M Addison, alors secrétaire-d'état, en 1717, cette mesure fut adoptée, et le commandement de l'expédition fut donné à Rogers Il mourut gouverneur de ces îles en 1732. Voici les détails qu'il donne sur la manière dont il trouva Selkirk dans l'île de Juan Fernandez.

« Le 1er février 1709, nous arrivâmes à la hauteur de l'île de Juan Fernandez, ayant fait la veille une bonne observation, et trouvé que nous étions sous 34°0 — 10' de latitude méridionale. Dans l'après-midi, nous mîmes en mer notre pinasse; et le capitaine Dover, avec l'équipage de la chaloupe, y monta pour se rendre à terre, quoique nous n'en pussions pas être à moins de quatre lieues. Dès que notre pinasse fut partie, je me rendis à bord de *la Duchesse*, où l'on admirait notre chaloupe tentant de gagner la terre à une pareille distance. C'était contre mon inclination, et je n'y consentis que par complaisance pour le capitaine Dover. Dès que le jour tomba, nous vîmes une lumière dans l'île. La pinasse n'en était alors qu'à une lieue; mais dès qu'elle aperçut cette lumière, elle revint vers nos navires. Nous en fîmes allumer les lanternes pour qu'elle pût se diriger vers nous, quoique quelques marins pensassent que la lumière qu'on voyait venait de la chaloupe: mais quand la nuit fut tombée, on vit qu'elle était trop considérable pour que cela pût être. Nous tirâmes un coup de canon de poupe, et plusieurs coups de mousquet, et nous plaçâmes des lanternes au mât et aux haubans de misaine pour que notre chaloupe pût nous trouver, pendant que nous étions sous le vent de l'île A deux heures du matin elle arriva, après avoir passé deux heures à bord de *la Duchesse*, qu'elle avait trouvée en arrière de nous. Nous fûmes charmés de la voir arriver, parce que le vent commençait à être vif. Nous fûmes tous convaincus que la lumière était sur le rivage, et nous nous disposâmes à préparer nos vaisseaux pour une action, présumant qu'il s'y trouvait des navires français à l'ancre, et qu'il faudrait les combattre ou nous passer d'eau. Tous ces mouvemens, toutes ces craintes, n'avaient d'autre cause, comme nous l'apprîmes ensuite, qu'un pauvre homme pres-

Digitized by Google

que n'. qui passait en ce moment dans notre imagination pour une garnison espagnole, un corps de Français, ou un équipage de pirates. Tandis que nous étions livrés à ces appréhensions, nous tournâmes derrière l'île pour rencontrer le vent du sud jusqu'à ce que nous eussions dépassé Juan Fernandez, et alors nous nous en rapprochâmes, et nous côtoyâmes la terre qui en forme l'extrémité au nord-est

« Nous continuâmes à raisonner sur cette affaire, et d'étranges idées passèrent par la tête de quelques-uns de nos gens en voyant le feu qui brûlait dans l'île. Cela servit pourtant à montrer le caractère et le courage de notre équipage, et nous pûmes assez bien juger comment il se comporterait s'il y avait réellement des ennemis dans l'île. Nous fûmes obligés de carguer nos voiles de hunes vers la baie du milieu, où nous nous attendions à trouver l'ennemi; mais nous n'y vîmes aucun navire, ni dans l'autre baie qui en est voisine au nord-est. Ces deux baies sont les seules où entrent les bâtimens qui viennent faire de l'eau sur cette île; mais la baie du milieu est la meilleure de beaucoup. Nous supposâmes qu'il s'y était trouvé des vaisseaux, mais qu'ils en étaient partis en nous apercevant. Vers midi nous envoyâmes notre chaloupe à terre avec le capitaine Dover, M. Fry et six hommes bien armés. Pendant ce temps, *la Duchesse* et nous nous continuâmes à louvoyer pour entrer dans la baie, et il venait de terre de si fortes risées de vent que nous fûmes obligés de larguer nos écoutes, et de tenir tout l'équipage près des voiles, de crainte qu'elles ne fussent emportées par le vent. Mais quand les risées cessèrent, nous n'eûmes que peu ou point de vent. Ces risées venaient de la terre, qui est fort élevée au milieu de l'île. Notre chaloupe ne revenant pas, nous envoyâmes à terre la pinasse avec un équipage bien armé, pour vérifier quelle était la cause de ce retard, car nous craignions que les Espagnols n'eussent une garnison dans cette île, et qu'ils n'eussent fait prisonniers nos compagnons. Nous arborâmes un signal de rappel pour la chaloupe, et *la Duchesse* déploya un pavillon français. Notre pinasse revint de l'île sur-le-champ, et en rapporta une grande quantité d'écrevisses de rivière, ramenant aussi un homme vêtu de peaux de chèvres, et ayant l'air plus sauvage que les animaux qui en avaient été revêtus avant lui.

« Il avait passé sur cette île quatre ans et quatre mois, y ayant été laissé par le capitaine Straddling, commandant le navire nommé *les Cinq-Ports*; il était Écossais, et se nommait ALEXANDRE SELKIRK. Il avait rempli la place de maître sur *les Cinq-Ports*, bâtiment venu ici récemment avec le capitaine Dampierre, qui me dit que c'était le meilleur marin qui fût sur ce bord. Je consentis sur-le-champ à le recevoir sur notre bord en qualité de contre-maître. C'était lui qui avait allumé un feu la nuit précédente, quand il avait vu nos vaisseaux, qu'il avait jugé être an-

Digitized by Google

glais. Pendant son séjour dans cette île, il vit passer plusieurs navires, mais il n'y en eut que deux qui y jetèrent l'ancre. En s'approchant pour les examiner, il reconnut qu'ils étaient espagnols, et s'étant enfui, on fit feu sur lui. S'ils eussent été français, il se serait rendu, mais il préféra courir le risque de mourir dans cette île déserte, plutôt que de tomber entre les mains des Espagnols dans cette partie du monde, parce qu'il craignait qu'ils ne le tuassent, ou qu'ils ne le fissent esclave dans les mines : car il croyait qu'ils n'épargneraient pas un étranger qui pourrait être en état de découvrir les mers du Sud. Les Espagnols avaient débarqué avant qu'il eût reconnu qui ils étaient, et ils étaient si près de lui qu'il eut beaucoup de peine à leur échapper, car non-seulement ils tirèrent sur lui, mais encore ils le poursuivirent jusque dans les bois. Il monta sur le haut d'un arbre, au pied duquel ils vinrent faire de l'eau, et près duquel ils tuèrent plusieurs chèvres ; mais ils partirent sans l'avoir découvert.

« Il nous dit qu'il était né en Écosse, et qu'il avait été marin depuis sa jeunesse. Il avait été laissé dans cette île par suite d'une querelle entre son capitaine et lui. Cette circonstance, jointe à ce que le navire faisait eau, fit qu'il préféra d'abord rester à Juan Fernandez, plutôt que de continuer son voyage ; et quand enfin il se décida à partir, son capitaine ne voulut plus le prendre à bord. Il avait déjà été dans cette île pour faire de l'eau et prendre une cargaison de bois, et deux hommes de son bord y étaient restés six mois jusqu'à ce que leur bâtiment y revînt, attendu qu'il avait été chassé par deux navires français de la compagnie de la mer du Sud. Il avait avec lui ses vêtemens, son lit, un fusil, de la poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, une bouilloire, une bible, ses livres et ses instrumens de mathématiques. Il se donna des distractions en pourvoyant à ses besoins aussi bien qu'il le put. Mais pendant les huit premiers mois il eut fort à faire pour se défendre contre la mélancolie, et contre l'horreur d'être abandonné seul dans un lieu si désolé. Il se construisit deux huttes avec des arbres de piment, les couvrit de longues herbes, et les tapissa de peaux de chèvres, qu'il tuait à coups de fusil, à mesure qu'il en avait besoin, tant que sa poudre lui dura. Mais comme il n'en avait qu'environ une livre, cette provision fut bientôt épuisée, et alors il se procurait du feu en frottant sur ses genoux l'un contre l'autre deux morceaux de bois de piment. La plus petite des deux huttes, qui était à quelque distance de l'autre, lui servait de cuisine ; et la plus grande était sa chambre à coucher. Il s'occupait à lire, à chanter des psaumes, et à prier, de sorte, disait-il, qu'il était meilleur chrétien dans sa solitude qu'il ne l'avait jamais été auparavant, et, à ce qu'il craignait, qu'il ne le serait jamais ensuite.

« D'abord il ne mangeait que lorsque la faim l'y forçait, tant par suite de son chagrin, que parce qu'il manquait de pain et de sel.

Digitized by Google

De même il ne se couchait que lorsqu'il ne pouvait plus veiller; le bois de piment, qui donnait un feu clair, lui procurant chaleur, lumière, et même un parfum agréable. Il aurait pu avoir du poisson en abondance, mais il n'en mangeait pas faute de sel, et parce qu'il lui donnait la diarrhée, à l'exception des écrevisses de rivière qui sont très-bonnes dans cette île, et presque aussi grandes que nos écrevisses de mer ordinaires. Il les faisait tantôt griller, tantôt bouillir, comme la chair des chèvres, dont il faisait du fort bon bouillon, car leur chair n'a pas une odeur forte comme celle des nôtres. Il gardait le compte de celles qu'il avait tuées pendant son séjour dans cette île, et il montait à cinq cents Il en avait bien pris en outre un pareil nombre, auxquelles il avait rendu la liberté, en les marquant à l'oreille. Quand la poudre lui manqua, il les prit à la course; car sa manière de vivre et l'exercice qu'il prenait sans cesse en marchant et en courant, l'avaient débarrassé de toutes les humeurs grossières du corps; de sorte qu'il courait avec une vitesse prodigieuse dans les bois, sur les rochers et sur les montagnes, comme nous nous en aperçûmes quand nous le chargeâmes de nous prendre des chèvres. Nous avions un bouledogue que nous envoyâmes avec plusieurs de nos meilleurs coureurs pour l'aider à en attraper, mais il fatiguait et laissait bien loin derrière lui ces hommes et le chien, et saisissant la chèvre, il nous l'apportait sur son dos

« Il nous dit que son agilité à poursuivre une chèvre avait une fois pensé lui coûter la vie. Il la poursuivait avec tant d'ardeur, qu'il la saisit sur le bord d'un précipice qu'il n'avait pas aperçu: des buissons qui y croissaient l'ayant dérobé à sa vue Il tomba avec la chèvre d'une très-grande hauteur, et fut si étourdi et si brisé de cette chute, que c'est un miracle qu'il y ait survécu. Quand il recouvra l'usage de ses sens, il trouva la chèvre morte sous lui. Ce ne fut qu'au bout d'environ vingt-quatre heures qu'il fut en état de se traîner à sa hutte, qui était à peu près comme à un mille de distance, et il passa dix jours avant de pouvoir en sortir.

« Il finit enfin par s'habituer à manger sa viande sans sel et sans pain. Il avait, en saison convenable, une grande abondance de bons navets, qui avaient été semés dans cette île par l'équipage du capitaine Dampierre, et qui couvraient quelques acres de terrain. Les fruits du chou-palmiste ne lui manquaient pas, et il relevait la saveur de sa viande avec le fruit de l'arbre à piment, qui est le même que le poivre de la Jamaïque et dont le parfum est délicieux. Il trouva aussi un poivre noir nommé malagetta, qui avait la vertu de chasser les vents, et de guérir les coliques.

« Il usa bientôt ses souliers et ses vêtemens, à force de courir dans les bois, et il fut enfin forcé d'aller sans chaussure; mais ses pieds s'endurcirent tellement, qu'il pouvait courir partout sans difficulté. Il se passa même quelque temps avant qu'il pût porter des souliers, lorsqu'il fut avec nous, car en ayant perdu l'habitude

Digitized by Google

depuis si long-temps, ses pieds s'enflèrent quand il en remit pour la première fois.

« Après avoir triomphé de sa mélancolie, il s'amusait quelquefois à graver sur l'écorce des arbres son nom, l'époque de son arrivée dans cette île, et le temps qu'il y avait passé ; il fut d'abord fort tourmenté par les rats et les chats. Quelques animaux de ces deux espèces avaient quitté les navires pendant que les marins faisaient de l'eau et coupaient du bois, s'étaient établis dans l'île, et y avaient prodigieusement multiplié. Les rats rongeaient ses habits et même ses pieds pendant qu'il dormait, ce qui l'obligea à faire la cour aux chats en leur donnant de la chair de chèvre. Par ce moyen ils devinrent si familiers, qu'ils l'entouraient par centaines, et ils le délivrèrent bientôt des rats. Il apprivoisa aussi quelques chevreaux, et il lui arrivait quelquefois, pour se récréer, de chanter et de danser avec eux et avec ses chats. Ce fut ainsi que, par la faveur de la providence, et grâce à la vigueur de la jeunesse, car il n'avait alors que trente ans, il réussit enfin à supporter patiemment tous les inconveniens de sa solitude.

« Quand ses vêtemens furent usés, il se fit un habit et un bonnet de peaux de chèvres, se servant pour les coudre, de petites courroies de même peau, qu'il coupait avec son couteau. Il n'avait d'autre aiguille qu'un clou ; et quand son couteau fut complètement usé, il s'en fit d'autres, aussi bien qu'il le put, avec des cercles de fer qui étaient restés dans l'île, et dont il formait le tranchant en les battant, et en les aiguisant ensuite sur une pierre. Ayant avec lui un peu de toile, il se fit quelques chemises, et employa pour les coudre, à l'aide d'un clou, la laine de ses vieux bas *détricotés*. Il avait sur lui sa dernière chemise quand nous le trouvâmes dans cette île.

« Lorsqu'il arriva sur notre bord, il avait tellement oublié sa langue, faute d'usage, que nous pouvions à peine le comprendre. Il semblait qu'il ne prononçait les mots qu'à moitié. Nous lui offrîmes un verre d'eau-de-vie, mais il ne voulut pas y toucher, n'ayant bu que de l'eau depuis qu'il était dans cette île, et il se passa quelque temps avant qu'il pût s'habituer à nos vivres. Il ne put nous citer aucune autre production de l'île que ce que nous en avons déjà mentionné, à l'exception de quelques prunes noires qui sont fort bonnes, mais difficiles à se procurer, attendu que les arbres qui les portent croissent sur des montagnes et des rochers très-élevés. Les arbres au piment y sont très-nombreux, et nous en vîmes quelques-uns dont le tronc pouvait avoir soixante pieds de hauteur, et environ six d'épaisseur. Les cotonniers s'élèvent encore plus haut, et les troncs de ces arbres, près de la terre, ont près de quatre toises de circonférence. Le climat est si favorable que l'herbe et les arbres conservent leur verdure toute l'année. L'hiver ne se fait sentir qu'en juin et juillet, et il n'est jamais rigoureux, n'étant accompagné que de peu de gelée et de quelque

grêle. La chaleur de l'été est également modérée, et le tonnerre et les orages y sont très-rares. Selkirk ne vit dans cette île, ni animaux sauvages, ni reptiles venimeux; il n'y trouva que des chèvres, dont les premières y avaient été amenées par un Espagnol nommé Juan Fernandez, qui s'y était établi avec quelques familles. Mais quand le Chili commença à être soumis aux Espagnols, un établissement dans ce pays leur paraissant plus avantageux, ils se décidèrent à quitter cette île, qui est pourtant en état de fournir aux besoins d'un bon nombre d'habitans, et susceptible d'être fortifiée de manière qu'on ne pût aisément les en déloger. »

Nous sommes redevables des détails additionnels suivans relativement à la vie et à la destinée de cet homme singulier, aux recherches de feu A. Gibson Hunter, écuyer de Balskelly, en Ecosse, qui, à ce que nous croyons, était en possession de son testament, et de quelques autres objets curieux lui ayant appartenu. Nous apprenons de lui que Selkirk était né en 1676, à Largo, comté de Fife, où il possédait quelque petite propriété territoriale. Dans sa jeunesse, il manifesta un caractère violent et turbulent, qui ne s'adoucit probablement pas dans le cours de ses expéditions avec des boucaniers, mais qui fut dompté pendant son séjour solitaire dans cette île déserte. Il partit en qualité de contre-maître avec le capitaine Straddling, commandant *les Cinq-Ports*, pour un voyage de commerce autour du monde en 1704. Pendant ce voyage, il s'éleva entre lui et son capitaine une querelle dont les causes ne seront maintenant jamais connues. Selkirk, avec la fermeté de caractère d'un marin, demanda à être mis à terre sur l'île de Juan Fernandez. Il y vécut dans une solitude complète, existant de la manière qu'il a décrite lui-même, jusqu'au moment où il fut découvert par le capitaine Rogers. Selkirk mourut à bord d'un bâtiment du roi, *le Weymouth*, dont il était contre-maître, en 1723, laissant tous ses effets, par son testament, « à diverses amies » avec lesquelles il avait contracté intimité dans le cours de ses voyages. Sa caisse, son fusil et sa coupe, la dernière qu'il fit de l'écorce d'une noix de coco, sont ou étaient encore il n'y a pas long-temps, entre les mains de ses descendans à Largo.

Digitized by Google

N°. II.

Relation véritable de l'apparition d'une mistress Veal, le lendemain de sa mort, à une mistress Bargrave, à Cantorbéry, le 8 septembre 1705; laquelle apparition recommande la lecture de l'ouvrage de Drelincourt, intitulé : *Consolations contre la crainte de la mort.*

PRÉFACE.

Cette relation contient un fait, et ce fait est accompagné de circonstances qui peuvent porter tout homme raisonnable à le croire. Elle a été envoyée par un juge de paix de Maidstone, comté de Kent, homme très-intelligent, à un de ses amis à Londres, telle qu'elle est ici rapportée. La vérité en est attestée par une dame très-prudente et très-intelligente, parente dudit juge de paix, demeurant à Cantorbéry, à quelques portes de la maison de ladite mistress Bargrave. Ledit juge de paix croit que sa parente a trop de discernement pour s'en laisser imposer par quelque tromperie; et il assure positivement que toute la relation, telle qu'elle est écrite et rapportée, contient réellement la vérité, et que sa parente l'a entendu raconter, dans les mêmes mots, autant que possible, par la bouche de mistress Bargrave elle-même, qui, comme elle le sait, n'avait aucune raison pour inventer et publier une telle histoire, ni aucun dessein de forger et de répandre un mensonge, étant une femme pleine d'honneur et de vertu, et toute sa vie n'étant en quelque sorte qu'un cours non-interrompu d'actes de piété. L'usage que nous devrions en faire est de considérer qu'il existe une vie à venir après celle-ci, et un Dieu juste qui rétribuera chacun suivant ses œuvres. C'est à nous de réfléchir sur la vie que nous avons menée en ce monde, et de songer que le temps que nous avons à y passer est court et incertain; si nous voulons éviter la punition des méchans et recevoir la récompense des justes, c'est-à-dire jouir de la vie éternelle, nous devons à l'avenir retourner à Dieu par un prompt repentir, cesser de faire le mal, apprendre à faire le bien, chercher Dieu de bonne heure, si nous pouvons être assez heureux pour le trouver, et faire en sorte que dorénavant la vie que nous mènerons puisse être agréable à ses yeux.

RELATION DE L'APPARITION DE MISTRESS VEAL.

C'est une chose si rare dans toutes ses circonstances, et elle repose sur une si bonne autorité, que je n'ai ni lu, ni entendu rapporter rien qui y soit semblable. Elle est faite pour satisfaire celui

Digitized by Google

qui met toute son attention à faire des recherches sérieuses. Mistress Bargrave est la personne à qui mistress Veal est apparue après sa mort. Elle est mon intime amie, et je puis garantir sa réputation, à ma connaissance, depuis quinze ou seize ans, et confirmer la bonne renommée dont elle a joui depuis l'instant de sa naissance jusqu'à celui où je l'ai connue : quoique, depuis cette relation, elle soit calomniée par quelques gens qui sont amis du frère de mistress Veal qui lui est apparue, qui pensent que la relation de cette apparition est une injure, et qui font tout ce qu'ils peuvent pour noircir la réputation de mistress Bargrave; et pour ôter tout crédit à l'histoire en s'en moquant. Mais d'après les circonstances de l'affaire, et le caractère enjoué de mistress Bargrave, malgré les mauvais traitemens d'un très-méchant mari, il n'y a pas sur son visage le moindre signe d'abattement, et je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche un murmure ou une expression de découragement, pas même quand elle souffrait les traitemens barbares de son mari, ce dont j'ai été témoin, ainsi que plusieurs autres personnes d'une réputation incontestable.

Maintenant il faut que vous sachiez que mistress Veal était une demoiselle d'environ trente ans, qui, depuis quelques années était sujette à des accès d'épilepsie, de l'arrivée desquels on s'apercevait parce qu'elle changeait brusquement de conversation pour débiter quelque extravagance. Elle demeurait avec son frère unique, dont elle tenait la maison à Douvres. C'était une femme très-pieuse ; et son frère un homme très-rassis ; mais à présent il fait tout ce qu'il peut pour démentir son histoire et empêcher d'y croire. Mistress Veal avait été intimement liée avec mistress Bargrave depuis son enfance. Mistress Veal alors n'était pas favorisée de la fortune ; son père ne prenait pas soin de ses enfans comme il l'aurait dû ; et il en résultait qu'ils étaient exposés à de vrais embarras Mistress Bargrave, à cette époque, avait un père qui n'était guère plus tendre, mais elle ne manquait ni de vêtemens ni de nourriture, ce qu'on ne pouvait pas toujours dire de mistress Veal. Aussi celle-ci disait souvent : « Mistress Bargrave, vous êtes non-seulement la meilleure, mais la seule amie que j'aie au monde, et nul événement dans ma vie ne détruira jamais mon amitié. » Chacune d'elles s'affligeait de la mauvaise fortune de l'autre ; elles lisaient ensemble *Drelincourt sur la mort*, et d'autres bons livres ; et comme deux amies chrétiennes, elles se consolaient l'une l'autre dans leurs chagrins.

Quelque temps après, les amis de M. Veal lui obtinrent une place dans les douanes à Douvres, ce qui fit que mistress Veal perdit peu à peu son intimité avec mistress Bargrave, sans qu'il y eût entre elles la moindre querelle ; mais l'indifférence survint peu à peu, et enfin mistress Bargrave n'avait pas vu son ancienne amie depuis deux ans et demi : il est vrai que, pendant ce temps,

Digitized by Google

elle avait été une année absente de Douvres, et que des derniers six mois elle en avait passé deux à Cantorbéry, dans une maison qui lui appartenait.

C'est dans cette maison, le 8 septembre 1705, qu'elle était assise seule dans la matinée, réfléchissant aux malheurs de la vie, et raisonnant avec elle-même pour s'inspirer la résignation aux volontés de la Providence, quoique sa situation semblât bien dure : « Dieu a pourvu à mes besoins jusqu'ici, dit-elle, et je ne doute pas qu'il n'y pourvoie encore, et je suis convaincue qu'il mettra fin à mes afflictions quand il le jugera convenable pour moi. » Alors elle prit un ouvrage de couture, et à peine l'avait-elle en main qu'elle entendit frapper à sa porte. Elle alla l'ouvrir, et elle vit mistress Veal, son ancienne amie, qui était en robe faite pour monter à cheval. En ce moment, l'horloge sonna midi.

« Mademoiselle, dit mistress Bargrave, je suis surprise de votre visite ; il y a si long-temps que vous m'avez abandonnée. » Elle ajouta pourtant qu'elle était charmée de la voir, et s'approcha pour l'embrasser. Mistress Veal avança de son côté, au point que leurs lèvres se touchèrent presque, mais elle recula tout à coup, et se passant une main sur les yeux, elle dit qu'elle ne se portait pas très-bien. Elle ajouta qu'elle allait faire un voyage, et qu'elle avait eu un grand désir de la voir auparavant. — « Mais comment pouvez-vous voyager seule ? demanda Mistress Bargrave ; j'en suis surprise, car je sais que vous avez un frère qui vous aime beaucoup. — « Oh, répondit mistress Veal, j'ai faussé compagnie à mon frère, et je suis partie ; mais j'avais une telle envie de vous voir avant de me mettre en voyage ! » Mistress Bargrave la fit entrer dans une autre chambre communiquant à la première, et mistress Veal s'y assit dans le fauteuil que son amie occupait quand celle-ci l'avait entendue frapper. « Eh bien, ma chère amie, dit alors mistress Veal, je suis venue pour renouer notre ancienne amitié, et vous demander pardon d'y avoir manqué ; et si vous pouvez me le pardonner, vous êtes la meilleure des femmes. » — N'en parlez pas, répliqua mistress Bargrave, je ne vous en ai pas voulu un instant, et je puis aisément vous pardonner. » — « Mais qu'avez-vous pensé de moi ? demanda mistress Veal. » — « J'ai pensé que vous étiez comme le reste du monde, répondit mistress Bargrave, et que la prospérité avait fait que vous m'aviez oubliée en vous oubliant vous même »

Alors mistress Veal rappela à mistress Bargrave les services que celle-ci lui avait autrefois rendus, et une grande partie des conversations qu'elles avaient eues dans les jours de leur adversité ; les livres qu'elles avaient lus ensemble, et notamment les consolations qu'elles avaient puisées dans *l'ouvrage de Drelincourt sur la mort*,

Digitized by Google

ouvrage qui étoit, dit elle, le meilleur qui eût jamais été écrit sur ce sujet. Elle fit aussi mention du docteur Sherlock, de deux ouvrages hollandais sur la mort, qui avaient été traduits, et de plusieurs autres. Mais de tous ceux qui avaient traité ce sujet, dit-elle, c'était Drelincourt qui avait les idées les plus claires sur la mort, et sur l'état qui devait la suivre. Elle demanda à son amie si elle avait cet ouvrage. — « Oui, répondit mistress Bargrave. » — « Allez le chercher, reprit mistress Veal. » Mistress Bargrave alla le chercher et le rapporta en descendant. — « Ma chère mistress Bargrave, dit alors mistress Veal, si les yeux de notre foi étaient aussi ouverts que ceux de notre corps, nous verrions nombre d'anges rangés autour de nous pour nous garder. Les idées que nous nous faisons maintenant du ciel ne sont rien auprès de ce qu'il est en réalité, comme dit Drelincourt. Consolez-vous donc dans vos chagrins, et croyez que le Tout-Puissant a les yeux particulièrement fixés sur vous; que vos afflictions sont des marques de la faveur de Dieu, et que lorsqu'elles auront produit l'effet pour lequel elles vous sont envoyées, vous en serez délivrée. Et croyez-moi, ma chère amie, croyez ce que je vous dis, une minute de bonheur futur vous dédommagera amplement de toutes vos souffrances. Car je ne puis croire, — et elle frappa son genou de sa main, avec la même chaleur qui avait régné dans tous ces discours, — que Dieu souffre que vous passiez tous vos jours en proie à de telles afflictions. Soyez assurée qu'avant peu il les fera cesser, ou vous y dérobera. » Elle parlait d'un ton si pathétique et si céleste que mistress Bargrave pleura plusieurs fois, tant elle en était profondément affectée.

Alors mistress Veal parla de *l'Ascétique* du docteur Kenrick, ouvrage à la fin duquel il donne le détail de la vie des premiers chrétiens. Elle recommanda ce modèle à notre imitation, et ajouta : — « Leur conversation n'était pas semblable à celle de notre siècle; car à présent il n'y a dans nos discours que néant et vanité, et il n'en était pas de même des leurs. S'édifier et se fortifier mutuellement dans la foi, était leur but, de sorte qu'ils n'étaient pas ce que nous sommes, et que nous ne sommes pas ce qu'ils étaient. Cependant nous devrions faire ce qu'ils faisaient. Il régnait parmi eux une amitié cordiale; mais où peut-on la trouver aujourd'hui? » — « Oui, dit mistress Bargrave, il est bien difficile aujourd'hui de trouver un véritable ami. » — « M. Norris, continua mistress Veal, a composé une belle pièce de vers, intitulée : *la perfection de l'Amitié*, et je l'admire beaucoup. Avez-vous ses ouvrages? » — « Non, répondit mistress Bargrave, mais j'ai cette pièce de vers, que j'ai copiée moi-même. » — « L'avez-vous? reprit mistress Veal; en ce cas allez la chercher. » Elle alla la chercher, et l'offrit à mistress Veal pour qu'elle la lût; mais

Digitized by Google

celle-ci fit un geste de la main en signe de refus, et dit qu'elle gagnerait un mal de tête si elle la baissait pour lire. Elle pria mistress Bargrave de lui en faire la lecture, ce qu'elle fit. Tandis qu'elles admiraient cette pièce de vers, mistress Veal dit : — « Ma chère mistress Bargrave, je vous aimerai toujours. Le mot élysien est employé deux fois dans ces vers. » — « Ah! ces poètes, dit mistress Veal, ils ont toujours de ces noms pour le ciel! » Elle passait souvent la main sur ses yeux. — « Mistress Bargrave, dit-elle, ne trouvez-vous pas que mes attaques m'ont bien changée? » — « Non, répondit mistress Bargrave, vous me paraissez avoir aussi bonne mine qu'en aucun temps de notre connaissance. »

Après tous ces discours, dans lesquels mistress Bargrave dit que son amie employa des expressions plus choisies que celles de ses conversations habituelles, et plusieurs autres encore, dont elle ne pourrait se souvenir, — car on ne peut croire qu'il soit possible de se rappeler toute une conversation d'une heure trois quarts, quoiqu'elle croie en avoir retenu les points principaux ; — Mistress Veal pria mistress Bargrave d'écrire à son frère pour lui dire qu'elle désirait qu'il donnât des bagues de deuil à telle et telle personne ; qu'il y avait dans son armoire une bourse de pièces d'or, et qu'elle souhaitait en donner deux à sa cousine Watson.

Tandis qu'elle parlait ainsi, mistress Bargrave crut qu'elle allait avoir une attaque, et elle plaça sa chaise précisément devant les genoux de son amie, afin de l'empêcher de tomber par terre, si elle en avait une, car les bras du fauteuil, pensait-elle, l'empêcheraient de tomber d'un côté ou de l'autre. Pour distraire les idées de mistress Veal, elle toucha plusieurs fois la manche de sa robe, et en fit l'éloge. Mistress Veal lui dit que la robe avait été faite tout récemment, et que la soie en avait été nettoyée. Cependant elle lui réitéra sa demande, et dit à mistress Bargrave qu'elle ne devait pas la lui refuser. Elle ajouta même qu'elle désirait qu'elle répétât à son frère toute leur conversation, quand elle en aurait l'occasion. — « Ma chère mistress Veal, dit mistress Bargrave, cela paraît si extravagant que je ne puis vous le promettre ; et quelle histoire mortifiante serait notre conversation pour un jeune homme! Il me semble qu'il vaudrait beaucoup mieux que vous fissiez tout cela vous-même. » — « Non, répondit mistress Veal ; cela peut vous paraître extravagant à présent ; mais avec le temps, vous trouverez plus de motifs pour le faire. » Mistress Bargrave, pour satisfaire son importunité, se leva pour aller chercher une plume et de l'encre, mais mistress Veal lui dit : « Non, pas à présent ; mais faites-le quand je serai partie, et surtout n'y manquez pas. » Ce fut une des dernières choses qu'elle lui recommanda, et mistress Bargrave le lui promit.

Digitized by Google

Alors mistress Veal lui demanda des nouvelles de sa fille. Mistress Bargrave lui dit qu'elle n'était pas à la maison, mais que si elle désirait la voir, elle irait la chercher Mistress Veal l'en pria, et son amie sortit pour aller chercher sa fille chez une voisine, mais quand elle revint, mistress Veal était sortie de la maison, et était dans la rue, en face du marché aux bestiaux (car c'était samedi, jour de marché) prête à partir dès que mistress Bargrave serait de retour. Celle-ci lui demanda pourquoi elle était si pressée. Elle répondit qu'il fallait qu'elle partît, quoiqu'il fût possible qu'elle ne se mît en voyage que le lundi. Elle dit à mistress Bargrave qu'elle espérait la revoir encore chez sa cousine Watson avant d'aller *où elle allait*. Enfin elle prit congé d'elle, et s'éloigna de mistress Bargrave qui la suivit des yeux jusqu'au détour de la rue. Il était alors une heure trois quarts après midi.

Mistress Veal était morte le 7 septembre à midi, d'une de ses attaques, et elle n'avait recouvré l'usage de ses sens que quatre heures avant sa mort. Pendant cet intervalle de temps, elle reçut le sacrement. Le lendemain de l'apparition de mistress Veal, qui était un dimanche, mistress Bargrave fut fort indisposée d'un rhume et d'un mal de gorge, de sorte qu'elle ne put sortir de toute la journée. Mais le lundi matin elle envoya chez le capitaine Watson pour s'informer si mistress Veal y était. On fut surpris de cette demande de mistress Bargrave, et on lui fit dire que mistress Veal n'y était pas, et qu'on ne l'attendait point. A cette réponse, mistress Bargrave dit à sa servante qu'elle s'était certainement trompée de nom, ou qu'elle avait fait quelque bévue. Et quoiqu'elle fut encore mal portante, elle mit sa coiffe, et se rendit elle-même chez le capitaine Watson, quoiqu'elle ne connût personne de cette famille, afin de s'informer si mistress Veal y était ou non On lui répondit qu'on était surpris de cette demande. Mistress Veal n'était pas venue à Cantorbéry, car il n'était pas douteux que si elle y était venue, elle aurait été chez ses parens — « Il est pourtant certain qu'elle a passé avec moi samedi près de deux heures, dit mistress Bargrave. — « Cela est impossible, reprit mistress Watson, car si elle fût venue ici nous l'aurions certainement vue. » Pendant qu'elles étaient à discuter sur ce sujet, arrive le capitaine Watson qui annonça que mistress Veal était morte sans aucun doute, puisqu'on préparait l'écusson (1). Cette nouvelle surprit étrangement mistress Bargrave; elle envoya chez la personne chargée de préparer cet écusson, et elle ne put plus douter de la vérité. Elle raconta alors toute l'histoire à la famille du capitaine Watson, disant quelle robe portait mistress Veal, comment elle était

(1) Usage anglais. On attache au mur extérieur de la maison qu'occupait le défunt un grand écusson ovale contenant ses armoiries, et il y reste exposé tant que dure le deuil. — TR.

Digitized by Google

rayée, et qu'elle lui avait dit que la soie en avait été nettoyée. — « En ce cas, s'écria mistress Watson, vous l'avez vue bien véritablement, car personne qu'elle et moi ne savait que la soie avait été nettoyée, et vous avez fait une description très-exacte de la robe ; ce dont je puis juger, puisque je l'ai aidée à la faire. »

Mistress Watson répandit cette nouvelle dans toute la ville, et attesta la vérité de l'apparition de mistress Veal à mistress Bargrave. Le capitaine Watson conduisit sur-le-champ deux hommes de considération chez celle-ci, pour qu'ils en entendissent la relation de sa propre bouche. Et quand cet événement commença à faire du bruit, les hommes de qualité, les personnes judicieuses ou sceptiques, accoururent chez elle en si grand nombre, que ce devint pour elle une tâche, et elle fut obligée de se tenir à l'écart : car on était en général convaincu de la vérité du fait, et l'on voyait clairement que mistress Bargrave n'était pas hypocondriaque Au contraire, elle paraît toujours avec un air si enjoué et si agréable qu'elle a gagné l'estime et les bonnes grâces de toutes les personnes de distinction ; et l'on regarde comme une faveur de l'entendre elle-même raconter cette relation. J'aurais dû vous dire plus tôt que mistress Veal dit à mistress Bargrave que sa sœur et son beau-frère venaient tout justement d'arriver de Londres pour la voir. — « Comment se fait-il que vous ayez arrangé les choses d'une manière si étrange ? demanda mistress Bargrave. » — « Je n'ai pu faire autrement, répondit mistress Veal. Et véritablement son beau-frère et sa sœur avaient été à Douvres pour la voir, et ils entraient dans cette ville précisément comme elle expirait. Mistress Bargrave lui demanda aussi si elle voulait prendre du thé. — « Volontiers, répondit mistress Veal, mais je réponds que cet enragé drôle (voulant dire le mari de mistress Bargrave) vous a brisé toutes vos tasses. » — « N'importe, dit mistress Bargrave, je vous trouverai quelque chose pour prendre le thé. » Mais mistress Veal la refusa en disant : — Non, non, n'y pensez pas. Et il n'en fut plus question.

Pendant tout le temps que je passai avec mistress Bargrave, et j'y restai quelques heures, elle se rappelait sans cesse de nouvelles choses que mistress Veal lui avait dites ; entre autres, une circonstance importante, qui était que le vieux M. Bretton lui faisait une pension annuelle de dix livres sterling, ce qui était un secret, et mistress Bargrave l'ignorait avant que mistress Veal le lui eût dit.

Mistress Bargrave ne varie jamais dans son histoire, ce qui embarrasse ceux qui doutent qu'elle soit vraie, ou qui ne sont pas disposés à la croire. Une servante qui était dans la cour du voisin, tenant à la maison de mistress Bargrave, l'entendit parler à quelqu'un pendant une heure du temps que mistress Veal fut avec elle. Mistress Bargrave alla chez sa plus proche voisine à l'instant même que mistress Veal la quitta, elle lui dit quelle conversation ra-

Digitized by Google

vissante elle avait eue avec son ancienne amie, et la lui raconta tout entière. Depuis ce temps l'ouvrage de Drelincourt sur la mort a une vogue étrange. Et il est bon d'observer que malgré toute la fatigue et tout l'embarras que mistress Bargrave a eu à essuyer à ce sujet, elle n'a jamais reçu de personne la valeur d'un farthing, et qu'elle a défendu à sa fille de rien recevoir de qui que ce soit. Elle ne peut donc avoir aucun intérêt à sa révélation.

Cependant M. Veal fait tout ce qu'il peut pour étouffer cette histoire; il a dit qu'il désirerait voir mistress Bargrave; mais c'est un fait certain qu'il a été chez le capitaine Watson depuis la mort de sa sœur, et qu'il n'a pas mis le pied chez mistress Bargrave. Quelques-uns de ses amis disent que c'est une menteuse, et qu'elle n'ignorait pas les dix livres de M. Bretton. Mais la personne qui fait courir ce bruit passe elle-même pour une menteuse avérée dans l'esprit de gens que je sais mériter toute confiance. M. Veal est un homme trop bien élevé pour dire lui-même que mistress Bargrave a menti, mais il dit que les mauvais traitemens de son mari lui ont dérangé l'esprit. Or, elle n'a qu'à se montrer pour démentir cette calomnie. M. Veal dit qu'il demanda à sa sœur, sur son lit de mort, si elle désirait disposer de quelque chose, et qu'elle lui répondit « Non. » Or, les choses dont mistress Veal, lors de son apparition, désirait disposer, étaient de telles bagatelles, elle était si peu influencée par quelque motif de justice en faisant cette disposition, qu'il me semble qu'elle ne parla ainsi que pour mettre mistress Bargrave en état de démontrer la vérité de son apparition; de prouver au monde la réalité de ce qu'elle avait vu et entendu, et d'assurer ainsi sa réputation parmi la partie raisonnable et intelligente du genre humain. Ensuite M. Veal convient qu'il y avait une bourse d'or, mais il dit qu'elle s'est trouvée, non dans l'armoire de sa sœur, mais dans une boîte à peignes. Cela paraît invraisemblable, car mistress Watson a déclaré que mistress Veal était si soigneuse de la clef de son armoire, qu'elle ne la confiait jamais à personne; et si cela est, il n'est pas douteux qu'elle n'aurait pas gardé son or sans l'y enfermer. Et mistress Veal passant ses mains sur ses yeux, et demandant à mistress Bargrave si ses attaques ne l'avaient pas bien changée, me paraît l'avoir fait pour rappeler ces attaques à mistress Bargrave, et la préparer à ne pas trouver étrange qu'elle la priât d'écrire à son frère pour disposer de bagues de deuil et de pièces d'or, ce qui avait bien l'air de la requête d'une personne mourante. Et l'effet que cela produisit sur mistress Bargrave fut de lui faire croire que son amie allait avoir une de ses attaques, et elle donna en cette occasion une nouvelle preuve de son amitié et du soin qu'elle prenait d'elle; car, comme on le voit par toute sa conduite, elle n'eut pas l'air de trouver étrange que mistress Veal fût venue la voir au milieu du jour; qu'elle se fût refusée à

Digitized by Google

l'embrasser, et qu'elle l'eût quittée de manière à prévenir une seconde tentative pour l'embrasser en s'en séparant.

Maintenant, je ne puis m'imaginer pourquoi M. Veal regarde cette relation comme une injure, et il est clair qu'il la regarde ainsi, puisqu'il fait tant d'efforts pour empêcher d'y croire; car on considère généralement l'apparition de mistress Veal comme celle d'un bon esprit, puisque tous ses discours étaient si religieux. Ses deux grands motifs étaient de consoler mistress Bargrave dans son affliction, de lui demander pardon d'avoir manqué d'amitié pour elle, et de lui donner des encouragemens par une conversation pleine de piété. De sorte, après tout, que supposer que mistress Bargrave ait pu inventer une pareille histoire entre le vendredi à midi et le samedi à pareille heure (en admettant qu'elle ait appris à l'instant même la mort de mistress Veal), sans confondre les circonstances, et sans y avoir aucun intérêt, ce serait lui accorder plus d'esprit, de bonheur et d'astuce qu'une personne impartiale ne peut lui en attribuer. Je demandai plusieurs fois à mistress Bargrave si elle était bien sûre d'avoir touché la robe de son amie, et elle me répondit modestement: — « Si je puis compter sur le témoignage de mes sens, j'en suis sûre. » Je lui demandai si elle avait entendu du bruit quand mistress Veal avait frappé sur son genou avec sa main; elle me dit qu'elle ne s'en souvenait pas, mais que mistress Veal lui avait paru un corps, aussi-bien que moi qui lui parlais. — « Il me serait aussi facile de me persuader, ajouta-t-elle, que vous qui me parlez en ce moment n'êtes qu'une apparition, que de croire que je ne l'ai pas vue réellement; car je n'avais aucune espèce de crainte; je l'ai reçue comme une amie, et je l'ai quittée de même. Je ne donnerais pas un farthing pour que personne me croie; je n'y ai aucun intérêt; et depuis ce temps il n'en est résulté pour moi que de la peine et de l'embarras. Si le hasard n'avait pas rendu publique cette histoire, je n'en aurais jamais parlé. » Mais à présent, elle dit qu'elle la gardera pour elle seule, et qu'elle se tiendra à l'écart autant que possible, ce qu'elle continue à faire. Elle dit que quelqu'un est venu de trente milles pour entendre cette relation de sa propre bouche, et qu'elle l'a racontée une fois quand sa chambre était pleine de monde. Plusieurs particuliers l'ont entendue en faire le récit.

Cette histoire m'a fort affectée, et je suis très-convaincue que c'est un fait bien constaté; et il me semble fort étrange que nous contestions la vérité d'un fait, uniquement parce que nous ne pouvons expliquer des choses sur lesquelles nous n'avons pas des idées certaines et démonstratives. En tout autre cas, jamais on n'aurait révoqué en doute la bonne foi et la véracité de mistress Bargrave.

FIN DU TOME DIXIÈME.

B. U. G.
Syst. - Cata.
1931
Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Biographie littéraire des romanciers célèbres, 5

Notice biographique et littéraire sur J. Swift, 7

Notice biographique et littéraire sur Olivier Goldsmith, ... 28

Notice biographique et littéraire sur Samuel Johnson, ... 53

Notice biographique et littéraire sur Charles Johnstone, auteur de Chrysal, ... 63

Notice biographique et littéraire sur Robert Bage, ... 77

Notice biographique et littéraire sur Horace Walpole, ... 102

Notice biographique et littéraire sur Clara Reeve, ... 128

Notice biographique et littéraire sur Richard Cumberland, ... 140

Notice biographique et littéraire sur Anne Radcliffe, ... 179

Notice biographique et littéraire sur Henri Mackenzie, ... 229

Notice biographique et littéraire sur le révérend Charles-Robert Maturin, ... 247

Notice biographique et littéraire sur Charlotte Smith, ... 270

Notice biographique et littéraire sur Daniel De Foe, ... 322

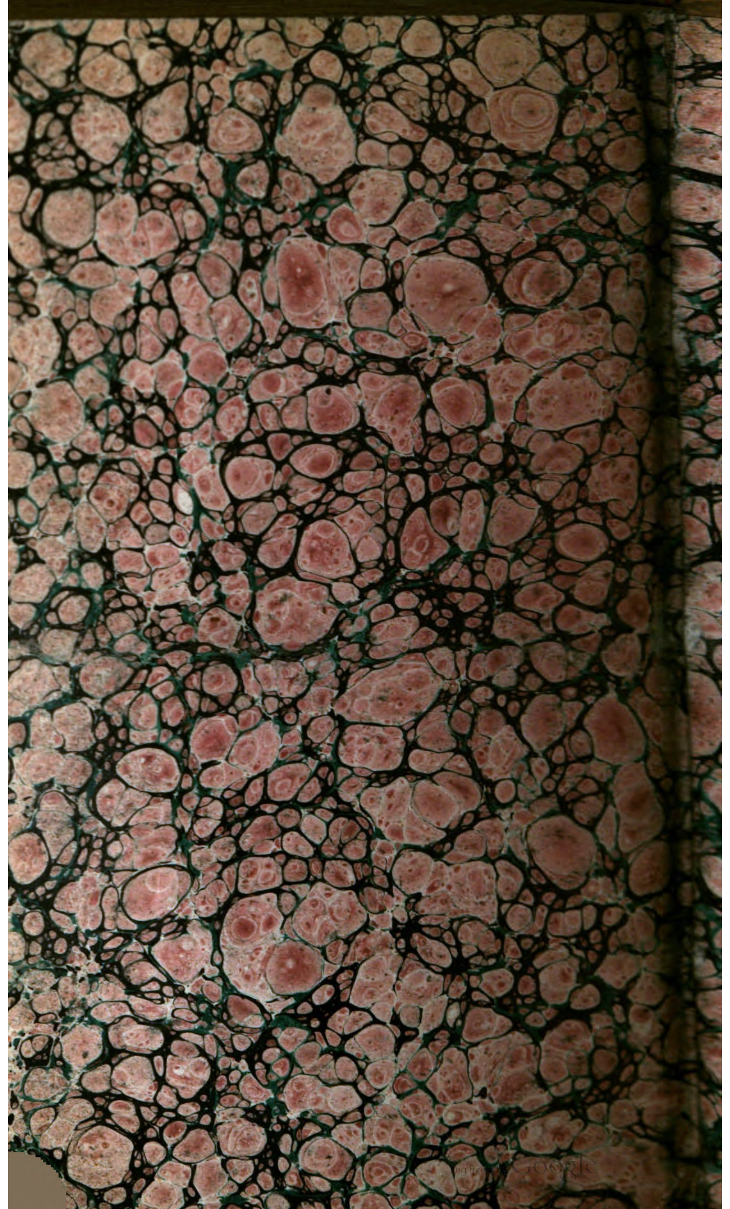
Appendix, N°. Ier. Histoire d'Alexandre Selkirk, ... 377

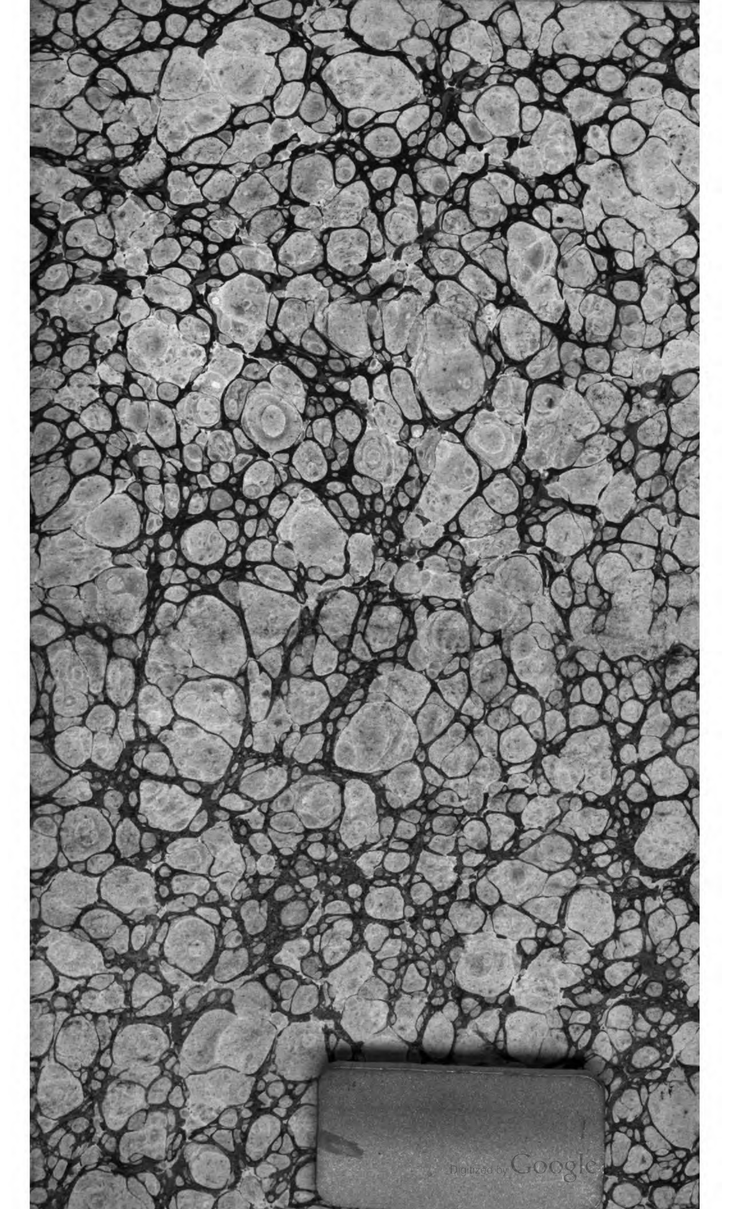
Appendix, N°. II. Relation véritable de l'apparition d'une mistress Veal, le lendemain de sa mort, à une mistress Bargrave, à Cantorbéry, le 8 Septembre 1705; etc., ... 383

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google